

Le Maître du Mensonge

LA TABLE DES IMMORTELS - 3



Peinture : Pierre Droal

SÉBASTIEN
THREHOUT

Le Maître du Mensonge

La Table des Immortels – 3

Roman

Sébastien Thréhout

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

Trilogie, La Table des Immortels :

- Tome 1 – *La Reine de la Folie*, 2014
- Tome 2 – *Le Seigneur des Songes*, 2015
- Tome 3 – *Le Maître du Mensonge*, 2015

Couverture : Les mi-bêtes envahissant la capitale Arabesque

Le site de l'illustrateur, Pierre Droal : www.pierredroal.com

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Sébastien Thréhout, 2015

Tous droits réservés pour tous pays

À Delphine, je t'aime Papillon.

Remerciements

C'est fini. Ce tome 3 est la fin d'une aventure et ces remerciements ressemblent à un adieu, adieu à cette trilogie qui, désormais, ne m'appartient plus, adieu à tous ces personnages, à ce monde d'Ern tel que je l'ai connu et c'est aussi la dernière fois ici que je vais remercier toutes les personnes qui m'ont aidé sur ce projet.

Je commencerai par louer une fois de plus l'abnégation et le courage dont ont fait preuve mes trois lecteurs à qui j'ai dédié chacun des tomes de la Table des Immortels ainsi que leur capacité à me torturer et à m'humilier avec une tendresse dont je ne me suis jamais lassé. Leurs « bof, bof », « inutiles », « peut mieux faire », « poussif » et autres commentaires affectueux me manqueront.

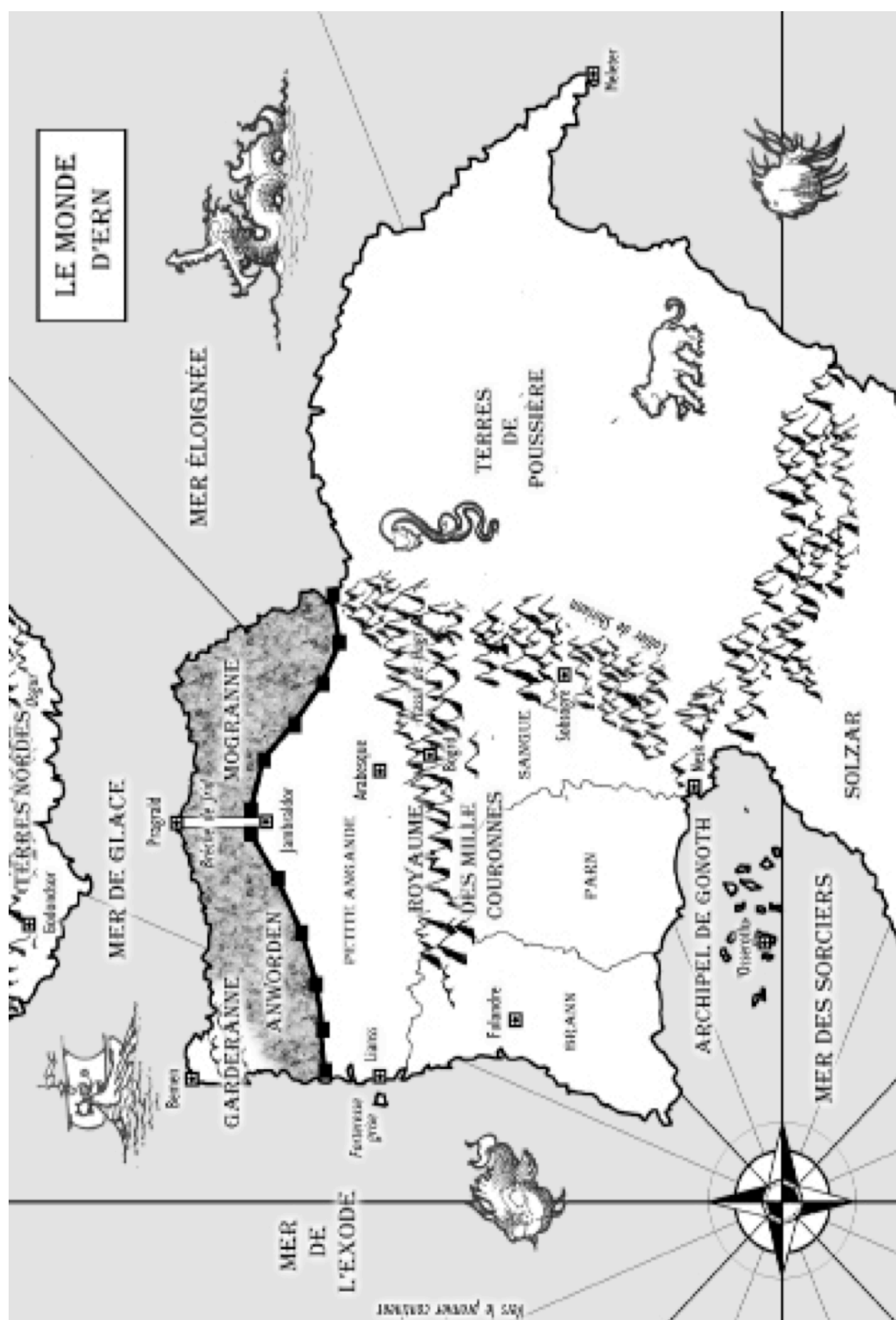
C'est d'ailleurs à ça que l'on distingue les lecteurs des membres de sa famille. Ces derniers n'ont jamais eu pour moi que des encouragements aveugles et aimants dénués de toute ironie. Je les remercie du fond du cœur pour ce soutien forcené sur lequel je me suis toujours appuyé.

Il y a aussi les amis que je n'oublie pas, mon club de supporters qui a toujours su me rassurer et m'encourager, et plus spécialement les membres de la Black Session à qui je dois beaucoup.

Enfin, je rends grâce à Chrystelle, pour sa gentillesse, sa capacité à faire passer chacun de mes mots sous ses fourches caudines (je vais finir par en déduire que c'est un défaut professionnel) et sa patience – spécialement pour ce tome – que j'ai mise à rude épreuve. Merci également au discret Jean-Paul, l'ombre de Nestiveqnen.

Merci à vous tous.

Carte du monde



Prologue

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Principat de la Petite Angande. Au sud de la brèche de Jrid.

Le mur et la brèche sont déserts. Les gardiens, sur ordre du prince bâtard Brangue, commandant des armées d'Angande, sont descendus vers le sud, dans le plus grand secret, pour surprendre l'armée de l'usurpateur et prêter mainforte au haut-roi Caldric. Très vite, les Logranns le découvrent, s'emparent des fortifications et déferlent sur le nord des Mille Couronnes.

Quand l'astre Camerune se déroba à la vue du garçonnet et que l'appel de son père résonna du côté du pont, il sut qu'il fallait rentrer au camp. Avec tristesse, le petit Lulin contempla le ruisseau qui, malgré tous ses efforts, dévalait toujours aussi gaillardement l'étroite ravine. Une seconde fois, son père cria son nom. D'un coup de pied rageur dans un galet, il fit s'effondrer une partie du barrage, et, après un bref soupir, consentit à rejoindre la clairière. À l'endroit où le cours d'eau se jetait dans le torrent, il fit une courte pause. De là, il voyait son père et ses deux frères, torses nus, en train de charger avec peine un tronc d'arbre sur la vieille charrette. De la fumée montait de la cheminée en pierre plantée au centre du toit de chaume de leur maison de chasse. Le soir venait et sans la chaleur et la lumière de Camerune, les grands sapins bleutés paraissaient, dans l'ombre naissante, moins hospitaliers ; leur façon de se pencher au-dessus de la route qui serpentait entre eux inquiéta le petit garçon. Une branche craqua soudain dans son dos et le fit sursauter. Prudemment, pour ne pas effrayer la chose ou l'animal derrière lui, car il espérait très fort que ce ne soit pas quelque monstre hideux, il se retourna et sursauta à nouveau. Plus haut sur la pente escarpée, un drôle de loup blanc se tenait sur ses deux pattes arrière, aussi droit que les troncs autour de lui. Un baudrier de cuir enserrait son torse poilu, des besaces en fourrure pendaient sur ses flancs et il tenait entre ses pattes griffues une lourde hache de pierre, bien plus terrifiante que celle de son père. Ses yeux bleu azur fendus d'un trait noir le fixaient étrangement tandis que sa longue langue rouge passait et repassait sur ses babines. De la bave gouttait le long de ses imposantes canines et de sa gorge montait un grondement rauque et menaçant. Lulin essaya d'appeler à l'aide mais aucun son ne sortit de sa bouche d'enfant.

Son père et ses frères devaient l'avoir vu eux aussi car à présent, ils lui hurlaient de courir. Mais le regard froid et animal le captivait et paralysait ses muscles. Un autre mi-loup, noir celui-là, rejoignit le premier. Il tenait un arc bandé entre ses pattes. Des bruits de course dans les bois parvinrent au petit garçon terrorisé. Il y en avait partout.

Sa grand-mère lui avait souvent fait peur avec ses histoires de mi-loups, lors des veillées tardives, mais sa maman lui avait juré qu'elle radotait.

Toujours incapable du moindre mouvement, il observa impuissant la première bête s'approcher. Par petits bonds coulés, le Logrann blanc dévala la pente, sautant d'une pierre à l'autre avec aisance. L'autre renversa sa tête allongée en arrière et poussa un

hurlement à glacer le cœur. Arrivé face au petit garçon, le grand blanc leva son arme en ricanant cruellement. Lulin trouva injuste cette hache qui s'abattait sur son crâne pour mettre fin à sa vie.

À l'écart de la maison des inachevés, assis sur le cadavre d'un cheval de trait, Skalgann suçait goulûment un doigt minuscule, tout en observant pensivement quelques-uns de ses milliers de frères qui se reposaient dans la vallée et dans la forêt alentour. Une jeune femelle en particulier attirait son attention. Sa fourrure tirait sur le roux et dans ses yeux couvait une verte sauvagerie.

Je suis vieux, finalement. Fatigué, songea-t-il à regret.

La nuit était tombée, fraîche et reposante, et Sri, corne d'albâtre, faisait pâlir le ciel. Les bois silencieux avaient déjà oublié les quelques hurlements euphoriques après le massacre des bûcherons. Des enfants vinrent tourbillonner autour de Skalgann jusqu'à ce qu'il assène au plus imprudent une claque derrière la nuque. Ils déguerpirent vers un groupe de femelles occupées à attendrir la viande d'une biche. Il les observa distraitemment. Leurs battoirs frappaient la chair avec régularité et précision et produisaient un son flasque qui éveillait en lui la nostalgie. Mogranne. Leur forêt.

Il y avait deux lunes, les humains dégarnissaient la brèche et ce mur qui les enfermait dans la forêt Mogranne, surnommée à tort « la Pire-née ». S'imaginant plus libres, ils s'étaient alors échappés de cette ancestrale « prison ». Et l'hiver encore loin, les tribus avaient déferlé sur le nord du royaume d'Angande et commencé le carnage, pendant que les inachevés s'entre-tuaient au sud, près de la capitale Arabesque. Il restait bien aux humains quelques guerriers, mais ils se terraient dans leurs châteaux et leurs petites villes fortifiées, trop peu nombreux pour inquiéter son peuple. Chaque jour, chaque nuit, Skalgann et ses frères massacraient des ennemis sans défense ou presque, et festoyaient de leurs corps. Jusqu'à ce qu'il arrive.

Les yeux saphir obscurcis par la nuit quittèrent à regret les femelles et se posèrent sur la construction en rondins de l'autre côté du pont de fortune qui enjambait les rapides. Quatre guerriers de la Racine, reconnaissables à leur nudité et à leurs griffes gravées des symboles matgens, veillaient jalousement sur la porte et empêchaient quiconque d'entrer. Le personnage à l'intérieur se reposait et son sommeil était sacré. Les Matgens de la Source en avaient décidé ainsi.

Skalgann rompit rageusement l'os blanc entre ses puissantes mâchoires et le mastiqua bruyamment. Comment Grond, ou du moins ce qu'il était devenu après sa troisième transformation, avait-il pu faire confiance à ce ridicule petit homme-rat, au point d'ordonner à ces balourds de la Racine de veiller sur lui, et pire, de lui révéler des secrets dont Skalgann lui-même ignorait tout ? Il y avait d'abord eu cette pucelle de Sadourak et maintenant ce demi-rongeur aux poils gris.

Il se souvenait clairement de sa rencontre avec Énoir : c'était dans un village d'inachevés à quelques courses de là, lors d'une nuit orageuse, alors qu'avec la tribu de Nybssol, ils venaient de surprendre les habitants dans leur sommeil.

Skalgann sortait d'une des fermes humaines, un cœur fraîchement arraché dans la gueule, là, il l'avait vu, debout sous l'averse, encapuchonné dans un manteau de coton sale et trempé, un bâton de fer tordu et rouillé dans la main droite. Sans les guerriers de la Racine qui l'encadraient, il n'aurait pas hésité et le petit sorcier n'aurait jamais pu demander dans la langue des Logranns : « C'est toi Skalgann le blanc ? ». Et ce n'est pas

la poudre colorée qui coulait sans interruption de ses manches et formait de petites explosions quand elle touchait la flaque à ses pieds qui l'aurait arrêté. Avant qu'il ait pu décider quoi que ce soit, Énoir avait ajouté de sa voix désagréablement aiguë : « Je viens de la part de Grond. Nous avons beaucoup de choses à nous dire ».

Et c'est sous la pluie battante, que le petit sorcier avait dévoilé son visage fripé de rat et lui avait raconté toute son histoire, tandis que la nuit résonnait des cris des villageois torturés par ses frères.

Skalgann pouvait encore entendre l'écho de ces paroles improbables. Énoir lui avait confié l'impensable : il aimait Menolphus, l'humain qui avait en partie donné naissance à Grond lors de la nuit du Grand Hiver. Il avait été au sommet de la tour du mage quand le vent lunaire avait soufflé sur le monde d'Ern et que l'Immortel Oboss avait possédé le corps de son maître. Il avait vu sa propre transformation et les errements qui l'avaient conduit dans la ville naissante de Pragrald, mais Skalgann les devinait aisément. Il avait ensuite relaté sa rencontre avec Deïal et c'est son envie de savoir s'il demeurait en Grond une trace quelconque de Menolphus qui l'avait poussé à se rendre sur Bracellanne.

Trop abasourdi pour répondre quoi que ce soit, Skalgann avait écouté, la gueule dégoulinante de sang, les misérables confidences du petit sorcier qui avait conquis Pragrald. Même le tonnerre fracassant n'avait pu le faire taire. Au bout de ce récit pathétique, il avait enfin appris la raison de sa venue et ce que voulait Grond. Les mots restaient gravés dans son esprit :

« Il veut que nous nous emparions de la Table des Immortels. Elle était sous la tour de Menolphus, je l'ai vue. L'architecte-sorcier Guéneros l'a trouvée et a bâti Arabesque pour la dissimuler. Ensuite, tu dois réunir la horde pour t'emparer de la capitale des Mille Couronnes. Les Matgens et ma magie t'y aideront. »

La foudre s'était alors abattue sur le toit de chaume de la maison qui se trouvait derrière lui. Le feu avait pris. Skalgann d'abord étonné de l'avoir laissé parler aussi longtemps sans l'interrompre, avait fini par comprendre que le sorcier avait utilisé un charme. Il n'avait pas répondu et avait abandonné là le petit magicien tout en sachant que, malheureusement, il obtempérerait. Qui oserait refuser d'obéir à Grond ? Car l'avorton de sorcier ne mentait pas. Les guerriers de la Racine qui veillaient sur lui étaient là pour en témoigner.

Les jours suivants, Skalgann avait diligenté ses plus solides coureurs dans toutes les tribus. Ils avaient pour mission d'avertir les Aranns qu'au nom de Grond, il convoquait l'Irin, le grand conseil de la horde. Les chefs y éliraient le Sh'Arann, celui qui les conduirait à la victoire sur les inachevés.

Aujourd'hui, la preuve de son autorité auprès de son peuple était visible tout autour de lui : plusieurs centaines de tribus campaient dans la forêt. Chaque Aranns, du féroce Gazarann au sage Nelod, l'avait assuré de son soutien. Il en retirait une certaine fierté.

Restaient Lomann, le géant de fer, et tous les Logranns qui l'avaient suivi sur la voie du métal honni. Son aura ne cessait de grandir depuis qu'il avait réussi à prendre une cité importante à une dizaine de courses de là, car lui aussi voulait réunir la horde et en devenir le Sh'Arann. Sa réponse au messenger avait été très claire : le conseil se tiendrait dans sa cité de Zerboann, nouvellement nommée, à l'abri des machinations et de l'influence de la Source des Matgens. Skalgann n'avait eu d'autre choix que d'accepter.

Il en venait presque à admirer ce jeune Arann et à douter de lui-même. Avant l'arrivée d'Énoir, Lomann avait été le seul rassembleur, le seul à comprendre que les inachevés

finiraient par réagir et qu'il faudrait alors pouvoir tenir contre leurs armées de chevaliers. À l'inverse des tribus éparpillées qui opéraient en razzia, sans autre stratégie que la vengeance et le plaisir du combat. L'intelligence du géant de fer ne s'arrêtait pas là, il voulait aussi maîtriser les secrets du feu et avait chargé ses plus fidèles artisans d'apprendre l'art interdit de la forge auprès des prisonniers inachevés. Et pour finir, il avait réussi à s'emparer d'une ville fortifiée. Sans compter sa taille et sa force, que Skalgann redoutait. Lui était vieux à présent, moins féroce, moins vif et sans la magie matgen – et la Source ne pourrait rien entre les murs de la cité – il ne donnait pas cher de sa peau face à Lomann.

Le Logrann blanc cracha un épais jet brun entre ses pattes griffues. Peut-être était-ce sa dernière nuit ? Il inspira profondément, goûtant aux fragrances chargées de résine, s'imprégnant des essences de pin. D'après le rapport des éclaireurs, ils seraient à Zerboann au matin. Et s'il triomphait et rassemblait la horde, il leur faudrait prendre Arabesque. À l'évocation de la capitale, de vieux souvenirs enfouis dans sa mémoire à moitié humaine resurgirent fugitivement.

Selon Énoir, les armées du haut-roi et de l'usurpateur étaient aux prises l'une avec l'autre et ne bougeraient pas d'Arabesque avant un long moment. Il y avait bien ces petites troupes d'inachevés qui s'étaient retranchées derrière les murs de leurs châteaux mais elles ne pouvaient rien contre eux. C'est ainsi qu'ils avaient progressé sans crainte, dans le désordre le plus complet, se souciant plus du ravitaillement des milliers de gueules que d'une quelconque attaque.

La porte de la petite maison grinça sur ses gonds mal huilés, le ramenant au présent, et Énoir apparut dans l'encadrement. À petits pas prudents, accroché à cette tige tordue et rouillée qu'il appelait son bâton de sorcier, il descendit les marches en bois, traversa le pont et rejoignit Skalgann, toujours suivi des guerriers de la Racine. Autour d'eux, les groupes de Logranns s'immobilisèrent et observèrent la chétive créature qui prenait place à côté du légendaire compagnon de Grond. Toujours vêtu de sa robe à capuche d'un gris sale, son visage de mi-bête dissimulé dans l'ombre, et aussi grand qu'un jeune Logrann, il semblait fragile.

— Je me suis bien reposé, déclara dans leur langage le petit sorcier en s'asseyant sur une bûche envahie par des bouquets de champignons jaunâtres.

Certains se brisèrent, libérant un léger parfum de pourriture qui couvrit quelques secondes les odeurs acides et désagréables qui émanaient d'Énoir.

— Tant mieux, rongeur, grommela vaguement le mi-loup.

— Dites-moi, Skalgann, est-il exact que chaque chef de tribu a pour garde du corps un guerrier de la Racine ?

Il avait un accent horripilant qui teintait chacun de ses mots de cette ruse dont Skalgann pouvait voir l'éclat dans ses minuscules yeux ronds et noirs.

— Oui, dit-il.

— Même ceux qui portent le fer ?

— Oui.

— C'est étrange, non ?

— Non, c'est la coutume... mais ne t'inquiète pas, sorcier, de toute façon, ces grands dadais de la Racine ne bougeront pas la plus petite griffe pour aider Lomann. Il a trahi Grond et la Source. En protégeant leur Arann, les guerriers de la Racine protègent avant tout la tribu. Non, sorcier, soucie-toi plutôt de mes os rongés par les ans, et de cette ville

où nous allons. Les Matgens n'ont aucun pouvoir à l'intérieur des cités des inachevés. Le feu a tout perverti. Je devrai donc affronter tous les Aranns hostiles à mon élection à la tête de la horde. Je tiendrai deux ou trois combats. Pas plus. Lomann choisira ce moment pour m'affronter.

— Ce n'est pas un problème, sourit le sorcier, découvrant des incisives cassées et jaunâtres.

— C'en est un et ça doit le rester. Tu ne dois pas m'aider. J'en serais déshonoré.

— Comme vous voudrez, céda obséquieusement le sorcier.

Le Logrann blanc se gratta sous le cou de son index griffu. Grond n'avait pas envoyé le petit rat pour ses conseils ou sa force physique mais pour sa magie. Skalgann refusait de l'admettre ouvertement mais au fond de lui, il en venait presque à espérer qu'Énoir l'aiderait. Conscient de son hypocrisie, il changea de sujet.

— Et les Sadouraks ? Pourquoi ne pas les avertir que la Table des Immortels se trouve sous Arabesque ? Ils se chargeraient avec joie de ce fardeau, lâcha-t-il en déglutissant bruyamment. Après tout, c'est eux qui en ont hérité à la mort de Carn.

— Ça m'étonne de vous, s'amusa Énoir. Appeler à l'aide la Forteresse Grise ? Ce sont deux des leurs qui nous donnèrent la chasse, il y a des siècles, et eux encore qui vous auraient éliminés sans l'intervention de l'Immortelle Shadrya Fêl. Ce sont des incapables. Voyez ! Ils ont déjà perdu la Table une fois et ces lourdauds ont failli tuer Deïal. De plus, leur temps est compté, ajouta-t-il pour lui-même dans un souffle. Je me demande ce qu'est devenu le jeune Deïal ? reprit-il un ton plus haut. Vous l'avez connu ?

— Oui, je l'ai bien connu, intimement, pourrait-on dire, ricana Skalgann. Mais aussitôt, il se rembrunit. Le souvenir de la douceur dans le regard de Deïal l'irritait pour une raison qu'il se refusait d'admettre : la jalousie.

— Il est étrange, vraiment étrange. Je ne saurais dire pourquoi mais il me rappelle quelqu'un, au plus profond de moi. J'espère qu'il va bien, ajouta Énoir sur un ton affectueux. Vous ne l'aimez pas.

Ce n'était pas une question.

— Je ne lui fais pas confiance et à toi non plus. S'il n'y avait eu Grond...

— Je sais, je sais, vous m'auriez tué.

Le museau d'Énoir se fronça et il rit, un chuintement maladif qui secoua son maigre corps.

D'un geste brusque, Skalgann claqua des doigts par-dessus son épaule, et une des femelles Logranns qui lui avaient été attribuées bondit pour lui tendre une outre de sevría. Sans ménagement, il la lui arracha et se servit une interminable rasade de sève brûlante, avant de la jeter dans l'herbe écrasée. Docile, la Logrann s'empressa de la ramasser et retourna se poster à quelques pas de là. Énoir ne bougea pas, conscient de la colère de son allié, mais ses yeux pétillaient.

— Allez, partons ! Je veux y être au matin, dit le Logrann blanc en se levant brutalement.

Aussitôt sur ses pattes, il poussa un hurlement puissant que reprit un Logrann, puis un autre plus loin jusqu'à ce que toute la horde ait entendu le signal du départ et se mette pesamment en route.

À l'aube, après avoir traversé un paysage de pentes abruptes et sèches, de ravins et de sentiers caillouteux, l'avant-garde menée par Skalgann parvint au sommet d'une falaise et

découvrit une plaine de champs dorés et de bois verts qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. Une centaine de mètres plus bas, les eaux brunes d'un fleuve large et sinueux rongeaient le pied de la colline où ils se tenaient et, sur l'autre rive, à une demi-course de distance, était campée la cité trapue de Zerboann, nouveau symbole de la puissance de Lomann. Animées par le feu honni, les cheminées éructaient des centaines de panaches noirs qui montaient droit vers le ciel clair. Les scories, comme autant de minuscules démons, dansaient le défi du fer à la Source et ternissaient la parure matinale de Camerune. L'odeur ignoble du bois brûlé corrompait l'air doux du matin. Skalgann se demanda comment un tel monstre, même avec une garnison diminuée, avait pu tomber. Le donjon seul aurait dû résister des mois. Les hameaux et villages les plus proches avaient été brûlés jusqu'au sol – seuls quelques fantômes noircis et encore fumants témoignaient de la présence d'habitations – mais les fortifications de la cité étaient intactes.

Le vent frais qui brossait les rares champs de blé encore debout semblait s'être rangé du côté de Lomann et faisait fièrement claquer les étendards sangs et noirs de la tribu du géant de fer. Les Têtes Rouges.

Il a un blason, maintenant et il l'a imposé à toutes les tribus qui l'ont suivi, pensa tristement Skalgann.

Quelques guerriers en herbe hurlèrent leur plaisir de voir les langues de tissus à l'effigie de leur peuple flotter orgueilleusement au sommet des tours. Ils furent vite rabroués par leurs aînés mais, en réponse, les minuscules silhouettes sur les chemins de ronde unirent leurs voix à celles de leurs frères.

Skalgann, immédiatement imité par ceux qui l'entouraient, renifla et cracha pour signifier son mépris.

Le plus insoutenable était ce chant douloureux de l'acier sur l'écorce qui montait des forêts en contrebas. Le bruit des cognées s'enfonçant dans la chair tendre du bois et ces vastes parcelles d'arbres décapités par ses propres frères et leurs misérables esclaves humains lui soulevaient le cœur.

Les Aranns et les serviteurs de la Racine à ses côtés étaient figés, comme lui, dans un silence de haine absolue. C'est le vieux Nelod qui le rompit.

— Ils ont retrouvé leur père et craché sur la mère, déclara-t-il de sa diction hachée. Ce sera dur, Skalgann, très dur. Il n'y a pas un seul campement des nôtres en dehors de cette maudite ville. La moitié de notre peuple vit entassé là-dedans.

Quelques secondes filèrent dans le vent tiède et il reprit :

— Oui, ils ont retrouvé leur père et se sont remis à penser comme lui, comme les inachevés qu'ils ont été un jour.

Il termina d'un claquement de mâchoire brutal.

Skalgann ne répondit pas, mais il regrettait de plus en plus Mогranne, la Pire-née.

Gazarann se porta à sa droite. C'était le premier et le plus important des Aranns à s'être soumis à son autorité. Plus grand que Skalgann, la gueule large et les crocs frémissants, il était connu pour ses rages brutales. La robe sanglante de sa hache avait été tissée avec plus de cinq cents vies d'inachevés et, sur la brèche, à l'époque où il y avait encore une brèche pour les retenir, il était redouté des humains qui l'avaient nommé « Colère Noire ». Le gardien de la Racine à ses côtés paraissait presque moins dangereux.

— Que faisons-nous ? demanda-t-il avec hargne.

— Gazarann, tu m'accompagnes, toi et cinq des Aranns les plus forts. Nous gagnerons Zerboann où nous défierons Lomann et tous ceux qui s'opposeront à nous. Énoir, tu

resteras ici, en retrait, continua Skalgann sans quitter des yeux la ville, effroyable symbole de la division de son peuple.

— Peut-être devrais-je t'accompagner, tu n'es pas de taille à vaincre Lomann sans mon aide, commença Énoir qui s'était faufilé près de Skalgann.

— Comment oses-tu, avorton ? s'emporta Gazarann. Il n'a besoin de personne pour vaincre cette moitié d'humain !

— Je parle au nom de la Source et la Source veut que je l'aide, le contra gentiment le sorcier.

Derrière lui, les quatre guerriers de la Racine affectés à sa garde s'étaient avancés.

— ...Et c'est peut-être un piège.

— Arrêtez ! ordonna sèchement Skalgann. Le rongeur restera ici. Et plus de parlotte inutile. Lomann n'osera jamais nous tendre de piège, la Source ne lui pardonnerait pas et il faudra bien qu'il sorte un jour de cette ville. Que l'on dise à Menolann de prendre le commandement de la horde en mon absence. Je veux qu'elle reste à l'abri des collines. Que des éclaireurs partent explorer les environs. Allez, va Gazarann ! Il faillit ajouter : « Si jamais je venais à être tué, obéissez au vainqueur comme l'exige notre coutume », mais il se ravisa. Qu'ils se débrouillent.

La réaction d'Énoir ne l'avait pas étonné. Le sorcier avait sciemment provoqué les chefs Logranns pour qu'ils soient témoins du refus de Skalgann. Ainsi personne ne l'accuserait d'avoir été aidé par sa magie. Parce qu'Énoir serait là, il en était certain.

Une heure plus tard, Skalgann, à la tête des Aranns les plus aguerris – Gazarann les avait bien choisis – et de leurs gardes du corps de la Source, franchissait le fleuve. Habillés du fer interdit et armés de l'acier sacrilège, les Logranns de Lomann les regardèrent passer le pont sans crainte pour leur vie. Il était aisé de lire l'insolence et la supériorité dans leurs regards.

— Si un de ces peaux de métal vous manque de respect, tuez-le sur place ! gueula Skalgann au passage, faisant disparaître les sourires allongés des guerriers de Lomann. Gazarann et les autres chefs ricanèrent méchamment.

Le tablier du pont et la route qui menait à la ville étaient pavés de grès tirant sur le rouge. La roche lisse et travaillée les privait du contact avec la terre et il sembla à Skalgann qu'elle sapait leur énergie vitale. Pourtant, il refusa de longer la chaussée. Ils poursuivirent leur chemin à l'ombre des majestueux ormes tempêtes qui bordaient de chaque côté la large chaussée.

Dans les champs, des groupes d'inachevés fauchaient le blé, le dos exposé à la chaleur montante de Camerune et aux coups de fouet cinglants des Logranns.

— Nos frères mangent du blé, ils bouffent ces gros trucs à corne qu'on voit là-bas, déclara Gazarann avec dédain en désignant un troupeau de vaches qui paissaient dans une prairie.

Une jeune inachevée les gardait. Seule. Il ricana à la manière logrann et reprit :

— Et bientôt, ils monteront à cheval et porteront des, des... (il hésita) des chaussures. C'est ça des chaussures.

Il récolta quelques rires forcés.

— Non, je tuerai Lomann, l'assura Skalgann.

L'énorme Arann approuva d'un grognement sourd.

— Je le sais Sh'Arann, je le sais. La certitude dans le ton surprit Skalgann. Ainsi, était-

il le seul à douter ?

Ils dépassèrent deux hameaux dont chaque maison avait été méthodiquement brûlée. Le sol avait pris la couleur de la cendre et une forte odeur de mort empuantissait l'air sec. Les squelettes d'inachevés, vêtus seulement des derniers lambeaux de leur chair, avaient été entassés en plusieurs tas macabres. Dérangés alors qu'ils festoyaient, des corbeaux se réfugièrent dans les branches au-dessus d'eux, puis les accompagnèrent jusqu'à la ville, volant d'arbre en arbre et croassant comme pour se moquer de ces loups qui marchaient sur leurs pattes arrière. La volatile escorte se dispersa une fois arrivée sous les remparts de la ville, et alla rejoindre les dizaines d'autres occupées à picorer les guirlandes de têtes accrochées sous les créneaux de l'impressionnante muraille. Skalgann et les Aranns passèrent le pont-levis, lorgnant au passage les corps gonflés qui flottaient dans l'eau des douves. Ceux-là, les corbeaux les gardaient pour le dessert. Une fois dans le tunnel traversant les remparts, le pont-levis se releva derrière eux. Ils étaient désormais à l'intérieur de cette aberration de pierre que les inachevés nommaient ville.

De l'autre côté, une centaine de Logranns armés de lances les attendait au centre d'une grande place vide et pavée. Ainsi alignés sur deux rangs avec leurs tuniques frappées d'un emblème par-dessus leur haubert, ils ressemblaient à des soldats inachevés. Le bras droit de Lomann – Yroldann, un Logrann connu pour sa cruauté et sa trahison – était à leur tête. Skalgann s'arrêta, un rictus méprisant dénudant ses crocs. Il respira, le museau planté dans le ciel bleu immense, un instant libéré de cette peau de pierre oppressante qui recouvrait chaque pouce de la ville.

Tout n'est pas perdu, pensa-t-il en étudiant ensuite les transformations apportées par son peuple aux habitations des inachevés.

Les façades des hautes maisons avaient été abattues par leurs occupants pour échapper à la gangue de pierre qui les privait d'air et de lumière. Des échelles rudimentaires permettaient d'accéder directement aux étages et des panneaux de bois et de peaux tendues protégeaient les pièces du vent et de la pluie. Il y avait bien des bouts de métal accrochés ici et là, mais les habituels totems de bois et d'os dédiés à la Source décoraient les montants. Le plus insupportable était cette fumée, sordide message de mort, qui montait depuis les cheminées. Il fallait qu'il tue Lomann avant qu'il ne soit trop tard.

Curieux, les femelles et quelques mâles se pressaient à chaque étage pour voir les six Aranns ennemis qui venaient braver l'autorité du géant de fer ; leur progéniture, moins prudente, s'agglutinait sur les échelles.

— Ils vivent entassés les uns sur les autres, le vieux avait raison, grogna Gazarann en serrant le manche de sa hache.

— Aranns, l'Irîn n'attend plus que vous, cria Yroldann. Le crâne et le dessus de la gueule protégés par un casque figurant une tête de loup, Skalgann ne le reconnaissait qu'à sa voix enrouée – les séquelles d'une blessure reçue à la gorge – et à son épée barbelée, volée à un gardien lors d'un lointain hiver, alors qu'ils combattaient encore tous sur la brèche. Il arborait également un lourd plastron de fer mat frappé d'une tête de loup sanglante. Forgé par son peuple. Skalgann cracha par terre.

— Alors allons-y, j'ai hâte de vider le ventre de ton maître, gronda-t-il d'une voix forte. Mène-nous à lui, chien d'inachevé.

Lugrinn, le plus jeune et le plus impétueux de sa suite, salua le défi en poussant un hurlement de joie. Des cris fusèrent depuis les maisons et quelques pierres timidement lancées atterrirent loin d'eux.

Pour toute réponse, le chef logrann leur tourna le dos et, ses guerriers s'écartant prestement sur son passage, il se dirigea vers la large rue qui montait au donjon. Skalgann et les siens le suivirent. Les lanciers leur emboîtèrent le pas.

De chaque côté de la rue, comme sur la place, les maisons avaient été arrangées à la manière logrann ; les hommes-loups, massés près des ouvertures, les regardaient passer. Des tas d'immondices s'amoncelaient à côté des échelles et diffusaient une odeur de pourriture que la chaleur rendait plus lourde encore. Des nuages de mouches venaient leur tourner autour. Ils remontèrent la rue sous les injures et les projectiles, les mâchoires serrées. Tous, adultes comme enfants, s'empressaient de leur courir derrière une fois qu'ils étaient passés, et les lanciers logranns luttaient pied à pied pour ne pas se faire déborder. Les rues qu'ils croisaient étaient gardées par des guerriers vêtus de la ridicule livrée aux armes de Lomann. Ils dépassèrent de nombreuses forges à ciel ouvert où l'on fabriquait sans relâche armes et armures ; et certains de ces forgerons appartenaient à son peuple. Les Matgens enseignaient que ceux qui se corrompaient dans la voie du fer se retrouvaient après leur mort dans le monde de la flamme pourrissante : Nemulgann. Quand il voyait l'écume blanche dégouliner des gueules des Logranns qui martelaient le fer et leurs yeux rougeoyer, Skalgann se demanda s'ils n'y étaient pas tous déjà.

La foule bestiale contenue par les lanciers logranns hurlait, poussait et grossissait. Depuis les étages, on faisait tomber sur eux une pluie de projectiles dégradants. La partie supérieure de la rue qui menait au donjon était, elle, déserte et personne ne cherchait à les arrêter. Yroldann paraissait seul à leur tête comme s'il conduisait un groupe de prisonniers. C'était ce qu'avait voulu l'habile Lomann : les pousser lui et les Aranns à se battre ici et à mourir contre son peuple. Il fallut à Skalgann toute son autorité pour retenir Gazarann et le fougueux Lugrinn. Alors qu'il songeait à exiger d'Yroldann que sa garde contienne la foule avec plus d'autorité, un des guerriers de la Racine se rua sur un mâle qui venait d'insulter la Source, le saisit par le cou et le souleva. Ses yeux d'or plantés dans ceux du sacrilège, il commença à l'étrangler puis lui arracha un morceau de gueule d'un puissant coup de mâchoire et mordit à nouveau : il le dévorait vivant. Les hurlements d'horreur firent taire la foule puis se muèrent rapidement en jappements aigus et cessèrent complètement. Ne subsistèrent plus que les bruits d'os broyés et de chair mâchée : le gardien continuait à festoyer de sa victime, le privant – selon l'enseignement matgen – de sa force vitale, le purifiant du mal qui rongerait son esprit. Tous s'étaient arrêtés.

Une fois terminé, le gardien de la Racine lâcha le corps sans tête qui s'affala et, la gueule pleine de sang, poussa un hurlement amer. Les quatre autres guerriers sacrés se joignirent à lui.

Profitant de la confusion, Skalgann s'adressa à la foule massée derrière leur escorte.

— La Source est avec moi, et contre le traître Lomann. Quiconque s'y oppose meurt.

Les Aranns s'étaient rangés à ses côtés, suivis de leurs gardes sacrés. Quelques Logranns se soumièrent en exposant leur gorge, mais la plupart se contentèrent de courber la tête, honteux. Les défiant de son regard bleu, Skalgann éleva la voix.

— Je vais entrer dans la tanière de pierre et le tuer. Ensuite, je serai le Sh'Arann et vous m'obéirez. Allez dépêchez-vous, dit-il en se retournant vers Yroldann, j'ai hâte d'en terminer.

Celui-ci s'inclina, mais la visière de son casque ne révéla pas si c'était par pure hypocrisie ou s'il le craignait réellement.

Ils se remirent en marche. Il n'y avait plus aucune injure ni aucun cri, seulement le

bourdonnement des mouches, quelques murmures, le son étouffé des pas et le lointain martèlement de l'acier dans les forges.

En haut de la rue, un contingent de gardes s'était positionné autour de l'entrée du donjon, de façon à ce qu'ils n'aient d'autre choix que d'y entrer. La bâtisse carrée les dominait de sa masse trapue et semblait invincible. Aucun mur d'enceinte ne protégeait l'édifice. Des douves profondes et bien entretenues en faisaient le tour et, hormis l'entrée principale, le donjon ne possédait pour seules ouvertures que des meurtrières menaçantes. Dans sa partie supérieure, il s'évasait brusquement, et se terminait par un toit complètement fermé et bardé d'acier. Pour la seconde fois, Skalgann se demanda comment Lomann s'était emparé de la ville.

Leur guide à l'épée barbelée les attendit une seconde avant de s'engager sur le pont-levis et de s'engouffrer dans les entrailles de pierre. À leur tour, ils entrèrent alors que la herse tombait avec fracas dans leur dos et que les doubles portes se refermaient derrière eux.

La chaleur dans le grand hall d'entrée le surprit. Sèche et étouffante, elle était bien différente des caresses brûlantes de Camerune au-dehors. Les dalles cuisaient les coussinets sous ses pattes et il remarqua que les sentinelles placées devant les différentes portes de la pièce semblaient mal à l'aise. Toutes les flammes à l'intérieur, des torches au brasier qui faisait craquer la vaste cheminée du fond, semblaient animées d'une vie propre.

— Quelle est cette magie ? grogna Gazarann en esquivant de peu la langue ardente d'une torche non loin de l'entrée.

— Gonoth, répondit laconiquement Skalgann. Il comprenait à présent pourquoi la ville était tombée.

Yroldann les attendait devant une volée de marches.

— Par ici, valeureux Aranns ! Lomann vous attend, les invita-t-il sur un ton obséquieux, avant de s'engager dans l'escalier étroit, son épée sur l'épaule.

— On ne peut pas le suivre là, c'est un piège ! enragea Lugrinn.

— Allons, reprends-toi, le sermonna l'un des Aranns mais sa voix trahissait la peur.

Skalgann remarqua une lueur résolue dans les yeux des guerriers de la Racine.

Ils savent qu'ils vont mourir, pensa-t-il avant d'ordonner : Allons-y !

Dans la descente, la température grimpa encore, et les flammes des torches claquaient tels des fouets.

— Maudite magie, gronda Gazarann.

Personne ne répondit.

Une vingtaine de marches plus bas, ils arrivèrent dans une salle voûtée et ronde, qui devait faire le diamètre du donjon.

Skalgann nota à peine la présence dans son champ de vision des nombreux Aranns rassemblés là, et celle, plus surprenante, d'un inachevé ; son regard fut immédiatement captivé par celui, sombre et magnétique, de Lomann qui le fixait depuis le trône de fer où il siégeait. Ses yeux aussi noirs que son pelage de nuit étaient des abîmes luisants dans lesquels il était difficile de ne pas sombrer. Seule sa tête aux poils hirsutes laissait deviner son appartenance au peuple logrann, le reste de son corps massif étant pris à l'intérieur d'une armure de plaques. Des flammèches dansaient à la surface de l'acier.

Même assis, il dominait la plupart des chefs présents. Dans les souvenirs de Skalgann, il n'était pas aussi énorme, et aucun Logrann ne pouvait atteindre cette taille. Il dépassait de

loin les plus grands des Matgens. Une hache monumentale reposait sur ses cuisses. Ses crocs découverts, il souriait avec appétit, un sourire complice qu'il partageait avec l'inachevé se tenant sur sa gauche. Les deux semblaient animés par le même esprit cruel. Skalgann eut la subite intuition qu'ils se connaissaient depuis longtemps ce qui semblait impossible.

Car l'humain était bien plus qu'un esclave : vêtu d'une robe cramoisie à haut col fourré, grand et raide, ses cheveux rouges cascading sur sa poitrine, et ses traits fins et pâles délicatement maquillés, il ressemblait davantage à une femelle, mais la malignité qui émanait de lui était profondément masculine. Brutale.

Aucun des guerriers de la Racine chargés de la protection des Aranns n'était présent.

Yroldann était allé se placer près de son maître et lui chuchotait quelques mots à l'oreille. Le géant de fer hochait la tête.

— Alors, vieux Skalgann, tu as quitté notre bien-aimé Grond ? La voix de Lomann était un grondement clair. Il y avait dans ses intonations quelque chose de cruel et de civilisé qui remuait Skalgann. Je te remercie d'avoir convoqué l'Irîn et d'avoir eu le courage d'accepter qu'il se tienne dans ma cité.

— Que fait cet inachevé à l'Irîn ? répondit durement Skalgann.

Il était furieux, furieux de sentir la peur lui serrer le ventre, furieux que sa voix vacille, furieux d'être aussi vieux, furieux contre Grond, furieux contre la pierre qui les isolait de la Source. Furieux parce que, par manque de courage, seule sa colère lui fournissait assez de force pour affronter Lomann.

Celui-ci le considéra quelques secondes avant de répondre. Sa langue démesurée passa et repassa sur ses dents comme pour en éprouver le tranchant.

Il s'amuse, pensa rageusement Skalgann. *Il est sûr de sa victoire.*

— C'est mon sorcier. J'ai recours à nos amis de Gonoth depuis que j'ai fait tuer tous les guerriers de la Racine. Tu as vu dehors comme ils se comportent. Je n'ai plus confiance en la Source, elle est vieille et inutile, déclara tranquillement Lomann comme s'il avait mentionné un détail insignifiant.

Trop surpris par l'énormité de la révélation, ou par la peur, Skalgann et les Aranns qui l'accompagnaient ne firent pas un geste quand les guerriers de la Racine s'élancèrent. Ils avaient bondi dès que Lomann avait évoqué la Source, et avaient franchi à une vitesse foudroyante la dizaine de pas qui les séparaient du trône. Pourtant, Lomann fut plus rapide encore, il s'était déjà levé quand ils arrivèrent sur lui. Les dépassant de plusieurs têtes, son crâne touchait presque le plafond. Maniée avec une force surnaturelle, sa hache décolla la tête du premier et sectionna le corps du second au niveau du torse ; le sang gicla avec violence.

C'est un monstre, réalisa Skalgann, *ce n'est pas possible.*

Il n'avait pas vu l'arme bouger, trop rapide, il n'avait entendu que le sifflement aigu du fer dans l'air et dans la chair. Il n'y avait pas eu de choc hormis celui de la tête et des différentes parties du corps lorsqu'elles touchèrent le sol. Lomann encaissa sans difficulté la charge du troisième et l'envoya brutalement rouler d'une bourrade au milieu de la pièce. Sonné, il se releva en secouant la tête. Avec sa hache, le mi-loup géant éventra le quatrième de bas en haut. Une gerbe écarlate éclaboussa le plafond tandis que les entrailles se déversaient sur le sol. Aucun cri, aucun gémissement. Dans un même élan, les deux derniers guerriers de la Racine survivants le prirent en tenaille et le lacérèrent, mais les griffes, bien que couvertes des runes matgens et capables de déchirer le métal,

crissèrent sur l'acier de l'armure sans l'entamer.

— Dites à la Source que le peuple logrann n'a plus besoin d'Elle. Le temps où nous nous terrions est terminé.

Du plat de sa hache, il fracassa la boîte crânienne du guerrier sur sa gauche puis chopa la gueule du dernier dans sa patte gantée de fer et la broya. On entendit les dents se déchausser et les os craquer.

— Lâche-le, ordonna Skalgann la gueule sèche.

Il luttait contre une ancienne terreur qui lui dictait de fuir, la queue entre les pattes. Solidaires de leur chef, mais avec moins d'entrain qu'à l'aube quand ils promettaient tous un bain de sang à Lomann, Gazarann et les Aranns fidèles à la Source poussèrent de faibles hurlements de défi. Skalgann se mordit la langue jusqu'au sang quand il entendit Lugrinn s'étrangler et se mettre à gémir comme un louveteau.

Sur un signe de Lomann, la trentaine d'Aranns qui lui étaient soumis répondirent presque malgré eux à la provocation. Ils firent un pas en avant, épées, lances et haches levées, eux aussi abrutis par l'atmosphère suffocante et l'aura écrasante de Lomann.

— Comme c'est amusant, mais soit : je ferai ce que tu veux, ricana le géant de fer en obtempérant, mais dès que le corps du guerrier de la Racine toucha la dalle souillée de sang, il l'acheva d'un coup en pleine poitrine et, laissant la hache plantée là, retourna s'asseoir sur son trône imposant. Personne ne bougea.

— Où en étions-nous ? demanda Lomann d'un ton calme. Il n'était pas essoufflé. Ah oui ! Mon sorcier ! Je l'ai invité. C'est tout. Mais si tu le veux bien, revenons à ce qui nous a tous rassemblés. Le choix du meilleur Sh'Arann pour notre peuple. Qui proposes-tu, Neslam ? demanda-t-il à l'inachevé.

— Je pense qu'il convient que ce soit vous, mon ami, minauda le sorcier.

— Cessons ces simagrées, fils de chien, je vais t'affronter et... (devant le spectacle des cinq corps éparpillés des guerriers de la Racine, il hésita, doutant de ses chances de victoire) te tuer.

— Et bien, si tu le veux, pourquoi pas, comme ça le problème sera réglé ! Lomann se leva une nouvelle fois et arracha la hache du cadavre devant lui. Finissons-en, vieux débris !

Skalgann huma l'air surchauffé à la recherche de l'odeur d'Énoir ; en vain, il n'était pas dans la pièce. Il ne détecta que celles des Aranns, de l'inachevé et de Lomann qu'il ne reconnut pas totalement. Un effluve familier se mêlait à la sienne, froide et incompréhensible. Celui d'un serpent.

Il serra le manche de sa hache de pierre avec force et se prépara à mourir. Lomann s'avança lentement vers lui, sûr de sa puissance. Le géant mesurait près de deux fois sa taille.

— *Il est possédé par un Ssir, un des serviteurs démoniaques de Bachul*, retentit une voix à l'intérieur de sa tête. Énoir. *Quand tu auras tué Lomann, prépare-toi à frapper une seconde fois, au moment où le démon sera expulsé de son hôte. Je m'occuperai du sorcier. Fais vite.*

— Mais je ne peux..., commença Skalgann avant de réaliser que lui seul avait entendu Énoir.

— Qu'y a-t-il, vieillard ? Tu as peur ? Rassure-toi, je vais t'achever rapidement, gronda Lomann avant de s'élancer, la hache brandie et la gueule béante.

Aussitôt, l'air scintilla autour de la silhouette du géant de fer qui se brouilla

fugitivement. Une force invisible le stoppa net dans sa course. Le souffle coupé, Lomann se remit en mouvement mais au ralenti comme si son corps était soudain devenu incroyablement pesant.

— Qu'est-ce ? bredouilla l'inachevé derrière lui. Avec dextérité, ses doigts égrenaient déjà une poudre grenat et ivoire.

Les Aranns se regardaient, cherchant à comprendre ce qu'il se passait.

— La Source est partout ! clama Gazarann, pris d'une soudaine inspiration.

Ou peut-être le croit-il, pensa Skalgann.

Sans attendre, le Logrann blanc fit deux pas en avant, contourna Lomann toujours prisonnier du sortilège, et frappa de toutes ses forces derrière le genou à la manière des bûcherons. Cette fois-ci, le métal se déchira et la pierre enchantée par les Matgens trancha les ligaments. Un sang sombre éclaboussa Skalgann.

— Comme on abat un arbre, fils de chien, cria-t-il en frappant de plus belle. La jambe rompit et la masse du géant s'écroula lourdement sur le sol.

Il le contournait pour l'achever quand, près du trône, le sorcier laissa éclater un dernier mot de pouvoir et tendit ses bras minces, doigts écartés. Obéissant à son ordre, les flammèches sur les épaules de Lomann se répandirent sur l'acier de l'armure comme le feu sur l'huile et il s'embrasa complètement. Le soudain dégagement de chaleur fit reculer Skalgann. Déjà, le sorcier psalmodiait une seconde incantation et des veinules éclatèrent sur ses joues.

— *N'aie pas peur, je te protège*, murmura Énoir dans son esprit.

Une brise fraîche l'entoura, se posant délicatement sur lui comme une aile d'oiseau.

Galvanisé par la paisible énergie, Skalgann s'avança et laissa les flammes de l'armure désormais inoffensives bondir vers sa fourrure blanche. Jamais il ne s'était senti l'esprit aussi clair, aussi alerte. Ses yeux rencontrèrent ceux de Lomann et il vit un bref instant le désarroi du chef logrann, avant qu'une autre présence froide et mortelle ne reprenne le contrôle.

— Sors de là, créature ! cria-t-il en levant sa hache au-dessus de sa tête. Ses paroles lui parurent déformées et lointaines. Un choc sourd remonta le long de ses bras quand la pierre trancha la colonne vertébrale et continua son chemin à travers la chair. La tête de Lomann roula en zigzaguant sur le sol maculé, laissant derrière elle une traînée de flammes. Il fut surpris d'entendre le sang grésiller au contact du feu.

— Derrière toi, Skal', l'avertit Gazarann avant de se précipiter vers lui.

Instinctivement, Skalgann se baissa et sentit les barbelures de l'épée d'Yroldann frôler le sommet de son crâne et lui arracher au passage un bout d'oreille. Gazarann avait sauté par-dessus le corps décapité de Lomann et affrontait Yroldann. Skalgann baissa les yeux quand il sentit des griffes le saisir à la cheville et vit un reptile humanoïde s'extraire avec la vivacité d'un serpent du cou de Lomann.

Il lui sembla que l'un des Aranns criait à la trahison. Mus par la folie ambiante, les Aranns de chaque bord chargèrent.

Obéissant au sorcier, les torches se mirent à cracher des boules de feu à travers toute la pièce tandis que, déjà, l'inachevé, le visage en sang, vociférait dans le langage des Immortels et préparait un nouveau sortilège.

La situation dégénère, pensa Skalgann sans réellement s'inquiéter.

La magie d'Énoir irriguait tout son être et lui donnait d'incroyables sensations de lucidité. Il était euphorique.

— *Réagis ! Tue-le vite !* lui intima la voix du petit sorcier.

D'un coup adroit, Skalgann sectionna la main de la créature qui s'était redressée et, esquivant un coup de lance qui venait sur sa droite, attaqua à nouveau le Ssir. Le silex enchanté fendit verticalement la tête serpentine en même temps que la pièce se transformait en fournaise et se peuplait d'ombres agonisantes. À l'abri du cocon doux et frais tissé par Énoïr, il fut ballotté à droite et à gauche dans la houle brûlante.

Puis tout cessa et il se retrouva à quatre pattes sur la pierre chaude et couverte de suie. L'air était sec et lui brûlait les poumons. Son oreille l'élançait et un sang tiède coulait sur la fourrure de sa cuisse. Il vomit violemment puis se releva. Des cadavres de cendres gisaient çà et là. Près de l'escalier, Énoïr était assis sur le dos du sorcier humain. Tenant les longs cheveux rouges comme des rênes, il tirait la tête en arrière, le fil aiguisé d'une dangereuse serpe posé sur la gorge tendue. Les yeux du Gonothin étaient révoltés et des tics violents agitaient son visage, barbouillé de noir, de larmes et de maquillage. Ses lèvres retroussées sur de vieilles incisives, Énoïr souriait et ses moustaches de rat frémissaient de plaisir.

— Je pensais, Sh'Arann, que vous aimeriez le voir mourir ! il inclina respectueusement la tête.

— Tue-le vite et après je sortirai, j'annoncerai à mon peuple que j'ai triomphé et je mènerai la horde contre Arabesque, dit Skalgann faiblement. Comme le veut Grond, ajouta-t-il en ricanant.

Le fil de la lame fendit d'abord la peau, presque tendrement, avant de s'enfoncer profondément dans les chairs, libérant des flots de sang. Un râle sans force s'échappa de la bouche ouverte du sorcier.

Skalgann tituba vers l'entrée tout en savourant le spectacle de son agonie. Avant de s'engager dans l'escalier, il pria la Source d'accueillir dignement les Aranns morts au combat.

Quand il sortit du donjon, sous les rayons chauds et doux de Camerune qui emplissaient le ciel immaculé, il découvrit les rues noires de Logranns. Tous attendaient le vainqueur. Au loin, bordant les falaises, une ligne interminable de ses guerriers surveillait la cité. Un profond murmure s'éleva quand Skalgann leva une patte. Les premiers à lui répondre furent les tribus massées sur les lointains contreforts. Ses guerriers l'avaient reconnu malgré la distance et leurs hurlements de joie emportèrent les dernières résistances des partisans de Lomann. La horde était enfin réunie.

Chapitre 1 : Le Bachar Mehal

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Côte ouest du royaume des Mille Couronnes. Non loin de la forteresse sadourak.

Alors que les villes – redoutant la venue de la horde dans le nord ou l'armée du prince de Sangue dans le sud – se barricadent sur le continent, la flotte solzarade poursuit sa course au large des côtes des Mille Couronnes. Aucun ordre de débarquement n'ayant été donné, on chuchote désormais que la flotte a pour objectif le royaume de Garderanne qui n'a pas encore pris parti dans la guerre opposant l'usurpateur Gorgass et le haut-roi légitime Caldric.

Le pouls des centaines de galères battait à une cadence rapide et poussait la flotte vers le nord à bonne allure. Bénéficiant d'une mer magnanime et d'un temps idéal depuis leur départ, les équipages solzarades n'avaient pourtant pas le cœur à se réjouir. La cruauté et la folie du Shahadir dépassaient tout ce qu'ils avaient enduré, et, ni la morsure du brûlant Camerune sur leurs dos, ni le rationnement, ni la maladie, ni même le secret entourant leur expédition n'auraient pu ainsi meurtrir leur âme et leur corps. Sur le château arrière de la galère portant son nom, le Shahadir Akenzat observait l'horizon droit devant lui. Son sourire satisfait, ourlé d'une fine moustache, éclairait un visage conique et amaigri par le jeûne. Les mains passées dans le ceinturon auquel pendait le shadriva royal, les jambes écartées, il n'avait pas bougé depuis leur départ. Les officiers avaient fait passer le message sur tous les navires : le Shahadir ne mangerait ni ne dormirait tant que leur sainte mission, commandée par leurs illustres ancêtres, n'aurait pas été accomplie. Toutes les langues qui avaient eu le malheur de formuler une explication différente avaient frétille quelques secondes sur le pont avant de s'immobiliser à tout jamais. Les oreilles dans lesquelles était tombée cette morgue irrespectueuse avaient été condamnées avec du plomb fondu. Et tous les jours, dans chaque bateau, une tête prise au hasard roulait en hommage à la peine endurée par le seigneur des sept déserts.

Le Shahadir était entouré des trois potentats du Solzar, les seigneurs les plus puissants et les plus riches, et de son fils Hemiat. Et tous, par solidarité avec leur seigneur, s'abstenaient de se nourrir ou de prendre du repos.

— Divine lumière, nous devrions changer de cap. D'après mes calculs, nous nous approchons de la forteresse des Sadouraks. Il serait peut-être bon de faire un détour, votre splendeur, recommanda d'une voix hésitante le capitaine de la galère.

Ihrumit était un homme bedonnant, assez jeune pour son poste, et qui n'avait pas l'expérience voulue pour diriger un navire de cette taille. Quand il était monté à bord, habillé des pantalons amples et du gilet de quatrième officier, il n'aurait jamais imaginé qu'il hériterait de ce grade, moins de trois têtes plus tard. La barbe taillée et les sourcils rasés, la tenue d'officier de la galère royale illuminée d'or et parfaitement ajustée à sa grande taille, il aurait pu en impressionner mais la peur le ratatinait et avait marqué son visage de sa laideur.

Le Shahadir leva la main pour lui signifier qu'il devait s'arrêter de parler, et ce fut tout. Le capitaine déglutit péniblement, effectua une misérable courbette et s'éloigna à reculons. Nul homme de basse caste n'était autorisé à lever les yeux vers le Shahadir, sa famille ou la noblesse, sous peine de mort. Mais Ihrumit l'avait fait et avait tressailli quand il avait vu les éclairs émeraude luire dans le regard de son seigneur, de son fils et des potentats. La rumeur était vraie : ils étaient possédés. Le front dégoulinant de sueur, il regagna la barre du pont intermédiaire. Il se sentait observé par les démons qui habitaient le corps de ses maîtres, mais qu'y pouvait-il ? Il ne voulait pas mourir. Il donna ordre à l'homme affecté aux sémaphores de transmettre aux différents capitaines la confirmation de maintien du cap.

Il y avait eu deux départs de mutinerie, tous réprimés de façon inhumaine par les jasirs – les princes de la cour – qui avaient la charge de commander les galères de l'armada. Ils avaient dompté, parfois seuls, un équipage entier. Leurs invincibilités, tout autant que leurs cruautés, avaient fait naître des récits et des rumeurs auxquelles il était difficile de croire. La révolte n'ayant jamais réellement touché le pont de la galère royale, Ihrumit en avait eu vent parce que, à l'insu des fidèles du Shahadir, circulaient des messages entre les navires. Papiers roulés au bout d'une flèche, bouts de bois livrés aux vagues, signaux lumineux, tous les moyens étaient bons. Les marins étaient prisonniers de leurs galères mais ils arrivaient à communiquer.

Malheureusement, c'était inutile. La plupart, dont Ihrumit, voulaient vivre.

— Faites monter les catapultes et les balistes. Je veux qu'elles soient armées pour notre arrivée sur la Forteresse Grise.

La voix claire du Shahadir couvrit le vent et le bruit des tambours. Quelques têtes se relevèrent et des fouets claquèrent sur les dos nus des insolents.

Ihrumit s'inclina.

— Bien, divine lumière, acquiesça-t-il avant de se mettre à hurler les volontés de son seigneur. Second, que les ingénieurs préparent les catapultes et les balistes ! Maître Najir, transmettez à la flotte. Et ne traînez pas !

Le second brailla les consignes à ses subalternes qui les transmirent aux autres maillons de la chaîne de commandement. Le capitaine Ihrumit assistait avec effroi à cette soudaine débauche d'agitation et suppliait intérieurement ses ancêtres de l'épargner quand les trappes dans le pont principal s'ouvrirent et que furent hissés les différents éléments des engins de siège. Ils allaient attaquer la Forteresse Grise. Les Sadouraks. Ces hommes que les Immortels eux-mêmes craignaient.

ooOoo

Sri était pleine et il sembla à Brim Dostre que la salissure qui entachait son éclat argenté s'était étendue. Le vieux charpentier de marine tira sur sa pipe, et sonda le ciel à la recherche des étoiles. Le temps était clair. Assis en haut de la première volée de marches qui montaient à la forteresse, il était venu respirer l'air nocturne.

— Ah, je me demande bien si tu sortiras jamais d'ici, toi, dit-il à voix haute à la silhouette trapue du navire qu'il était venu livrer aux Sadouraks en remplacement de celui qui avait fait voile vers le nord.

Accouplé au quai par quatre solides jeux d'amarres, le bateau dominait de sa formidable stature les quelques maisons du hameau de Vagre et paraissait ridiculement à l'étroit dans

le bassin du petit port.

— Tu sais que j’aurais préféré te voir vendu à n’importe quel marin aventureux plutôt qu’à ces chevaliers sans monture qui font de bien piètres navigateurs, continua-t-il entre deux bouffées. Mais enfin, ils paient. Et ils pourraient s’en passer. Faut leur reconnaître ça : ils sont obtus mais honnêtes.

Brim Dostre tapa le cul de sa pipe sur le bord d’une marche, se leva et s’étira.

— Bon, il est temps d’aller dormir.

Comme il commençait à descendre prudemment l’escalier escarpé, le nez dans ses chaussures, il ne vit pas la multitude de traînées de feu déchirer l’obscurité du ciel. Il ne leva la tête que lorsque ses vieux tympans perçurent les premières mesures du concert de sifflements. Peu après, l’île explosa de toutes parts, et sa fragile carcasse roula dans l’escalier.

Debout dos à la baie de résine qui donnait sur la mer de l’Exode, le Bachar Mehal se méprit sur l’expression d’incompréhension qu’affichait le visage trop vite vieilli du nouveau Saktar. Le maître des mystiques était venu faire son rapport journalier, émettant des réserves prudentes au sujet du golem et de l’envoi du Far Sadhroval, seul, à Arabesque.

— Qu’ai-je dit qui vous choque ? Nous étions pourtant tombés d’accord : Sadhroval connaît bien Arabesque et c’est lui le plus qualifié pour traiter cette histoire de bouffon sorcier. Me dissimuleriez-vous un élément ? gronda le Bachar. Vous m’avez pourtant dit que les mystiques n’étaient sûrs de rien à son sujet !

Il avait déjà bien assez de mal à diriger cet ordre vacillant pour se coltiner en plus les cachotteries des penseurs gris. Mojin était mort et les intrigues de l’ordre avec lui ! Comme à chaque fois qu’il s’énervait, il serra les poings avec force jusqu’à entendre le fer-prié se froisser. Le Sakt goutta à la commissure de ses yeux gris et les runes brûlèrent sur son crâne.

— Non, Bachar, c’est..., balbutia le Saktar Icherin, c’est...

— Quoi ! Le vide vous aura-t-il rendu précocement sénile ?

— Derrière vous, parvint finalement à dire le Saktar. Des feux.

— Des feux ?

Le Bachar n’eut pas le temps de se retourner que la lourde porte en pierre grise s’ouvrait et qu’un disciple de premier rang, affolé, entra précipitamment. En quelques pas rapides, il avait traversé la salle de l’ordre et, sans même se soucier d’être invité à la confidence, chuchotait son message d’une voix terrorisée. Le Bachar le regarda comme s’il avait devant lui l’être le plus abject jamais rencontré. Choqué, il répéta lentement, mot après mot ce que venait de lui annoncer le disciple, mais ni le Saktar, ni le messenger n’entendirent. Ses paroles furent noyées dans le vacarme des rochers enflammés qui s’abattaient sur la Forteresse Grise.

Chapitre 2 : Jandrin

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Royaume de Brann. Vallée de Sorm.

Les maigres troupes de la conspiration, dirigées par Parnemain, font retraite vers Fulandre, capitale et ville natale de l'usurpateur Gorgass. Le prince Yrann et ses alliés les pressent de toutes parts et s'apprêtent à remporter un succès décisif qui isolera définitivement le gros des armées de la conspiration dans le nord.

Depuis un éperon rocheux, les princes Yrann et Jandrin observaient l'armée dérouler son pas de conquérant en de longues et interminables files d'hommes, de bêtes et de chariots qui s'éтираient entre les champs et les bois. Comme un fleuve sans cesse grossi par ses affluents venus rallier le nom des Percesang, elle débordait sur les flancs de la vallée de Sorm et emportait l'ennemi quand il avait le malheur de se montrer. Yrann pouvait presque la sentir peser sur la campagne et la modeler sous son poids. Et, pointes joyeuses dans le gigantesque bruissement de ces centaines de roues et de ces milliers de sabots et de pieds, montaient les chants des soldats, transportés par la victoire. Malgré le brûlant Camerune qui faisait de cette vallée un four à ciel ouvert, il n'y avait que des mines réjouies, et même les blessés participaient de leur bonne humeur à cet élan. Yrann aurait dû être ému par cet amour et nourri de cette confiance, mais son cœur s'inquiétait pour une frêle jeune fille qui n'avait toujours pas repris conscience. Lui et Jandrin s'étaient mis à l'écart pour en discuter. Aucun des princes de son armée ne voyait d'un très bon œil les soins qui lui avaient été prodigués. Les Lorss étaient craints et honnis parmi la noblesse des Mille Couronnes.

— Elle appartient à leur maudit arbre-ancêtre, dit Jandrin avec une pointe d'agacement. Tu aurais tort de la garder en vie.

Le chevalier était son père naturel. Yrann en était à présent certain. Il regarda la figure brûlée mais n'y trouva qu'un amas informe de chair rougie par le feu. Il se souvenait avec difficulté de la brosse drue et sombre qui poussait autrefois sur ce crâne, de la rudesse de son expression et de ce visage aussi long et droit qu'une falaise. Comme pour masquer à jamais leur parenté, le destin avait fondu ses traits et ne lui avait laissé qu'un œil valide, bleu et froid, pour toute ressemblance.

Bien que lui rendant ses deux mètres et portant un harnois accentuant encore sa carrure hors du commun, Yrann paraissait presque anodin à côté du géant. Ainsi dressé sur les étriers de son marteleur noir, la peau à vif sous le fer nu de son haubert de mailles, et son espadon démesuré en travers de la selle, Jandrin renvoyait l'image d'un guerrier invincible. Et il l'était. Ni le fer, ni les flammes, ni le poison lorss n'avaient eu raison de lui.

— Jandrin, – le prénom sonnait différemment maintenant qu'il avait deviné leur lien de parenté – elle m'avait à sa merci et elle n'a rien fait. Et quand le vieillard a essayé de me tuer, elle s'est servie de son corps comme d'un bouclier pour me protéger. Je n'ai rien

à craindre d'elle.

- Alors, chasse-la. Elle n'est pas pour toi.
- Je l'épouserai, annonça Yrann avec assurance.
- Bêtise.
- Sans elle, je ne vivrai pas.
- Fais-en une maîtresse.
- Elle régnera à mes côtés.

Jandrin soupira.

- Les mariages font les alliances.
- L'amour n'est rien pour toi ?
- Le devoir avant tout.

Le ton n'admettait aucune réplique.

- Comme pour ma mère ? questionna Yrann qui en avait assez de cet échange.

Il regretta immédiatement la pique quand Jandrin tourna son visage hideux vers lui. Jamais il n'avait vu chez le chevalier un tel bouleversement, une telle rage mêlée à tant de souffrance. Les mots, comme poussés malgré eux par une volonté implacable, sortirent un par un de cette cavité que nulles lèvres n'ourlaient plus.

- Elle ne m'aimait pas.

Pétrifié tout autant par l'œil humide que par les propos brisés de cet homme réputé invulnérable, Yrann ne répondit rien. C'était comme de voir céder une digue et de découvrir derrière un océan prisonnier et furieux ; on ignorait quelle catastrophe cela pouvait engendrer.

- Ton père était stérile.
- Je...

— Suffit, maintenant ! le coupa sévèrement Jandrin qui s'était maîtrisé au prix d'un effort violent. Tu n'es pas mon fils et ne le seras jamais.

Yrann détourna les yeux devant la détermination du colosse et se força à changer de sujet. Tout plutôt que de voir à nouveau une larme couler sur ce visage ravagé.

- Notre allure est soutenue. Nous serons à Fulandre demain.

La remarque était idiote. Pour se donner contenance, Yrann essaya de repérer certaines unités d'archers à pied qui évoluaient au sud de la vallée, mais les brumes de chaleur brouillaient l'horizon. Il apercevait à peine les contreforts de la large vallée encaissée. De toute façon, il ne s'en souciait pas réellement. Le silence l'asphyxiait et il se sentait de plus en plus mal à l'aise dans son armure surchauffée. Son cheval, un lourd destrier de guerre à la robe blanche, fit un brusque écart quand un lièvre surgit de nulle part fila entre ses pattes et manqua de le désarçonner. Furieux, il flatta néanmoins la bête pour l'apaiser.

- Nous avançons, oui, répondit enfin Jandrin.

Sans toujours oser le regarder, Yrann, rebondit immédiatement.

— Que ferons-nous pour le sorcier ? Les rapports des hommes de Pragrald évoquent sa présence dans la capitale. Peut-être même l'archimage en personne.

- Nous verrons, répondit sommairement le géant.
- Oui, nous verrons.

Le malaise persistait. Yrann tira sur les rênes de sa monture et l'éperonna doucement.

- Il est temps de rentrer, dit-il.

Il contourna un buisson et engagea son cheval dans le petit sentier qui dévalait la pente. Ébranlé par la détresse de ce mentor qui refusait d'être son père, il ne savait pas

s'il devait lui en vouloir ou l'aimer davantage. Le seul point positif, c'est que cette faiblesse lui permettrait peut-être d'infléchir son jugement à propos de la Lorss. À bien y réfléchir, Yrann en doutait. Avec soulagement, il entendit les lourds sabots du marteleur fracasser la pierre friable derrière lui. Gêné par la rigidité de son armure, il se tourna comme il put sur sa selle, et attendit le chevalier.

— Je te prie d'accepter mes excuses. Je n'aurais...

— Cela n'est rien, l'interrompit Jandrïn en le dépassant.

— Mais je voulais que tu saches que je n'ai pas le cœur à l'abandonner.

— Personne ne te le demande. Soit tu la tues, soit tu la soignes et la chasses ensuite. Il n'y a pas d'autre alternative envisageable.

Yrann ferma les yeux. Il savait que Jandrïn était dans le vrai. La Lorss affaiblirait son trône.

L'écuyer Dral jeta une serviette en lin sur les épaules d'Yrann qui sortait ruisselant du bain. Distraitement, celui-ci se frictionna le corps sous le regard grognon du vieux soldat que sa main coupée avait définitivement éloigné des champs de bataille. L'eau froide avait délassé les muscles fatigués d'Yrann et rafraîchi son corps. Il jeta la serviette à Dral.

Dressée en fin de journée, la tente ne bénéficiait pas encore de la douceur du soir. Il enfila la longue chemise de coton blanc, boucla son ceinturon et alla s'asseoir sur la banquette.

— Passe-moi mes sandales, veux-tu, Dral. Et apporte le miroir.

— Bien, seigneur, dit Dral d'un ton rogue.

En attendant, Yrann contempla son armure de plates qui reposait sur le dressoir en chêne. Le forgeron aurait du travail : la masse d'un chevalier ennemi avait cabossé le plastron – il en gardait l'empreinte cuisante sur sa poitrine – et une flèche avait transpercé une épauvette. Heureusement, la pointe s'était empêtrée dans la maille en dessous. Le serviteur lui laissa ses sandales tandis qu'il jugeait son allure dans la glace. Depuis qu'il connaissait la vérité – ou l'avait-il toujours sue ? – il passait de longs moments à chercher des points communs avec son père naturel. Comment avait-il pu ne pas voir l'évidence ? Cette masse de muscles n'était un héritage ni de sa défunte mère ni du prince Senyard Percesang dont il était officiellement le fils. De la lignée maternelle, il tenait cette tignasse indisciplinée dont aucune paire de ciseaux n'était venue à bout, et surtout la délicatesse des traits. Par jeu, il colla mentalement la gueule carrée de Jandrïn sur le portrait de sa mère. Non. Il devait oublier et s'employer à sauvegarder le nom de son père qui croupissait dans les caves du palais-forteresse. Il éprouva des remords de ne pas penser à lui plus souvent. Le souvenir du labyrinthe et du gnome Baldir le hantait. Yrann doutait que son père soit encore en vie. Le sorcier bossu l'avait déjà sûrement utilisé pour déjouer un des pièges du dédale tortueux qui s'étendait sous le palais. Il se souvenait encore de la créature qui avait failli lui vider l'esprit.

— Je m'absente. N'oublie pas de fourbir mon épée.

— Bien, seigneur.

Yrann se leva et sortit de la tente. Les deux gardes à l'entrée décroisèrent leurs lances pour lui laisser le passage. Il soupira d'aise quand une brise clémente vint caresser son visage.

Les tentes des princes – la noblesse avait installé son camp dans une grande pâture près d'un bois – avaient été dressées autour de la sienne. De jeunes palefreniers tirant trois destriers fraîchement bouchonnés passèrent devant lui. Partout, des soldats allaient

et venaient, vaquant à leurs occupations. Yrann aimait cette ambiance militaire, ce bruissement général empreint de solennité. Il aimait le tintement métallique des armures, celui des armes qu'on prépare pour le lendemain, le hennissement des chevaux, la rumeur solennelle de ceux qui racontent et le silence attentif de ceux qui écoutent, les éclats de voix, rires ou appels tonitruants, le crépitement des feux. Il aimait cette atmosphère de veille de bataille quand l'esprit des hommes cherche le repos. Il aimait la guerre. *Comme Jandrin*, pensa-t-il en levant la tête vers le ciel.

Dégagé, il fourmillait d'étoiles étincelantes et prédisait encore une journée brûlante. Cela valait toujours mieux qu'un de ces orages brutaux dont l'été était familier. Une estafette coupa court à sa rêverie.

— Monseigneur, les princes vous attendent.

— Dis-leur que je ne vais pas tarder.

— Bien, monseigneur.

L'estafette salua et repartit transmettre le message. Même si en son for intérieur, Yrann se rangeait à l'avis de Jandrin, il ne pourrait s'empêcher de rendre sa visite quotidienne à la jeune fille. Sur ses indications, la Lorss dont il ignorait le nom avait été confiée aux soins du fidèle chirurgien Matiosk. Celui-ci avait installé son infirmerie ambulante de l'autre côté de la rivière qui bordait la route principale, à moins d'une lieue. Il se mit en route. Marcher lui ferait du bien.

Sous le couvert de la nuit, il se faufila entre les rangées de blessés, et gagna la roulotte rangée à la lisière d'une vieille futaie de peupliers. Dans le camp des blessés, l'ambiance était différente, suspendue à un cri de souffrance, aux appels soudains des assistants de Matiosk, ou à la plainte incessante des corps meurtris. Par deux fois, il avait entendu les prières d'un Itinérant, annonçant aux ancêtres sur Sri que l'agonie d'un soldat arrivait à sa fin. La guerre n'épargnait pas les vainqueurs.

Le maigre chirurgien en chef était assis sur le petit escalier à l'arrière de la roulotte. À la lueur insuffisante de la lanterne posée à ses pieds, il aurait pu passer pour un blessé grave tant ses habits étaient ensanglantés. Il n'y avait pas de sentinelles et aucune raison de s'inquiéter. La Lorss n'était pas une prisonnière.

— Ah, monseigneur ! s'exclama Matiosk avec regret. Vous voilà.

— Oui, répondit Yrann qu'irritait le ton insolent. Était-il le seul à vouloir qu'elle survive ? Pourquoi le chirurgien ne se contentait-il pas de faire son métier ? Comment va-t-elle ? demanda-t-il sur un ton cassant.

— Elle n'a pas repris conscience et sa fièvre ne cesse d'augmenter, répondit-il sans se laisser intimider. Pourtant, les blessures sont propres et son sang est clair. Je ne comprends pas. Il y a deux heures, je vous aurais dit qu'elle se réveillerait sous peu, mais maintenant... (il eut un haussement d'épaules fataliste) je ne jurerais de rien. Et elle ne cesse d'évoquer le nom d'un Sadourak : Galok. Enfin, c'est ce que j'ai compris. Le chirurgien se claqua les jambes qu'il avait maigres et arquées pour se donner du courage et se mit péniblement debout. Je vais devoir aller m'occuper des guerriers, monseigneur. Faites comme chez vous.

— Je suis partout chez moi, Matiosk.

Sur le visage creusé du chirurgien, un œil se plissa, des lèvres se tordirent, et un sourcil monta bien haut. C'était toujours ainsi qu'il exprimait un doute ou un désaccord.

— Bon, je vous laisse, monseigneur.

Yrann attendit que la nuit avale la frêle silhouette pour entrer dans la roulotte. En

contradiction avec la mise négligée du chirurgien, l'intérieur était surprenant de clarté, et laissait deviner chez lui une étonnante obsession du rangement. Prisonniers de cet agencement méticuleux, les objets, les meubles semblaient ne plus jamais devoir bouger. Chaque mouvement et chaque grincement du parquet paraissaient ici sacrilèges. Mais pour Yrann, cette débauche ordonnée de tiroirs, d'étiquettes admirablement calligraphiées, de rouleaux, de pots d'onguents systématiquement répertoriés, de livres enluminés, d'instruments à découper et à recoudre, de vernis et de lustres ne comptait pas ; il ne percevait que l'assassin Lorss allongée au fond, sur la banquette. Le chirurgien l'avait dûment bordée jusqu'aux épaules, et seule la tête pâle et blonde dépassait. Avec précaution, il contourna la table de travail et s'approcha. Le parquet craqua sous ses pas. Une fois près du lit, il s'agenouilla. Un orage fiévreux animait le visage piqué de taches de rousseur. Il écarta doucement les mèches humides, et posa sa main sur le front. Brûlant. Ses lèvres étaient sèches et craquelées. Et sa peau si blanche. Un nœud se resserra autour du cœur d'Yrann. Il saisit le linge plié en quatre sur la table de chevet, le plongea dans l'eau fraîche de la bassine en fer blanc, l'essora un peu et essuya la sueur sur le visage malade. Elle murmura un mot – Galok – et jeta sa tête à droite puis à gauche comme pour échapper à une menace invisible.

— Chut ! la rassura Yrann en lui caressant la tête.

Le chirurgien se trompait. Galok n'était pas un Sadourak, mais bien le vieil assassin qui avait été envoyé avec elle pour l'éliminer. Il se souvenait aussi des dernières paroles de la jeune fille, avant qu'elle ne sombre dans le néant qui la retenait encore aujourd'hui prisonnière : « la nuit des Sadouraks ». Il avait oublié d'en parler à Jandrin. Il y remédierait plus tard. Il se redressa à contrecœur et, après l'avoir contemplée encore quelques instants, s'apprêta à sortir de la roulotte. Le cri de souffrance qu'elle poussa l'arrêta net.

Guillss s'était débattue, pendant ce qui lui semblait être des jours, entre les branches crochues d'Irssal, l'arbre-ancêtre. Son esprit maintenu malgré elle dans ce cauchemar ancestral, au milieu d'une folle sarabande de morts et de vivants, elle avait pleuré, supplié l'arbre maudit de la relâcher, s'était révoltée, avait rué. En vain. Irssal, étreignant son sang tel un père tout puissant, l'avait matée et jetée en pâture à ses autres enfants.

Dérive fusionnelle de pensées crues, oncles et tantes, grands-pères, arrières grands-mères, mère, cousins, neveux, frères ou sœurs s'étaient alors jetés sur elle et l'avaient accueillie à leur façon dans leur orgie spirituelle. Ils avaient vengé sa trahison de la pire des manières, inventant des jeux sans nom, nourrissant leurs fantasmes pervers de la sève purulente qui abreuvait leur âme. Seul esprit clément au milieu des haines sans nombre, son oncle défunt, Yabsse avait bien essayé de lui insuffler du courage mais ses paroles s'étaient vite engluées dans la résine et il s'était retrouvé à somnoler avec les plus anciens.

Elle avait fini par capituler, une fois de plus, comme lorsque dans son enfance, la torture avait fait d'elle une Lorss. Même le souvenir du visage du prince Yrann qui la retenait entre ses grands bras avait disparu. Elle n'avait plus rien à quoi se raccrocher.

À présent, elle se noyait, l'esprit à nu dans ce bain dément.

— Tu es à nous, murmurait l'horrible nuée familiale qui s'était engouffrée tout entière entre les portes béantes de sa conscience.

— Nous allons te dépecer, ma toute belle, la griffa un esprit.

— Tu ne retrouveras jamais le chemin de ton corps.

— Tu te souviens de moi ? Je suis le cousin que tu as empoisonné.

Mais elle n'écoutait plus et, la volonté en lambeaux, elle n'aspirait qu'à une chose : qu'ils abrègent ses souffrances.

Alors qu'elle semblait définitivement, un frémissement sourd fit taire la cacophonie.

Tous s'étaient tus, attentifs à la vibration fébrile de l'écorce noire qui les contenait. Ils écoutaient les vieilles racines crapuleuses se frayer un chemin sous la terre et s'en nourrir voracement. Ils guettaient le moindre bruissement du sombre feuillage.

— La grande nuit est proche, les entendit murmurer Guillss.

La grande nuit. Elle se souvenait vaguement de ce que c'était. Un événement important que les Lorss – elle y compris – préparaient depuis des mois. Les souvenirs la fuyaient. Plutôt que de chercher à comprendre, elle profita de ce répit et se laissa dériver parmi les esprits figés de ses tortionnaires.

Elle ne réagit guère plus quand Irssal tira sur les chaînes et serra, asservissant toute sa famille au plus près, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul et étroit collier. Diminuée, Guillss remarqua à peine qu'elle échappait à l'étreinte, et continua de flotter, poussière de volonté à peine éveillée, dans la conscience de l'entité incestueuse.

— Comment oses-tu ? la rabroua l'arbre-ancêtre que cette résistance dérangeait.

Mais Guillss n'était plus en mesure de répondre. L'ire de leur père à tous passa sur elle comme un souffle fétide et ne fit que raviver les zones douloureuses de son esprit. Elle comprit intuitivement que seul son sang la retenait encore là. Ils pouvaient la faire souffrir, égarer sa raison, mais l'asservir : plus jamais.

L'espace d'une pensée, elle goûta une paix inespérée.

Et les images, les bruits, les odeurs l'assaillirent, par saccades, déroutants et précis. De la vapeur, beaucoup de vapeur brûlante, des tuyaux de fer le long des murs, des chuintements et un dos corpulent. Elle n'était plus prisonnière de l'arbre, et, hébétée, suivait un homme dans l'étroit couloir. Elle tenait une longue dague dans sa main droite, main au dos poilu et aux doigts courtauds qu'elle ne reconnut pas. Des racines sèches et moisies fendaient la pierre. Elle dégoulinait de sueur et se sentait oppressée par la chaleur ambiante. Une discussion animée provenait d'une entrée située un plus loin. Elle essaya de s'arrêter pour comprendre ce qui lui arrivait, mais son corps – était-ce le sien ? – refusa de lui obéir. L'allure de l'homme qui progressait devant elle lui rappelait quelqu'un mais avant qu'elle ait pu mettre un nom sur cette nuque de forçat, elle fut transportée dans une forêt.

L'écorce sous ses doigts était humide et elle avait le visage mouillé par la pluie. En embuscade près d'une route étroite, elle attendait, masquée par un épais bouquet de fougères. Pour une raison inconnue, elle savait que dans les bosquets de l'autre côté du chemin, un autre guettait comme elle sa victime. Ici aussi, elle décela des signes qui lui rappelaient l'arbre-ancêtre : les feuilles des bouleaux avaient une nervure osseuse et leur écorce transpirait un ichor malodorant. Il lui semblait capter les échos d'une altercation. Au moment où elle – ou lui ? – tourna la tête pour observer une chouette blanche qui ululait, une porte s'ouvrit devant elle et révéla une antichambre.

Les doigts de Sri avaient comme écarté les pans des rideaux et diffusaient dans la petite pièce carrée une lueur argentée. Un chien aboyait dans la rue. Elle, ou plutôt la volonté avec qui elle partageait le corps, inspecta l'endroit d'un coup d'œil, et entra. Un homme la dépassa sur sa droite et s'approcha de la tenture qui donnait sur la chambre

attendant. C'était Kvagenlis, son cousin. Elle le reconnut à sa frimousse de gamin sadique. Une légère hésitation et il y eut comme un effet de miroir ; sa vision se troubla et s'inversa. Elle était Kvagenlis et voyait la scène par ses yeux. Hormis la perception de son environnement, Guillss n'éprouva aucune différence entre le corps fougueux de son jeune cousin et celui plus vieux et lourd qu'elle venait de quitter. Sans hésiter, Kvagenlis pénétra à la suite de celui que, petite, elle appelait Le Touffu à cause des cheveux qui poussait bas sur son front. Seul détail qui avait changé : de minuscules racines avaient transpercé ses joues et son nez.

Guillss essaya de donner un sens à ce qu'elle vivait mais tout allait beaucoup trop vite.

Elle était maintenant au milieu de quais déserts ; le corps qu'elle occupait se faufilait entre des piles de caisses et des tonneaux montés en pyramide. Le cœur de son hôte battait calmement malgré l'effort fourni. À gauche, les navires s'alignaient contre les larges pontons du port. Le vent soufflait en rafale, charriant avec lui les rires des ivrognes qui se chamaillaient à la sortie d'une taverne. Ici aussi, ils étaient deux et se suivaient sans se parler, ni même se regarder. Dans ce ballet hypnotique parfaitement orchestré, il n'y avait pas de faux pas. Sous l'emprise d'une seule volonté, ils avançaient rapidement vers leurs objectifs que Guillss devinait être proches. Peu à peu, sa confusion se dissipait. Elle était désormais assez lucide pour percevoir la présence de l'entité grouillante qui gouvernait chacun de leurs gestes, assez lucide pour comprendre qu'elle avait eu tort : elle n'était pas dans un endroit puis dans un autre mais bien dans tous à la fois. Seulement, son cerveau n'était pas capable d'assimiler l'ubiquitaire aberration. Il triait, rangeait et organisait la somme surnaturelle d'informations et la lui recrachait de la manière la plus ordonnée possible. Et c'est ce qu'il fit une fois encore ; elle fut arrachée à ce corps qu'elle n'avait pas eu le temps d'identifier et vissée dans un autre qui la fit frissonner, celui de quelqu'un qui avait souillé sa jeunesse et volé sa vie. Galok. Bien que pur esprit, elle fut saisie par un violent sentiment de nausée.

Handicapée par les yeux aveugles, elle constata néanmoins que les autres sens du vieillard étaient aiguisés en conséquence. Rien ne lui échappait. Ni ce ciel qui était sur le point d'accoucher d'un orage d'été et qui écrasait la ville d'une obscurité lourde et silencieuse, ni l'ombre massive qui semblait ne jamais devoir bouger en contrebas dans le jardin fleuri de parfums entêtants. En parfait équilibre au bord du toit d'ardoise, Galok déroulait entre ses doigts noueux une fine cordelette au bout de laquelle gigotait une créature vivante de petite taille. Guillss ne la voyait pas mais elle savait – pour avoir risqué sa vie en plongeant la main dans son terrier quelques semaines plus tôt – que c'était un mille-pattes trépaneur. Une saloperie mortelle à la robe cuirassée et vernie. Et si Guillss se fiait aux vibrations dans l'air, l'insecte dardait déjà son aiguillon vers le crâne de la silhouette en dessous. En arrière-fond, elle décela une odeur de silex qu'on frotte et discerna un léger grésillement électrique qu'elle n'identifia pas. Déjà les sensations s'estompaient tandis qu'elle migrerait vers un autre membre de sa famille. C'est presque avec soulagement que Guillss accueillit le brusque mouvement de son esprit surchargé et quitta Galok.

Le dos plaqué contre le chaume, le corps qu'elle avait investi était tendu comme une corde à linge entre deux poutres de pin soutenant un long toit conique. Le Lorss avait verrouillé son système musculaire depuis un bout de temps déjà, à en croire le raidissement de ses bras et de ses jambes. Un second assassin – Kalenki d'après la paire de courtes mèches qui pendaient de ses tempes – patientait dans la même position sous

l'autre versant du toit. Tous deux surplombaient une vaste salle glacée plongée dans les ténèbres et surveillaient une ombre en armure devant la cheminée éteinte. À leurs pieds, une mare de résine allait en s'élargissant sur le sol en terre battue, comme pour indiquer la cible. Ici également, Guillss nota la mystérieuse odeur de silex et perçut le bourdonnement électrique dans l'air. De l'extérieur, lui parvenaient les échos étouffés d'une voix masculine contant une histoire émouvante.

Lorsqu'une rune flamboya sur la tête de l'homme et révéla le gris du col de son armure, Guillss sut ce qu'était cette odeur : le Sakt. C'était un Sadourak et la silhouette immobile dans l'allée du jardin était elle aussi un Sadourak et ils allaient mourir. Eux et tous les chevaliers de l'ordre Gris qui n'étaient pas dans leur forteresse. C'était la grande nuit et le moment de frapper était venu.

Réagissant à une injonction ou simplement parce que la pression devenait insoutenable, les barrières érigées par son cerveau s'abaissèrent quasi simultanément et son esprit se confondit avec celui des onze assassins.

Dans la maison nörde, elle était à la fois Kalenki et Ossar, qui se laissaient chuter et atterrissaient sur le sol avec la délicatesse de feuilles tombant de l'arbre. À Pragrald, dans une chambre envahie par la vapeur, elle était Corrba à la nuque de forçat qui contournait rapidement le Sadourak sous le regard ahuri d'un de ses serviteurs, mais elle était aussi le grand Sul qui s'approchait derrière, une dague à la main. Sur les quais de Lianss, elle était Nayat et Jiklod le gringalet qui visaient tous deux la tête du chevalier de l'ordre Gris avec leurs arbalètes. Dans un des jardins d'une cité du sud des Mille Couronnes, elle était Galok qui déposait et libérait d'une torsion du poignet le mille-pattes trépaneur au sommet du crâne de sa cible. Loin à l'est, dans un appartement minuscule, elle était Kvagenlis qui passait avec adresse un lacet autour du cou de ce Sadourak dont l'attention se portait sur un chien dans la rue dehors. Guillss était également « Le Touffu » qui mettait de force la capsule d'acide dans la bouche de ce même Sadourak. Dans la forêt, elle était ses deux cousins qui, arc-boutés sur leurs lassos en fil de fer, cisaillaient brutalement le cou du Far en personne. La grande nuit palpitait, le sang s'était mis à couler et, événement inconcevable, les Sadouraks mouraient. À cet instant, Guillss était devenue une explosion d'adrénaline pourvue de dizaines de bras, qui frappait, égorgeait, tirait, tuait et mourait. Ici son aiguille transperçait une nuque ; là les corolles mortelles de ses carreaux harpons s'ouvraient et déchiquetaient l'intérieur d'un crâne ; des centaines de lieues au sud, une lance d'énergie sacrée lui dévorait le ventre ; un de ses bras s'embrasait au-delà de la mer de Glace ; le dard du trépaneur se plantait dans une calotte osseuse et injectait son mortel poison ; à Pragrald et à Noumalansse, ses capsules d'acide brûlaient des yeux, détruisaient un cerveau ; dans une forêt près d'Arabesque, une tête se détachait de son tronc et finissait dans une flaque boueuse tandis qu'une boule de feu blanc dévastatrice l'emportait ; dans un quartier tranquille de la ville de Gyrt, un Sadourak s'étouffait dans son propre sang. La mort était en elle, sur elle, autour d'elle, partout, jusqu'à ce qu'un éclair pourpre éclipse tout et qu'elle ne soit plus qu'un long cri interminable de souffrance.

La jeune Lorss était éveillée et hurlait à pleins poumons en fixant avec effroi une étagère en face d'elle. Yrann se précipita à l'intérieur, traversa la roulotte jusqu'au lit, renversant la table sur son passage, et la saisit aux épaules. Comme elle se débattait, il la souleva et la pressa de force contre sa poitrine, minuscule et fragile papillon enlacé par un

jeune chêne. Paniquée, elle lui rua dans les genoux, se tortilla désespérément sans cesser de hurler.

— Chut, chut, chuchota-t-il, la bouche collée à l'oreille de la jeune fille. Tu es en sécurité ici. Avec moi.

Ne sachant vraiment comment agir, il la berçait entre ses bras rassurants, alternant les « chut » et les « ça ira » d'une voix inquiète. Si elle cessa bientôt de remuer en tous sens, il ne la lâcha pas pour autant. À en juger par son expression, la Lorss n'était pas complètement revenue de ce cauchemar. Bloquée sur ce cri insupportable qui s'était mué en note aphone, elle avait toujours les yeux et la bouche affreusement écarquillés sur une horreur visible d'elle seule. Il fallut encore quelques minutes pour que la présence apaisante et les paroles réconfortantes d'Yrann parviennent à la calmer. La tension dans ses muscles se relâcha d'un seul coup et elle se serait écroulée s'il ne l'avait retenue. Elle se mit à sangloter violemment.

— Voilà, c'est fini, la rassura Yrann en passant et repassant sa main dans les courts cheveux blonds. Ce n'était rien. Je te protégerai.

Sentir le galop de ce cœur terrorisé contre le sien, sentir les doigts fins froisser le devant de sa chemise et s'y accrocher, sentir son corps se blottir, s'enfouir contre lui, chaque geste, chaque mouvement de la jeune fille le bouleversait. En cet instant, il ne vivait plus que par elle.

Ils restèrent ainsi, enveloppés dans leur silence fragile, n'osant plus bouger de peur que ce qui les retenait l'un à l'autre ne se brise, de peur que le destin ne se fâche et les sépare à nouveau. Ils étaient conscients de la vie dehors, cette vie bruyante et dure qui finirait inéluctablement par faire irruption et tout emporter.

Yrann prit entre ses mains rugueuses le visage rond et doux de l'assassin. La petite figure qui tenait à peine entre ses larges paumes éveilla en lui des souvenirs de champ de blé doré. Il n'y avait que les yeux noirs pour ne pas briller, pour ne pas brûler son cœur, ces deux lunes sombres qui resteraient à jamais un obstacle à leur amour. Comment imaginer qu'elle était un assassin redoutable ? Comment imaginer que ce bout de femme à peine éclos était un instrument de mort ? Et puis, lui Yrann, prince héritier de Sangue, n'avait-il pas occis des dizaines d'hommes à la guerre ?

Il l'embrassa. Un baiser prudent. Elle ne bougea pas, mais un feu timide empourpra ses joues et en atténua la pâleur. Il aurait volontiers passé des heures à compter ses taches de son.

La toux du chirurgien était polie et assez faible mais elle les sépara aussi sûrement que s'il s'était interposé entre eux. La Lorss se dressa d'un bond sur le lit, cherchant du regard un moyen de s'échapper.

— Ne t'en va pas ! S'il te plaît, la supplia Yrann. Il ne voulait pas la perdre. Et vous ! Sortez d'ici ! ordonna-t-il au vieux Matiosk d'un ton dur.

L'intervention inopinée du chirurgien et la réaction lâche qu'elle avait provoquée – il s'en voulait d'avoir repoussé la Lorss comme s'il avait été pris en faute – l'avaient vexé, et, il s'en rendait compte, avait décuplé d'autant sa vindicte à l'encontre du vieux barbant. Jandrin l'aurait sermonné pour cet écart infantile et indigne d'un prince. « Avant de pouvoir gouverner des hommes, il faut apprendre à se gouverner soi-même », avait-il coutume de dire.

— Monseigneur, en dehors même des beuglements dont on m'a averti, il y a une autre raison...

— Je viens de vous dire de sortir. Est-ce assez clair ? insista Yrann en essayant de trouver un ton adapté à la situation.

— C'est assez clair. Il va sortir, déclara une voix de fer derrière lui.

Le marchepied de la roulotte craqua sous le poids de Jandrin qui entraînait. D'une main, il écarta sans ménagement le chirurgien pour passer. Le chevalier n'enlevait jamais son haubert de mailles et avait toujours une épée à portée de main, de sorte que dans cet endroit clos et ordonné – hormis la table renversée – avec ce plafond trop bas pour lui, il paraissait déplacé et encore plus menaçant que d'ordinaire.

— Je vous laisse, messeigneurs, déclara le vieux Matiosk après avoir dit adieu à sa roulotte d'un dernier coup d'œil désabusé.

Guillss étudia rapidement son environnement. Il n'y avait que deux issues : la fenêtre circulaire à côté de la bibliothèque et la porte. La première était assez étroite et verrouillée par une simple tirette en bois mais rien de bien méchant ; elle pourrait s'y faufiler si on lui en laissait l'opportunité. Et la seconde était cette porte que le chirurgien venait de refermer et que masquait entièrement la masse de métal, d'os et de muscles du guerrier brûlé. Celui-là même qui avait affronté et mis en fuite Galok. Même au mieux de sa forme, ce qui n'était pas le cas, Guillss n'aurait eu aucune chance contre lui. Elle allait devoir faire confiance à ce qu'elle avait lu dans le regard bleu du jeune prince et espérer qu'il ne l'abandonne pas. Ce n'était pas gagné à en juger par son attitude ; il se comportait comme un jouvenceau encore puceau que son père aurait surpris avec une paysanne dans une botte de foin. En d'autres circonstances moins dramatiques, elle aurait souri de voir ce grand tas de muscles balbutier et rougir. La question était de savoir si son prince estimait cet homme plus qu'il ne l'aimait elle. Avant l'irruption du brûlé, quand il la tenait contre son torse large, elle aurait juré que jamais ils ne se trahiraient l'un l'autre, mais maintenant, la balance penchait davantage en faveur d'une lâche et sage décision. Et pourquoi pas ? Qu'avait-elle à offrir ? Elle était une Lorss, c'est-à-dire un assassin capable de toutes les ruses, capable de simuler l'amour et de tromper les plus endurcis. Mais elle lui avait sauvé la vie.

— Jandrin ? ânonna le prince. J'ai envoyé un messenger pour vous annoncer mon retard.

— Il n'y a pas que toi pour porter des messages. Nos éclaireurs partis en mission à Fulandre en sont revenus, déclara celui qui se nommait Jandrin. Enfin, ceux qui ont survécu.

— Survécu ? s'enquit le prince qui essayait de retrouver une certaine contenance.

— Ceux qui les ont tués n'étaient pas humains. Des démons.

Le regard du prince fit l'aller-retour entre elle et le brûlé. Ce dernier, sur le qui-vive, ne quittait pas Guillss de son œil de glace. Le même bleu que ceux du prince Yrann, et, outre la marque des années, la même corpulence, remarqua-t-elle au passage.

— Je... elle n'est pas... Tu...

Yrann bredouillait de plus en plus, constata Guillss.

— Tes vassaux t'attendent. Ces moins que rien commencent à jaser sur ton amourette, l'informa le chevalier Jandrin que, visiblement, l'attitude puérile d'Yrann décevait. Il est temps que tu les reprennes en main avant qu'ils ne décident que le vent a tourné, ce qui ne tardera guère.

C'était maintenant, avant qu'il ne sorte : Guillss devait lui avouer ce crime dont son

sang la rendait coupable. Pour preuve de sa bonne foi. L'arbre-ancêtre allait réclamer son esprit et son oncle Galok, sa chair, mais ces deux hommes devaient croire en elle. Lui surtout. Elle profita de l'hésitation du prince Yrann.

— Il faut que tu saches que ma famille a assassiné les chevaliers sadouraks en poste hors de la Forteresse Grise et qu'au large de Lianss, une flotte de navires solzarades assiège leur île sacrée et leur interdit d'en sortir. Leur pouvoir est désormais contenu. Ils ne peuvent plus rien. Les mages de Gonoth vont pouvoir agir à leur guise, déclara d'un trait Guillss.

Elle détesta le silence qui s'ensuivit, mais surtout, le mouvement de recul que le prince eut à son encontre la peina profondément.

— Que... Ce n'est pas possible ! articula laborieusement Yrann après coup.

Le chevalier Jandrin ne bronchait pas. Il la surveillait toujours étroitement – *comme il est d'usage avec les serpents venimeux dans son genre*, pensa-t-elle tristement – et il réfléchissait. Il soupesait chacune de ses paroles, essayant de savoir si elle disait vrai. Elle avait cru à tort que les éclaireurs lui avaient appris la nouvelle, mais vraisemblablement, il était aussi surpris que son prince.

— La conspiration a triomphé, asséna à nouveau Guillss. Il faut faire vite. Le nouveau haut-roi hait votre père et rêve d'avoir votre tête. Vous l'avez dit, les démons foulent à nouveau la terre des Mille Couronnes. Tu dois fuir et te cacher, prince. Je t'aiderai et je te protégerai, ajouta-t-elle un ton plus bas.

— Nous cacher ? Tu me protégeras ? Tu veux que nous nous cachions ? Que nous prenions la fuite ? s'indigna le prince Yrann. Je devrais abandonner mes hommes et la victoire, selon toi ?

Le chevalier Jandrin coupa court à la cascade de questions.

— Comment sais-tu qu'ils sont morts ?

— J'étais là, avoua-t-elle. J'ai participé à la nuit des Sadouraks. Nous appartenons... à l'arbre-ancêtre. Elle soutint le regard implacable et, prenant une grande inspiration, mit un genou sur le lit. Je te prête allégeance, prince, dit-elle en se tournant vers Yrann. Je te serai fidèle. Mon cœur et mon âme t'appartiennent. Tu peux me croire, depuis la seconde où je t'ai porté secours, je suis devenu leur ennemie.

Ce fut Jandrin qui parla.

— Une Lorss reste une Lorss, la condamna avec sévérité le chevalier. Mais tu as le choix, Yrann. En effet, tu peux fuir avec cette créature ou tu te comportes enfin en homme et en roi, et tu mènes ton armée à la victoire. Mages ou démons, ils n'en restent pas moins vulnérables.

L'instinct de Guillss lui soufflait que le brûlé avait triomphé. Son prince avait beau serrer les poings et fixer le parquet comme pour y puiser la force de lui faire face, il n'y avait rien à faire. Le devoir et l'honneur. Le sacrifice. Des années d'éducation. Elle l'enviait et le haïssait de réussir là où elle avait échoué. Pourquoi avait-elle cédé ? À quel moment ? Était-ce dû à la magie du sorcier Tantrelou ?

— Je suis désolé, parvint-il finalement à dire sans oser la regarder.

Il n'avait pas précisé quel était son choix, mais le brûlé avait lui aussi compris.

— Viens, nous avons une bataille à préparer, décréta le chevalier Jandrin. Et toi, Lorss, estime-toi heureuse, tu es libre, annonça-t-il en direction de Guillss.

Ses ordres n'admettant pas de commentaire, il ouvrit la porte et sortit, la laissant seule avec celui pour qui elle avait tout sacrifié.

— Prince Yrann. C'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Yrann, l'appela-t-elle encore.

Il tressaillit à peine. Les joues baignées de larmes, elle descendit du lit et s'avança vers l'homme muré derrière une décision à laquelle elle ne voulait pas croire. Comme il ne bougeait pas, elle l'enlaça et réfugia son visage contre le torse rassurant. Les yeux clos, elle attendit que les bras protecteurs l'enveloppent et la protègent de ce monde qui voulait les séparer. Mais sous ses doigts, il n'y avait nulle chaleur et ses caresses se brisèrent sur cette mer houleuse de muscles raides. Éperdue, elle resta ainsi suspendue à ce frêle espoir jusqu'à ce qu'il l'arrache à lui et la repousse avec la froideur d'un bourreau menant son office.

— Je ne peux pas. Désolé.

— Ce n'est pas vrai. Tu peux. Tu peux tout. J'ai bien trahi les miens pour toi. Si tu veux, je resterai à tes côtés et te protégerai. Peu m'importe de fuir, peu m'importe de mourir, mais prends-moi avec toi. Elle l'agrippa et se serra contre lui. Ne me laisse pas seule, le supplia-t-elle. Je serai ta maîtresse, j'assassinerai pour toi, ce que tu voudras, mais ne me laisse pas.

— Non, je ne peux pas, dit-il en la repoussant avec rudesse. Je dois y aller. Pars et ne reviens jamais.

Une colère injuste crispait son visage et avait chassé la douceur de ses traits anguleux. Subitement, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et quitta à son tour la roulotte.

— Pourquoi es-tu si lâche ?

La question de Guillss ne trouva aucun écho. Le monde était à nouveau vide et froid.

Chapitre 3 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Est du principat de Sangue.

La guerre s'est portée à l'ouest mais la terre n'avait pas étéensemencée à temps. Les dos se courbent dans les champs, mais les têtes sont relevées, à l'affût du moindre panache de fumée, des tintements métalliques des armures ou des hurlements de haine. Tous redoutent de nouvelles batailles, de nouveaux morts, tous ont vu la tache maligne noircir Sri chaque nuit un peu plus.

La forêt profonde s'était repliée sur elle-même et, drapée dans un silence méfiant, suivait avec attention cet équipage bruyant et destructeur qui semblait parcourir ses sentes au hasard. Le vent même s'était tu et écoutait les bruyantes jérémiades de ce nabot à cheval qui, pour un simple feu de camp, n'hésitait pas à embraser les vieux chênes à l'aide de sa magie sanglante.

— J'ai mal au cul, ma douce, et j'en ai marre de ces sous-bois sombres, puants et humides, râla Baldir en se laissant glisser avec agilité au bas de sa monture. Il lança quelques coups de savates autour de lui pour se dégourdir les jambes, et fit quelques flexions. Marre de ces fougères, de ces racines qui ne demandent qu'à vous faire trébucher, et de ces barbotières putrides. Marre de ces guignols de Grolshs. Plus haut, dans le feuillage, les petits démons de granit cessèrent un instant de saccager le nid de quelques moineaux, puis ne voyant rien venir de plus dangereux que les récriminations de leur maître, reprirent leur massacre. Marre de ces moustiques et de votre sourire de folle. Il se remit en route de son pas inégal, tirant violemment sur les rênes de son cheval. Vraiment marre !

Bien droite sur sa selle, les épaules en arrière, Pyrenne suivait sans broncher. Débarrassée de la couronne et des peignes qui l'encombraient, sa chevelure brune s'était défaits et donnait à son visage un air sauvage. Ses joues sans vie avaient repris des couleurs et le vert de ses yeux semblait s'être accordé avec la parure des sous-bois. Sa robe était déchirée mais il fallait lui reconnaître que ça ne diminuait en rien son charme. Au contraire. Elle respirait enfin et cela irritait Baldir qui la préférait de loin dépressive et prisonnière des miasmes du labyrinthe.

— Maudit carrosse, maudite tour, j'en ai ma claque, reprit-il davantage excédé par le mutisme joyeux de Pyrenne que par les arguties qu'il avançait. C'était une idée merdique de venir ici.

— C'est notre voyage de noces, alors souriez, se moqua sa reine.

— Ah, enfin, vous l'ouvrez et pour faire de l'esprit, en plus. Je ne sais ce qui me retient de vous sceller à nouveau la bouche.

La menace égratigna imperceptiblement la bonne humeur de Pyrenne, mais Baldir ne le remarqua pas.

Leur périple s'était parfaitement déroulé jusqu'à ce que, la veille au soir, ils arrivent à

la lisière de cette forêt et que des charbonniers leur apprennent que nul chemin n'avait été tracé pour leur carrosse. Ils avaient alors dû abandonner leur seul confort et se contenter de monter à cru les imposants chevaux d'attelage. Baldir regrettait les quatre premiers jours, le survol de la campagne aux alentours d'Arabesque et l'attaque des premiers contreforts du massif de Hugar. Il avait aimé à l'exagération mener son carrosse volant par-delà les montagnes et avait, sans rechigner, payé généreusement de son sang. Il avait été encore malade plusieurs heures après avoir atterri mais ça en valait la peine. Les trois jours suivants, ils avaient traversé la campagne ensoleillée de l'ancien royaume de Sanguet et pris la direction de l'est. Les Grolshs libérés s'en étaient donnés à cœur joie et avaient égayé leur estivale équipée des cris de souffrance de leurs victimes. Oh, les villageois qui avaient croisé leur route et qui avaient eu la chance de s'échapper se souviendraient toute leur vie de leur passage. L'image de ce groupe de paysans courant sous le soleil et disparaissant les uns après les autres comme happés par les blés faisait, la veille encore, rire Baldir. Mais maintenant, dans ce fouillis végétal impénétrable où ils pataugeaient, dans cette immense chênaie ponctuée de trous d'eau où ils suaient depuis des heures, les fesses à la torture sur le dos pointu de ces mastodontes sans selle et trop larges pour ses courtes jambes, Baldir ne trouvait plus aucune raison de rire.

— À Arabesque au moins, il y a un siège, une guerre, de l'action. Ici, ça palpite autant que dans le cul d'une jument.

— Vous êtes grossier, le provoqua Pyrenne en caressant l'encolure de sa monture.

— Foutre merde, oui ! Et je vais l'être bien plus si vous continuez d'afficher ce sourire de truie qu'on vient d'engrosser !

— Ne sommes-nous pas les souverains du labyrinthe et à ce titre, ses représentants ? Nous devons tenir notre rang.

— *La femelle outrepassa les limites. Le maître devrait nous la donner*, intervinrent les Grolshs qui avaient cessé un instant de dépecer un écureuil.

— *Vos gueules, boules de pierre. Vous avez déjà bouloché deux de nos chevaux.*

— *Le maître avait dit qu'il allait devoir abandonner le carrosse*, invoquèrent les Grolshs dans une envolée de piailllements craintifs.

— *Mais pas les chevaux stupides démons ! Et je venais de vous offrir les gueules de charbon ! De toute façon, taisez-vous, et dégotez-moi cette tour. Nous aurions dû tomber dessus, il y a plusieurs heures déjà.*

Baldir ramassa un fragment de rocher et le lança avec force vers les branches chenues au-dessus d'eux. Une veine éclata sur son front et, tandis que le sang se mêlait à la fine pellicule de transpiration, le projectile accéléra brusquement et fila telle une petite météorite à travers le feuillage. Le Grolsh pris pour cible l'esquiva de justesse en se laissant tomber au sol. Le tronc explosa sous le choc et l'arbre, craquant et gémissant sous son propre poids, vacilla, chassant les démons dans toutes les directions, puis finit par s'immobiliser. Furieux, Baldir cherchait une seconde pierre quand, en se baissant, il vit au-delà de l'épaisse frondaison une clairière où penchait une tour. Lentement, il se releva.

— *Maître, la tour*, caquetèrent les Grolshs pour se racheter.

— J'ai vu, dit-il en angandais. La tour, ma douce, enfin !

Pyrenne talonna son cheval et se tortilla pour apercevoir l'objet de leur recherche. Sur le visage de Baldir, le rictus de rage s'était mué en un sourire carnassier.

— Personne ne bouge, commanda Baldir d'une voix de conspirateur.

— *Il y a une présence, ou peut-être deux, c'est étrange. Le maître doit se méfier.*

Baldir ne répondit pas et s'avança en marmonnant. Une bulle diaphane et rouge de son sang enfla autour de lui jusqu'à l'envelopper complètement. Loin de le gêner, elle ballottait d'avant en arrière comme roulant sous ses pas, et malgré les multiples branches mortes, ronces et autres accidents de terrain, n'explosait pas. Sur ses gardes, Baldir passa entre deux chênes à l'écorce de vieillard et pénétra dans la clairière envahie par des bouquets de jeunes fougères et inondée de la lumière de Camerune. La bulle qui l'enveloppait en captura les rayons et, un instant, lui donna l'air d'être une créature de lumière difforme au visage magnifique. Baldir plissa les yeux. Bien que croulant sous un lierre épais et sans âge, son entrée en partie condamnée par une souche brûlée par la foudre et sa base drapée d'un linceul de myosotis, la construction de pierre grise paraissait hors d'atteinte des ravages du temps. Ce furent les Grolshs qui remarquèrent le dépôt noir sur la mauvaise herbe près de l'entrée.

— *La tour crache de vilaines choses, maître.*

— Ça ne ressemble pourtant pas à une cheminée, plaisanta Baldir que la découverte de la ruine avait complètement revigoré.

Il contourna la souche et farfouilla dans une des nombreuses poches secrètes de ses chausses. Il en retira une pincée de poudre gélatineuse qu'il égrena lentement entre ses doigts en formulant quelques mots en carnéen. Il retrouvait toujours avec plaisir cette sensation de grattement à la naissance de son nez, juste avant que la chair ne s'écarte, ne batte comme une paire de paupières et que roule l'œil de Froz dans sa nouvelle orbite. Répondant à l'invite de l'œil magique, la nature autour se dénuda, s'effeuilla dans une surimpression de textures et de couleurs différentes. Perdu dans cette luxuriance de détails, Baldir se concentra sur la tour, dont la froide composition minéralogique contrastait fortement avec la débauche végétale et animale de la forêt. Des milliers de particules noires volaient à l'intérieur et un corps était allongé à même la terre. Le cœur battait lentement et les poumons étaient maculés de cette même suie qui salissait les murs et le sol, comblait les interstices et salissait l'herbe à l'entrée. Dans un recoin poussiéreux de sa mémoire, un souvenir s'agita. Baldir avait su ce qu'était cette pierre noire.

— *Mes petits, tirez l'humain hors de son trou qu'on y voie clair. Et non, pas même une bouchée,* les devança-t-il.

Les gueules mécontentes claquèrent mais elles s'engouffrèrent dans la tour en roulant avec fracas les unes contre les autres. Tandis que les dents-aiguilles s'enfonçaient dans les habits de l'humain et que les pattes-griffes s'agrippaient, Pyrenne abandonna son cheval et pénétra elle aussi dans la clairière.

— Cette tour a l'air vide, dit-elle.

— Ne vous approchez pas trop près, lui répondit Baldir sans se retourner.

Il observait avec attention la poussière noire se soulever autour des Grolshs qui poussaient et tiraient en jurant à propos de la difficulté à ne pas abîmer la chair de cet humain qui de toute façon était sur le point de mourir. Quelques efforts plus tard, une tête pâle et glabre émergeait de l'ombre. Chaque mouvement des Grolshs et du corps qu'ils acheminaient à l'air libre provoquait un nouveau dégagement de particules. Baldir se concentra et essaya de comprendre ce que cela pouvait être : un poison ? une drogue ?

La poussière en suspension était fine, très fine. Et pratiquement invisible. Il le comprit quand après avoir reculé, il eut une brève hallucination.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Pyrenne en secouant la tête comme pour chasser

un insecte agrippé à ses cheveux. Elle cligna des yeux et regarda autour d'elle avec inquiétude. C'était quoi, Baldir ? Elle avait peur.

— Réfugiez-vous dans la forêt et retenez votre respiration, ma douce, si vous ne voulez pas faire un désagréable voyage chez vos ancêtres.

Baldir aussi avait eu la vision fugitive d'une plaine de poussière ténébreuse, et sa peau brûlait encore de la pression glaciale des doigts morts qui avaient voulu l'y entraîner. Ainsi, c'était ça. Le créateur du labyrinthe était son dernier gardien. Guéneros l'attendait sur Sri et peut-être bien que d'autres de ses petits copains de l'Anneau lui tenaient compagnie. Tantrelou ? L'idée lui déplut fortement. Il attrapa un nœud dans l'écorce et se hissa au sommet de la souche pour se mettre à l'abri. Ses mains blanches couvrant son nez et sa bouche, Pyrenne avait battu en retraite.

— Ne vous inquiétez pas, ma belle, cet Ishinit n'est pas vraiment avec nous.

— Ishinit ? demanda-t-elle, plus pour chasser cette image de mort de son esprit que par véritable curiosité. La chaleur étouffante de la clairière inondée de soleil n'arrivait pas à chasser l'empreinte froide sur ses os.

— Un prêtre du Solzar. Il a bouffé de l'Ortiz, une pierre qui les amène tout droit là-haut... (sans quitter des yeux le jeune homme en robe, il pointa le ciel bleu azur de son index) au royaume de Sanne et de nos ancêtres. Vous pouvez respirer tranquillement, vous êtes assez loin.

Pyrenne approuva faiblement de la tête, mais, même si elle s'arrêta au milieu du bouquet de fougères, elle n'enleva pas ses mains de devant sa bouche et son nez.

— Ce piège est stupide. Guéneros me déçoit. Il m'avait habitué à plus d'inventivité, dit Baldir en se grattant la bosse. Le seul bon point va aux Ishinits et aux mages de l'Anneau qui ont réussi à me précéder, continua d'ironiser Baldir. Ils doivent m'espionner. Peut-être même en ce moment. Vous aviez repéré une seconde présence, mes petits carnivores ?

— *Il n'y a personne, maître. Nous nous sommes trompés*, grincèrent les Grolshs qui, s'étant rassemblés sur le ventre et les jambes du prêtre endormi, avaient entrepris de déchiqueter sa robe.

— Tant mieux, continua Baldir. Il émit un petit sifflement ravi. Bachul a du souci à se faire, lui qui pensait avoir éliminé l'école d'Orth. Baldir cessa d'alimenter de son sang l'enveloppe diaphane qui éclata comme une bulle de savon. Bon, nous sommes venus pour rien, ma douce. C'était une perte de temps.

— C'est peut-être trop simple, dit Pyrenne d'une voix étouffée.

— Retirez vos délicieuses pattes de votre ravissante bouche, ma belle, je ne comprends pas ce que vous dites.

— *Nous pouvons manger l'humain ?* quémandèrent les Grolshs qui avaient déjà mis en lambeaux le pauvre vêtement du prêtre et tracé quelques sillons sanglants. Sa peau était aussi blanche qu'une première dent et on lui voyait nettement les côtes.

— Il n'y a pas grand-chose.

— *Maître ?* supplièrent les démons.

— *Bien, allez-y*, mais vite, nous n'allons pas traîner dans cet endroit.

— Nous partons maintenant ? demanda Pyrenne en essayant de ne pas regarder les Grolshs saccager le corps malingre. Les sons produits par les dents et les griffes déchirant la chair et raclant les os lui soulevaient le cœur.

— Hélas, oui. Mais nous le savions qu'il n'y aurait pas de clef pour cette foutue

dernière porte. Je me demande ce qui a laissé penser à ce crétin de Guéneros que j'allais pénétrer dans sa tour et y renifler sa poudre tel le premier abruti venu. Il s'esclaffa et sauta.

— Baldir ! hurla Pyrenne.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci, étonné par la force du cri.

Les Grolshs avaient stoppé net leur festin.

— Ne bougez plus !

— Mais ? commença Baldir, puis il se rendit compte qu'il avait atterri près de l'entrée de la tour. Autour de ses bottes, le nuage de poussière noire qu'avait soulevé son saut se redéposait lentement. Les serres mortes et glaciales des ombres venaient de l'effleurer. Prudemment, il évita le cadavre dévasté du prêtre et recula dans la clairière. Ainsi penchée vers lui, la tour, haute et grise, semblait le narguer.

— Vous avez failli entrer.

— Non, je ne veux pas entrer ! Je ne comprends pas. Mais vous savez, à bien y réfléchir, ma bonne amie, ça me paraît une assez bonne idée, répondit Baldir en s'avancant à nouveau vers l'ouverture béante et sombre de la tour. Finalement...

— Stop, ne bougez plus, s'époumona Pyrenne.

Le cri eut l'effet escompté, Baldir se ravisa et fit volte-face.

— Pourquoi criez-vous, ma douce ? Moi aussi, je suis pressé de rentrer chez nous. Mais peut-être... Il s'interrompit et s'immobilisa la bouche ouverte. Il s'était rendu compte de ce qu'il avait fait et regardait avec inquiétude la poussière noire se redéposer lentement autour de lui. Sa tête bruissait encore des chuchotements des ombres. Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se dirigeant vers Pyrenne.

— Vous avez failli...

— Oui, je sais, la coupa-t-il sèchement. Il avait soudain peur. Peur de lui-même et de cette envie surnoise tapie en lui qui le poussait à s'approcher de la tour.

— *Le maître est possédé*, dirent les Grolshs inquiets.

— Non, ce n'est pas ça. Je me souviens avoir voulu entrer dans cette foutue tour et je le veux toujours. C'est confus. Baldir avait la bouche asséchée par la panique qui grandissait en lui. Il sentait sa volonté divisée, et la part qui le voulait loin de cet endroit n'aurait pas longtemps le dessus. Il sonda son esprit à la recherche d'une explication. Je crois que c'est à l'intérieur que je trouverai une réponse, dit-il soudain en se hâtant vers la tour. Cette fois-ci, l'avertissement de Pyrenne ne fut d'aucune aide.

Alors qu'il s'apprêtait à rentrer et que la poussière noire montait jusqu'à sa taille, un Grolsh le griffa au mollet. Interloqué par l'attaque, il s'arrêta, hésita à punir le petit démon puis se décida à l'enjamber.

— *Maître*, supplièrent les Grolshs en le mordant légèrement.

— Baldir !

Il s'arrêta agacé, tant par les cris, les griffures et les morsures que par les visions de cette plaine morte qui s'insinuaient en lui.

— Qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? s'impacienta-t-il.

— Quelque chose vous domine, mon époux, je vous conjure de revenir vers moi pour que vous puissiez y réfléchir, dit Pyrenne.

Il hésita puis céda.

— D'accord, je veux bien vous faire ce plaisir, dit-il en faisant le chemin inverse. Mais je suspecte une perte de temps. Pourquoi voulez-vous donc que nous nous

attardions dans cette clairière abjecte ? Il arracha une fougère. Voulez-vous vraiment prendre le risque de respirer cette poussière d'Ortiz et d'être ravie par ces ombres que je sens tournoyer autour de nous ? demanda-t-il en se campant devant elle.

Ce furent les Grolshs qui répondirent.

— *L'humaine a raison. Le maître doit s'inquiéter de ce que sa pensée voltige, et fuir très vite. Le maître est en danger.*

— Je... je vois. J'ai essayé à nouveau ? Pyrenne approuva silencieusement. Il ferma les yeux et réfléchit. Continuez à me parler, ma douce, dites n'importe quoi, dites-moi que nous devons quitter cette forêt, et frappez-moi si jamais je perds à nouveau la tête.

— Rassurez-vous, je frapperai de toutes mes forces, dit-elle sur le ton forcé de la plaisanterie.

Les Grolshs lui grimpèrent dessus et s'agglutinèrent autour de sa bosse. Quelque peu rassuré par ce poids non négligeable qui était à deux doigts de le faire chanceler, Baldir continua son introspection. C'était insidieux, si insidieux qu'il n'arrivait pas à faire la différence entre ce moi qui voulait repartir à Arabesque et ce moi qui menaçait à tout moment de l'entraîner à l'intérieur de la tour. Tandis qu'il réfléchissait, Pyrenne s'était mise à répéter inlassablement :

— Baldir, n'entrez pas dans cette tour, Baldir, n'entrez pas dans cette tour...

Les Grolshs tiraient sur ses boucles châtain et sur les poils de son cou. Tout cela était ridicule.

Il fait chaud, pensa-t-il, je vais aller prendre un peu de fraîcheur à l'intérieur.

Il ouvrit les yeux et il y eut comme un flash qui le stoppa net. Le labyrinthe.

— Voilà le piège ! croassa Baldir qui n'osait plus bouger.

— Quel piège ? demanda Pyrenne qui ne savait pas à qui elle s'adressait et qui l'avait vu esquisser un mouvement vers la tour.

— Guéneros m'a implanté une suggestion. Il parlait à toute vitesse. Je me souviens, la première fois dans la chambre du haut-roi, j'avais été impressionné par la ville en contrebas, le dessin tortueux, hypnotique, et ensuite le labyrinthe qui reproduisait à l'identique chaque artère de la cité. Stupide macaque que je suis, je ne me suis pas méfié. Les trappes que nous avons désarmées, les créatures que nous avons affrontées étaient là pour nous égarer ou éliminer les curieux. Juste un leurre. Non, le véritable piège m'était destiné à moi, ou à celui dont la volonté était toute tournée vers le cœur du labyrinthe.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? Je ne comprends rien ! Vous parlez comme un fou.

— Un fou ! Oui, je suis fou de ne rien avoir vu ! Et c'est trop tard. Comment ai-je pu être si stupide !

— *Le maître a perdu la raison.* Les Grolshs s'agitèrent et firent tanguer Baldir sous leur masse.

— Le dessin du labyrinthe est une suggestion très subtile qui joue avec ma propre volonté, si subtile qu'il me faudrait des jours pour en dénouer la trame et je vais m'expédier sur Sri bien avant. Je vous assure. Le salopard m'a eu. Quelle leçon ! ragea Baldir.

Kishnat disait toujours que son orgueil le tuerait et il ne s'était pas trompé. Le sortilège de suggestion était certes un des plus délicats à concevoir – car il devait s'accorder au désir de la victime de sorte que les deux se confondent dans son esprit – et donc des plus difficiles à déceler, mais Baldir, dans sa prétention à être le meilleur, s'était aveuglé.

Comment avait-il pu penser que Guéneros, l'architecte-sorcier, s'était contenté d'imaginer un simple labyrinthe pour protéger la Table ? Il aurait dû chercher une meilleure explication. Un rire nerveux lui échappa et s'étiola au soleil.

— Le labyrinthe était juste un appât dans lequel j'ai mordu à pleines dents et maintenant que Guéneros m'a ferré, il attend là-haut de me voir remonter, frétilant, la gueule pleine de son foutu hameçon, oui, il m'attend pour me donner le coup de grâce. Ce trou à balai s'est joué de moi, il m'a roulé et je déteste ça ! cracha Baldir.

— La colère...

— La colère est ma seule alliée ici, hurla Baldir en décochant un coup de pied dans un Grolsh. Combien de fois vais-je devoir vous le répéter ? Dans quelques instants, je vais me calmer, décider de mon plein gré qu'il serait bon d'entrer dans cette tour merdique et je vais goinfrer mes poumons de cette poussière immonde qui va m'envoyer tout droit sur Sri où m'attendent Guéneros et toute sa clique. Et ça, je n'y peux strictement rien. Je suis devenu mon propre ennemi. Et ni vous, ni les Grolshs n'êtes de taille à m'en empêcher. Vous entendez ! Vous voilà libre ! Réjouissez-vous, ma belle, dans quelques minutes, je serai mort ! Alors, laissez-moi.

Mi-effrayée par sa réaction hystérique, mi-attendrie par cette surprenante faiblesse chez Baldir, Pyrenne quitta le bouquet de fougères et se rapprocha de la tour.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda-t-elle. Et pourquoi avoir peur d'aller sur Sri ? Vous avez déjà vaincu Tantrelou et vous disiez que vous étiez capable de vous mesurer avec l'archimage Bachul en personne.

Les mots l'apaisèrent.

— Sur Ern, se reprit-il. Mais sur Sri, je ne sais pas. Je suis de l'école d'Osseroth, et pas un de ces incapables de croquer la mort de Krinith. Les lois qui régissent le royaume de Sanne sont différentes.

— En quoi ? le questionna Pyrenne, à présent à deux mètres de lui. Elle voyait bien que Baldir lui échappait et qu'il jetait des coups d'œil de plus en plus fréquents vers la tour. Si vous ne pouvez pas lutter contre l'enchantement, préparez-vous à affronter Guéneros là-haut !

Pyrenne était à côté de lui et, l'ayant attrapé aux épaules, le secouait d'avant en arrière pour lui faire reprendre ses esprits.

Baldir soupira. Il n'avait jamais pensé à la mort aussi fortement que dans cette clairière au milieu de nulle part. En nage sous le soleil Camerune, secoué tant et si bien par cette épouse de mascarade qu'il aurait bien pu cracher des prunes s'il avait été un prunier, il réfléchit et parvint à la molle conclusion que s'il était vraiment Oboss, il pourrait surmonter l'épreuve.

— Vous avez raison. Si je ne peux éviter de jouer au somnambule, autant m'y préparer. Et vite avant qu'une de ces foutues crises de conneries suggérées me fasse sauter le pas. En premier lieu, rassembler nos informations sur Sri et ne pas paniquer.

— Vous m'avez parlé du haut-roi Caldric. Vous disiez qu'il avait été sur Sri pendant sa soi-disant maladie et qu'il en était revenu porteur de stigmates, l'encouragea Pyrenne en allant se placer entre lui et la tour.

— Oui, la trace de la macabre dentition de ses ancêtres ainsi que leurs ongles ébréchés. Un mage de Krinith m'avait expliqué en son temps que tout esprit appelé sur Sri, quelle qu'en soit la raison, se voyait doté d'un corps par l'ancien enchantement que Sanne offrit à l'humanité naissante.

— Caldric aurait donc possédé deux corps pendant sa maladie ? demanda Pyrenne qui s'élança soudain vers leurs montures.

Baldir la suivit des yeux sans broncher. Elle devait avoir une bonne raison mais il ne voulait pas s'amuser à deviner ce que ça pouvait être, de peur de réveiller la part en lui que la tour obsédait.

— Oui, et si on en croit ses blessures, il y aurait un lien entre les deux. Il me suffirait donc de protéger celui-là... (il tambourina sur son ventre) en espérant que ce soit à double sens. Mais assez perdu de temps, conclut-il en se débarrassant des Grolshs dans les hautes herbes.

Les démons se laissèrent faire mais revinrent à la charge dès qu'ils virent que leur maître avait repris la direction de la tour. Ils coururent sur leurs pattes-griffes et s'agrippèrent à ses jambes de si belle façon que Baldir se les emmêla et disparut dans les maigres fougères qui poussaient à cet endroit.

— *Le maître doit se reprendre*, caquetèrent-ils en enfonçant leurs pattes spinescentes plus profondément et, cette fois-ci, les griffes injectèrent une dose massive de venin.

— J'arrive, cria Pyrenne qui courait vers eux, les rênes des chevaux en main.

— Lâchez-moi, grogna Baldir dont les mouvements étaient déjà ralentis par le poison incapacitant des Grolshs.

Il cisaila sa lèvre inférieure d'un coup de dent et formula deux mots qui ébranlèrent toute la clairière. Les chevaux se cabrèrent et hennirent quand la chaîne d'éclair naquit dans l'air pur et foudroya les Grolshs les moins résistants. Les survivants s'égaillèrent en piaillant.

— Arrêtez-vous et luttez, mon mari, commanda Pyrenne qui se tenait à deux pas. L'expression meurtrière qu'affichait Baldir la fit instinctivement reculer. Allons, réfléchissez, et patientez quelques minutes. Il faut vous préparer avant d'entrer dans la tour, dit-elle en priant intérieurement ses ancêtres de donner assez de force à ses paroles.

— D'accord, je vais m'en arranger, lui répondit Baldir qui ne savait plus trop de quoi il parlait. Luttant contre ses membres en coton qui se dérobaient sous lui, il essaya maladroitement de se remettre sur pied. Qu'est-ce que je disais avant de... enfin, vous comprenez, ma douce ? demanda-t-il plein d'espoir. Il se laissa retomber dans l'herbe, le regard flottant.

— Vous évoquiez la possibilité de barder de sortilèges votre corps ici dans l'espoir que la protection bénéficierait au corps que votre esprit occupera sur Sri, dit-elle en se dépêchant de le rejoindre et d'entreprendre de lui ligoter les chevilles avec les rênes.

— Oui, c'est cela, c'est une bonne idée, dit-il pour se rassurer. Très bonne idée. Il secoua sa tête brune. Je ne dois pas paniquer. Je vais, je vais... apportez-moi le cadavre du prêtre, vite.

Il savait à présent – ou tout du moins espérait savoir – comment contourner la suggestion : il fallait abonder dans son sens. Toute autre action entreprise pour s'empêcher de rentrer dans la tour renforcerait l'enchantement.

Pyrenne allait demander une explication mais, après avoir fait un rapide dernier nœud, elle se leva et, avec des mimiques de dégoût, s'approcha du corps éventré. Prenant garde de ne pas trop remuer la fine poussière d'Ortiz, elle saisit les orteils et commença à tirer le cadavre. Comme il n'était pas très lourd, elle eut vite fait de l'amener auprès de Baldir et vomit le dos tourné.

— Ce macabre fumet... (il huma puissamment, ouvrant exagérément ses narines) nous

rappelle à tous à quel point nous sommes égaux, dit-il en plongeant les mains dans les entrailles encore tièdes du prêtre. *Dès que je serai entré et sous l'emprise de l'Ortiz, vous me transporterez loin de ce maudit endroit.* Tandis qu'il donnait ses consignes en carnéen aux démons, ses doigts arrachaient des bouts d'intestin ensanglanté et les modelaient. Il leur donnait la forme de petits vers qu'il baptisait aussitôt et avalait sans mâcher. Il répéta l'opération onze fois en faisant claquer sa langue contre son palais entre chaque bouchée comme s'il s'était agi de mets délicats qu'il appréciait.

Les larves de Sherch, en plus de ce goût et de cette odeur d'abat, avaient la triste particularité d'être vivaces et peu délicates. Déjà, elles gigotaient en lui, se frayant un chemin à travers tissus et organes. La douleur était difficilement supportable.

— Aidez-moi, demanda Baldir en tentant de se libérer de ses liens improvisés. Il faut se dépêcher. Je ne tarderai pas à m'évanouir.

— Ce ne serait pas si mal, argua Pyrenne qui se surprit à soutenir sans sourciller la vision des morceaux du prêtre rougissant la bouche et le menton de Baldir.

Il ricana.

— Non, bientôt elles vont nidifier et vont se nourrir de mon corps. Allez, aidez-moi.

— Mais... ? Pyrenne se précipita et, prenant soin de ne pas avoir le cadavre du prêtre dans son champ de vision, délia les rênes.

— Ne vous inquiétez pas, ces larves démoniaques... (il s'arrêta au milieu de sa phrase, le visage froncé par la douleur) ont la particularité de bien défendre leur nid en le régénérant. Soutenu par Pyrenne, il marcha jusqu'à la souche. À Osseroth, on les utilise sur les prisonniers avant de les torturer. J'ai vu des têtes coupées par les serviteurs inorganiques de Bachul repousser. Non... (Baldir écarta doucement une fougère et s'avança vers l'entrée de la tour en se traînant du mieux qu'il pouvait) elles n'auront pas le temps de me bouffer. Là-haut, ils vont leur donner du boulot. Croyez-moi, ça va être un massacre. Il s'accorda une pause, le temps d'encaisser, mâchoires et poings serrés, une nouvelle vague de douleur. Par le grand cul-de-jatte, lâcha-t-il dans un souffle. Il se plia en deux puis se releva, les traits au supplice. Ces... petites... fouines... auraient... bien besoin... d'un guide, ajouta Baldir en grinçant bruyamment des dents.

— Vous...

— Éloignez... vous, dit-il dépassant la souche, courbé en deux. Les... larves... gué... risseuses... vam... vampirisent... leur... environnement... et je... suis... sûr qu'elles... qu'elles vont apprécier la belle plante que vous êtes. Je vous... je vous... assure, dit-il en franchissant le seuil de la tour, que tout... va bien se passer.

Il inspira profondément deux fois, murmura un vague : « J'arrive mon vieux Guéneros » et s'effondra avec la grâce d'un sac de farine à l'endroit précis où avait reposé le corps du prêtre solzarade.

Pyrenne eut à peine le temps de s'éloigner de la limite tracée par l'herbe noircie que déjà quelque chose s'en prenait au corps de Baldir avec toute la brutalité et la violence d'un tortionnaire consciencieux, invisible, diablement rapide et doté d'une force inhumaine. La lumière aveuglante de Camerune l'empêchait de distinguer ce qui se passait réellement à l'intérieur de la tour et elle ne put réprimer un cri de surprise puis d'horreur quand le sang gicla à grand jet par l'entrée et l'éclaboussa. La ruine commença alors à vomir pêle-mêle diverses parties du corps de Baldir, ainsi que des litres et des litres de sang. Pyrenne vit plusieurs têtes brunes rouler dans les herbes et les fougères, toutes défigurées, écrasées ou brûlées. Il y avait des bras, des jambes, des morceaux non

identifiables... Plusieurs Baldir passèrent ainsi l'entrée de la tour pour la plus grande joie des Grolshs qui s'empressaient d'enfourner dans leurs têtes-gueules tout ce qui était à leur portée. Et à chaque bouchée, ils caquetaient dans leur effroyable langage. Les petits démons, tout à leur festin, avaient déjà oublié les ordres de leur maître. À bout et en pleine crise de nerf, Pyrenne déchira et arracha avec ses ongles sa robe souillée, et gagna la protection des chênes.

C'est le hennissement affolé d'une de leur monture qui lui fit reprendre ses esprits et qui lui sauva la vie. Hagarde et à moitié nue, Pyrenne qui venait de se débarrasser des restes de son jupon, contemplait sans comprendre son cheval à l'opposé de la clairière : il s'était couché sur le flanc et battait furieusement des quatre fers. Sa masse avait diminué des trois-quarts et on lui voyait les côtes. De massif, il était devenu famélique. Et tout autour de la construction qui n'en finissait pas de cracher le corps de Baldir, les herbes se racornissaient, les fougères séchaient, la terre se craquelait, jusqu'à la souche du chêne, pourtant déjà mort, qui se fendit en deux. Le second cheval parvint à s'enfuir de justesse juste avant que le phénomène n'atteigne la forêt. Lorsque, à ses pieds, les bouts de sa robe tombèrent en poussière, Pyrenne cria à nouveau et s'enfuit en courant. Derrière elle, la nature continua à nourrir les larves nécromantes qui avaient fort à faire pour régénérer leur nouvel « habitat ».

Cela n'avait pas été long avant que les mains froides saisissent Baldir sous les aisselles et l'emportent dans une ascension glacée où la mort murmurait inlassablement son nom comme pour le lui prendre. Il avait perdu conscience presque aussitôt, et s'était éveillé un cauchemar plus tard, le crâne traversé par une douleur insoutenable, une douleur qui s'était emparée de chaque cellule vivante de ce second corps que Sri avait offert à son esprit, une douleur qui asphyxiait sa pensée et drainait sa raison, une douleur dont il n'identifiait pas l'origine. S'il n'y avait eu cet instant de répit pour ouvrir les yeux et comprendre où il était, jamais Baldir n'aurait pu survivre. Des remugles empuantissaient les ténèbres gelées au milieu desquelles Baldir était retenu aux chevilles et aux poignets par des liens barbelés. Il se balançait sans bruit au gré de secousses lointaines et sporadiques qui accouchaient toujours d'un craquement hideux. Et comme étouffé par une cloison, lui parvenait un concert macabre de cris perçants et d'armes qui s'entrechoquent. On se battait non loin.

Un mot claqua dans sa bouche et la magie illumina ses cornées.

— Nom d'un puceau, c'est quoi ce bouge ? glapit-il réellement surpris.

Il était écartelé entre les parois d'un mausolée aux murs de poussière noire et mouvante, face à une créature qui avait l'apparence d'un tourbillon né de cette même poussière et à qui des hardes misérables donnaient un air vaguement humanoïde. Là où aurait dû se trouver une tête, étincelaient deux éclats d'argent. L'architecte-sorcier – ce devait être lui – parla. Son débit était lent et le son produit par ses paroles était semblable à une pluie crépitante.

— Tu es malin, bien plus que moi, mais tu vas céder. Il ne peut en être autrement. À moins que tu veuilles te repentir et abandonner la voie qui te mènera à l'inhumanité ?

Baldir ne répondit pas, il détaillait les macabres preuves de la souffrance que son corps – celui fourni par l'antique enchantement de Sri – avait endurée, toutes étalées sur le sol en un grand déballage de son anatomie. Et surtout une de ses têtes proprement arrachée par la magie de l'architecte-sorcier et que le sort avait déposée bien droite dans la

poussière. Elle le fixait de ses yeux morts. Elle aurait eu besoin d'un bon coup de peigne.

Baldir soupira.

La seule partie qu'il aurait aimé perdre pour de bon était sa bosse, mais, il la sentait bien présente. Il se sermonna intérieurement pour ses plaisanteries. Il n'avait guère de temps.

— Es-tu encore un homme ou simplement l'objet de sa sinistre volonté ? l'interrogea encore l'architecte-sorcier.

— Je dois donner ma réponse maintenant ou j'ai un peu de temps pour réfléchir ? demanda innocemment Baldir dans l'espoir de gagner quelques secondes.

Le tout pour le tout, pensa-t-il avant de piller les maigres réserves de son corps d'emprunt.

Les mots carnéens qui suivirent furent prononcés sans aucune retenue ni aucun respect pour l'organisme qu'il habitait. Il eut l'impression – une infime seconde, juste avant que les larves démoniaques sur Ern ne réparent les multiples lésions et lui accordent une énième vie – de devenir une éponge géante épanchant ses fluides vitaux. Il hurla un dernier ordre, et l'air nourri de son sang engendra une myriade de disques dentelés et iridescents qui fusèrent en tous sens dans un sifflement étourdissant. Ses liens furent tranchés net et, les jambes engourdis, Baldir chuta avec la souplesse d'un chat ébouillanté au milieu du ballet vrombissant des scies tournoyantes. Leurs sillages en fusion striaient l'air et embrasaient murs et colonnes de poussière. Cible de cette armée de lames volantes qui le découpaient et le consumaient un peu plus à chaque passage, Guéneros ne bronchait pas, tout au plus les deux étoiles d'argent de ses yeux avaient-elles gagné en brillance.

La contre-attaque fut tout aussi violente mais ne surprit pas Baldir.

Quand le mausolée s'anima et darda sur lui des lances de poussière, des bulles de protection se déployaient déjà autour de Baldir à la manière de ballons qu'on gonfle de gaz et les traits s'empêtrèrent dans les différentes couches diaphanes sans le blesser.

— Match nul, cria Baldir en s'avançant au milieu du chaos de leur magie.

— Tu es insolent. Ça te perdra.

— Tralala.

Les traînées de flammes que traçaient ses disques de métal en fusion dans les murs de poussière lui donnèrent une idée.

— L'endroit a besoin d'un bon dépoussiérage, mon vieux Guéneros, baguenauda-t-il en incantant à nouveau.

Il écarta l'idée effrayante que les larves nichées dans son autre corps meurent, et pompa allégrement dans son sang à s'en faire tourner de l'œil. C'est ce qu'attendait Guéneros. Au moment où Baldir canalisait toute son énergie vitale dans son sort, l'architecte-sorcier concentra sa magie dans un unique projectile qui avait la tête d'un serpent. Le reptile d'acier noir battit de la queue, se convulsa et se détendit en un vif mouvement sinueux. Éclair d'écailles luisantes, il passa au travers de la tempête de métal en fusion et de poussière abrasive, et plongea son nez crochu entre les replis des différentes bulles de protection. Baldir l'avait vu mais, les larves ne renouvelant pas assez vite ses réserves, il ne pouvait se permettre de renforcer ses défenses sans mettre à mal son sortilège. Son hurlement quand les crochets recourbés s'enfoncèrent entre ses côtes fut couvert par ceux d'une première tornade qui avait surgi du sol. Suffoqué par le poison qui achevait sa foudroyante reptation, il mit les mains à son cœur et ploya le genou à

terre. Encerclé par ces vents tournants qui continuaient de dresser des murs hauts et impénétrables entre lui et l'architecte-sorcier, il s'allongea sur le sol gelé. Sa bulle de protection éclata.

— Merde, pas maintenant, glissa-t-il entre ses dents soudées par la douleur.

Nul ne l'entendit, les mots furent avalés par les tornades rugissantes autour de lui, qui, telles des tours se débattant dans la tempête, oscillaient sur leur unique pied en attendant les instructions de leur maître. Mais les larves devaient avoir de la réserve car la douleur reflua subitement et Baldir se retrouva bêtement à se lamenter alors qu'il ne s'était jamais senti aussi gaillard. Sans attendre, il se releva et raviva le lien qui l'unissait aux tornades.

— Allez, mes petites, crevez le vieux Guéneros ! cria-t-il aux vents.

Avec toute la haine contenue dans son sang, il leur transmit sa volonté destructrice. Mais loin de se répandre en bourrasques meurtrières, les géantes aériennes furent aspirées par un siphon de poussière et moururent aussi vite qu'elles étaient nées. Il se retrouva, non pas dans le silence funeste du mausolée mais au centre du vacarme de cette bataille dont il avait perçu les échos à son éveil. Certes, il était toujours au même endroit face à l'éternel regard d'argent de l'architecte-sorcier, mais les vents avaient ruiné la robe de poussière du monument funéraire qui n'était plus qu'un bâtiment écharpé et ajouré de toutes parts. Une armée de morts défendait la ruine contre l'assaut d'ombres aux traits de givre drapées dans de longues robes noires. Les hautes silhouettes tentaient de se frayer un passage à travers des hordes de cadavres en décomposition pour prendre pied sur le sol du mausolée. Méthodiquement, elles moissonnaient de leurs grandes épées la chair morte mais les entrailles de Sri dégorgeaient toujours plus d'ancêtres pour défendre le terre-plein. Baldir eut un haut-le-corps quand il aperçut le cadavre décharné du vieux Tantrelou passer entre deux vestiges de colonnes et s'approcher d'une funèbre démarche. De sa blessure à la tête pendait un reste de cervelle purulent qui tressautait à chacun de ses pas. Un autre mort à la morphologie de lutteur s'était lui aussi faufilé par une brèche dans un mur et s'avançait à la limite du champ de vision de Baldir.

— Ah, voilà encore des invités ! Quel plaisir de te revoir, Tantrelou. Il ne manque plus que ces joyeux lurons en robe noire, et nous pourrions peut-être commencer à festoyer ?

— Les Koropts n'arriveront pas jusqu'à toi, l'avertit Guéneros. La voix atone crépitait sur un rythme syncopé dans le mausolée à ciel ouvert. Ce n'est pas aujourd'hui que tu vas triompher, Père des Magiciens.

Bien que l'architecte-sorcier n'ait plus de visage, Baldir aurait juré qu'il souriait. Peut-être parce que son camp triomphait ou peut-être parce qu'il savait que les larves sur Ern avaient fourni leurs derniers efforts et qu'il était désormais à sa merci.

— Ainsi, ces grands glaçons noirs sont les Koropts. J'ai l'agréable sentiment que ma *sœur* (Baldir insista sur le lien de parenté) ne m'a pas oublié.

— Tu m'as désobéi, résonna la voix de Tantrelou dont les bras ondulaient et claquaient tels des fouets.

— Il va mourir, articula pesamment le lutteur qui les avait rejoints.

— C'est ça, et après vous irez vous refaire une beauté et boire une bonne mousse parfumée à la cendre pour fêter votre victoire ? plaisanta Baldir d'un ton mauvais. Eh bien, je vais te décevoir, mais je vais encore une fois m'en sortir et toi, et tes amis crevards, vous allez hériter de quelques trous de plus dans la couenne.

Sous le ciel immense et vide, Baldir frissonna dans l'atmosphère glacée, ferma les yeux, inspira et accorda sa magie à son cœur. Il avait décidé de faire monstrueusement

simple.

Quand les bras constricteurs de Tantrelou s'enroulèrent autour de lui et glissèrent sur sa peau pour le broyer, qu'aux pieds de Baldir, germèrent des têtes de poussière au venin mortel, et qu'il sentit les mains épaisses du guerrier de l'Anneau serrer sa tête comme dans un étau, il transforma tout son sang en un feu cannibale qui explosa et le déchira.

Courages, mes petites larves, c'est pas le moment de lâcher, encouragea mentalement Baldir.

Devenu épiscntre de la boule de feu qui se répandait dans le mausolée en ondes concentriques, il sentait son esprit verser lentement dans la folie avec une insouciance toute tranquille. Son cœur était devenu son seul univers et ses battements, le métronome hystérique de sa volonté. Était-ce simplement son instinct de survie ou le lien qu'il avait établi avec les larves qui agonisaient sur Ern qui l'empêcha d'exiger plus de sang, il ne le sut pas. Pour la troisième fois, il connut un semblant d'éveil, et quand il rouvrit les yeux, le mausolée et Guéneros avaient disparu. Partout, le sol de Sri flambait et fumait abondamment, et des cris inhumains hantaient l'air surchauffé. Les ombres survivantes vacillaient au sommet de monticules de cadavres.

Voilà pour les bonnes nouvelles, pensa Baldir en essayant en vain de se redresser. Au vu de ses mains écorchées, des trous qu'il avait dans les joues et de son pied droit qui était aussi mou que du pâté, les larves avaient succombé avant de l'avoir entièrement régénéré. Et cerise sur le merdier, Tantrelou – enfin, ce squelette que Baldir ne reconnut qu'à son profil lunaire – se tenait à deux pas de lui. Au contact de ses os jaunis, les flammes mouraient dans une gerbe d'étincelles bleuâtres. Guéneros avait succombé mais Baldir n'arrivait pas à s'en réjouir.

— Tu viens pour la belle ? fanfaronna-t-il par habitude. Il avait abandonné l'idée de se tenir debout et s'était assis.

— Nous aurions pu éviter cela, lui répondit Tantrelou sans que sa mâchoire désormais dépourvue de chair ne bouge.

Épuisé, Baldir esquissa un semblant de haussement d'épaules quand le sorcier mort s'avança. Les doigts avaient mué en lames longues et tranchantes.

— Allez, achève-moi vite. Qu'on en termine. Il leva les yeux vers le ciel dans l'espoir d'apercevoir Ern avant de rendre son dernier souffle. Il ricana. La fumée de son propre sortilège le privait de ce plaisir. Il sursauta quand une lance de l'épaisseur d'un jeune arbre se planta entre lui et Tantrelou. La température dégringola, et il sembla à Baldir qu'un étau se refermait autour de son cou.

— Il est à la reine.

C'était un murmure venimeux d'une suffisance écrasante.

— Angandir, ta reine n'a aucun droit, répondit le squelette Tantrelou tandis que d'une manchette rapide, il tranchait la hampe devant lui.

Baldir leva les yeux vers l'ombre qui avait parlé. Elle s'élevait sur sa droite, haute comme deux hommes, informe et enténébrée dans une robe cristalline. Seul rappel de son humanité, le visage avait la consistance d'une eau ridée dans laquelle se reflétaient les traits brisés du premier haut-roi Angandir. Baldir émit un sifflement admiratif entre ses lèvres à vif.

— Juste à temps, dit-il en battant des bras pour se réchauffer. Mais faudrait se dépêcher, y a un paquet de nos ancêtres qui veulent ma peau, dit-il en désignant d'un

vague mouvement du menton les cadavres qui s'approchaient.

Ni Tantrelou, ni l'ombre Angandir ne prêtèrent attention à ses paroles. Le froid engourdissait Baldir et il ne trouvait plus guère de ressources que pour des plaisanteries inaudibles.

Je suis né en souriant, lui avait un jour raconté son père. *Et c'est comme ça que je veux crever : en me marrant*, avait-il ajouté goguenard. Baldir cligna plusieurs fois des yeux pour se réveiller. Il n'allait quand même pas mourir avant son paternel.

— Tu as tort, murmura à nouveau celui qui avait été Angandir. Sri appartient à la divine Sanne. Tu n'y peux rien.

— Je t'en empêcherai, affirma Tantrelou.

— Tu n'en as plus la force.

— Dites, c'est sympa ces retrouvailles entre deux vieux amis, mais nous sommes pressés, les interrompit Baldir en claquant des dents. Il était parvenu à se remettre sur son seul pied valide, et les toisait tout naturellement. Il se sentait vide dans tous les sens du terme.

L'ombre ne lui répondit pas mais d'un geste vif, elle l'empoigna par le sommet du crâne. Le contact avec cette main qui l'avait happé le priva de toute sensibilité, et très vite de toute lucidité.

Voilà que ça recommence, pensa-t-il en perdant conscience pour la énième fois. La dernière image qu'il emporta avec lui fut celle de ce squelette qui avait autrefois été Tantrelou : celui-ci avait fort à faire avec deux ombres qui s'étaient interposées.

Chapitre 4 : Seianne

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Est du principat de Sangue.

La nouvelle du crime monstrueux perpétré contre l'ordre sadourak par les assassins Lorss n'est pas encore parvenue jusque dans l'ancien royaume de Sangue, mais de village en village court une rumeur plus sinistre encore : démons et magiciens foulent à nouveau le sol des Mille Couronnes.

Dès que Seianne avait été sûr que le prêtre n'était plus en mesure de s'opposer à lui, il avait congédié le serpent-ailé Silemith dans sa dent d'ivoire, s'était débarrassé du flottement en quelques coups d'épée vengeurs, et avait planqué sous un chêne aux racines accueillantes. Ça avait été idiot d'imaginer que Baldir arriverait tout de suite après et encore plus idiot de prendre ses aises. Et bien sûr, il était bêtement assoupi au pied de son arbre, quand, trois jours plus tard, il avait entendu le « merde » retentissant qui avait tout déclenché. Encore une chance qu'il ait eu le temps de jeter sur ses épaules la cape de Lolipoz, sinon, c'est lui que les gueules de granit auraient avalé en premier. Il rejeta l'image écœurante du bossu se nourrissant des entrailles du prêtre. Ensuite, tout avait été très rapide, jusqu'à cette lèpre galopante qui s'était attaquée aux chevaux et à la végétation de la forêt, et qui avait bien failli le tuer. La femme du sorcier avait déguerpi en hurlant et, plutôt que de fuir à son tour, il l'avait suivie dans sa course hystérique.

Et maintenant, assis sur un rocher à moitié immergé, la pointe de ses bottes traînant dans le cours d'un petit ruisseau, il attendait en compagnie de celle que le bossu avait nommée sa reine. Non consciente de la présence de Seianne, elle était assise sur ses talons et plongeait et replongeait inlassablement ses mains dans l'eau claire pour s'asperger les bras, la poitrine, la gorge et le visage. Au début, il avait cru qu'elle nettoyait son corps du sang et des joyusetés organiques ayant appartenu au sorcier Baldir, mais très vite, la toilette avait pris un tour névrotique et les gestes s'étaient faits plus mécaniques. La vision de cette femme nue et larmoyante au bord d'un cours d'eau enchanteur, environnée de troncs rugueux et de bouquets de fougères, aurait pu émoustiller Seianne s'il n'y avait eu cette lueur démente dans les yeux verts et cette série de détails sordides : la comptine entêtante qu'elle fredonnait, la pointe de ses seins mutilée par une bouche cruelle dont il était aisé de deviner l'appartenance, les nombreuses traces de coups qui marbraient son dos, les cicatrices zébrant sa peau blanche, cette odeur aigre si particulière et insidieuse qu'elle dégageait, la manière excessive dont elle frottait les plaies causées par les ronces pendant sa course, tout en elle était marqué du sceau de la folie. Restait à savoir si c'était contre son gré qu'elle accompagnait le bossu ou si elle partageait avec lui un goût identique pour la perversion. La seconde réponse paraissait plus probable. Seianne l'avait vue dans la clairière essayer de sauver le sorcier de l'attraction de la tour et il ne devait pas oublier que sa crise avait débuté au moment où la chose à l'intérieur avait entrepris de hacher menu le bossu. Non,

elle ne pourrait être son alliée ; elle aimait Baldir.

Et elle est nue, ragea intérieurement Seianne que la cape conçue pour des températures rigoureuses étouffait.

Il souffla sur le capuchon en laine épaisse qui lui tombait sur le nez. Il dégoulinait.

— Maudite magie, il y a toujours un truc qui foire, maugréa-t-il du bout des lèvres.

Bien qu'il eût remarqué que l'enchantement de la cape dissimulait la moindre de ses actions et taisait jusqu'à sa parole, il n'osait pas franchement s'exprimer à haute voix.

Il regagna la terre ferme d'un bond prudent et s'approcha tout près d'elle.

— Je devrais peut-être vous tuer, madame la folle, déclara-t-il à mi-voix en dégainant Serss. Sinon, qui me dit que je ne le regretterai pas ?

Une étincelle courut de la garde en forme de conque jusqu'à la pointe de la lame. L'énergie magique assainit son organisme et tonifia son esprit. Il se sentait soudain ragaillardi, et en aurait presque oublié les inconvénients de la chaleur. Était-ce un assentiment de l'épée ? Devait-il transpercer ce cou si blanc et si fragile ? La pointe mortelle effleura le lobe discret de l'oreille et descendit caresser la carotide. Le baiser de l'acier froid, qu'elle avait dû sentir, ne l'empêcha pas de se prosterner à nouveau pour capturer un peu d'eau dans ses mains en coupe et s'en arroser les cheveux. Et toujours, elle récitait cette drôle de comptine comme s'il s'était agi d'une prière.

*Au cœur d'un bois
Près d'un rocher
Au fond d'une source
Dans le lit d'une rivière
Couché sur l'herbe
L'enfant s'endort et rêve.*

Dégoûté, Seianne rengaina l'épée, enjamba le ruisseau et s'assit face à elle. Décidément, les fous ne voulaient pas le lâcher. Hier le prêtre, maintenant la reine des hystériques, et demain ? Il secoua la tête de dépit et se concentra sur un accroc dans ses chausses. Il se remémora toutes les fois où il avait tenté d'espionner la femme du forgeron à Moke, toutes les fois où il s'était tenu – benêt à peine pubère – derrière le muret à essayer d'apercevoir un bout de peau, toutes les fois où il s'était fait surprendre par le mari à la main aussi lourde que son enclume. Il releva la tête et soupira. Et maintenant qu'il se trouvait dans la situation rêvée, face à une femme plus mûre que lui et complètement nue, il fallait qu'elle gâche tout avec sa folie malsaine. Il regretta de ne pas avoir eu cette cape avant, dans des conditions plus agréables. Et dire qu'il en possédait une seconde, roulée dans son sac avec les autres cadeaux de Lolipoz. Il passa sa main devant le visage fermé de la folle. Il n'y eut aucune réaction. C'était toujours aussi surprenant qu'elle ne le voie ni ne l'entende, comme l'ombre d'un mort égaré sur Ern qu'un mur invisible séparerait des vivants. Il s'enhardit et s'attarda sur sa poitrine imposante qui contrastait avec la fragilité de son buste, se pencha pour admirer ses fesses en rougissant malgré lui, chercha à apercevoir, entre deux de ses génuflexions, son sexe que masquait une toison brune. Mais ces mêmes détails qui l'avaient rebuté auparavant gâchèrent le petit jeu auquel il se livrait. Il se releva avec l'impression de s'être sali.

— Merci pour le spectacle, madame la folle, déclara-t-il en la saluant exagérément bas. Mais je ne suis pas intéressé.

Il s'étira, fit quelques flexions pour se dégourdir les jambes et essaya de distinguer Camerune à travers le feuillage des vieux chênes. La nuit était encore loin. Il se demanda ce qu'il devait faire. La magie du bossu lui rongerait la peau et les os si jamais il approchait la clairière de trop près, et pourtant, il avait besoin de savoir ce qu'il était advenu de lui ; car, théoriquement, s'il était resté en dépit de la volonté du prêtre, c'était bien pour veiller à ce que le sorcier Baldir meure. Et aussi, il fallait le reconnaître, parce qu'il n'avait laissé derrière lui qu'un passé dégorgeant de morts. Plus aucun parent, aucun ami, aucune épouse qui l'attende quelque part.

— Nous sommes mal barrés, dit-il à la femme du sorcier en allant se rasseoir sur son rocher. Je suis coincé, je dois l'admettre. Je ne sais même pas si je pourrais retrouver la tour. Et si jamais le bossu revient vous chercher, je ne sais pas ce que je ferai. Oui, vraiment mal barré. Il suivit son manège un long moment avant de reprendre : je ne suis vraiment pas sûr que ce soit bon ce que vous faites là, madame la folle... Puis après un court temps de réflexion, il ajouta : Après tout, vous n'êtes peut-être qu'une victime du bossu. Du dos de la main, il essuya son front en nage.

Il hésitait à dégrafer la cape de Lolipoz et à révéler sa présence. Il avait une furieuse envie de discuter.

— Tu as aidé le bossu, je ne peux pas te faire confiance, dit-il pour s'en convaincre. Il se leva, pataugea dans l'eau, souffla, agacé par la chaleur, puis se rassit à nouveau. Cette situation est ridicule. Je ne vais pas tarder à m'arracher les cheveux, râla-t-il en fermant les yeux.

Alors que les minutes paraissaient au point d'être interminables, et qu'il songeait à remonter le courant pour se rafraîchir, un moineau se posa sur un caillou à fleur d'eau.

— Ah, de la compagnie, dit-il sur un ton cynique.

L'oiseau entreprit de leur offrir un concert de trilles joyeux, sa tête minuscule s'agitant en tous sens. Seianne attrapa une branche morte et s'apprêtait à la lui lancer lorsqu'il se rendit compte que la folle avait cessé de chanter. Tremblante, elle fixait avec une intensité troublante le volatile picorant l'écume qui frangeait ses pattes.

— C'est un oiseau, dit-il moqueur. Un truc qui vole et qui chante quand il est heureux.

Ce dernier, comme vexé par la remarque de Seianne, se lissa les plumes d'un coup de bec après une dernière note, et s'envola comme il était venu. C'est alors que Seianne vit ce qui avait réellement attiré l'attention de la folle : une feuille que le perchoir improvisé du moineau avait retenue une seconde et qui tourbillonnait à présent entre les galets au gré du faible courant. Et derrière elle, il en venait d'autres, nombreuses et toutes, comme la première, légèrement affectées par la lèpre du bossu. La femme nue porta sa main à la bouche pour étouffer un cri et se redressa. Seianne laissa tomber la branche, se mit en garde et sonda la forêt. Avec inquiétude, il guetta autour de lui les signes précurseurs de cette magie destructrice qui avait ravagé la clairière, mais le frémissement des sous-bois était dû à une brise tiède. Par prudence, il se dirigea vers un imposant rocher en forme de cloche qui tenait tête à un chêne à une dizaine de pas de là, et, en quelques tractions, se hissa jusqu'au sommet qui dominait la voûte feuillue. Le passage à la lumière brûlante de Camerune lui fit regretter l'ombre et sa relative fraîcheur. La chaleur était encore plus suffocante ici et il prit sur lui pour ne pas arracher le fermoir de la cape et la jeter au loin.

Plutôt mourir sous la dent des démons de pierre plutôt que de crever de chaud sans bouger, pensa-t-il rageusement en s'avancant vers le bord du rocher qui surplombait le ruisseau. Les habitudes étaient tenaces et, malgré les pouvoirs qui le dissimulaient, il se

déplaça le plus furtivement possible, écartant le feuillage avec toute la discrétion dont il était capable. Ce qui n'était pas concluant. Son corps, massif assemblage de muscles, était plutôt maladroit lorsqu'il s'agissait d'accomplir des tâches délicates. Mais la magie opérait et le dissimula.

Il entendait à présent l'horrible babillage des démons. Il les aperçut en contrebas qui tiraient le corps inanimé du bossu près du ruisseau. La femme nue était debout et les regardait, les bras en croix sur sa poitrine. Seianne plissa les yeux à cause de la différence de luminosité. L'herbe qui tapissait le bord du cours d'eau et sur laquelle les petits démons abandonnèrent Baldir sembla jaunir quelque peu mais le phénomène s'arrêta là. Seianne ignorait si c'était un bon ou un mauvais signe de voir la nature reprendre ses droits, néanmoins, il respira à nouveau. Le répit ne dura pas, les gueules démoniaques avaient encerclé la femme et babillaient de plus belle. Leur galimatias incompréhensible écorchait les oreilles et prenait de l'ampleur. Seianne en compta cinq, toutes aussi pourvues en griffes et en dents.

— Baldir, appela-t-elle avec inquiétude. Baldir, tu dois te réveiller. Et vous, arrêtez, cria-t-elle quand une griffe caressa son mollet. Je suis votre reine !

À bout de nerfs, elle était tombée à genoux et, entre deux hoquets, suppliait encore et encore le sorcier de reprendre conscience. Seianne essayait de réfléchir tandis que des estafilades sanglantes venaient zébrer la peau blanche. Devait-il intervenir pour la sauver ou fuir une fois de plus ? Devait-il profiter de leur inattention pour tenter de trucher le sorcier inconscient ? Depuis sa rencontre avec Tantrelou, il avait passé le plus clair de son temps à obéir sans rien comprendre, à s'embarquer dans des plans tortueux dont il ne savait rien, et à pester contre tous. Mais à présent, il avait retrouvé son libre arbitre et il se rendait compte à quel point il était parfois difficile de faire un choix. À vrai dire, il regrettait en cet instant de ne plus avoir de mentor.

La folle hurla de terreur lorsqu'une des gueules de granit enfonça ses dents-aiguilles dans sa cuisse et arracha un bout de chair qu'elle avala aussitôt. Le sang gicla abondamment sur l'épiderme moucheté de vert du démon. Comme pour activer sa décision, l'épée lui envoya une décharge d'adrénaline à travers le bras.

— Tu veux en découdre, ma belle, dit-il à Serss, en jugeant la distance entre lui et les démons de pierre. La lame scintilla. Il hocha la tête. Je suis d'accord avec toi, mais auparavant, il faut réveiller Silemith.

Sans cesser de surveiller les créatures, Seianne entreprit d'ouvrir rapidement le sac qui pendait à sa ceinture. Il voulait s'assurer de la présence de la seconde cape et prendre la dent d'ivoire mais sa main ne rencontra que le baudrier et son fourreau : le sac était resté en bas, près du ruisseau.

— Par tous les idiots d'Angande, gronda-t-il.

Il regarda en bas : la folle enlaçait désespérément le sorcier Baldir, le visage enfoui entre la bosse et la tête qu'on aurait dit bleuie par le froid. De son point d'observation, il lui sembla que deux démons s'étaient attablés à ses jambes et avaient commencé à festoyer. Étonnamment, elle ne criait plus malgré les morsures à répétition.

— Saloperie, dit-il en remontant au sommet du rocher pour prendre son élan.

Il s'élança. Un cri de guerre gonfla dans sa poitrine et explosa quand il eut décollé et que ses pieds battirent l'air. Galvanisé par l'énergie de l'épée, il franchit d'un bond aérien les quelques mètres qui le séparaient des démons et atterrit avec l'élégance d'une avalanche dans le ruisseau. Arrosées par l'eau claire, les créatures cessèrent

immédiatement de piailler dans leur langage et cherchèrent l'intrus. Leurs gueules étaient maculées de fibres sanguinolentes. Seianne demeura immobile, le souffle court et prêt à frapper. Aussi étonnés que puissent paraître des bouches de pierre sur deux pattes, les démons sautillaient sur et autour de la femme en babillant, et cherchaient ce qui avait bien pu les éclabousser. Seianne exulta ; il demeurerait invisible. Au moment où il se réjouissait, l'un d'entre eux vit le sac.

Il eut à peine le temps de se jeter en avant et de s'en emparer qu'une gueule claquait dans le vide près de sa main.

— Merci, Lolipoz, dit Seianne en reculant pour se mettre hors de portée des démons qui mordaient tout et n'importe quoi. Je ne te...

Une boule de pierre le heurta aux jambes avec la force d'un bédard et le fit tomber. Il roula sur lui-même, se redressa et tailla un démon qui sautait dans sa direction. L'acier fit des étincelles en tranchant la gueule de granit en deux parties presque égales.

Pas plus dur que de trancher une bûche, pensa Seianne tandis qu'il s'enfonçait en courant dans la forêt. Il parcourut quelques mètres, se faufila entre deux vieux rochers barbus et ne bougea plus. Les créatures le dépassèrent, guettant le moindre mouvement anormal, et s'acharnant sur la moindre plante qui avait le malheur d'osciller dans le vent. Leur babillage démoniaque gagna en intensité quand elles comprirent qu'elles avaient perdu sa trace. Finalement, elles rebroussèrent chemin vers le ruisseau et Seianne put tranquillement savourer le spectacle grotesque de leur colère, une sorte de furie chaotique qui les jetait les unes contre les autres, et qui faisait résonner la forêt de leurs chocs retentissants.

— C'est presque trop facile, jubila-t-il en farfouillant dans le sac.

Il ne perdait pas de vue les démons qui s'étaient regroupés autour de la femme du sorcier, plus que jamais agrippée au bossu, et qui tenaient ce qui ressemblait fort à un conseil de guerre. Seianne trouva la dent et la coinça entre sa chemise et sa ceinture, puis sortit la seconde cape, et la déroula. Il arracha ensuite une grosse pierre à sa gangue de mousse et la soupesa.

— Voyons si vous êtes aussi bêtes que je le pense, ricana-t-il.

Il arma son bras et envoya le projectile dans la direction opposée. Celui-ci fila entre les chênes, cogna un tronc avec un « toc » sonore et alla se perdre en froufroutant dans les fougères. Il n'y eut ni hésitation, ni conciliabule chez les démons, le troupeau de boules de granit partit dans la direction où il avait lancé la pierre. Seianne ne perdit pas de temps et courut vers la folle et le sorcier.

— Tenez, mettez ça et suivez-moi, chuchota-t-il une fois arrivé près d'eux.

Elle ne répondit pas mais porta son attention sur le vêtement en laine grise qui venait de tomber à côté d'elle. Ses jambes tremblaient comme prises de convulsions, et il était difficile de dire avec tout le sang qu'il y avait, si les blessures étaient sérieuses.

— Vite, insista Seianne en libérant la dent en ivoire. Prenez la cape et mettez-la avant qu'ils ne reviennent.

Il ne voyait pas les gueules démoniaques qui avaient disparu dans une petite ravine, mais il percevait leur langage hargneux.

— Il y a quelqu'un ? demanda la femme au regard vert. Où êtes-vous ? C'est votre... main... glacée... que j'ai senti glisser sur moi, tout à l'heure ?

— Hein ? Ma main ? Glacée ? Ah oui, c'était moi, ou plutôt l'acier de... mais on se fiche de qui je suis. Si vous ne mettez pas cette saloperie de cape, ils vont vous bouffer

comme le prêtre ! Dépêchez-vous !

À genoux dans l'herbe, elle se traîna péniblement à l'écart du bossu et, ayant saisi la cape du bout des doigts, elle en froissa le col comme pour en tâter la qualité. Ses yeux gonflés de larmes sondaient la forêt, comme si... Seianne réalisa subitement qu'elle ne percevait pas sa présence. Il était totalement indétectable. Après un regard pour s'assurer que les démons ne revenaient pas, il libéra sa tête de la capuche. L'air frais lui arracha un soupir d'aise mais elle ne semblait toujours pas le voir.

— Bonne merde ! dit-il en arrachant le fermoir grenat.

Elle sursauta à peine en le découvrant. Elle était comme droguée.

— Qui êtes-vous ?

— Seianne, et assez de questions, madame, mettez donc cette cape. Vous êtes blessée, il faut trouver un endroit où je pourrai panser vos plaies en toute sécurité. Vous allez mourir si vous ne venez pas. D'ailleurs, je ne comprends pas comment vous pouvez rester consciente, grimaça-t-il en distinguant le blanc lugubre de son tibia.

— Mais, je... Elle hésita, et avec cette apathie inexplicable, se tourna vers le bossu.

Un instant, Seianne observa aussi ce visage aux traits crispés par le difficile sommeil dans lequel il était plongé. Ce portrait-là avait été tiré par des esthètes et contrastait outrageusement avec le corps torve sur lequel il était planté. Ils devaient être rares ceux qui aimaient le premier sans détester le second. Peut-être était-elle du lot, ce qui compliquerait sensiblement la tâche.

— Je regrette mais ce monstre doit mourir, dit-il en posant la pointe d'acier de Serss entre les deux yeux clos.

— Non ! supplia-t-elle en couvrant le bossu de son corps.

La force du cri fit sursauter Seianne. Nerveusement, il regarda dans la direction où les démons avaient disparu et ne trouva que des chênes arthritiques entourés de fougères jaunies par l'été. Et il ne les entendait plus. C'était mauvais signe.

— Madame, je dois le tuer, il est l'ennemi des hommes. Écartez-vous et mettez cette cape avant que ces monstres reviennent. Ou pas, je m'en contrefiche, mentit-il. Mais je vous assure que je vais lui ouvrir un troisième œil.

Elle se retourna maladroitement, et Seianne put constater à quel point elle était livide. À ses pieds, l'herbe était trempée de son sang. Il découvrit également que les gueules de pierre pouvaient être silencieuses quand elles le souhaitaient. Des mâchoires pleines d'aiguilles se refermèrent sur son poignet et une boule de granit le faucha alors qu'il fixait toujours la ravine dans laquelle les démons avaient disparu. Il s'écroula sur le dos, l'esprit râpé à vif par la douleur qui remontait le long de son bras gauche. Les monstres les avaient contournés. Sans la magie de la fidèle Serss qui irradiait dans tout son être, il n'aurait jamais trouvé la force de lutter et serait resté au sol en attendant la curée. Plein de cette assurance procurée par l'acier enchanté, il se remit sur pied d'une torsion du bassin et fracassa la gueule arrimée à son poignet sur un rocher moussu. Sous la violence du coup, le démon se lézarda, lâcha prise et roula dans le ruisseau. Seianne se fendit, para, en empala un, trancha une patte, esquiva, virevolta et frappa encore. Une brève hésitation due à une inexplicable vague de lassitude permit à une gueule de percer sa garde et une patte-griffe l'embrocha au niveau du cœur. Encore une fois, le pouvoir de l'épée se manifesta et repoussa la nausée qui remontait dans sa gorge telle une marée galopante. Seianne fit appel à tout ce qu'il y avait en lui de vivant et hurla en frappant de toute son âme. La gueule piailla de douleur quand il la toucha et lui laissa en cadeau une patte,

aussi brûlante qu'un tison, fichée dans la poitrine. Tenu par son cri et par l'énergie de Serss, il trouva la ressource de poursuivre sa contre-attaque.

— Mettez cette foutue cape !

D'une botte en pleine gueule ouverte, il expédia un démon de plus dans l'oubli. Un vertige le prit et le déséquilibra. Il s'en défendit par un surcroît de moulinets qui tinrent les créatures à distance. Il comprenait à présent les gestes de somnambule de la femme du sorcier : du venin. Le poison hantait son corps et les démons le savaient. Ils l'attaquaient moins franchement à présent, se contentant de le harceler prudemment sans prendre trop de risques. Ils étaient patients. Seianne jeta un œil vers la folle. Elle était couchée et souriait béatement au ciel bleu qu'on devinait à travers les branches. Le bossu n'avait pas bougé. Il devait faire un choix. Il dégagea la dent d'ivoire et la frotta à la blessure de son poignet.

— Silemith ! appela-t-il faiblement.

La réaction fut identique à la première fois et la dent lui échappa brutalement des mains. Suspendue à un mètre du sol, elle se transforma, s'étira, changea de teinte, et explosa au milieu d'eux, les enveloppant dans un nuage de plumes aux couleurs vives. Un parfum épicé qu'il reconnut enflamma tout autant ses poumons que son imagination. Saoulé d'images et d'odeurs, il pria pour que les démons n'en profitent pas pour attaquer. Mais le seul mouvement fut celui des ailes de Silemith qui dispersèrent plumes et illusions. Son corps serpentin couvert d'écailles ruisselantes de lumière apparut au milieu des chênes, claquant tel un fouet entre les troncs rugueux comme pour réclamer le silence dans la forêt. Prudents, les démons avaient décampé et s'étaient réfugiés sous les racines majestueuses d'un grand chêne.

— Silemith, j'ai besoin de tes services, vite, amène-nous loin d'ici, ordonna Seianne en ramassant et en étalant la seconde cape à côté de la femme du sorcier.

— *À ton service, maître, mais...*

— Je sais, le tarif habituel.

Il roula sans douceur le corps de la femme de façon à ce qu'elle tombe sur la cape et la lui agrafa maladroitement. Sa lucidité déclinant, il ne sut comment les recommandations de Lolipoz émergèrent de son inconscient – « Attention tout de même à ne pas vous éloigner l'un de l'autre et à rester toujours en contact » – mais il en tint compte et prit la main presque froide de la folle dans la sienne, puis bloqua son propre fermoir.

— *Je sens tes pensées, maître Seianne, mais je ne te vois pas. Je ne te savais pas magicien*, persifla Silemith dans son esprit, confirmant qu'il était à nouveau invisible.

Les chuchotements nerveux des démons avaient pris de l'ampleur mais ils restaient terrés. Serss douce et apaisante dans sa main, Seianne tira la femme, pouce après pouce, vers le serpent qui s'était rapproché d'une ondulation de queue. Un frémissement parcourut l'échine de la créature quand Seianne posa sa main ensanglantée sur sa peau. Les écailles flamboyèrent en aspirant le sang.

— Ce sera tout, Silemith, n'en prends pas plus, commanda Seianne sans vraiment savoir s'il serait obéi.

La femme ne l'aidait pas, et Seianne manqua renoncer à la soulever et à la hisser sur le dos du serpent-ailé. Il n'osait pas lâcher l'épée de peur que, privé de son pouvoir, il ne tourne de l'œil et soit à la merci des démons de pierre. Silemith ne broncha pas quand l'humaine reposa entièrement sur son dos, mais de nouveau les écailles s'embrasèrent au contact du sang qui s'écoulait des jambes à moitié dévorées.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en braquant son regard sur eux.

— Je ne sais pas, répondit faiblement Seianne en enfourchant à son tour le serpent. Il cala la femme nue entre lui et la tête et s'assura une prise sur les cornes. Ne pourrais-tu pas les vaincre ?

— Non, maître, hélas, un mors impitoyable m'a ôté toute liberté. Je ne suis qu'une monture au service des mages d'Orth, siffla Silemith avec amertume.

— Alors, dans ce cas, nous suivrons Camerune, conclut Seianne en indiquant le ciel d'un mouvement du menton à peine perceptible. Vers l'ouest, la vallée de Sorm. Mon pays.

— Bien, maître, accroche-toi, lui conseilla Silemith.

Seianne eut un haut-le-cœur quand le corps serpentin se propulsa vers le ciel en deux brusques ondulations. Il se cramponna, s'attendant à tout moment à ce que les gueules de pierre se manifestent. Mais si les démons émirent toute une série de cris et de plaintes, ils ne les attaquèrent pas. Les branches fouettèrent le visage de Seianne une dernière fois, et d'un coup, il fut libéré de l'étreinte de la forêt et livré tout entier à l'infini bleuté.

— Je ne sais pas si je tiendrai, prévint-il en se couchant sur le corps de la femme du sorcier pour résister au vent.

— Ne t'inquiète pas, je veillerai sur vous deux.

Affaibli par la drogue et par ses blessures, Seianne ferma les yeux et ne remarqua pas les étincelles produites par le sang au contact des écailles. Il lui sembla que l'éternité avait posé un voile sur eux et qu'ils étaient à tout jamais figés dans le temps alors même que l'espace défilait à toute vitesse sous eux. Par la suite, il eut le sentiment que la créature magique lui permettait de voir par son entremise, une sorte de faveur pour avoir répondu par l'affirmative à ses requêtes. En effet, Seianne avait dit oui quand Silemith avait demandé à partager le sang de la folle, et encore oui pour le sien. Le bien-être qu'il en tira ne lui fit pas regretter sa décision et de toute façon, la griserie de n'être plus un simple passager mais Silemith lui-même était une récompense suffisante. Ils avalèrent ainsi des distances fabuleuses, dévorant la forêt puis toute une plaine sans que le soleil ne disparaisse à l'horizon.

Bien plus tard, la nuit les accueillit dans son giron d'étoiles et ils continuèrent vers l'ouest dans une vaine poursuite de Camerune. Quand au matin, l'astre réapparut derrière eux, ils survolaient une campagne vallonnée dont les riches pâturages étaient foulés par des troupeaux épars. Seianne avait bien émergé en quelques occasions de sa bienheureuse léthargie mais, aussitôt, Silemith l'avait bercé d'une pensée et il avait replongé. La journée se consuma au gré des paysages riches et verdoyants, jusqu'à ce qu'ils passent les contreforts montagneux qui bordaient la vallée de Sorm. Ce fut comme un déclic et il s'éveilla, l'esprit aussi clair que ce ciel immense et bleu dans lequel ils évoluaient. Ne partageant plus la vision onirique de Silemith, il était de nouveau soumis aux contraintes de son corps. Le sifflement sourd de ce vent qui le protégeait de la chaleur accablante, la chair flasque de la femme du sorcier sur laquelle il était à moitié vautré, le musc épicé émanant du serpent, ses muscles endoloris, la douleur lancinante dans son bras et sa poitrine ; toute la réalité, crue et sans concession, se rappelait au bon souvenir de ses sens. En grognant, il se redressa précautionneusement et, se tenant fermement à une des cornes, il prit le pouls de la folle. Il détestait l'idée qu'il ait pu passer tout ce temps sur le dos d'un cadavre.

— Elle vit, le rassura Silemith.

— Je ne sens pas son cœur battre. Elle va... ?

— Elle est très faible. J'ai procédé à un échange avec elle – et avec toi – mais cela ne suffira pas. Sri ne tardera pas à l'accueillir.

Seianne rumina la réponse du serpent, se demandant s'il n'aurait pas mieux fait d'enlever le bossu. Il l'aurait estourbi à présent. Et que voulait signifier Silemith par « échange » ? Il se sentait reposé en dépit de ses blessures. L'avait-il guéri ? Mais par quel moyen ? Il préféra ne pas savoir et se concentra sur l'avenir de cette étrangère pour laquelle il leur fallait trouver une ville et un chirurgien au plus vite.

— Nous sommes dans la vallée de Sorm ?

— Oui. Il y eut comme une hésitation dans la pensée de Silemith. Je vois une bataille plus loin. Elle oppose sorciers, démons et humains. Que dois-je faire, maître ?

— Une bataille ? demanda Seianne qui essayait de distinguer plus bas dans la vallée les armées qui s'affrontaient.

En guise de réponse, Silemith lui transmet une pensée urgente qu'il ne comprit pas. L'instant d'après, Seianne distingua une vague silhouette crépitante d'éclair qui prenait forme devant eux et leur barrait la route. La collision fut inattendue et brutale comme s'ils avaient percuté un mur transparent en plein ciel. Ils furent éjectés de la monture enchantée.

— Tiens, tiens, le protégé de Tantrelou, se moqua une voix aux accents tourmentés, alors qu'ils tombaient dans le vide et que Silemith s'évaporait dans un nuage de plumes et de couleurs.

Seianne n'eut pas le temps de s'inquiéter de sa chute que des serres osseuses se refermaient sur ses cheveux et ceux de la femme et les hissaient sans douceur devant un visage hideux dépourvu de peau. Gabessor. Le nom était resté gravé dans les côtes de Seianne. C'était ce démon qui, à la demande de Tantrelou, l'avait fait passer de Fulandre à Osseroth dans la tour de l'archimage Bachul. Il avait toujours l'apparence d'un humain de plus de deux mètres qu'on aurait écorché vif des pieds à la tête, et qu'une nature perverse aurait doté de cornes de toutes tailles. Saignant abondamment, son corps produisait une bruine rouge sombre qui teintait le vent soufflant tout autour d'eux. Des remugles de charnier émanaient des entrailles à nu du démon. En lévitation à plus d'une centaine de mètres, celui-ci agita ses deux captifs pour leur arracher quelques cris. Plongée dans un coma profond, la folle ne réagit pas mais Seianne pleura des larmes de douleur et hurla en remuant des deux jambes pour le plus grand plaisir de son tortionnaire. Maladroitement, il essaya de soulager son cuir chevelu en saisissant les poignets visqueux du démon, mais Gabessor le secoua à nouveau.

— Allons, humain, ne lutte pas contre moi, lui intima le démon. Si j'ai décidé de te faire souffrir, alors tu dois souffrir. Tu devrais plutôt m'être reconnaissant de ne pas te lâcher.

— Les capes devraient...

— Je lis dans les esprits, et ta piètre magie ne peut rien contre ça, le renseigna Gabessor.

— Tantrelou te punira, argua faiblement Seianne.

— Tantrelou n'est pas là, misérable chose, et je ne pense pas que ta copine te vienne en aide. Mais peut-être as-tu un autre de ces jouets que fabriquent les mages de l'Anneau ? Ton épée par exemple, n'est-ce pas un perce-mage ?

La langue du démon, aussi douce que du fil de fer barbelé, s'enroula autour de la

gorge de Seianne qui avait instinctivement porté sa main vers la garde en forme de conque de Serss, et laissa une empreinte cuisante sur son cou.

— Je ne te le conseille pas, mesquine petite chose, dit Gabessor en approchant sa figure charcutée de celle de Seianne.

Les globes oculaires fendus en deux lui transpercèrent le crâne et il eut un haut-le-cœur quand l'haleine pestilentielle lui emplit les narines.

— Quoi qu'il en soit, je crois que notre entretien se termine ici et maintenant, annonça le démon.

La langue coulisssa d'un tour de plus et comprima complètement la trachée-artère de Seianne, lui faisant oublier la douleur d'être suspendu par les cheveux. Il ouvrit la bouche pour essayer d'inspirer mais l'air refusait de passer. Ce ne fut pas long avant qu'il n'ait l'impression que sa tête soit devenue un ballon sur le point d'exploser et que ses yeux menacent de jaillir de leurs orbites. Désespéré, il commanda à sa main de partir à tâtons à la recherche de la poignée de Serss et de son pouvoir, mais le démon l'agita encore, et encore, comme s'il n'avait été qu'une poupée et jusqu'à ce qu'il abandonne toute velléité de résistance. Il se contracta nerveusement une fois, puis deux, la bouche ouverte, le visage violacé par le trop plein de sang. Et il sombra, emportant avec lui dans le néant froid et inhospitalier de l'inconscience les derniers mots du démon.

— Ne t'inquiète pas, serviteur d'Orth, tu n'es pas en train de mourir. Mes maîtres ont des questions à te poser.

Chapitre 5 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Continent nörde. Halls de Godondsor.

La guerre sur Sri s'est propagée aux clans nördes. Les chefs cèdent devant les ombres de Sri, qu'elles soient dans le camp des Koropts ou dans celui des gardiens.

La paroi séparant le hall et le temple tremblait au gré des charges pesantes du Golem. Le mur crevassé sur toute sa surface laissait voir par endroits la masse de fer-prié de la créature fabriquée par l'ordre sadourak. Bras et jambes théâtralement écartés, Deïal se tenait face au passage secret, l'épée Ifral fermement tenue dans sa main droite. Métal contre métal, chacune des poussées du Golem ébranlait le temple souterrain et entraînait son lot d'éboulements. Pandrol et Sable s'étaient réfugiés au fond, à l'abri de la statue de l'Immortel Modredor. Deïal toussa quand, après une secousse plus violente, une partie du plafond de pierre s'effondra et provoqua un nuage de poussière qui le submergea. Il détourna la tête mais ne bougea pas. Son corps était affaibli par les privations dues à son long séjour dans le rêve de Sakrajka mais pas autant qu'il l'aurait cru. Le jeune Sable avait pris soin d'eux, assez pour que sa maigre carcasse tienne debout, et qu'il puisse recourir à son pouvoir.

Il assura sa prise sur la garde grésillante de l'épée et son regard s'illumina à la pensée qu'il avait peut-être percé une partie de son secret. Grond lui avait dit qu'Ifral était la clef et il pensait avoir compris pourquoi. Quand il avait plongé la main dans la pierre blanche du temple pour en arracher l'épée, il avait basculé dans le monde du Sakt, l'espace d'un battement de cœur, et avait assisté à la naissance d'Ifral sous ses doigts. Contrairement à ce qu'il avait cru, il ne l'appelait pas, mais il la forgeait à partir de l'énergie sacrée. Cela expliquait pourquoi elle avait changé de forme avec le temps : semblable à un jouet inoffensif quand il était enfant, fine épée aujourd'hui, elle était et avait toujours été le fruit de sa volonté, un fruit qu'il obtenait sans perturbations notables sur la structure d'Ern. Ni mort ni destruction. Il était là, le secret, à portée de main. Encore fallait-il qu'il parvienne à maîtriser cette faculté de manipuler l'énergie sacrée sans endommager la Création. Il essaya d'oublier la présence du Golem et ses coups répétés sur le mur qui l'empêchaient de réfléchir. La poutre de métal qui retenait la porte secrète ne serait bientôt plus qu'un souvenir.

— Par l'Innomé, pour obtenir Ifral, il doit bien falloir modifier l'arrangement du Sakt d'une façon ou d'une autre, réfléchis Deïal, murmura-t-il pour s'encourager.

Mais il avait beau fouiller sa mémoire, il ne se souvenait pas avoir noté une quelconque altération d'Ern lors des précédentes créations de l'épée. C'était à ce point-là parfait.

— Humain, il va entrer ! Tu ferais mieux de te hâter plutôt que de rester là à... à... songer à je ne sais quoi ! cria Pandrol depuis le fond de la salle.

— Oui, frappe-le avec ton épée, ajouta Sable que l'apparition de l'arme – il la croyait

enchantée – avait impressionné.

Le conseil de l'adolescent fit presque sourire Deïal. Ce n'était pas avec une épée, serait-ce Ifral, qu'il vaincrait le Golem. Ou du moins pas directement. Mais leurs encouragements lui firent du bien. Il regretta les quelques secondes où, exalté par sa découverte, il avait pensé que ce serait simple et qu'il ne ferait qu'une bouchée de la créature de métal. Quelques secondes avant de mesurer le gouffre qui le séparait de la véritable compréhension. Il recula prudemment quand le bras de fer-prié s'engouffra par une ouverture et tenta de le happer. La main métallique passa et repassa devant lui, renversa un banc qui était à sa portée, puis cette chose qui avait été autrefois le Bachar Hyass recommença à donner de l'épaule contre les vestiges du mur.

La secousse suivante, Deïal imposa un rythme lent à sa respiration et ferma les yeux. Les images de l'agonie de Jahald et de ce cratère que le Sakt avait creusé au beau milieu de la cité des Sources, celles de ces corps coupés en deux, du guerrier nörde Jiksoldr dévoré de l'intérieur lors de l'affrontement contre le troll, aucune d'entre elles n'avaient jamais disparu de ses pensées. Un pan du plafond s'écroula bruyamment et la poussière lui irrita à nouveau la gorge. Il rouvrit les yeux. Le Golem avait agrandi le trou dans la paroi et se frayait un passage dans le temple. D'aussi près, il était plus grand et plus imposant. D'un haussement d'épaules, Deïal chassa la peur qui rampait le long de son échine.

— Attention, l'avertit inutilement Sable.

— Par la barbe de fer de Modredor, bouge, petit ! fulmina Pandrol en pointant du doigt le Golem qui s'était remis en mouvement.

Deïal planta ses yeux gris dans le regard de haine métallique, vida son esprit et s'ouvrit à la Création. Comme par le passé, elle le submergea de sa splendeur chamarrée et l'arracha à ses vieilles certitudes. Emprisonnée dans une toile de Sakt en trois dimensions, elle ondulait en vagues longues, lentes et colorées, que des éclairs brillants d'énergie venaient parfois troubler. Quelque peu désorienté mais heureux de se retrouver là, Deïal affronta le vertige qui soufflait sur ses pensées. C'était troublant de perdre ainsi le contact avec son enveloppe physique, bien plus qu'au cours d'une méditation, aussi profonde soit-elle. La magnificence somnolente dans laquelle baignait cette autre facette d'Ern l'envoûtait. Il avait la sensation – à la fois agréable et inquiétante – d'être un esprit désensibilisé et immergé dans un univers ralenti et mou.

Pure abstraction au cœur de cette réalité décomposée, sa vision n'était limitée que par sa volonté, ce qui ne lui facilitait pas la tâche. Dresser des frontières nettes dans cette géographie expansée et sans cesse frémissante d'ondes de force, où le moindre battement de cœur faisait vibrer l'ensemble, relevait presque de l'imagination. Que ce soit l'air, matière molle et transparente, ou les cris de Sable qui essaimaient telles des anguilles diaphanes à travers l'espace fragmenté, tous les éléments imbriqués dans la toile de Sakt étaient tangibles et liés entre eux. Ifral attira son attention. Seule anomalie au sein de l'ensemble, l'épée brillait, pure et immaculée, tel un phare planté dans ce qu'il assimila être sa main.

Il aurait aimé poursuivre sa contemplation, mais le Golem ne lui en laissa pas le temps. Deïal se fit violence pour échapper à l'attraction magnétique de la Création, et se focalisa sur la masse brillante qui venait vers lui. Le fer-prié semblait ici avoir perdu de sa densité et possédait une apparence aérienne, presque gracieuse. L'abondance de Sakt troubla Deïal mais comme la créature de métal approchait dangereusement, il n'eut plus le choix :

il puisa allégrement dans l'énergie qui organisait son adversaire et l'évacua en érigeant un mur devant son propre corps. Guidé par une forme de mémoire intuitive, il réajusta l'espace devant lui et obtint une matière semblable à celle de la pierre de Godondsor. Il était beaucoup plus à l'aise et bien plus précis que lorsqu'il avait fabriqué de la nourriture pour Gundrild, Volz et le marchand Maskarij, et la perfection du résultat le confondit. Il prit de l'assurance et quand les poings dévastateurs rentrèrent en collision avec son mur et gondolèrent l'espace autour, il décida d'y aller franchement. Il étendit sa conscience, la démultiplia, et tira tout le Sakt hors du Golem en une seule fois. Son mur devint une petite muraille qui sépara le temple en deux, et dans son esprit s'épanouit un sentiment proche de la joie. S'il avait pu, il aurait souri, et son sourire se serait mué en grimace car, loin de se disloquer, la forme du Golem s'était mise à tourner, et tel un siphon, se nourrissait de la toile autour de lui à une vitesse de plus en plus grande.

Le fer-prié n'est pas censé réagir de la sorte, pensa Deïal. *Ce n'est qu'un simple réceptacle*. Privés du Sakt qui allait grossir la monstruosité de fer-prié ainsi que les dalles de pierre composant le sol et la roche en dessous, les bancs et les parois du temple les plus proches s'effondrèrent sur eux-mêmes, son propre corps se désagrégea et Ifral s'affaissa. Quelque chose d'animal poussa Deïal à se « réveiller » et à reprendre contact avec la réalité, mais, ultime sursaut de vie, sa volonté vacillante s'accrocha au monde du Sakt. Telle une fourmi affolée, il se réfugia au sein de l'amas complexe de son enveloppe corporelle, dernier bastion de son existence, et batailla pour la sauvegarder. Bras, muscles, tissus, cellules, le cannibalisme aveugle du Golem ne lui laissait pas de répit. Il était prisonnier d'un orage d'énergie rageuse dans lequel enflait démesurément l'aberration sadourak et où dépérissait sa chair.

Son esprit dépendant de son troisième œil, il était difficile pour Deïal d'établir une concordance avec la « réalité », mais la créature devait avoir atteint plus de dix ou quinze mètres de haut ce qui signifiait qu'elle avait sûrement absorbé le temple et ses alentours. Il ne semblait pas y avoir de limite à son appétit et à sa puissance.

Deïal se révolta à peine quand le Golem, non content de le dépecer de son Sakt, attrapa les lambeaux de sa silhouette et entreprit de le démembrer comme on le fait d'un insecte. Ici, seul son esprit était capable de restituer la réalité de ces glissements subtils, de ces traits lumineux transperçant les différentes couches de matière et de leur associer des souvenirs ; il n'y avait pas vraiment de sang qui giclait quand son épaule était arrachée, pas de souffrance quand son squelette se soumettait à la poigne du Golem, il n'y avait aucun geste net, aucun bruit écœurant quand son crâne se brisait.

Déconnecté de ses sens, le sentiment d'être un étranger pour son corps torturé devenait plus réel à chaque fois qu'il manipulait le Sakt pour réparer les dommages. Plus le Golem s'acharnait sur lui, plus il avait tendance à se détacher et à s'éparpiller. Son intérêt pour sa manifestation physique sur Ern s'épuisait et se maintenir en vie ne tarda pas à lui apparaître anodin. Inutile. Il aurait aimé que Saktar Mojin soit là pour lui désigner la voie à suivre. En l'espace d'un soupir, sa conscience se dilua et, affranchie de toute attache à la matière, commença à dériver. Il connut enfin la paix et la plénitude. Le temple n'était plus qu'un détail sur lequel il ne voulait plus s'attarder.

Il se laissait envahir par Ern, et Ern l'envahissait à son tour. Il était l'âme agonisante des Moens, le métal étincelant de Godondsor, le cœur battant dur des montagnes, il était la lumière dans le ciel, la terre fourmillante et sombre, les glaciers jouant dans la roche, il était l'œil de la marmotte, la serre de l'aigle, le sang qui rugit à torrent dans l'air pur,

depuis la source au sommet des cimes d'Osgur Mochur jusqu'à la mer de Glace. Il parcourait cette toile sans fin à une vitesse si grande qu'il ne savait plus s'il se déplaçait réellement ou s'il devenait la Création. Voyeur universel s'enivrant dans l'immensité de la révélation, il effeuillait chacun de ses secrets. Cela dura une éternité – ou un instant – et le mena au-delà et en deçà des astres, puis il y eut le doute, miroir aux dents aiguës dans lequel se consumait l'image de son corps livré à la volonté destructrice du Golem. Était-il libre ? Pouvait-il vraiment exister hors de son enveloppe charnelle ? L'Immortel Oboss dans sa toute-puissance ne pouvait survivre longtemps sous la forme de son seul esprit. Alors qu'était-il pour prétendre abandonner un bien si cher ?

Le nœud de ses pensées se resserra et il connut une sensation de chute vertigineuse. Son corps ou ce qu'il subsistait de lui le rappelait, exigeait sa présence. Car il existait encore. Une partie inconsciente de lui avait continué à résorber les dégâts causés à son organisme et il pouvait voir les faibles pulsations de son cœur parcourir le tumulte d'énergie aux abords du Golem. Et même si sa chair, ses os, sa cervelle devenaient pulpes entre les mains géantes, même si le monstre de fer-prié le dépossédait de son Sakt à mesure que lui le reconstituait, il n'en demeurait pas moins vivant. Vivant. Ses scrupules face aux dommages qu'il pouvait causer en usant de son pouvoir volèrent en éclats. Le Golem violait son corps. Il se remémora les morceaux de l'armure de Jahald que l'énergie des mystiques avait calcinée.

Puisqu'il n'avait pas réussi à vaincre la créature de fer-prié en lui volant son Sakt, il allait l'abreuver jusqu'à le faire dégueuler. Il devait avoir une limite et Deïal allait la trouver. Comme mû par une colère vorace, son esprit se propagea instantanément dans les entrailles de la montagne et créa des milliers de ponts entre la structure rocheuse et le fer-prié. Insouciant des falaises qui s'effondraient dans le néant, des gouffres qui se résorbaient en sifflant un chant funeste, des cavernes à jamais disparues, des forges des Moens rasées dans un excès d'ivresse, son esprit tentaculaire pompa sans vergogne le Sakt et en gava le Golem qui gonfla comme une voile sous la bourrasque. Nul Pra, nul mystique, et nul mortel ou Immortel n'était capable de manipuler la Création à cette échelle, et nul être ne pouvait contenir autant de Sakt sans se désintégrer. Porté par une vague de sensations proches de l'orgasme et aveuglé par le fer-prié saturé de Sakt, Deïal ne remarqua pas que le Golem avait stoppé sa croissance démentielle et qu'il avait atteint son point de rupture. Encore et encore, il fit couler en lui les courants torrentiels d'énergie. C'est quand il sentit à la lisière de sa perception le ciel se teinter de blanc et des pics se tordre avant de s'évaporer comme s'ils n'avaient jamais existé qu'il parvint à calmer sa soif de destruction.

L'esprit hagard, il inspecta le nouveau visage qu'il avait donné à cette partie de la Création. Le temple n'existait plus. Le ciel, matière fluide et criblée de pointes d'énergie, avait envahi une partie des halls de Godondsor, et par endroits, lui disputait encore la pierre. Mais le plus remarquable était la statue de Sakt pur dressant sa silhouette uniforme au milieu du fouillis chromatique de la Création. Avec la même intensité qu'Ifraal, le Golem étincelait comme pour rendre hommage à la mémoire du Bachar Hyass qui l'avait animé.

Et à ses pieds, tel un vaincu reposant entre les bras solides de la terre, le corps de Deïal mourait. Son esprit s'allongea sur l'épave mortelle dont il était tributaire et observa à travers le prisme de son troisième œil son sang s'en échapper. C'était comme de suivre des vers à la robe rougeoyante et mouchetée de blanc qui se tortilleraient entre les

couches tendres de l'air cristallin. Il nota sans sourciller qu'un pied manquait et que son squelette était curieusement morcelé. Maintenant qu'il n'était plus porté par ce sentiment d'absolu pouvoir, il hésitait à guérir son corps. Pourtant, il l'avait fait tout au long de ce combat qui n'en était pas un. Résigné, il effleura de ses pensées l'intimité de sa chair, songeant que jamais un chirurgien ou un médecin ne pourrait percer aussi profondément les secrets de la nature humaine, et malgré ses craintes, y plongea sa volonté. Un instinct sûr guidait son esprit sans qu'il ne comprenne réellement les mécanismes en jeu mais il ne voulait pas y penser de peur de faillir. Obéissantes, les particules de Sakt s'agitèrent et se recombinaient suivant un schéma complexe. Peu à peu, son corps reprenait ses droits et retrouvait son intégrité. Quand il pensa avoir fini, il ferma son troisième œil et regagna cette enveloppe corporelle nouvellement née.

Autant la plongée dans le monde du Sakt se faisait sans à-coups, autant le retour à la réalité était violent. Ce fut d'abord son cœur qui claqua dans sa poitrine, une fois, deux fois, par saccades rapides, brutales, et le sang qui bouillonnait en lui, gonflant ses veines, tandis que l'air frais glaçait ses poumons, puis le cri et la caresse du vent froid sur sa peau nue, et enfin le bleu brumeux du ciel qui s'imprima dans ses yeux grands ouverts. Il était allongé, la pierre raide tapissant les muscles de son dos, ses doigts grattant le sol comme pour s'assurer que c'était bien réel. À deux pas d'un précipice, la statue d'énergie du Golem dressait ses vingt mètres immaculés face aux montagnes d'Osgur Mochur. Jaloux, le doré Camerune lorgnait celui qui avait été Hyass depuis un sommet sur lequel il s'était perché.

Deïal serra les dents et se releva. Indemne. Il pivota sur lui-même pour découvrir où il était, et recula précipitamment quand il vit le précipice à ses pieds. Comme il l'avait déjà constaté avec son troisième œil, le temple n'existait plus. Les mouvements de Sakt avaient creusé un cirque rocheux de plusieurs centaines de mètres de diamètre dans la montagne des Moens et il se retrouvait sur le bord. Perçant les parois, jaillissaient deux imposants jets de flammes semblables. Une partie des halls des Moens n'existait plus. Le plateau était envahi de tas de gravats de tailles et de formes insolites. Encore instable, le Sakt se manifestait sauvagement aux endroits où sa concentration était par trop importante, au sommet de pics déchirés ou finissant de dévorer le cœur d'une montagne. Deïal avait modifié le relief alentour pour vaincre le Golem.

C'était la fin de la journée. Curieusement, il n'éprouva aucune culpabilité, et mieux, malgré la destruction qui l'environnait, il ressentit un profond plaisir à se retrouver à l'extérieur et à pouvoir respirer sa liberté retrouvée. Ses narines se gonflèrent de la pureté de l'air. Il décela l'odeur électrique caractéristique du Sakt. À part une migraine enfoncée tel un clou dans sa tempe droite, et bien que la température soit basse, il se sentait en pleine forme et bouillant d'énergie. Il sautilla sur place pour éprouver ses jambes, étira ses bras, s'amusa, comme un gamin, à longer l'à-pic vertigineux, tanguant au rythme des bourrasques. Son rire résonna vif et clair dans l'immensité des montagnes quand il découvrit son sexe. Il l'avait recréé. Ce n'était pas tout. Ses doigts palpèrent son crâne et trouvèrent des cheveux là où ils auraient dû trouver des cicatrices. Il avait la peau d'un nouveau-né. Encore une fois, il éclata de rire face au soleil tiède. C'est quand l'écho d'une voix familière lui répondit depuis l'intérieur du cirque rocheux qu'il s'insulta intérieurement pour ne pas avoir pensé à ses compagnons. Il mit quelques secondes à situer l'appel qui se répéta : un « Hého » tonitruant qui aurait très bien pu sortir de la bouche du Moen nommé Pandrol. Au sommet d'une pile instable de gros rochers se tenait

une grande silhouette grise et trapue sur laquelle se réfléchissaient les rayons de Camerune, et à ses pieds, des bras s'agitaient. Il se mit à courir vers la colonne naturelle et, à mi-distance, reconnut la statue de Modredor. L'individu à la morphologie de tonneau devait être Pandrol, et l'ombre fluette qui remuait devait être Sable. Ils avaient survécu, mais curieusement, Deïal ne se rappelait pas les avoir aperçus dans le monde du Sakt. L'Immortel les avait-il protégés ? Était-ce possible ? En se rapprochant, il observa les traits lisses de Modredor mais ceux-ci restèrent figés dans le métal.

— Tu es vivant, humain ? demanda le Moen quand il fut à portée de voix.

— Deïal, s'exclama gaiement Sable.

Deïal s'arrêta à quelques mètres de l'échafaudage minéral, et répondit par un sourire à l'adolescent. Les billes noires de ses yeux brillaient de joie et son jeune corps semblait intact. Les habits dont l'avait vêtu dans le rêve l'Immortel Sakrajka avaient disparu en même temps que celui-ci. Il était à présent habillé d'une tunique de peau élimée qui découvrait ses bras nerveux et ses longues jambes de coureur. Ses cheveux noirs flottaient comme un étendard sous le vent. À droite, bien campé sur les pieds d'acier de la statue de Modredor, le Moen exhibait sa dentition rocailleuse d'une telle manière qu'il était difficile d'y voir pour lui aussi un sourire mais, à coup sûr, c'en était un. Deïal ne s'était toujours pas habitué à ces différences si marquées entre les humains et les Moens. Que ce soit leur pilosité de fer, leurs yeux d'argent ou leurs vêtements forgés, une robe cuivrée pour Pandrol, leur visage de lave, ici fumant dans l'air froid, ou bien encore leur masse presque cubique, tout chez eux semblait hors normes.

— Il est mort ? tonna Pandrol en désignant au loin le Golem.

— Je suppose que oui, répondit Deïal.

— Tu supposes, l'humain ? Le ton était abrupt.

— Oui, il est mort, finit-il par confirmer face à l'impatience colérique du Moen. Ce que tu vois est (il hésita) comme mon épée. C'est moi qui l'ai créé.

— Et ça va rester là ?

— Je pense. La joie avait été de courte durée ; le sérieux du Moen raviva sa migraine et lui rappela quel fardeau pesait sur ses épaules. Il se massa doucement les tempes avec les doigts.

— Tu n'es pas sûr de grand-chose, l'humain.

— Cessez de vous chamailler, il faut retrouver Gundrild et rattraper Volz, intervint Sable. Il se retourna et commença à désescalader la pile de rochers. Allez viens, gros ronchon.

— Gros ronchon ? répéta Pandrol trop surpris pour s'emporter.

— Tu es toujours en train de râler, constata simplement Sable en sautant lestement devant Deïal qu'il embrassa vigoureusement. Nous n'avons rien vu, Modredor nous a pris dans sa bouche, dit-il aussitôt pour masquer son émotion. C'était incroyable, quoiqu'un peu trop chaud à cause de Pandrol qui est une vraie marmite ambulante. Il s'arrêta un instant, et toujours souriant, regarda Deïal des pieds à la tête. Tu as changé, tu as... (il rougit) tu es un... un homme de nouveau, parvint-il finalement à dire en essayant de ne pas regarder le sexe nu sous ses yeux. Je veux dire, tu as des... des cheveux et... et tes cicatrices ont disparu, s'embrouilla-t-il encore plus.

— Oui.

Sable s'éclaircit la gorge.

— Je suis heureux. Mais maintenant, il faut retrouver Gundrild.

La fraîcheur spontanée de l'adolescent faisait plaisir à Deïal. Il aurait aimé avoir un frère cadet comme Sable. Au-dessus d'eux, Pandrol avait entamé la descente à la seule force de ses bras.

— Sambraze, commença Deïal...

— Ce n'est rien. Sable détourna le regard un instant. Je l'ai aimée, tu sais, mais il faut savoir ouvrir son esprit et devenir un homme, comme dit Pandrol. Le rêve, j'y ai passé toute ma vie, il est temps pour moi de retrouver ma liberté et le monde réel. Et surtout de te retrouver toi, ajouta-t-il gêné. Enfin, c'est pas que, tenta-t-il de corriger, c'est pas que je te... Ne va pas penser...

— J'ai compris, le rassura-t-il. Tu sais où est Volz ?

— Il suit la route des Moens. Enfin, nous la suivions quand je l'ai semé, précisa-t-il fièrement sur un clin d'œil. Il est amoché et il y a de plus en plus d'ombres qui lui tournent autour et qui couinent. Et le Marteau est toujours sur l'ours magique. Ils doivent avoir quatre ou cinq jours d'avance.

— Il faut nous presser. Deïal serra les mâchoires pour ne pas claquer des dents. Camerune était passé derrière les montagnes, à l'ouest et le vent avait encore fraîchi. Je partirai cette nuit.

— Du calme, l'humain, intervint Pandrol qui venait de poser un pied à terre. Il se retourna, et s'avança vers eux. Il s'arrêta devant Deïal qui l'en remercia silencieusement. Le Moen produisait autant de chaleur qu'une cheminée dont il n'était pas loin d'avoir les proportions. Il était obligé de se tordre le cou pour le regarder dans les yeux et il n'aurait pas eu assez de deux paires de bras pour en faire le tour. Tu ne pars pas seul.

— C'est vrai, le coupa Sable, je pars avec toi.

— Jeune idiot, on ne t'a jamais appris à ne pas interrompre quelqu'un qui parle ? gronda Pandrol en fusillant l'impertinent de son regard lunaire. Donc, je disais : tu ne pars pas seul, je (il insista sur le « je » en regardant sévèrement Sable) t'accompagne. L'Ankerit dans laquelle a été forgé le Marteau était sous notre garde. C'est donc à mon peuple de le récupérer. Et de toute façon, je ne crois pas qu'en détruisant les montagnes avec ce pouvoir impie... Pandrol était sur le point de compléter sa phrase quand il se ravisa. Bref, je ne crois pas que seul, tu puisses rattraper le voleur sacrilège.

— Je pourrais peut-être retrouver la route des Moens. Je l'ai bien fait pour revenir, fit remarquer Sable en se plaçant près de Deïal qui réfléchissait à leurs propositions.

— Idiot, c'est Modredor qui a guidé tes pas dans Osgur Mochur, sinon, tu serais encore en train d'errer ou de faire causette avec le fond d'une crevasse, qu'est-ce que tu crois, à la fin ? Tu penses encore sans écouter tes aînés, le fustigea Pandrol.

— En tout cas, je suis revenu, et je vous ai sortis du rêve.

— Trop tard, jeune sot. Tu m'aurais amené cet humain dès son arrivée, nous n'en serions pas là !

— Sambr... (Sable se mordit les lèvres) Sakrajka ne l'aurait pas toléré.

— Il fallait essayer.

— Il fallait me faire confiance et ne rien me cacher...

Deïal leur tourna le dos et regarda les vallées se remplir d'ombres. Camerune avait basculé sur l'autre versant du monde, et seule subsistait le long des pentes et des crêtes enneigées la lumière veloutée de sa robe crépusculaire. Il n'y avait plus aucune trace de Sakt. L'étoile de l'éclaireur cligna de l'œil dans la partie du ciel acquise à la nuit. Tandis que le Moen et Sable ergotaient sur la responsabilité de chacun, Deïal repensa à ce que

l'ordre sadourak lui avait dissimulé. Car ils savaient depuis le début, depuis que le recruteur l'avait amené sur le rocher sadourak et qu'il leur avait parlé d'Ifral. Du Saktar Mojin au Bachar Hyass, qui était allé jusqu'à sacrifier sa vie pour le tuer, aucune des têtes de la Forteresse Grise n'ignorait que le Sakt était présent dans la Création, qu'il était la sève de la Création. Ils savaient ce qu'était Ifral, et pourtant, ils avaient préféré le lui taire. Pourquoi ne pas lui avoir révélé quelque chose qu'il aurait appris tôt ou tard ? L'explication était simple : Mojin espérait que l'armure jugulerait son pouvoir avant qu'il ne comprenne et, pour une raison inconnue – peut-être son affection ou un désaccord profond avec les dogmes de l'ordre – il avait pesé de toute son autorité sur la décision finale le concernant. Deïal était à présent convaincu que le Bachar avait planifié le piège tendu à Grond, et leur mort à tous deux, depuis son arrivée à la forteresse. Il avait juste attendu que Mojin rejoigne le vide, tablant certainement sur la faible espérance de vie du mystique. Deïal soupira longuement. Il regrettait qu'ils n'aient pas été plus francs avec lui. Il aurait tout accepté ou presque, se considérant lui-même comme une aberration depuis sa plus tendre enfance. Les paroles de Pandrol, et surtout le doigt carré et brûlant qu'il posa sur son épaule nue, brisèrent net ses pensées.

— Tu n'as pas assez rêvé ces derniers temps, l'humain ?

— Tu as raison, répondit-il en faisant face au Moen. Il est temps d'agir.

— Regagnons les halls de Godondsor ou du moins ce qu'il en reste.

— Par où ? Tous les tunnels semblent bouchés et d'ailleurs, qu'est-ce qui brûle ? questionna Sable en indiquant de la tête la courbe sombre des falaises du cirque rocheux où ils se trouvaient et les deux langues de feu mordant l'obscurité. Il n'y a que du métal et de la roche dans les halls. Ce sont les stocks d'odrôn ?

— Ce flot de questions ne tarit-il donc jamais ? demanda Pandrol à son tour.

— Tu vois, tu t'énerves encore.

— Ne reproche pas à une montagne ses avalanches, jeune sot.

La nuit ayant fait fuir le jour, Deïal ne voyait de ses compagnons que la lueur argentée des yeux du Moen et les gesticulations de Sable à peine éclairées par les lointaines bouches de feu.

— C'est le souffle de Modredor qui brûle, céda Pandrol avec une note de tristesse dans la voix. Mais il y a d'autres passages. Je vais vous mettre à l'abri du froid et, ensuite, j'irai remettre un peu d'ordre dans tout ça. Suivez-moi. Et plus un mot, jeune humain, c'est assez de paroles pour aujourd'hui. Il est temps de se recueillir et de méditer.

Cette fois-ci, Sable ne répondit pas, et ils emboîtèrent le pas chtonien du Moen. Arrivé près de la falaise abrupte, Pandrol frappa la roche de ses poings comme ils l'avaient vu faire quand il avait réveillé les statues des bâtisseurs, mais cette fois, c'est son nom qu'il invoqua.

— Ekaramndur kelus Pandrol !

Un son déchirant roula contre leurs tympanes, se répercuta sur les parois du cirque rocheux, et écartela la pierre devant eux. Pandrol s'engouffra sans un mot dans la large fissure et ils suivirent, la roche se refermant derrière eux en craquant à mesure qu'ils progressaient. Au bout d'une longue marche silencieuse où chacun semblait enfermé dans ses pensées et que seules troublaient les exclamations de Sable ou de Deïal quand ils trébuchaient dans les ténèbres, Pandrol s'arrêta.

— Vous m'attendez là, et sans bouger.

Aucun des deux ne répondit, trop subjugués par la respiration lente et bourdonnante

qui emplissait l'espace immense qu'ils devinaient devant eux. Il y avait une chose gigantesque tapie plus bas dans l'obscurité. Deïal se souvint vaguement avoir perçu dans le monde du Sakt une créature de métal lovée dans les entrailles de Godondsor.

Pandrol s'éloigna. La façon dont le bruit de ses pas décroissait leur indiqua qu'il avait emprunté un escalier.

— Il descend, chuchota Sable qui avait posé sa main sur l'épaule de Deïal. Je me demande ce que c'est. Il aurait pu nous trouver un peu de lumière. Et il fait froid.

Deïal hocha la tête puis se souvint que Sable ne pouvait le voir.

— Les secrets de Godondsor appartiennent à son peuple. Il les partagera quand il le souhaitera. Respectons ces lieux et taisons-nous, conseilla-t-il.

— Oui, répondit laconiquement Sable.

Le silence s'écoula, éprouvant enfer pour Sable, refuge méditatif pour Deïal. Emplissant toute la caverne, les profondes inspirations succédaient aux expirations, que ponctuaient des séries compliquées de cliquetis et roulements mécaniques. Parfois, ils distinguaient deux points minuscules et phosphorescents loin en contrebas. Le regard de Pandrol n'était pas assez lumineux pour éclairer ce qu'il y avait autour de lui mais il témoignait de la taille proprement gigantesque de la caverne. Sable marmonna de nombreuses fois au sujet d'une créature à mi-chemin entre un soufflet géant et un dragon des Terres Aveugles, autant de tentatives pour éveiller la curiosité ou du moins pour obtenir une réaction de Deïal, mais en vain.

— Le voilà, dit Sable qui guettait avec impatience le retour du Moen et qui avait identifié son pas.

Les yeux de Pandrol furent soudain là devant eux. La température monta d'un cran.

— Venez, dit-il simplement en passant devant eux.

— Tu n'as pas de lumière ? risqua Sable.

— Pas ici, accroche-toi à ma ceinture, jeune humain. Sa voix était lasse. Le sentier est étroit et la moindre chute te serait fatale.

— Mais...

— Allons-y, dit Deïal qui avait compris que l'endroit était sacré pour le Moen.

Déterminés, ils s'accrochèrent l'un à l'autre et quittèrent le promontoire où ils se trouvaient pour remonter à flanc de paroi le chemin de pierre. Quelques pas plus loin, Sable essaya d'engager la conversation.

— J'espère que Gundrild est vivant. Et ton peuple, ajouta-t-il prestement.

Mais aucun de ses compagnons ne répondit. Pandrol redoutait ce qu'il allait trouver dans ce qui subsistait des halls. Dans les souvenirs de Deïal, il avait réussi à épargner les lieux habités de Godondsor mais il n'était plus sûr de rien.

Deïal pénétra dans le quartier des étrangers avec une légère appréhension. Bien plus enthousiaste, Sable l'avait déjà précédé. Ils s'étaient séparés de Pandrol une fois arrivés dans la partie intacte des halls. Sachant que l'adolescent connaissait assez bien le plan du complexe, le Moen avait préféré continuer seul vers la salle du trône où il savait, grâce aux renseignements de Sable, pouvoir trouver la plupart de ses frères. Deïal comprenait son besoin d'intimité, mais pas le jeune homme qui prétendait en savoir plus long que le Moen sur les soins à apporter aux victimes du rêve de Sakrajka. Il avait protesté – plus pour la forme ou par plaisir d'entendre les rugissements du Moen, pensait Deïal – puis cédé.

— Au départ, vous étiez tous les quatre ici. Maskarij, Volz, Gundrild et toi. Sable avait sauté sur la table de pierre qui occupait le centre de la pièce carrée et tournait sur lui-même. Je vous ai déplacés dans la chambre attenante une fois que j'ai décidé de m'occuper de toi et du Nörde. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu.

— Je t'en remercie, déclara Deïal. Sans toi, je serais mort.

— Faut voir. Le jeune homme descendit d'un bond de son perchoir et se rendit dans la pièce voisine.

Deïal frissonna. Il était toujours nu et la meurtrière en face de lui laissait s'engouffrer l'air glacial. Sans compter le sol gelé sous ses pieds. Il trouva Sable penché sur le guerrier nörde.

— Il est vivant ? demanda Deïal à la vue du corps couvert d'un linceul de givre.

— Oui, il respire, mais il est très faible. On doit le transporter dans la salle du trône, avant qu'il ne meure de froid.

— Je crois que ça vaut pour moi aussi, affirma Deïal en grelottant de plus belle. Je ne comprends pas pourquoi ça s'appelle le quartier des étrangers, c'est le plus exposé des halls.

— Justement, les Moens préfèrent les souterrains à l'air libre, expliqua Sable en saisissant un poignet de Gundrild. La pierre est leur cœur, te dirait Pandrol. Viens m'aider.

Deïal alla péniblement se placer près de l'adolescent et attrapa l'autre bras du Nörde.

— À trois, dit-il avant de se mettre à compter. Un.

— Deux, trois, compléta rapidement Sable qui tira.

Ce qui commença comme un jeu se transforma rapidement en une épreuve éprouvante. Bien qu'il ait affreusement maigri, Gundrild – sur lequel Sable avait empilé du gibier congelé trouvé dans la glacière en dessous des quartiers des étrangers et une outre d'eau – leur donna l'impression qu'ils traînaient une ancre. À la troisième pause qu'ils prirent pendant le trajet, le guerrier nörde ouvrit les yeux, et tenta de parler.

— Pas maintenant Gundrild, mais ne t'inquiète pas, nous sommes libres, le rassura Deïal en lui posant la main sur le front.

Les paupières tremblèrent puis retombèrent.

— Tu ne peux pas utiliser ton pouvoir pour le remettre à neuf ? demanda doucement Sable.

— C'est dangereux. Je ne contrôle pas tous les effets.

— J'ai vu le géant de fer te déchirer en deux avant que Modredor nous avale. Et maintenant...

Sable considéra le corps de Deïal.

— Je ne suis pas un monstre, rétorqua Deïal plus sèchement qu'il n'aurait voulu. Il se radoucit. Il va se reposer et il ira mieux, et sinon, nous verrons.

— Bien. Je n'ai jamais cru que tu étais un monstre.

— Je sais. Continuons.

Éclairés par les becs enflammés, ils progressèrent dans les halls de métal intacts de la cité. L'absence de signes de destruction rassura Deïal. Hormis à l'endroit que Sable lui avait décrit comme étant les forges et les environs du temple, le Sakt n'avait pas causé de dommages supplémentaires.

C'est épuisés et en nage qu'ils atteignirent les portes à double battant de la salle du trône. Ils n'avaient rencontré aucun Moen et pour cause : Pandrol était là qui marmonnait

au milieu de ceux de son peuple qu'il avait secourus. Les lourdes silhouettes étaient allongées dans la traverse centrale, éclairées par les piliers de lave qui semblaient soutenir le plafond chauffé à blanc. Les murs d'écailles reflétaient à l'infini la misère de ces corps comme éteints. Les fastes du rêve s'étaient évanouis et, malgré l'éclatante lumière, l'empreinte terne de la mort marquait les visages aussi gris que la cendre. Ceux qui en avaient la force mâchaient la pâte noire que leur avait apportée le guide des Moens. La chaise du roi gisait dans un coin, ayant laissé la place au sarcophage contenant Sambraze. Sable le repéra aussitôt et remonta l'allée en courant, sautant par-dessus les corps allongés sous l'œil furieux de Pandrol, avant de stopper net à quelques pas. Le couvercle de bronze avait été fracassé par quelque force inconnue et un bras hideux pendait au-dehors.

— Elle existe. Elle existe, répéta-t-il plus fort.

— Et elle est morte, fait preuve d'un peu plus de respect pour cet endroit, gronda Pandrol.

Mais Sable ne l'écoutait pas. Son cœur retenu à grand-peine dans sa poitrine, il approcha doucement et enleva un morceau de bronze du couvercle qu'il laissa tomber lourdement sur le sol. Puis un autre, et encore, chaque rebond du bronze sur le métal résonnant comme le compte à rebours d'une vérité inéluctable, jusqu'à ce qu'il puisse voir le corps allongé à l'intérieur. Contrairement aux Moens ou à Gundrild qui n'avaient vécu dans le rêve que quelques mois, Sambraze l'avait connu toute sa vie. Comme tous ceux nés dans la cité du Seigneur des Songes. Comme la mère de Sable, ses frères et sœurs, ses amis, Puce, et les habitants de Meleter qu'il avait vus croupir dans les rues mortes de la cité de l'Immortel Sakrajka.

Les larmes coulèrent sur ses joues brûlantes. Il essaya en vain de coller l'image de la jeune femme sur la dépouille décharnée mais la réalité était plus forte. Il avança les mains pour la libérer de la gangue de métal, mais les forces lui manquèrent. Il tomba à genoux et tenant la main fripée, pleura. Elle n'avait jamais été une illusion. L'Immortel n'avait pas menti.

En retrait, Deïal et Pandrol échangèrent un regard comme pour se concerter puis décidèrent que Sable avait besoin d'un peu de solitude. Le Moen continua de s'occuper de ses frères, tandis que Deïal installait Gundrild à bonne distance des piliers de lave, et faisait goutter de l'eau entre ses lèvres sèches. Les sanglots cessèrent longtemps après, et bientôt on n'entendit plus que le rugissement du feu, et les toux enflammées des Moens. Il fallut encore attendre des heures pour que les premières conversations résonnent à nouveau dans les halls de Godondsor.

Chapitre 6 : Jandrin

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Contreforts de la vallée de Sorm. Hameau de Gred.

Suite à l'assassinat de tous les chevaliers sadourak en poste hors de la Forteresse Grise et suite au siège de l'îlot de l'ordre sadourak par la flotte solzarade, les mages de Gonoth, sous la férule de l'archimage Bachul, rejoignent les forces de la conspiration. Dans le sud des Mille Couronnes, le prince de l'ancien royaume de Parn, Horiass Parnemain, fort des dizaines de démons et de sorciers qui ont rejoint ses maigres rangs, contre-attaque l'armée du prince Yrann de Sangue. Malgré une résistance héroïque, Sangue et ses alliés sont défaits au lieu-dit des Champs d'or.

Le groupe épuisé atteignit à l'aube un hameau à flanc de colline. Quand Jandrin dépassa l'entrée que figuraient deux murets tristement affalés de chaque côté du chemin, il tira sur les rênes de son destrier et leva la main. Les quatre cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent. Nul habitant ne s'était manifesté malgré les aboiements des deux chiens qui s'étaient repliés derrière le puits sommaire, au centre du hameau.

Les pleutres se terrent et prient leurs ancêtres, pensa dédaigneusement Jandrin en balayant les alentours de son œil valide.

Le large sentier qu'ils avaient suivi sinuait entre les barres rocheuses et les buissons arides, passait à travers le hameau, montait à l'assaut de la tête nue de la colline et devait, selon ses souvenirs, mener au premier col des montagnes encadrant la vallée de Sorm. Ils fuyaient. Jandrin renifla de façon méprisante et calma la colère qui montait en lui en étudiant davantage la dizaine d'habitations que comptait le hameau. La misère de la terre alentour semblait avoir déteint sur les maisons. Les murs de pierre sèche et les toits de lauze étaient envahis par une mousse roussie par l'été. Les volets et les portes avaient grisonné avec le temps, et les quelques apprentis pauvrement outillés, ainsi que l'absence d'enclos renforçaient encore cette idée de pauvreté. Et par-dessus tout, il y avait cette odeur de brûlé qui piquait perpétuellement son nez mutilé et qui empestait la mort où qu'il soit. Il avait survécu aux flammes de Bogrd mais il en payait le prix. Il ne lui restait désormais que la vue et l'ouïe ainsi qu'une douleur incandescente qui lui rongait les nerfs. Depuis combien de temps n'avait-il pas réellement dormi ?

— Nous pouvons cacher les chevaux dans une maison, et prendre un peu de repos ici, déclara le vieux Catrain qui s'était porté près de lui.

Jandrin faillit répondre, mais n'en fit rien. Un sourire imperceptible déforma un peu plus ses traits de cire fondue quand Yrann se chargea de moucher l'archer.

— Camerune se lève à peine, il fait encore frais. Tant que nous tiendrons en selle et que nos montures pourront nous porter, nous avancerons, soldat. Prenons juste de l'eau et du pain, ensuite nous repartons.

Certes, il avait toussé pour s'éclaircir la gorge avant de parler, et manquait encore de maturité, mais ce serait un bon chef. Le géant se retourna sur sa selle pour contempler ce

qu'ils avaient pu sauver de leur armée. En plus d'Yrann, il y avait le prince Biarn dont la jovialité n'avait pas survécu à la défaite et qu'il avait réussi à extraire de la mêlée par miracle, et à sa droite, le prince Nintherian dont la tête de gamin avait été abîmée par un coup de masse sur le nez. En comptant le presque vieillard Catrain et son arc, et lui-même, ils étaient cinq, en tout et pour tout. Contre des milliers en face dont des démons et des sorciers par fournées. Mais le principal : son fils était vivant.

— Très bien, mon prince, répondit fièrement Jandrin qui s'attarda à contempler Yrann.

Dans la roulotte, il lui avait ordonné d'oublier qu'il était son père naturel, et lui avait déclaré de front sans ciller qu'il ne se considérait pas comme tel ; il mentait, et jamais plus que maintenant, il ne l'avait vu comme son fils. Et il en était fier. Yrann, le dernier des princes de Sangue, se tenait droit dans le lourd harnois qu'ils n'avaient pas eu le temps d'ôter, et ce en dépit des blessures dont il ne disait rien et de l'épuisement qui mettait sa volonté à la torture. Jandrin aurait aimé ôter cette cagoule de mailles qui fripait les bords du visage de son fils et lui donnait un air bouffi, et peut-être l'enfermer dans une étreinte paternelle pour le féliciter. Mais le sceau du secret avait condamné son cœur à se contenter des restes et lui interdisait de lui dire ô combien il était fier.

— Prince ? l'appela doucement Yrann.

Jandrin sortit brusquement de sa rêverie, quatre paires d'yeux posées sur lui, et grogna un vague et peu amène « oui », avant de faire à nouveau face au village. Il poussa son cheval en avant, la colère ravivant le brasier de son âme.

— Catrain, vous allez nous fouiller ces maisons et y prendre de quoi survivre quelques jours dans les montagnes. Et faites-moi taire ces chiens. On entend leurs aboiements jusque dans la vallée.

— Taire ? demanda l'archer, perplexe.

Jandrin ne répondit pas, éperonna sa monture et dégaina l'imposante épée à deux mains qui pendait le long des flancs de son cheval. Les chiens détalèrent mais celui au poil ras ne fut pas assez rapide ou trop téméraire. Jandrin le rattrapa avant qu'il ne tourne le coin de la mesure la plus proche et, son espadon tenu comme une lance de chasse, lui transperça le flanc. La bête émit un bref jappement et mourut. Jandrin fit faire volte-face à son destrier, et revint tout droit vers Catrain, les sabots marquant un pas enlevé et féroce. La poussière retombait doucement autour du cadavre et s'imbibait de sang. Le second chien avait fui dans les broussailles.

— La nourriture et l'eau, vieillard, tu veux que ce soit moi aussi qui m'en charge ? demanda Jandrin d'une voix brûlante.

— Non, monseigneur, répondit Catrain en s'inclinant sans sourciller.

Le vieil homme descendit de son hongre à l'œil blanc et attrapa les sacs en bandoulière à l'arrière de la selle, avant de se diriger d'un pas traînant vers la première maison.

Il a du cran, admit silencieusement Jandrin.

— Pourquoi fuir ? risqua soudain le jeune prince Nintherian. D'une main tremblante, il tâtonna son nez fracturé. Nous devrions peut-être songer à nous rendre.

— Ce n'est pas le moment, rétorqua Yrann. Voyons d'abord si nous pouvons rassembler quelques hommes dans ma principauté de Sangue, et ensuite, nous aviserons. Arabesque n'est pas encore tombée. La cité du haut-roi Caldric est à plusieurs semaines de Fulandre.

— Elle le sera sous peu, mon prince, le contra Nintherian. Les distances ne sont rien

pour les mages et leurs créatures. Et de plus, qui peut s'opposer à ce que nous avons affronté ? Qui peut se mesurer à la sorcellerie de Gonoth et aux enfants maudits de Carn ? Et songez que le fat Parnemain n'a pas eu le tiers des forces de l'archimage à sa disposition.

— Jandrin a terrassé le démon qui menaçait ma vie. J'ai moi-même mis un terme à la vie d'un gros et sot magicien, et je crois que vous avez vu qu'il possédait des intestins comme chacun d'entre nous.

— Certes, mais combien sont morts pendant que vous accomplissiez ces hauts-faits ? Le ton ironique fit tiquer Yrann. Et n'est-ce pas vous, mon prince, qui avez mordu le blé des champs où vous êtes tombé, et encore vous qui seriez mort si le prince Jandrin ne s'était interposé entre cette chose ailée et vous ?

Jandrin avait essayé de tempérer la rage tumultueuse que charriait son sang bouillant mais il n'y avait rien de plus méprisable que la lâcheté. Et rien de plus contagieux.

— Prince, cesse tes jérémiades, économise tes forces, tu en auras besoin, hurla-t-il en poussant sa monture vers le jeune homme. Et regarde-moi : tu crois vraiment que je vais me rendre ? Que le prince Yrann va se soumettre sans combattre ? Tu as perdu la foi ? Pour qui le sang, mon garçon, pour qui la mort ? Tu t'en souviens ?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! s'époumona Jandrin, réponds ! Pour qui le sang, pour qui la mort ?

Un tremblement du sol l'interrompit. Catrain qui l'avait perçu aussi s'arrêta sur le seuil de la maison et, ayant jeté les sacs par terre, tendit au plus vite la corde sur son arc. Le destrier caparaçonné du silencieux Biarn cabra nerveusement avant de retomber dans un lourd tintement métallique. Au loin le chien survivant hurla comme un loup.

— Qu'est-ce ? demanda Yrann en dégainant son épée.

— Sorcellerie, expliqua sommairement Jandrin alors que la terre bougeait sous eux avec plus de force et qu'une tuile mal fixée glissait doucement en claquant vers le bord d'un toit. Préparez-vous !

Les épées de Nintherian et de Biarn glissaient encore dans les fourreaux que le sol se brisait brutalement sous eux et que surgissait un long démon à la robe gluante dont l'apparence rappelait vaguement celle du mille-pattes. Une seconde plus tard, tandis que des mandibules se refermaient sur les flancs du cheval de Nintherian, la terre s'ouvrait à nouveau à quelques mètres du puits, et accouchait d'un deuxième démon monté par un sorcier. La chitine des enfants de Carn – couleur de sang caillé – luisait sous les timides rayons de Camerune et suintait la terre humide. Ils n'avaient pour œil qu'une fente noire comme une meurtrière et nulle bouche sur leur face écrasée. Le sorcier qui chevauchait le second démon avait l'allure d'un enfant au visage plissé, aux cheveux sales et collés sur le crâne par la boue. Des tatouages épais comme de la corne apparaissaient sous l'argile dont il était couvert. Avec ses jambes enfoncées jusqu'à mi-cuisses entre les plaques dorsales, il donnait l'impression de faire corps avec le démon. Jandrin démonta et chargea avant même que la bouche de Biarn ne se soit refermée et que Nintherian qui avait été projeté au sol ne se relève.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? rugit-il, l'épée brandie haut.

— Pour nous le sang, pour eux la mort, reprit Yrann en jetant son cheval contre le premier démon qui déployait son corps articulé.

Jandrin entendit le choc du caparaçon contre l'armure naturelle de l'insecte géant

quand la monture de son fils le heurta, et la plainte aiguë qui vibronna dans l'air juste après. Il perçut le sifflement rapide de la première flèche de Catrain, et les gémissements criards de Nintherian, mais il voyait aussi les doigts et les lèvres du sorcier s'agiter et tisser un sortilège. Un cri sauvage monta de sa poitrine et emplit sa bouche quand il abattit la longue et lourde épée. Mais le démon se dressa de toute sa hauteur et mit le sorcier hors d'atteinte de sa lame. Le fer trancha la carapace et libéra un flot de sucs et de tripailles à l'odeur étrangement fleurie qui l'éclaboussèrent. C'était presque froid.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? gronda-t-il d'une voix solide. Pour qui le sang, pour qui la mort ? répéta-t-il avec plus de force quand le sortilège le frappa.

Une myriade de pointes invisibles lacéra la maille de son haubert aussi facilement que s'il s'était agi de papier.

— Pour nous le sang, pour eux la mort, répondit encore une fois Yrann.

Jandrin ne le voyait pas, ni Biarn, ni Catrain, mais il reconnut leur voix et de nouveau, il frappa, au même endroit, et comme un bûcheron abat un arbre, il s'acharna sur la carapace sans tenir compte des milliers de minuscules hameçons qui déchiraient sa chair. Quand la tête armée de mandibules plongea vers lui, il esquiva de peu et contourna le démon dressé sur la moitié inférieure de son corps. Par chance, les créatures étaient lentes. Dégoulinant de sang, Jandrin attaqua à nouveau. Il fallait faire vite, le combat tournait court. Le prince Nintherian coincé sous sa monture éventrée beuglait comme une bête qu'on abat ; Biarn gisait mort ou inconscient à deux pas ; Yrann qui avait démonté avait un genou à terre et bloquait péniblement les coups de cisailles du vers ; le poids de son armure le ralentissait. Catrain décochait flèche après flèche sur le démon.

— Vise ce foutu sorcier, archer, ordonna Jandrin entre deux assauts.

Le vieil homme approuva rapidement du chef et corrigea son tir. Le trait suivant atteignit la gorge du sorcier qui partit en arrière et manqua de chuter sous la force de l'impact. Mais la pointe de fer avait à peine entamé la peau protégée par des enchantements et était retombée sans faire couler la moindre goutte de sang. Jandrin entendit un second « toc » retentissant quand la flèche suivante toucha la tête couverte de boue, tirant un sifflement agacé au sorcier qui avait dû se cramponner pour ne pas être éjecté de son perchoir. Un ordre en carnéen claqua et l'essaim invisible lâcha Jandrin et tourbillonna vers Catrain. En moins d'une seconde, l'archer ne fut plus qu'un bout de viande sanguinolent et hurlant. Fruit de son imagination ou jouet d'une illusion – son sens du toucher s'était consumé dans les flammes de Bogrd – Jandrin eut une brève sensation de fraîcheur et crut même sentir la caresse de l'air matinal sur sa peau écorchée. Un seul grognement rageur, et il tailla de plus belle dans la carapace en lambeaux.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? brailla-t-il pour combattre les accès de faiblesse. Il perdait beaucoup trop de sang et ses jambes menaçaient de se dérober sous lui à chaque instant.

Seul Yrann lui répondit :

— Pour nous le sang, pour nous la mort !

Un cri de désespoir plutôt que de triomphe. Son fils était tête nue et sa joue avait été arrachée en même temps que sa cagoule. Le démon l'avait acculé contre le mur de la première maison. Catrain tenait encore sur ses pieds et courageusement, essayait de bander son arc, crachant une salive rougie et épaisse. Une brume rouge enveloppait sa silhouette étriquée. Nintherian s'était tu. Jandrin grinça des mâchoires et alla chercher en lui cette rage de vivre que ni les blessures, ni la peur n'avaient jamais abattue. Elle était

là, tapie dans les replis les plus intimes de son âme, furie guerrière goulue de carnage, à ronronner doucement, et comme toujours fidèle, elle répondit à son appel. Il l'accueillit avec joie, et pris d'une ivresse brutale et carnassière, il poussa un hurlement de plus et frappa de toutes ses forces. Sa lame sectionna le démon en deux, la partie supérieure se déroba, glissa et, dégorgeant des flots d'entrailles nerveuses, rebondit pesamment dans la poussière avant de s'immobiliser. Mais, avec un sang-froid glaçant, le sorcier avait roulé et s'était remis sur pied sans mal, ses mains tricotant un nouveau sortilège. Un sourire cruel fissurait le masque de boue sur son visage. Catrain s'effondra.

— Tu vas crever, gueula Jandrin, mais il ne fut pas assez rapide et les racines qui germèrent sous ses pieds stoppèrent net son élan.

Il s'étala de tout son long quand elles s'enroulèrent autour de ses chevilles et le tirèrent en arrière. Son menton heurta violemment un caillou. Étourdi, il parvint néanmoins à dégainer la dague glissée dans sa ceinture. Mais d'autres racines noueuses et souples crevèrent la terre autour de lui et emprisonnèrent son bras. La lame retomba avec un bruit mat. Il contracta ses muscles et essaya de se libérer mais ses liens étaient aussi solides que le roc. Les racines coulissèrent autour de ses membres, de son cou et de sa taille, l'étouffant. Il n'abandonna pas, même quand le sorcier éclata d'un petit rire enfantin en s'approchant. Jandrin tourna la tête vers Catrain allongé près du puits mais celui-ci, la tunique déchirée et ensanglantée de la tête aux pieds, ruait des quatre membres en poussant des gémissements et en vomissant tout son sang. Yrann avait réussi à coincer son épée en travers des mandibules et tentait dans un effort désespéré de renverser le démon penché sur lui.

— Je crois que je vais te faire souffrir, le provoqua le sorcier d'une voix menue. Son accent gonothin renforçait l'impression de cruauté qu'il dégageait.

— Tu vas crever surtout, cracha Jandrin.

— Oui, mais pas tout de suite.

Ses doigts claquèrent et un mot inhumain gonfla sa bouche. Des veines enflèrent et éclatèrent sur ses joues et ses bras, le sang irriguant sa peau d'argile et embrasant plusieurs runes. Aussitôt, l'extrémité d'une racine vint se dandiner sous le nez de Jandrin, et bourgeonna à une vitesse surnaturelle.

— Goûte-moi ça, fils de putain, ricana le sorcier en claquant index et majeur contre son pouce.

Obéissante, la fleur déploya des pétales d'un orange flamboyant et cracha son pollen à la figure de Jandrin. Celui-ci eut le réflexe de retenir sa respiration, mais ce n'était pas suffisant, les graines minuscules étaient vivantes et trouvèrent d'elles-mêmes leur chemin vers ses poumons. Un frisson le parcourut de l'intérieur. Pris d'une subite intuition, Jandrin tendit le cou à se rompre, mordit à pleines dents dans la fleur, l'avala et la mâcha rapidement. Privé de ses papilles, il ne sut jamais le goût qu'elle avait, mais à voir l'expression furieuse du sorcier, il comprit qu'il avait vu juste : il avait brisé la chaîne du sortilège et le frisson dans ses poumons cessa. Mais ce n'était qu'un répit. Des cris terrifiés de femmes et d'enfants éclatèrent sur sa gauche en même temps qu'un formidable bruit de bois fracassé. Il tourna rapidement la tête et vit le tronc inférieur du second démon qui s'agitait sur le seuil d'une maison. Le reste de son corps s'était introduit par la porte défoncée et semait le chaos à l'intérieur. Un volet éclata et les tuiles du toit furent secouées de soubresauts. Il espéra que son fils était encore vivant.

— Ah tu as faim, enragea le mage de Gonoth. De nouveaux bourgeons naquirent

tandis que son nez saignait abondamment. Eh bien je vais te donner à bouffer.

— Je vais te tuer, siffla Jandrin. Donnant corps à sa rage, il tenta une dernière fois de se libérer des ronces. Les mâchoires soudées par cette impuissance qui le rendait fou et pétrifiait ses bras, des dents se brisèrent dans sa bouche.

Alors que les pétales s'épanouissaient et que le pollen mortel frétillait déjà au cœur des fleurs, le sorcier hoqueta de douleur. Jandrin vit l'extrémité d'une dague pointer au-dessus de la pomme d'Adam du mage. Une première goutte de sang perla, dévala le cou de terre sèche, puis une seconde suivit le même chemin. Sa poitrine fut bientôt inondée de sang. Les yeux roulèrent dans leurs orbites et le sorcier s'affala sans un cri. Deux dagues de lancer étaient enfoncées jusqu'à la garde dans sa nuque. Immédiatement, les racines – que plus aucune magie n'animait – relâchèrent leur étreinte.

Assassin Lorss, déduisit Jandrin en cherchant le petit bout de femme sur les toits et aux abords du village. Il ne décela pas l'ombre d'un mouvement. Décidément, le sort s'acharnait à lui mettre le nez dans ses erreurs. Elle les avait suivis, ou plus exactement, avait suivi Yrann pour le protéger.

Après un coup d'œil à Catrain qui ne bougeait plus, il se dirigea d'un pas chancelant vers la maison dans laquelle s'était réfugié Yrann, ou du moins voulait-il le croire. Au passage, il ramassa sa lourde épée. Seul un enfant criait encore à l'intérieur, mais il pouvait entendre le bruit presque métallique de l'acier contre la corne des mandibules. Son fils combattait.

Jandrin ne s'embarrassa pas et frappa de haut en bas la queue qui dépassait dehors. La carapace cramoisie céda au premier coup et mit à jour la chair translucide. Électrisée par la douleur, la tête du démon transperça le toit. Mais déjà la lame de Jandrin retombait et séparait la queue du tronc. Les liquides internes se déversèrent sur ses bottes.

— Pour nous le sang, pour eux la mort, cria Yrann depuis l'intérieur de la maison, et la créature poussa une nouvelle plainte aiguë.

Les mandibules s'accrochèrent aux rebords du toit, et s'en servant comme d'un appui, l'insecte essaya maladroitement de s'y hisser, ses organes traînant sur le sol de terre battue.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? demanda en hurlant Jandrin qui éperonna de son espadon le dos de la bête.

Transpercé de part en part, le démon tomba en s'enroulant sur lui-même. Jandrin eut juste le temps de dégager son épée et de reculer. Son pied glissa sur une poche blanchâtre et il tomba à la renverse dans une mare de fluides froids et visqueux. Un long soupir s'échappa de ses lèvres déchiquetées.

— Jandrin, appela une voix faible, alors que son unique œil se remplissait du bleu du ciel. Père, s'il te plaît, ne meurs pas.

Il devait être dans un sale état pour qu'Yrann se mette ainsi à pleurer. Pourtant, il était confiant, il ne rejoindrait pas ses ancêtres aujourd'hui, il le savait. Il avait juste besoin de repos et il n'y avait plus d'ennemi à combattre. Il essaya en vain de parler. Le visage de son fils éclipça la lumière : les mandibules l'avaient défiguré. La joue pendait, retenue par des lambeaux de peau. Son œil se ferma au chagrin qui montait dans sa poitrine.

— Père ! cria Yrann.

— Que c'est touchant, triompha une autre voix que Jandrin connaissait bien.

Sa paupière était lourde mais il parvint à la forcer à se rouvrir. Mi-râlant, mi-grondant, il tourna la tête pour découvrir à l'entrée du hameau le corps obèse de Parnemain vautré

sur une monture aussi large que haute. Pour toute armure, il avait revêtu une simple tunique de mailles par-dessus sa robe de soie verte et pendait à sa ceinture dorée un fourreau chargé de pierreries d'où dépassait une garde d'apparat. Sa tignasse brune bouffait sur son crâne rond et la joie illuminait ses yeux foncés. L'entouraient ses plus fidèles sujets : des éphèbes déguisés pour la circonstance en chevaliers et qui, sous le poids des armures et des lances, avaient fort à faire pour se tenir droit sur leurs destriers. Plus inquiétants, des espèces de chiens à la peau de reptile dont le long cou se terminait par une gueule bavante, s'approchèrent en trottant rapidement. Il remarqua les bouches vermiformes qui s'ouvraient dans les articulations avec des bruits de succion. Quelques Gonothins aux faciès pervers par la magie du sang faisaient partie du reste de l'importante escorte qui suivait.

— Ne serait-ce pas le roi Yrann et le fameux Jandrin ? Ou du moins ce qu'il en reste ? demanda narquoisement Horianss Parnemain. Quelques rires flatteurs fusèrent autour du roi de l'ancien royaume de Parn. À ce compte-là, il ne te restera bientôt plus que les os, chevalier Jandrin.

— Je suis le prince de Sangue et voici le prince Jandrin. Nous demandons à être traités comme il se doit, déclara cérémonieusement Yrann après une vaine tentative pour se relever. Son épée, trop lourde, échappa à ses doigts.

— Bien sûr, vous serez traités selon votre rang ; tu peux me faire confiance, mon garçon. Mais, sache que selon la volonté du nouveau haut-roi Gorgass, les anciens titres ont à nouveau cours. Ce qui te profite : tu es un roi à présent, et celui-là qui est en train de mourir est chevalier. Il porta sa main boudinée devant sa bouche et pouffa. Ah, je ne regrette pas de m'être rompu les reins à vous poursuivre. Mais dites-moi, jeune roi de Sangue, vous n'allez pas mourir tout de suite ? se moqua Parnemain quand Yrann s'effondra. Ce serait décevant.

Les paroles rallumèrent le peu de vie qui subsistait dans le corps de Jandrin, mais il préféra abandonner et se laissa aller à l'inconscience. Il devait retrouver des forces. La face poudrée et souriante du prince Parnemain l'accompagna dans le puits où il sombrait, et aussi cette ombre qu'il avait cru apercevoir sur le toit d'une des masures du hameau.

Jandrin se réveilla plusieurs fois sur le trajet qui devait les amener à Fulandre. La première fois, ce fut après un cauchemar brûlant, dans lequel un soleil arborait les traits de Parnemain. L'astre l'avait avalé et mâché avant de le recracher dans une réalité cahotante et inconfortable. Il avait repris conscience enchaîné nu sur une charrette traînée par un âne. La fragile croûte de sang sur son corps se fendilla quand il tenta de s'asseoir. Mais un vertige l'empêcha d'aller plus loin, et il retomba dans un sommeil labyrinthe et dément.

La seconde fois, ce furent des coups réguliers qui le tirèrent de sa torpeur : un jeune magicien, reconnaissable aux colifichets accrochés à ses cheveux raides et à son teint hâlé, gravait des runes à l'aide d'un poinçon sur les bracelets mordant ses poignets. Il était toujours sur la charrette mais la lumière avait décliné. Une voûte clairesmée de branches et de feuilles lui masquait le ciel. Tout autour, il entendait le bruit des sabots fouler la terre, et les chevaux renâcler. Quelques hommes discutaient à voix basse.

Ce n'est pas encore le moment, pensa-t-il en laissant aller son esprit à la dérive. Juste avant qu'il ne perde connaissance, il vit une ombre familière se déplacer furtivement sur les branches qui les surplombaient. La troisième fois, ce fut un choc violent qui le ramena

à lui. L'endroit était faiblement éclairé, et il était couché sur un sol froid et humide.

— Enchaînez sa seigneurie à c'mur, couina une voix proche de lui.

— Bien, maître Garchin, répondit une voix aux inflexions de brute.

— Et faites gaffe, sont tous nobliaux ici, continua le maître Garchin sur un ton rigolard.

— S'il vous plaît, demanda une voix jeune et impétueuse, elle va mourir si on ne la soigne pas.

— On vous a d'jà dit d'la fermer, mon prince. D'toute façon, z'avez qu'à voir ses jambes, elle est d'jà morte vot' femme. Et qu'y vous savez m'a bien dit qu'fallait veiller sur vous comme sur moi alors, encore un mot et j'vous fouette tout beau qu'vous z'êtes.

La menace fit taire l'inconnu. Les bracelets entamèrent un peu plus les poignets de Jandrin quand des mains obéissantes tirèrent sur ses chaînes et entraînèrent son corps vers l'endroit indiqué. Ils ne s'étaient pas aperçus qu'il était éveillé.

— L'est lourd, se plaignit une troisième voix.

Il les entendit ahaner et jurer plusieurs fois tandis qu'ils traînaient ses presque cent cinquante kilos sur les dalles inégales.

Le bruit du frottement rapide du métal sur le métal lui apprit qu'on l'attachait à un anneau dans le mur. Il était dans les geôles de Fulandre, et à en croire l'écho des voix, dans un vaste cachot. Il avait dormi plus de dix heures, peut-être plus s'il en croyait la vigueur de son corps.

— Voilà, l'est attaché.

— On jarte.

— Vous ne pouvez pas la laisser là. L'inconnu revenait à la charge. Je suis le pr... baron de Moke et c'est... mon épouse. Je vous en supplie...

Jandrin perçut les intonations de rage contenue. Également l'hésitation révélatrice d'un mensonge : la femme blessée dont il parlait n'était pas celle qu'il prétendait. L'inconnu qui se disait baron de Moke, nom qui lui disait vaguement quelque chose, aurait aimé en découdre.

— On ne peut plus rien faire pour elle, le coupa le dénommé Garchin. Et de toute façon, y a des ordres. Z'avez qu'à voir le jeune gars taillé comme un taureau là et à qui il manque la moitié droite du visage, c'est le roi de Sangue, et le géant qu'on vient d'attacher au mur, cui-là avec de la croûte à la place de la peau, c'est le fameux chevalier Jandrin, et vos z'autres voisins sont pas mal connus aussi je crois. Vous z'yeutez leurs vilaines figures ? Et vous croyez qu'on s'presse à les soigner ?

— Alors appelez un Itinéant ! Par les ancêtres, elle mérite au moins ça, enragea le prince de Moke. Vous ne savez pas ce qu'il y a là-haut.

— Là-haut ? Pour sûr que j'sais, même que vous allez avoir sa visite pour sous peu. Hein, vous lui en parlerez quand il descendra pour vous interroger. L'est pas humain, mais j'pense pas ç'arrange votre affaire. Ils s'esclaffèrent.

— Vous le regretterez ! cria le jeune homme en se jetant en avant. Les chaînes claquèrent en se tendant.

Les geôliers rirent de sa tentative inutile et sortirent.

— C'qu'il nous ferait peur, se moqua la brute en refermant la lourde grille. Les verrous furent tirés et les pas s'éloignèrent.

Jandrin se redressa immédiatement et chercha son fils. Pour tout éclairage, il devait se contenter des torches fixées à la grille qui donnait sur le couloir.

— Jandrin, appela une voix sur sa droite, je suis là.

— Yrann.

— Je vais bien, le rassura son fils.

Jandrin ne distinguait qu'une ombre bouger dans un recoin, mais cela lui suffisait. Il sourit dans le noir.

— Bien.

Les mots n'ayant pas de prise sur l'atmosphère morne de la prison, un silence épais se refermait sur eux dès qu'ils se taisaient. Jandrin inspecta du regard la pièce ronde au plafond voûté. Un jeu de cordes lestées par des crochets pendait au centre. La plupart des prisonniers étaient dissimulés par l'obscurité. Seul le baron de Moke et celle qu'il prétendait être sa femme étaient pour partie éclairés par la faible lumière du couloir. Large d'épaule et la poitrine épaisse, le jeune homme – il devait avoir l'âge d'Yrann – était solidement campé sur ses pieds, le menton rentré et les poings serrés. Des cheveux longs et raides, bien coupés, encadraient un visage fort. Sa mise avait pâti des combats qui l'avaient mené ici, mais reflétait un style de vie luxueux. Et étranger, contrairement à son accent typique de l'ancien royaume de Brann. Jandrin ne s'intéressait guère à la mode, mot dont la seule sonorité était capable de le mettre de mauvaise humeur, mais il n'avait jamais vu des chemises et des chausses bouffer de la sorte, y compris à la cour d'Arabesque. En comparaison, la tenue de l'épouse du baron semblait – pour ce qu'il en restait – tout aussi riche mais plus conventionnelle. Il s'attarda un instant sur la femme. Elle gisait à ses pieds, sur le dos, la tête tournée vers le mur. Malgré la faible clarté, il vit que ses jambes avaient été rognées jusqu'à l'os par quelque animal ou démon.

— Prince, je suis Nederian, j'ai été capturé il y a deux jours, se présenta un homme sur sa droite. Il y a avec moi les seigneurs Klerann, Reiolian, Tefar, Lestominad, Kilyrgas, Devran et Merrin.

— Mon prince, saluèrent à tour de rôle les nobles nommés.

— Je suis heureux que vous ayez survécu, continua Nederian. On vous disait mort.

— Non, nous avons réussi à... (Yrann hésita) nous échapper mais les démons nous ont rattrapés.

Jandrin devina l'assentiment muet du noble.

— Vous êtes les seuls survivants ? s'enquit Yrann.

— Non. Les autres cellules sont pleines des princes qui ont survécu, répondit Nederian. La suite lui coûtait à dire et il prit une profonde inspiration. Mais j'ai entendu dire par nos gardiens que la piétaille a été mise à mort, sur ordre du traître de Parn. Sa voix s'étrangla. Aucun n'a été épargné.

— Et tes fils ? s'enquit Yrann avec beaucoup de chaleur.

— Marian est au bout du couloir. Le guerrier se tut.

— J'en suis désolé et je remercie ta famille.

— Je suis à votre service, mon prince, conclut brièvement Nederian comme pour dire qu'il n'avait pas à être remercié pour leur courage. Jandrin le savait appartenir à ces rares lignées de vassaux pour qui la fidélité l'emportait sur tout, y compris sur la mort tant qu'elle était honorable. Le massacre déshonorant de ses hommes avait plus ému Nederian que la mort de son fils aîné.

De nouveau, le silence s'imposa dans le cachot. Jandrin tâta les bracelets grossiers qui emprisonnaient ses poignets. Ses doigts trouvèrent les inscriptions du sorcier. Il grogna. La sorcellerie le dégoûtait. Sinon, son corps, cette machine qui ne l'avait jamais trahi,

semblait prêt à fonctionner.

— Je ne comprends pas pourquoi les Sadouraks n'interviennent pas, laissa tomber une voix grave que Jandrin identifia comme étant celle de Kilyrgas. Par l'Innomé, mages et démons foulent la terre des Mille Couronnes.

— Les enfants de Carn sont mortels contrairement à leur père, le rassura Yrann. Nous, ou nos enfants, les chasserons, ainsi que les sorciers de l'archipel, sans l'aide de la Forteresse Grise.

Le mensonge était de taille, mais les hommes voulaient y croire. Jandrin admira la vitesse à laquelle Yrann s'adaptait. C'était dans la défaite qu'on reconnaissait la valeur d'un homme. Jandrin le savait, et son fils ne démérait pas.

Le ricanement moqueur du baron de Moke les surprit tous.

— Vous vous trompez. Les sujets de ce royaume sont condamnés à l'esclavage, et tout votre optimisme délirant n'y pourra rien, dit-il d'un ton désabusé. Vous feriez mieux de vous habituer à ramper.

Le jeune homme s'était déplacé vers la grille contre laquelle il avait appuyé son front.

— Prince de Moke, je ne vous permets pas, avertit Yrann d'une voix blanche. Un bruit de chaînes indiqua qu'il s'était levé et rapproché du centre de la pièce. Il n'y a pas de place dans ce cachot pour les couards. Je vous pardonne par égard pour votre dame qui se meurt, mais je ne tolérerai plus aucun écart.

Le baron de Moke fit volte-face avec le même emportement, et consumma d'un pas rapide les deux mètres de liberté que lui octroyait sa laisse de fer.

Jeu de coqs, pensa Jandrin. Les deux jeunes hommes étaient à présent dans l'ombre, seulement séparés par quelques maillons de chaîne.

— Vous allez faire quoi ? Me chasser de la prison peut-être ? Me défier ? Mais vous ne voyez pas ? Vous croupissez dans la paille, enchaînés au royaume des rats, et vous trouvez encore la force de faire les fiers. Vous ne savez rien de rien, tous liés à des lopins de terre et accrochés à vos trônes comme des vers aux cadavres. Un couard, moi ? Vous n'avez pas connu le tiers de ce que j'ai connu. La voix se brisa un instant. Je sais ce qui se joue ici, et votre cul, il compte pas pour grand-chose dans cette histoire.

— Prince de Moke, vous m'en rendrez compte l'épée à la main, déclara Yrann.

— Et à nous tous ici présents, ajouta Nederian en se levant. Vous êtes la honte de la noblesse.

— Je vous emmerde, répondit simplement le prince de Moke. Vous êtes trop stupides.

Le nom de Moke trouva enfin un écho dans la mémoire de Jandrin. Il l'avait entendu prononcer la première fois lors de la mascarade de tournoi qui avait suivi le faux couronnement de Gorgass à Fulandre. Tout lui revenait.

— C'est toi qui as battu Terpan, dit-il avant qu'Yrann ou un des princes visés ne réplique.

— Terpan ? s'étonna le jeune baron d'une voix sincère.

Jandrin avait l'attention de tous. Aucun des prisonniers n'ignorait qui était Terpan, seul guerrier à se targuer de pouvoir rivaliser avec lui dans le royaume des Mille Couronnes. Ce n'était que vantardise, mais il n'en était pas moins un redoutable combattant.

— Le champion de l'usurpateur. Tu revendiquais les terres de la baronnie de Moke et tu as eu gain de cause. Jandrin fit une courte pause mais comme le jeune homme ne parlait toujours pas, il poursuivit : Curieusement, tu as abandonné la couronne de fer

fraîchement obtenue sur une table et tu as disparu en compagnie d'un personnage à l'allure de vieux vagabond.

— Et alors ?

Jandrin ignora la question hargneuse. Il réfléchissait en parlant. Un détail dans l'attitude du jeune homme, comme s'il cachait un secret dont l'enjeu dépassait leur entendement, les cicatrices étranges de la femme, les allusions à ce qu'il avait vu – « Vous ne savez pas ce qu'il y a là-haut », avait-il crié au geôlier – et sa sincérité l'intriguaient.

— Le lendemain, le prince Senyard Percesang, le père de l'homme que tu viens de provoquer, précisa-t-il, t'a fait mander sur mon conseil, mais mes hommes t'ont cherché en vain dans tout Fulandre.

— J'étais parti. La voix n'était plus aussi assurée, nota Jandrin.

— Mes hommes ne sont pas rentrés totalement bredouilles. Ils ont appris qu'une rumeur circulait comme quoi le spectre du cadet des Moke était venu venger sa famille, massacrée par un prince voisin. Je ne crois pas que tu sois un ancêtre revenu de Sri pour punir les assassins de tes parents. Une chose est cependant certaine : les Moke ont été exterminés jusqu'au dernier. Ce qui me laisse penser que tu mens sur tes origines, lâcha-t-il pour finir.

Le ton était dur, sans appel. Il y eut un flottement dans le cachot noyé d'ombres, quelques mouvements de chaîne sur la pierre. Tous attendaient que l'un ou l'autre brise le silence, mais ce fut la femme qui parla.

— Où es-tu ? demanda-t-elle d'une voix faible. Où est Baldir ? répéta Pyrenne, mi-implorante, mi-craintive.

— Vous êtes en sécurité, la rassura Seianne qui était retourné s'agenouiller auprès d'elle.

Tous pouvaient voir le visage livide éclairé par la torche du couloir, et tous avaient assez fréquenté la mort pour reconnaître son empreinte.

— Je dois réparer ce que j'ai fait, dit-elle difficilement.

— Calmez-vous.

— Non. Je vais rejoindre les ancêtres alors... Elle déglutit avec peine puis reprit : Alors tu dois m'écouter. Je vais te dire comment pénétrer dans le labyrinthe et aller jusqu'à la Table des Immortels.

— La Table ? demanda Seianne perplexe.

Yrann se souvenait du bossu et du labyrinthe. Le fou de Caldric cherchait donc la Table des Immortels ?

Pyrenne acquiesça à peine.

— Il y retournera forcément. Elle ferma les yeux et déglutit péniblement. Tu dois tuer Baldir avant que le Maître du Mensonge ne prenne son corps. Il le faut. Écoute-moi bien, je n'en ai plus pour longtemps.

Seianne blêmit mais ne broncha pas. Comme tous dans le cachot, il enregistra attentivement les dernières volontés de la femme du bossu.

Chapitre 7 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Prison de glace noire de la reine Sanne.

Les gardiens ont échoué à vaincre Baldir et ont lancé par désespoir toutes leurs forces contre les murailles glacées. Sri est en guerre, et les morts affrontent les morts.

Suspendu au bout des doigts gelés d'Angandir comme un asticot écartelé entre deux hameçons, Baldir regardait sans y croire l'armée monstrueuse qui se pressait contre les falaises noires. La prison de Sanne était à présent si proche qu'elle en éclipsait l'horizon et semblait vouloir dévorer le ciel de Sri.

Puissé-je ne jamais crever, pensa-t-il.

Où que son regard se posât, il voyait des cadavres et encore des cadavres, une mer tumultueuse de corps pâle-mêle qui venait éroder la ligne sans fin de la demeure de l'Immortelle. L'altitude à laquelle ils volaient n'excédant pas une dizaine de mètres, très peu des détails morbides lui étaient épargnés. Mais le plus impressionnant était le mutisme irréel de cette multitude cadavérique qu'ils survolaient. Il n'y avait pas de cri dans les gorges déchirées, pas de clameur guerrière pour troubler le calme effrayant de Sri, pas de chant héroïque pour élever le cœur des braves, rien que l'immense raclement de la chair et des os dans la poussière et, plus sinistre encore, ce grattement hideux, de plus en plus fort, qui montait depuis la muraille et contre laquelle allaient se briser les premières vagues de morts. C'était le bruit obscène des millions de dents, d'ongles et d'os qui griffaient les parois sans faille, réalisa Baldir.

À peu de choses près, tout ce que compte l'humanité de refroidis s'est donné rendez-vous pour bouffer de la glace, se dit-il cyniquement.

L'odeur grise et froide de cette houle en décomposition l'avait sorti de sa torpeur quelques secondes plus tôt – de loin le réveil le plus désagréable de toute sa vie – et lui avait fait ouvrir les yeux sur ce cauchemar. Il ignorait combien de temps il avait volé ainsi soudé à Angandir, et il s'en contrefichait. C'était de toute façon trop pour un être vivant. Maintenant qu'il avait échappé à Guéneros et à Tantrelou, son seul souhait était de respirer à nouveau l'air d'Ern. Il chercha sa planète natale – l'idée de planète lui paraissait encore insolite – et la trouva flottant dans le ciel sur sa gauche. Il était curieux de voir que c'était la mer, et non la terre, qui lui donnait sa couleur azur, et tout aussi curieux que ce soit elle qui soit la source de lumière de Sri. Un bien fade soleil à qui les couleurs se refusaient et qui condamnait l'astre des morts à une pénombre éternelle. Il soupira. Avec un peu de chance, la Reine de la Folie le renverrait sur Ern après leur entrevue.

Encore fallait-il que son cœur batte assez longtemps.

Il grimaça de douleur quand Angandir effectua un virage brusque pour éviter des langues desséchées sorties de la bouche purulente d'un couple de sorciers. Une de ses côtes avait craqué un peu trop fort à son goût.

— Doucement, je suis chatouilleux, protesta-t-il. Il était obligé de crier pour couvrir le chant du vent.

Derrière eux, les langues interminables les avaient pris en chasse et elles n'étaient pas les seules. Les ancêtres les avaient repérés. Baldir estima d'un coup d'œil à plus d'une centaine la bordée de projectiles en tout genre – du crâne brûlant aux essaims d'yeux aveugles – que venaient de lui servir les sorciers de la horde mort-vivante, auxquels il fallait ajouter les dizaines de silhouettes décharnées qui avaient pris leur essor et volaient à leur rencontre. Seul point positif : la plupart étaient trop éloignés pour les inquiéter.

— Je crois que les gardiens nous ont improvisé un comité d'accueil, cria-t-il en préparant mentalement un sortilège de défense. Et on peut dire qu'ils y mettent du leur, ajouta-t-il alors que ce qui pouvait être des tibias ou des fémurs passait en froufroutant autour d'eux. Peut-être faudrait-il faire donner les renforts ?

Alors qu'il ne s'y attendait pas, la voix empoisonnée d'Angandir vint égratigner ses tympan.

— N'utilise pas la magie du sang ici, tu es trop faible et ça les attire.

— Sûr, parce que là, ils ne nous ont pas repérés ?

Baldir fixa un court instant les traits liquides du visage au-dessus de lui. Malgré l'air produit par leur course qui en ridait la surface, la ressemblance avec les statues représentant le premier haut-roi dans le royaume des Mille Couronnes était quasi parfaite. Aussi inexpressif et mort que ces squelettes luisant de la taille d'une tour qui venaient vers eux à grandes enjambées.

— Celui-là m'inquiète, commença Baldir en désignant du doigt le monstre tout en os et en hargne qui leur coupait la route. Peut-être serait-il temps de faire donner les légions de Koropts de ta rein...

Les mots laissèrent la place à un long hurlement lorsqu'Angandir bifurqua presque à angle droit en accélérant. Baldir eut l'impression que le premier des hauts-rois avait saisi ses côtes à pleines mains et tentait de les lui arracher comme on arrache les ailes d'une mouche. Le front couvert de sueur froide, il serra les dents tandis qu'ils amorçaient brutalement une montée en chandelle. Le squelette géant les poursuivit de son pas dévastateur, n'hésitant pas à écraser les siens sous ses tonnes de cartilage, mais ils étaient de loin les plus rapides. Néanmoins, par précaution, Baldir leva les jambes quand les serres osseuses cliquetèrent quelques mètres plus bas. Sans ralentir, Angandir effectua une série de zigzags pour esquiver plusieurs salves de billes de cendre puis repiqua vers la paroi si proche qu'elle donnait l'impression d'être en train de leur tomber dessus. Maintenant, ils y étaient. Le temps d'un clignement d'œil, Baldir put voir son corps nu et bossu se refléter sur la surface glacée et polie. Il regretta cet effet de miroir : ses joues étaient de véritables passoires, sa bosse un champ labouré à vif et son pied pendait, mou et désarticulé au bout de sa jambe torve. Pour un peu, il aurait envié l'ample silhouette d'ombre qui le tenait entre ses bras de nuit. Sur le point de percuter la falaise, il nota encore que son oreille gauche manquait à l'appel. Comme il s'y attendait, il n'y eut pas de choc ; aucune porte ne s'ouvrit mais la glace lisse se fendit devant eux comme la chair cède sous le couteau et dès qu'ils eurent progressé de quelques mètres dans la falaise, celle-ci se referma et les avala. Les ténèbres qui les accueillirent étaient saisissantes, tout autant que la température glaciale qui adhérait physiquement à la peau.

Baldir allait faire un commentaire sur son apparence désastreuse et l'impossibilité de se présenter à l'Immortelle Sanne dans cet état quand il comprit que l'élément dans lequel

ils volaient n'était ni de l'air, ni même de l'eau. Plutôt une sorte de gelée extrêmement fluide, assez fluide pour qu'il la respire.

À vrai dire, la matière circulait déjà dans son organisme, réalisa-t-il. La sensation était extrêmement revigorante surtout à l'endroit de ses poumons, et bien que glacial, ce n'était pas désagréable. Jamais ses pensées n'avaient été aussi claires et, tout aussi appréciable, ce froid avait le mérite d'alléger le supplice de ses blessures. Il s'amusa à inspirer profondément pour renouveler la sensation, puis commença à s'intéresser à son nouvel environnement. La tâche était ardue : en plus d'être immergé dans un fluide anesthésiant, il évoluait dans une nuit totale et silencieuse. Autant demander à un fœtus de décrire le monde extérieur. À quelle vitesse volaient-ils ? Il n'aurait su dire, il avait perdu toute impression de déplacement. Pour ce qu'il savait, ils auraient très bien pu faire du surplace. C'est à peine s'il sentait encore les doigts d'Angandir fichés entre ses côtes.

— Sri est vraiment un endroit plein de surprises, voulut-il dire poussé par l'envie de s'entendre parler dans cet élément.

Mais sa bouche ne produisit pas réellement de son audible, comme si une barrière physique empêchait les mots d'en sortir.

— *Ne parle pas en sa présence*, le menaça aussitôt Angandir d'une pensée tout aussi venimeuse que l'avait été sa voix.

— *Et pour le protocole, je m'agenouille ? Je dois la complimenter pour sa toilette ?* formula mentalement Baldir.

Il était difficile de pratiquer l'ironie par télépathie mais il espéra que les images grotesques qu'il avait formées dans son esprit étaient assez parlantes. En pure perte : le Koropt ne manifesta pas plus de réaction qu'un fossile.

Puis Baldir réalisa quel était le sens réel de la mise en garde d'Angandir. « En sa présence ». Sanne était là. Autour de lui. En lui. La prison était une extension de l'Immortelle. La glace noire était sa chair, une chair habitée par une forme primitive de pensée, comprit-il alors qu'en lui, une hydre liquide allongeait mille têtes curieuses. Mais il n'eut pas le temps de paniquer : ils jaillirent à l'air libre et le Koropt le lâcha dans d'autres ténèbres comme on accouche d'un nouveau-né. Un cri s'échappa de la bouche de Baldir en même temps qu'un flot de fluide glacé, tandis qu'il retrouvait la dure réalité de son corps meurtri et gelé.

Il n'y avait pas de sol sous ses pieds mais il ne tomba qu'un instant. Ce qui lui parut être de longues aiguilles de verre le rattrapèrent avec une délicatesse improbable, à peine sentit-il les piqûres sous son dos, et passèrent son corps à d'autres qui le prirent en charge à leur tour. Un concert de tintements secs accompagnait le mouvement rapide et sans à-coup tandis que des traits luminescents zébraient les ténèbres autour de lui et éclairaient un entrelacs labyrinthique.

Soufflant et crachant le fluide, Baldir considéra la nouvelle géographie dont les nuances de vert et de noir évoquaient les marécages suintants de Soth. Les concrétions oblongues et solides qui constituaient la trame de cette toile sans haut ni bas, avaient une apparence tout aussi cassante et effilée que les aiguilles qu'il avait imaginées un instant plus tôt. Seulement, elles n'étaient pas faites de verre, comme il l'avait cru, mais de cette chair noire si délicieusement – c'était le mot qui lui venait à l'esprit – répugnante qui composait le corps-prison de l'Immortelle et qui, quand il ne la vomissait pas, exsudait par tous les pores de sa peau en une multitude de gouttelettes. Une seconde, il suivit, tant bien que mal, ce sillage de bulles de toutes tailles qu'il laissait derrière lui. En les

regardant, aussi légères que l'air, s'éparpiller en se déformant pour finir par s'accoupler d'un baiser-succion aux concrétions à proximité, il se demanda quelle quantité de fluide son organisme avait accumulée. Il obtint un début de réponse quand une série de spasmes essorèrent ses viscères comme s'il s'était agi d'une serpillière et le forcèrent à se vider de plusieurs litres. Il n'avait pas la force de rire, mais l'idée qu'il venait de chier une partie d'un Immortel amena un maigre et fugitif sourire sur son visage tiré.

Piètre réconfort. Il se sentait de plus en plus malade.

Et le ballet aérien dont il était prisonnier n'aidait pas. Certes, les concrétions noires qui se brisaient en deux à son approche s'articulaient avec l'élégance d'échassiers prétentieux et le rattrapaient par une partie de son anatomie – bras, jambes, tête... – avec une grâce empreinte de noblesse, mais pour goûter au spectacle, il aurait fallu, jugea-t-il, en être le spectateur et au moins ne pas être sujet au mal de mer.

Pantelant, il chercha un peu de répit en fermant les yeux mais il imagina alors être entre les pattes d'une foule d'araignées précautionneuses de leur proie et il détestait les araignées. Il sursauta quand des présences abjectes vinrent renifler son aura et avivèrent sa nausée. Des Koropts, identifia Baldir, une foule de Koropts dont il entrapercevait les robes d'ombre glisser avec langueur sur les concrétions. Comme pour Angandir, les traits qui avaient été les leurs autrefois flottaient à la surface de leur faciès liquide. Certains de ces masques figés correspondaient à des souvenirs de statues qu'il avait croisées à Arabesque. Ne venait-il pas de reconnaître le légendaire Igren qui avait participé au combat contre l'Immortel Carn ?

— C'est coquet ici, vous y êtes pour quelque chose dans la déco ? ironisa Baldir à haute voix. Il ricana nerveusement. Angandir me l'a bien caché.

À force d'avoir son corps tourné et retourné en tous sens, il ne savait plus s'il s'adressait aux ombres des ancêtres ou aux concrétions mais parler lui faisait oublier son état lamentable.

— *TAIS-TOI !* La décharge d'images infectes qui composaient l'injonction mentale lui écorcha l'esprit.

Baldir en eut un haut-le-cœur mais rien ne pouvait plus le rasséréner que d'avoir fait mouche et il s'empessa de les défier à nouveau.

— Et sinon, vous allez me faire quoi ? demanda-t-il. Me fesser ? Profitant d'un bref moment de verticalité, il cracha un jet de bile. Je crois avoir atteint aujourd'hui certains sommets en matière de douleur et je ne pense pas que vous puissiez faire mieux.

Mais ils essayèrent. La pensée des Koropts fut trop violente pour qu'elle puisse avoir une signification précise, mais elle était d'une telle brutalité qu'il se mit à saigner du nez, des oreilles et des yeux. Il était encore conscient mais il n'eut pas le temps de répondre. Sa progression stoppa net et des concrétions vinrent s'ajouter à celles qui le maintenaient, mordant ses poignets et ses chevilles, et enroulant sa taille avec tout l'amour d'un bouquet de ronces.

— D'accord, je retire ce que j'ai dit, dit-il à moitié plaisantant, à moitié inquiet.

Mais il ne s'agissait pas d'une punition, comprit-il quand les appendices le firent pivoter, et lui firent franchir un dernier rideau tissé de chair.

C'était comme de sortir d'une jungle luxuriante et de découvrir que le monde avait tout d'une pelote creuse. Il était à la lisière d'une sphère dont il ne percevait pas les limites les plus éloignées. Au centre, une colonne translucide au diamètre invraisemblable pulsait au rythme inégal des éclairs de lumière froide qui cheminaient tels des serpents

fous à travers elle. La matière dont elle était faite semblait avoir la consistance du cristal. Et dire qu'il avait été impressionné par l'architecture d'Arabesque qui faisait ici, en comparaison, tout au plus figure de cagibi. Sans prévenir, la masse de concrétions qui l'écartelaient se mit à s'allonger et le porta vers le haut en direction du pilier central à une vitesse vertigineuse. Il ne put s'empêcher de crier. L'arrêt à mi-chemin fut tout aussi brutal et il eut le sentiment qu'une de ses dents se déchaussait quand ses mâchoires claquèrent l'une contre l'autre. Le maintenant écartelé au-dessus du vide, les appendices à l'extrémité du long bras de chair se fluidifièrent et coulissèrent sur sa peau pour le repositionner en une série de mouvements saccadés et, juste avant de se figer en craquant, le présentèrent à un buste gigantesque qui avait pris forme dans la colonne.

Les dimensions de la sculpture étaient telles qu'elles faussaient la distance et donnaient le sentiment à Baldir d'en être bien plus proche qu'il ne l'était. Taillé dans l'eau cristalline à la manière d'un diamant, le buste féminin resplendissait de ses milliers de facettes à chaque passage des éclairs de lumière et semblait aussi vivant qu'une statue. Les Koropts avaient essaimé autour de la sculpture comme les abeilles autour d'une ruche et, tels des amants transis, les ombres flirtaient avec leur reine en miaulant une seule note aiguë et hystérique. À intervalle très court, un frémissement remontait et descendait la colonne centrale pour se répercuter dans l'organisme-prison tout entier en une longue série de vagues. Il ressentait la force de l'onde jusque dans ses liens. Le cri des Koropts gagna en force.

Un sourire crispé traversa le visage de Baldir quand la présence de l'Immortelle imprégna un peu plus la matière hybride qui l'emmaillotait. Il la sentit couler, perverse et froide entre ses cuisses, sur son front, jouant avec les rugosités de sa bosse, s'infiltrant dans sa bouche par les perforations dans ses joues, et explorant la partie supérieure de son œsophage. Il ne put empêcher un tressaillement quand le fluide s'insinua dans son anus en une reptation rapide et flirta avec ses entrailles. Il grimaça.

— *Tu n'apprécies pas mes caresses ?* Ce fut plus ou moins ce que signifia la pensée de Sanne qui le frappa comme un marteau brise le crâne d'un mouton à l'abattoir et lui fit comprendre que jusque-là, elle n'avait pas été totalement présente.

Incapable de répondre immédiatement, Baldir regarda les yeux aussi grands que des petits lacs s'ouvrir lentement et révéler des néants de haine, une haine insoutenable qui leva une tempête de sentiments contradictoires dans son cerveau déjà mis à mal par les Koropts.

— Trop sans doute, réussit finalement et péniblement à répondre Baldir. Il était à bout, et sa langue était lourde et douloureuse, mais il ne pouvait se résigner à communiquer par télépathie. J'ai jamais pris un tel pied, et c'est bien dommage qu'on ne continue pas plus loin, dit-il en se rendant compte que son corps exsudait rapidement les restes de fluide.

La pointe aiguë de la pensée suivante vrilla le cerveau de Baldir et bouleversa le peu d'ordre qu'il était parvenu à y remettre. Il comprit vaguement que Sanne manifestait sa désapprobation quant à sa conduite et lui rappelait son rang et son humanité.

— Je ne le resterai pas longtemps, répondit Baldir.

Sa voix était un filet à peine audible. Il lui semblait maintenant qu'une brume aqueuse voilait ses yeux. Il cilla plusieurs fois et découvrit qu'il pleurait. Le sel des larmes qui avaient coulé dans sa gorge piqua son palais.

Baldir perdait pied et son esprit peinait à traduire en mots les images que l'Immortelle continuait de projeter en lui.

Le temps jouait contre eux, lui communiquait Sanne, et elle désirait plus que tout qu'il libère la Table et la brise avec le Marteau des Moens. Une impression de chaleur se diffusa dans tout son être quand elle se fit caressante et brûlante d'amour, l'appelant « mon frère », le flattant pour sa persévérance dans le labyrinthe. Elle le mit en garde contre ce Sadourak rencontré sur le port qui n'en était plus vraiment un et il vit d'autres visages, une jeune fille crachant des dagues, un jeune guerrier autour duquel s'était lové un serpent dragon, une brute à l'aura de feu portant sur ses épaules « Petit Furet », un loup au pelage blanc qui courait aux côtés d'un ours et d'un rat.

Il rit nerveusement.

— *Ne sois pas trop sûr de toi, petit frère, les humains et même nos frères et sœurs essaieront de nous voler notre vengeance. Sois prudent.*

Baldir avait envie de danser, de se retirer sous terre, de s'arracher un doigt avec les dents. Quelque chose n'allait pas, n'allait plus. Est-ce qu'il devenait fou ? Comme Caldric à son retour de Sri ? Des sons et des paysages se heurtaient dans sa tête, et une multitude d'odeurs pestilentielles lui empuantissaient le crâne. Il ne parvenait plus vraiment à comprendre l'Immortelle. Il était au milieu de géants plus grands que des montagnes et leurs poings s'abattaient tout autour de lui, et brisaient les maisons et les remparts de la ville où il se tenait. Le visage du jeune Sadourak – encore lui – ouvrait une bouche démesurée et tentait de l'avalier. Des hordes de démons carnéens rampaient devant lui et alignaient à ses pieds les têtes fraîchement coupées des chevaliers sadouraks. Des mi-bêtes mettaient le feu à un village et massacraient ses habitants sous l'œil morbide de Sri. Et puis soudain, il se vit lui, silhouette tordue qu'un long ricanement d'aliéné agitait de violents soubresauts. Un long bras fibreux le retenait prisonnier au-dessus d'un gouffre ceint de murailles, face au visage ciselé de lumière de Sanne. Il se trouva gros, ridicule et fou. Puis il chuta vers le haut avec cette idée – ou cette migraine – en tête qu'il fallait qu'il réveille les premiers enfants de Carn. Il eut vaguement conscience des bras éthérés qui l'enveloppaient et du persiflage des ombres qui l'emmenaient. Son cœur semblait s'être arrêté de battre. Il voulut fermer les yeux mais ils étaient déjà fermés.

Et ce fut tout.

Il avait sombré, une fois de plus.

— *Le maître doit se réveiller, il n'y a plus rien à manger.*

Le concert rocailleux parvint aux oreilles de Baldir en même temps qu'une première sensation, fraîche, au bout des doigts qui contrastait avec la fournaise en coton dans laquelle il reposait. Peu à peu, ses sens se réveillaient, une odeur de chlorophylle qui lui chatouillait le nez, le murmure d'un ruisseau tout près, une touffe d'herbe sous sa paume moite, l'eau où baignait sa main gauche, le poids de petits rochers sur son dos, autant d'informations qu'il ne parvenait pas à interpréter. Sa mémoire régurgitait ses souvenirs au compte-goutte.

— Où je suis ? demanda Baldir en luttant pour soulever les enclumes – ou étaient-ce ses paupières ? – qui lui fermaient les yeux.

— *La femme du maître s'est enfuie sur le dos d'un serpent-ailé avec un humain,* continuèrent les voix.

Les Grolshs. Tout lui revint en cascade. Sri. La confrontation avec Guéneros et les ancêtres, sa rencontre avec Sanne.

Mais il était vivant et – pour une raison qu'il lui restait à découvrir – couché sur le

ventre, nu, au milieu d'une forêt, près d'un cours d'eau dont le chant, quoique affaibli par l'été, le ravissait. Et surtout, il y avait toutes ces couleurs qui lui sautaient aux yeux – grands ouverts à présent – et lui taillaient un sourire de bienheureux en travers du visage. Jamais il n'aurait cru être ému par le vert un peu brûlé des fougères, ou par la robe rouge carmin d'un bouquet de champignons. Même l'écorce grumeleuse et grisonnante des chênes trapus le comblait de joie.

— *Bougez-vous, petits merdeux !* ordonna-t-il joyeusement.

Les Grolshs sautèrent à bas de son dos en piaillant tandis qu'il se redressait prudemment sur sa jambe qu'il savait valide. Mais il s'inquiétait pour rien : les vers avaient mieux travaillé sur le Baldir d'Ern que sur celui de Sri, et son pied flasque ne l'était plus. Ses doigts palpèrent ses joues et, à la place des trous, trouvèrent de minuscules cicatrices creuses assez vilaines au toucher.

Mieux que rien, pensa-t-il en s'assurant ensuite que ses oreilles étaient bien toutes deux à l'endroit où il les avait laissées avant de partir pour Sri. Et elles l'étaient. Comme ses boucles blondes.

— *Nous pourrions manger la reine si nous la retrouvons ?* demandèrent les démons avec cette gourmandise qu'il leur connaissait bien.

— *Si nous la retrouvons, peut-être que je vous la laisserai, mais il y a peut-être plus urgent à faire*, dit-il en inspectant le reste de son corps.

Il ne trouva aucune séquelle mais, par prudence effectua une longue série d'exercices pour vérifier que la machine fonctionnait bien.

— *Le maître est-il devenu fou ?* demandèrent les Grolshs qui le regardaient, nu sous l'ardent Camerune.

— *Non*, dit-il après une dernière flexion.

Il alla, satisfait et suant, tremper ses fesses dans le ruisseau à l'ombre d'un grand rocher. Les boules de granit le rejoignirent en pataugeant et grimpèrent s'agglutiner sur sa bosse. La voûte des chênes était basse et leur branchage si serré que les trouées étaient rares hormis à l'aplomb du petit cours d'eau. Il planta son regard dans le ciel pâle de chaleur. Camerune avait à peine commencé sa descente et tapait encore fort sur la forêt.

— C'est bon d'être de retour.

Il pianota sur son ventre de l'air de celui qui est repu. Il se sentait bien, en pleine forme, épanoui comme jamais.

— *Bon, maintenant, vous allez me raconter ce qui s'est passé ici, mes petits, et ensuite nous mettrons le cap sur Arabesque.*

Comme à chaque fois qu'il émergeait d'un nuage, Baldir soupira d'aise quand les rayons de Camerune vinrent sécher sa carcasse frigorifiée. Au départ, voler à haute altitude pour profiter du couvert du plafond nuageux avait semblé une bonne idée. Maintenant qu'il reniflait et toussait, il n'en était plus si sûr. Les quatre jours de voyage et le vent collé à sa figure comme une merde à son brodequin avaient été exténuants et le massacre de villageois à chaque escale, bien que distrayant au début, n'avait amusé réellement que les Grolshs. Les petits démons s'étaient postés comme à leur habitude sur sa bosse, leurs pattes-griffes bien arrimées dans la corne épaisse. Par chance, l'altitude avait un pouvoir calmant sur eux, peut-être parce qu'ils n'avaient nulle part où s'enfuir, conclut Baldir en ralentissant jusqu'à adopter un vol stationnaire. Une bourrasque manqua de peu de rabattre par-dessus sa tête la mélasse d'artères et de veines greffées à

son dos.

Il était assez fier de cette « cape » qu'il avait tissée magiquement. Une à une, il avait soudé les veines encore tièdes de ses premières victimes, et une fois obtenu une sorte de haillon organique, l'avait simplement jeté sur ses épaules. Les artères étrangères s'étaient rapidement enfoncées dans sa chair et naturellement accouplées à son cœur. La douleur avait été suffocante et avait bien duré quelques minutes, le temps, avait-il estimé, que son système transforme et assimile le sang étranger. Exceptées la sensation d'être plus grand – ou plus gros – et l'impression qu'un poids le tirait en arrière, il n'avait pas ressenti de grands changements et surtout pas les accès de faiblesse qu'il avait redoutés. Il était comme ces chameaux de Joth qui accumulaient des réserves d'eau dans leur bosse, sauf que sa bosse à lui était juste une excroissance de peau morte, laide et inutile, et les réserves dans sa « cape » organique contenaient du sang et non de l'eau.

Il n'y avait pas que des avantages : toutes les deux ou trois heures, il était forcé d'atterrir pour trouver de généreux donateurs. Sans compter l'impression d'être dans un abattoir : le sang tiède dégoulinait sur lui en permanence et son odeur rance lui polluant les narines. Ce qui n'était pas pour gêner les Grolshs qui s'en délectaient.

Baldir perdit un peu d'altitude jusqu'à avoir une vue dégagée sur le pays et stoppa sa descente. Tournant lentement sur lui-même, il espérait que cette fois-ci, il apercevrait Arabesque. Vue du ciel, la Petite Angande était une mer de collines aux pentes interminables et douces sur lesquelles glissaient les longues ombres des mastodontes vaporeux qui paissaient tranquillement dans le ciel. Les bois alternaient avec les champs d'émeraude ou d'or qui découpaient la campagne en parcelles rectangulaires que longeait presque toujours le trait sinueux d'un chemin ou d'une route. La région était fort peuplée et les terres cultivées, nombreuses.

— *Le maître s'est perdu.*

— *Taisez-vous*, dit-il en continuant de tourner.

Il en était à son troisième village et à deux châteaux, quand un sourire dérida enfin son visage fatigué. Elle était là, dans le lointain, campée de guingois sur sa colline en sabot, Arabesque, marquant le paysage de son empreinte de granit. À cette distance, on l'aurait dite pas plus grande qu'une vieille pièce de monnaie, et tout aussi cabossée.

— *Nous sommes arrivés*, annonça Baldir aux Grolshs agrippés à sa bosse.

— *Le maître devrait se poser*, jacassèrent-ils.

— On va voir.

Baldir devinait à peine la séparation entre la ville basse et le palais-forteresse mais il plissa tout de même les yeux pour essayer d'apercevoir où en était le siège. En pure perte. Il distinguait seulement quelques points minuscules tournoyer dans les airs çà et là au-dessus de la capitale.

Des corbeaux sûrement, pensa-t-il avant de se rendre compte de sa bêtise. Il était bien trop loin pour qu'un oiseau soit visible. C'était plus gros, beaucoup plus gros. Seuls les enfants des Immortels pouvaient atteindre cette taille, et il n'en connaissait qu'une sorte à s'aventurer dans les Mille Couronnes : la progéniture de Carn que seuls les mages de Gonoth savaient invoquer. Cela signifiait que la guerre entre la conspiration et le haut-roi s'était terminée en faveur des premiers car nul dans les Mille Couronnes ne pouvait rivaliser contre les sorciers et les démons. Excepté la Forteresse Grise.

— Je crois que Caldric ne m'avait pas menti en m'annonçant que les Sadouraks allaient mourir, dit Baldir.

— *Le maître devrait se méfier des mages et être prudent.*

— *Ne m'avez-vous pas affirmé que les enfants de Carn m'étaient dévoués ? Qu'ai-je à craindre alors si les démons sont avec moi ? Les chevaliers et leurs écuyers en collant ? Les premiers, je les ferai cuire dans ces marmites qui leur servent d'armure, et les seconds, je vous les laisse, je déteste les hommes en collant.* Il poussa une série de ricanements brefs. *Non, seul Bachul et ses rejetons, les Ssirs, pourraient me donner du souci mais rien d'insurmontable.*

— *Le maître oublie le jeune guerrier invisible et son serpent-ailé, il portait l'anneau d'Orth.*

— *Je ne l'oublie pas, dit-il sur un ton agacé, comme je n'oublie pas qu'il a enlevé ma reine.* Du sang perla sur son front et la cornée de ses yeux s'opacifia à peine. *Rassurez-vous, il ne me surprendra pas comme il vous a surpris, mes mignons.*

Prudents, les Grolshs ne répondirent pas au sarcasme et se contentèrent d'émettre des bruits de silex avec leur bouche.

— Maintenant, il est temps de trouver un lit où allonger mon corps. Je suis fourbu, dit Baldir en s'étirant.

Il jeta un regard alentour à la recherche d'une grange ou d'une ferme, et trouva ce qu'il voulait : un hameau perché sur un mamelon cerné par des champs de blé et des pâtures à vaches. Ici, la guerre n'avait pas marqué la campagne. La cause devait en être la grande forêt en forme de fer à cheval qui enfermait la petite bourgade dans un enclos végétal dont la seule porte était la route du sud-ouest. Baldir dénombra quelques groupes de paysans travaillant aux champs, et des petites silhouettes qui couraient entre les maisons du hameau. Rien de très menaçant.

— *Le maître nous laissera en manger quelques-uns ?* demandèrent à l'unisson les Grolshs.

— *Nous verrons une fois que j'aurai dégotté une nouvelle tunique, de nouvelles chausses, et fait le plein d'hémoglobine.* Il ricana.

Les veines les plus fragiles de la cape greffée à son dos cédèrent quand il effectua un large virage plongeant dans la direction du hameau et le sang ainsi libéré teinta de rouge le ciel derrière lui.

La nuit était encore neuve quand Baldir aperçut au bout de la plaine la couronne de points lumineux qui hérissait les remparts d'Arabesque. Il avait mal évalué la distance. Mais le retard sur ses prévisions s'expliquait aussi par cette subite rage qui s'était emparée de lui quand il avait vu l'adolescente rousse. Peut-être parce qu'elle ressemblait à Pyrenne ? Peut-être parce que son ricanement compulsif n'était pas le seul héritage de Sri ? Baldir n'en savait rien. Résultat de cette boucherie, il ne restait plus un habitant vivant – hommes, femmes, enfants ou animaux – dans le hameau quand il l'avait quitté, et sa « cape » n'avait plus rien d'une cape. Une traîne d'artères et de grosses veines de près de trois mètres de long s'agitait au gré du vent derrière lui. Le fardeau était considérable, et sans le sortilège de vol, il ne savait pas s'il serait encore capable de mettre un pied devant l'autre.

Au sol, des soldats qui l'avaient repéré donnèrent l'alerte. Une trompe sonna une longue et unique note. Il puisa dans ses réserves de sang, accéléra et grimpa d'une centaine de mètres. Il n'avait plus besoin de voler en rase-mottes maintenant qu'il était si proche. L'air était frais pour la saison. C'était agréable.

— *Il y avait des mages et des soldats en bas*, dirent avec appétit les petites boules de granit en revenant se percher sur sa bosse et sa tête. Baldir devait sans cesse les rappeler à l'ordre pour les empêcher de boulotter sa nouvelle tuyauterie. *Le maître devrait se poser*, mendiaient les petites boules affamées.

— *Vous pouvez toujours sauter*, répondit Baldir.

Ce n'était pas la première fois que des soldats de l'usurpateur le repéraient mais il ne s'en souciait pas : aucun coursier n'aurait été capable de l'égalier, encore moins de voler, et avec ce qui coulait dans son dos, il se sentait de taille à affronter une petite armée.

Il reluqua Sri, clin d'œil lunaire entre les nuages espacés, dont la lueur argentée grisait la nuit, puis se concentra à nouveau sur son objectif qui se rapprochait rapidement. Il apercevait déjà les lignes sombres des rues principales découpant la ville en quartiers et les longs toits en biseau du palais-forteresse. Il était encore trop loin pour voir les dégâts causés par le siège, mais la campagne qui défilait sous lui exhibait, elle, les stigmates de la guerre. Champs brûlés plus noirs que la nuit, demeures incendiées, absence des aboiements des chiens, parfois l'odeur fugitive d'un charnier que lui portait le vent, chariots abandonnés à la croisée d'un chemin, il n'y avait pas une once de terrain qui n'apportât son sinistre témoignage.

Les idiots s'entre-tuent et ignorent la seule véritable menace, pensa-t-il en montant en flèche vers un cumulus de la taille d'une montagne. Dès qu'il fut à l'abri de la robe vaporeuse, il se prépara.

Il était temps de renforcer son arsenal. Il allait passer en force.

Telle une comète à la queue ensanglantée, Baldir jaillit du nuage et fondit en piqué vers Arabesque. Les bras plaqués le long du corps par la résistance de l'air, les yeux plissés, il corrigeait sa course à mesure qu'il se rapprochait du sol, de façon à arriver au-dessus du palais-forteresse. Les Grolshs s'étaient arrimés à sa bosse avec leurs pattes-griffes. La ville grossissait à vue d'œil de seconde en seconde et emplissait déjà presque totalement son champ de vision. Légèrement éclairés par la clarté de Sri, les toits, les tours et les remparts faisaient ressortir le dessin des rues asphyxiées d'ombre que Baldir reconnaissait à présent. En tout point identique au tracé du labyrinthe, et farci de cette saloperie de magie qui l'avait forcé à entrer dans la tour et envoyé sur Sri, la rune de la taille d'une cité reflétait tout le génie de l'architecte-sorcier.

Il s'aligna sur l'un des dômes qui surmontaient le toit de la salle du trône. Les couleurs des vitraux brillaient doucement, signe que le haut-roi y tenait cour malgré l'heure tardive ; c'était une aubaine. Il augmenta encore sa vitesse et bondit en avant. Le vent protesta en sifflant. La douleur dans ses tympans se fit plus aiguë. Comme il découvrait la vingtaine de formes grossières avachies au sommet des tours, sa rétine blanchit doucement et un jour sans ombre se leva. À présent, il aurait pu compter les tuiles en ardoise bleutée qui couvraient les toits. Mais c'était les Gors aux ailes cuivrées qui retenaient son attention. Ils avaient étiré leurs grands corps de cuir et humaient l'air de leur muflle. Ils ne le voyaient pas, il était invisible, mais leur instinct de chasseurs les avertissait d'un danger. Leurs ailes se déployèrent et battirent lourdement dans l'air. Ils décollèrent.

— Ils ne m'ont pas l'air si amicaux que ça, marmonna Baldir entre ses dents.

— *Ils n'ont pas reconnu le maître*, caquetèrent les Grolshs qui s'étaient réfugiés dans sa traîne. *Le maître est invisible. Dès qu'ils sauront qui est le maître, les enfants de Carn*

le suivront.

— *Nous verrons*, répondit Baldir en essayant de basculer les pieds en avant en vue de son atterrissage.

Chahuté par le vent, il parvint après quelques culbutes à se repositionner. Il resserra le maillage aux nervures métalliques qui gainait à présent entièrement son corps et celui de ses petits démons. Son nez se mit à saigner tandis que son corps pompait gloutonnement sur les artères qui partaient de ses épaules. La pensée d'un mage bruissa dans son esprit alors qu'il se préparait à l'impact.

— *Qui es-tu ?*

Baldir ne se donna pas la peine de répondre, ni de changer de cap quand deux Gors voulurent lui couper la route. Il passa entre eux comme la foudre et pulvérisa une des coupoles de verre sans ralentir. Avant l'impact avec le sol, il aperçut brièvement une foule de courtisans et de chevaliers massés derrière les deux lignes de gardes, et quelques personnages près du trône. Puis le dallage de granit explosa sous ses pieds, criblant de débris ceux qui se trouvaient à proximité. Son corps blindé encaissa, mais l'onde de choc qui remonta dans ses os lui fit l'effet de ne plus être qu'une mâchoire démontée par un uppercut géant. Sans la force du sortilège de vol pour le soulever du sol, il se serait écroulé. Groggy et douché par les éclats de verre du dôme, il s'éleva au-dessus du chaos. Un garde était agenouillé et tenait entre ses mains sa tête rougie de sang ; un autre gémissait sur le tapis les jambes broyées par un énorme chandelier de bronze ; certains, allongés, ne bougeaient plus ; la plupart, saisis, restaient en retrait à l'abri des piques que les gardes pointaient sur l'intrus. Seul un jeune prince couronné d'argent s'avança vers Baldir, l'épée au clair, mais un regard de celui-ci le fit stopper.

— *Il est pour nous ?* demandèrent avidement les Grolshs qui avaient sauté à bas de leur perchoir et roulaient vers lui.

— *Plus tard*, leur répondit Baldir en volant vers le dais royal, sa traîne horrible, dressée de toute sa hauteur, recourbée au-dessus de sa tête comme la queue d'un scorpion. Ses yeux changèrent de teinte et des toiles microscopiques se déployèrent dans son système respiratoire. Veuillez excuser mon retard, dit-il à l'adresse du groupe qui entourait le nouveau haut-roi.

À voir leurs mines, il avait réussi son entrée. L'usurpateur Gorgass s'était levé de son trône de chêne et, hochant sa tête léonine d'un air abasourdi, avait reposé le pamplemousse qu'il tenait en main dans une grande corbeille en bois pleine de fruits. Les traits marbrés de Bachul, qui se tenait à la droite du Lion de Brann, étaient contractés et ses yeux en étoile étincelaient de rage. À en juger la fine pellicule grésillante qui épousait sa silhouette élancée et dressait les poils de la collerette en fourrure de sa robe, il n'avait perdu ni son temps ni son sang-froid mais son sortilège de protection n'effrayait pas Baldir. Il reconnut les deux mages qui l'accompagnaient. À gauche du dais royal, Miekilas et son allure de gamin attardé guettait un signe de l'archimage. Il avait les lèvres déjà entaillées et de la poudre jaune ruisselait le long de ses doigts nerveux. Puliss avait reculé prudemment et s'était collé à la tenture d'un rouge cramoisi qui pendait depuis le haut plafond. Il y avait aussi un chevalier défiguré qui portait un haubert de vieille facture et dont la gueule patibulaire avait tout de celle d'un soudard. La lourde chaîne qui pendait à son cou faisait de lui le premier conseiller. Trois des quatre Ssirs s'étaient portés devant l'archimage d'Osseroth tandis que le dernier contournait Baldir. Leurs langues vipérines dardaient depuis l'ombre de la capuche de leurs grands manteaux. Ils étaient les seuls

avec le petit vieillard à gueule d'écorce à ne pas s'être laissé surprendre. Ce dernier, un Lorss sans aucun doute, avait dégainé une méchante dague droite et jaugeait l'intrus de son regard d'assassin.

— Alors, quel sujet abordons-nous ce soir ? Et où est le haut-roi, je ne le vois nulle part ? Et Asurbias ? Sont-ils malades ? s'informa Baldir sur un ton badin.

Tandis qu'il invoquait un ectoplasme magique dans sa bouche, il perçut à la limite de son champ de vision les silhouettes enténébrées des Nülthraths. Les fauves sortaient l'un après l'autre de l'ombre des allées extérieures. Baldir entendit les puissants battements d'ailes se faire de plus en plus nombreux derrière lui, une pierre céda sous un sabot, puis une autre, suivi de sons mats et du bruit du verre qui se brise ; les Gors se posaient un par un dans la salle. Il espéra que les Grolshs ne lui avaient pas menti à propos de l'allégeance des démons.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce merdier qu'il nous chante et qui c'est ce monstre ? s'emporta enfin Gorgass. Il poursuivit sans attendre de réponse : Bachul, si c'est un de tes...

— Un monstre, c'est flatteur, vraiment, releva Baldir d'un air faussement fâché.

— Majesté, je vous présente Baldir, intervint doucereusement l'archimage d'Osseroth. Le timbre bas et égal de sa voix en accentuait la cruauté. Vous le connaissez peut-être comme étant le bouffon de Caldric. C'est celui qui, selon la rumeur, a assassiné vos enfants et la plupart de la noblesse retenue en otage par votre prédécesseur.

— Mes enfants, répéta Gorgass en secouant la tête. Tu m'as débarrassé de cette descendance à cervelle d'oiseau. Il éclata d'un rire puissant. Eh bien, archimage, qu'est-ce que nos démons attendent pour le massacrer ?

— Ça ne peut être aussi simple, lui répondit Bachul, ses yeux étoilés essayant de sonder Baldir. Je pense comme vous que nous devons l'éliminer, mais je ne suis pas sûr que cela soit possible, conclut-il simplement en regardant les Nülthraths qui encadraient à présent le dais royal et le fixaient de leurs gueules de nuit.

Pendant quelques secondes, personne dans la salle ne bougea, ni ne parla. Près des hautes portes de fer, une femme blessée alternait gémissements et sanglots.

Baldir profita du flottement pour nourrir le lien qui l'unissait à l'ectoplasme qu'il gardait au chaud dans la bouche. Bachul avait laissé entendre qu'il n'avait peut-être plus la maîtrise des démons de Carn. Le sourire de l'archimage, aussi affilé qu'un rasoir, s'était crispé sur sa peau d'ivoire. Il hésitait. Il n'avait pas toutes les réponses mais il savait que la situation n'était pas à son avantage. Il n'était pas le seul : le vieillard Lorss fouillait les plafonds à la recherche d'une issue.

— Comment ça : « Je ne suis pas sûr que cela soit possible » ? finit par demander Gorgass à qui la situation échappait complètement. Il dégaina son épée et se tourna vers Bachul. Encore une fois, qu'attends-tu, mage, pour lâcher tes démons sur lui ? Par mes ancêtres, pourquoi restes-tu ainsi ?

— Parce qu'il a deviné qu'ils n'obéissent qu'à moi, répondit tardivement Baldir sans quitter Bachul des yeux. Les enfants de Carn n'ont pas oublié ce que vous avez fait à leur père.

Un Nülthrath avança jusqu'au Ssir qui s'était placé sur la gauche de Baldir et feula dangereusement. Les cinq autres se joignirent à lui.

— Bachul ? appela Gorgass. Il dit vrai ?

L'usurpateur avait reculé d'un pas et surveillait les larges et hautes silhouettes des démons ailés qui attendaient derrière Baldir.

— *Gors, montrez à ce pantin que vous n'obéissez qu'à moi*, ordonna Baldir. *Massacrez les humains.*

Il ne se retourna pas quand retentit un hurlement, suivi d'une sorte de bousculade, de toute une série de cris et de bruits sourds de corps qu'on cogne ou qu'on projette contre la pierre. Baldir ne voyait pas les Grolshs mais il savait différencier les cris, interminables, de leurs proies, et ceux, très brefs et étouffés, des victimes des Gors. Gorgass laissa échapper son épée et regarda le massacre sans un mot.

— Mais je ne veux pas être ingrat, après tout, vous m'avez rendu service en décapitant l'ordre sadourak, reprit Baldir un peu plus fort pour couvrir les cris. Il leur adressa un clin d'œil et ricana. Je vous garderai donc auprès de moi une fois que vous serez mort.

— J'ai découvert l'entrée sous les caves. Je sais ce que tu veux et ce que tu cherches sous le palais. Tu ne survivras pas à l'incarnation, le prévint Bachul. Tu ne gagnes rien à briser la Table.

— Détrompe-toi. Je trouve une certaine satisfaction à être l'artisan de ce gros bordel que je vais laisser après ma mort... si je meurs. Mais ça ne te concerne pas. Baldir ricana. Ça ne te concerne plus.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je te le donne ! proposa soudain l'usurpateur. Tu seras mon magicien. Gonoth est à toi.

— Vous êtes un idiot, Gorgass, lâcha Bachul ; et toi bossu, nous nous retrouverons. Je ne te laisserai pas faire.

— Non, tu ne me laisseras pas faire, mais tu mourras, dit Baldir. *Exterminez-les tous*, commanda-t-il aux démons. Puis, il cracha l'ectoplasme sur Bachul.

Il n'y eut que la dague du Lorss pour être plus rapide que lui. Mais aucun acier aussi vif soit-il ne pouvait venir à bout des défenses de Baldir. La pointe se brisa sans endommager le fin maillage enchanté et Baldir vit avec satisfaction l'ectoplasme pénétrer la peau marbrée de l'archimage de Gonoth. C'était fini. Personne ne s'échapperait désormais.

Chapitre 8 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Côte nörde.

Reflet de la guerre sur Sri, les chefs nördes, aiguillés par les ombres des gardiens et des Koropts, s'affrontent sur terre comme sur mer. Les voies maritimes n'étant plus sûres, les navires en provenance du port de Pragrald ou du royaume de Garderanne ont cessé tout commerce avec les clans nördes.

Porté par la manifestation du Koroït Angandir, Sanne aventura son esprit en dehors de son corps-prison et le lança comme un trait dans l'éther. Engagés dans la bataille contre les falaises de chair noire, les gardiens virent la Reine de Sri trop tard. Elle fut sur Ern avant même qu'ils ne décident de la poursuivre et à Meleter avant qu'ils n'aient franchi le néant entre les deux astres.

Sakrajka l'attendait au sommet de sa tour. Sa masse bercée par la douce brise océane, il contemplait de sa constellation d'yeux rubis la réalité lépreuse grignoter sa cité rêvée. Le port n'était plus que ruines et décombres, et déjà les abords du centre succombaient aux affres de l'horrible vérité. Pour l'apaiser, les fidèles Onirks qui l'entouraient caressaient sa fourrure épaisse de leurs mains sans doigts. Le duvet bleuté qui recouvrait leur épiderme avait perdu de son lustre et était lui aussi taché de poussière. Des tumeurs malignes déformaient leurs têtes aplaties.

— Je savais que tu viendrais, ma sœur, et ma réponse est non, dirent les voix de Sakrajka d'un ton mal assuré quand une grande ombre occulta l'astre Camerune. Ma fille Sambraze a péri pour te contenter, c'est bien assez. Et même si je le voulais, je ne pourrais rien. Ils sont hors de portée.

— Tu n'as pas le choix, persifla Sanne. Et cesse de me mentir : le pantin Volz a dérobé l'œil que tu avais confié au jeune humain Sable. Tu peux encore intervenir.

Les Onirks se pressèrent contre leur maître pour le réchauffer quand la température chuta de plusieurs degrés.

— Nous ne pouvons rien contre lui. Pourquoi insister ? geignirent les voix. Son pouvoir est trop grand.

— Tout pouvoir a ses propres limites, c'est dans la nature des choses, et pour ce qui est du tien, à ce que je sais, c'est toi-même qui en as libéré l'humain Deïal.

— Je l'ai fait pour ma fille, prétexta Sakrajka, le Golem l'aurait tuée de toute manière. J'ai préféré lui reprendre moi-même la vie que je lui avais donnée. Tout était joué. Et tu sais que l'esprit de l'humain aurait vaincu mes illusions.

L'ombre émit une série de craquements aigus que Sakrajka savait être un rire moqueur.

— Tu as eu peur, mon frère, mais je ne t'en veux pas d'être un lâche. Je veux seulement que tu retiennes le Sadourak. Notre frère Oboss est près de se réincarner, le Marteau est en route, et la Table sera bientôt à nous et brisée. Nous allons être à nouveau

libres. Ta cité retrouvera sa grandeur d'antan. Nous épargnerons une partie de l'humanité et te la donnerons en récompense.

— Meleter est morte, soupirèrent les voix. Sakrajka ouvrit ses bras comme pour englober la cité. Et c'est moi qui suis la cause de sa déchéance et non les humains. Qu'ils reviennent rêver à Meleter ne changera rien. Je suis las. Je l'ai compris à son contact. Il...

— Au contact de qui, mon frère ? cracha l'ombre de Sanne. Pour qui le prends-tu ?

La question poignarda l'esprit multiple de Sakrajka qui émit toute une série de plaintes. Les Onirks, impuissants, le serrèrent de plus près.

— Ma sœur, tu sais de qui je parle, tu sais qu'il porte son odeur ; nous ne pouvons nous opposer à lui, il est envoyé par...

— Ne prononce jamais son nom en ma présence ! Notre Père est mort le jour où il a pris parti pour les humains. Il nous a trahis. L'ombre grandissante occulta Camerune et la température dégringola. Les Onirks refluèrent malgré eux. Il nous a trahis, répéta l'Immortelle.

— Ne me torture pas, supplia Sakrajka. Ne me torture plus. Tout est fini pour moi. Laisse-moi en paix.

— Tu nous dois cela, tu le dois à notre frère Carn. Pense à son agonie, pense à ses souffrances : les humains doivent payer. Sanne s'était faite moins tranchante. Et je t'assure qu'il n'y a rien entre Deïal et notre Père...

— Laisse-moi ! la conjurèrent les voix, mais Sakrajka avait déjà capitulé et Sanne le savait.

— Emprisonne Deïal s'il retrouve Volz, dit Sanne. Tu ne le regretteras pas.

L'ombre se projeta vers le ciel embrumé.

— Allons, rapprochez-vous, mes fidèles, dirent les voix aux Onirks une fois que la chaleur de Camerune fut revenue. Serrez-vous contre moi, il ne nous reste plus beaucoup de temps. Bientôt nous dormirons profondément. Il regarda tristement une maison perdre ses parures colorées et reprendre son aspect délabré. Oui, bientôt, quel que soit le vainqueur, nous reposerons pour toujours en mon songe.

ooOoo

Le matin n'avait pas encore trouvé son chemin à travers la nuit quand les branches des sapins craquèrent en s'écartant pour laisser passer la jylfg. Un hibou tenant un mulot entre ses serres s'envola en chuintant son mécontentement d'être dérangé pendant son repas. La femme s'arrêta au milieu du bivouac, sous le regard de Gundrild qui s'était levé en l'entendant et avait empoigné sa hache. Une robe de laine grossière enveloppait la silhouette de la tête aux pieds. On ne voyait guère que les mains de poupée et le masque tremblant sous la capuche où naissaient, vivaient et mouraient les visages de tout un peuple. On l'aurait dit dépourvue de hanches et d'épaules.

Il n'y avait que Gundrild, de garde, qui l'avait entendue. Allongés autour du feu, Deïal et Sable dormaient tout contre le Moen qui, assis sur ses talons, se reposait face au foyer de bûches crépitantes. Les paupières aux cils de fer de Pandrol s'étaient fermées sur son regard lunaire et sa peau habituellement d'un rouge cramoisi avait pris la teinte de la lave froide. Un fourneau n'aurait pas paru plus solide.

— Mon peuple ne dort jamais, avait-il dit après une énième question de Sable, je ralentis juste mes fonctions vitales pour économiser l'odrôn. Nos réserves baissent.

Sable avait ri, Pandrol s'était emporté, ils s'étaient tous deux fâchés comme à leur habitude, avaient ensuite ergoté pendant des heures, le Moen finissant par admettre qu'il y avait beaucoup de similitudes entre ses périodes de veille et le sommeil des humains.

Le Nörde baissa la tête par respect quand la jylfg fit un pas vers la silhouette du Sadourak et se tint penché au-dessus de lui. Deïal n'avait plus porté son épée de feu blanc depuis son combat contre la créature de fer. C'était étrange qu'un homme détenant une si grande puissance, capable de détruire des montagnes et de vaincre des créatures immortelles, puisse paraître aussi vulnérable, pensa Gundrild. Il avait la stature d'un homme à la santé déclinante. Un enfant d'une dizaine d'années l'aurait flanqué à terre s'il n'y avait eu son pouvoir. Le guerrier nörde savait qu'il ne fallait pas s'y fier. Sable lui avait dit que le Golem de fer l'avait littéralement déchiré en deux et pourtant, il était là. Même ses cicatrices d'avant leur emprisonnement à Godondsor avaient disparu. Il aurait tout aussi bien pu naître la veille.

De sous un pan de sa robe, la jylfg sortit un galet blanc et un os pointu, tous deux gravés de signes cunéiformes, et les frotta l'un contre l'autre en psalmodiant dans un langage inconnu, aux sonorités bestiales. Peu après, Gundrild perçut un long sifflement montant dans les aigus comme s'il descendait droit du ciel. Instinctivement, il leva la tête mais ne vit rien que des branches et quelques étoiles clignotantes.

La jylfg avait cessé de chanter et regardait Deïal, sa main droite passant et repassant au-dessus du jeune visage. Gundrild vit les traits doux s'assombrir et le corps maigre se recroqueviller comme pour protester contre une intrusion. Par pudeur, et aussi par crainte, il alla asseoir sa grande carcasse au pied d'un sapin, et il détourna le regard. Il soupira. Tout cela lui échappait. Ce voyage l'avait mené bien trop loin. Il avait l'impression d'être devenu un étranger pour lui-même. Deïal poussa quelques petits cris. Sable ne se réveillait toujours pas et le Moen ne bronchait pas.

Gundrild se leva et s'éloigna encore un peu. Il s'arrêta près d'une petite butte couverte d'aiguilles et s'y assit, le dos tourné à la jylfg qui le mettait mal à l'aise. Son peuple respectait les gardiennes des ancêtres, mais s'en défiait aussi. Il appuya son menton sur la cognée de sa hache. Il ne savait pas ce qu'elle voulait à Deïal. Peut-être était-ce en rapport avec le voleur Volz et le Marteau forgé par les Moens. Ils avaient rattrapé leur retard grâce aux pouvoirs de l'Immortel Modredor qui, selon ses compagnons, leur avait fait franchir les mâchoires du Monde en moins de quatre jours.

Quatre jours envolés de sa mémoire.

Son dernier souvenir était ce bruit qui avait couvert le chant grave de Pandrol, et ébranlé le ciel et la montagne. D'après Sable, il avait paniqué et essayé de fuir dès que les falaises s'étaient ouvertes en deux dans un fracas de fin du monde. Il avait repris ses esprits dans la forêt, en travers du dos de Pandrol, la barbe mouillée de larmes et à demi-sourd. Ses mains serrèrent le manche de sa hache jusqu'à ce que ses jointures lui fissent mal. Encore maintenant, il avait honte. Ce qu'il n'avait pas dit, c'est que les images lui revenaient depuis quelques jours sous forme de cauchemars, et ceux-là, il ne pouvait les fuir.

Comme Gundrild n'entendait plus rien, il jeta un coup d'œil dans la direction du camp et découvrit Deïal accroupi qui fixait le feu de ses yeux gris. Il n'y avait plus aucune trace de la jylfg. Le guerrier nörde se releva et s'approcha, observant les traits soucieux du Sadourak se tordre sous le joug des ombres et des flammes.

— Nous partirons à l'aube, dit ce dernier en tisonnant les braises avec une branche à moitié consumée. Il parlait avec aisance dans le langage des Nördes, à présent. Nous

devons rattraper Volz avant qu'il ne s'embarque pour le sud. Le guerrier acquiesça d'un mouvement de tête. J'ai fait un rêve troublant, Gundrild.

— Une jylfg était là.

— Comment ça ? demanda Deïal en fixant le guerrier nörde.

— Elle était là. Il désigna l'endroit où la jylfg s'était tenue. Et elle t'a fait quelque chose.

Deïal fit signe de la tête qu'il comprenait.

— J'étais au royaume des morts. Là-haut, indiqua-t-il du doigt, sur Sri. La voûte des majestueux sapins masquait la lune mais on apercevait son halo argenté. Une armée de morts marchait vers de grandes falaises aussi lisses que de la glace et aussi noires que les ténèbres des cavernes. Il fixa à nouveau le feu. Je pense qu'il s'agissait de la prison de Sanne et les yeux par lesquels je voyais étaient ceux d'un chevalier sadourak du nom de Milade. Une femme de l'ordre Gris qui a revêtu l'armure de fer-prié la même année que moi. J'ignore pourquoi je le sais. Il hésita. C'est curieux.

— Curieux ? s'enquit Gundrild qui ne savait pas si Deïal lui parlait ou s'il se parlait à lui-même.

— Curieux que son âme n'ait pas été attirée par le vide comme elles le sont généralement pour les membres de l'ordre Gris. Il est étonnant aussi que quelqu'un ait réussi à la tuer, mais le plus étrange, c'est que j'ai, ou plus exactement, qu'elle m'a fait voir par ses yeux une ombre voler par-dessus les rangs serrés des cadavres, et cette ombre avait le visage du premier haut-roi Angandir et emportait dans ses bras un homme de petite taille et bossu. Celui-là même que j'ai rencontré sur les quais du port de Lianss à mon départ de la Forteresse Grise. Ceux qui devaient être des gardiens ont voulu les intercepter mais l'ombre d'Angandir et le bossu ont réussi à pénétrer dans la prison.

Deïal se tut. Il réfléchissait. Gundrild s'assit en face de lui, de l'autre côté de l'âtre rougeoyant. Une ou deux bûches brûlaient encore mais la chaleur venait en grande partie du tapis de braises. La nuit était fraîche malgré la saison.

Deïal revivait ce moment si particulier, sur les quais de Lianss après que Jahald l'eut laissé face au bossu pour poursuivre le second sorcier et son chien-démon. Il se souvenait clairement du contraste frappant entre le corps bancal et le beau visage encadré de boucles blondes qui le contemplait sous la pluie torrentielle.

— D'une façon ou d'une autre, nous sommes liés, ajouta-t-il.

— Qui ? demanda Gundrild que ces silences gênaient.

— Le bossu et moi. Je suis persuadé que je le reverrai, comme je suis certain que l'ordre sadourak a essuyé un revers. C'était le message de la jylfg.

— Un message de celle que tu appelles Milade, corrigea le guerrier.

— Oui. Peut-être.

— Milade ? demanda Sable en se frottant les yeux.

— Rendors-toi, le jour est encore loin, le sermonna doucement Deïal. Et toi, Gundrild, prends du repos, de toute façon, je ne trouverai plus le sommeil.

La mer se révéla à eux sans prévenir et tous les quatre restèrent cois quelques secondes en découvrant le tableau immense et paisible. Ils se tenaient à l'orée de la forêt de sapins, face à cette étendue tranquille balafmée par la traîne brûlante de Camerune. Déjà bas dans le ciel, le soleil éblouissait l'azur de ses atours d'or blanc et avait transformé la mer en miroir argenté. La plage était peu profonde et léchée par les langues d'écume. Des rocs

droits sommeillaient sur la droite, leur robe brune rougeoyant légèrement sous les rayons rasants. Quelquefois, les pleurs d'un goéland venaient accompagner le clapotis apaisant des vaguelettes.

Deïal se sentit sale et puant face à la majesté de l'océan. Le parfum fort et salé parvenait à peine à masquer ses odeurs corporelles. Il regarda tour à tour ses compagnons. Seul Pandrol sortait du lot. Le Moen portait une robe de cuivre, serrée à la taille par une ceinture de fer, il avait chaussé des bottes à semelles de pierre et s'appuyait sur un bâton que nul humain n'aurait pu soulever. La coiffe en forme de passoire posée sur les picots de fer hérissant son crâne encadrait – c'eût été comique si Pandrol n'avait été aussi imposant – son visage rubicond. En comparaison, Sable, Gundrild et lui avaient l'air de trois vagabonds sortant du bois qu'accompagnerait un géant né d'un puits de lave. Les manteaux grossiers taillés par le guerrier nörde dans la peau de l'ours qu'il avait tué et les sandales en bois dont il était également l'artisan n'aidaient en rien. Deïal se passa la main dans ses cheveux noirs et ras ; ils étaient gras. Et que dire des démangeaisons ? À n'en pas douter, il avait besoin d'un bon bain.

Le premier, Sable franchit la bande d'herbe coupante qui séparait la forêt de la mer et, se débarrassant hâtivement de ses oripeaux et de ses chaussures, dévala précipitamment le talus. Il s'arrêta une demi-seconde sur la grève, puis s'avança dans l'eau en poussant des « ah » et des « oh » toniques à mesure qu'il s'y enfonçait.

— C'est la première fois que je vois autant de liquide, dit Pandrol en grattant son front rouge.

Ses yeux sans iris ni pupilles restaient inexpressifs, mais l'émotion transparaissait dans sa grosse voix rocailleuse.

— Qu'est-ce que vous attendez ? les questionna Sable dont la tête venait de resurgir à la surface. Il cria mais cette fois-ci, c'était de joie. Ça réveille.

— C'est hors de question, grogna Pandrol.

— Allez ! les encouragea Sable. Tous à la baille.

Sa spontanéité eut raison des dernières réticences de Deïal et de Gundrild ; ils s'entre-regardèrent tandis que des sourires naissaient sur leurs visages fatigués, puis se décidèrent. En quelques mouvements, ils se retrouvèrent nus et descendirent vers la plage. Deïal ferma les yeux un instant quand ses pieds foulèrent le sable chaud et se laissa dépasser par le guerrier blond.

L'eau était plus que froide, réalisa-t-il en sautant par-dessus les vagues pour éviter d'éclabousser le haut de son corps.

— Pandrol, viens nous réchauffer ! cria Sable avant d'arroser Deïal.

— Attention, le prévint ce dernier, je ne sais pas nager.

L'avertissement fit rire Sable qui l'aspergea de plus belle jusqu'à ce que Gundrild le surprenne par derrière et lui enfonce la tête sous l'eau. Pandrol les regarda, grommela qu'il ne serait pas dit qu'un Moen ait peur de la mer, et, plantant son bâton entre deux racines comme un défi à l'étendue liquide, marcha résolument vers eux.

— Tu ne te déshabilles pas ? demanda Sable.

— Et pourquoi ?

— C'est plus agréable.

— C'est plus agréable ? Parce que c'est agréable ? maugréa Pandrol. Quoi, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça avec ces têtes d'ahuris ? demanda-t-il en pénétrant dans l'eau jusqu'à la taille. Vous vous attendez à quoi ? À ce que je fume ? Il

ajouta une remarque déplaisante en moen que Deïal ne comprit pas.

— Il y a un peu de ça, rigola Sable en échangea un clin d’œil complice avec Gundrild.

— Qu’est-ce que vous manigancez ? Je vous préviens...

L’avertissement mourut sur ses lèvres quand les deux compères le prirent en tenaille pour l’éclabousser.

Deïal s’écarta prudemment de ses trois compagnons avant que la bataille d’eau ne dégénère et sortit pour aller s’asseoir sur la plage. Sable était rapide et échappa à Pandrol mais Gundrild n’était pas aussi vif. Impitoyable, le Moen lui fit boire la tasse avant de l’envoyer valser dans les airs d’une seule main.

L’horizon accrocha le regard de Deïal, les cris et le chahut se firent lointains, l’image du bossu se superposa à l’océan infini. Qui était-il ? Ennemi, allié ? Il ne savait rien de lui. Leur rencontre sur les quais de Lianss était-elle une simple coïncidence ? Il avait parfois l’impression désagréable d’être une marionnette que des forces supérieures se passaient de main en main. S’il y regardait de plus près, depuis qu’il avait quitté la Forteresse Grise, il n’avait pas pris une seule décision. Que ce soit l’ordre sadourak, ou Grond, Énoir le maître des voleurs ou même Pandrol, il avait toujours suivi les conseils ou les ordres de quelqu’un. Mais quel choix avait-il ? Existait-il une autre voie ? Une autre logique qui lui échappait ? Il n’avait pas encore rattrapé Volz ni repris le Marteau, que déjà on lui trouvait d’autres buts. Milade la Sadourak, ou la jylfg, c’était égal, était-elle si différente des autres ? Qu’arriverait-il s’il décidait de tout arrêter, s’il renonçait à poursuivre Volz ?

Lassé par toutes ces questions, il se leva brusquement et inspira une grande goulée d’air marin. Les cris avaient cessé. Le Moen, son sourire de pierre aussi large qu’une crevasse, avait coïncé Gundrild sous un bras et Sable sous l’autre, et s’était assis dans l’eau. Des bulles remontaient à la surface et des pieds battaient furieusement dans son dos. Deïal soupira. Au moins, ces trois-là ne pouvaient être mauvais.

Assise pesamment sur la presqu’île dont elle épousait les formes, la cité de Turdylg recouvrait la presque totalité de l’avancée rocheuse. Avec ses murailles de grès aussi larges que hautes et ses tours aux allures de pattes harponnant les falaises, sa carapace de toits crachant cent fumées grises, son port s’enfonçant comme un coin dans la mer écumante, et son portail protubérant surmonté d’une gueule cornue, la cité nörde semblait dans le jour déclinant aussi vivante qu’une de ces bêtes fabuleuses nées au-delà de la mer de l’Exode.

Mais ce qui retenait l’attention de Deïal, c’était le cratère qui se situait à proximité d’une maison imposante en forme de croix et que les habitants semblaient éviter avec soin et force détours. Bien que de dimension nettement inférieure à celui que Jahald avait creusé à Pragrald, il n’y avait aucun doute possible sur son origine : le Sakt. Un Sadourak avait combattu là.

— Il y a bien trente knarrs, constata Gundrild, dont ceux du clan Limsolk et Turimdold.

— Et un grand trou de terre brûlée et des ruines, nota Sable.

La piste les avait menés au sommet d’un promontoire à la pente interminable, qui, bien qu’éloigné, leur offrait une vue plongeante sur Turdylg. Portée par le vent fraîchissant, une bruyante clameur montait jusqu’à eux.

— L’un des tiens est passé par là, grogna Pandrol à l’adresse de Deïal.

— Je n’appartiens plus à l’ordre sadourak, l’informa celui-ci d’un ton calme.

— C'est toi qui le dis, répondit Pandrol sans quitter la ville des yeux.

— Ils ont tenté de me tuer.

— Oui, dit le Moen d'un air peu convaincu.

Deïal allait rétorquer qu'il ne s'était jamais senti Sadourak, et se ravisa ; le Moen ne changerait pas d'avis. Et puis, il songeait au message de Milade sur Sri. Comment ne pas faire le rapprochement ? Il avait une preuve supplémentaire sous les yeux que l'ordre Gris avait été attaqué. Il ne connaissait pas le nom du Sadourak affecté ici mais il avait l'intuition qu'il avait été vaincu. Alors, qui avait osé s'en prendre à la Forteresse Grise ?

— Aucun troupeau dans les pâtures, poursuivit Gundrild qui n'avait pas prêté attention à l'échange entre ses deux compagnons. Ils n'ont pas sorti les bêtes aujourd'hui.

— C'est anormal ? demanda Sable en observant la lande herbeuse qui entourait la cité. La forêt avait reculé de plusieurs lieues devant les haches nördes.

— En temps de guerre non, répondit simplement Gundrild. On entend le bruit des forges et les murs sont garnis d'hommes. Ils s'attendent à être attaqués. Il plissa les yeux. Regardez, les sentinelles nous ont repérés.

Sur le chemin de ronde, des guetteurs avaient embouché les longues cornes d'alerte et bientôt les instruments meuglèrent. C'était comme de voir une fourmilière sur laquelle se serait abattue une botte. Dans les rues, les passants se précipitaient soit vers les maisons, soit vers l'entrée de la ville.

— Ton clan est en guerre avec celui-là ? demanda Deïal.

— Non. Mendroldir et Folkn-Longue-Bouche sont cousins. Mais les clans Limsolk et Turimdold sont des ennemis de Folkn. Il renifla bruyamment et cracha par terre. Une histoire de mariage, dit-il avec mépris. Que leurs bateaux mouillent ici est une insulte.

— Les portes s'ouvrent, fit remarquer Sable. Je parierais qu'ils nous attendaient. Je ne sais pas ce que ce rat leur a dit mais ils nous en veulent. Que fait-on ? Il est encore temps de se réfugier dans la forêt.

— La piste de Volz mène bien là, Gundrild ? demanda Deïal en observant calmement les premières silhouettes des guerriers qui sortaient de la cité en courant.

— Oui. Il n'a guère que quelques heures d'avance.

— Et s'il avait embarqué ? avança Pandrol qui lorgna du côté de la mer de Glace.

— Alors, nous embarquerons nous aussi.

— C'est plus difficile de suivre quelqu'un sur l'eau.

— Volz a dit à Sable qu'il se dirigeait vers Arabesque, rappela Deïal au Moen.

— Ils sont nombreux, fit observer Gundrild.

Ils se turent et suivirent quelques secondes la centaine de guerriers qui escaladaient la pente herbeuse. Ils étaient encore à bonne distance mais leur motivation était claire, comme en attestaient les haches, épées et lances qu'ils tenaient fermement. Plus inquiétantes étaient les ombres qui les escortaient. Les séides de l'Immortelle Sanne.

— S'il y avait un doute, le voilà dissipé. Gundrild, dès qu'ils seront assez proches, crieur de s'arrêter immédiatement, déclara Deïal en s'asseyant. Préviens-les que tu es en compagnie d'un Sadourak.

— Ils ne me croiront pas. Tu ne portes pas d'armure.

— Alors, j'en tuerai un, puis encore un, et un autre. Ils finiront par comprendre. Ils connaissent le feu sacré à présent. Il y avait un mélange de lassitude et d'animosité dans sa voix.

— Les ancêtres – corrompus par la reine de Sri – guident leur cœur. Ils ne se laisseront

pas facilement fléchir.

— Alors, ils mourront, s'impatienta Deïal.

Ils attendirent en silence que la troupe soit à mi-pente.

— Maintenant, ordonna Deïal.

Gundrild acquiesça et mit ses mains en porte-voix.

— Je déteste ça, fulmina Pandrol en enfonçant fermement son bâton dans la terre meuble. Je déteste ça, répéta-t-il encore.

— N'avancez plus ! s'époumona Gundrild. J'escorte un Sadourak.

L'avertissement en fit hésiter certains, mais les ombres sifflèrent un air glacé qui les aiguillonna. Le Nörde en tête cracha un cri de guerre que tous reprirent. Des insultes fusèrent. Sable s'était détourné et fixait tristement un point éloigné sur la mer.

Deïal distingua clairement les traits rudes de leurs ennemis quand il ouvrit son troisième œil. Le plaisir qu'il éprouva à reprendre contact avec la toile fragmentée de la Création le dégoûta d'autant. Il y eut une milliseconde d'adaptation pendant laquelle il retrouva ce sentiment d'abandon et de perte qui le saisissait à chaque fois qu'il ne sentait plus les attaches le reliant à son corps, puis il se reprit. Ses progrès étaient fulgurants. Jamais il n'avait eu une lecture aussi aboutie de cette ébullition de formes et de couleurs, jamais il n'avait éprouvé une telle sensation de plénitude et d'harmonie. Avec une froide détermination, il étendit sa pensée, et identifia les constellations serrées des Nördes. Grimant la pente à la queue leu-leu, les guerriers de Folkn-Longue-Bouche lui évoquaient un serpent tacheté coulant comme de l'eau entre les différentes couches de la Création. Il allait tirer sur leur Sakt quand il s'inquiéta des ombres. Elles ne s'étaient pas volatilisées comme il l'avait craint un instant, elles étaient là, sous la forme épurée d'un substrat dense de particules d'énergie. Une espèce de trompe de mouche les reliait chacune à un Nörde. Elles paraissaient complètement inoffensives et dépourvues de cette haine si tangible qui les animait. Il savait qu'il devait arrêter les guerriers mais il ne pouvait s'y résoudre. Les ombres immobilisaient son esprit. Il y avait en elles une vérité qui l'asphyxiait, une vérité présente depuis le départ et à laquelle il avait été stupidement aveugle, une vérité qui se révélait peu à peu à lui : âme, pensée, essence ou esprit, quel que soit le nom qu'on leur donne, étaient des concepts étrangers au monde matériel et creux du Sakt. Ni Pandrol, ni Sable, ni Gundrild ni même les Nördes n'étaient réellement présents ici autrement que physiquement. Mais lui ? Qu'en était-il de son esprit ? Il sentait confusément que la réponse était importante, mais il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Ou ne voulait pas y réfléchir. Il se focalisa sur son objectif.

Trancher la tête, pensa doucement Deïal qui dénoua les liens de Sakt assurant la cohésion structurelle de l'avant-garde nörde et des ombres. Presque instantanément, il les renoua pour donner naissance à une violente bourrasque qu'il dirigea vers l'arrière du groupe. La facilité et la précision avec laquelle il réalisa la manipulation le surprirent, et c'est à peine s'il nota la légère perturbation dans le monde du Sakt qui semblait trouver son origine dans la tache grouillante qui figurait la ville. Il ne s'attarda pas sur cet écho mineur qu'il mit sur le compte des ombres, et réintégra son corps. Le passage de la toile éclatée à la réalité de ses cinq sens ne le déstabilisa pas plus qu'un clignement d'œil ; l'air chargé d'iode, la lumière rasante de Camerune, les cris, la brise sur sa peau, la caresse de l'herbe sur ses mollets lui furent comme naturels.

— Par Modredor, était en train de jurer Pandrol. Je ne m'y habituerai jamais.

Plus bas sur la pente, les Nördes se relevaient, trébuchaient, hurlaient, s'enfuyaient

dans le plus grand désordre. Il y avait bien ça et là des résidus de Sakt qui grésillaient et se convulsaient une dernière fois avant de se résorber, mais rien de notable. Les dix guerriers de tête auraient très bien pu ne jamais avoir existé. Deïal éprouva le sentiment d'avoir accompli un acte contre-nature et, pour ça, il se détesta.

— Allons-y, dit-il durement. Il faut en terminer. J'espère pour eux qu'ils ont compris.

Il n'attendit pas l'assentiment de ses compagnons et, se nourrissant de sa colère, descendit droit vers Turdylg. Une minute plus tard, il dépassa le lieu où avaient disparu ses victimes sans même un regard. Ses pensées étaient toutes tournées vers les portes qui s'étaient refermées sur les fuyards.

Ils l'ont voulu, se persuada-t-il encore en allongeant sa foulée.

Sable le rattrapa et cala son pas sur le sien. Pandrol et Gundrild suivaient derrière, et tous respectaient son mutisme déterminé.

Une pluie de flèches les accueillit dès qu'ils furent à portée. Sans hésiter, Deïal bascula une fois de plus dans le monde du Sakt et là, identifia sans mal les dizaines de traits ondulants qui transperçaient la mosaïque du ciel brûlant. Avec cette même rage qui ne l'avait toujours pas quitté, il s'empara du Sakt des projectiles et de celui du portail. Mais cette fois-ci, il laissa l'énergie se réorganiser d'elle-même comptant sur les perturbations qu'elle allait générer pour effrayer les guerriers de Folkn-Longue-Bouche. Simultanément, alors qu'il était sur le point de franchir une nouvelle fois la frontière séparant les deux mondes, il perçut d'éphémères et infimes secousses en provenance de la ville. Il hésita puis, prudemment, libéra son esprit. Ses pensées se diluèrent et se répandirent sur la toile fragmentée à la manière d'une tache d'huile, traquant l'origine de l'anomalie. Il comprit avant de le voir : Agyamar, la perturbation perçue plus tôt. Il se demanda comment il avait pu le manquer tant le Marteau forgé par les Moens imprégnait la Création de son infinité de couleurs. D'une densité inverse à celle du Golem – elle semblait dépourvue de Sakt – la relique ressemblait plus à un siphon étoilé qu'à une arme.

Ébloui, Deïal éprouvait des difficultés à identifier les formes autour d'Agyamar : un lit en fourrure, un humain, Volz sûrement, les parois en terre, la coque du toit, les quais, un quadrupède à la structure métallique qui n'était autre que l'ours des Moens, encore d'autres humains. Mais le temps filait ici aussi, il devait retrouver son enveloppe charnelle. Abandonnant sa contemplation du fragment de l'Ankerit, sa pensée reflua vers le creuset de son cerveau telle la marée condamnée à fuir le rivage. Il avait été tenté de désintégrer Volz, mais un détail dans les fluctuations du Sakt autour du Marteau et le souvenir des perturbations précédentes l'avaient retenu. Les mots appris dans la Forteresse Grise lui revenaient : « La pierre symbole est la Création car elle rassemble la Création ». Qu'en était-il alors du fragment de l'Ankerit ? Bien que Deïal ne parvienne pas à visualiser les connexions entre Agyamar et le monde du Sakt, il les devinait profondes et pressentait que perturber la réalité à proximité pourrait engendrer quelque chose comme un cataclysme. L'image qui lui vint à l'esprit était celle d'un fil qui dépasse d'un tapis : on ne pouvait tirer dessus sans défaire le tapis.

La première sensation quand il s'unit de nouveau à son corps fut l'odeur électrique du Sakt qui lui monta au nez. Puis ce furent les cris de détresse et les hurlements de souffrance. Il n'y avait plus trace du portail, le sol semblait avoir été criblé par une pluie de météorites, des pans entiers de la muraille manquaient ou s'étaient liquéfiés et les maisons nördes aux abords de l'entrée avaient été ouvertes en deux. Des femmes et des

hommes – certains encore vivants – étaient greffés aux débris épars et partout, le feu blanc rendu à son état sauvage ruait et poursuivait ses ravages dans un concert de sifflements assourdissants. Les rares survivants avaient fui vers la partie basse de la cité.

— Volz est près des quais, hâtons-nous, dit Deïal à ses compagnons qui contemplaient sans mot l'agonie furieuse de l'énergie.

— Le f..., protesta Sable.

— Nous avons un problème, le coupa Deïal en se mettant en marche. Le Marteau...

— Agyamar, intervint Pandrol qui s'était interposé entre lui et la ville. Tu l'as trouvé ?

— Il est avec Volz, mais il crée des interférences, je ne pourrai pas...

Pandrol n'écouta pas la suite, et, indifférent au danger, courut vers les vestiges du portail.

Deïal, Sable et Gundrild s'élancèrent à sa suite. Le pas du Moen équivalant à deux des leurs, ils ne purent le rattraper. Avec anxiété, ils regardèrent le gardien de Godondsor se faufiler entre les vantaux en ruine.

— Attention, hurla Sable.

Une langue ardente de Sakt aussi fine que la lanière d'un fouet fendit l'air à deux doigts du tonnelet bouillant qu'était la tête de Pandrol, mais le Moen passa sans dommage. Gardant la même allure, il s'engouffra dans la rue principale qui s'enfonçait d'un trait droit sur la presqu'île. Sable en tête, ils affrontèrent à leur tour les ultimes soubresauts du Sakt, contournant ou bondissant par-dessus les obstacles, le cœur fermé aux horribles mutations qu'ils rencontrèrent. Deïal savait qu'il n'oublierait pas ces corps souillés et ces visages décomposés par la souffrance, mais cette certitude, au lieu de tomber comme un poids sur sa conscience, alimentait sa colère. Galvanisé par elle, il allongea sa foulée et tenta de combler la distance entre lui et ses compagnons. Gundrild et Sable n'étaient qu'à deux longueurs mais Pandrol avait plus d'une cinquantaine de mètres d'avance.

Les bâtisses nördes avaient la même forme de navire retourné que celles qu'il avait vues la première fois dans le village de Gundrild. Presque toutes identiques, elles ne se différenciaient que par les crânes polis d'animaux sauvages qui ornaient leurs portes et par le motif grisonnant de leurs toits de chaume. Hormis quelques mouvements furtifs – une porte qui claquait, une mère et ses deux enfants terrés derrière un empilement de tonneaux, un chien énorme à l'abri sous une remise qui alternait grognements et geignements – les ruelles attenantes étaient désertes et silencieuses. Turdylg retenait son souffle.

La forte déclivité de la seconde partie de la rue allégea les jambes raidies par l'effort de Deïal mais il ne parvenait plus à accélérer. Il avait surestimé ses forces. Maigre consolation, il n'avait pas perdu de vue l'imposant Pandrol et celui-ci était à proximité des quais en pierre, mais un groupe important de guerriers qu'enveloppait un nuage d'ombres folles de rage s'était aligné pour lui barrer la route. Plus inquiétant, Deïal remarqua au bout du ponton central un équipage qui s'affairait à libérer un knarr à voiles orange de ses amarres. Il n'eut pas de peine à identifier le petit personnage voilé d'ombres tourbillonnantes qui se tenait à la poupe et semblait regarder dans sa direction : Volz. Deïal ne vit aucune trace de l'ours mécanique des Moens ni du Marteau, même s'il ne faisait aucun doute que ce dernier devait avoir été embarqué ; c'était inimaginable que Volz s'enfuit sans la relique. Car il s'enfuyait : aux extrémités des bras naturels qui protégeaient le port des sautes d'humeur de la mer de Glace, les minuscules silhouettes

arc-boutées sur de grandes roues faisaient descendre la chaîne qui en commandait l'accès.

D'une main tremblante, Deïal essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Il avait maintenant l'impression que son cœur battait tout contre ses tympanes et un point de côté le courbait en deux et ralentissait sa course. Il avait la bouche sèche. Le pressentiment d'une catastrophe s'il manipulait le Sakt à proximité d'Agyamar ne l'avait pas quitté et l'empêchait d'agir. Il était coincé. Il trébucha et manqua de tomber. Le cri de joie de Sable lui fit relever les yeux. Pandrol, ignorant les flèches qui crépitaient sur sa robe ou se fichaient dans sa peau brûlante, avait balayé la première rangée d'opposants d'un seul et formidable coup. Et le bâton du Moen continuait de décimer ses adversaires, encore et encore, faisant éclater les casques et jaillir les cervelles. Aucune armure, aucune chair ne pouvait arrêter sa course. Les membres étaient rompus par l'acier, les boucliers fracassés, les organes déchirés, et à chaque fois que son bras s'abattait, il grondait sa rage dans sa langue, chaque mot secouant les quais d'une légère onde sismique qui déséquilibrait ses adversaires. À voir les Nördes s'effondrer comme des poupées de chiffon, Deïal se remit à espérer et, ignorant les crampes et la douleur dans sa poitrine, puisa dans ses ultimes ressources pour accélérer.

Sur les quais, le murmure virulent des ombres s'intensifia, mais même s'ils ne fuyaient pas, les survivants encore sur pied ne parvenaient toujours pas à approcher Pandrol d'assez près pour le blesser sérieusement. Tournoyant drôlement sur lui-même, une fois un pas en avant, une fois en arrière, il continuait de faucher tous ceux qui passaient à sa portée et de faire trembler le sol de la magie contenue dans sa voix. Maintenant qu'il s'était rapproché, Deïal pouvait sentir la terre vibrer plus intensément sous ses pieds. Il esquissa un sourire quand Sable arriva au bas de l'avenue, Gundrild à deux secondes derrière lui.

Encore un petit effort, pensa-t-il pour s'encourager. D'un coup d'œil rapide, il s'assura que le knarr sur lequel Volz avait embarqué n'avait pas quitté son appontement. Mais il fallait faire vite, la chaîne fermant le port avait disparu sous les vagues.

Il jura. Un grand maigre était finalement parvenu à contourner Pandrol mais alors que son épée à deux mains fendait l'air, une dague perfora la nuque du Nörde et stoppa net son geste. Le guerrier s'effondra sans une plainte sur un autre cadavre.

— J'arrive Pandrol, cria gaiement Sable qui sauta par-dessus l'amoncellement de corps, et roula entre les jambes du Moen.

Le temps pour sa dague de taillader les jarrets d'un Nörde ventripotent, et pour le bâton du Moen d'écrabouiller une épaule, Gundrild et sa hache les avaient rejoints. Les derniers assaillants moururent presque simultanément et trois ombres de plus rejoignirent Sri sur une note stridente. Quand Deïal, à bout de souffle, déboula sur les quais, il ne subsistait plus en face qu'un guerrier torse nu qui, avec cette mâchoire inférieure exagérément allongée, ne pouvait qu'être Folkn-Longue-Bouche. Se contentant d'invectiver ses hommes, il n'avait pas encore pris part au combat. Deux ombres rescapées allongeaient caresse après caresse sur son corps musclé, déposant une fine pellicule givrée à chaque passage. Des tics musculaires identiques à ceux de Volz déformaient son visage. Comme résolu à mourir, il brandit sa lourde hache sans un mot et attaqua. Pandrol qui avait plus d'allonge lui rompit les reins avant même qu'il n'ait fait le deuxième pas. Il tomba lourdement, vomissant du sang par la bouche.

— Tu n'es pas digne de diriger ton clan, dit Gundrild en s'approchant de lui.

Arrivé près de Folkn-Longue-Bouche, il leva sa hache et le décapita après un dernier

regard dédaigneux. Le fer trancha le cou et se planta en terre avec un bruit mat. Les ombres s'évanouirent avant même que la tête ne se soit immobilisée, et à leurs plaintes hargneuses succéda le même silence attentif qui imprégnait la ville tout entière. Même les goélands au sommet des mâts n'osaient l'écharper de leurs appels exaspérants et se contentaient de regarder les quatre étrangers immobiles au milieu des dizaines de dépouilles. On pouvait entendre les assauts lointains de la mer contre les défenses ceignant le port.

Des claquements en série sur le ponton attirèrent l'œil de Deïal. Des marins près du knarr aux voiles orange s'étaient débarrassés de leurs gaffes et amorçaient une retraite prudente. Une seule amarre entravait encore le bateau à l'allure de serpent de mer, mais, à bord, les quatre autres membres d'équipage ne semblaient pas résolus à la larguer. Une silhouette reconnaissable entre toutes marchait tranquillement vers eux.

— Volz, dit simplement Sable en essuyant la lame de sa dague sur son gilet de fourrure.

— Encore toi, Sadourak ! cria le voleur faussement excédé. Il hoqueta de rire. Tu ne cesseras donc jamais de m'empoisonner la vie ? Il ne tenait plus debout que par la volonté des ombres qui tournoyaient autour de lui, et sa voix dérapait en permanence vers des aigus torturés. Ne me dis pas que c'est courir qui t'a mis dans cet état ?

D'une pâleur cadavérique, il était difficile de dire si Volz était vivant ou non. Ses hardes réduites à quelques lambeaux qui pendaient sur ses épaules voûtées et sur ses jambes faméliques. La peau, crevassée par le gel, semblait avoir été collée directement à ses os, et ses yeux étaient si écarquillés qu'ils paraissaient vouloir sortir de leurs orbites. Inlassablement, les ombres macabres des Koropts traçaient des ellipses autour de lui ou adhéraient pour quelques secondes à une partie de sa carcasse frissonnante.

— Où est Agyamar ? gronda Pandrol. Ses doigts pressaient son bâton avec tant de force qu'ils avaient marqué l'acier de leurs empreintes.

— Le Marteau ? répondit Volz avec malice. Il s'était prudemment arrêté au début du ponton. Parce que tu crois que savoir où il se trouve t'aidera à le reprendre ? Et puis, ce n'est pas si difficile, non ? Il indiqua d'un mouvement brusque de la tête le knarr sur lequel il était. Mais, dis-moi, le Nain, peut-être que tu as peur sans ton Modredor pour t'aider ?

Une main sur la poignée en corne de sa dague, l'autre refermée sur un objet de petite taille, il semblait confiant. Trop. Deïal voulut avertir Pandrol, mais, à bout de souffle, il dut se contenter de saisir l'énorme poignet brûlant du Moen tandis qu'intérieurement il se promettait de passer dans le monde du Sakt au moindre mouvement suspect de Volz. Quel qu'en soit le coût.

— Tu ne m'arrêteras pas ! dit le Moen en se mettant en marche. Modredor arme mon bras.

— Il tient quelque chose, intervint Sable trop tard. Il porta la main à son cou. Le joyau de Sakrajka, réalisa-t-il à voix haute.

— Oh, ça ? répondit Volz en ouvrant son poing. C'est un œil, je crois. Il éclata soudainement de rire.

Deïal avait déjà vu le rubis qui brillait dans la paume de Volz. Ce fut l'exclamation de surprise de Sable qui lui rappela où : le jeune garçon le portait autour du cou dans Godondsor.

Pandrol, maintenant au pas de course, avait levé son bâton et les mots moens

enflammaient à nouveau sa bouche. Mais cette fois-ci, ce ne fut pas sa magie qui fit vibrer les quais mais le rire dément et surnaturel du voleur emplissant un ciel devenu pâle. Deïal cria quand il vit le knarr se changer en brume puis s'évanouir complètement. Son « non » fut emporté par ce rire qui avait encore forcé et se multipliait.

— Je vous dis adieu cette fois, mes amis, dit-il. Les mots sonnaient clairement. Nous ne nous reverrons plus.

Pandrol arriva sur lui, mais quand il abattit son bâton, il ne rencontra que le vide. Volz s'était volatilisé.

Deïal sut au moment où il essayait de basculer dans le monde de Sakt que c'était vain.

— Nous sommes dans le rêve de Sakrajka, annonça-t-il une fois que sa tentative eut échoué.

L'insupportable cacophonie couvrant sa voix, personne ne l'entendit mais tous avaient compris.

Honteux, Sable regardait en direction de Deïal. Abasourdi, Pandrol revenait vers eux, la figure plus rouge que jamais. Il avait lâché son bâton. Le visage de Gundrild s'était fermé et ses lèvres bougeaient rapidement comme s'il priait. Ils étaient seuls dans le port déserté par la réalité.

Je dois pouvoir trouver une échappatoire, pensa Deïal en s'asseyant en tailleur. *Je dois réussir à sortir d'ici.*

Il allait fermer les yeux quand il surprit l'air horrifié de Sable, puis il découvrit le sillon vermeil qui, rapide, descendait de son oreille gauche vers son cou, et remontait vers son autre oreille. Le sang perla, puis se mit à couler d'un coup en abondance, inondant sa chemise et son gilet. D'un geste désespéré, Sable tenta de l'arrêter mais c'était trop tard, il s'effondra sur un cri muet. Pandrol le rattrapa de justesse, petite chose molle et mourante entre ses mains démesurées. Son regard lunaire se posa sur Deïal, mais celui-ci était paralysé. Il ne bougea pas plus quand la dague invisible de Volz trouva la gorge de Gundrild et y déposa son baiser mortel.

Chapitre 9 : Guillss

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Ouest de la Petite Angande. Ville fortifiée de Gilomn.

Épargné par la guerre, l'ouest de la Petite Angande vit au ralenti dans l'attente des nouvelles qui décideront de son destin et de celui du royaume. Pendant ce temps, les blés pourrissent dans les champs, et les paysans restent calfeutrés chez eux. Tandis que l'on voit défiler sur les routes des armées conduites par des mages et des démons, que des marchands de Lianss affirment que la Forteresse Grise, privée de ses chevaliers sadouraks, est toujours soumise au blocus des Solzarades, de sinistres rumeurs à propos de la horde des mi-bêtes circulent, laissant présager l'imminence d'un malheur pour le royaume tout entier.

Vu du haut des remparts de Gilomn, l'ouest de la Petite Angande était une campagne plate et sévèrement ordonnée où il était difficile de trouver un quelconque signe de vie sauvage. Mises à part les quelques futaies bien ordonnées du domaine princier qui avaient survécu aux coupes des paysans, ce n'était qu'une succession géométrique de champs aux couleurs uniformes, sillonnés par des routes, avec pour seul décor des moulins aux ailes affolées par le vent et des villages chapeautés de chaume gris. Guillss trouvait triste ce paysage aux tons bruns, verts et or, et regrettait les reliefs lumineux et accidentés du sud des Mille Couronnes où la nature échevelée ne cessait d'étonner l'œil de ses frasques. Elle huma l'air imprégné d'une odeur de pluie fraîche. Les nuages n'avaient pas épanché toute leur colère et, encore gonflés de leur eau, rôdaient dans le ciel en pestant et en grondant d'importance. Quelques puits de lumière tombaient en biais sur la terre assombrie par l'humeur orageuse.

Assise entre deux créneaux, Guillss pouvait entendre la rumeur criarde du marché intérieur qui jouxtait les remparts et celle plus discrète qui montait des faubourgs où se côtoyaient miséreux de Gilomn et soldats de l'armée du roi Parnemain. C'était une bien piètre armée, affaiblie par les défaites successives, et qui ne devait sa victoire sur Sangue qu'à l'arrivée inopinée des mages et des démons de Gonoth.

Comme la sentinelle qui arpentait le chemin de ronde venait vers elle, Guillss, jouant son rôle, se leva promptement et le salua d'un mouvement de tête gauche tout en souriant timidement. Elle avait une totale confiance en son déguisement de page et ne fut pas étonnée quand le soudard fatigué la dépassa sans même un regard. Il n'en accorda pas plus à celui dont elle était supposée être le fidèle serviteur, un baron sénile en cotte de mailles qui contemplait aussi le paysage de ses yeux rougis par l'alcool. Il faisait partie de ces princes que l'usurpateur avait gratifié d'un de ces vieux titres abandonnés au début du règne d'Angandir ainsi que de quelques terres en échange de leur fidélité.

Une fois le garde passé, Guillss se cala à nouveau contre le merlon mouillé.

— J'ai honte, déclara le baron Socquart d'une voix avinée. J'ai honte.

Il s'adressait à elle ou plutôt à son page Veran dont elle avait pris et les traits et la vie,

quelques jours auparavant. Originaire du sud de Parn, le presque vieillard avait perdu ses trois fils dans les batailles contre Sangue et avait vu fuir ou mourir la totalité de ses gens de maison et de ses écuyers. Il était ivre en permanence. Un maître idéal pour le serviteur qu'elle désirait être.

— J'ai trahi mon sang pour agrandir mon domaine, continua-t-il après avoir bu une rasade au goulot du pichet qu'il avait emporté. Du sang contre de la terre. J'ai honte, Veran. Tu sais, j'aimerais revenir en arrière, ce jour maudit où j'ai accepté que l'usurpateur Gorgass pose la couronne sur ma tête. Quelle mascarade ! Il rit. Tout ça pour un ridicule titre de baron. Mes ancêtres dépèceront mon âme et je l'aurai bien mérité.

Écoutant distraitemment les jérémiades de son « maître », Guillss détourna les yeux et contempla d'un air faussement ennuyé le marché à l'intérieur de la ville. Des rangées d'étals aux toits de toiles colorées dessinaient des allées tortueuses sur la vaste place en contrebas. Sur le pourtour, des maisons aux encorbellements rouges et bleus rappelaient que Gilomn était en temps de paix une cité chaleureuse et prospère. Mais aujourd'hui sur le marché, l'atmosphère était, comme partout dans la ville, mesurée et prudente, jusqu'au tumulte des conversations qui bruissaient un ton en dessous. Il y avait bien encore des enfants pour courir après les chiens ou chaparder quelques prunes, des colporteurs pour brailler le mérite de leurs maigres marchandises, ou des ivrognes pour chercher querelle, mais mises à part ces éruptions bruyantes, le marché était anormalement calme. Les gens avaient peur.

Guillss n'avait pas besoin de regarder dans la direction du château pour sentir la présence des créatures responsables de la terreur des citadins. Perchées sur le parapet crénelé du donjon massif, les onze formes gigantesques étaient demeurées immobiles depuis l'arrivée de l'armée, la veille. Leur épiderme d'or en fusion était si aveuglant qu'il était impossible de se faire une idée exacte de leur apparence. Guillss les avait vues en action pendant le simulacre de bataille qui avait opposé Sangue à la conspiration menée par le fat Parnemain, et jamais elle n'oublierait cette rapidité et cette fluidité avec laquelle elles tuaient. Les mages les nommaient « Les Doigts de Carn » car elles en avaient vaguement la forme.

Elles n'étaient pas les seuls démons qui accompagnaient les troupes de Parnemain, ni les plus effrayants. Il y en avait un surtout qui les dépassait tous par son intelligence et sa cruauté, et qu'elle risquait fort de trouver sur son chemin : Gabessor. Celui que les soldats avaient baptisé « L'Écorché » semblait s'intéresser à un prisonnier en particulier, un inconnu qui était enfermé avec Yrann.

Guillss promena son regard jusqu'à une tour trapue au centre d'une placette en retrait du marché. Un fossé garni de pieux de fer cernait sa base et on y accédait par un petit pont-levis que les gardes remontaient un peu avant la tombée de la nuit. Yrann et les nobles fidèles au haut-roi Caldric y avaient été conduits dès leur arrivée. Gabessor y avait pris ses quartiers.

— Yrann, murmura Guillss malgré elle.

D'entendre prononcer à voix haute ce nom qui avait pourtant résonné tant de fois dans sa poitrine emballa son cœur dans un élan aussi soudain que passionné. Le souvenir de leur baiser dans la roulotte, ce baiser comme une promesse dont elle refusait toujours la trahison, fit une boule dans sa gorge et le désir violent de blottir sa tête contre son torse secoua son corps dans un sanglot. Elle voulait à nouveau réfugier son visage au creux de ses puissantes mains, y essuyer les larmes qui brouillaient sa vision, elle avait

tant besoin de sa force tout autour d'elle, qui l'enveloppe et la protège, besoin d'un refuge où s'abandonner enfin. Un second sanglot, plus violent, la saisit à la gorge et libéra ses larmes. Elle inspira une grande goulée d'air et d'un coup sec, heurta la pierre avec l'arrière de sa tête. Une fois, deux fois, trois fois, de plus en plus fort, elle tapa jusqu'à ce que cette douleur-là l'emporte. Elle renifla. Yrann n'avait pas besoin d'une pleureuse mais d'une lame efficace. Et qu'il prenne une femme dans la noblesse pour les apparences, elle l'accepterait, car elle n'était pas capable de le perdre. Mais pour cela, il fallait qu'elle réussisse. Elle fit disparaître ses larmes d'un revers rageur de la manche. La tour. Elle devait se concentrer sur la tour.

L'éducation lorss incluait de nombreuses heures passées à étudier les plans des villes, de leurs châteaux, de leurs prisons et, d'après ses souvenirs, l'édifice comportait quatre niveaux : le corps de garde au rez-de-chaussée, un étage intermédiaire comportant un dortoir, et un second étage où logeaient le capitaine en charge et ses sergents. Elle n'avait pas encore localisé l'endroit où demeurait le démon Gabessor mais elle savait que les deux vastes cachots souterrains où croupissait Yrann étaient au sous-sol. Y entrer et en sortir ne poserait pas de problème insurmontable.

Elle avait espéré une escale comme celle-ci depuis qu'elle avait commencé à suivre Jandrin et Yrann, juste après leur capture et leur départ de Fulandre pour Arabesque. Que ce soit la prison de la capitale du royaume de Brann où ils n'étaient restés que deux jours, ou le chariot fermé dans lequel ils avaient été enfermés et qui suivait l'armée du roi de Parn, il n'y avait jamais eu meilleure opportunité.

Restait la date. Le roi Parnemain avait un cerveau poussif et une franche aptitude à l'oisiveté, ce qui laissait présager une halte de quelques jours dans la ville, pourtant Guillss avait décidé d'agir le soir même.

Car elle n'oubliait pas son oncle Galok. Elle redoutait moins les mages et les démons que l'aveugle. Si beaucoup de Lorss étaient morts contre les chevaliers sadouraks, lui était d'un autre âge, d'une autre trempe, et elle restait persuadée qu'il n'était pas mort et qu'il était tapi quelque part non loin, à la traquer, peut-être en compagnie des Lorss survivants. Elle avait trahi l'arbre-ancêtre et, tôt ou tard, elle le paierait. Elle avait certes redoublé de précautions en suivant l'armée de Parnemain, mais l'aveugle était rusé et, pour avoir joué jusqu'à ses douze ans le rôle de père, de frère, d'amant et d'ami, il la connaissait intimement.

Une goutte de pluie explosa sur son nez, suivie d'une seconde qui tomba sur sa joue. Au loin, le ciel entonna son chant funèbre.

— Veran, l'appela le baron Socquart en agitant vers elle son pichet, rentrons à l'auberge, je n'ai plus de vin, et il pleut.

— Bien, monseigneur, dit-elle en s'approchant pour l'aider à marcher mais le chevalier repoussa la main tendue.

— Ne me prends pas pour un de ces vieillards impotents !

— Excusez-moi, monseigneur.

— Je peux marcher.

Guillss ne répondit pas. Elle baissa simplement les yeux. Le baron ne devait pas avoir plus d'une quarantaine d'années mais la vieillesse l'avait déjà pris sous son aile corruptrice, et la lame du temps n'avait pas fait qu'entailler les traits épais en profondeur ; Guillss, en page fidèle qui l'habillait et le déshabillait matin et soir, savait que sous le lourd haubert et le doublet usé, les muscles étaient flasques et les os tordus

par l'arthrite.

L'averse les surprit avant qu'ils n'atteignent l'escalier qui s'ouvrait dans le plancher du chemin de ronde. Le vieux chevalier glissa à plusieurs reprises sur les marches mouillées mais à chaque fois, Guillss réussit à le coller de justesse contre la pierre des remparts. Arrivés en bas, ils coururent au petit trot sous la pluie crépitante pour traverser le marché déserté et allèrent se réfugier sous un porche déjà encombré par des paysans.

— Ça réveille, marmonna le chevalier d'un ton qui disait le contraire. Il était essoufflé. Allons, dit-il simplement après quelques secondes.

À sa première chute dans la boue, il jeta violemment son pichet contre un mur de torchis, et refusant l'épaule que lui tendait Guillss, continua d'avancer, luttant contre l'ivresse qui s'était malicieusement alliée aux intempéries pour le faire tomber. Maintenant, il se tenait au beau milieu de la rue centrale qui menait au château, trempé et boueux, les mâchoires tremblantes, à défier de son regard chaviré les silhouettes d'or des « Doigts de Carn » qui semblaient flotter dans le ciel noyé par l'orage.

— Maître, il faut rentrer, ce n'est pas prudent, risqua Guillss en s'approchant.

— Laisse-moi. Qu'ils me tuent, ces monstres. Il est bien assez tard ; ça fait longtemps que je devrais être mort.

— Vous êtes ivre et trempé, maître, insista Guillss qui ne voulait pas attirer l'attention des démons. Il faut rentrer. Vous allez attraper froid.

Il essaya de résister mais le pouce de Guillss pressa un point sous son aisselle, et, poussant un grognement, il fléchit et se laissa faire.

ooOoo

Les nuages bas et noirs avaient dévoré le crépuscule, ne laissant que les ténèbres, la foudre et cette pluie pénible et envahissante qui irritait Jandrin. Les coups de tonnerre couvrirent un instant le bruit des torrents d'eau qui se déversaient dans ce cachot – un de plus – où on les avait jetés et les gémissements lancinants de ce garçon qui se prénommaient Seianne. Pas même une seconde plus tard, un éclair écartela de nouveau le ciel noir et frappa d'une lumière blanche les ombres de la fosse où ils croupissaient. La triste assemblée de ces princes rompus, malades ou blessés qui se taisaient depuis des heures, de son fils, défiguré, qui ruminait sa défaite la tête dans ses mains, et du jeune Seianne aviva la colère de Jandrin.

Le démon l'a bien amoché, grinça-t-il intérieurement en regardant le garçon à la faveur d'un nouveau trait de foudre. Le jeune homme était à demi couché sur la première marche de l'escalier, ses jambes traînant dans l'eau brune. Sa figure était une bouillie de nerfs, de muscles et de tissus mal cicatrisés au milieu de laquelle saillait un nez intact. Son corps nu écorché à la poitrine et aux mains paraissait peu humain avec toute cette peau en moins. Jandrin se souvenait de la sinistre promesse du démon Gabessor : « Je vais te faire à mon image ». Et il s'y était employé de la plus cruelle des façons. Le garçon avait affronté ses supplices, avec beaucoup de cran et de cœur ce qui avait rendu d'autant plus insupportable sa souffrance. Les séances de torture, par ce côté presque sexuel qu'elles revêtaient, lui faisaient penser à un viol. Jandrin comprenait pourquoi les soldats avaient baptisé Seianne « La Mariée ». Comme Seianne l'observait de ses yeux aux paupières arrachées, le géant se tourna vers le soupirail, seule fenêtre sur cette liberté que Parnemain lui avait arrachée. Il serra les poings. Les jointures de ses doigts craquèrent. Il se sentait comme ces

animaux en captivité qui fixent le monde de l'autre côté de leurs barreaux. Il marcha vers le centre du cachot en repoussant rageusement ses chaînes devant lui.

À présent, l'eau lui arrivait aux genoux. Enchaîné par les poignets et les chevilles à un unique anneau au milieu de la pièce, Jandrin, comme les autres prisonniers, ne pouvait pas monter sur l'un des bat-flancs en bois pour se mettre au sec. Tout au plus pouvait-il s'y asseoir du bout des fesses en tirant au maximum sur sa laisse de fer. Ses blessures avaient cicatrisé et il avait retrouvé l'essentiel de sa force mais la magie qui imprégnait ses fers était plus forte encore et malgré tous ses efforts, il n'avait pu en venir à bout. Régulièrement, il réessayait, plus pour calmer ce sentiment de frustration qui faisait bouillir son cœur et embrouillait son esprit, que par espoir de les briser.

— Gardes ! appela le prince Reiolian quelque part sur sa gauche. L'eau monte toujours.

Le couloir derrière les grilles, en haut de l'escalier, resta silencieux.

— Il est vain de crier, prince, intervint Yrann qui était attaché au mur opposé.

Jandrin évita de regarder son fils de peur de surprendre, à la lueur d'un éclair, les blessures qu'il avait reçues au visage. Les mandibules des démons avaient creusé un trou béant dans sa joue gauche et arraché la rangée de dents inférieures. Il parlait à présent en chuintant comme une vieille.

— Ils nous laisseront pourrir là, grommela le prince Kilyrgas en reniflant de dégoût comme si l'odeur de cave humide était la seule chose qui l'indisposait.

— Prince Kilyrgas, ne cédez pas au défaitisme, et vous, prince Reiolian, veillez plutôt à le maintenir hors de l'eau, ajouta Yrann en parlant de Seianne.

Jandrin constata avec fierté que la défaite n'avait pas entamé l'ardeur de son fils, tout au contraire, elle semblait lui avoir donné une assurance et une force morale qu'il ne possédait pas auparavant.

— Il est gelé, répondit Reiolian que Jandrin avait entendu se déplacer dans l'eau.

— Il saigne ?

— Ses blessures suintent mais je ne suis pas sûr que ce soit du sang, dit-il après quelques secondes.

— Je repense à ce qu'il a révélé au démon Gabessor. Est-ce possible ? demanda le prince Nederian, à droite. C'était un vassal plein d'allant dont le visage juvénile paraissait déplacé en ces lieux. Il aurait été sur Sri et en serait revenu ? Et le bouffon serait la réincarnation d'Oboss ? La Table des Immortels existerait vraiment ?

Par-dessus le tonnerre qui bousculait ses tympan, Jandrin perçut à peine le rire bref et narquois.

— Il a seulement répété les divagations entendues de la bouche mourante de la princesse Pyrenne, s'amusa cyniquement Lestominad de sa voix pincée. Et il a inventé le reste. Ce ne sont que les mensonges d'un voleur. Il a déjà tenté d'usurper un titre et maintenant, il essaie de s'en sortir en racontant ce qui lui passe par la tête.

Celui-là, Jandrin l'aurait volontiers étranglé pour se détendre.

— Tu ne sais pas plus tenir ton épée que ta langue, Lestominad ! explosa-t-il avant même que son fils ne réponde. Inventé, tu dis ? Mais où étais-tu quand le démon Gabessor lui pelait le crâne avec sa langue, ne laissant la peau que sur le nez et les oreilles ? N'était-ce pas toi qui étais accroché à la banquette en face de moi, gémissant comme un chiot qui a perdu sa mère ? Et quand ce monstre d'enfant de Carn est revenu dans notre chariot le jour suivant et qu'il a mis à vif les seins, le dos et les fesses du

gamin ? Ce n'était pas toi qui vomissais ton estomac par terre ? Tu ne réponds pas ? rugit-il en enjambant une à une les chaînes de cette roue qui les retenait tous et qui le séparait du prince Lestominad. Et la nuit dernière quand il est descendu nous rendre visite, penses-tu que celui-là (Jandrin désigna approximativement l'endroit où Seianne reposait entre les bras du prince Reiolian) avait encore assez de ressource pour sortir ces soi-disant affabulations alors que des serres d'os lui épluchaient les pieds et les mains ? Le gamin... Le tonnerre emporta toute la phrase suivante mais il continua de hurler... notre tour d'être mis au supplice et ton rang ne te protégera pas. À ce moment-là, tu te souviendras de ce garçon. Il a peut-être usurpé son titre de prince mais pas celui d'homme ! Prends exemple sur lui (il cracha le mot avec mépris), et jusque-là, tais-toi. Tais-toi ! Tais-toi !

— Relâchez-le, Jandrin, ordonna fermement Yrann pour la seconde fois.

La tension dans la voix de son fils fit prendre conscience à Jandrin qu'il tenait à bout de bras l'infortuné prince Lestominad. Celui-ci battait désespérément des pieds, à moitié étouffé par les grandes mains refermées sur le revers de son doublet et par les pouces qui lui comprimaient la trachée-artère. Jandrin serra un peu plus, l'autre hoqueta et rua de plus belle.

— Cela suffit, commanda Yrann en haussant le ton.

La respiration de Jandrin s'était faite hachée, il bataillait contre lui-même, contre cette furie meurtrière avide de sang et d'os brisés, il luttait contre la colère et la haine qui chevauchaient son esprit à le rendre fou. La langue de Lestominad avait jailli hors de sa bouche comme pour laisser plus de place à l'air qui n'arrivait pas et il n'émettait plus qu'un faible râle.

— Assez ! hurla Yrann.

L'ordre de son fils libéra sa volonté et Jandrin céda, propulsant avec force le prince vers le mur opposé comme on conjure le mal. Il distingua vaguement le bref cliquetis des anneaux, puis, presque simultanément, une plainte encore plus brève quand la chaîne se tendit, immédiatement suivie du son mat d'un crâne heurtant un objet dur, et du bruit particulier d'un corps heurtant la surface de l'eau.

— Lestominad ? s'enquit Yrann de cette voix chuintante à laquelle Jandrin n'arrivait toujours pas à s'habituer.

Il entendit un des princes sur sa droite traverser précipitamment la pièce.

— Il est assommé, dit Nederian.

— Jandrin, pensez-vous que dans notre situation, molester un de mes vassaux est une initiative qui va me réjouir ? demanda Yrann d'un ton distant où ne transparaissait nulle plaisanterie.

Les ombres du cachot prirent vie dans la lumière blanche d'un éclair. Son fils lui faisait face de l'autre côté, droit dans son habit sale et détrempé, sa blessure hideuse lui faisant comme un demi-visage, son regard franc et clair, héritage de Jandrin, braqué sur lui comme pour le juger. Il continua de le fixer quand les ténèbres revinrent.

— Je ne vous entends pas, insista froidement Yrann après que le ciel eut fait trembler la terre une fois de plus.

Jandrin resta là sans bouger, le souffle court, tentant de trouver la force de ravalier sa fierté et de se raisonner. Son fils faisait ce qu'il avait à faire : profiter de cette occasion pour affirmer son autorité sur le seul qui pouvait la remettre en question, c'est-à-dire lui. Il n'y avait rien à lui reprocher. Yrann était l'héritier des Percasang, cette famille à qui,

lui, Jandrin, avait fait vœu de loyauté et d'obéissance. Il fallait qu'il trouve un moyen de ne plus voir en lui son fils.

— Vous avez raison, mon prince, plia-t-il au bout d'une interminable minute. Je vous demande d'accepter mes excuses.

Ses mots lui firent mal, il aurait voulu tuer quelqu'un, quelque chose pour apaiser le feu en lui. Porté par sa seule volonté, il se dirigea vers son banc. Son fils – il serra les dents comme pour les briser – non, son prince parlait, mais il n'arrivait pas complètement à se concentrer sur ses paroles. Il s'arrêta face au mur et ne bougea plus. Ces chaînes qui l'unissaient à la prison, l'orage comme un géant moqueur, la mine défaite des princes, il n'y avait rien pour le calmer, rien qu'il ne voulut voir.

Oublie qu'il est ton fils, se répéta Jandrin. Il inspira profondément et se força à écouter ce que disait Yrann.

— ... Lestominad quand il aura repris conscience présentera les siennes à l'étranger. Car cet homme, Seianne, et la regrettée princesse Pyrenne, dont certains ici ont entendu les derniers mots, n'ont pas menti, ajouta Yrann. Jandrin entendit dans le noir le cliquetis désormais familier des maillons de fer et le bruit des projections d'eau comme il marchait jusqu'au centre du cachot. Le labyrinthe existe. Yrann s'arrêta et accorda au silence une seconde avant de poursuivre. J'y suis entré, contraint et forcé par le bouffon alors que j'étais, tout comme la princesse Pyrenne, l'otage de Caldric le fou. Si j'en ai réchappé rapidement, par ce jeu cruel du destin qui, me volant mon père, me rendait ma liberté à peine quelques heures plus tard, j'en avais vu assez à l'époque pour comprendre que ce dédale recélait un sombre secret pour lequel le bouffon Baldir était prêt à toutes les horreurs. Il se tut cette fois pour laisser passer un coup de tonnerre, puis reprit, adoptant un ton solennel que Jandrin ne lui connaissait pas ; il y avait comme un frisson passionné dans cette voix, qui faisait oublier son défaut de prononciation, et qu'accentuait l'obscurité. Quand mon ancêtre a sacrifié sa couronne et son titre au pied d'Angandir, le premier des hauts-rois, c'était dans l'idée d'unifier la terre des hommes et de la protéger contre les bêtes et les suppôts des inhumains ; ce qui avait du sens. « Ce que mille couronnes ne peuvent faire, une seule le fera », a proclamé Angandir. Mais qu'en est-il de notre royaume, aujourd'hui ? Se porte-t-il mieux ? Non ! Caldric à qui nous sommes toujours fidèles est un vieillard dément, l'usurpateur qui s'est assis sur le trône gouverne avec des démons, des mages et des assassins du Sobsogre, la horde que nos ancêtres ont combattue sur le mur pendant des siècles a déferlé sur les terres du nord et le puissant ordre sadourak est sur le point de verser dans l'oubli. Et que nous ont appris la princesse Pyrenne et le dénommé Seianne ? Que le bouffon du haut-roi Caldric est la future incarnation d'Oboss et qu'il s'apprête à briser la Table qui nous préserve de l'ire des Immortels. Mes princes, les exhorta-t-il soudainement, il n'est plus temps de nous battre entre nous, il n'est plus temps de lutter pour un bout de terre, pour un nom ou pour une couronne, il n'est plus temps de céder à la mesquinerie de nos destins. Nous avons la chance de savoir à présent qui est le véritable ennemi, et nous allons l'affronter.

L'orage n'avait pas faibli et, régulièrement, les traits blancs qui marbraient le ciel dehors éblouissaient le cachot. Jandrin ne savait lequel des princes s'était levé en premier, mais à présent, tous étaient debout, enlevés à leurs bancs par le discours exalté de leur seigneur. Lui-même était surpris de se sentir emporté par l'enthousiasme de ce fils qui se métamorphosait en roi sous ses yeux.

— Mes princes, cria Yrann pour couvrir le vacarme du tonnerre, jurons ici, dans ce

cachot puant et sombre, que nous ne fermerons pas nos cœurs au sacrifice de la princesse Pyrenne et aux épreuves de notre compagnon Seianne. Jurons ici par les chaînes qui nous étreignent que nous n'aurons de cesse de trouver et de tuer le bouffon Baldir. Jurez ici, mes princes, avec moi, Yrann Percesang, votre roi, que vous me suivrez jusqu'à ce que vos yeux se ferment ou que meure l'ennemi des hommes, agenouillez-vous et jurez, mes princes, ou mourez car nul ne doit connaître notre serment, jurez mes princes et nous nous évaderons de cette prison !

Le premier, Jandrin avança et tomba à genoux dans l'eau froide.

— Nous mettons nos bras et nos cœurs au service de ta quête, mon roi, dit-il avec force.

Il entendit les princes s'agenouiller à leur tour dans les ténèbres.

— Nous mettons nos bras et nos cœurs au service de ta quête, mon roi, jurèrent-ils tous après lui.

— Mon roi a raison, continua Jandrin. Nous nous libérerons ! Croyez-moi, nous trouverons un moyen, ajouta-t-il avec une pointe de férocité. Il se leva brusquement et se frappa la poitrine du poing. Pour qui le sang, pour qui la mort ?

— Pour nous le sang, pour eux la mort, clamèrent les princes en se redressant à leur tour.

Il s'ensuivit un long silence, intime et profond, que le tonnerre ne parvint pas à dissiper. Ce fut le bruit du verrou qu'on tire qui rompit cet enchantement qui les tenait tous. Jandrin vit la lueur d'une torche éclairer le haut de l'escalier. Quelqu'un prononça des mots à voix basse.

— Tu descends avec moi, l'humain, répondit brutalement une autre voix aux sonorités abrasives. J'aime sentir l'odeur de ton urine quand tu fais dans tes chausses.

Les mâchoires de Jandrin se crispèrent. Le démon Gabessor était de retour.

ooOoo

Après avoir confié le baron ivre mort à sa pailleasse, Guillss avait quitté l'auberge et pris la direction de la prison, sous l'orage. De furieuses rafales plaquaient la pluie froide contre son corps nerveux et ralentissaient sa progression. Le plafond nuageux était si épais et si sombre qu'il avait fait tomber une nuit précoce sur la ville et, même si des éclairs aux ramifications majestueuses attrapaient parfois les rues dans un filet pâle, Guillss préférait la plupart du temps se fier à sa mémoire pour s'orienter dans l'obscurité.

À mi-chemin, sur le point de traverser l'artère qui reliait la porte de Gilomn et son château, elle s'immobilisa : par-dessus les roulements tonitruants du tonnerre et le tapage incessant de la pluie, elle avait perçu le renâclement d'un cheval et le bruit de nombreux sabots frappant rapidement la boue, ainsi que le son plus inquiétant de battements d'ailes. Prudemment, elle recula contre l'angle de la maison et s'agenouilla, ses doigts dénouant avec habileté les cordons d'une des poches de sa tunique. Tandis qu'elle malaxait la poudre à l'intérieur, elle vit les cavaliers qui remontaient la rue au galop depuis les portes de la ville. À voir comme la robe de leurs chevaux brillait et dissipait les ténèbres autour d'eux, et comme les gouttes d'eau rebondissaient sur les bulles transparentes qui les enveloppaient, eux et leurs montures, il semblait évident qu'au moins un mage les accompagnait. L'arrière-garde constituée de silhouettes ailées aux grands corps de cuivre, bouillant et fumant sous l'averse, accentuait ce picotement familier derrière la nuque qui

l'avertissait d'un danger. Elle aurait pu fuir, mais une petite voix lui soufflait de patienter pour connaître l'identité des nouveaux arrivants. Sans cesser de les surveiller, Guillss étala sur elle la pâte évanescence, insistant sur son visage ruisselant d'eau et sur ses cheveux trempés. La substance pénétrait immédiatement le tissu et la peau, et communiquait à chacune des cellules imbibées ses propriétés chromophores. Les gestes de Guillss étaient précis et rapides, et avant que la troupe ne parvienne à son niveau, elle avait terminé. Tel un caméléon, elle avait pris l'aspect du mur contre lequel elle s'était collée. Elle remercia le petit reptile sùn qu'elle avait capturé six jours plus tôt et dont les glandes ventriculaires recélaient des trésors.

Prudemment, elle vida son esprit pour éviter que les démons ou les mages ne détectent sa présence. Le chevalier de tête passa en trombe sans la remarquer suivi immédiatement de deux autres tout aussi lourdement armurés. Elle ferma les yeux à demi pour se protéger des projections de boue. Dans la foulée, venaient deux mages qui conduisaient leurs chevaux de front – un brun barbu au manteau d'un vert voyant et une femme à la peau marquée par des plaques sombres – et, juste derrière, précédant deux chevaliers, un obèse extraordinaire dont le visage resta caché dans l'ombre de sa capuche. Les démons avaient viré sur leurs grandes ailes et planaient au-dessus des toits hors de vue de Guillss. Il fallait faire vite. Elle ne connaissait que deux hommes dans les Mille Couronnes qui possédaient une telle corpulence, le roi Parnemain et Brangue, le demi-frère de Caldric. Or le premier festoyait actuellement au château et le bâtard n'avait aucune raison d'être ici, et encore moins d'être libre et escorté par deux mages et par des enfants de Carn ; l'usurpateur Gorgass le haïssait pour ce piège qu'il lui avait tendu et qui avait failli lui coûter la vie. Il pouvait aussi très bien s'agir d'un inconnu qui n'avait rien à voir avec Brangue mais l'instinct de Guillss lui soufflait le contraire et lui dictait de se hâter. Que ce soit le bâtard ou un émissaire, ils avaient l'air trop pressés et trop importants pour que ce soit une visite anodine, et ils pouvaient très bien être porteurs d'un ordre de mise à mort immédiate. Quand le dernier cavalier fut passé, elle bondit en avant, traversa la rue au pas de course et s'engouffra dans une ruelle.

Quelques minutes plus tard, elle déboucha sur la petite place au centre de laquelle elle devinait les contours massifs de la prison. Elle n'était rien qu'une ombre sous la pluie furieuse.

Au moins, les sentinelles – celles qui avaient eu le courage d'affronter l'orage – ne verraient rien, pensa-t-elle en accélérant pour prendre de l'élan. Elle traversa la place, les coudes au corps, et sauta par-dessus le fossé hérissé de pieux. Ses jambes battirent un instant en l'air puis ce fut le choc de son corps aux muscles élastiques contre le mur vertical et dur. Ses doigts s'étaient à peine agrippés aux minces rebords saillants des pierres de taille qu'elle poussait déjà sur sa jambe et se hissait avec la grâce d'une araignée vers le sommet. Il n'y avait aucun à-coup dans ses mouvements, ses mains et ses pieds trouvant les prises aussi aisément que les barreaux d'une échelle. Au niveau de la meurtrière qu'elle avait repérée plus tôt dans la journée, elle fit une pause, le temps de glisser un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y avait ni lumière ni bruit, mais une forte odeur de sang, comme si la petite chambre avait servi d'abattoir. Elle souffla tout l'air qu'elle avait dans les poumons, et passa un bras dans l'étroite ouverture. Dès que ses doigts se refermèrent sur une aspérité dans l'évasement, elle imprima une violente torsion à son bras pour se déboîter l'épaule, et engagea le haut de sa tête dans la meurtrière. Tirant d'un côté et s'aidant de ses pieds et de sa main droite à l'extérieur, la pierre froide lui

comprimant le crâne dans un étau, elle avança centimètre après centimètre, sourde à la douleur écrasante quand elle força au niveau des os temporaux. À chaque poussée, la pression se faisait plus intolérable et sa boîte crânienne se déformait légèrement. Ses yeux semblaient devoir jaillir de leurs orbites. La sensation d'écrasement ne disparut que lorsqu'elle eut passé les joues. Ce fut comme une libération, d'une ultime contorsion, elle dégagea ses épaules, son second bras et versa en avant dans l'évasement de la meurtrière. Après une courte glissade, elle se reçut dans la pièce d'une roulade, et s'immobilisa, les sens en alerte. Le fumet écœurant du sang lui chatouillait les narines ici avec plus d'âcreté encore. La lumière d'un éclair lui confirma ce qu'elle savait déjà : elle était dans l'ancre du démon. L'Écorché. C'était dans son sang qu'elle avait roulé, son sang qui tapissait les murs, son sang qui s'étalait en flaques sur le plancher, son sang partout où il s'était frotté, des litres et des litres de son sang retenus dans un lit baquet en partie défoncé. La pièce tout entière témoignait de l'appétit du démon pour l'automutilation.

Une seconde, elle fut incapable du moindre mouvement, paralysée par l'idée qu'il aurait pu être là, à l'attendre. Un cri presque inaudible, comme un écho fantomatique, retentit, longue note plaintive porteuse d'une souffrance insoutenable. Elle savait à présent où était Gabessor : il s'occupait de son prisonnier deux étages plus bas, là où était enfermé Yrann.

Reste à savoir s'ils sont dans la même cellule, pensa-t-elle en remettant en place son épaule. Elle se dirigeait vers la porte entrouverte quand un rai de lumière spectrale sur sa gauche l'arrêta. Il provenait d'une malle rustique posée de travers, meuble tout aussi incongru en cet endroit que le lit. Tandis qu'un second cri résonnait faiblement, elle s'approcha de la malle. À un mètre, des images envahirent son esprit malgré les barrières mentales qu'elle avait dressées, celles d'un jeune homme taillé comme une pierre, et dont le visage fort et joyeux souriait de façon charmante. Il tenait dans sa poigne de bûcheron une épée délicate, dont la lame, aussi fine qu'une baguette, brillait des couleurs de la rosée à l'aube du jour. Un serpent cornu avait lové son corps gigantesque autour d'un tronc rugueux et des parfums printaniers saturaient son cerveau de leur illusion capiteuse.

— *Emmène-moi avec toi*, fit la créature en la transperçant de ses yeux de vase. *Il a besoin de moi.*

Guillss s'arrêta près de la malle. Elle était entrouverte et pourtant, elle hésitait. La lumière lui rappelait les ors du soleil rebondissant sur la glace, puis elle réalisa qu'elle était identique à celle produite par l'épée que tenait le garçon dans son esprit.

— *Ouvre*, demanda encore le serpent qui déroulait ses anneaux d'écailles et de plumes dans ses pensées. *Et n'aie crainte. Je suis enfermé et seul le petit peut me délivrer.*

Le petit. Elle n'entendait plus les cris du supplicié, soit mort, soit inconscient, ou peut-être trop affaibli pour que sa voix porte aussi haut dans la tour, mais ce devait être le petit dont parlait le serpent dans son esprit.

— *Oui, c'est lui, il a besoin de moi.*

— Cesse de m'importuner, murmura-t-elle sèchement.

Immédiatement, les images disparurent. Troublée, Guillss passa ses doigts sous le couvercle et le souleva d'un pouce. La lumière s'intensifia. Elle hésitait. Pourquoi ferait-elle ça ?

— *Parce que tu ne vaincras pas le démon seule*, lui répondit le serpent.

— Tais-toi et disparaïs, gronda Guillss entre ses dents.

D'un coup sec, elle ouvrit la malle et se recula, sur ses gardes. La lame que tenait le

garçon de ses pensées en jaillit, si rapidement qu'elle ne put réagir, et disparut par l'entrebâillure de la porte.

— *Laisse l'épée, et emmène-moi, vite !* siffla le serpent en elle. *Je suis au fond.*

Encore une fois, Guillss obéit alors que son premier réflexe avait été de suivre l'arme volante. Elle se hâta de regarder dans la grande malle. Elle semblait vide. À tâtons, elle chercha et trouva parmi des os humains un objet poisseux de sang, qui au toucher avait la forme d'une corne. Ou d'une dent. Elle le sortit et sans savoir ce que c'était ni pourquoi elle continuait de suivre aussi facilement les injonctions de la créature, elle le mit dans une de ses poches. Elle devait se dépêcher, à présent. Épée ou pas épée, la chose de lumière allait donner l'alerte.

— *Merci*, fit la voix.

Guillss grogna un vague « de rien ». Elle sentait toujours la caresse subtile de la pâte de sûn et après une courte inspection, elle constata que son corps était toujours aussi transparent que l'eau. Elle étala néanmoins les restes de l'onguent sur elle avant de s'approcher de la porte. Les plans de la tour en tête, elle tourna à droite dans le couloir qu'éclairaient les flammes crépitantes des torches pour se précipiter dans l'escalier de bois qui descendait vers le dortoir. À l'extérieur, l'orage, que les murs épais de la tour n'arrivaient pas à faire taire complètement, semblait enfin perdre de sa force.

Dans la pièce en bas, une vingtaine de lits très simples étaient superposés contre les murs. Elle repéra trois formes allongées et endormies. Un garde bedonnant regardait bêtement en contrebas de l'escalier menant au niveau inférieur, comme s'il y avait vu une quelconque apparition. Aussi silencieuse et invisible que la brume, elle s'approcha par derrière et, le paralysant d'une simple pression sous l'oreille, l'égorgea profondément. Le sang dans sa bouche étouffa son appel à l'aide.

Le bras autour de la taille du mourant, Guillss accompagna sa chute, puis, suivant la trajectoire la plus courte, alla de lit en lit distiller la mort aux trois silhouettes endormies. Il y en eut un pour se réveiller mais la dague vola et éteignit la lueur de détresse dans son œil avant qu'il ait pu donner l'alerte. Moins d'une minute plus tard, elle dévalait sans un bruit la volée de marches qui menaient dans le corps de garde.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait une voix en bas tandis qu'elle débouchait dans la grande salle.

— Je ne sais pas, répondit un vieux moustachu au gilet de cuir délacé jusqu'au nombril.

Il y avait six hommes, tous debout à regarder en direction de l'épée ondoyante qui flottait au-dessus de la trappe menant au sous-sol. Trois se tenaient autour de la table de chêne au centre, deux près de la massive porte d'entrée qui servait de pont-levis et un dernier, frisé et roux, accroupi au-dessus de la trappe que d'instinct, il venait de refermer pour empêcher l'épée volante de passer. À voir son expression terrifiée, il regrettait amèrement son geste. Un feu brûlait dans la cheminée, refoulant légèrement une fumée qui piquait les yeux. Guillss avança droit vers le frisé et le saisit par les cheveux pour le relever puis l'éventra de bas en haut avec sa dague. Quand sa lame cala sur le sternum, elle le repoussa d'un coup de pied avant que sang et organes ne jaillissent, saisit l'anneau et tira sur la trappe. Comme libéré par son geste, un cri de bête monta tout droit depuis les entrailles de la prison, un cri de révolte, fort, violent et fou qui dura bien après que l'épée eut plongé dans l'escalier qui s'ouvrait dessous. Avant de s'y engouffrer à son tour, Guillss cueillit à sa ceinture deux bouquets de dards longs comme l'index et les lança sur

les gardes interdits, comme on distribue des cartes. L'homme râblé près de la cheminée fut le seul assez vif pour tenter une esquivé, mais un des projectiles bourdonnants lui perfora l'œil ; il mourut avant de toucher terre et après que Guillss eut disparu dans l'ouverture de la trappe. En descendant les marches, elle compta machinalement les chocs sourds des corps qui s'effondraient l'un après l'autre sur les dalles de pierre, victimes de leurs blessures ou du poison foudroyant qui leur paralysait le cœur.

Jandrin se remit péniblement sur ses jambes, cracha un jet d'eau brune mêlée de sang et affronta du regard le démon qui dressait sa masse sanguinolente au milieu du cachot. Il était grand, près de trois mètres, et ressemblait à un de ces animaux fraîchement écorchés qui pendaient dans les abattoirs, sauf que cette parodie d'humain était née d'un cauchemar de boucher malade et avait la force de cinq hommes. Il était difficile de lire quoi que ce soit sur la face dépourvue de peau, mais Jandrin aurait juré que Gabessor souriait. L'enfant de Carn toucha le trou dans sa poitrine avec une serre osseuse. Un sang abondant en jaillissait par longues saccades. Plus bas on distinguait une partie de ce qui pouvait être son système digestif.

— Tu croyais me tuer en m'arrachant le cœur ? demanda-t-il en articulant lentement, de cette voix tourmentée qui claquait contre les tympans.

Furieux, Jandrin jeta l'organe d'un rouge foncé qui palpitait encore dans sa main. La rage démente qui l'avait jeté contre le démon ne l'avait pas totalement quitté.

Au moins, le gamin aura eu un peu de répit, pensa-t-il en surveillant d'un œil la silhouette de Seianne accrochée à la pierre de l'escalier comme un naufragé à sa planche.

Mais à quel prix.

Les princes, menés par leur roi, avaient été fidèles à leur serment et avaient tous suivi Yrann quand il avait chargé derrière Jandrin. Le combat – une parodie, un carnage – n'avait pas duré et avait vu la moitié d'entre eux tomber sous les coups du démon au premier assaut. Les corps de Tefar, Devran et Kilyrgas flottaient à la surface de l'eau ; le gros Mangin était accroché à une applique de torche comme un appât au bout de son hameçon ; Lestominad, adossé à son banc, de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, se lamentait en berçant son bras arraché, l'hémorragie pompant sa vie à grands traits ; embroché au bout d'une longue pointe d'os qui saillait de l'épaule du démon, le corps de Merrin, agité de soubresauts était aux prises avec la mort ; à l'aplomb de la grille du couloir, se servant de sa chaîne pour ne pas s'écrouler, Yrann haletait et grimaçait, sa main libre plaquée sur sa poitrine comme pour retenir le sang qui s'en écoulait.

Le seul à ne pas avoir participé au combat était le geôlier prostré sur les premières marches de l'escalier. Son corps sec pris de tremblements convulsifs et sa torche tenue à deux mains pour ne pas qu'elle lui échappe, il murmurait des prières à ses ancêtres comme si sa survie en dépendait.

À l'extérieur, la tempête semblait avoir mis le cap sur l'intérieur des terres et, si on entendait encore le tonnerre dans le lointain, il ne pleuvait plus dans la rue. Les principaux bruits dans le cachot étaient ceux de l'eau coulant par le soupirail, celui du vent sifflant entre les barreaux épais, et le craquement de la flamme au bout de la torche que tenait le geôlier.

— Le feu n'a pas brûlé que ta chair, chevalier, il consume et anime ton âme, continua le démon. C'est intéressant. Je crois que je ne vais pas te tuer tout de suite. Il balada son regard de rapace sur le corps de Jandrin. Tu seras mon prochain jouet, décida-t-il enfin en

allongeant le bras pour attraper Seianne par le pied. Mais d'abord, j'en finis avec celui-là, il a mérité de mourir.

— Je vais te faire ce que mes ancêtres ont fait à ton père, cet étron de Carn, l'apostropha Jandrin en réponse.

Il avait penché légèrement son corps en avant et plissé les yeux pour masquer sa surprise ; il venait d'apercevoir une épée surgir en haut de l'escalier et descendre vers Seianne en flottant dans l'air comme si quelque main invisible la tenait.

Ce doit être un tour de la petite Lorss, il faut que ce soit elle, espéra-t-il silencieusement. Yrann l'avait vue aussi. Ainsi que le geôlier. Jandrin espéra qu'il aurait au moins le courage de se taire. D'un signe discret des doigts, il indiqua à son fils de se tenir tranquille.

— Je te défie, démon, poursuivit-il en hurlant. Seul à seul. Il se força à rire. À moins que tu aies peur ?

Gabessor, qui avait soulevé Seianne par le pied, le laissa durement retomber sur l'escalier et fit un pas vers Jandrin.

— Peur ? dit le démon. Décidément, tu es amusant, humain, et, pour le plaisir, je veux bien de ton défi. Seul à seul. Et à l'avenir, n'essaie pas de me provoquer en m'insultant, c'est puéril. J'en viendrais presque à croire que tu me tends un piège ou que tu veux faire gagner du temps à mon protégé.

— Je vais te faire crier comme une pucelle.

Gabessor promena une langue barbelée sur sa gueule et grimaça un sourire sanglant.

— Je n'en doute pas, je jouis toujours quand je dépèce une proie, dit-il méchamment.

Jandrin n'osait regarder dans la direction de l'épée de crainte d'alerter Gabessor mais il lui semblait avoir vu à la périphérie de son champ de vision qu'elle s'était délicatement posée dans la paume ouverte du jeune homme. Le geôlier n'avait pas donné l'alerte. Jandrin ne comprenait pas ce que trafiquait la Lorss, ni même si c'était elle, mais il savait qu'il fallait gagner du temps, quel qu'en soit le prix.

— Approche alors et viens prendre ta leçon, dit-il en se préparant au choc.

Négligemment, Gabessor harponna de ses serres le dos de Merrin comme on pique un bout de viande, et le lança violemment contre la paroi. Au bruit mou que fit le corps en heurtant la pierre, Jandrin sut que leur compagnon était mort. La vitesse de Gabessor était surprenante et le géant ne put esquiver complètement la claque qu'il lui asséna. Les ongles osseux laissèrent une balafre de plus sur sa figure de cire, et l'aveuglèrent partiellement. Relevant ses coudes, il bloqua au jugé le coup de poing qui suivit. Déséquilibré, il tomba à la renverse dans l'eau, juste sous le soupirail. Alors qu'il tentait de se relever, le pied cornu de Gabessor le cueillit sous le ventre, assez fort pour que, s'il n'y avait eu ses chaînes pour stopper sa course, il aille cogner du dos le plafond. Jandrin crut que ses membres allaient se détacher de son corps, un voile blanc familier l'aveugla un instant. Il reprit ses esprits sous l'eau, la serre de Gabessor refermée sur sa nuque.

Plus vite, petite, pensa-t-il en s'arc-boutant contre le dallage de pierre.

Guillss repéra l'épée dès qu'elle posa le pied dans le couloir qui desservait les cellules de la prison. Elle avait eu tort de s'inquiéter de sa progression : l'arme enchantée flottait sagement au ras du sol, comme pour masquer sa présence lumineuse aux occupants derrière la grille fermée qui lui interdisait d'entrer dans le cachot.

— *Il est mourant, hâte-toi de me mener à lui*, souffla le serpent enfermé dans la dent.

Guillss ignore la pensée inquisitrice – elle trouvait agaçant qu’il se joue aussi aisément de ses défenses mentales – et, contrôlant sa respiration et les battements de son cœur, se coula vers l’épée qui semblait l’attendre. Mais la vision, sur sa gauche, à travers les barreaux de la grille, d’un corps empalé sur l’épaule du démon, et celle d’un autre, ventre ouvert, pendu au mur de droite la paralysa. Les prisonniers avaient affronté Gabessor. Un flot brutal d’émotions lui fit oublier toute précaution.

— Yrann, murmura-t-elle en collant son visage décomposé contre les barreaux.

Bouleversée par l’idée qu’il était peut-être mort, elle n’arrivait plus à se maîtriser et, flammes et ombres joignant leur danse à celle de son imagination, elle croyait le reconnaître à chaque fois qu’elle tombait sur un cadavre. Celui-là qui flottait sur le dos non loin du démon n’avait-il pas ses cheveux noirs, cette tignasse coupée court et dans laquelle elle rêvait de passer à nouveau ses doigts ? Et cet autre au corps désarticulé, n’avait-il pas la même corpulence rassurante, ce bastion viril au creux duquel elle avait aimé se réfugier un trop court instant ? Et celui-ci au bras tranché, qui chantait – ou se lamentait – n’affichait-il pas le même menton volontaire ? Puis elle le découvrit juste en dessous d’elle, et à la manière dont il se tenait les côtes, elle sut que plusieurs étaient cassées. Mais il était vivant et conscient.

— *Reprends-toi*, ordonna le serpent d’une pensée aiguë.

Elle ferma les yeux et inspira longuement l’air putride, se maudissant d’être devenue aussi fragile. Yabsse disait que les sentiments étaient des portes ouvertes dans les murs de notre forteresse.

— *Il va tuer Seianne*, la piqua à nouveau la pensée de l’étrange créature. Réagis !

L’amour cognant encore contre ses tempes, Guillss recula précipitamment contre le mur. Le serpent marquait un point, elle devait se ressaisir. Heureusement, le démon qui dressait sa masse sanguinolente au centre lui tournait le dos et semblait parler au chevalier Jandrin debout sous le soupirail. Gabessor venait de ramasser le garçon qu’il avait mis au supplice et le tenait négligemment suspendu tête en bas. Ainsi rapprochés, il y avait comme une hideuse ressemblance entre le bourreau et sa victime, tous deux complètement écorchés, leur sang luisant à la lumière tremblotante des flammes, les organes horriblement exposés, excepté que l’humain était en train de mourir. Guillss ignorait quel lien l’unissait à la créature serpentine, mais cette dernière tenait au jeune homme.

— *Dès que tu pourras, confie-moi à lui. Mais remue-toi, il est peut-être déjà trop tard*, dit le serpent.

De nouveau maître d’elle-même, Guillss s’approcha de la porte grillagée, et la poussa doucement, libérant l’épée qui fondit sans un bruit vers son jeune maître agonisant. En bas, le chevalier Jandrin défiait d’une voix forte le démon. Elle extirpa les petites sphères d’argile de leurs cachettes et se rua dans l’escalier tandis que Gabessor attaquait.

La souffrance procurait à Seianne une curieuse sensation de clarté, comme l’impression d’avoir un linge brumeux et glacé posé à même son cerveau. La douleur n’avait pas disparu, bien au contraire, mais elle était si profondément ancrée dans sa chair qu’elle en aiguissait ses sens, les transformait, ou lui en donnait l’illusion, comprit-il. La réalité n’était plus un ensemble homogène mais était devenue une multitude de sensations au relief affolant qui s’ajoutaient les unes aux autres. La fraîcheur de l’eau de pluie qui avait inondé le cachot, le goutte à goutte obsédant des pierres, l’odeur de moisissure, les

remugles de charnier qu'exhalait la bête Gabessor, le baiser dur et froid des marches sous son corps, la caresse frissonnante de l'air à la surface de sa chair dénudée, celle de l'eau glacée sur ses jambes à vif, les halètements douloureux du jeune roi de Sangue qui bataillait contre la douleur à deux pas, il ressentait tout avec une acuité extraordinaire.

Peut-être est-ce ainsi que la mort s'annonce, pensa-t-il en basculant sur le côté. Utilisant le peu de forces qui subsistaient en lui, il tourna la tête avec précaution – il avait cru s'être brisé la nuque en heurtant du front l'arête d'une marche quand Gabessor l'avait lâché – et chercha le géant à qui il devait d'être encore en vie. Il n'y avait guère de lumière dans le cachot et ses yeux étaient si irrités que sa vision en devenait parfois floue. Gabessor – il ne pouvait se tromper – se tenait face à un homme en position de lutteur qui, bien que d'une taille nettement inférieure, impressionnait par sa présence et donnait le sentiment insensé de pouvoir vaincre son adversaire inhumain. Seianne l'entendit apostropher Gabessor sans une once de peur dans la voix. Un sifflement au-dessus de lui détourna son attention au moment où le démon lançait son attaque contre le chevalier. Lentement, tout ce qu'il entreprenait était lent désormais, il en chercha l'origine et découvrit Serss en lévitation entre lui et le geôlier, retranché derrière sa torche comme s'il s'était agi d'un mur infranchissable. Dans son délire, la présence de son épée n'étonna pas Seianne, elle lui paraissait presque naturelle. La douce lumière astrale attira sa main. Il frémit quand la garde en forme de conque et aussi lisse que l'ivoire trouva ses doigts mutilés, et, quand une énergie coula en lui et l'anima d'une vigueur nouvelle, il ne put retenir un long soupir d'extase. Il se surprit à se lever sur ses jambes encore flageolantes et se retourna pour voir le jeune roi Yrann charger en hurlant la devise du géant : « Pour qui le sang, pour qui la mort ? » Mais, freiné par l'eau et par ses chaînes, le prince ne fut pas assez rapide et Gabessor se retourna, l'attrapa à la gorge et, d'une seule de ses impitoyables serres, le souleva en l'étranglant tandis que de l'autre, il continuait de noyer Jandrin qui se débattait sous l'eau. Le démon aurait sûrement broyé la trachée-artère du jeune lion s'il n'y avait eu comme deux petites explosions colorées au niveau de sa tempe et de ses hanches qui le firent hésiter puis tituber d'avant en arrière. Seianne ne comprit pas les paroles en carnéen de la créature, mais le timbre acide était toujours aussi cruellement moqueur.

Se servant de Serss comme d'une canne, il descendit une première marche au prix d'un effort considérable. Il voulait combattre Gabessor, il voulait mourir une arme à la main. Une ombre silencieuse le frôla alors qu'il s'apprêtait à faire le second pas, et déposa dans sa main libre un objet tiède qui lui était familier. Tandis qu'il baissait les yeux sur la dent, un hurlement victorieux les lui fit relever et il découvrit le chevalier ruisselant d'eau. Le géant avait réussi à se dégager de l'étreinte démoniaque et enroulait déjà une de ses chaînes autour du bras musculeux du démon. Jamais Seianne n'avait vu une telle rage de vaincre chez un homme, c'était brutal et primaire.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? s'époumona le chevalier en halant d'un coup sec la chaîne pour déséquilibrer Gabessor.

— Pour nous le sang, pour lui la mort, répondit avec difficulté le jeune souverain entre deux grognements.

Profitant de ce que la serre l'étouffait un peu moins, le prince Yrann avait refermé ses deux puissantes mains sur le poignet de Gabessor et, s'en servant comme appui, frappait avec sa botte la face hideuse à coups répétés. Le démon semblait éprouver des difficultés à réagir, et vacillait dangereusement, mais son sourire taillait une estafilade de plus en

plus large et de plus en plus cruelle dans sa gueule en bouillie. Plus les blessures étaient sérieuses, plus il semblait y prendre du plaisir. Un ichor charbonneux ruisselait partout sur son anatomie dérangée. Le cachot était plein de cette lutte sauvage où les paroles n'avaient plus place et où résonnaient les ahanements presque bestiaux des deux hommes et les gémissements extatiques que poussait Gabessor à chaque fois que le talon d'Yrann s'abattait sur sa gueule osseuse avec un bruit de cognée, ou quand un projectile s'enfonçait profondément dans sa chair et délivrait sa dose de poison.

— *Nous devons finir ce que nous avons commencé*, murmura en lui une voix qu'il connaissait. *Notre union*.

Surpris, Seianne cessa de s'intéresser au combat. Il observa le serpent-ailé sculpté dans la dent qu'il tenait au creux de sa paume rougie et chercha à comprendre la phrase qui continuait de vibrer en lui.

« Notre union », avait dit Silemith.

Les deux mots muets que le serpent avait déposés dans l'esprit de Seianne germèrent aussitôt et grandirent, bourgeonnant et envahissant ses pensées de parfums et de couleurs printanières. Désarçonné par les sentiments du serpent-ailé qui se déployaient en lui telles les ramifications d'un arbre en pleine croissance, il essayait de savoir pourquoi il n'était pas rebuté par cette « déclaration » aux connotations impudiques, pourquoi il se sentait rougir de l'intérieur.

— *Veux-tu me faire confiance ?* formula la créature avec passion.

— Je crois, répondit timidement Seianne malgré le souvenir de la mise en garde de Lolipoz.

Le serviteur de l'île ne lui avait-il pas dit de ne justement pas faire confiance à Silemith ? Quelles avaient été exactement ses recommandations ? Pas plus d'une goutte de sang pour libérer le serpent de son sortilège ? Puis Seianne se remémora leur vol vers l'ouest après l'affrontement contre les Grolshs, pendant lequel, gravement blessé, il avait cédé à l'enfant d'Aez et s'était épanché de son sang sur le corps reptilien. La femme aussi avait partagé son fluide vital avec la créature et elle avait survécu anormalement longtemps. Qu'en était-il de lui ? N'aurait-il pas dû être mort ? N'était-ce pas Silemith qui l'avait maintenu en vie ? Était-ce toutes les conséquences de cet échange ? Qu'en était-il du chant de son cœur fatigué, que le serpent avait aidé à battre, et qui semblait vouloir lui dire ou lui rappeler quelque chose, peut-être ce rêve qu'ils avaient fait ensemble et qui lui semblait si éloigné et si flou ? Était-ce cette union qu'il avait évoquée ? Seianne n'avait jamais aimé les questions auxquelles il fallait trouver des réponses. Devait-il simplement répondre oui ?

— *Tu me fais confiance ?* lui demanda à nouveau le serpent enfermé à l'intérieur de la sculpture.

— Oui, s'enhardit Seianne.

Il devinait que ce oui scellait un pacte dont il ignorait réellement les conséquences et que l'avertissement de Lolipoz ne lui avait pas été adressé en vain, il savait que c'était une décision de ce genre qui avait coûté la vie à Zacra, à Somir et aux mages de l'Anneau d'Osseroth, et il se souvenait avoir juré ne plus jamais prendre de décision sous le coup de l'impulsion, mais maintenant que sa jeune existence arrivait à son terme, il ne regrettait pas ce choix, quoi qu'il puisse arriver ensuite. Qu'avait-il à perdre de toute façon ? Dans le cachot, la situation, bien qu'elle paraisse avoir tourné à leur avantage, était encore confuse. Gabessor avait reculé contre le mur de pierre et relâché le roi Yrann.

Comme il se contentait de balayer l'espace devant lui de ses longs bras en charpie, ses frappes avaient perdu en précision, et ses deux adversaires – le chevalier Jandrin et le roi Yrann – les évitaient avec facilité. Le démon tournait son atroce tête en tous sens comme pour chercher quelque chose ou quelqu'un qui se serait caché. Les hémorragies s'étaient multipliées et il se vidait de son sang à grands jets. La fine poignée d'une dague saillait à angle droit de son front et il était criblé de cratères de la taille d'une couronne. Il paraissait affaibli mais souriait toujours aussi horriblement. Le chevalier Jandrin cria quelque chose à Seianne qu'il ne comprit pas. Hallucination ou non, il crut apercevoir les vieilles pierres du mur du fond bouger ou plutôt onduler, comme si le mur se faisait vague. Il en déduisit que ce devait être le camouflage de l'ombre qui l'avait frôlé précédemment. Peut-être un mage qui avait trahi Bachul. Mais mage ou pas, il était difficile pour lui de dire qui des deux camps l'emportait dans toute cette agitation, et malheureusement, quel que soit le vainqueur, il ne survivrait pas à ses blessures.

— *Prononce mon nom, appelle-moi.*

Ce n'était pas un ordre, juste un souhait, et le plus tendre que Seianne ait jamais entendu. Il en aurait pleuré si ses yeux n'avaient été si brûlants et si secs.

— *Appelle-moi, vite, tu te meurs.*

Oui, je meurs, je le sens maintenant, pensa Seianne en serrant très fort la dent en ivoire.

Serss avait beau lui insuffler toute son énergie, sa vie s'essoufflait.

— *Silemith, appela-t-il sans qu'un son ne sorte de sa bouche.*

Ce fut comme la première fois sur l'île minuscule au large du Solzar, la dent lui échappa des mains et se déforma, puis ce fut la cacophonie de sons enchanteurs et de senteurs oppressantes, et un nuage de fumée enfla dans le cachot. Il entendit le rire torturé de Gabessor et l'écho de l'appel de Jandrin qui réclamait une épée – *Serss ?* Son passé se bousculait dans son esprit : l'image de son père et de son frère au coude à coude dans la course du village de son enfance, la vision de sa mère applaudissant à sa première leçon d'escrime avec le véritable héritier des Moke. Une quinte de toux le fit s'asseoir sur une marche tandis qu'à nouveau l'obscurité froide s'emparait du cachot.

Le combat avait cessé. Tous regardaient le serpent ; il se tortillait à la verticale pour se maintenir éloigné des murs, frappant l'air nerveusement de ses ailes aux plumes arc-en-ciel. Seul à réagir, le geôlier s'était mis à couiner et à geindre. La gueule de jade de Silemith l'observa distraitement de son regard marécageux comme il le fit avec chacun des occupants du cachot puis plongea vers Seianne. Celui-ci sourit quand les anneaux l'enlacèrent et l'enlevèrent à l'attraction d'Ern. Les écailles tièdes glissèrent sur sa chair glacée et se gorgèrent de son sang, introduisant en échange une substance euphorisante dans son organisme.

C'est agréable, pensèrent Seianne et Silemith à l'unisson tandis que les anneaux coulissaient de plus en plus rapidement sur lui. Ils – leurs esprits se mêlaient à présent – étaient de plus en plus indifférents aux événements extérieurs, tout à cette communion qui transformait chacune de leurs cellules, et modifiait la trame de leur schéma corporel. Car Seianne – mais était-il encore Seianne ? – entrevoyait maintenant ce qu'était réellement cette union : une métamorphose.

L'orage avait abandonné la ville mais la tension dans le cachot était électrique. Le démon lui-même semblait interloqué par le spectacle de cette forme étrange

d'accouplement et, comme hypnotisé, ne bougeait plus. Ailleurs, Yrann aurait sûrement été écœuré par le mélange bruyant et contre-nature de ces deux corps de plus en plus difficilement identifiables, et dont les bouches et gueules entremêlées faisaient quelquefois éruption pour pousser des sortes de bêlements orgasmiques, mais là, il n'y vit que l'occasion d'un répit. Il se sentait nauséux et ne tenait debout que parce que l'idée de faillir devant son père lui était insupportable. Ses chaînes pendaient lourdement à ses poignets, il respirait difficilement, et avait un goût de sang prononcé dans la bouche. Son cou le brûlait. Pourrait-il endurer d'autres blessures ? Il en doutait. Il échangea un bref regard avec Jandrin qui avait reculé et profitait de cette pause inespérée pour reprendre lui aussi son souffle et récupérer. Sa tunique n'était plus qu'un lambeau misérable et voilait à peine son imposante musculature. Il était difficile dans la pénombre du cachot de différencier l'empreinte du feu sur sa peau des blessures plus récentes. Yrann se maudit d'avoir été assez idiot pour avoir réellement cru qu'ils sortiraient tous vivants et iraient débarrasser Ern du sinistre bouffon. Ce serment avait été une farce. Hormis son père et lui-même, tous avaient succombé. La seule bonne nouvelle était que la Lorss – il réalisa qu'il ignorait son nom – était revenue pour lui. La magie de sa famille la camouflant en partie, il était difficile de la voir mais elle était là, quelque part, embusquée dans le cachot à préparer ses prochaines attaques. Sans ses projectiles qu'il supposait empoisonnés, ils flotteraient à présent dans l'eau fangeuse. Yrann regrettait amèrement sa réaction dans la roulotte. Ses mots avaient été si durs, et savoir qu'il en avait lui aussi souffert ne l'excusait en rien. Il s'apercevait maintenant que ce qu'il avait pris pour du courage en la rejetant était en fait de la lâcheté. Une petite main se posa délicatement dans le bas de son dos comme pour le rassurer et se retira immédiatement. Il se mordit les lèvres pour ne pas se retourner. Le démon s'était ressaisi et avait fait un pas en direction de l'amas de chair, d'écailles et de plumes en cours de transformation.

— Je crois que j'aurais dû me débarrasser de toi, Sabi ! grinça Gabessor en essayant d'attraper un membre à mi-chemin entre le bras et la queue. Si tu comptes te libérer grâce à...

Une dague jaillit depuis un coin du cachot et se planta dans l'œil droit du démon avec un son mat, ne lui laissant pas le temps d'ajouter un mot. Ce fut comme un signal.

— Pour lui la mort, cria simplement Jandrin en bondissant en avant.

Feignant une attaque à gauche, le géant pivota et se rua soudain droit devant lui à la manière d'un taureau, et, saisissant les deux monstrueuses cuisses à bras le corps, alla placer sa tête sous l'aine du démon. Avant que Gabessor puisse réagir, il le souleva en hurlant sous l'in vraisemblable effort, et se laissa chuter en arrière avec sa charge. Le corps sanguinolent tomba à plat sur l'eau, éclaboussant tout le cachot. Le plus rapidement possible, Yrann pataugea jusqu'à la masse de muscles et d'os, et, avant qu'il ne se redresse, planta ses mains dans le trou à l'arrière du crâne. À l'aveuglette, il farfouilla dans la masse verdâtre et arracha ce qu'il pouvait arracher. C'était chaud et d'une consistance crémeuse. Hennissant de douleur, Gabessor se releva si brusquement qu'Yrann ne put faire retraite à temps. Les défenses de la créature lui labourèrent le menton et lui arrachèrent la moitié du nez.

— Par ici démon, appela son père.

Mais Gabessor ne se laissa pas distraire, il frappa du revers de la main à toute volée et toucha Yrann à la tempe. Une douleur comme il n'en avait jamais connue lui cisaila le cerveau. Groggy, il ne comprit pas pourquoi le cachot s'était mis à tourner sur lui-même

puis un objet dur lui rentra dans les reins. Il ne sut pas s'il perdait conscience ou s'il mourait.

— Lâche-le, gronda Jandrin en s'élançant vers Gabessor.

Ce dernier avait agrippé Yrann et l'avait soulevé au-dessus de sa tête.

— Comme tu veux, répondit le démon après s'être esclaffé.

Impuissant, Jandrin ne put que crier quand la créature précipita le corps inconscient contre son genou. Il le percuta de l'épaule au moment où les cartilages durs comme de la pierre entraient en contact avec le dos de son fils. Déséquilibré, le démon relâcha sa prise et Yrann glissa dans l'eau. Jandrin remercia ses ancêtres de ne pas avoir entendu le craquement caractéristique d'une colonne vertébrale qui se brise.

— Occupe-t'en ! ordonna-t-il à l'adresse de la Lorss qu'il ne voyait toujours pas.

— Pourquoi lutter alors que tu sais que tu n'es pas de taille à me vaincre ? demanda sincèrement Gabessor de sa voix craquelée.

— Pour le plaisir, cria Jandrin.

Le démon s'était retourné vers lui et le dominait de sa morphologie démentielle. Il était difficile de savoir à quel point il était blessé ou même s'il l'était vraiment. Les projectiles de l'assassin l'avaient indéniablement ralenti mais que pouvait-on faire contre une créature qui ne craignait pas de se faire arracher le cœur ou une partie de la cervelle ?

Où est son point faible ? s'inquiéta Jandrin en parant avec son bras droit une attaque qui le visait à la tête. L'intérieur dentelé des griffes scia son avant-bras tandis qu'il passait sous la garde du démon et raccourcissait la distance entre eux. Il lui fallait une arme. Des deux mains, il agrippa un os en forme de fourche qui dardait à angle droit du poitrail de Gabessor et pesa dessus de toute sa force, de toute sa volonté. L'os céda à la seconde où les serres se plantaient dans ses abdominaux. Il inspira profondément pour chasser la douleur et se dégagea d'une torsion du bassin. Il bloqua les coups suivants avec son arme improvisée, reculant pas à pas vers une des parois de façon à se faire une idée de la situation dans le cachot. Tiré par quelque attelage invisible, Yrann, toujours sans connaissance mais la tête maintenue hors de l'eau, fendait l'onde en direction de l'escalier. La Lorss le mettait à l'abri. Du serpent-ailé et du gamin ne subsistait plus qu'une sorte de cocon molasse et protéiforme à demi immergé à l'intérieur duquel se débattait une silhouette humanoïde. Il émanait d'elle une lueur qui semblait vibrer à l'unisson d'un bourdonnement très grave et qui baignait le cachot d'émeraude. Des plumes voletaient autour sous les yeux du geôlier toujours prostré en bas de l'escalier.

— C'est dommage, je vais devoir écourter notre combat pour m'occuper du Sabi, lâcha Gabessor qui avait suivi son regard. Je t'estime, guerrier.

Jandrin ne répondit pas et plongea tête la première dans l'eau avant que le démon ne frappe.

Immédiatement, le silence et le froid l'enveloppèrent. Basculant sur le dos, il se propulsa d'une vigoureuse brasse vers l'angle opposé à celui de l'escalier, puis fit brusquement demi-tour. Avec moins d'un mètre de fond, il était obligé de raser le sol du cachot. Il ne voyait rien mais se fiait aux remous provoqués par le déplacement du démon pour éviter ses attaques. Les serres le frôlèrent de peu. Il perçut le son d'une chaîne traînant au fond. L'enfant de Carn allait à la pêche, mais, Jandrin remercia ses ancêtres, il avait choisi la mauvaise. Il devait donner du temps à ce « Sabi » qui inquiétait tant Gabessor. Il effectua une seconde roulade et laissa volontairement dépasser un pied à l'air libre. Le démon mordit à l'appât et referma une de ses serres sur la cheville offerte. Son

articulation broyée dans l'étau dentelé des griffes, Jandrin hurla pour ne pas défaillir. D'abord étouffé par la masse liquide, son cri éclata dans le cachot quand, d'une simple traction, le démon tira sa masse hors de l'eau. C'était sa dernière chance, il le savait. Porté par l'élan procuré par Gabessor qui le hissait à sa hauteur, il frappa juste sous le cou. L'os en forme de fourche transperça d'abord les veines jugulaires et continua son chemin à travers la mâchoire cornue, clouant la langue barbelée au palais. Quand la pointe pénétra la cervelle, un beuglement dément monta dans le cachot tandis que le sang brûlant giclait de la gorge déchiquetée et aspergeait le visage tout proche de Jandrin. Instinctivement, la créature le projeta vers le mur pour s'en débarrasser mais d'une torsion du poignet, Jandrin parvint à coincer son arme improvisée dans une des cavités osseuses et s'y cramponna. Le démon le secoua, tira sur ses jambes comme pour les arracher, lui laboura les cuisses de ses griffes pour se débarrasser de Jandrin, mais il tenait bon. Pour assurer sa prise, il fit levier sur son arme improvisée ce qui entraîna un nouveau beuglement. Le sang rendait glissant l'os auquel il s'accrochait. La secousse suivante, sa main droite lâcha, mais il réussit à attraper le manche de la dague enfoncée dans l'œil gauche de Gabessor. Il s'arrima aux deux armes comme un bateau en pleine tempête à ses ancres. Le démon le secoua de plus en plus violemment et lui cracha au visage des jets de bile acide qui lui rongèrent la peau. La tétanie engourdissait les muscles de ses bras. Il allait céder ou ses os se briseraient. Il se mit à rire.

— Alors, tu aimes jouer ? le provoqua Jandrin.

— Tu me fais jouir ! glapit Gabessor malgré sa mâchoire désarticulée et l'os qui lui traversait la langue. C'est à ton tour.

Le démon changea subitement de tactique et au lieu d'essayer de faire céder Jandrin, il l'écrasa subitement contre son torse.

— Lorss ! appela Jandrin.

Guillss ignorait où le géant trouvait la force de s'accrocher à l'arme improvisée qu'il avait plantée dans la gueule de Gabessor. Celui-ci avait beau tirer, tourner sur lui-même et le secouer comme s'il s'était agi d'une marionnette, il refusait de lâcher. Jandrin riait même et défiait la créature pour l'énerver. Guillss s'empessa de nouer la cordelette aux cheveux d'Yrann et lui fit faire un tour rapide autour d'une des chaînes qui soutenaient le banc tout proche afin que sa tête reste hors de l'eau. Sa laisse de fer relié à l'anneau central du cachot était trop courte pour qu'elle puisse l'installer sur la couche en bois. Elle observa ses traits défigurés : le trou béant dans sa joue avait cicatrisé mais ne s'était pas refermé.

Il restera marqué à vie, pensa-t-elle en caressant les bords de la plaie. Il remua les lèvres et produisit un son inintelligible. Le géant l'appela à l'aide. Elle fit volte-face, ses deux dernières munitions en main, les plus dangereuses de l'arsenal qu'elle avait concocté durant le trajet entre Fulandre et Gilomn. À l'extrémité de son champ de vision, elle nota rapidement que la transformation du serpent-ailé et du garçon n'était pas achevée. Mais la silhouette humanoïde en gestation dans le liquide à l'intérieur de la poche translucide semblait s'agiter de plus en plus. Il n'y avait nulle trace de l'épée. Au centre du cachot, Gabessor avait embrassé le géant entre ses bras démesurés et le serrait contre sa poitrine à l'étouffer. Comme il était de dos, elle ne voyait pas le visage du chevalier mais l'entendait gémir sous l'effort, les bras tendus au-dessus de lui, les deux mains soudées à la garde osseuse de son arme. Il n'y avait pas un des muscles de son

corps qui ne soit contracté pour résister à l'étreinte brutale. Dans la lueur verdâtre qui éclairait le cachot, avec tout ce sang qui avait éclaboussé sa peau boursouflée, il ne paraissait plus vraiment humain. Tête renversée en arrière pour échapper à l'os qui lui fouillait la cervelle, Gabessor, lui, hurlait sa souffrance comme on hurle son plaisir. En deux gestes secs, Guillss expédia les deux petites sphères d'argile qui disparurent dans la gueule ouverte à trois mètres d'elle.

— Lâchez tout, cria-t-elle en espérant qu'elle n'avertissait pas le géant trop tard ; elle avait reconnu le sifflement, comme de l'air retenu trop longtemps qui s'échappe, signe que la réaction chimique avait débuté.

L'instant d'après, un flash aveuglant noya le cachot dans une lumière crue. Guillss s'y était préparée et avait fermé les yeux, pourtant, un voile blanc brouillait sa vue quand elle les rouvrit. Gabessor avait cessé de hurler mais elle entendait toujours Jandrin qui se démenait pour se libérer du démon. La pluie dehors semblait avoir repris. Non, comprit-elle, ce n'était pas dehors, et c'était du sang.

Sa conscience balbutiante s'était éveillée dans un corps vierge. Il flottait dans un fluide composé de micro-algues en suspension qui s'agitaient tels de minuscules têtards. La température et la luminosité d'un vert pâlot au sein du cocon nourricier étaient agréables. C'était curieux de ne plus être Seianne, de ne plus être Silemith. Qui était-il maintenant ? Un enfant des hommes ou celui d'Aez, l'Immortel ? Quel était – serait – son nom ? Bien qu'il ait conservé leurs souvenirs, ils lui paraissaient étrangers à présent, comme appartenant à d'autres vies qui n'étaient plus vraiment les siennes. Il leva un bras au niveau des yeux et découvrit les fines écailles qui paraient de motifs complexes son épiderme. Les tons variaient, du vert sombre au bleu presque électrique, mais avaient ça de particulier qu'ils s'irisaient sous la faible lumière qui émanait de la membrane extérieure du cocon. Excité par ses découvertes, il continua son inspection. Un duvet ras et soyeux aux teintes plus foncées protégeait les parties les plus tendres comme le ventre, ses paumes et le dessous de ses bras. Sa morphologie était proche de celle d'un humain, avec quelques différences, dont certaines qui exigeraient un miroir pour se révéler. L'absence de sexe ne le choqua pas. Toutes ces transformations lui paraissaient si naturelles. Une queue – sa queue – s'enroula autour d'une de ses jambes. Ému, il rit comme un enfant, et rit encore, amusé par l'écho distordu de son rire dans l'élément liquide. Saessith. Ce serait son nom, décida-t-il sous le coup d'une soudaine inspiration.

Il réalisa qu'il désirait plus que tout sortir du cocon et utiliser ce corps neuf. Il sentit la chaleur de Serss qui se ménageait un passage entre ses doigts. L'épée s'était mise à briller plus fortement qu'à l'habitude. Alors que la rapière épousait sa main, une explosion silencieuse illumina le cachot. Automatiquement, un tissu translucide voila ses yeux pour les protéger.

Gabessor, pensa-t-il le cœur soudain plein d'un besoin impérieux de vengeance. D'un coup de taille avec l'épée, il fendit la membrane sans qu'elle n'oppose de résistance. Brusquement libéré, le fluide épais coula en dehors en un unique flot et se mêla à l'eau sale qui avait envahi le cachot. Il se laissa porter par la vague et se retrouva immergé jusqu'à la taille. La sensation de l'air humide et de l'eau glacée sur sa peau neuve lui parut étrange. Face à lui, Gabessor ceinturait – il s'étonna de penser en ces termes – l'humain Jandrin et faisait vibrer les côtes du chevalier. Le démon n'avait plus de tête mais cela ne semblait pas le gêner. Ses serres s'étaient profondément enfoncées dans les

flancs de sa proie, et il serrait inexorablement. Une fontaine de sang s'épanchait par son cou et la pression était telle qu'elle aspergeait jusqu'à l'escalier. Près du mur, le roi Yrann était affalé dans l'eau dans une posture peu naturelle, le menton sur la poitrine, comme s'il était adossé à un mur invisible.

— Tu as perdu la parole, cracha le chevalier entre deux grognements pour se libérer.

Bien sûr Gabessor ne répondit pas mais Saessith remarqua que la musculature hideuse du démon s'était contractée et que des excroissances avaient percé le tégument sanglant et poursuivi leur course cruelle dans la chair de Jandrin.

Un mouvement fugace sur sa gauche distraja son attention. Instinctivement, il battit des paupières et sa vision changea, s'adapta et lui révéla un monde de ténèbres froides constellées de taches auréolées tirant sur le rouge. Le temps de comprendre que l'intensité des couleurs variait en fonction de la chaleur, la tache rouge de la taille d'un enfant s'était déjà faufilée derrière les formes emmêlées de Gabessor et de Jandrin.

L'ombre qui a déposé la dent dans la main de Seianne, conclut Saessith. Le géant Jandrin qui s'était mis à donner des coups de tête désespérés contre la poitrine de Gabessor le rappela à l'urgence de la réalité.

— Lorss ! gronda-t-il.

La vision de Saessith permuta une nouvelle fois et, Serss prête à frapper, il avança rapidement vers le démon, jouissant de la sensation nouvelle de cette queue qui ondulait derrière lui à fleur d'eau, et de ce trop plein d'énergie qui animait ses muscles fraîchement nés. Avant qu'il ne soit sur la créature, la jambe de celle-ci se déroba subitement et, après une tentative infructueuse pour maintenir son équilibre, Gabessor s'effondra de tout son long. Derrière, à l'aplomb du soupirail, un mouvement fit comprendre à Saessith que l'ombre devait être à l'origine de cette chute brutale.

Jandrin ne chercha pas à savoir ce qui se passait ; dès que le démon tomba et relâcha son étreinte, il fit un ultime effort pour se libérer. Quand la surface de l'eau explosa sous eux, il avait réussi à s'extirper de sa douloureuse prison.

— Tuons-le, dit-il simplement dès qu'il se releva.

Mais c'était inutile, l'homme-serpent qui tenait l'épée enchantée avait déjà commencé à harceler Gabessor. Le démon décapité ne s'était pas complètement relevé, mais même un genou à terre, il les dépassait encore en taille. Il se défendait en frappant à l'aveuglette autour de lui, usant de toutes les ressources de son anatomie torturée : cornes, organes préhensiles qui croissaient de plus en plus nombreux, projections de substances corrosives pour éliminer l'homme-serpent, mais son adversaire était rapide et la pointe de sa rapière le mouchait à chaque passe. La Lorss était toujours dissimulée mais Jandrin avait aperçu à plusieurs reprises une forme transparente se déplacer furtivement entre le démon et le mur de soutien du cachot. Ce devait être elle qui était à l'origine de la chute de l'enfant de Carn. Assassin expérimenté, elle avait vite déduit que la bonne tactique était non pas de tuer le démon, mais de le mutiler. D'abord la tête, puis le tendon d'Achille. C'était la solution. Jandrin avait perdu beaucoup de sang, et l'explosion qui avait décapité Gabessor avait amputé l'extrémité des doigts de sa main droite, mais il avait de la rage en réserve. Sa devise murmurée du bout des lèvres « Pour qui le sang, pour qui la mort ? », il repartit à l'assaut. Il se courba en deux quand les serres effleurèrent son cuir chevelu, et envoya un direct puissant dans le bas du dos de Gabessor. Il avait visé une partie dépourvue de plaques osseuses. Malgré les chaînes qui

alourdissaient ses poignets, son poing ménagea une ouverture à travers les couches sous-cutanées. La réaction fut violente, le démon pivota sur sa jambe blessée et abattit ses deux poings sur lui. Les esquivant de justesse, il se déplaça de sorte à se retrouver dans le dos de la créature, et balança un autre direct au même endroit, élargissant le trou, puis un troisième, son bras s'enfonçait jusqu'au coude à présent, un quatrième, pilonnant sans relâche, creusant toujours plus profond la couche de muscles et de chair qui protégeait la colonne vertébrale. Le tour des yeux, rongé par les projections d'humeur acide, le brûlait et il clignait sans cesse des paupières pour y voir quelque chose. Aucun des trois combattants qui encerclaient le démon ne parlait, et on n'entendait que les grognements de Jandrin quand il utilisait sa main blessée pour frapper ou plus rarement les sifflements exaspérés de l'homme-serpent qui cherchait en vain des points vitaux, le heurt sourd des phalanges sur la chair, l'eau qu'ils remuaient quand ils bougeaient, le crépitement léger des gouttelettes de sang tombant en pluie dans le cachot inondé et les lointains mouvements d'humeur de l'orage. Jandrin connaissait cette tension qui précède toujours le dénouement d'un combat, ce moment où l'engagement est total et où les mots, trop coûteux en énergie, n'ont plus leur place.

Se jetant sur le côté pour éviter le démon qui avait reculé contre le mur pour l'écraser, Jandrin se repositionna et frappa coup sur coup du droit et du gauche, mais cette fois-ci, il saisit à pleines mains la colonne vertébrale qu'il avait dégagée. La réaction de Gabessor fut foudroyante, son corps sans tête s'arqua en silence et s'immobilisa, les bras en croix et la poitrine offerte. Jandrin pesa sur l'échine et fit de ses mains un étau. C'était comme de plier une barre de fer excepté qu'une barre de fer n'oppose pas de résistance. Il grinça des dents quand des filaments à l'intérieur du corps inhumain s'enroulèrent autour de ses bras et commencèrent à les lui scier en un mouvement rapide et circulaire, mais il n'abandonna pas. Malgré la souffrance, malgré la peur viscérale d'avoir les mains tranchées.

Pour moi le sang, pour lui la mort, pensa-t-il.

— Retenez votre respiration, cria une petite voix à leur intention.

Jandrin obéit avant de comprendre ce qui se passait. Mais il n'avait pas été assez prompt et inhala une infime dose du gaz fétide qu'avait expulsé Gabessor. Étourdi, il faillit lâcher l'échine du démon, mais se reprit à temps.

La Lorss était maligne et avait du sang-froid ; Jandrin commençait à l'apprécier. Alors qu'il ne sentait plus ses mains, et qu'un vertige le prenait, une vertèbre claqua. Il grogna et mit ce qui lui restait de cœur dans l'effort pour lui tordre l'échine. Une seconde vertèbre céda et, enfin, la colonne se rompit. Il n'eut la force que de retirer ses mains avant de tomber assis dans l'eau. Le corps du démon eut l'air de se briser et, son squelette ne le soutenant plus, s'effondra sous son propre poids. Encore conscient, Jandrin déchira une première bande de ses haillons, puis une seconde et se banda comme il put les bras. Les hémorragies étaient importantes. Il résista à l'envie de fermer les yeux.

Quand Yrann reprit connaissance, sa première réaction fut de se redresser mais on l'agrippait par les cheveux. Il étouffa un cri de douleur. La première chose qu'il remarqua fut que Gabessor était couché sur le flanc et qu'il ruait encore faiblement – son bras visible avait été tranché à ras de son épaule – pour atteindre l'homme-serpent qui s'acharnait sur lui. Il semblait vaincu. La fantastique créature, fruit de la mutation du serpent-ailé et de Seianne, virevoltait et évitait les pattes antérieures du démon avec tant

d'aisance qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un jeu cruel. Tâtant le sommet de son crâne pour essayer de comprendre ce qui le retenait prisonnier, il fit des yeux le tour du cachot. Le geôlier, choqué et prostré sur sa marche, n'avait pas lâché sa torche mais la flamme seule étant insuffisante à dissiper l'obscurité. Yrann mit quelques secondes pour trouver son père. Vivant, il était assis à l'opposé, de l'eau jusqu'au nombril, le regard hagard posé sur le corps du démon. La Lorss n'était pas visible.

— Vous l'avez vaincu ! dit-il de cette voix chuintante qu'il détestait.

Il grelottait de froid, et la douleur dans ses reins était une lance acérée qui lui donnait envie de vomir. Tout son visage le brûlait. Des doigts légers écartèrent tendrement les siens et entreprirent de dénouer des liens dans sa chevelure.

— Laissez-moi vous détacher, lui chuchota Guillss derrière lui.

— Nous avons vaincu, dit-il encore. Grâce à toi.

Une larme coula sur sa joue indemne. Elle guida sa tête en arrière, contre sa poitrine et lui caressa le front.

— Taisez-vous, c'est fini, dit-elle d'une voix bouleversée par l'émotion.

— Le chevalier Jandrin a besoin de soins, dit l'homme-serpent qui venait de trancher le dernier membre de Gabessor. Vous aussi.

Il est beau, pensa Yrann en observant le visage allongé de celui qui avait été Seianne. Il avait hérité des yeux insondables du serpent-ailé mais malgré la forme nettement plus allongée du crâne, il avait gardé bon nombre des traits anguleux du jeune garçon. C'était confondant. Yrann crut voir les membres du démon flotter non loin de son corps.

— Ça va... mon fils ? cria Jandrin.

— Oui, répondit-il faiblement en se laissant aller aux caresses de la Lorss. Oui, père, répéta-t-il, soulagé de voir ce secret s'envoler.

Il sentit Guillss se raidir quand il prononça le mot « père ». Mais il se trompait.

— On vient, dit-elle dans un souffle.

Tous tournèrent la tête et virent la lueur derrière la grille en haut, puis ils entendirent les voix, et les bruits de pas dans l'escalier menant dans la salle de garde. Une porte piaula sur ses gonds.

— Laissez-moi faire, dit Saessith en se dirigeant vers l'escalier.

Sa langue bifide glissait sur ses lèvres, faisant siffler ses paroles.

— Pas question, gronda Jandrin en tentant de se mettre debout.

— Si j'étais vous, je ne bougerais pas, fit une voix sur la première marche de l'escalier.

Yrann connaissait ce ton cynique, et le rire gras qui l'accompagnait toujours. Il l'avait souvent entendu à la cour de l'ancien haut-roi Caldric. L'obèse qui les observait de derrière les barreaux n'était autre que Brangue. Le bâtard.

— J'ai l'impression que mon aide est inutile, prince Yrann, dit Brangue tandis que deux sorciers venaient se poster à sa droite et à sa gauche. Il avait l'air sincèrement impressionné. Des hommes d'armes s'étaient rangés derrière lui. J'espère simplement que vous aurez encore la force après ça de mener nos armées comme le souhaitent le haut-roi Caldric et l'archimage Baldir. Il y avait peu de lumière, mais Brangue devina leur étonnement car il poursuivit après un ricanement : Oui, moi aussi, comme vous, j'ai été surpris quand on est venu me libérer, mais tout est vrai. Ce n'est pas un piège que je vous tends, mais la réalité. Gorgass est mort et de la plus vilaine façon, Bachul l'a suivi de peu, et mon frère est revenu sur le trône grâce à... Mais plutôt que des belles phrases,

je préfère vous laisser la surprise. Il s'arrêta. Il venait de découvrir l'homme-serpent.

— Mon père et moi-même avons besoin de soins. Au plus vite, dit Yrann.

— Votre père ? interrogea Brangue sans quitter des yeux la créature.

— Ce que veut dire..., s'interposa faiblement Jandrin.

— Le prince Jandrin, précisa Yrann en le coupant.

Il y eut un long silence, puis Brangue tapa dans ses mains.

— Vous avez entendu votre prince, vite, dit-il d'un ton peu convaincu, après avoir toussé plusieurs fois pour s'éclaircir la gorge.

Puis, soudain, il éclata de son rire graveleux mais cette fois, Yrann n'y décéla aucune moquerie. Brangue trouvait réellement la situation amusante.

Chapitre 10 : Brim Dostre

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Île de l'ordre sadourak, au large de la cité de Lianss.

Jamais on n'a vu de blocus plus serré que celui mis en place par l'armada solzarade autour de l'îlot sadourak : plus de quatre cents galères, dont une dizaine de kastiz, véritables châteaux des mers, ferment de leurs silhouettes trapues l'horizon de la Forteresse Grise ; près d'un millier de petits navires à voiles carrées, rapides et très manœuvrables, patrouillent inlassablement à proximité, hors de portée des traits d'énergie des chevaliers ; et plusieurs centaines de tours bouées que lestent des ancres monumentales et au sommet desquelles guettent les archers solzarades complètent le mur flottant et impénétrable ; l'ordre sadourak, malgré toute sa puissance, est muselé.

Sur la terre ferme en revanche, l'occupation solzarade rencontre quelques difficultés. Dans la province de Lianss, la grogne est palpable, et les troupes du Shahadir Akenzat ont fort à faire pour contrôler les feux de la rébellion qu'ont allumés les princes locaux, fort mécontents de voir leurs terres offertes par la conspiration à ces lointains voisins.

Le pilonnage quotidien des balistes solzarades sur la forteresse avait cessé depuis quelques minutes, mais il semblait au Bachar Mehal que la roche tremblait encore. Son pas sourd cognait avec rage les marches usées de l'escalier qui menait à la bulle de pensée où il devait rencontrer le Saktar Icherin. Jamais il n'aurait imaginé se retrouver dans cette situation humiliante, jamais il n'aurait pu croire qu'un jour la Forteresse Grise serait à la merci de quelques misérables navires, jamais même, il n'aurait cru que quelqu'un oserait s'en prendre à l'ordre sadourak.

— Invraisemblable ! Par l'Innomé, les Immortels eux-mêmes craignent notre puissance, enragea Mehal en pressant d'une poussée de la main l'apprenti – trop lent à son goût – qui le précédait dans le couloir étroit.

Il repensait sans cesse à cette nuit où le Saktar Icherin était venu lui annoncer le massacre des chevaliers en mission sur les différents continents d'Ern, juste avant que les boules de feu solzarades déchirent le ciel et s'abattent sur l'île. Il était resté prostré, incapable de prendre une décision pendant toute l'attaque. Mais que pouvait-il faire ? Tout était joué, alors ! Encore maintenant, il fulminait. Il regrettait d'avoir été aussi faible, de s'être laissé gagner par l'immobilisme séculaire de l'ordre. Du temps de Hyass, alors qu'il n'était que le Far, combien de fois s'était-il emporté devant le refus du Bachar d'agir ? Combien de fois s'était-il promis que tout changerait dès lors qu'il serait à la tête de l'ordre ? Mais qu'avait-il fait, alors ? Rien. Et à présent, il était trop tard.

— Bachar ! Bachar ! appela une voix derrière lui.

— Quoi ? gronda-t-il en faisant volte-face.

L'apprenti qui arrivait en dévalant l'escalier avait à peine une douzaine d'années. Il freina brusquement, le visage livide à la vue de la tempête d'énergie qui défigurait le visage du Bachar. Il contempla avec effroi les runes inscrites à même la peau grésiller sur

le crâne chauve. Dans son armure de fer-prié, Mehal le dominait autant en hauteur qu'en largeur et bouchait complètement l'étroit couloir. Les mains de fer se crispèrent et le métal sacré se froissa en grinçant de façon désagréable, ce qui fit pâlir davantage l'apprenti.

— Quoi ? répéta-t-il.

— Le maître charpentier Brim Dostre demande à vous voir de toute urgence, dit le disciple en reculant prudemment.

— Ce vieillard ? Comment ose-t-il exiger ma présence ? Pourquoi ne l'as-tu pas envoyé paître ?

Le jeune apprenti – peut-être s'appelait-il Yjan ou Kelal, Mehal ne savait plus très bien – baissa les yeux, incapable de soutenir le regard débordant de Sakt. Bien que son sens de l'odorat soit atrophié depuis longtemps, Mehal jura sentir la peur sourdre de tous les pores de sa peau. Un couard de plus. Décidément, l'ordre était plus moribond qu'il ne se l'imaginait.

— Il a insisté et m'a dit de vous dire qu'il avait trouvé une solution pour défaire le blocus, bredouilla l'apprenti.

— Défaire le blocus ? répéta Mehal. Lui ? Le vieillard Dostre ?

— Oui.

Mehal hocha plusieurs fois la tête comme pour soupeser ce qu'il venait d'entendre. Le vieil homme s'était mis en tête de les aider et il y mettait toute son intelligence. Il fallait le reconnaître. Ainsi, grâce à lui et à sa guilde de charpentiers avec laquelle il communiquait la nuit par signaux lumineux, l'ordre avait été partiellement informé de ce qui se tramait sur le continent. Mais que faire de ces renseignements alors même qu'ils étaient bloqués sur leur île ? Qui plus est, les informations, soumises à l'aléa de la distance, dataient forcément et ne correspondaient pas aux observations des mystiques. Comme ce pouvoir que les penseurs de l'ordre avaient repéré dans Arabesque et qui ne cessait de grandir. Son origine coïncidait avec la disparition de l'aura de l'archimage Bachul ce qui signifiait que les écoles de Gonoth avaient perdu leur plus puissant sorcier. Gorgass l'usurpateur était-il encore sur le trône du haut-roi ?

Ces informations-là, les charpentiers ne pouvaient que les ignorer ; la capitale était à plus d'une semaine de cheval de Lianss. Le Saktar affirmait que le nouveau pouvoir qu'ils avaient détecté dans la capitale appartenait au bouffon Baldir, celui-là même que Far Sadhroval aurait dû questionner s'il n'avait été assassiné par les Lorss sur la route menant à Arabesque. Le Bachar se força à quelques secondes de méditation pour calmer un accès de rage. La simple évocation des Lorss était capable de bouleverser ses pensées.

— Va avertir Brim Dostre que je le verrai dans une heure. On ne sait jamais après tout, peut-être que cette vieille peau sait faire autre chose que construire des navires et bavarder avec ses amis du continent, dit-il sans y croire vraiment.

— Bien, Bachar, j'obéis dans la vérité, se hâta de répondre l'apprenti avant de faire demi-tour et de filer en courant.

— Et toi, avance ! gronda Mehal à l'adresse de celui qui l'attendait deux marches plus bas.

Comme s'il avait besoin de quelqu'un pour le guider dans les méandres de la forteresse ! Un exemple de plus de la rigidité quasi cadavérique de l'ordre.

Plusieurs minutes plus tard, ils atteignirent la bulle de pensée où l'attendait Icherin. Le Saktar se tenait à l'extrémité d'un des quatre pontons qui s'avançaient vers le centre de la

sphère de granit ; il se balançait au gré des mouvements erratiques de son esprit, attiré malgré lui vers les frontières du vide, ses pieds nus à un ou deux centimètres du sol froid et dur. La robe grise qu'il portait paraissait trop grande pour son corps menu. Un jeune apprenti que sa carrure et son regard franc désignaient comme futur chevalier lui pressa le poignet pour lui signaler la venue du Bachar. Un mystique à peine moins âgé qu'Icherin, en position de méditation, les jambes repliées et croisées sous lui, était en lévitation au centre de la bulle de pensée.

— Icherin ! appela sèchement Mehal. Il s'arrêta à l'entrée. Contrôlez-vous !

Il regarda avec dégoût le visage terreux et ascétique de cet homme qui ressemblait déjà à un vieillard se détendre peu à peu et sortir de l'extase procurée par l'abandon. Mojin avait connu ce genre d'égarement sur la fin mais alors, il avait le double de l'âge du nouveau Saktar. Celui-là n'avait aucune maîtrise et ne durerait probablement pas longtemps ; malheureusement, un autre tout aussi peu compétent le remplacerait. Le traître Deïal avait décimé leurs rangs lors des deux combats qui l'avaient opposé à l'ordre et il ne subsistait plus que de jeunes mystiques trop inexpérimentés.

— Nous confirmons que c'est bien l'aura du bouffon, nous avons suivi sa trace dans les Mille Couronnes puis celle de son double sur Sri, et enfin son retour à Arabesque, annonça sans préambule le Saktar Icherin. Il cligna des yeux. J'ajoute que je me contrôle, Bachar, et je vous prierais de faire de même. Vous terrorisez nos apprentis.

Mehal tiqua et se retint de gifler Icherin. Loin de calmer sa colère, les paroles du Saktar l'attisaient, et celui-ci le savait. Et en jouait. Dire qu'ils ne s'appréciaient pas était un euphémisme. Il ignora la provocation et se concentra sur ce qu'il venait d'apprendre.

— Le bouffon est à Arabesque alors, dit-il. Et il y a de fortes chances qu'il soit la future incarnation d'Oboss. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi le Père des Magiciens semble si attaché à Arabesque.

— Rappelez-vous, Bachar, qu'Oboss s'est incarné dans le corps du sorcier Menolphus à l'endroit même où a été construite la ville et, étrange coïncidence, c'est dans ses entrailles que le bouffon Baldir a commencé à fouiner.

— Vous avez raison, dut reconnaître Mehal. Lorsqu'il est subitement parti vers le sud, nous avons cru à tort qu'il fuyait Far Sadhroval mais nous savons maintenant qu'il voulait trouver un moyen d'aller sur Sri pour y rencontrer Sanne. Cette visite devait donc avoir un rapport avec ce que le bouffon cherche sous le palais-forteresse.

— Rien n'est moins sûr. Nous ignorons s'il s'est rendu sur Sri de son plein gré, fit remarquer Icherin.

— Mais il est allé sur Sri ? insista Mehal qui détestait quand le Saktar le contredisait.

— Oui, l'aura de son double y a été repérée et nous estimons à peu près certain qu'il a été pendant un certain temps en présence de l'Immortelle Sanne. Mais cela ne prouve rien.

— Que ce soit Sanne qui l'ait fait venir ou lui qui ait décidé de s'y rendre, quelle différence cela peut-il faire ? s'impatia Mehal.

— Les ancêtres sont extrêmement agités ces derniers temps. Les gardiens bougent. Peut-être sont-ils à l'origine de son voyage sur Sri.

— En êtes-vous certain ?

Icherin haussa ses maigres épaules.

— Pas plus que vous, Bachar, ce n'est seulement que la conclusion de ma réflexion.

— Eh bien, à l'avenir, contentez-vous de me rapporter des faits, et non les

conclusions de vos réflexions. Mehal détestait les mystiques et cette liberté insolente inscrite sur leur visage. De toute façon, ce qui importe ici, c'est qu'ensuite, il soit revenu à Arabesque auréolé d'un pouvoir qui dépasse de loin celui de ses pairs, conclut Mehal. Le problème reste entier. Que cherche-t-il dans la capitale ? Et si l'on suit ce raisonnement : que cherchait Menolphus ? Ou qu'avait-il trouvé ? Nous avons toujours pensé qu'Oboss œuvrait dans l'unique but de se réincarner, mais c'était peut-être une erreur.

— La Table des Immortels, dit le Saktar d'un air presque admiratif. Il cherche la Table des Immortels pour la détruire.

Mehal le regarda comme s'il avait en face de lui une créature dangereuse. Sa première réaction fut d'étrangler le Saktar, de broyer son cou fripé entre ses mains, pour l'empêcher de parler à jamais. Ce ne pouvait être ça, l'ordre ne pouvait s'être fourvoyé à ce point ! Il inspira profondément.

— C'est impossible, dit-il en articulant chaque mot comme pour gagner du temps. Elle a été façonnée dans l'Ankerit, elle est indestructible et aucune magie ne peut la localiser. Qu'en ferait-il ?

— Ce qui est fait peut être défait.

— L'Innomé lui-même a gravé le nom des Immortels sur cette Table ! Cela ne se peut.

— Pourquoi réagir ainsi, Bachar ? demanda Icherin qui ne semblait pas choqué. Contrairement à ce que vous dites, nous avons toujours su qu'Oboss complotait contre l'humanité, tout comme Sanne. Nous ne le chassions pas pour le simple plaisir de la vengeance mais pour l'empêcher d'agir. Enfin, c'est ce que m'ont enseigné mes maîtres, mais peut-être pas les vôtres, si j'en crois votre expression. Un sourire béat illumina le visage fripé du Saktar. Peut-être que l'ordre a prêté trop d'attention à l'incarnation du Maître du Mensonge au cours des siècles derniers, et pas assez aux machinations des Immortels. Peut-être que non, rien n'est encore joué. La balance ne penche pas toujours du même côté.

— Silence, intima Mehal d'un ton calme que démentait le feu gris dans ses yeux. De toute façon, nous sommes prisonniers de cette île. Il inspira profondément et secoua la tête comme pour remettre le problème à plus tard. Et Deïal ? Où est-il ?

— Aucune trace, répondit laconiquement le Saktar que le changement de sujet ne désarçonna pas.

— Comme la première fois ?

— Oui, il est de nouveau sous l'influence de l'Immortel Sakrajka mais cette fois-ci sur les côtes nördes.

— Après avoir pactisé avec Grond, le voilà avec le Faiseur de Rêves. Baldir avec Sanne, Deïal avec Sakrajka.

— Ici non plus, nous ne pouvons affirmer que Deïal ait volontairement masqué son aura ni qu'il ait pactisé avec le Seigneur de Meleter, argua Icherin d'une voix étonnamment basse qui laissait présager une absence. Ses paupières aux veinules apparentes battirent plusieurs fois comme s'il se réveillait. D'ailleurs quelques détails me gênent concernant Deïal. Sommes-nous si sûrs qu'il soit contre nous ?

— Cela ne peut être autrement ! Il désobéit en utilisant son pouvoir. Personne ne doit ouvrir les portes de la Création ! aboya Mehal en levant une main menaçante. Et cessez de me contredire ! Cela suffit !

— J'obéis dans la vérité, répondit du tac au tac le Saktar sur un ton où le Bachar

devina de la malice et non de la crainte.

— Bien, dit Mehal pourtant peu satisfait par l'hypocrite soumission. Ce que nous devons retenir, c'est que Deïal est une menace. Et nous savons tous deux pourquoi. Ou bien sur ce point également, vous avez une remarque à faire ?

Le Saktar répondit par un sourire agaçant qui semblait signifier : « Vous voulez que je me taise, alors je me tais ». Mehal l'ignora. Il ne savait pas pourquoi il avait éprouvé le besoin impérieux de descendre ici, peut-être pour se donner l'impression d'agir, de servir à quelque chose. Illusion ! Il regarda distraitemment le mystique en lévitation tourner lentement sur lui-même. Et serait-il libre d'agir, quelles seraient ses décisions ? Ses priorités ? Éliminer le bouffon Baldir ? Retrouver la Table des Immortels ? Punir les Lorss ? Les sorciers ? Arrêter la horde des mi-bêtes ? Grond ? Ramener Deïal et le juger ? Sans conteste, son cœur réclamait la tête de Deïal. Il représentait la plus grave des erreurs de l'ordre, une faiblesse de Hyass que sa transformation en Golem n'avait pas rattrapée. Le Bachar était mort pour rien, Deïal vivait et sa simple existence était une menace pour la Création tout entière. Mehal se souvenait de cette soirée d'hiver, dans la vaste salle de commandement, quand le Bachar lui avait confié la charge de Far et lui avait révélé le secret de la Création. Il se rappelait avoir éprouvé une peur animale quand il avait appris que l'énergie sacrée ne se trouvait pas uniquement aux frontières du vide mais était présente partout, en lui, en chaque objet, et que c'était le Sakt qui organisait toute la Création, qui la régissait. Son premier réflexe avait été de saisir la table pour ne pas tomber et il avait fallu plusieurs minutes pour qu'il retrouve son calme. « Vous comprenez vite, Far », l'avait félicité le Bachar Hyass. Oui, il avait compris à cet instant que la Création était fragile et à la merci de la folie d'un mystique. Ou d'un gamin possédant un pouvoir impie. À l'époque, Deïal n'avait pas dix ans mais constituait déjà un problème de taille de par cette faculté qu'il avait d'accéder au monde du Sakt. Mais, pour des raisons connues de lui seul, Mojin avait réussi à convaincre le Bachar Hyass de le laisser en vie et avait prétendu que l'armure de fer-prié jugulerait ses pouvoirs. Il s'était lourdement trompé ; mais, malheureusement, son avis avait prévalu, comme trop souvent, et Deïal s'en était tiré avec un sermon ; à présent l'ordre l'avait perdu. Le Saktar Icherin interrompit ses pensées.

— Nous avons perçu de légers mouvements dans la forêt de Mogranne et un écho à proximité d'Arabesque. Le pouvoir de Grond et des Matgens s'amplifie de jour en jour.

— La horde ! tempêta Mehal. Je sais ! Par l'Innomé, il y a tant à faire et nous sommes ici, bloqués sur ce ridicule îlot. Hors de lui, il frappa du poing droit le coin du mur. Des éclats de pierre volèrent, certains disparurent dans les plis de la robe du Saktar qui ne broncha pas. Je remonte. Avertissez-moi dès qu'il y aura du nouveau.

— Nous obéissons dans la vérité, dit Icherin en le régalant d'un autre de ses sourires insolents.

En grim pant les escaliers, il se demanda si les mystiques ne complotaient pas pour le renverser. Il s'était opposé à la nomination d'un Far, et les maîtres chevaliers s'impatientaient. Il serait facile pour un renard vicieux comme Icherin de les manipuler.

ooOoo

La vingtaine de maisons du hameau n'étaient plus que des ruines tristes et dangereuses. Avec leurs toits mis à terre et percés de trous béants, leurs poutres pointant

dehors telles les côtes d'un cadavre, elles avaient l'air de créatures agonisant sur le champ de pierres qu'était devenu le petit port. Elles n'avaient conservé que leur triste grisaille, héritée de la forteresse qui dominait l'îlot.

Brim Dostre attendait le Bachar Mehal en compagnie de son fils, étendu sur un lit de paille. Ils étaient tous deux à l'entrée d'une de ces petites grottes taillées dans la roche qui avaient servi de caves aux pêcheurs avant le bombardement. C'était désormais là qu'ils résidaient, comme tous les survivants. La mer était calme, le vent doux et le ciel d'un bleu sans faille et silencieux. Il observa le visage déformé par la douleur de son fils. Il avait été pris sous une avalanche de tuiles en secourant la petite fille de la famille de pêcheurs qui les hébergeait. Multiples fractures aux deux jambes, et les guérisseurs de la forteresse n'étaient pas des lumières.

— Bientôt, nous serons libérés des Solzarades, promet Brim Dostre à son fils. La crique dans laquelle était enclavé le port bloquait son champ de vision sur la mer de l'Exode, ne lui laissant qu'un ridicule bout d'horizon hanté par les galères solzarades. Le Bachar ne va plus tarder. Je lui expliquerai ce qu'il faut faire, et dans moins de trois jours, moins de deux même, nous serons à Lianss.

Son fils acquiesça d'un mouvement à peine perceptible de la tête. Une femme entra sans s'annoncer et, courbée en deux, alla déposer un panier plat au fond de la grotte. Elle reprit l'ancien et ressortit.

— Merci Giya, dit Brim Dostre.

La mère de la petite fille qu'avait sauvée son fils le salua timidement avant de disparaître. La famille logeait à une dizaine de mètres, dans la grotte voisine. Bien que Brim Dostre ait insisté, ils avaient refusé de partager leur « cave » avec leurs hôtes. Une faveur qu'il n'appréciait pas vraiment, se retrouvant seul au chevet de son fils. Il se leva, grimaçant quand son dos lui rappela son âge, et alla chercher la nourriture dans le panier. Du poisson, le plus souvent du bar, fraîchement cuit sur la pierre, des algues et de l'eau à forte teneur minérale.

Par crainte du terrifiant pouvoir sadourak, la flotte du Solzar n'approchait pas à moins de deux cents mètres, ce qui équivalait à peu près à la portée de leurs balistes. Cette « distance de sécurité » permettait aux pêcheurs indemnes de partir chasser dans les fonds marins un peu avant l'aube sans risque de tomber sur l'ennemi et leur assurait une source de nourriture quasi inépuisable. Pour l'eau, les Sadouraks prétendaient pouvoir tenir plus de deux années sur leurs réserves. Brim piqua la chair jaunâtre avec la pointe de son couteau et glissa le bout dans la bouche à peine ouverte de son fils. Celui-ci le mâcha lentement, avec résignation. Brim répéta l'opération jusqu'à ce qu'une main tremblante arrête son geste.

— Plus faim, articula difficilement son fils.

Son état nécessitait un chirurgien et il n'y en avait pas sur l'île. Depuis le départ du siège, il n'avait cessé de retourner le problème dans tous les sens. Chaque heure, chaque minute, il avait cherché un moyen de briser le blocus et quand il avait manqué de s'endormir, il lui avait suffi de regarder les traits déformés par la souffrance pour raffermir sa volonté.

Il posa la fourchette, et versa quelques gouttes d'eau sur les lèvres craquelées par la fièvre. Ensuite, il essuya la sueur sur le front fiévreux et s'en retourna à ses parchemins. C'était une phrase du Bachar au sujet du rapport entre mystiques et chevaliers, lors de l'une de leurs rares entrevues, qui avait éclairé une ancienne conversation que Brim avait

eue avec un marchand à Lianss. Ce dernier était présent à Pragrald la nuit où le soleil de feu blanc s'était levé de dessous la terre et avait dévoré plusieurs quartiers. Curieux, il s'était rendu le lendemain dans l'immense cratère creusé au cœur de la cité des Sources et avait découvert, au centre, les restes calcinés d'un humain et quelques bouts d'armure fondue. Il était persuadé, comme beaucoup, que le cadavre était celui d'un Sadourak.

Brim déroula un vieux plan de bateau et le retourna pour relire ses gribouillis et vérifier les schémas de construction qu'il avait esquissés la nuit précédente. Comme souvent, il avait fallu qu'il change de point de vue pour trouver la solution. Le problème n'était pas que les bateaux se trouvaient hors de portée des chevaliers, mais plutôt qu'ils étaient hors d'atteinte des mystiques. Quand on posait ainsi l'équation, tout devenait plus simple. Ou presque. Il ne savait pas comment le Bachar et l'ordre accueilleraient sa proposition. Il s'interrogeait même sur la punition pour hérésie ou pour trahison qu'il encourait pour avoir ainsi exploré des domaines interdits ; les Sadouraks ne plaisantaient pas avec leurs secrets, et il lui semblait en avoir mis un à jour. Sans compter les contingences techniques qui n'étaient pas tout à fait réglées.

Fait extraordinaire, un apprenti vint le chercher pour le conduire à la forteresse. C'était un homme jeune, rasé et épilé comme tous les apprentis de l'ordre, et qui ne parlait pas. La beauté de sa jeunesse s'en était allée avec ses rêves et ses serments. Il portait l'éternelle robe grise des Sadouraks et grimpait quatre à quatre les marches de l'étroit et interminable escalier menant à la forteresse. À mi-hauteur, Brim Dostre fit une halte pour reprendre son souffle et se retourna pour contempler la mer. Camerune était presque à la verticale dans le ciel et faisait miroiter l'immense tapis de vagues qui paraissait figé à cette distance. Il mit sa main en coupe et suivit les lignes continues des navires de la flotte solzarade, il y en avait des centaines et des centaines. Le spectacle était impressionnant.

Portée par un vent ascendant, une mouette se mit en vol stationnaire à quelques mètres de lui, puis dériva vers l'imposante muraille de la forteresse qui se confondait avec la roche de l'île dans laquelle elle prenait racine. Loin en contrebas, il voyait le petit port et les ruines du hameau, ainsi que l'ombre des navires coulés qui hantaient les profondeurs limpides de la crique. Plus haut sur l'escalier, l'apprenti toussa poliment. Ils repartirent.

Le Bachar l'attendait dans une vaste pièce en demi-cercle percée d'une baie en résine transparente qui dominait la mer de l'Exode. Il était debout derrière une table sculptée dans la pierre grise du sol. Comme seul autre mobilier, il y avait une chaise épurée à haut dossier, également en pierre. L'endroit semblait exister en dehors du temps et la ligne des navires qui s'interposaient entre la forteresse et l'horizon libre paraissait ici inoffensive. Ce que contredisaient les marques étoilées dans la baie. Les balistes avaient réussi à tirer jusque-là.

— Bachar Mehal, merci de me recevoir, dit Brim Dostre en s'inclinant.

Il haletait légèrement, le cœur affolé par l'effort. La montée avait été pénible, et il s'en remettait difficilement. Il attendit que le Bachar lui adresse la parole pour relever la tête.

— Maître Brim Dostre, vous avez demandé à me voir de toute urgence ? Que me voulez-vous ?

Comme à l'habitude, le ton était cassant et brûlait d'une fureur contenue. Le maître charpentier affronta une demi-seconde les yeux gris acier sur les bords desquels dansaient des flammèches d'énergie. Une goutte de sang perla puis s'enflamma au contact d'une

des runes qui découpaient le visage. L'armure du maître de l'ordre sadourak était d'un noir anthracite et semblait plus épaisse que jamais. Brim se souvint de son fils étendu sur sa litière de paille, les jambes fracassées et se lança.

— Je crois avoir trouvé un moyen de briser le blocus, dit-il en abaissant son regard au niveau de la poitrine de fer du Bachar.

— Tiens donc !

— Oui, c'est une chose que vous m'avez révélée qui m'a aiguillé. À propos du fer-prié...

Le maître charpentier s'arrêta de parler quand il vit les doigts de fer du Bachar effriter les bords de la table.

— Que vous ai-je révélé (il insista sur le « révélé »), exactement, Brim Dostre ?

— « Le fer-prié sans la pensée n'est rien, et la pensée sans le fer n'est pas beaucoup plus utile. Ils savaient que nous n'étions que des bouts de métal sur pattes et nous ont vaincus », récita Brim d'un jet. Et puis, vous m'avez regardé comme si vous découvriez ma présence et m'avez dit... (il hésita) sur un ton menaçant d'oublier ce que je venais d'entendre. Voilà vos mots exacts. Enfin, ils ne m'étaient pas directement adressés, je veux dire, la première partie, continua-t-il comme le Bachar se taisait. Je crois que vous pensiez à voix haute. Brim luttait pour ne pas relever les yeux, pour ne pas rencontrer le regard avide de destruction dont il sentait la menace jusque dans son estomac. C'était après que je vous ai questionné à propos des chevaliers restés sur le continent et que vous m'avez appris leur mort. Il en appela à son père, et à tous ses ancêtres, il tremblait et bredouillait chaque mot à présent. Une réflexion que vous vous faisiez à vous-même, rien de plus. Il fallait qu'il continue de parler, qu'il aille jusqu'au bout. Mais je n'ai pas pu l'oublier. Au contraire, confessa-t-il, je n'ai pas arrêté d'y penser. Jour et nuit. Et j'ai eu (Brim tapota le plan roulé sous son bras) cette idée.

— Quelle idée ?

Malgré l'animosité contenue dans la question, ce fut une libération pour Brim quand il entendit le Bachar parler à nouveau. Il n'osait toujours pas l'affronter directement, et c'est tête baissée qu'il étala le plan sur la table.

— J'ai conclu de ce que vous m'avez... (il se racla la gorge) enfin, en extrapolant et en comparant ce que vous m'aviez dit à mes propres connaissances et, surtout, au témoignage d'un survivant de Pragrald rencontré à Lianss...

— Votre idée, maître Brim Dostre.

— Oui. Mon idée. Alors voilà, se lança-t-il après avoir pris une longue inspiration, je crois avoir compris que vos armures de fer-prié sont à la fois des réceptacles et des balises, et comme tout réceptacle, elles ont une capacité maximum. Enfin, quand je dis armure, j'ai supposé que le fer-prié avait cette particularité sous n'importe quelle forme. Son index se posa sur le dessin crayonné de la baliste à flèches. Les pointes seront de fer-prié, ainsi les mystiques pourront faire naître le feu blanc là où nous les aurons tirées. *Et voilà, c'est dit*, pensa-t-il.

— Vous avez conclu tout ça d'après cette simple phrase que j'ai prononcée ? demanda le Bachar au bout de quelques secondes.

La colère avait cédé la place à de l'étonnement, et même à une certaine excitation.

— Oui. Enfin non. Presque. Pas seulement.

Il risqua un coup d'œil vers le visage du Bachar Mehal. Sa bouche était à demi ouverte et il l'étudiait comme pour s'assurer que le maître charpentier qu'il avait en face de lui

existait bel et bien.

— Comment vous y prendrez-vous ? demanda le Bachar en contournant la table pour venir se placer tout contre lui. Montrez-moi.

Et Brim lui expliqua.

ooOoo

La cabine luxueuse réservée au Shahadir Akenzat resplendissait de tous ses ors sous les rayons de Camerune : or bordant les tentures pourpres, or incrusté dans les meubles en bois flotté des Terres Aveugles, or des chandeliers, de la vaisselle, or des scènes de bataille navale peintes au plafond, or filé dans sa tunique de soie rouge. Comme tous les Ssirs, Maassir aimait l'or, un métal qui le réchauffait plus sûrement que le vent tiède qui entraînait par les fenêtres ouvertes sur le large. Les encens se mélangeaient agréablement et ensorcelaient ses narines humaines. La possession du Shahadir était agréable et s'il n'y avait eu cette inquiétude pour leur père Bachul, il aurait sûrement continué à en profiter pleinement. Maassir observa l'humain prosterné sur le tapis moelleux – le capitaine Nobkaz, commandant les troupes d'occupation de Lianss, venait de l'informer de nombreux soulèvements dans les villages voisins de la cité portuaire –, puis regarda « son fils » Hemiat. Les deux Ssirs se sourirent.

— Capitaine, je t'ordonne de mettre fin à tes jours et ne t'inquiète pas, les Jasirs s'occuperont de mater la rébellion.

— Divine lumière ! implora le capitaine en relevant la tête.

La botte du champion du Shahadir s'abattit sur la nuque du capitaine et plaqua le visage bouffi par la fatigue sur le tapis.

— Sortez et emmenez-le avec vous, je crois qu'il n'aura pas le courage nécessaire, dit Maassir. Soyez miséricordieux : jetez-le à la mer.

L'imposant champion du Shahadir s'inclina, attrapa les cheveux du capitaine à pleines mains et le traîna vers la porte qui se referma.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Elss, le Ssir qui contrôlait le corps du jasir Hemiat. Les équipages de la flotte s'organisent, le soulèvement est inévitable, ils savent désormais que tu es possédé, que tous les Jasirs le sont. Nous ne pourrions les vaincre tous.

— Ce n'est pas très important, répondit tranquillement Maassir en étirant entre ses doigts sa fine moustache. Nous pourrions toujours posséder les hommes qui mènent cette révolte, ou trouver une autre solution. Il faudra juste faire preuve de plus de finesse pour les persuader de maintenir le blocus. Non, ce qui est plus problématique... (il alla s'asseoir sur la chaise confortable au fond de la cabine) c'est que notre père ne nous donne pas de nouvelles. L'archimage Bachul est peut-être mort. Ou prisonnier.

Tandis qu'il continuait de parler, Elss s'était rapproché et assis en tailleur sur un des moelleux coussins posés près de la chaise du Shahadir. L'enveloppe humaine nommée Hemiat avait un visage parfaitement ovale aux traits harmonieusement dessinés. Vêtu d'une longue robe fendue par le milieu, Elss dégagait une élégance envoûtante que renforçait encore l'héritage Ssir. Maassir avait possédé le corps du fils avant de prendre celui du père, le Shahadir. Il l'avait apprécié, peut-être plus que l'actuel, plus vieux et trop nerveux, et avait éprouvé quelques regrets à l'abandonner à son frère Elss.

— Il nous faut aller à Arabesque.

— C'est inutile. Les chevaux craignent notre présence, et nous n'avons aucun mage

dans nos rangs. Ce serait trop long et nous faillirions à notre mission. Il vaut mieux patienter et attendre que les nouvelles arrivent de la capitale.

— Et jusque-là ?

Dehors, ils entendirent le cri de l'infortuné capitaine puis le bruit de son corps heurtant la surface de la mer, suivi du rire moqueur de quelques mouettes. Leurs ouïes humaines ne leur offrirent pas le plaisir du son des flèches frappant la chair du condamné, mais l'absence de hurlements était suffisante. Les deux Ssirs sourirent à nouveau. Ils ne se l'expliquaient pas, et ne l'avaient jamais confié à leur père Bachul, mais la mort d'un humain leur était toujours extrêmement plaisante.

— En attendant, nous nous préparons à voler le corps des chefs des émeutiers. L'exécution de celui-là va les amener à agir rapidement. Je prédis que ce sera cette nuit. Fais passer le mot à nos frères, qu'ils choisissent dès maintenant leurs nouveaux hôtes humains.

— Je te rappelle qu'ils sauront nous reconnaître à notre regard. Peu d'entre eux ont les yeux verts.

— Tous les hommes devront prêter serment de se couvrir le visage tant qu'ils ne seront pas de retour au pays. Les humains aiment quand on exacerbe la fibre patriotique.

— Et pour les convaincre de maintenir le blocus ?

— Tu seras le porte-parole des émeutiers et tu leur expliqueras qu'il est trop dangereux de fuir ainsi. Il faut parlementer avec les Sadouraks, avec les princes des Mille Couronnes, leur démontrer que le Solzar était le jouet des démons et de la conspiration, pour éviter de futures représailles. Ils comprendront. Nous n'avons rien à craindre de ces humains, ils sont faciles à manipuler.

— Tu as raison.

ooOoo

Trois jours seulement avaient été nécessaires pour construire les quatre balistes et aménager la salle supérieure de la forteresse qui se situait juste sous le toit. À la lueur des torchères disposées autour de la bouche d'escalier, elles avaient l'air, avec leur museau en pointe et leur arc replié le long de leur corps de bois, de vautours dont on aurait lié les ailes. Brim était devant sa table de travail, au centre des combles, et avait du mal à contenir son excitation en les regardant. En plus de la présence du Bachar Mehal, il y avait vingt apprentis et pêcheurs, sélectionnés pour leur force et leur vivacité d'esprit – fait étrange, le Bachar ne s'était pas opposé à ce que des villageois pénètrent dans la forteresse – et trois chevaliers sadouraks, qu'il n'avait jamais vus, au visage enflammé de Sakt et qui venaient d'arriver. Le fer-prié de leurs armures se gondolait et crachait des flammèches ardentes. L'un d'entre eux semblait avoir de la peine à se contenir, poussant régulièrement des sortes de jappements. Brim trouva inquiétant qu'une partie de son plan repose sur eux. Ils avaient l'air si instables.

Les apprentis et villageois s'étaient assis autour des catapultes et reprenaient leur souffle. Ils venaient de répéter pour la quatrième fois et avec succès la manœuvre qu'ils auraient à mener à bien dans quelques minutes.

— Il y aura assez de munitions ? demanda le Bachar Mehal en désignant les deux caisses de métal.

Par superstition et par sécurité, Brim avait demandé à ce qu'on ne les ouvre qu'au

dernier moment. Elles contenaient chacune dix des longues flèches qu'il avait conçues. Il écarta le parchemin sur lequel il avait indiqué les différentes étapes de l'attaque, et s'empara d'une feuille pleine de calculs, dont ceux du poids des pointes de fer-prié qui lui posait un problème. Il était charpentier, et non ingénieur en machines de siège.

— Le souci n'est pas la quantité mais la qualité. J'espère ne pas m'être trompé, nous n'aurons qu'un seul essai, dit-il en contemplant une des catapultes.

Il était étonnant comme les événements s'étaient enchaînés après son entrevue avec le Bachar. En quelques heures, il était devenu une sorte de chef à qui tout le monde obéissait avec empressement. Mehal posait de nombreuses questions mais se pliait à toutes les décisions de Brim, et lui révélait tout ce qu'il voulait savoir, spécialement sur le Sakt. Il y avait quelque chose de grisant à commander à ces hommes que tous craignaient, mais il était tout aussi effrayant de connaître tant de leurs secrets. Il ne mangeait plus, ne dormait plus. Il avait eu du mal à se reposer plus de deux heures à la suite pendant ces trois jours et il espérait que son jugement n'en avait pas été affecté.

Je deviens l'un des leurs, pensa-t-il en regardant en direction des chevaliers.

— L'Innomé veillera à ce que nous réussissions, affirma le Bachar qui semblait lui aussi perdu dans ses réflexions. Vos amis seront là ?

— Ils le seront. Vous embarquez toujours avec eux ?

Bien que les signaux envoyés de l'île par Brim soient visibles de toute la côte, ses compagnons de la guilde des charpentiers avaient réussi jusqu'ici à échapper aux patrouilles solzarades et la communication avait été aisée. Il avait été convenu avec eux qu'un petit voilier essaierait de franchir le blocus dès qu'ils verraient les soleils de feu blanc. Il avait dû répéter le message plusieurs fois avant qu'ils n'acceptent de comprendre. Il imaginait la tête qu'ils feraient quand ils verraient les éruptions d'énergie dans la nuit. Si tout fonctionnait.

Brim sursauta quand il sentit les doigts de fer du Bachar sur son épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous m'écoutez, maître charpentier ?

— Oui, vous disiez ?

Le Bachar avait perdu l'habitude de mettre un Brim Dostre dans chacune de ses phrases, mais l'avait remplacé par un « maître charpentier » tout aussi inquiétant.

— Que j'embarquerai sur le navire de vos amis.

— Très bien, répondit-il en soutenant le regard flamboyant du Bachar.

— Alors commençons. Maître charpentier ?

Brim hésita. Il avait soudain peur ; il y avait tant de paramètres qui pouvaient tout faire échouer. Les catapultes n'avaient pu être testées, et même si toucher une cible était moins important qu'amener la flèche à proximité des galères, le problème de la portée demeurait. Il y avait aussi l'aléa des murs : les chevaliers présents dans la pièce devraient détruire les murs et le toit grâce à leurs pouvoirs et le Bachar lui avait dit qu'il y avait une chance que les machines soient endommagées pendant l'opération. Brim pourrait peut-être effectuer quelques réparations mineures mais guère plus avant que la flotte solzarade ne saisisse la situation et ne les prenne pour cible.

— Oui, parvint-il à dire. Qu'on ouvre les caisses et qu'on arme les catapultes, ordonna-t-il à tous. Ensuite, vous les amènerez au plus près de l'escalier et les couvrirez avec les protections.

Il les regarda se mettre en branle avec une coordination qui faisait plaisir à voir.

Finalement, ce n'était pas plus compliqué que la mise à l'eau d'un navire sortant du chantier.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, il donna ses ordres, veillant scrupuleusement à ce que chaque chose soit à sa place, puis il ordonna à tous de descendre à l'étage en dessous et de se tenir prêts.

Quand la trappe se referma sur eux, Brim tendit l'oreille. Il était en bas de l'escalier, derrière les vingt hommes qui s'étaient positionnés, deux sur chaque marche. Un tiers d'entre eux tenaient des torches allumées. Hormis les apprentis, il n'y avait aucun Sadourak ; le Bachar attendait dans le petit port avec les chevaliers qui embarqueraient avec lui à destination du continent. Brim avait obtenu que son fils soit du voyage.

Plus de deux minutes passèrent. Normalement, les chevaliers détruisaient en ce moment même les murs et le toit de la partie supérieure de la forteresse, pourtant, il n'entendait rien, si ce n'était un vague et très peu spectaculaire grésillement. Il commençait à douter quand l'épaisse trappe se rouvrit et il vit avec soulagement se découper en haut un carré de ciel étoilé.

— Aux catapultes, ordonna-t-il. Vite et bien !

Il trépigna quelques secondes tandis qu'il attendait que les vingt hommes grimpent l'escalier puis se rua à son tour. L'adrénaline libérée dans son corps semblait avoir chassé toutes ses douleurs. Il déboucha sur une esplanade à l'air libre. Le vent était fort et salé. La nuit était douce. Les chevaliers sadouraks demeuraient immobiles près de l'à-pic, chacun des trois faisant face à une direction différente, des gouttes d'énergie coulant au bout de leurs gantelets. Au bord de ce toit nouvellement créé, le sol était inégal et la pierre aussi patinée que du vieux marbre. Il n'y avait pas d'autres marques, pas de débris qui témoignât de la destruction de presque un étage de la forteresse.

Il aurait aussi bien pu disparaître, pensa Brim en courant d'une catapulte à l'autre pour les inspecter, tandis que les hommes les dégageaient de leur coffrage de protection.

— Faites-les rouler lentement vers leur emplacement ! commanda-t-il d'une voix forte pour couvrir le vent.

Les petites roues grincèrent de concert quand ils firent pivoter le nez des catapultes pour les orienter vers leurs objectifs.

— Il manque des marques, cria un pêcheur affecté à la machine orientée vers le nord.

— Comment ça ? rugit Brim en se précipitant vers lui.

L'homme – un barbu à la gueule triste – indiqua du doigt la pierre que le Sakt avait rabotée de plusieurs centimètres.

— Ici aussi ! cria quelqu'un derrière lui.

— Pareil ici !

Il se releva et les regarda tour à tour, puis jeta un coup d'œil vers la ligne de navires solzarades. À cette distance, en pleine nuit, il ne distinguait qu'une multitude d'ombres qui se confondaient avec la mer et les points lumineux des torches ; il n'y avait aucun bruit, aucun cri, aucun son de cor. Mais il était idiot d'imaginer que les guetteurs n'avaient pas vu la lueur du Sakt quand les chevaliers sadouraks avaient décapité la tête de leur forteresse. Il devait prendre une décision.

— Dirigez-les du mieux que vous pourrez ! Tant pis pour les marques. Posez les cales ! Vérifiez que le treuil à manivelle soit bien tendu !

Il allait d'une catapulte à l'autre, criant ses ordres le plus calmement possible.

Surtout ne pas paniquer, se répétait-il sans cesse. *Ne pas paniquer.*

Il perçut le sifflement lointain alors que les machines étaient en place. Il rentra les épaules et ferma les yeux tandis que le son montait dans les aigus. Mais le projectile frappa la forteresse plus bas. Il resta une demi-seconde sans rien faire puis hurla à pleins poumons : TIREZ !

Les balistes se détendirent presque toutes en même temps et propulsèrent leurs flèches vers les navires dans un concert de vibrations de cordes et de métal. La nuit interdisait de savoir si la portée était correcte. Brim ignorait aussi s'il aurait le temps d'organiser le second tir. Mais il devait essayer.

— Les catapultes deux mètres sur la droite ! Armez-les !

Il allait les encourager mais une lueur éclatante devant lui attira son attention. C'était une boule de feu ardente qui grossissait à vue d'œil au niveau de la flotte solzarade.

Pas une, corrigea-t-il en tournant sur lui-même, *mais deux, trois, quatre*. Tous les hommes s'étaient arrêtés et regardaient les soleils se lever sur la mer dans un silence irréel. En moins d'une minute, ils grandirent jusqu'à avoir la taille de petits châteaux puis se résorbèrent, se fragmentant en des milliers de serpents, qui se divisèrent eux-mêmes en d'innombrables étincelles, laissant la nuit reprendre peu à peu son cours. Il ne resta bientôt plus que quelques incendies tout à fait normaux. Brim Dostre fut le premier à réagir.

— C'est loin d'être terminé ! Allons, il me faut un second tir ! Mettez-y tout votre cœur ! Allez, remontez ces manivelles jusqu'à ce qu'elles vous pètent dans les mains ! C'est bien, mes petits ! Grognez ! Suez !

Tout en hurlant, il ne cessait de lorgner à droite et à gauche, redoutant d'entendre les sifflements caractéristiques des pierres déchirant le ciel. Quand les catapultes furent de nouveau prêtes, il ordonna de tirer et s'assit ou plutôt, ses jambes se dérochèrent sous lui. Le choc fut douloureux. Il était soudain très las. Triste. Il comprit pourquoi quand il vit une fois de plus les petits soleils hideux exploser dans la nuit. Il sut à ce moment qu'il allait les revoir toute sa vie. Il n'avait rien entendu, rien vu, mais pourtant, ils étaient là, sur son cœur, tous ces morts avalés par le feu blanc, déjà prêts à le hanter. Il ferma les yeux et pleura. Ce fut un chevalier sadourak qui commanda le troisième tir.

Chapitre 11 : Énoïr

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Petite Angande. À quelques kilomètres d'Arabesque.

La horde s'est répandue et contrôle la campagne qu'elle met à sac et terrorise. Les villages, quand ils n'ont pas encore été pillés, sont abandonnés par une population effrayée qui hésite à se rendre à la capitale dont on murmure qu'elle est entre les mains des démons. Quant aux villes fortifiées, elles refusent d'ouvrir leurs portes à de nouveaux réfugiés, non seulement parce que leurs réserves de nourriture et d'eau sont presque épuisées, mais également par crainte des voleurs de Pragrald qui, selon la rumeur, auraient rallié les Logranns.

Aux abords d'Arabesque, ont eu lieu les premières escarmouches entre les bandes de mi-bêtes et les démons qui patrouillent dans le ciel d'été. Jamais depuis la malédiction du vent lunaire, la horde n'a été aussi près de vaincre les royaumes d'Angande.

Énoïr avait assis sa frêle carcasse d'homme-rat sur le bord de la vieille souche noircie, au centre de la place du village, et prenait un bain de soleil en compagnie des quatre gardiens de la Racine qui ne le quittaient jamais.

Le village avait eu un nom, une âme, il était né des siècles auparavant des mains de ses premiers habitants, il avait retenti du cri de leurs enfants, avait vu défiler maintes saisons et leur lot d'histoires, et maintenant, il n'était plus qu'une tombe. Bientôt il ne serait qu'une ruine. Il observa une porte sur laquelle une main avait laissé une trace sanglante. Giled, son bras droit – le regretté Guldurion avait trouvé la mort dans le labyrinthe sous Arabesque – était installé près de lui. Les autres voleurs de son escorte s'étaient postés dans les maisons autour de la place, des bâtisses aux murs de craie épais qui leur garantissaient une certaine fraîcheur. Au-delà des toits d'ardoise, il n'y avait que le ciel brumeux de chaleur et au loin la tête verdoyante d'une colline. Trois poules miraculées passèrent en trottant, leurs yeux fous roulant à droite et à gauche. La température de l'après-midi était étouffante, tout comme ce silence morbide. Énoïr regrettait presque les orages violents de la semaine précédente. Avec ses voleurs, ils étaient arrivés la veille dans le village et en avaient fait leur quartier général. La grogne était palpable chez ses hommes et sans le respect – ou la crainte – qu'Énoïr inspirait, ils s'en seraient retournés depuis longtemps à Pragrald pour s'y trouver un autre maître.

Il fallait les comprendre : ils avaient assisté au massacre des habitants, avaient été les témoins des coutumes carnassières des Logranns, et de ce fait acceptaient difficilement d'être leurs alliés.

Énoïr regarda les gardiens de la Racine qui formaient un carré autour de la souche. Ils prenaient leur rôle au sérieux. Le plus impressionnant était le grand brun aux yeux d'ambre.

Dressé debout sur ses pattes antérieures aux articulations inversées, il humait constamment l'air comme pour débusquer une odeur étrangère. Seul signe d'indisposition

à la chaleur, la langue d'un rose pâle pendait en dehors de sa gueule allongée, qui, entrouverte, dévoilait une rangée impressionnante de crocs gravés par les Matgens, ces mi-ours dont la magie ne cessait d'étonner Énoir. Chez lui, plus encore que chez les trois autres Logranns, la sauvagerie l'emportait sur son héritage humain. Les premiers temps, Énoir n'avait pu s'empêcher de geindre de peur – ou plus exactement du plaisir ambigu d'être dominé – lorsqu'ils faisaient bruyamment claquer leurs mâchoires. Cette force brute le fascinait, l'excitait. Et ce parfum de musc, très fort, qui imprégnait leur fourrure, stimulait l'imagination érotique d'Énoir. Il pouffa à l'idée d'une étreinte avec l'un d'entre eux, sa petite main fripée couvrant cette bouche en pointe et poilue dont il avait honte. Son rire aigu attira le regard goguenard de son lieutenant.

— Une vieille histoire, ce n'est rien, mentit le petit sorcier.

Giled, peu convaincu, approuva d'un mouvement de sa tête ronde. Son bras droit était un humain grand et maigre, et possédait les manières d'un rustre. C'était un piètre amant. Énoir ne l'avait pas choisi pour remplacer Guldurion sur ce dernier critère mais pour son influence sur les voleurs. S'il ne parlait jamais sans agrémenter ses phrases d'une grossièreté, il était intelligent et savait se faire écouter. Et ne dissimulait pas.

— Dis-moi ce que tu as sur le cœur, demanda doucement Énoir en fixant le visage désagréablement laid de son lieutenant. De toute façon, ça finira par sortir, je te connais.

Il était aisé de déchiffrer le doute dans ses yeux trop rapprochés. Giled renifla bruyamment puis cracha sur la terre sèche.

— Rien, maître, répondit-il, rien. Comment voulez-vous que je sois plus heureux ? Par toutes les putes, on a tout un village pour nous, grâce à nos amis poilus qui ont bien voulu bouffer ses habitants ! Il mit ses doigts entre ses lèvres et siffla.

Un des voleurs dissimulés dans l'ombre du puits se leva prestement et, répondant aux gestes mimés de Giled, commença à haler le seau.

— Allons, ne sois pas cynique et dis-toi bien que je n'apprécie pas plus leurs... (Énoir marqua un temps d'arrêt) façons.

— Voyez-vous, maître, continua-t-il comme s'il n'avait pas écouté, je pige pas, et les gars sont comme moi. On vous fait confiance, mais on pige pas tout ce que vous faites. Par exemple, toutes ces alliances. D'abord, on soutient cette foutue conspiration. Très bien. On s'allie avec toute une foire de démons, magiciens, assassins Lorss, et en échange, on obtient Pragrald en bonne et due forme. Très bien encore. Il se gratta sous le menton en faisant la grimace. Mais par la queue de ma mère, je comprends pas pourquoi, soudain, on les trahit et on rallie ce dégénéré de Caldric. Merde ! La conspiration va triompher, Pragrald va être à nous, vous devenez le putain de prince de la cité des Sources, et PAF (il claqua une main contre l'autre) vous mettez votre cul sur tout ça et on se retrouve à aider un vieillard sénile. Mais pourquoi pas ? dit-il d'un air exagérément résigné. Vous en avez plus dans votre petite tête grise que nous tous dans nos grosses cervelles d'humain. Alors, on suit, on moufte pas. Et puis, vous commencez à nous envoyer fouiner sous le palais-forteresse, dans ce foutu labyrinthe. Les gars crèvent, Guldurion crève, mais on pipe rien. On garde pour nous les putains de revenants, les pièges, et toutes les horreurs qu'on y a trouvées. Après tout, qu'on se dit, y a sûrement un trésor, mais non, que dalle, juste des trous de mémoire dans nos pauvres caboches. Et alors, vous nous quittez à nouveau pour revenir accompagné de ces quatre mi-loups et vous nous annoncez que nous avons rejoint le camp de la horde. Il s'arrêta pour fixer un point noir dans le ciel brumeux. Il était trop gros à cette distance pour n'être qu'un oiseau. Les gardiens de la Racine l'avaient repéré

aussi. Tous suivirent le démon mais la créature finit par disparaître, tout comme l'envie de parler de Giled qui se leva brusquement et étira ses grands bras avant de se rasseoir. Laissez tomber, c'est des conneries, lâcha-t-il finalement.

Énoir fit rouler son bâton en fer entre ses petites mains grises, tachant ses paumes de rouille. Il réfléchissait. Giled s'était rassis et boudait en secouant parfois la tête. Lui aussi ruminait. Il n'était pas difficile d'imaginer la suite du réquisitoire de son lieutenant. Cette bataille qui se préparait contre l'armée de Caldric le fou, aucun des voleurs n'en voulait. L'homme près du puits – un faux mou qui affectait une allure débonnaire passablement irritante – avait fini par remonter le seau et avait saisi un bol de bois qu'il remplissait d'eau sans se presser. Énoir souffla puis se résolut à parler. Il devait tout dire – ou presque – à Giled, il lui devait au moins ça ; il le leur devait à tous.

— Je vais te confier la vérité, commença Énoir de ce ton plaintif qu'il détestait tant et qu'il prenait dès qu'il se sentait coupable, et tu en feras ce que bon te semblera. Aujourd'hui, et ça va te paraître sentencieux, nous ne sommes plus une simple guilde de voleurs, nous sommes le peuple d'Ern, nous sommes ses défenseurs.

— Contre qui ? maugréa Giled en arrachant le bol des mains du voleur qui avait traversé la place pour le lui apporter. Il le tendit à Énoir qui déclina l'offre d'une moue horrifiée. Giled haussa les épaules, puis, renversant la tête en arrière, il but à longs traits l'eau fraîche avant de lancer le récipient au voleur qui attendait. Celui-ci l'attrapa au vol et repartit en courant vers le puits sous le regard scrutateur des gardiens de la Racine.

— « Il vient toujours un temps où les êtres doivent oublier leur inimitié pour affronter un mal beaucoup plus grand », cita Énoir d'un air mystérieux. Dire que c'était Menolphus qui lui avait légué cette formule ; c'était assez ironique.

— Quel mal, bordel ? s'impacienta Giled, puis se reprenant devant la mine froncée du petit sorcier : mille excuses, maître, je ne voulais pas vous offenser, mais il y a des fois où...

Énoir le fit taire d'un geste.

— Écoute-moi jusqu'au bout, et après, tu me jugeras.

— Maître, protesta Giled avant de crier de douleur quand une traînée d'étincelles jaillit de l'extrémité du bâton et lui roussit les poils du torse. Les Logranns grondèrent leur désapprobation.

— Certes, je vous ai manipulés et je n'en suis pas très fier. J'aurais dû me confier plus tôt, mais mes idées n'étaient pas très claires à l'époque. Tu te souviens de ce Deïal qui est parti dans le nord avec Volz ?

— Au moment de la destruction de la moitié de Pragrald ? Juste avant que vous nous abandonniez ? Comment oublier ?

Énoir ignora le ton narquois.

— Oui. Comment oublier... Il hésita. Il ne savait dans quel ordre présenter les événements. Tu sais que j'ai été victime de la malédiction lunaire ?

Giled toussa pour signifier son embarras face à cette étrange question. Tous les voleurs connaissaient à présent l'apparence mi-animale du maître de Pragrald, tous avaient vu le corps malingre, le pelage gris et ras, les yeux en tête d'épingle, les oreilles trop grandes, tous savaient reconnaître cette odeur acide qu'il dégageait et qui variait selon son humeur, et tous avaient détourné la tête la première fois qu'ils s'étaient trouvés devant cette petite chose misérable qui avait réussi à survivre à la Grande Chasse. Il ne comprenait pas pourquoi Énoir lui demandait ça.

— C'est mon maître Menolphus qui a forgé l'enchantement qui nous a tous transformés, c'est lui l'alchimiste qui a invoqué le vent lunaire, c'est lui qui a offert son corps à l'Immortel Oboss. Et l'humain que j'étais l'a soutenu, encouragé, sans se soucier du crime que nous nous apprêtions à commettre. Je me tenais auprès de lui, au sommet de la tour, quand le vent a commencé à souffler sur nos âmes ; avant d'être happé par l'esprit de ce rat avec lequel j'allais partager ma vie, j'ai vu Oboss, le Maître du Mensonge, s'emparer de Menolphus. Énoir s'arrêta de parler une seconde, paralysé par le souvenir du regard d'Oboss, plus froid que le Grand Hiver, et de ses pensées, hameçons cruels qui s'étaient plantés pour toujours dans sa mémoire. Un frisson lui hérissa le poil. Il frappa le sol de la hampe de son bâton pour conjurer le passé. Ensuite, tu connais mon histoire : les hommes – race à laquelle je n'appartenais plus – menés par Angandir qui nous donnèrent la chasse, mon arrivée à Pragrald il y a quelque quatre cents années, les débuts de la guilde, notre lutte pour l'indépendance... Mais je ne fus pas le seul à avoir connu une seconde naissance et à avoir survécu au vent lunaire, car celui que tu connais sous le nom de Grond n'est autre que Menolphus.

En réaction à la mention du nom sacré, les gardiens de la Racine braquèrent leurs yeux féroces sur Énoir et grognèrent leur désaccord. Mais le sorcier ne s'en soucia pas et, inclinant sa petite tête vers le sol poussiéreux, continua.

— Alors, quand Deïal est arrivé à Pragrald et que j'ai su qu'il revenait de Bracellanne, qu'il avait parlé à Grond, j'ai eu l'impression de me réveiller. Soudain, il m'apparaissait urgent de rencontrer celui qui avait été mon maître. C'est pourquoi je vous ai abandonnés.

— Vous nous avez trahis, dit Giled avec une note de reproche dans la voix.

— Tu dois me comprendre : je devais revoir Menolphus, reprit Énoir d'une voix qu'étranglait son sentiment de culpabilité. Je voulais reprendre mon histoire là où je l'avais laissée, en haut de cette tour, pendant l'hiver le plus terrible qu'ait connu l'humanité. Je l'admets, c'était égoïste. Et stupide. Comment ai-je pu seulement croire qu'il existait encore ? Son rire cristallin sonna faux. Et pourtant, je ne regrette pas cette bêtise. L'entité que je rencontrai sur l'île de Bracellanne n'était plus Menolphus, ni même Grond, continua Énoir d'une voix fiévreuse, mais quelque chose de bien plus grand, bien plus important. À son contact, je me suis souvenu de ce que nous avons tous oublié : Ern est en péril, la Création entière est menacée par certains des Immortels. Et aujourd'hui, ils n'ont jamais été aussi proches de triompher. Il m'a parlé, Giled, l'entité qui fut Grond m'a dévoilé ses craintes et a sollicité mon aide afin de récupérer un objet que je connais bien, que j'ai vu, que j'ai touché. Énoir passa sa langue violette sur ses lèvres délicates. Je vais te confier un secret : Menolphus avait trouvé la Table des Immortels. Il attendit que Giled comprenne bien de quoi il parlait, puis, rassuré par l'attitude soudain plus concentrée de son lieutenant, il continua. Elle était dans les cavernes naturelles sous sa tour, à l'endroit même où a été bâtie Arabesque. « Ses paupières se fermèrent un instant. Il se remémorait la grotte et la longue dalle taillée dans l'Ankerit, assemblage insensé de matières et de couleurs, sur laquelle luisaient les noms des Premiers-Nés, tracés par l'Innomé en personne. Il se souvenait avoir ressenti un mélange d'épouvante et de fascination face à cette relique qui avait le pouvoir d'enchaîner les Immortels. » J'ai accepté, bien sûr, reprit Énoir avec moins de fougue, j'ai accepté de mettre à sa disposition mes services et ceux de ma guilde, vous, ceux que j'avais abandonnés moins de deux semaines auparavant. Il soupira. Je ne sais pourquoi, ce doit être dans ma nature de mentir et d'être faible. Une fois revenu à Pragrald, au lieu de me confier à Guldirion, à vous tous, ma seule famille, je vous

ai caché la vérité et vous ai utilisés. Je le regrette. Immensément. Enfin, voilà, tu sais maintenant ce qui m'a poussé à faire alliance avec le haut-roi Caldric et pourquoi je vous ai fait enquêter sur ce qu'il y avait en dessous du palais-forteresse. C'était pour me rapprocher de la Table et la dérober.

Les mâchoires de Giled se crispèrent et une flamme flamboya dans ses yeux sombres.

— Pourquoi ? demanda-t-il pour la seconde fois. Pourquoi ne pas avoir craché le morceau ? Nous vous aurions suivi dans la gueule d'un Talanc !

— J'avais peur que vous ne compreniez pas. C'était une erreur, je te le concède et j'accepte ta colère.

— Et les poilus ? poursuivit-il avec autant de hargne. Vous m'avez expliqué ce qui nous a poussés à lâcher la conspiration, mais la horde ? Cornemerde ! Pourquoi nous les aidons à bouffer les nôtres ?

— Je te rappelle que je ne suis pas plus des vôtres qu'eux, et, moi aussi, j'ai mes petites manies. Il leva une main pour signifier à Giled de ne pas se risquer à répondre. Le voleur poussa un juron inaudible mais se tut. Tu m'as demandé des explications à propos de mes actes, et tu les auras. Ensuite, tu seras libre de partir, toi et tous les autres, je ne ferai rien pour vous retenir. Mais pour l'instant, laisse-moi terminer puisque tu n'es pas capable de penser par toi-même. Énoir reprit en murmurant. Tu sais qu'à l'aide de vos corps, j'ai exploré le labyrinthe dont vous aviez trouvé l'entrée.

— J'en ai encore mal au crâne, ne put s'empêcher de dire Giled.

— Oui, et une chance que la possession ait dérouté les Phrages, sinon ton corps pourrirait dans les sombres couloirs de granit du labyrinthe, ou pire, tu serais devenu une des marionnettes mort-vivantes du bouffon, lui rappela méchamment Énoir. J'aurais ainsi évité de répondre à tes questions idiotes. Rassure-toi, s'empressa-t-il d'ajouter devant la mine horrifiée de son lieutenant, je me suis débarrassé de la dépouille de Guldurion et de nos autres compagnons. Il ne fallait pas que Baldur sache que nous nous étions aventurés dans le labyrinthe, précisa-t-il cruellement. Mais si j'ai – nous avons – réussi à vaincre les pièges du labyrinthe, et à trouver la Table, malheureusement, j'ai aussi découvert qu'il était impossible de la déplacer. Elle est enfermée entre des murs vivants dont je n'ai pu venir à bout. C'est une magie très noire qui leur a donné naissance et je ne sais combien de temps il m'aurait fallu pour la défaire. C'est pourquoi je suis retourné devant celui qui fut Grond pour lui faire part de mon échec.

— Et vous avez alors décidé de vous emparer d'Arabesque pour avoir le contrôle de la Table des Immortels, compléta Giled en s'asseyant. Du revers de la manche de sa tunique de coton, il épongea la sueur sur son front. Mais pourquoi ne pas simplement nous être installés dans le labyrinthe ? Discrètement, comme nous l'avons fait à Pragrald. Nous en aurions assuré la garde.

— Tu oublies le bouffon, objecta simplement Énoir.

La mine de Giled prit une teinte cireuse.

— Mais nous aurions pu essayer de l'éliminer avant qu'il ne devienne cette... chose, dit Giled en déglutissant. Vous êtes un sorcier vous aussi.

— Peut-être, répondit Énoir d'un air songeur. C'est peut-être mon erreur. Mais maintenant, il est trop tard.

Il ne voulait pas révéler à son lieutenant que Baldur était sûrement la future incarnation d'Oboss et que l'entité Grond le lui avait révélé lors de sa première visite sur Bracellanne.

— S'il est si puissant, comment le vaincrons-nous ? demanda Giled.

— La Source des Matgens nous donnera la victoire.

Les gardiens de la Racine grondèrent une fois de plus leur mécontentement, le plus grand esquissant un mouvement vers le petit sorcier. Giled ne put s'empêcher de reculer de quelques pas sur la place ensoleillée, la main sur la poignée de son sabre.

— Ils sont un peu soupe au lait dès qu'il s'agit de leur Source sacrée, s'amusa Énoir. Mais il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas, mon grand dadais ?

Le gardien aux yeux d'ambre retroussa les babines et de sa poitrine monta un grondement sauvage.

Un instant, Énoir admira les muscles secs rouler sous l'épaisse fourrure, puis, ignorant la menace du Logrann, revint à Giled comme s'il ne s'était rien passé.

— Comme tu le vois, la Table est toujours l'enjeu de notre entreprise, mais un obstacle de plus se dresse entre elle et nous, résuma Énoir.

— L'archimage Baldir, dit le lieutenant sans quitter des yeux le gardien de la Racine qui dominait le petit sorcier.

— Oui. Maintenant, tu sais tout. Tu es libre de décider de rester ou de partir. Je ne te retiendrai pas, ni toi, ni aucun membre de la guilde. La bataille que nous allons livrer nous opposera non seulement à Baldir, mais aussi à tout ce que compte Ern comme enfants de Carn et à une floppée de mages qui sont restés fidèles au nouvel archimage. Beaucoup d'entre nous mourront.

— Vous savez que nous serons avec vous jusqu'au bout.

— Nous verrons, si vous décidez de me rester fidèle, il faudra m'obéir, et je ne suis pas certain de désirer vous voir risquer vos vies sur les murs d'Arabesque alors qu'il y a mieux à faire. Allons, c'est à mon tour de te poser des questions, dit-il en se levant. Mais marchons un peu, j'ai besoin de me dégourdir les jambes et j'aimerais voir Skalgann. Énoir se leva et, Giled l'imitant, se dirigea vers la sortie nord du village. Les quatre gardiens de la Racine lui emboîtèrent aussitôt le pas. Il savait que le Logrann blanc patientait au cœur de la forêt où les Matgens comptaient faire jaillir la seconde Source. Nous pouvons compter sur combien de désertions supplémentaires ?

— Peu. Les princes qui n'ont pas fui sont surveillés par les démons et savent que toute fuite sera punie de mort. Mais ils ne sont plus très nombreux.

— Et les hommes de troupe du haut-roi Caldric ?

— C'est une hémorragie. En patientant quelques semaines, il ne restera plus aucun humain dans l'armée de Caldric.

— Il n'y a rien sur Baldir dans le dernier rapport.

— Tajig et deux des nôtres se sont fait démasquer par les assassins Lorss. Il faudra du temps avant de pouvoir espionner de nouveau le palais. Mais nous sommes à peu près certains que rien n'a changé : les enfants de Carn lui obéissent ainsi que certains mages de Gonoth et les assassins Lorss.

— L'armée du sud ?

— Yrann a pris son commandement mais elle ne sera pas là avant une bonne semaine.

— L'armada solzarade ?

— Le blocus autour de la forteresse tient toujours, mais la rébellion à Lianss et dans ses environs est plus active que jamais ; plusieurs princes ont rallié le soulèvement. Malheureusement, Garderanne refuse toujours de prêter ses navires et les clans nördes se livrent une guerre fratricide ; nous sommes donc condamnés à mener la lutte sur le

continent. Pourquoi tenez-vous à libérer les chevaliers sadouraks ? interrogea Giled. Ne les détestez-vous pas ?

— Je ne les déteste pas, je les méprise pour leur incompetence et leur stupidité sans borne. Seulement, si nous échouons, ils sont une de nos dernières chances... Mais ne pensons pas à ça : où en sommes-nous des réserves de nourriture et d'eau à Arabesque ?

— Nous avons empoisonné plus de la moitié des stocks et bon nombre de soldats sont morts ou malades, mais ils sont devenus méfiants et les démons veillent.

— « Les Doigts de Carn » ?

— Ils sont arrivés pendant la nuit.

Tandis que Giled l'informait, les voleurs composant son escorte étaient sortis des maisons autour de la place pour venir grossir leur troupe. Tous vêtus simplement de longues chemises fendues sous les aisselles et de chausses bouffantes serrées au genou, ils auraient pu passer pour des paysans s'il n'y avait eu leurs bottes en cuir, les nombreuses breloques qui pendaient à leurs cous ou à leurs oreilles, les arcs, dagues, arbalètes et autres lames dont ils s'étaient généreusement armés, et surtout cette lueur maligne dans le regard qui ne trompait pas.

Sur un signe de Giled, les deux plus rapides partirent en éclaireur sur le chemin de terre qui s'évadait de la place du village et qui se tortillait entre les champs de blé non fauchés ou à l'abandon et les pâtures désertes. Le paysage était immobile, comme frappé de stupeur par la disparition de l'homme. Le silence couplé à la chaleur accentuait encore cette impression d'absence.

— Et Deïal ? demanda Énoir au bout d'un moment. Nos hommes l'ont retrouvé ?

— Je n'ai pas de nouvelles, mais les terres nördes sont à plusieurs semaines d'ici. Et les guerres claniques ne facilitent pas les communications. Il faudra être patients.

— Oui. Mais envoie d'autres hommes, renforce le dispositif. Et tu confieras ceci à Deïal quand tu le rencontreras, dit-il en lui tendant une perle qu'il tenait au creux de sa petite main fripée. C'est un dernier message que je tenais à lui transmettre, et je serai peut-être mort quand vous le trouverez.

— Si vous mourez, je serai là et je...

— Ne sois pas stupide, nous nous sommes mis d'accord. Tu deviens le premier voleur de la guilde, et je te donne cette ultime mission d'aider Deïal en tout. N'oublie pas de lui faire parvenir cette perle. Et de toute façon, dès que la bataille aura débuté, vous n'aurez plus guère d'utilité ici. À présent, économisons notre souffle, nous avons à marcher et il fait horriblement chaud, conclut-il en tapant vivement dans ses mains. Il doubla Giled en chantonnant, espérant que le voleur n'avait pas vu les larmes couler sur la fine fourrure de son visage.

Ils mirent près de deux heures pour atteindre la forêt. Dès qu'ils furent à l'abri du manteau de feuilles, le contraste fut saisissant, aussi bien pour l'ombre et la relative fraîcheur qu'il prodiguait, que pour la vie qui y frémissait. Les trilles flûtés des oiseaux, les mouvements précipités dans les branches, les grattements furtifs dans les enchevêtrements de ronces, chaque bruit paraissait presque assourdissant en comparaison avec le silence de la campagne.

Énoir trouva que l'atmosphère avait changé depuis sa dernière visite ; la végétation paraissait plus dense, l'écorce des arbres plus sombre et plus moussue, la frondaison avait complètement obscurci le ciel, et il sentait comme une présence indéfinissable, identique

à celle qu'il avait perçue dans Mogranne. Il comprit que c'était la Source et esquissa un triste sourire. Ainsi, le moment était venu.

Une bande de guetteurs logranns les intercepta dès qu'ils s'enfoncèrent dans l'épais taillis. Un jeune Arann – avec le temps, Énoïr était parvenu à leur donner approximativement un âge – les commandait. Il avait noué à ses poils bon nombre d'oreilles et de langues humaines, et tenait une lance très courte. Skalgann devenu le Sh'Arann de la horde, la voie du fer avait été abandonnée par la totalité des Logranns, et, hormis leurs besaces en bandoulière et les lances ou les haches qu'ils tenaient entre leurs pattes, les mi-loups étaient nus, pour le plus grand plaisir d'Énoïr. Tous connaissaient le petit sorcier gris – qu'ils appelaient Nargshashiann « l'esprit pervers » – et s'en méfiaient, mais ils ne purent s'empêcher de railler et de bousculer son escorte humaine sur près d'une lieue, avant de rebrousser chemin et de les laisser seuls avec la forêt. À peine avaient-ils disparu qu'Énoïr et les siens entendirent un hurlement monter derrière eux. Il y eut tout de suite une première réponse dans le lointain, interminable, puis une seconde, et une autre, et d'autres encore, des dizaines, des centaines puis des milliers de gorges se joignirent à l'appel de la horde jusqu'à ce que la forêt ne soit plus qu'un seul et long hurlement glaçant. Alors, les gardiens de la Racine pointèrent leurs museaux vers le ciel et unirent leurs voix à celles de leurs frères, un son puissant, presque mélancolique. Le concert dura d'interminables minutes puis ce fut le silence, dur et oppressant. Les voleurs s'étaient tous figés et fouillaient nerveusement le sous-bois à l'affût du moindre mouvement, jetant des coups d'œil fréquents aux quatre gardiens de la Racine qui entouraient Énoïr.

— Ils ne nous aiment pas, glissa Giled, les dents serrées.

— Non, confirma simplement Énoïr. Ils ne vous (il avait insisté sur le « vous ») aiment pas ; vous êtes des hommes. Mais n'oubliez pas que nous sommes en compagnie de nos nounous poilues. Il ne peut rien nous arriver, railla-t-il en souriant à son garde du corps aux yeux d'ambre.

Le gardien de la Racine gronda.

— Un jour, je mâcherai ton cœur, Nargshashiann, grogna-t-il avec mépris.

— Un jour sûrement, dit-il, et crois-moi, j'adorerai cela. Mais pour le moment, je dois voir le Sh'Arann Skalgann. Puis s'adressant à ses hommes : allons à la rencontre du Logrann blanc, il ne devrait pas tarder à présent.

Ce fut Skalgann qui les trouva alors qu'ils suivaient le tracé sinueux d'un vallon envahi par les racines rondes et volumineuses des chênes qui poussaient sur ses crêtes. Le Sh'Arann de la horde venait à leur rencontre, seul et sans aucune arme. Son pelage blanc tranchait avec la terre brune de la ravine et les teintes sombres des racines qui entravaient son chemin, mais plus surprenant étaient ses grands yeux, comme deux bouts de ciel clair fendus par deux éclairs noirs. Ce regard était aussi vieux que celui d'Énoïr et avait connu la Grande Chasse. Il se demanda s'il était possible qu'une des cicatrices qui balafrèrent son torse et sa gueule datât de cette époque.

— Que me vaut le plaisir d'une visite, petit rat ? demanda Skalgann d'une voix moqueuse.

— Je crois qu'il est temps pour la horde d'attaquer, répondit Énoïr en le regardant bondir avec agilité par-dessus une racine qui lui barrait le passage. Je vois que tu es en forme.

— Et je vois que tu es toujours aussi bien accompagné. Pourquoi ne pas les avoir laissés au village ? Ils souillent la forêt de leur présence.

Par fierté, Giled mit la main sur la garde de sa dague comme pour signifier qu'il était prêt à se battre, mais cela ne lui attira qu'un ricanement moqueur de la part de Skalgann. Le Logrann blanc le dépassa et s'arrêta en face d'Énoir.

— La Source ?

— Tu le sais très bien, petit sorcier.

— Alors qu'attendons-nous ?

— Les Matgens annonceront le départ à la tombée de la nuit. La horde sera sous les murailles d'Arabesque avant l'aube.

Énoir prit une longue inspiration.

— Les nouvelles sont alarmantes. Son pouvoir a crû au-delà de ce que j'imaginai.

— Nous sommes plusieurs dizaines de milliers de guerriers et, pour la première fois depuis la naissance de la horde, les sages Matgens menés par l'esprit de Grond sont à notre côté. Et je te rappelle, petit sorcier, que la magie de la Source est un don de l'Immortelle Shadrya Fêl. Que veux-tu de plus ?

— Rien. Tu as raison, je ne dois pas douter.

Mais tu n'as pas lu ce que j'ai lu, pensa Énoir tandis qu'ils se dévisageaient sans rien dire. Il avait encore à l'esprit les récents rapports sur la monstruosité qu'était devenue celui qui s'était attribué le titre d'archimage, ces descriptions crues, écrites d'une main tremblante par le voleur infiltré dans le palais-forteresse ; il y était question de centaines et de centaines d'organismes greffés vivants au corps du bouffon, d'une masse sanglante que la salle du trône suffisait à peine à contenir et qui avait commencé à se répandre dans les couloirs attenants. Et chaque heure qui passait, les démons démembraient, décapitaient, dépouillaient et préparaient des prisonniers supplémentaires pour leur maître. Les quantités de sang qu'il devait avoir à sa disposition étaient effrayantes, estima Énoir avec envie. Il repensa à Deïal et à ce que lui avait confié l'entité Grond. Peut-être s'étaient-ils trompés en mettant une grande partie de leurs forces dans la préparation de cette bataille, peut-être aurait-il mieux valu davantage aider Deïal. Mais aurait-il accepté ? Énoir connaissait la réponse. Il soupira.

— La mission de mes voleurs est terminée. J'aimerais que tu passes le message à ta horde et que tu leur procures un sauf-conduit ; ils doivent pouvoir se déplacer librement dans les Mille Couronnes. Énoir sentit Giled se tendre. Derrière, ses hommes avaient commencé à murmurer.

— Ils n'ont rien à craindre, petit sorcier, toute la horde sera sous les murailles d'Arabesque. Il ne reste plus un seul de mes frères au nord.

Énoir balaya négligemment une épine qui s'était prise dans les mailles de sa robe.

— Alors tout est dit, Sh'Arann.

Skalgann fit claquer ses mâchoires.

— Oui, petit sorcier.

L'expression du Logrann blanc était grave. Lui aussi doutait, comprit Énoir.

Chapitre 12 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Arabesque.

La peur et l'horreur se partagent la cité de granit. Les habitants désespérés se terrent dans leurs caves, craignant tout autant la horde qui menace les murs de la capitale que les sergents recruteurs du haut-roi Caldric qui les enrôlent de force, ou les démons qui prélèvent chaque jour un lourd tribut dans la population, afin de nourrir leur maître, l'archimage Baldir.

Les gueules vermiformes s'ouvrirent dans les articulations en se déchirant et produisirent un son aigu qui alerta l'homme qui venait de pénétrer dans la salle d'été. Immédiatement, les Chegs se dressèrent sur leurs pattes trapues et se mirent à trotter vers lui. Plusieurs rangées de fanons noirs transpercèrent les lèvres du cou reptilien des démons. Ils avaient faim, comme toujours. Profitant de ce que le souffle tiède de la nuit soulevait les rideaux légers pendus aux portes-fenêtres et distrayait un instant l'attention de l'humain, ils accélèrent et se préparèrent à bondir. En entendant leurs griffes gratter les dalles de granit, leur proie fit volte-face. La chaîne et le médaillon d'or qui pendaient sur sa poitrine brillaient dans la lueur spectrale de Sri.

— Assez ! Je suis le premier conseiller ! les avertit Asurbias en voyant surgir de l'ombre les démons. Baldir !

Il leva le bras pour se protéger quand ils bondirent et ne put s'empêcher de fermer les yeux. La rune inscrite dans la chair de sa paume grésilla douloureusement quand elle s'activa. Il y eut comme un jappement de chiot, puis il sentit le déplacement d'air provoqué par les créatures, suivi du bruit de leurs pattes griffues raclant le sol quand elles se réceptionnèrent. Il entendit l'une d'elles dérapier sur le granit patiné et heurter quelque chose de dur. Elles l'avaient évité au dernier moment. Il souleva lentement les paupières et découvrit les enfants de Carn qui l'entouraient ; leurs bouches se tordaient en tous sens en produisant des notes perçantes et désespérées. Ils n'avaient pas d'yeux, ni de tête, mais Asurbias jura qu'ils le regardaient. Il respira profondément pour se calmer puis agita fébrilement la lanterne qu'il tenait devant lui. Comme si une flammèche pouvait les tenir à distance !

— Je suis le premier conseiller ! répéta-t-il d'une voix tremblante, mais cette fois-ci, il leur montra le symbole en forme de losange qui marquait sa paume. Je dois voir le haut-roi Caldric et l'archimage Baldir de toute urgence. La horde est aux portes d'Arabesque !

En réponse, les démons se turent puis firent volte-face et regagnèrent la partie de la salle plongée dans l'obscurité. Asurbias s'inclina machinalement plusieurs fois comme pour les remercier de l'avoir épargné, et reprit la direction de la salle du trône en se traitant d'imbécile pour avoir choisi cet itinéraire. Sa main le lançait atrocement.

— Pourquoi n'ai-je pas déserté quand il était encore temps ? siffla-t-il rageusement entre ses dents tandis qu'il pressait le pas. Pourquoi ? cria-t-il plusieurs fois à haute voix.

Quand les gardes étaient venus le libérer de prison et lui avaient expliqué que Caldric régnait à nouveau, il avait béni ses ancêtres et l'Innomé. C'était avant de découvrir ce qu'était devenu Baldir.

Dire que c'était lui, Asurbias, l'homme qui s'était un jour mis en tête de quitter ses terres pour conquérir la capitale, qui était allé chercher le bouffon dans le royaume de Garderanne. Un jeune idiot à la tête farcie de belles histoires par son grand-père infirme, oui ! Rien de plus. Il s'arrêta devant une des hautes glaces du long hall qu'il remontait, posa la lanterne et arrangea sa mise. Il n'avait pas eu le cœur de se raser, un court poil blond couvrait ses joues pâles. Il avait maigri, constata-t-il. Il se mouilla les doigts et tortilla le petit bouc planté au bout de son menton, puis lissa sa tunique noire, ajusta la lourde chaîne en or de premier conseiller pour enfin s'inspecter. Il fut choqué. Le miroir lui renvoyait l'image d'un puceau terrorisé. Il bomba un peu le torse et rectifia la position des épaules pour assurer son maintien, pointa le menton en avant, mais cela ne changea rien à l'expression dans ses yeux cernés. Il avait peur.

— Sacrée merde, jura-t-il doucement.

Il s'asséna une petite claque pour se donner du courage, ramassa sa lanterne et repartit vers la salle du trône en se demandant s'il ne préférerait pas finalement que la horde triomphe.

Quand Asurbias reçut la première goutte sur son visage, il sursauta de dégoût et se recula en laissant échapper un cri aigu.

Sachant ce qu'il allait trouver, il leva tout de même les yeux. L'immonde organisme était bien là, tapissant tout le plafond et la partie supérieure des murs : une bouillie de veines gonflées de sang et reliées à des organes qu'Asurbias ne pouvait identifier mais qui étaient humains. Les minces tissus qui renaient l'ensemble émettaient un bruit spongieux écœurant en se tendant et se détendant. Il reconnut le flic floc du sang qui gouttait un peu partout dans le couloir, et cette odeur aigre si particulière qui brûlait nez et gorge. Une crampe lui retourna l'estomac quand il vit une poche se fendre et libérer un flot d'humeurs sanguinolentes qui alla éclabousser le tapis juste devant lui. Un moment, il fut tenté de trouver une cache, n'importe laquelle, pour s'y rouler en boule jusqu'à ce que tout soit terminé. Mais finalement, il se résigna ; s'il était faible, il n'était pas lâche. Il fit un crochet pour éviter le tas gluant et se hâta.

Il avait pris par l'aile des jardins pour éviter les mutations de Baldir mais celles-ci s'étaient répandues dans tous les couloirs et pièces autour de la salle du trône. Asurbias avait l'impression de s'aventurer de plus en plus profondément dans le corps de quelque bête fantastique. Quand il se présenta à la petite entrée nord, trempé de sang, il comprit que ce n'était pas qu'une impression et que la bête avait un ventre dans lequel il s'apprêtait à pénétrer. Il écarta du bout de sa dague un chapelet de veines gonflées et suintantes qui pendait devant lui et entra dans ce qui avait été la salle du trône.

— Ah ! Le premier conseiller ! Cela faisait longtemps ! s'exclama presque aussitôt Baldir. Il débitait ses paroles de façon hachée, quasi frénétique. Entre, mon cher, entre ! Tes visites se font rares. Depuis combien de temps n'es-tu pas venu ? Une semaine ? Deux ?

Mais Asurbias ne l'écoutait pas. Nul esprit n'était préparé à endurer un tel spectacle, pensa-t-il sans essayer de retenir les larmes qui s'étaient mises à strier ses joues ensanglantées. Ayant remis sa dague au fourreau, il s'avança entre les colonnes greffées

de matières organiques comme un condamné s'avance vers sa potence, comme si chaque pas était le dernier. Des dizaines de globes lumineux de la taille d'une tête flottaient à des hauteurs diverses. Leurs lumières crues avaient pris la teinte rouge sombre de la bruine de sang que suait en permanence la couche de chair perversie – *la chair de Baldir*, corrigea avec dégoût Asurbias – tapissant les dômes du plafond. Il régnait une température affreusement élevée qui densifiait encore l'atmosphère humide et malsaine du lieu. À chaque fois que ses bottes s'enfonçaient de plusieurs centimètres dans le substrat vivant, il pouvait sentir à travers la semelle la chaleur écœurante.

Pour ne pas défaillir, il se concentra sur le dais royal, seul vestige encore intact au milieu de cette mer d'épouvante. Ceux qui composaient à présent la cour du monarque des Mille Couronnes étaient tous rassemblés autour de cet îlot et l'observaient chacun à leur façon. Le haut-roi Caldric, à cheval sur un minuscule trône que son bouffon lui avait fait sculpter, tirait la langue et plissait les yeux, cherchant sûrement dans sa mémoire malade qui était cet homme qui s'avançait vers eux. Les assassins Lorss restaient impassibles mais ils ne perdaient pas un de ses gestes. Figés dans des attitudes grotesques sur la marche la plus basse, les sujets de la cour mort-vivante du bouffon avaient cessé de festoyer les uns des autres et le fixaient de leurs yeux sans vie. Il reconnut parmi eux Bachul et l'usurpateur Gorgass. Seul le grand démon ailé – les mages de Gonoth les appelaient Gors – se manifesta vraiment en le gratifiant d'un rugissement qui sonna comme une mise en garde. Baldir, qui attendait toujours une réponse de sa part, occupait un des deux trônes de chêne vissés sur la plateforme supérieure du dais royal.

Mais était-ce encore lui ? se demanda Asurbias.

Il reconnaissait difficilement le bossu volubile aux traits si parfaitement ronds, aux belles boucles brunes et au sourire enjôleur qu'il avait rencontré pour la première fois dans un village côtier du royaume de Garderanne. Ses yeux étaient exagérément écarquillés et toilés de petits vaisseaux sanguins, il ne tenait pas en place, gesticulant en permanence, un coup assis sur le trône royal, un coup debout. Sa bouche s'ouvrait, se refermait, sa langue passant et repassant sur les deux plaies boursouflées de ses lèvres, sa peau plus écarlate que jamais et les lésions qui le défiguraient plus nombreuses. Sa robe de soie était lacérée et imbibée de sang révélant des malformations nouvelles au niveau du torse et des jambes. Il était ivre, ivre du sang que pompait vers lui le tourbillon d'artères qui disparaissait dans sa bosse, ivre de sa partie monstrueuse qui le nourrissait, ces tonnes de chair qui faisaient vibrer le palais à chacun de ses mouvements. Il était ivre et avait le vin mauvais.

— À te voir ainsi muet et affichant un air aussi sinistre, les nouvelles ne doivent pas être fameuses, continua Baldir. Peut-être devrais-je persuader notre haut-roi de prendre un premier conseiller plus souriant. Je pensais justement à Monge.

Asurbias ignore le sarcasme puéril mais, machinalement, regarda en direction du garde du corps du haut-roi Caldric. L'épée du défunt usurpateur avait fendu la partie supérieure de son crâne, sa chair avait commencé à se décomposer, mais il était encore reconnaissable à la cicatrice qu'il portait comme un collier autour du cou et à sa corpulence massive. Asurbias avait assisté au duel qui l'avait opposé à l'usurpateur Gorgass, il avait clairement vu sa cervelle gicler hors de son crâne et avait entendu son dernier râle, mais Sri n'avait pu retenir longtemps son esprit. Selon Baldir, qui avait eu le bon goût de le rappeler et d'en faire un mort-vivant, Caldric avait encore besoin de lui. Et ce n'était pas le haut-roi qui allait le démentir : il s'accrochait à la main morte de Monge

comme un enfant à la main de son père. Asurbias essaya de rappeler à lui l'image du haut-roi qu'il avait vu pour la première fois au tournoi d'Arabesque, avant que la maladie ne l'emporte, mais la vision de Caldric au milieu des morts-vivants qui composaient désormais sa cour, de ce corps ratatiné par la folie qui ressemblait plus à un squelette qu'à un humain et de ce visage charcuté par ses propres ongles laissa le passé muet.

— Monge fera un parfait premier conseiller, formula Asurbias d'une voix blanche.

Il dépassa le groupe de Grolshs occupés à dépecer deux femmes dont les charmes avaient déjà disparu sous leurs griffes et franchit courageusement les derniers mètres qui le séparaient du trône. Le Gor à la peau cuivrée déplaça ses ailes et s'écarta pour le laisser passer. L'odeur de charnier qui se dégageait des morts-vivants affalés à proximité du dais lui retourna le cœur.

— Tu crois ? répondit malicieusement Baldir. Il gloussa, se leva puis décida qu'il était mieux assis. Ou alors, je te tue et je fais de toi mon serviteur dévoué ?

Asurbias n'eut pas la force de répondre. Il jeta un bref coup d'œil aux assassins du Sobsogre qui protégeaient le bouffon. Les Lorss s'étaient positionnés en demi-cercle autour de lui et surveillaient les ombres rougeoyantes de la salle à la recherche d'un éventuel ennemi. Ils étaient cinq. Leur chef était un vieillard aveugle qui souriait en permanence et qui était vêtu comme un mendiant. Asurbias se souvenait de son nom : Galok. Son cou formait un angle curieux comme s'il était rompu. Placés à sa gauche et à sa droite, les trois hommes et la femme semblaient ordinaires avec leurs habits de citadins, de marchands ou de paysans. Sauf qu'aucun homme ordinaire ne pouvait afficher un tel calme dans cet endroit. L'absence d'émotion qui transparaissait sur leurs visages grimés de sang effrayait Asurbias peut-être plus encore que les démons.

— Je me demande où est passé le premier conseiller qui aimait tant discuter des heures durant à la faveur d'une lune et d'un verre plein ? demanda Baldir. Tu t'en souviens au moins ?

Asurbias s'était arrêté au bas du dais et s'apprêtait à répondre quand Caldric se leva brusquement et pointa un doigt décharné vers lui.

— Qui est-il ? croassa le haut-roi. Monge, tue-le, il pleure ! Il n'a pas le droit de pleurer ! Il faut lui crever les yeux ! Donne-le à tes démons, mon bouffon ! Il se leva et se réfugia entre les jambes de Monge. Qu'ils le mangent ! Qu'ils l'avalent, qu'ils le mâchent !

Bien qu'ébranlé par la violence des propos aussi absurdes que cruels, Asurbias, livide, s'inclina face à lui et le salua.

— Monseigneur, dit-il avant d'adresser également une révérence à Baldir.

— Ah ! toujours aussi cérémonieux, toujours à cheval sur le protocole, mon cher premier conseiller, se moqua le bouffon. Il frotta violemment ses yeux embués de sang. On te pendrait que tu saluerais tes bourreaux. Il n'y a rien qui puisse te mettre en colère ? Rien qui te fasse sortir de tes gonds ?

— J'ai prêté serment de servir le haut-roi jusqu'à ma mort, répondit Asurbias.

— Il ment, il ment, coupe-lui la langue, vociféra Caldric. Il nous menace, je le sens, elle me l'a dit.

La crise de nerfs du haut-roi avait provoqué quelques remous chez les morts-vivants qui l'entouraient mais Baldir, de plusieurs claquements de doigts impatients, fit revenir le calme.

— Encore une incartade de ce genre et j'immole quelqu'un au hasard ! Le sourire de

Baldir s'était incurvé pour former un pli tordu comme s'il était aux prises avec une force intérieure, et, les yeux clos, il bredouillait des phrases confuses. Durant le court silence, personne ne bougea, tous suspendus au marmonnement insensé du bouffon. Asurbias remarqua que certaines gouttes de sang s'enflammaient en tombant du plafond. Tu ne le serviras pas au-delà ? demanda soudain Baldir en rouvrant les yeux.

— Ce ne sera pas de mon ressort, répondit Asurbias du tac au tac comme si sa survie en dépendait. Il éprouvait de plus en plus de difficultés à respirer et son instinct lui dictait de fuir, là, maintenant.

— *Le maître souhaite-t-il que nous le préparions pour lui ?* demandèrent les Grolshs dans son dos.

— *Non, ce n'est pas utile, finissez donc ces deux femmes, et allez m'en chercher d'autres. J'en veux plus, beaucoup plus ; faites-vous aider par les Cornus.* Baldir reprit dans la langue d'Angande : Allez, conseiller, dis-moi ce qui t'amène, qu'on en finisse, je suis... (il se lécha le pourtour des lèvres tout en ricanant) sur les nerfs en ce moment, j'ai comme qui dirait du mal à me concentrer. Tu viens pour la horde, n'est-ce pas ?

— Oui, des guetteurs sont venus nous annoncer qu'elle est en marche.

— Eh bien, Brangue les arrêtera. Où est le problème ?

— Brangue est avec l'armée de Parn dont Yrann Percesang a pris la tête, comme vous le vouliez. Il jeta un coup d'œil vers le père du prince, Senyard, occupé à ronger les reliquats d'un os humain. À une époque pas si lointaine, il se serait inquiété de savoir comment Yrann réagirait en découvrant ce que Baldir avait fait de son père, mais aujourd'hui, il ne se souciait plus que de savoir comment sortir vivant de cette stupide entrevue. Il devait peser chaque réponse, ne pas contrarier le bouffon, ne pas lui mentir non plus.

— Quand arriveront-ils ?

— Deux ou trois jours au mieux.

— Très bien. Qui dirige l'armée d'Arabesque en attendant ?

— Édorn, l'ancien commandant des gardiens, il...

— Parfait, le coupa Baldir, il a l'expérience de ces mi-bêtes, il saura quoi faire. Autre chose ?

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour tenir, objecta sans conviction Asurbias. La majorité des hommes sur les remparts sont des habitants enrôlés de force qui n'ont jamais tenu une arme de leur vie.

— Mes démons et mes mages feront très bien l'affaire.

Une artère se déroula lentement à la manière d'un tentacule au-dessus de la tête de Baldir et s'allongea pour aller cueillir le travail sanglant des Grolshs. Asurbias essaya de détourner le regard mais le détail horrible d'un œil qui avait échappé à la vigilance des petites boules de granit attira son attention. Il pendouillait au bout d'un nerf interminable et semblait le fixer. Quand il comprit que l'œil était vivant et qu'il le fixait vraiment, Asurbias se pencha en avant pour vomir. Baldir s'esclaffa.

— Tu es malade ? demanda-t-il innocemment en applaudissant des deux mains.

— C'est amusant.

Il se redressa en s'essuyant la bouche mais le bruit que fit la masse organique en incorporant ce qui restait de l'humaine le cassa à nouveau en deux.

— Tu n'aimes pas mes farces ?

— J'en raffole. Il cracha un peu de bile, se réjouissant à moitié du ton plus enjoué de

Baldir. Tout ceci est furieusement drôle.

— Regarde ! hurla à nouveau Caldric en désignant les reliefs qu'il venait de dégurgiter. Regarde ces mensonges sortis de sa bouche, sales et dégoûtants. Il pue la défaite, mon bouffon, c'est un traître et un menteur. Tue-le !

— Silence, pantin hystérique, le gronda gentiment Baldir en sautant à bas du trône. Il descendit les deux marches du dais et se planta face à Asurbias. Les artères se tendirent dans son dos et tout l'édifice de chair trépida. Vous m'agacez et perturbez mes pensées, dit-il à Caldric sans le regarder. Et toi, conseiller, pars et ne m'importune plus pour une bande de bêtes demeurées. Les murs d'Arabesque ont dix fois la taille de ceux qui les retenaient prisonniers dans leur maudite forêt. Cela suffira bien. Et je sais pouvoir compter sur Brangue, le bâtard est plus rusé qu'on ne le croit.

— Brangue ? s'étonna Asurbias avant de se maudire d'avoir parlé.

Baldir fronça les sourcils et regarda longuement le premier conseiller. Il semblait soudain perdu.

— Oui, je sais, il est dans le sud, tu me l'as dit, mais ce n'est pas important, dit-il comme pour s'en convaincre. Nous n'avons rien à craindre.

Par réflexe, Asurbias ouvrit la bouche pour protester, pour arguer que les Logranns ne s'attaqueraient pas à Arabesque sans une sérieuse raison, que le commandant Édorn, soupçonnant les voleurs de Pragrald d'avoir rejoint la horde, avait demandé à ses capitaines de surveiller attentivement les portes, que les éclaireurs avaient rapporté que la nature aux alentours d'Arabesque avait changé, et qu'il ne restait plus qu'une poignée de mages, mais devant le visage consumé par le pouvoir et la folie, il sut se taire, et s'inclina une dernière fois. Ce fut comme un déclic, un soulagement, et au moment où il prenait la décision de désertre, ses traits se relâchèrent et la peur disparut.

— Non, archimage, nous n'avons rien à craindre de la part de la horde et je vais me retirer. Si le haut-roi le permet.

— Va, le congédia Baldir. Le haut-roi te le permet.

Sans un mot de plus, Asurbias tourna prestement les talons pour masquer le sourire naissant sur son visage détendu et se dirigea à grandes enjambées vers l'entrée principale. Il ne se mettrait à courir qu'une fois hors de vue, décida-t-il. Il fallait agir vite avant que la horde n'assiège la ville. Les capitaines poseraient des questions mais ils ne refuseraient pas de lui faire ouvrir les portes d'Arabesque et son marteleur pouvant rivaliser avec n'importe quel coursier, il serait chez lui en moins de deux semaines. Son père lui pardonnerait.

Baldir regarda le premier conseiller sortir prestement de la salle du trône. Il fit un effort pour oublier la cavalcade assourdissante de son cœur qui battait comme un millier de grosses caisses dans sa poitrine, et son écho, qui lui martelait l'intérieur du crâne et cognait contre ses tempes. Sa bosse, normalement insensible, le lançait terriblement à l'endroit où les artères s'enfonçaient dans la chair morte. Il devait lutter pour se concentrer, lutter en permanence pour ne pas perdre le contrôle de son gigantesque corps et de son cerveau suroxygéné, il devait se battre à chaque instant pour assurer sa cohésion, batailler contre les hémorragies qui se déclenchaient par centaines, et surtout, il devait résister à la tentation de puiser dans ses réserves ; bientôt il aurait besoin de chaque goutte de sang pour appeler les géants qui dormaient au-delà de la mer de l'Exode. Son « tentacule » se déploya à nouveau et se saisit de l'arbre artériel ruisselant de sang qui

avait été une heure plus tôt une femme. Il lui en fallait plus. Beaucoup plus.

— Il ne faut pas le laisser partir, couina Caldric en essayant d'escalader le dos de Monge. Impassible, le garde du corps tituba sous l'assaut ridicule mais ne flancha pas. Il va (le haut-roi glissa au sol) revenir avec ses amis et nous arracher ce que vous savez, mon bouffon.

— Quels amis ? demanda Baldir qui n'avait pas écouté. Il avait surpris un changement dans le regard d'Asurbias juste avant qu'il ne leur tourne le dos, un changement qu'il ne devait pas oublier. Et cesse de m'appeler « mon bouffon », dit-il durement.

Le haut-roi se mit à quatre pattes et, luttant pour dégager une jambe prise dans un nœud compact de grosses artères, tenta de se rapprocher du trône de Baldir.

— Ses amis, ceux qui veulent me dévorer.

— Tais-toi, vieux fou, ou je laisserai ton esprit à la merci des ancêtres quand tu mourras. Caldric le fatiguait mais il ne pouvait se résoudre à le tuer ; il se surprit à penser qu'il avait peut-être de l'affection pour le vieillard malade. Prenant au sérieux la menace, le haut-roi recula prudemment vers Monge. Et si tu pouvais t'abstenir de piétiner mon « corps », c'est douloureux, s'indigna faussement Baldir ; l'immense réseau de veines et d'artères qui l'abreuvaient en sang était dépourvu de nerfs et ne lui procurait aucune sensation hormis ce sentiment de toute-puissance qui l'empêchait de dormir et lui filait une migraine affreuse, mais il observa avec plaisir le visage de Caldric virer au verdâtre.

— Pardonne-moi, mon bouffon, je ne voulais pas te faire mal, balbutia le haut-roi. Ses lèvres s'étaient mises à trembler, et ses paupières à cligner frénétiquement. Il se releva et recula en prenant garde de ne pas écraser l'agrégat de tissus et de veines, puis voyant qu'il n'y arrivait pas, s'immobilisa totalement.

— Oui, ne bouge plus, ce sera mieux, Caldric. Quant à toi Galok, j'aimerais assez qu'un des tiens suive de près le premier conseiller. Je crois qu'il a comme qui dirait décidé de démissionner.

— Bien, archimage, Feke s'en chargera, répondit l'aveugle que leur numéro semblait beaucoup amuser.

Les doigts de l'assassin voltigèrent négligemment et l'instant d'après, la femme rousse partit au trot. Si elle était taillée comme un percheron, elle se déplaçait avec la vitesse et la souplesse d'une pouliche croisée avec un chat, constata Baldir. Il la suivit des yeux jusqu'à ce que sa lourde silhouette s'évanouisse complètement dans la brume de sang. Il repensait à Pyrenne. Il avait envoyé quelques démons à sa recherche mais en pure perte. Il regarda le trône jumeau au sien. Il était vide. Tout ce pouvoir accumulé et il était pourtant impuissant à retrouver sa reine. Tant pis, il régnerait seul sur Ern. Il inspira l'air chargé de sang et cracha un long jet de flammes. Puis il éclata de rire. Il avait besoin d'exercice. Peut-être sortirait-il pour affronter la horde. Un détail l'inquiétait, mais ses idées étaient trop confuses pour qu'il s'en souvienne, quelque chose que le conseiller avait dit ou n'avait pas dit. Son attitude à un moment de leur conversation (avant qu'il ne lise dans les jeunes yeux d'Asurbias la résignation à fuir) avait suggéré qu'il avait omis une information. Était-il possible que les Sadouraks se soient libérés du blocus ? Les Ssirs de Bachul qui avaient pris possession de l'esprit des nobles à la tête de l'armada solzarade obéissaient uniquement à l'ancien archimage ; quelles seraient leurs réactions quand ils apprendraient sa mort ? Une brève seconde, il paniqua, il n'était pas prêt, pas encore, puis il se souvint que le mage Chalm avait fait surveiller Lianss et la forteresse par des démons Safars. Le sorcier avait ordre de le prévenir du moindre changement. Il y

eut comme un blanc dans ses pensées. Il n'arrivait plus à savoir à quoi il réfléchissait l'instant d'avant mais il avait un mauvais pressentiment. Il se rassit sur le trône et regarda les Grolshs qui engloutissaient les restes des deux femmes sous l'œil envieux des morts-vivants. Le bruit des os broyés par leurs mâchoires de pierre l'irrita.

Il se leva d'un coup, incapable de savoir pourquoi il l'avait fait. Il ne tenait pas en place. Bientôt, tout serait terminé, il deviendrait Oboss, et cette certitude, loin de le terroriser, le galvanisa. Car à présent, il était persuadé qu'il était le Père des Magiciens, il ne doutait plus qu'il était né Immortel. Il se força à respirer calmement. Il avait soudain la sensation de s'être épuisé à la course et ses poumons semblaient sur le point de se déchirer. Il regarda autour de lui, cherchant ce qu'il devait faire.

— Chalm !

Répondant à son appel, le mage brisa son sortilège d'invisibilité et apparut non loin de la colonne la plus proche. Grand et voûté, il donnait l'impression d'être un arbre sec déraciné que seul son bâton d'ivoire sur lequel il s'appuyait retenait de tomber. Le fard mélangé au sang avait coulé sur son visage lisse et dévoilait par endroits une peau meurtrie par les stigmates de la magie. Des bracelets en os ornaient ses bras maigres. À quelques années près, il avait le même âge que Baldir, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés sur l'archipel de Gonoth, Chalm appartenant à l'école des morts de Krinith, et lui-même à celle des démons à Osseroth. Il était un des rares mages à être restés.

— Archimage ? s'enquit Chalm. Sa voix était douce, et il montrait un calme hors du commun que Baldir soupçonnait être le résultat de son commerce avec les morts.

— La forteresse ? demanda Baldir à bout de souffle. Je crois que j'aimerais savoir si les Sadouraks se sont libérés.

— Rassurez-vous, archimage, elle est assiégée par l'armada solzarade. Il y a bien quelques signes de rébellion à terre, mais je ne doute pas que les Ssirs sauront la mater. La mer de l'Exode est totalement contrôlée par le Solzar.

— Tu es certain ?

— Trylsa le télépathe m'a fait son rapport hier matin.

— Cela fait presque un jour entier. J'aimerais qu'il rentre en contact avec les Safars toutes les heures. Il ne faut pas négliger la menace sadourak. Pas maintenant, alors que je suis si proche de la victoire. Et fais-le venir ici, je dois pouvoir le consulter à tout moment.

— J'envoie Gazbeh. Chalm se tourna lentement vers le Gor. Tu as entendu ?

Le démon ouvrit sa gueule de fauve pour signifier qu'il avait compris, agita ses amples ailes de cuivre et, d'une impulsion de ses jambes courtaudes, décolla. Son vol était aussi lent qu'il était puissant, et il laissait dans son sillage une senteur de métal rouillé.

— Bien, très bien, fit Baldir. Son sourire forma un pli cruel. Maintenant, qu'on ne m'importune plus. Je vais faire un petit voyage vers la terre de nos ancêtres.

Ses yeux ne se fermèrent pas, mais son esprit déroula le lien qui l'unissait à son corps et se transporta par-delà la mer de l'Exode. C'était sa troisième tentative, et il ignorait s'il réussirait cette fois à capter l'attention des géants tant leur sommeil était profond.

ooOoo

Asurbias ne cessa de courir que lorsqu'il déboucha à l'air libre dans la cour jouxtant la porte d'Angandir. Étourdi par l'effort, il tituba sur quelques mètres, cherchant le ciel en

haut des murs de granit. Mais en guise d'espoir et de pureté, il ne trouva que la tumeur maligne qui rongait Sri ; elle avait encore grossi, allant jusqu'à rogner la pointe de son croissant. Il tomba à genoux sur le pavé. Jamais il ne s'était senti aussi sale, à l'intérieur comme à l'extérieur. Il se mit à rire, puis l'horreur de ce qu'il avait vu le frappa de plein fouet et il se vida de tout ce que contenait encore son estomac, pleurant, toussant et riant entre chaque contraction. Les gardes en faction devant la poterne regardèrent le premier conseiller, couvert de sang des pieds à la tête, vomir en silence, leurs faces de soldat arborant toutes la même expression de lassitude extrême. Quel que soit le camp qui l'emporterait, ces hommes savaient qu'ils ne connaîtraient pas la victoire, et seule la menace de la corde les empêchait de désertier. Le capitaine affecté à la porte, un homme zélé d'une cinquantaine d'années, sortit du tunnel reliant les deux portes de la muraille avec la ferme intention de faire cesser le tapage. Quand il découvrit que le premier conseiller était à l'origine du raffut, sa colère disparut et il se fit obséquieux. Comme ses hommes, il avait écouté les rares serviteurs à pénétrer encore dans le palais et il ne paraissait ni choqué, ni surpris par ce qu'il voyait. Peut-être peiné tout au plus.

— Premier conseiller ?

Asurbias se releva péniblement, les mains sur les cuisses. L'air doux de la nuit lui caressa la peau, décolla une mèche collée à son front.

— Capitaine Tovric, mon marteleur, le commandant Édorn m'attend. Il parlait vite, trop vite, il devait se reprendre. Et dites à vos hommes que la horde arrive. C'est dans le palais que nous nous retrancherons s'ils passent le mur.

— Tout de suite, premier conseiller.

Tandis que le capitaine donnait des ordres à ses hommes, Asurbias se dirigea vers une des deux fontaines murales qui se faisaient face dans la cour, enjamba la margelle et sans hésiter, entra dans l'eau et se plaça sous le jet continu qui coulait hors de la gueule d'un épidorphe. La pression était forte, délicieusement forte. Les vomissements l'avaient laissé affaibli et tremblotant ; il avait besoin d'être lavé, purifié, il avait envie de vêtements propres, d'un lit moelleux où s'étendre et prendre du repos. Le dos bien calé contre le marbre, il resta là à rêvasser et à observer la place d'armes à travers l'eau qui lui coulait sur le visage. La tranquillité de l'endroit lui paraissait irréaliste, et même suspecte, le silence semblait anormal en comparaison du vacarme qui agitant ses pensées. Il écouta les flammes des torches crépiter, admira béatement les petites touffes de mauvaises herbes poussant entre les pavés disjoints, se surprit à humer l'air pour capter la moindre fragrance qui pouvait lui faire oublier les remugles du palais-forteresse, chassa du regard les étoiles dans le ciel. La nature lui manquait et il avait hâte de rentrer chez lui.

Apaisé, il s'aspergea, nettoya rapidement le sang sur son visage, puis s'extirpa du bassin étroit quand il entendit les sabots de sa monture claquer d'un pas martial contre le pavé. Le palefrenier, un vieil homme à la moustache épaisse et à la physionomie rude, revenait des écuries royales en tirant derrière lui le fabuleux destrier qu'Asurbias était encore si heureux d'exhiber quelques mois auparavant. Maintenant, il était juste soulagé d'avoir un tel compagnon d'évasion. L'animal renâclait fièrement, tirant sur sa bride pour protester contre la main indigne qui l'amenait vers son maître. Il était noir bien sûr, cette couleur dont Asurbias abusait par coquetterie, et d'une taille incomparable. Il fallait des ressorts à la place des jambes ou un tabouret pour le monter. Connaisseur, le vieux palefrenier avait opté pour le tabouret. Asurbias esquissa un début de sourire. Son caractère avait changé, il ne s'était pas vexé ni n'avait hurlé sur le pauvre homme pour

avoir supposé qu'il n'était pas – à juste titre, d'ailleurs – un cavalier accompli. Il avait mûri sous le coup de la peur, lui sembla-t-il.

— Il est fin prêt, dit le palefrenier en posant le tabouret à l'aplomb de l'étrier.

La selle était d'un cuir aussi sombre que la robe, et paraissait légère au regard du gabarit du marteleur. Asurbias s'approcha en prenant garde d'éviter de croiser les yeux d'orage du destrier, de crainte de froisser sa susceptibilité exacerbée.

— Merci. Il se tourna vers le capitaine qui attendait devant les doubles portes en chêne. Ouvrez, le commandant Édorn m'attend.

— Bien, monseigneur.

Le capitaine aboya aux gardes derrière lui de se préparer à la manœuvre. Asurbias mit un pied sur le tabouret, l'autre calé dans l'étrier, attrapa le pommeau et se hissa sur le dos du destrier, le visage crispé par l'effort. Il souffla. Ce simple geste l'avait rompu.

— Vous irez bien ? s'inquiéta le palefrenier.

— Ça ira, le rassura Asurbias. Il se pencha et flatta doucement l'encolure de sa monture.

— Il est excité, cause le sang que vous portez, commenta le palefrenier quand le cheval releva brutalement la tête. Ces bêtes-là aiment ça.

— Merci, vieil homme de t'être occupé de lui. Je te souhaite bonne chance. Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et fit claquer sa langue.

— Soulevez ! ordonna le capitaine dès qu'il vit le marteleur virevolter sous l'impulsion de son maître.

Leurs gestes coordonnés, quatre gardes soulevèrent la dernière barre qui retenait ensemble les deux battants et coururent la déposer près de la poterne intérieure ; deux autres s'arc-boutèrent sur les poignées de bronze et firent pivoter la lourde porte sur ses gonds, libérant la vue sur la ville endormie. Construit au sommet de la butte des rois, le palais dominait la totalité des quartiers d'Arabesque. Sa monture au pas, Asurbias s'était déjà engouffré dans le tunnel et admirait le spectacle de cette plaine de toits blanchis par la lumière de Sri et de ces mille tours qui étaient nées d'un rêve, maintenant mort. Le ciel de nuit avait légèrement pâli, annonçant l'aube pour bientôt, mais l'obscurité restait encore maîtresse de la ville. Seule trace de vie visible, les sphères ardentes invoquées par les mages au sommet de chaque tour et la ribambelle de torchères et de foyers qu'avaient allumés les soldats, faisaient comme une guirlande lumineuse sur la muraille. Il s'apprêtait à éperonner sa monture pour lui faire prendre le trot quand il vit la tueuse rousse. La Lorss était apparue au milieu de l'avenue et lui barrait le chemin. Son visage était masqué d'ombres mais il l'avait reconnue à sa chevelure nouée en queue-de-cheval au-dessus de sa grosse tête ronde.

— Y a quelqu'un ! Gare ! avertit une sentinelle depuis le chemin de ronde couvert.

— Qui va là ? questionna durement un sergent.

Les soldats de garde sortaient déjà en courant des entrailles de la muraille et se déployaient en arc de cercle derrière le premier conseiller, et au-dessus de lui, les officiers mettaient leurs hommes en ordre de bataille. Malgré l'agitation qu'avait provoquée son apparition, l'assassin ne bougeait pas.

— Reculez, premier conseiller, cria le capitaine qui arrivait en courant.

— Ordre de fermer ? demanda avec inquiétude un soldat à la porte.

Asurbias fut tenté d'ordonner d'attaquer la Lorss mais il doutait qu'elle puisse succomber à de simples sentinelles. Et une percée relevait du suicide.

— Premier conseiller ? s'enquit le capitaine qui l'avait rejoint et regardait lui aussi la Lorss.

— Elle est avec moi, se résigna enfin Asurbias.

Oui, elle sera avec moi jusqu'à la fin, pensa-t-il. Le bouffon Baldir l'avait percé à jour, jamais il ne s'enfuirait.

— Allons-y, dit-il à la Lorss, et il lança sa monture au trot sur l'avenue.

Ailleurs que sur la muraille, la ville paraissait abandonnée. Il n'y avait aucune chandelle allumée derrière les fenêtres des maisons, aucun de ces bruits familiers qui précédaient le lever du jour, pas de cris de nourrissons pour déranger le silence, aucun aboiement mécontent et les coqs ne s'étaient pas mis à saluer le matin pourtant proche. Tous se taisaient par crainte d'attirer les Cornus de l'archimage. Les démons, dont le nom s'expliquait par la corne de cuir noire qui leur tenait lieu de tête, parcouraient en permanence la cité sur leurs quatre pattes rondes à la recherche de nouvelles victimes pour le bouffon. D'une force prodigieuse – Asurbias en avait vu un défoncer un mur de pierre d'un seul coup de sa corne démesurée –, aucun matériau ne pouvait les arrêter, ni la terre qu'ils creusaient de tunnels, ni même le granit des murailles. Comme pour corroborer ses pensées, Asurbias remarqua un trou béant dans une façade en pierre de taille. Un instant, il jura avoir vu un mouvement furtif dans les décombres.

Un enfant peut-être, se dit-il. L'image des deux femmes dépiautées par les Grolshs lui serra l'estomac. Il déglutit et détourna les yeux.

La confiance de Baldir en sa victoire venait en grande partie de ces créatures qui lui avaient toutes prêté allégeance le jour de son retour de Sri. Les démons n'avaient jamais été une légende, y compris dans les vallées les plus éloignées ou dans sa ville, mais personne n'aurait imaginé qu'un jour, ils puissent fouler le sol des Mille Couronnes. D'après Baldir, tous les enfants de Carn avaient été strictement répertoriés par l'école d'Osseroth et la liste était mise à jour dès que l'un d'entre eux disparaissait, événement d'ordinaire peu courant étant donné leur force et leur endurance. Taquin, le bouffon n'avait pas voulu lui livrer le compte exact, mais il lui avait assuré qu'ils seraient tous là pour son triomphe, puis il avait souri et lui avait décoché un clin d'œil ridicule qui semblait vouloir promettre une surprise. Asurbias cherchait encore aujourd'hui ce qu'il avait sous-entendu. Il se dressa sur ses étriers, et se retourna pour chercher des yeux les plus fantastiques des démons. Arrivés la veille, les Zeriz, ou « Doigts de Carn », étaient là, posés en dépit des lois de l'équilibre au bord du toit principal du palais supérieur, onze fantastiques colonnes d'or liquide pointant vers l'ouest. Leur éclat était tel qu'il était difficile de les fixer longtemps, même à cette distance. Étaient-ce eux la surprise ?

— Que vaudront les mi-bêtes face aux démons ? demanda Asurbias en se laissant retomber sur sa selle.

Il n'attendait pas de réponse et il ne fut pas déçu. Il regarda la Lorss qui avait calqué son allure sur celle du marteleur et leur trouva une ressemblance. Comme pour sa monture, c'était la force qui la résumait le mieux, forte de poitrine, forte d'épaules, des cuisses, des bras, des mains, forte de visage, mais malgré cette corpulence, sa course restait fluide et silencieuse et sa respiration contrôlée, à peine perceptible. Ce qui les différenciait, c'était cette noblesse que l'assassin ne possédait pas. Il la dévisagea, cherchant dans ce profil si jeune une trace d'humanité. Les ombres durcissaient ses traits, accentuaient le creux de sa mâchoire saillante, la taille de son nez, et cachaient la couleur

de ses yeux et ses taches de rousseur, mais, et il en était le premier étonné, cela suffisait à Asurbias pour qu'il la trouve à son goût.

— Pourquoi servez-vous le bouffon ? demanda-t-il.

Encore une fois, elle ne répondit pas et ne lui accorda pas la moindre attention, se concentrant uniquement sur sa foulée. Il soupira. Il se sentait seul.

Asurbias arriva épuisé en haut de l'escalier en colimaçon qui grimpait au sommet de la tour de Bruk. La Lorss le pressait de près. La lumière aveuglante du globe suspendu au-dessus de leurs têtes le fit cligner des yeux. Le commandant Édorn leur tournait le dos et contemplait la campagne. Les champs grisonnaient sous les auras conjuguées de Sri qui tardait à se coucher et de Camerune dont on percevait déjà la lumière blafarde ourlant les collines au sud-est. Si la ville était déserte, sur les murailles, la vie fourmillait au gré des ordres de bataille. Les milliers de soldats, dont plus de la moitié ne l'était que depuis quelques jours, s'étaient concentrés sur les cinq kilomètres de fortification donnant sur la campagne ; les plus expérimentés, moins de six cents, protégeaient le palais-forteresse. Les portions surplombant les falaises au nord-est et au sud-est restaient pratiquement sans défense, le commandant Édorn ayant estimé le relief suffisant pour décourager une attaque. Disséminés sur toute la longueur, les démons aussi guettaient l'ennemi. Asurbias repéra les grandes ombres ailées des Gors solitaires, les gueules luisantes des Qluds au corps mou qui pendaient sur le versant extérieur de la muraille, il perçut les cris stridents des multiples bouches des Chegs qui trottaient inlassablement sur le chemin de ronde, entendit bramer les Cornus qui s'étaient rassemblés près de chacune des portes de la ville et reconnut le rire fou des Tantrels qui leur faisait écho : il y avait, d'après ses calculs, une dizaine de variétés d'enfants de Carn. Sans compter ceux que leur magie dissimulait, comme les Nüldraths.

— Transmettez l'ordre d'armer les balistes et les catapultes. Et faites procéder à des tirs d'ajustement, ordonna calmement Édorn sans se retourner.

Deux messagers – presque des enfants, constata Asurbias – transmirent aussitôt à l'aide de fanions aux couleurs criardes les instructions du commandant que les tours suivantes relayèrent. La mage Gasha, une femme aussi vieille que grande, toussota pour signaler la présence du premier conseiller. Enveloppée dans une robe de fumée opaque, seule sa tête apparaissait. Son visage, dont les muscles étaient figés par quelque maladie ou rituel qui aurait mal tourné, ressemblait à un masque mortuaire dans lequel on aurait percé deux trous directement reliés à l'âme glacée de ses yeux. Comme les sorciers de Gonoth qui avaient choisi de demeurer auprès du nouvel archimage, elle était une adepte de la magie du sang et avait payé plus d'une fois le tribut que cette voie exigeait.

— Je l'ai entendu, dit Édorn. Que dit le... (il hésita) bouffon ?

— Qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir, répondit Asurbias en allant se placer à côté.

Des Kreksses, sorte de crapauds aux yeux écarlates et aux bras osseux terminés par de très longs doigts, s'étaient nichés entre les deux merlons face à lui et semblaient le défier en ouvrant grand leurs gueules sans fond. Asurbias les ignore, comme il ignore la vingtaine de gardiens qui formaient la garde rapprochée du commandant. Leurs regards étaient méprisants, presque insultants.

— Pas d'inquiétude ? Ce n'est pas pour rien qu'il a commencé sa carrière comme bouffon, répondit Édorn. Gasha toussa une seconde fois. Quoi ? Il s'esclaffa. Tu veux peut-être lui rapporter mes paroles, sorcière ? demanda-t-il sans la regarder. Ne te gêne

pas, et ensuite, tu organiseras la défense d'Arabesque. D'ici là, va faire soigner cette vilaine toux.

— L'archi...

— Tu vas trop loin, tu prends des risques, la menaça Édorn d'une voix d'un calme meurtrier.

Gasha comprit le message et ravala ses commentaires. Asurbias se souvenait du commandant comme d'un homme au caractère emporté que l'autorité n'effrayait pas. Et en cela, il n'avait pas changé, ses humeurs étaient toujours aussi redoutées de ses officiers et peu osaient discuter ses ordres, mais son impétuosité manquait désormais de sincérité, et ses colères, Asurbias en était persuadé, étaient feintes. Le monde qu'Édorn avait connu, ainsi que les compagnons avec qui il avait combattu, les Logranns avaient disparu, et seul le devoir et la fidélité envers les hommes de troupe le retenaient encore sur ces murs. L'absence de signes héraldiques sur le tabard enfilé par-dessus son haubert de mailles témoignait de son désaveu pour la couronne actuelle. Mais, en dépit de son aversion pour l'autorité royale, Édorn était d'une sévérité mortelle envers les déserteurs ; il avait fait toute sa carrière sur le mur de Mogranne et chez les gardiens, on ne fuyait ni ne reculait. Un principe qui avait force de loi. Son corps faisait d'ailleurs un récit détaillé des combats qui l'avaient opposé aux mi-bêtes, de son bras coupé en dessous du coude aux quatre balafres laissées par des griffes sur son visage rude, pas un centimètre de peau qui ne fût une preuve de ses exploits.

— Ils sont loin ? s'inquiéta Asurbias.

— Vous ne les entendez pas, conseiller ?

— Non, je...

Édorn pointa un doigt impérieux vers son oreille. Asurbias se concentra et comprit ce que voulait dire le commandant. Instinctivement, il recula.

— Il les a entendus, commenta Édorn en affichant un large sourire moqueur.

Les gardiens rirent de la blague de leur commandant. C'étaient des vétérans, et leur rire était d'autant plus vexant qu'il semblait sincère, mais Asurbias ne s'en souciait plus. Il était prisonnier du son ténu des dizaines de milliers de hurlements de loups, de cette vague lointaine qui se rapprochait d'eux, rapidement, inéluctablement, il était lié à ce chant de guerre et de mort qui s'amplifiait maintenant de seconde en seconde, et qui couvrait peu à peu le murmure inquiet des soldats massés sur la muraille et le bruit mat des projectiles des catapultes qui réglaient leurs tirs. Et soudain, ce fut le silence. Alors qu'il fouillait du regard les sommets des collines entourant Arabesque, Asurbias sursauta une seconde fois. Il avait senti le merlon commencer à vibrer légèrement sous sa main, puis de plus en plus fort ; la secousse devenait à présent audible comme si la terre elle-même donnait de la voix pour répondre à l'appel des Logranns.

— La magie matgen, fit calmement Édorn. Je dois avouer que je ne m'y attendais pas.

Asurbias décela une note de respect teintée de surprise dans la voix du commandant.

ooOoo

L'air nocturne était tiède, porteur des odeurs sèches de l'été et de ces senteurs de résine et de pin si particulières à Mogranne.

Et si inhabituelles ici, pensa Skalgann en sautant par-dessus un fossé qui séparait deux champs de blé. La Source avait enraciné son eau dans le ventre de cette terre que les

humains nommaient la Petite Angande et avait commencé à la transformer imperceptiblement. D'un coup d'œil derrière lui, il mesura l'avance qu'il avait sur ses frères. Sa part animale l'avait doté d'une nyctalopie lui permettant d'y voir clairement dans l'obscurité, mais elle lui était ici superflue. Seul un être aveugle et sourd aurait pu manquer le raz-de-marée hurlant de la horde. Il constata sans surprise qu'elle avait progressé moins vite que lui. Renversant sa tête en arrière, il mêla sa voix à la leur pour transmettre l'ordre de resserrer les rangs. Ils lui répondirent. Car il était le Sh'Arann et menait la course des milliers de clans. Sa mémoire datait du Grand Hiver, de cette nuit où avait soufflé le vent lunaire de l'alchimiste et où ses « parents », un loup et son chasseur, s'étaient « accouplés » pour lui donner naissance. Et en cette fin de nuit, alors qu'il courait loin devant son peuple, il retrouvait les mêmes sensations sauvages qui l'avaient accompagné les semaines précédant la Grande Chasse. À vrai dire, il avait fait plus que les retrouver ; d'un bond de près de dix mètres, il franchit une charrette abandonnée en travers d'un sentier et, à peine eut-il touché le sol, accéléra. Répondant à la sollicitation, la magie d'Énoir, telle une onde fraîche, circula plus vite entre les fibres de ses muscles et, immédiatement, ses jambes adoptèrent une cadence insensée, le propulsant à une allure fantastique. Ses pattes effleuraient à peine la terre sèche, sa foulée s'était faite longue et élastique, rapide comme un battement d'ailes. L'air s'était mis à siffler furieusement et faisait front contre lui, le blé lui fouettait les hanches, le bassin, les membres, mais toujours, il accélérail. Il poussa un grognement de frustration quand le picotement familial se manifesta.

— *Doucement Skalgann, se plaignit Énoir. Tes excentricités me coûtent.*

Le petit sorcier gris était demeuré aux côtés des Matgens pour – avait-il dit – protéger la Source, mais son esprit était, lui, confortablement logé dans le crâne de Skalgann. Ce n'était jamais vraiment des mots qu'il percevait mais un mélange déroutant de formes floues et d'images qui, étrangement, avaient tout autant de sens qu'une phrase.

— Je teste ta magie, vieux rat, souffla ce dernier.

— *T'ai-je déjà déçu par le passé ? Alors que tu affrontais Lomann pour le titre de Sh'Arann ?*

— Non.

— *Alors patience, vieux loup. Si tu ne t'épuises pas, moi si.*

Skalgann grogna mais ralentit.

Arrivé en haut de la pente, il s'arrêta complètement pour laisser ses frères le rattraper et attendre que la Source se manifeste. Sous les coussinets de ses pattes, il pouvait sentir la terre vibrer du martèlement discret de leur charge. Comme il avait plusieurs longueurs d'avance, il se jucha sur un rocher esseulé, pointa le museau vers le ciel encore noir et hurla pour les encourager puis étudia leur objectif, cette masse sombre de granit inviolée sous laquelle avait été cachée la Table des Immortels. Moins de deux kilomètres les en séparaient. Le versant qui descendait vers Arabesque était large, constellé de centaines de parcelles, de quelques hameaux et bordé d'une vaste forêt domaniale au nord-ouest. La cité avait été construite de guingois sur un plateau qui dominait le pays vallonné et dont les falaises à l'arrière constituaient une défense naturelle vertigineuse. Ses naseaux se plissèrent, il renifla les odeurs qu'apportait le vent doux en provenance de la ville. Par-dessus celle du blé gâté et des parfums de plus en plus insistants de la Source, son odorat décela des fragrances de peur, et d'autres, par dizaines, qui avaient toutes une signature identique, féroce et cruelle. Les enfants de Carn. Ses pupilles éclipsèrent le bleu de ses

yeux tandis qu'il comptait le nombre de feux magiques éclairant les tours et enregistrait leurs formes pour le compte du sorcier gris.

— Ce ne sont pas les plus fameux qui sont restés, commenta Énoir. Je reconnais les runes-maîtres de Gasha, Satreos, Lipkiniath, Dolt Mësh, Jylide...

Skalgann interrompit l'énumération d'un grognement méfiant.

— Tu connais leurs noms ?

— Oui, malgré le danger, quelques-uns de mes voleurs avaient leurs entrées dans certaines écoles de magie.

— Et tu connais sans doute les colonnes de lumière qu'on aperçoit en retrait ?

— Des démons. Les plus coriaces que vous aurez à affronter.

Les oreilles de Skalgann se dressèrent et pivotèrent légèrement. Le piétinement rapide des innombrables pattes et le chœur des hurlements grandissaient maintenant de seconde en seconde dans son dos. Ses frères arrivaient. Alors que les plus proches n'étaient qu'à quelques mètres de lui, il poussa deux longs hurlements qui les firent tous s'arrêter et se taire. La terre trembla encore quelques secondes tandis que les derniers Logranns obéissaient et se massaient sur la même ligne que leur Sh'Arann, puis ce fut le silence. Skalgann se retourna. La horde s'étirait, à gauche et à droite, sur plusieurs rangées, en un interminable mur de crocs et de griffes qui suivait le tracé de la crête des collines surplombant Arabesque. La vision de cette armée de gueules féroces qu'il lui était impossible de dénombrer d'un simple regard gonfla d'orgueil le cœur de Skalgann. Aucun parmi les milliers de Logranns ne bougeait, tous, comme lui, attendant le signal de la Source.

Ce fut d'abord un frémissement indistinct, comme la respiration habituelle de la terre, qui se transforma en une légère vibration sous ses pattes. Puis Skalgann commença à entendre le tapage de l'orage tellurique qui se déplaçait sous la surface, un son qui enfla progressivement, grave et continu, tandis que le sol vibrait de plus en plus intensément, et qu'accouraient les Esprits de la Source. Quand ils furent assez proches, Skalgann put suivre leur progression dévastatrice à travers le relief dégagé de la campagne humaine. Sur leur passage, ils poussaient des nuées d'oiseaux dans le ciel, faisaient naître des vagues dans les champs de blé, avalaient les murets séparant les prés ou ébranlaient le bâti des fermes, ils retournaient la terre par en dessous tels les socs de gigantesques charrues œuvrant sous la surface. Il ne fallut qu'une dizaine de minutes pour que les collines au sommet desquelles Skalgann et la horde s'étaient immobilisés commencent à gîter elle aussi, de plus en plus fort, comme des navires pris dans la tempête.

Au moment où les Esprits de la Source passèrent sous eux en grondant leur mécontentement, leurs rangs oscillèrent, des Logranns furent soulevés de terre et chutèrent, certains se couchèrent et se mirent à japper, fous de terreur, d'autres les saluèrent d'un hurlement rendu muet par le grondement ambiant, tandis que des dizaines d'entre eux disparaissaient dans les failles qui s'ouvraient sous leurs pieds. Skalgann manqua de tomber quand une fissure fendit en deux le rocher sur lequel il se tenait.

— *Tu devrais peut-être donner le signal de l'attaque, lui signifia Énoir. Il est temps.*

Il parut étrange à Skalgann d'« entendre » nettement les pensées du petit sorcier gris alors que le tremblement assourdissant étouffait le moindre bruit dans son vacarme. Sautant à bas de son morceau de rocher, il suivit des yeux les tracés des ondes sismiques qui griffaient déjà l'autre versant et convergeaient vers Arabesque. Il imagina la réaction des humains sur les murailles : aveuglés par la nuit, ils devaient geindre de peur.

Heureux, Skalgann détacha la hache d'obsidienne qui pendait à son baudrier et la brandit avec force au-dessus de lui en poussant deux brefs hurlements aigus que reprirent ses Aranns. Il avait hâte de se battre.

Quand toute la horde eut répondu, il s'élança sur le sillage grondant des Esprits de la Source.

Porté par la magie d'Énoir, Skalgann avait repris de l'avance sur ses frères. Il avait atteint le pied des collines d'Arabesque et traversait une pâture boursouflée par les secousses quand il distingua l'ombre de la première racine se déployer bien au-dessus de la ligne crénelée des murailles. Elle grimpait vers le ciel dans un mouvement de balancier que sa taille disproportionnée faisait paraître lent, libérant ses ramifications de la terre nourricière qui s'y était accrochée. Elle n'avait pas de bouche, juste un cri qui était à la fois un grincement insoutenable pour les tympanes et une vibration qui prenait au corps et aux dents. Skalgann repéra un second Esprit de la Source que lui avait caché un rideau de peupliers sur sa droite, puis un troisième plus loin, et un quatrième à gauche, et un cinquième. Ils étaient tous là à crever la nuit de leurs bois. Les faubourgs de la ville étaient à moins de cent mètres.

Skalgann allongea sa foulée tout en suivant des yeux le ballet fantastique des créatures nées de la volonté de la Source. L'air était saturé d'une forte odeur de terreau et du cri déchirant des Esprits. Des boules de feu ou d'énergie naquirent au-dessus des tours et filèrent exploser sur les gigantesques racines dont l'écorce faisait plusieurs mètres d'épaisseur. Mais aucune flamme sur Ern ne pouvait venir à bout des Esprits de la Source, tout au plus pouvait-elle les irriter. En réponse, les racines abattirent leurs centaines de tonnes de toute leur hauteur sur les murailles et les tours. Le choc se propagea à travers le granit des fortifications, fit trembler ou s'écrouler les taudis dans les faubourgs et secoua champs et pâtures. Il sembla à Skalgann qu'il perdait le contrôle de son corps au moment des impacts et, après avoir été soulevé plusieurs fois du sol, il se retrouva à quatre pattes près d'un arbre déraciné avec l'impression d'être devenu sourd. Une terre grasse et humide collait à sa fourrure et il pleuvait sur sa tête des morceaux d'écorce.

— *Debout*, le tança Énoir d'une image moqueuse.

Le sorcier gris lui remit les idées en place d'une petite chiquenaude glacée.

Skalgann obtempéra, ses yeux bleus essayant de percer le nuage de poussière et de pollen autour de lui.

— Tais-toi, petite chose, râla Skalgann. Et ne t'avise plus de me jouer tes tours de pervers, ou je t'égorge la prochaine fois que je te vois.

Le gloussement dans son esprit l'irrita mais il repartit vers les murailles. Il voulait être le premier à verser le sang des inachevés.

ooOoo

Toussant et crachant, Asurbias tenta de se remettre debout mais une douleur au niveau de la jambe l'arrêta. Il était allongé sur le dos au milieu d'un nuage opaque de particules en suspension – un mélange affreux de terre pulvérisée et de pollens urticants – et immobilisé par un objet long et lourd. Un liquide lui coulait sur le front. Du sang sûrement. Il était couvert d'éclats de bois et d'écorces.

— Édorn ? appela-t-il entre deux quintes de toux.

Il s'était évanoui et ignorait où il était exactement. Est-ce que la tour de Bruk s'était écroulée quand ces espèces de racines géantes lui étaient tombées dessus ? Était-il sous les gravats ? Non, il était à l'air libre, il le sentait à la brise sur son visage et le sol avait la consistance dure et lisse du granit. Il n'avait pas bougé. Mais l'atmosphère avait changé, un peu comme s'il s'était retrouvé dans une forêt profonde et humide. Il regarda nerveusement autour de lui mais le nuage de pollens ne s'était pas encore complètement dissipé. En levant le nez, il distingua des lambeaux de ciel blafard et une ombre aux formes fantasques, suspendue à quelques mètres au-dessus de lui. Il n'y avait plus de trace de la sphère de lumière que le mage avait invoquée en haut de la tour. Les hurlements des mi-bêtes semblaient plus proches que jamais, mais s'y mêlaient à présent des cris de détresse, de ralliement ou de rage d'origine humaine, des chocs en grand nombre, métalliques pour la plupart et des séries d'explosions. Tous ces bruits lui parvenaient étouffés par le haut parapet qui encerclait le sommet de la tour. On se battait sur la muraille, réalisa-t-il. C'est en tâtonnant avec sa main qu'il trouva la masse de cheveux gluante de sang. C'était un cadavre qui était couché sur lui. Une voix se fit entendre non loin.

— Édorn ? appela-t-il en essayant de se dégager du corps.

— Je suis là, premier conseiller. Et bien vivant. Vous êtes blessé ?

Asurbias allait répondre quand un éclair d'or rebondit à moins d'un mètre de lui. Il cria ; non loin, un homme exprima sa surprise par un juron. Mais il n'y avait déjà plus rien.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un démon, expliqua Édorn tout près.

Le déplacement d'air causé par l'apparition de l'enfant de Carn avait dispersé les dernières particules en suspension. Le visage du commandant apparut sur fond de ciel pâle et une main puissante soulagea Asurbias du corps inerte de la Lorss. Une écharde de la taille d'un poignard s'était fichée dans sa nuque et lui ressortait sous la glotte. Des officiers présents avant l'attaque, seuls cinq avaient survécu et ils attendaient près de la bouche d'escalier. Le plus vieux portait à bout de bras un des messagers dont la moitié du visage disparaissait sous un linge imbibé de sang. La plupart des morts avaient été happés pendant l'attaque et il ne subsistait que quelques corps sur le parvis de la tour.

— Nous devons gagner le palais. Nous sommes submergés, annonça Édorn.

— Les murailles n'ont pas tenu ? s'inquiéta Asurbias.

— Le granit de ces murs résisterait à n'importe quelle catastrophe, non, ils ont été plus malins. Regardez ! Des bandes de mi-loups sont déjà en ville.

Asurbias accepta le bras que lui offrait Édorn et s'y cramponna. En se levant, il découvrit que l'ombre aux formes fantasques n'était autre que la magicienne et deux des vétérans réunis en une macabre brochette. Ils étaient empalés sur une branche noueuse qui appartenait, non pas à une racine comme il l'avait cru, mais à ce qui ressemblait à un arbre tortueux dont Asurbias apercevait le dos grumeleux. Pour ce qu'il en voyait, cet arbre devait égaler en diamètre celui de la tour de Bruk. Dans les défauts de la vieille écorce noire avaient germé des fleurs aux pétales d'un brun sombre. Leur pistil en forme d'œil terreux s'ouvrait sporadiquement pour cracher des jets de pollen. Asurbias s'approcha du bord crénelé de la tour en boitillant, redoutant ce qu'il allait trouver. Les feux rougeoyants de l'aurore enflammaient l'horizon et éclairaient le ciel mais en cet

instant c'était le spectacle en contrebas qui avait toute son attention et il remarqua à peine la silhouette du gamin brisé en deux à ses pieds.

— Impressionnant, non ? demanda, amer, le commandant Édorn. Je croyais avoir tout vu sur le mur, mais je me trompais lourdement.

Incapable de proférer le moindre mot, Asurbias hocha lentement la tête. Sa première impression fut qu'un immense serpent de bois sans tête et fleuri avait capturé la muraille entre ses anneaux d'écorce, et sur ce serpent grouillaient des milliers d'hommes-loups. À part les tours les plus hautes dont celle où il se trouvait, les arbres-racines s'étaient abattus sur toutes les fortifications donnant sur la plaine. Le combat était partout et ne ressemblait à rien de ce qu'avait pu imaginer Asurbias. On se battait aussi bien sur les ponts naturels formés par les racines et sur leurs ramifications chaotiques que sur le large chemin de ronde ou aux abords des tours. Combien étaient les Logranns ? Vingt fois, cent fois plus nombreux que les troupes inexpérimentées du haut-roi ? Utilisant aussi bien des lances de bois, des haches au tranchant de pierre, des frondes, leurs griffes ou leurs crocs, et avec pour seule armure leur fourrure, ils faisaient preuve d'une bestialité repoussante, n'hésitant pas à arracher le cœur de leurs ennemis pour le dévorer en plein combat. Le concert de leurs hurlements victorieux dominait le bruit de la bataille et laissait penser qu'ils avaient déjà triomphé. Pour ce qu'en voyait Asurbias depuis son point d'observation, il y avait des îlots d'humains çà et là au milieu de la marée des mi-loups, mais les véritables défenseurs d'Arabesque étaient les démons et les mages survivants. Ces derniers avaient tenté de faire de leurs tours des bastions inexpugnables en s'entourant d'une batterie de sortilèges aussi meurtriers que spectaculaires, et bombardaient les Logranns qui grimpaient à l'assaut de leurs refuges de granit en s'aidant du branchage des racines. Asurbias vit des faux qu'aucune main ne maniait voler de tête en tête, des gueules enflammées ricanantes qui poursuivaient et avalaient les mi-loups. Il eut un mouvement de recul quand le mage de la tour voisine – un homme fort à la robe et au bâton de la couleur du soleil – éleva un dôme spectral qui assécha la vie d'un groupe de Logranns parvenus au corps à corps, avant de se propager sur une large portion de la muraille. Mais quels que fussent les effets pyrotechniques ou la puissance assourdissante de leurs sorts, les mages de Gonoth avaient beau décimer les rangs de la horde, ils n'entamaient en rien son élan. Asurbias guetta en vain sur le champ de bataille un signe annonciateur d'un retournement de situation, mais partout la horde triomphait. Les démons eux-mêmes donnaient des signes de faiblesse. Il vit plus d'un Gor ailé tomber, emporté par la multitude, et les Qluds luisants, trop lents, étaient taillés en pièce. Il ne repéra qu'une poignée de Chegs sans tête, parmi les plus nombreux des enfants de Carn, et le rire des grands Tantrels était plus désespéré que jamais. Au pied des tours, les Cornus tenaient bon et en interdisaient l'accès mais les Logranns s'organisaient, et s'étaient attelés à défoncer les portes communiquant avec la courtine. Seuls les Zeriz aussi insaisissables que la foudre semblaient invincibles.

Inlassablement, les colonnes d'or en fusion frappaient depuis le ciel, mais malgré leur vitesse, les Zeriz n'étaient que onze et les pertes qu'ils causaient étaient négligeables par rapport à la multitude.

— Arabesque est tombée, conclut Asurbias dans un souffle.

Une pierre entama le coin du merlon sur lequel il s'était appuyé. Quelque part, une fronde l'avait pris pour cible. Il aperçut une bande de Logranns qui escaladaient l'échafaudage naturel de la racine attendant à la tour de Bruk.

— Venez, conseiller, tâchons de nous frayer un chemin jusqu'au palais.

Le commandant Édorn lui attrapa le coude et le tira vers l'escalier. Asurbias se laissa entraîner sans rechigner. Il apprécia le court répit octroyé par la descente jusqu'au bas de la tour. À chaque étage, Édorn ordonnait aux arbalétriers placés devant les meurtrières de le suivre.

— Nous allons tenter une percée, criait-il à chaque fois.

Asurbias n'y croyait plus. Ils ne survivraient pas. Quand ils arrivèrent dans le corps de garde au rez-de-chaussée, il pouvait entendre le piétinement massif des Cornus de l'autre côté de la lourde porte ainsi que les grognements de frustration ou les jappements des Logranns blessés par les démons.

Édorn se jucha sur un tabouret et affronta le regard de ses hommes massés dans la vaste salle au plafond bas. À la lueur des torches, les sillons de ses cicatrices avaient rougi et donnaient l'impression de s'être rouverts. Les traits tirés et la barbe inhabituelle qui piquait ses joues disaient toute sa fatigue, mais il avait aussi cette étincelle vivace dans le regard qui, elle, n'avait pas faibli. Les officiers rescapés s'étaient rangés à ses côtés. Édorn affronta un à un les visages anxieux de la petite cinquantaine de soldats présents.

— Mes garçons, nous sortons. Nous progresserons en bon ordre, je ne veux pas de panique. Nous allons nous battre, féroce, pied à pied, jusqu'aux portes du palais. Que ceux qui portent les boucliers forment le carré, les arbalétriers et les archers, vous resterez au centre derrière les lanciers et les épéistes. Les blessés légers s'occuperont des cas plus graves. Nous n'abandonnons personne pour le moment.

— Ne vont-ils pas nous ralentir ? demanda Asurbias. La remarque lui avait échappé. Au coup d'œil furieux d'Édorn, et à celui haineux de ses officiers et de certains des vétérans qui l'entouraient, il sut qu'il venait de perdre le peu de crédit qu'il avait auprès d'eux.

— Nous n'abandonnerons nos blessés que lorsque je le dirai. Jusque-là, conseiller, taisez-vous et contentez-vous de suivre si vous ne comptez pas vous battre. Le ton était sec.

— Je suis désolé, commandant, s'excusa Asurbias. Il n'était pas honnête, il pensait réellement que d'embarquer avec eux les blessés était une folie. Comme d'aller se réfugier au palais-forteresse. *Quelle ironie*, pensa-t-il. Baldir apprécierait sûrement ce clin d'œil du destin qui le renvoyait au bouffon.

— Capitaine Tonsk, vous ouvrirez la porte à mon signal, commanda Édorn. En théorie, les démons ne s'en prendront pas à nous, mais ne les provoquons pas. Le capitaine Tonsk acquiesça et se plaça à côté du lourd verrou. De son unique main, Édorn dégaina son épée. Les anciens avec moi, cria-t-il. Ouvrez !

Dans la rue étroite longeant les murailles, la mêlée était dense et furieuse. À gauche comme à droite, les racines, dont l'extrémité avait défoncé toits et étages des premières maisons formaient une voûte végétale qui tamisait la lumière du jour encore frais. Il en émanait une odeur étourdissante de forêt.

Il était difficile de dire qui des Cornus ou des Logranns avait l'avantage. Les mi-loups avaient encerclé chaque Cornu et, à la façon des chasseurs, tournaient autour de leur proie, prenant garde d'éviter la corne noire qui ornait le large front ruisselant de bave des démons, et les harcelaient de leurs lances ou de leurs haches. Ils étaient soutenus par des frondeurs postés dans les branchages des racines surplombant la rue. Asurbias n'avait

jamais vu de Logrann d'aussi près. Ils avaient des crânes plats et allongés vers l'avant que fendaient par le travers des gueules imposantes. Leur pelage, souvent plus clair sur le ventre, allait du roux au noir et couvrait chaque centimètre carré de leur peau. Ils se tenaient debout sur deux longues pattes aux articulations inversées, très différentes de leurs « bras », plus humains, qui se terminaient par des mains grossières aux phalanges courtes et épaisses. Asurbias n'arrivait pas à déterminer si leurs hurlements constituaient un langage de bataille ou simplement des cris sans signification. Face à eux, les Cornus bramaient leur impuissance au gré de leurs charges pataudes car leur longue corne surmontant leur tête en forme de moignon jaunâtre trouvait rarement un Logrann à portée. Ils étaient trop lents et prévisibles pour leurs adversaires qui se contentaient d'accompagner leurs mouvements et de frapper dès qu'ils trouvaient une ouverture. Mais les démons étaient robustes et enduraient les blessures sans faiblir. Le seul qui avait succombé reposait sur ses quatre jambes tubulaires, son torse pesant comme dégonflé, au beau milieu du tumulte du combat.

Édorn fut le premier dehors, suivi de ses capitaines et, poussant derrière, les porteurs de boucliers. La peur dictait à Asurbias de ne pas se risquer dans la rue et de rester cloîtré dans la tour, mais il devait bouger. Ces hommes ne l'attendraient pas. Il crut un instant qu'Édorn ne réussirait jamais à forcer le passage et qu'il allait faire retraite dans la tour, mais le commandant profita de la charge violente d'un Cornu pour s'engouffrer dans une brèche. Son épée trancha la tête du seul Logrann qui s'était mis en travers de son chemin tandis que les hommes s'organisaient en carré et refermaient le mur de boucliers autour de lui. Asurbias était toujours immobile.

— Cette rue là-bas, cria Édorn en désignant de son bras amputé une ruelle à une centaine de pas.

— Les blessés à l'intérieur du carré, hurla un capitaine.

Un tir de Logrann à deux centimètres de l'épaule d'Asurbias le fit hésiter à s'aventurer hors de la tour mais une main inconnue le happa et il se retrouva entraîné au milieu d'hommes criant et hurlant des ordres. Un vieux soldat lui mit d'autorité le gamin à la tête bandée entre les bras. Il se retrouvait au centre avec les blessés, entouré des arbalétriers qui surveillaient la voûte végétale à quelques mètres au-dessus d'eux. Les porteurs de boucliers formaient la première ligne, flanqués des lanciers. Les épéistes attendaient légèrement en retrait, prêts à affronter les Logranns qui auraient profité d'une faille dans leur défense. Postés devant et derrière, les capitaines poussaient et tiraient. Allant d'un côté à l'autre, Édorn dominait le carré de sa voix forte.

— Marchez au pas ! Ne faiblissez pas !

Coup sur coup, deux soldats s'écroulèrent, l'un se tenant le visage à deux mains en pleurant, l'autre tombant raide mort sur le pavé. Tandis qu'on remettait debout le blessé, des lanciers ramassèrent les boucliers et les remplacèrent aussitôt.

Le son des frondes tournoyant au-dessus d'Asurbias lui fit lever les yeux. Deux Logranns les visaient depuis le réseau de branches.

— Là-haut, bredouilla-t-il d'une voix blanche.

Mais les arbalétriers les avaient vus et pressèrent les gâchettes. Un carreau fit mouche. Le Logrann blessé à l'épaule bascula en arrière, et se retrouva pendu par la patte à une liane. Un second carreau à l'estomac l'acheva. Le plus petit préféra battre en retraite avant de lâcher sa pierre. Une nouvelle volée de carreaux crucifia le retardataire sur l'écorce.

— Plus vite, cria Édorn.

Entraîné par la formation, Asurbias luttait pour ne pas trébucher, cherchant à s'adapter au rythme des hommes autour de lui. Le corps du jeune messenger était lourd et le gênait, sa jambe le lançait atrocement. De taille moyenne, il n'arrivait pas à voir clairement ce qui se passait au-delà des boucliers contre lesquels frappait le silex des haches logranns. Il entrevoyait des gueules ouvertes, des paires d'yeux fendus, des fourrures poisseuses de sang, des pattes aux griffes avides. À l'arrière et sur les côtés, les lanciers frappaient sans relâche entre les boucliers, à l'avant, ils poussaient. Asurbias était en sueur, le sang et les cris l'étourdissaient, sa bouche était sèche. Sans cesse, il lorgnait les mi-loups qui les suivaient prudemment par la voie des airs, s'attendant à tout moment à être frappé par une pierre comme le gros soldat qui s'était effondré une seconde plus tôt avec un trou à la place de l'œil.

Il ne sut jamais comment ils atteignirent la ruelle. Il ne tenait plus le gamin entre ses bras et sa blessure au front s'était rouverte. Sa main était engourdie. Les voix d'Édorn et des soldats autour de lui étaient distordues comme par un effet de ralenti. Quand une poigne ferme l'attrapa par le col de sa tunique pour le relever, il comprit qu'il était tombé. Sa respiration était haletante.

Il avait paniqué.

Il buta sur le corps inerte d'une femme habillée comme une paysanne. Comment était-elle arrivée là ? Un choc dans le dos l'envoya cogner de la tête contre un pavé. Le monde se mit à tourner. Des mains le saisirent sous les aisselles et le remirent une fois de plus sur ses pieds.

— On se replie ! Au palais ! Au pas de course !

Le mot d'ordre claqua durement et lui fit l'effet d'une trahison. Il n'avait plus la force de fuir. Les hommes passaient à côté de lui en le bousculant. Il entendait les boucliers chuter lourdement sur le sol. Un blessé qui suppliait qu'on ne l'abandonne pas fut achevé d'un coup de dague dans le sternum par un de ses compagnons. Comme fasciné par l'horreur, Asurbias regarda les Logranns arriver droit sur lui. Il sursauta quand une dernière salve tirée par les arbalétriers faucha le premier rang. Mais ce court répit était inutile. Son regard flotta vers la muraille qui se dressait à l'arrière-plan. Une tour flambait dans la lumière du matin. Des Gors ailés papillonnaient au-dessus des combats, plongeant pour saisir leurs victimes et remontant pour les précipiter dans le vide. Plus bas dans la ruelle qui zigzaguait vers les remparts, des mi-loups pénétraient dans une maison. Des cris insupportables d'enfants retentirent.

— Conseiller ! Fuyez !

La voix lointaine et familière d'Édorn le sortit de sa léthargie mais c'était trop tard. Les Logranns étaient sur lui et il n'avait aucune échappatoire. Il y avait bien une porte dans la façade blanche de la petite maison sur sa droite, mais il n'aurait jamais le temps d'y arriver et rien ne disait qu'elle était ouverte.

Mais au dernier moment, le grand Logrann au pelage flamboyant qui lui arrivait droit dessus s'écarta pour le contourner, le deuxième, plus râblé, l'ignora tout autant et le frôla sur sa gauche, le suivant le heurta de l'épaule mais ne s'arrêta pas. Paralysé, Asurbias n'osait pas dégainer son épée de peur d'attirer l'attention sur lui. Tandis qu'ils continuaient de l'éviter, il se surprit à espérer et à prier ses ancêtres. Mais, et il le comprit trop tard, il n'était pas devenu invisible, tout au plus la peur l'avait rendu assez idiot pour qu'il l'imagine ; les plus rapides des mi-loups l'avaient épargné uniquement parce qu'ils

voulaient rattraper Édorn et les siens.

Le tuer était une tâche qui revenait aux retardataires et ils étaient deux, avec des grands sourires de prédateurs. Ils se dirigeaient vers lui à petits pas bondissants, l'un tenant une hache au silex grossièrement taillé, l'autre un épieu. S'il n'y avait eu cette différence de teinte dans leurs fourrures, il ne les aurait pas différenciés. En tremblant, il dégaina son épée, l'acier crissant sur le bord du fourreau, tel un sinistre présage et il frappa, poussant un cri de bataille qui s'étrangla dans sa gorge. Le Logrann au poil gris se fendit pour esquiver l'attaque maladroite et répliqua avec son épieu d'un coup d'estoc vicieux au cœur. Le saut de côté d'Asurbias était bien trop tardif pour le mettre à l'abri, mais il le sauva néanmoins. Par chance, la pointe glissa sur le lourd médaillon d'or qui se balançait sur sa poitrine, déchira sa tunique et entama superficiellement ses chairs. Déséquilibré par la violence du choc, il partit à la renverse en grimaçant. Le pavé le reçut durement et lui coupa le souffle. Au bruit métallique de son épée heurtant plusieurs fois la pierre, il sut qu'il l'avait lâchée. Impuissant, il suivit à travers ses larmes de douleur le Logrann qui s'approchait et se laissait tomber sur lui de tout son poids. Les genoux clouèrent ses bras au sol, les pattes griffues l'étranglèrent. La gueule s'ouvrit largement en se rapprochant du visage d'Asurbias. Mais la créature ne le mordit pas violemment, elle referma sur lui sa mâchoire avec une cruelle délicatesse. Le Logrann prenait plaisir à le torturer, pensa Asurbias dans un état second. L'haleine bestiale était tiède, désagréable. Il aurait voulu faire preuve de courage et affronter sa mort dignement, mais, quand les crocs commencèrent à s'enfoncer millimètre après millimètre dans sa peau, Asurbias hurla sans aucune retenue. Lorsque la déflagration brutale lui arracha les joues et les lèvres, il ne comprit pas immédiatement qu'il venait d'être sauvé. Il lui fallut quelques secondes supplémentaires, le temps de surmonter la souffrance, pour identifier la forme dorée qui n'était déjà plus qu'un souvenir. Les deux Logranns avaient été déchiquetés par un Zeriz en moins d'un battement de cœur. Il ne subsistait d'eux que des morceaux sanglants éparpillés sur le pavé entre les cadavres des hommes d'Édorn.

La ruelle avait retrouvé un semblant de calme. Les cris des enfants dans la maison plus bas avaient cessé et les Logranns n'étaient toujours pas ressortis. Asurbias se retourna péniblement et vit que la partie haute était elle aussi déserte. Le commandant Édorn et ses poursuivants devaient être à proximité du palais, à cette heure. Profitant de ce répit miraculeux et de ses dernières ressources, Asurbias rampa vers l'entrée repérée plus tôt. Sa figure le brûlait et dégoulinait de sang. Une fois de plus, il adressa une prière à ses ancêtres quand sa main trouva la poignée en bois et qu'il appuya dessus. Un instant, la porte résista puis, en raclant le seuil en pierre, elle pivota sur ses gonds. Sans attendre, il se mit à quatre pattes et se faufila dans l'entrebâillure. Il cogna contre un meuble – un banc peut-être – et se retourna. D'un coup de pied, il referma la porte. Le bruit quand elle claqua l'immobilisa quelques secondes tandis que ses yeux s'habituèrent à la pénombre. Les volets étaient fermés. La rumeur de la bataille était à peine perceptible dans la pièce plongée dans l'obscurité. Il distinguait vaguement une table, et, plus inquiétant, il percevait au moins une respiration rapide en plus de la sienne. Il n'était pas seul dans la pièce.

« Qui est là ? » voulut-il demander mais le simple fait d'ouvrir sa bouche blessée le plongea dans un nouveau puits de douleur.

Luttant pour ne pas crier et alerter les Logranns qu'il entendait remonter la ruelle, il se

laissa aller sur le dos. Il sentait ses larmes rouler sur ses joues en charpie puis sur ses lèvres déchiquetées.

ooOoo

Si la horde s'était rendue maîtresse de la presque totalité des remparts avec facilité, il n'en était pas de même de toutes les tours. Quelques mages survivants s'étaient unis et avaient fini par rallier autour d'eux les défenseurs humains et bon nombre des démons. Leur résistance s'était organisée et tenait en échec les Logranns complètement dépourvus contre les hauts murs de granit. La vision d'Énoir était limitée à celle de Skalgann et il ne savait pas si l'attaque contre le palais-forteresse avait débuté, mais il se doutait bien que là aussi, crocs et griffes ne pourraient rien contre la pierre. Et il y avait le sorcier Baldir qui ne s'était pas encore manifesté. Comptait-il rester retranché dans les entrailles du palais ou allait-il se décider à risquer une sortie ? Quelle que soit la réponse, la magie de la Source se faisait attendre.

À la tête de plus de cent gardiens de la Racine, Skalgann venait de mener un assaut infructueux contre la tour du sorcier Jald reconnaissable à son manteau de feuilles et à ses longs cheveux blancs. Le Sh'Arann de la horde avait été repoussé par une nuée d'insectes de feu qui avaient fini par exploser. À présent, les cadavres carbonisés de ses frères décoraient le branchage noirci de la racine. Skalgann était seul à la lutte avec deux Gors ailés qui l'avaient pris en tenaille et essayaient de le faire chuter dans le vide. Il poussait une exclamation de douleur à chaque fois que les carreaux tirés par les arbalétriers à l'abri derrière leurs meurtrières rebondissaient sur sa fourrure sans le blesser.

Il s'en tirerait, pensa Énoir en resserrant les mailles microscopiques qui protégeaient le Logrann.

Comme il commençait à ressentir quelques crampes dans les membres, il décida de s'accorder une pause et d'aller voir où en étaient les Matgens. Skalgann pourrait très bien se débrouiller seul quelques instants, et puis cela ne servait pas à grand-chose d'essayer de communiquer avec cette tête de mule, il n'écoutait plus depuis qu'ils s'étaient disputés à propos de la stratégie à suivre. Énoir aurait préféré que la horde se dirige sans attendre vers le palais pour affronter leur véritable ennemi, Baldir, mais le Sh'Arann estimait qu'il ne pouvait laisser derrière lui des poches de résistance aussi importantes. Leur prise de museau avait tourné court.

Énoir referma l'œil qu'il avait installé dans l'esprit du Logrann blanc, sans pour autant briser le lien qui les unissait, et rouvrit les siens. Le « retour » fut comme à l'accoutumée surprenant de réalité. Appuyé sur son bâton de fer rouillé, il n'avait pas bougé du centre de la clairière ronde qu'il occupait depuis l'aube. Comment en aurait-il été autrement ? Il soupira en découvrant la forêt qui l'entourait et à laquelle la lumière crue du matin avait redonné ses couleurs. Il huma avec plaisir les fragrances chlorophylliennes des grandes fougères penchées sur lui et apprécia le calme souverain. C'était autre chose que les remugles chaotiques du cerveau du Logrann.

Il se gratta le museau, et fit plusieurs pas pour dégourdir ses muscles antiques. Ce serait une vraie journée d'été. Il tourna sa tête de rongeur vers la droite. Entre les rochers blancs en forme de dents qui avaient fait irruption au milieu des chênes moussus quelques jours plus tôt, il apercevait les silhouettes matgens sautiller sur place sans aucune grâce, la partie inférieure de leurs corps d'ursidés plongée dans l'eau bouillante. Ils formaient

une ronde grossière et psalmodiante autour de la surface fumante de la Source. Leur mélopée avait repris de la force, constata Énoir. Il détestait causer avec les Matgens, leur sauvagerie mystique le mettait mal à l'aise. Il décida de s'accorder encore quelques secondes de répit. Pas trop, sinon ce vieillard de Skalgann pourrait bien être capable de trouver le moyen de mourir malgré tous les sortilèges qui le protégeaient. D'un coup d'œil connaisseur, Énoir vérifia les filets de poudre qui s'écoulaient au bout de ses ongles ébréchés et jaunis par les ans. Ses doigts pianotèrent sur les différentes arrivées des tuyaux accrochés à ses poignets pour en régler le débit. Il ne fallait pas gaspiller les précieuses variétés de poudres que contenait le sac dans son dos. C'était sûrement l'invention dont il était le plus fier, avec peut-être les systèmes hydrauliques mis en place sous Pragrald. Elle avait cependant un défaut majeur : son utilisation requérait une pratique régulière et des doigts agiles et jeunes. Les siens étaient perclus de rhumatismes, vieux et secs comme du petit bois. De plus la magie des poudres les avait rendus insensibles.

— Bien, allons parler à ces gros ours, dit-il pour lui-même.

Il donna une petite tape sur un pli de sa robe grise et traversa la clairière, les grandes fougères ployant respectueusement sur son passage et celui de son bâton. Dans un recoin de son esprit, il suivait partiellement les exploits de Skalgann. Le Logrann blanc était parvenu au sommet de la tour et hésitait à se jeter dans un mur tournoyant de ce qui ressemblait à des hameçons ou à des crochets aussi brillants que la foudre. Des Logranns combattant à ses côtés s'acharnaient à repousser une bande de Chegs que chevauchaient les Zecks aux bouches sans fond.

Une fois sous le couvert des arbres, Énoir fit encore quelques pas et s'arrêta à la limite du périmètre constitué par les pierres blanches qui entouraient la Source. Les Matgens dansaient d'un pied sur l'autre au rythme de leur chant de basse menaçant et frappaient la surface de l'eau en cadence avec leurs bâtons macabres. La vapeur avait détrem pé et assombri leurs fourrures et faisait ressortir le blanc des ossements humains noués dans leurs poils. Leurs yeux étaient de minuscules pépites jaunes dont l'éclat semblait terni par la chaleur ambiante et l'épuisement. Énoir ne les avait jamais vus prendre de repos ne serait-ce qu'une seule seconde, mais ces créatures nées du vent lunaire avaient plusieurs siècles d'existence pendant lesquels elles s'étaient abreuvées au pouvoir de leur fameuse Source, et ce n'était pas quelques jours d'insomnie qui allaient venir à bout de leur endurance.

Énoir se manifesta par une toux polie. Le Matgen devant lui se retourna et se pencha en avant pour observer la petite chose grise qui avait osé troubler leur chant sacré.

— Que veux-tu, sorcier ?

— Le temps presse, le sorcier Baldir doit être neutralisé au plus tôt avant qu'il ne se ressaisisse. Et l'armée du sud commandée par l'humain Yrann Percesang est à moins de deux jours d'Arabesque.

Comme toujours quand il était confronté à la force physique, mâle de surcroît, Énoir ne put s'empêcher de geindre pour s'exprimer. Le Matgen l'étudia un instant.

— Tu as peur, petit sorcier ?

— Non, répondit Énoir mais sa voix disait le contraire. Combien de temps avant que vous puissiez demander à votre Source une aide convaincante ? demanda-t-il pour couper court au petit jeu.

Le Matgen gronda son agacement face à l'impertinence.

— Bientôt.
— Rien de plus précis ?
— Nous rassemblons les forces de la terre pour la dernière poussée. Si nous éveillons la Racine trop précipitamment, elle n'aura pas la force de vaincre l'enchantement que les tiens ont placé dans le granit de la cité.
— L'enchantement ? demanda Énoir mais il connaissait la réponse. L'architecte-sorcier Guéneros avait conçu Arabesque.
— Maintenant, laisse-nous et fais preuve de patience.
Énoir s'en voulut énormément quand il s'inclina respectueusement devant le Matgen qui venait de le congédier pour se remettre à danser et chanter avec les siens. Finalement, il fit quelques pas à reculons puis se détourna de la Source et des Matgens. La petite voix de Skalgann l'appelait. Il avait besoin d'aide. Énoir plongea à regret dans le cœur de la bataille.

ooOoo

L'esprit du géant endormi était un océan dur figé par des siècles de sommeil et dont l'inertie magnétique avait pris au piège Baldir quand il avait tenté d'y pénétrer en profondeur. Il avait finalement réussi à s'en libérer mais il avait perdu la notion du temps et il ignorait depuis combien de secondes, de minutes ou d'heures il avait quitté le palais et était rentré en contact avec l'un des trois géants. Les plus puissants des enfants de Carn reposaient sous une épaisse couche de sédiments, à l'abri du monde et du souvenir intolérable de leur père. Les éveiller serait plus difficile qu'il ne l'avait cru.

— Kaimdolondir ! appela-t-il une dernière fois.

Il faisait encore nuit dans cette partie d'Ern et le plafond nuageux l'empêchait de distinguer quoi que ce soit de la plaine, sinon l'ombre couchée du géant assoupi et celles de ses frères. Il savait, pour être venu de jour, que les immenses créatures avaient l'apparence de longues collines arides et anguleuses étrangement esseulées au milieu d'une plaine désertique. Une herbe longue et jaunâtre avait poussé sur leur peau de sel.

— *Je reviendrai*, leur envoya-t-il mentalement.

Cette promesse qui s'adressait plus à lui-même qu'aux géants le rassura. Il patienta encore quelques secondes en pure perte puis « tira » sans ménagement sur le fil ténu qui reliait son esprit à son propre corps et fut brutalement rapatrié à l'autre bout du monde, dans la salle du trône.

La projection mentale l'avait mis temporairement à l'abri de ce sentiment de surpuissance que lui procurait son nouvel organisme. S'il avait été assez maître de lui, Baldir aurait comparé ce qu'il ressentit en reprenant possession de son enveloppe corporelle à une plongée dans un lac de lave grouillant de vermines, les pieds lestés par des blocs de plomb et un hameçon à requin planté dans sa bosse. Il était debout, il suffoquait, son cœur lui battait la poitrine avec la violence d'un marteau qui s'abat sur l'enclume, le sang rugissait en lui et hors de lui tel un torrent ; il le bouffait, il le transpirait, il le vomissait. Le sang était partout, courant dans son corps chétif, remontant dans la colonne d'artères greffée à sa bosse, se répandant dans le réseau de veines et de poches prêtes à éclater qui avait envahi le palais supérieur. Il avait des tonnes de sang à sa disposition et le sang était source de pouvoir.

Mais il fallait qu'il se calme. Qu'il reprenne le contrôle.

— Doucement, doucement, murmura-t-il jusqu'à ce qu'il s'habitue de nouveau au brasier qui couvait en lui.

Il fallut encore quelques secondes pour qu'il se décide à ouvrir les yeux et qu'il réalise que tous, de Caldric à Chalm en passant par les Grolshs, les Lorss et les morts-vivants, le fixaient, avec terreur pour certains, inquiétude ou curiosité pour les autres. De les voir salis de son sang sous la lumière rougeoyante des globes en lévitation amena un sourire timide sur son visage.

Bienvenu dans mon cauchemar, pensa-t-il joyeusement.

— Vous êtes revenu, constata bêtement le sorcier Chalm qui n'était plus à sa place et se tenait juste à côté du trône.

La longue main étroite du mage serrait fermement le bord de l'épaule de Baldir comme pour le secouer, ce qu'il avait dû faire pour le sortir de sa transe. Il la retira immédiatement quand leurs regards se croisèrent.

— Mon bon bouffon, commença Caldric qui s'était réfugié derrière Monge. Nous étions soucieux, des événements terri...

— Combien de temps me suis-je absenté ? le coupa Baldir.

Il cligna plusieurs fois des yeux tout en les écarquillant exagérément pour essayer de retrouver un semblant de maîtrise. S'il s'était écouté à cet instant, il aurait puisé dans le tentaculaire réseau d'artères pour embraser entièrement le palais. Des appendices de tissus veineux jaillirent de la colonne qui partait de sa bosse et le saisirent sous les aisselles pour le soulever et l'asseoir délicatement sur le trône. Hagard, il s'essuya le front et regarda autour de lui. Ses idées n'avaient, dans le chaos qu'était son esprit, qu'une espérance de vie de quelques secondes et il devait produire des efforts considérables pour se concentrer. Il se laissa bercer un instant par les bruits de la gigantesque plomberie organique qui était désormais la sienne, par les tissus qui se tendaient et se détendaient, et par la course du sang dans les tuyauteries artérielles.

— Vous êtes « parti » moins d'une heure, répondit finalement Chalm en reculant prudemment de deux pas.

— Alors pourquoi vous me fixez tous avec cette gueule ahurie ? Hein, l'aveugle ? Toi, tu souris, mais dis-moi donc pourquoi, il y a comme une erreur dans ton sourire de vieux chat.

Galok ne bougea pas, continuant de regarder droit devant lui, ses yeux morts perdus dans le vide de la pièce. Le Lorss exaspérait Baldir et il se retint difficilement de dissiper sa misérable carcasse de vieillard. Mais les assassins du Sobsogre étaient trop précieux pour qu'il puisse se permettre de les gaspiller. Il n'avait plus guère d'alliés.

— Ce n'est pas à moi de vous l'apprendre, répondit tranquillement le vieil assassin sans se départir de son sourire narquois.

— Archimage Baldir, risqua Chalm.

Le mage semblait s'être voûté un peu plus sur son bâton et affichait la mine inquiète de celui qui doit annoncer une mauvaise nouvelle.

— Mais parle donc ! Qu'est-ce que je dois apprendre qui te brûle ainsi la langue ?

Chalm ouvrit la bouche mais ce n'est pas lui qui répondit.

— Je te rends mon épée et ma parole, haut-roi dément, et toi, monstre, je te crache au visage, déclara furieux, un homme qui venait de pénétrer par la porte d'entrée de la salle du trône.

Les seuls à réagir promptement furent le Gor qui battit furieusement des ailes et

décolla pour se porter à la rencontre de l'intrus qui remontait la travée centrale à grandes enjambées, les Grolshs qui refluent vers le trône en caquetant leur surprise et les Lorss qui s'étaient calmement avancés devant le trône.

— Ils arrivent, ça y est, cria Caldric abrité derrière les jambes de son garde du corps.

— Devons-nous le tuer ? s'enquit tranquillement Galok avec une trace d'envie dans la voix.

— Attends ! dit Baldir en levant le bras. Il connaissait cet homme. Asurbias ? demanda-t-il en sachant très bien que ce n'était pas lui.

— Le premier conseiller est mort ; je suis le commandant de ton armée et je viens te rendre compte de mon échec. Édorn tenait sa longue épée dans sa seule main valide et avançait sans se soucier de fouler le tapis de veines. Les quatre sillons qui le défiguraient étaient francs par une violente colère, et avec tout ce sang et cette lumière tamisée et rougeoyante, il paraissait presque inquiétant, pensa Baldir. La horde ne tardera pas à être ici, continua Édorn qui n'avait pas ralenti malgré le démon de cuivre qui lui barrait le chemin vers le trône. Je voulais te l'annoncer en personne, archimage.

— Vous n'avez pas résisté ? demanda Baldir en claquant plusieurs fois des doigts en direction du Gor pour qu'il s'écarte. Le démon lui gênait la vue. Celui-ci obtempéra et s'effaça sur le côté en grognant son désaccord.

Édorn était à mi-distance.

Les Grolshs couraient entre ses jambes en babillant des « *Celui-là n'est pas bon pour le maître* », « *Oui, oui, il doit nous laisser le manger !* »

— Personne ne t'a donc mis au courant ? questionna Édorn. Il découvrait à présent les morts-vivants qui s'étaient rassemblés autour du haut-roi mais cela ne fit qu'accroître sa colère.

— Je me suis absenté... (Baldir balaya d'un geste la question) mais cela n'a pas d'importance. Dis-moi plutôt s'ils sont dans le palais ?

— Non, mais les racines bougent à nouveau, tes murs se mettront bientôt à vaciller et ils seront là et toute cette horreur disparaîtra enfin. Il s'arrêta un pied sur la plus basse marche du dais royal. Tu as perdu. Je voulais te l'annoncer en personne et te passer un dernier message.

Le plus grand et le plus âgé des Lorss après Galok avait dégainé avec lenteur une dague très fine, comme pour apprivoiser la rage d'Édorn. Celui avec la tête de moineau le visait avec une arbalète de poing qu'il n'avait pas un instant plus tôt. Galok et l'assassin au crâne dégarni et à la veste trop longue pour lui n'avaient pas bougé, mais personne n'était assez stupide pour penser qu'ils n'étaient pas prêts à agir. Pas même Édorn. Et le Gor ailé qui attendait tranquillement derrière lui qu'on lui donne l'ordre de briser l'échine de l'intrus, celui-là non plus, il ne pouvait ignorer sa présence. Édorn était venu mourir, cela se voyait à sa façon de parler, de s'exposer sans sourciller au danger autour de lui, et il voulait partir avec panache et honneur. Un plaisir que Baldir ne lui accorderait pas. Il détestait les donneurs de leçon.

— Un message ? Quoi, tu comptes faire le héros ? Essayer de me tuer ? Tu crois que j'ai vraiment du temps à perdre avec ces sornettes ? Ton honneur, ton dégoût, je m'en moque, tu n'es rien qu'un bout d'homme, un peu de chair qui ira rejoindre mes serviteurs, quelques litres de sang en plus pour ma réserve, dit-il en ouvrant les bras pour embrasser la salle tout entière. Au bout du compte, tu vas continuer à me servir après ta mort, voilà ce qui va se passer. Est-ce que cela te va ?

Il réalisa seulement à la fin de sa diatribe qu'il n'était plus assis dans le trône du haut-roi mais suspendu à deux mètres au-dessus du sol. Obéissant aux furieux remous de son esprit, des artères s'étaient enroulées autour de sa taille et l'avaient soulevé et rapproché d'Édorn dont le feu de la colère semblait avoir été soufflé par celle de Baldir.

Sa bouche pendait comme l'épée au bout de son bras et la tempête dans ses yeux avait cessé.

Il a enfin réalisé où il était vraiment, savoura Baldir en le regardant.

— Plus rien à dire, commandant ? Où sont les belles phrases que tu avais préparées ? Tu vas échouer aussi près du but ? Baldir fit pression avec son pouce sur une plaie au-dessus de son arcade qui s'était mise à saigner abondamment. Allons, je vais t'aider.

Baldir pompa un peu de sang et harponna l'esprit d'Édorn d'un trait de sa volonté. Luttant contre la soudaine intrusion, le corps de celui-ci s'arqua et il lâcha son épée.

— Répète après moi, commandant : « Je n'ai plus cœur à vivre dans ce monde tourmenté et incertain, et je vous offre ma vie, maître adoré ». Baldir s'esclaffa. Non, non, dis plutôt : « Mon doux maître. Un peu de tendresse ne nous fera pas de mal ».

Édorn résista bravement, bandant tous les muscles de son corps comme s'ils pouvaient être d'une quelconque aide contre le sortilège qui se répandait dans son esprit, puis il céda d'un coup comme la corde d'un arc qui se rompt. Les mots sortirent un à un, lentement.

— Je... n'ai... plus... cœur à vivre... dans ce... monde... (Il se baissa pour ramasser son arme.) ...tourmenté... et incertain..., et je... je... (Édorn contempla horrifié son bras se retourner contre lui et le fil de son épée entailler son cou pour prendre ses marques.) ...vous offre... (Une larme roula sur ses cicatrices.) ...ma vie..., mon... doux... maître.

La dernière syllabe prononcée, la lame fit un rapide va-et-vient à la manière d'un archet sur le violon et le sang gicla d'abord par saccades puis s'écoula librement sur la maille de son armure. Édorn ferma les yeux et poussa un long râle tandis que la vie l'abandonnait. Il s'effondra quand, pour le plaisir, Baldir transforma son corps en marionnette et lui fit faire une petite pirouette et un tour sur lui-même pour terminer par une révérence en direction du haut-roi. Caldric applaudit en gloussant.

— Bravo, mon bouffon, bravo !

— N'est-ce pas ? Bon, où en étions-nous Chalm ? Tu voulais m'annoncer des mauvaises nouvelles ?

S'amuser avec le cadavre d'Édorn l'avait apaisé, et il avait même retrouvé un peu de son humeur joueuse. Il abandonna le pantin moribond aux Grolshs qui s'en saisirent avec avidité et commencèrent à le dépecer en piaillant leur joie, et se transporta vers le trône. Les artères enroulées autour de sa taille l'y déposèrent doucement. Baldir savoura leur contact tiède quand elles coulissèrent sur sa peau en se retirant. Tout ce sang l'excitait. Ainsi que cette peur qui les prenait à la gorge, les Lorss y compris. Ils restaient imperturbables mais leurs yeux ne pouvaient mentir, eux. Il n'y avait que l'aveugle pour ricaner sincèrement mais celui-là était fou. Baldir se tourna vers Chalm qui avait prudemment reculé de quelques pas supplémentaires. Sur son visage était inscrite toute l'amère déception d'avoir fait le pari de rester aux côtés de l'archimage.

— Chalm ?

— Oui. Oui, nous rencontrons certains problèmes, s'empressa de répondre le mage.

— Eh bien raconte-moi vite que je puisse agir puisque tu es incapable de t'en sortir seul. Baldir se souvenait d'un mot d'Édorn qui l'avait interpellé. Qu'a dit notre cher

commandant avant de se donner la mort déjà ? Il a parlé de...

— Les racines qui se sont abattues sur les murailles. Elles ont non seulement tué bon nombre d'entre nous mais elles ont surtout servi de pont à la horde. Il y a encore quelques poches de résistance, mais je pense que nous pouvons considérer que la ville est prise. Ce n'est...

— Des racines ? Baldir regarda le mage, et même Caldric. Quelles racines ?

— Il semble que les Matgens..., commença Chalm.

— Matgens ? Ce mot rappelait de vagues souvenirs à Baldir. Il fallait qu'il se ressaisisse et arrête de penser uniquement à la façon dont il tuerait cet incapable de mage de Krinith.

— Les mi-ours à qui Shadrya Fêl a fait don de son savoir, expliqua Chalm. Nous voulions vous avertir du tournant qu'a pris la bataille mais vous étiez...

— Je sais, je sais, s'impacienta Baldir. Mais ils sont où, ces Matgens ? Les Zeriz ne peuvent donc s'en débarrasser ?

Il n'avait pas envisagé qu'une force puisse s'opposer aux « Doigts de Carn ».

— Les Matgens ne sont pas avec la horde, répondit Chalm. Nous les avons localisés dans une forêt à plusieurs kilomètres de la capitale.

— Alors pourquoi les Zeriz ne sont pas partis aussitôt ? Ou toi Chalm ?

— Nous l'avons appris quelques minutes avant que..., se défendit le mage en reculant encore. Il était à présent entre deux colonnes de la travée centrale et Baldir voyait nettement les larmes de sang frais couler sur ses joues fardées. Il venait de lancer un sortilège de protection.

— Tu as peur ? Pourquoi ? Qu'est-ce que tu me caches ?

— La Forteresse...

— Quoi, la Forteresse ? Au mot « Forteresse », Baldir serra les accoudoirs du trône entre ses mains à s'en faire mal : maintenant, il redoutait la réponse qu'allait lui faire le mage. Ayant retrouvé un peu de son sang-froid, il reposa sa question d'un ton radouci. Qu'est-ce qu'il y a avec la Forteresse, mon très cher Chalm ?

— L'ordre sadourak a brisé le siège, il est libre, répondit Galok.

— Libre ? Baldir tourna la tête à droite et à gauche cherchant quelqu'un ou quelque chose pour décharger la rage qui montait en lui. Les Grolshs détalèrent et les morts-vivants reculèrent derrière Caldric qui cherchait à comprendre ce qui se disait. Libre ? répéta-t-il. La Forteresse est libre. Depuis quand ?

— La nuit dernière, répondit Chalm de plus en plus nerveux. Il semblait que les Sadouraks possèdent une nouvelle arme. Ils ont détruit une grande partie de la flotte solzarade.

Baldir essayait de calculer combien de temps il lui restait avant que ces maudits chevaliers ne parviennent jusqu'à Arabesque mais son cerveau refusait de fonctionner correctement. Il remarqua à peine que la bruine de sang tombant du plafond s'était muée en une petite pluie et que certaines gouttes s'enflammaient avant de toucher le sol. Était-il capable d'affronter un Sadourak ? Sa raison lui affirmait que non, mais le pouvoir du sang prétendait le contraire et lui brouillait les idées. Les paramètres étaient trop nombreux, il fallait qu'il agisse, à rester enfermé là, il redoutait d'implorer.

— Au plus tôt, ils arriveront quand ? demanda-t-il précipitamment.

— Je ne sais pas, bredouilla vivement Chalm dont une partie du corps disparaissait dans l'ombre.

- Galok ?
 - Leurs armures sont lourdes, ils se déplaceront en chariot pour aller plus vite.
 - Combien de temps ? s'emporta Baldir.
 - Cela prendra au minimum quatre jours s'ils bénéficient d'une bonne logistique.
- L'aveugle souriait.

Se servant de la colonne d'artères plantée dans sa bosse comme d'un bras démesuré, Baldir se propulsa vers les dômes qui avaient disparu sous la couche sanguinolente. Le déplacement d'air lui parut rafraîchissant dans la moiteur de la salle. À cette hauteur, les membres de sa cour semblaient n'être plus que des figurines agglutinées autour des deux trônes vides. Chalm avait profité de ces quelques secondes d'inattention pour disparaître. Baldir songea un instant à lui donner la chasse mais il y avait plus important que satisfaire son désir de vengeance. Prendre de la distance lui avait éclairci les idées.

— Les renforts du sud arriveront avant les Sadouraks et nettoieront la ville, cria-t-il pour se faire entendre. Entretemps, je me serai occupé de ces Matgens et les murs du palais demeureront intacts. Galok, je veux que vous restiez dans les parages et prépariez mon retour. Vous avez tout pouvoir, mes démons vous obéiront. Je repasserai ici pour me refaire une santé. Ensuite, j'éveillerai les géants qui briseront l'enchantement de Guéneros et libéreront la Table, murmura-t-il pour lui. Il ne manquait que le moyen de la briser. Sanne avait évoqué l'existence d'un marteau. Un marteau qui voyage. Quand l'aurait-il ? Serait-il déjà Oboss ?

— *Le maître ne doit pas s'inquiéter*, caquetèrent les Grolshs en bas, *la reine de Sri ne lui a pas menti*.

- Doit-on s'occuper du mage ? cria Galok.
- Comme vous voulez, répliqua distraitement Baldir.

Il réfléchissait au moyen de se déplacer en causant le moins de dommage possible à la masse informe qu'il traînait derrière lui.

Par les toits, il faut que je passe par les toits du palais, pensa-t-il. D'une pression de sa volonté, tissus et artères s'écartèrent pour lui laisser le passage.

ooOoo

Les suppliques de la mère avaient enfin cessé. Les sons étaient étouffés par la cloison de briques qui séparait les deux maisons mais Asurbias était persuadé que le bruit qu'il venait d'entendre était celui d'une tête qui rebondissait et roulait sur le sol. Par chance, les lamentations des gamins étaient couvertes par le saccage des Logranns ; il ignorait combien de cris d'enfants il pourrait encore supporter. Il était allongé sur un parquet en bois, sous une table toute simple. La petite rue semblait calme et les échos de la bataille lointains. Ses yeux s'étaient habitués à la semi-obscurité et il pouvait voir à présent la cuisine dans laquelle il s'était réfugié. Des chaises étaient renversées. Il y avait encore des braises dans le gros poêle en fonte, preuve qu'il y avait bien eu quelqu'un. L'ombre sous l'escalier était un tonneau et non un homme comme il l'avait cru. Un long cri aigu le fit sursauter. Il se boucha les oreilles pour ne pas entendre la suite mais c'était peine perdue. Le hurlement de satisfaction du Logrann amena d'autres larmes qui piquèrent ses joues blessées. Il fallait qu'il agisse vite avant qu'ils ne quittent la maison voisine et décident d'en piller une autre. Celle qu'il occupait, par exemple. Il voulait vivre, c'était la seule chose dont il était sûr. Il se retourna sur le ventre en grimaçant. Ses blessures étaient

douloureuses mais superficielles. Le bout d'un doigt en moins, un trou dans le bas du dos qui s'était arrêté de saigner, quelques coupures et de nombreux bleus, et son visage à moitié mâché par le Logrann auquel il ne voulait pas penser. Il sortit de sa piètre cachette et se releva tout doucement. Il avait des vertiges et se sentait faible.

— Je vais monter à l'étage, au grenier pour trouver une trappe et m'enfuir par les toits, chuchota-t-il à l'adresse de celui ou celle dont il avait entendu la respiration en entrant. Je ne vous veux pas de mal.

Il n'y eut aucune réponse. Un grand lit baquet occupait une alcôve de l'autre côté de la pièce. Il y avait une fenêtre fermée par des volets à l'aplomb de la tête de lit. Un instant, il fut tenté d'essayer de fuir par là mais il renonça. Elle devait donner sur une petite cour qui elle-même ouvrait sur une rue. Il préférait les toits. Il massa sa paume où était gravée à même sa chair la rune censée le faire reconnaître par les démons, cadeau de Baldir. Il comptait s'en servir pour appeler à l'aide un Gor ailé qui l'amènerait hors de la ville ou au palais. C'était le seul plan qu'il avait pu échafauder. Dans la maison voisine, les Logranns parlaient fort, ils discutaient dans leur langage bestial aux notes gutturales. Asurbias n'avait pas besoin de comprendre ce qu'ils disaient pour savoir qu'ils en avaient terminé. Il grimpa sur la première marche. Comme il s'y attendait, elle craqua sous son poids. Il compta jusqu'à trois et mit le pied sur la suivante. Le bois sec émit une seconde plainte dans le silence. Asurbias transpirait et la sueur brûlait sa figure en lambeaux.

— Emmenez-moi avec vous.

La voix enfantine le prit par surprise et il crut que son cœur le lâchait. Par bonheur, il ne cria pas mais tout son corps se mit à trembler violemment.

— Qui est là ? bredouilla-t-il.

— C'est moi, ici.

Asurbias vit d'abord une tête frisée sortir de sous le lit, puis des épaules menues et enfin le corps de la jeune fille qui allait avec. Dans la pénombre, elle semblait ne pas avoir plus d'une quinzaine d'années. Elle était habillée d'une robe simple et brune et d'un tablier sombre qu'elle avait passé par-dessus. Des pieds nus dépassaient de sous l'ourlet.

— Je ne peux pas t'emmener, c'est dangereux. Retourne à ta cachette, tu y seras en sécurité.

Son mensonge sonnait faux.

— Non, je viens avec vous. Ils me trouveront sous le lit. Je préfère risquer de passer par les toits.

— Mais...

— Je viens avec vous.

Le ton ferme contrastait avec les inflexions naïves de sa voix.

Asurbias fixa quelques secondes encore le visage à demi masqué par la pénombre – il crut détecter un grain de beauté près de la bouche – puis haussa les épaules et se détourna d'elle. Les voix des Logranns provenaient de la rue à présent, il fallait agir vite et tant pis pour le bruit. Il monta les marches deux par deux et déboucha directement dans les combles de la petite maison. La lumière du jour entraînait ici par une lucarne donnant sur la rue. Il y avait un atelier en bois sur lequel avaient été éparpillés des outils et des dizaines de paires de sabots et encore deux lits baquets assez larges pour contenir une tripotée d'enfants. Il n'y avait pas de trappe.

— Mince !

— On peut soulever les tuiles pour passer, proposa la jeune fille. Je m'appelle Édonie.

Asurbias se retourna, mais quand il se retrouva nez à nez avec elle, il se contenta d'ouvrir la bouche. De la lucarne tombait un rayon de lumière sur sa figure de poupée. Il détailla ses traits, ses yeux assurément clairs et qu'il imaginait pétillants, son nez minuscule et pointu, le grain de beauté – pas si disgracieux que ça en fin de compte – au coin de ses lèvres fines et bien rouges. Une boule de cheveux noirs et frisés encadrait son minois et accentuait son côté sauvage. Il se dégageait d'elle un parfum de savon frais. Elle était sans conteste jolie et son charme avait au moins le mérite d'avoir stoppé ses tremblements. La douleur qui vint avec le sourire qu'Asurbias réservait aux jeunes beautés lui rappela qu'il était défiguré. Il serra les dents et se renfrogna. Il pouvait se montrer si stupide parfois.

— Plus tard les présentations.

— Vous êtes le premier conseiller du haut-roi Caldric.

— Comm...

Plus rapide que son cerveau, ce fut la main d'Asurbias qui lui fournit la réponse quand elle se posa sur son médaillon d'or.

— C'est bien, tu es futée, mais je te rappelle que nous n'avons pas le temps.

— Ils seraient déjà là s'ils avaient choisi cette maison.

— Dis-moi, toi qui es si calme et si maligne, comment ça se fait que tu sois restée sous ce lit tout ce temps au lieu de t'enfuir ? Chaque mot qu'il articulait était une torture pour son visage blessé.

— Pour aller où ?

— Et maintenant, tu crois que nous allons où ?

— Vous êtes le premier conseiller, vous êtes important, on vous trouvera.

Ça se tenait, la petite ne manquait pas de jugeote, pensa Asurbias.

— Tu n'as pas de la famille ?

— Ils sont partis il y a une semaine rendre visite à ma tante. Elle habite Tilann.

— Tilann ?

— Un village à une demi-journée de la ville. Mon père devait revenir le soir.

— Et il n'est jamais revenu.

— Non.

Asurbias hésita puis céda. Que pouvait-il y faire ? Il n'allait quand même pas la ligoter, ou pire.

— Bien, allons-y, mais je t'aurais avertie, dit-il sur un ton paternaliste.

— De quoi ?

— De rien. Elle l'agaçait. Va et enlève ces tuiles dont tu parlais.

Elle répondit par un sourire timide et un hochement de tête poli, puis se dirigea vers le coin de la soupente. En une série de gestes adroits, elle souleva les tuiles et les posa une à une sur le sol avec précaution.

— C'est fait, déclara-t-elle simplement après avoir dégagé une ouverture suffisamment large pour eux deux.

— Allons-y.

Asurbias ignorait ce qu'il allait lui dire une fois sur le toit. Mais que pouvait-il lui proposer ? Il ne voyait pas un enfant de Carn l'emporter vers le palais pour la sauver, et quand bien même, ce qu'elle y trouverait était pire que la mort que leur réservaient les Logranns. Lui irait parce que personne ne pouvait prendre la décision à sa place, mais s'il

avait eu assez de courage, il serait sorti dans la rue et aurait cherché la mort dans le combat. Seulement voilà, l'idée d'être dévoré l'effrayait plus encore que les incertitudes liées à une nouvelle entrevue avec Baldir. Il la regarda passer ses bras dans l'ouverture et se hisser sur le toit en ahanant et battant des jambes. Quand ses pieds eurent disparu, il s'approcha et agrippa le rebord de la charpente et grimpa à son tour. Il se rétablit avec difficulté en rageant intérieurement contre la jeune fille de qui il avait espéré une main secourable. Mais Édonie était complètement absorbée par le spectacle qui se déroulait sur la muraille. Les bras ballants, elle lui tournait le dos et regardait en direction des combats. Le toit n'était pas très haut et de nombreuses tours familiales et bâtiments gênaient la vue et ne leur laissaient apercevoir qu'une maigre portion des remparts.

Ce qui était largement suffisant pour étonner une jeune fille, pensa Asurbias.

Il contempla lui aussi un instant un des bastions que tenaient encore les forces du haut-roi. Ses murs étaient recouverts de grappes de Logranns escaladant la racine. Des Gors ailés tournaient autour de la tour massive, plongeant et replongeant dans la multitude pour enlever les mi-loups qu'ils entraînaient en altitude, avant de les lâcher. Les Zeriz traçaient des balafres d'or dans les rangs des Logranns. Asurbias distingua quelques humains au sommet qui combattaient au côté de deux mages reconnaissables à cette distance par les auras brillantes qui les enveloppaient et contre lesquelles venaient se brûler les Logranns. Le bâton du plus grand crachait de longues spirales de fumée grise dont le contact semblait mortel, tandis que le second lançait des roues de feu argenté qui semblaient aspirer la matière. Il repéra encore au moins deux bastions qui résistaient toujours. Un autre était en proie aux flammes.

— Leurs hurlements me font peur, dit Édonie.

— À moi aussi, répondit sincèrement Asurbias.

Et les hurlements ne venaient pas uniquement de la muraille, ils s'étaient rapprochés, éparpillés ; des hurlements de frustration, de haine, de joie ; des hurlements qui se répercutaient de quartier en quartier pour annoncer la progression des mi-bêtes. La horde avait commencé à envahir les rues d'Arabesque. Curieusement, il avait imaginé que les incendies allaient de concert avec la prise d'une ville, mais où qu'il se tournât et, mis à part les exploits pyrotechniques des mages sur les remparts, il ne voyait que des toits et les hautes tours des princes qui avaient offert leur couronne à Angandir. Le vent qui soufflait en bourrasques n'était porteur d'aucune odeur de fumée.

— Il faut y aller, dit-il en observant le ciel dégagé.

Camerune était complètement visible maintenant. Il apprécia sa douce chaleur matinale. Vers l'est, quelques nuages blancs arrivaient.

— Nous devons progresser rapidement vers le palais. C'est notre seule chance.

— D'accord. Vous ne m'abandonnez pas ? demanda-t-elle lorsqu'elle fut tout près de lui.

Asurbias ne savait pas s'il appréciait cette manie qu'elle avait de se presser contre lui. En tout cas, elle ne paraissait pas écœurée par son apparence et souriait gentiment. Il n'eut pas le cran de lui dire la vérité.

— Je te protégerai. Tu peux compter sur moi, et le premier conseiller n'a qu'une parole.

— Par là, dit-elle en se déplaçant avec agilité sur les tuiles.

Asurbias s'éloigna prudemment du bord tout en jetant un coup d'œil à la tranquille petite cour en contrebas. Une arche s'ouvrait dans une des maisons et devait donner sur la

rue suivante.

Il n'était pas à l'aise sur les toits pentus, et se déplaçait souvent en s'aidant des mains, de peur de glisser et de chuter. Quand une tuile se brisait sous son pas, il plissait les yeux en priant pour que le bruit n'attire pas l'attention d'un Logrann. Et il était lent. À l'inverse, Édonie progressait sans bruit et avec célérité.

Combien de toits, de sauts et d'acrobaties fallut-il pour parvenir jusqu'à cette avenue proche du palais qui les empêchait de progresser davantage ? Asurbias n'en avait aucune idée. Il ne savait qu'une chose : il était essoufflé et en sueur. Et il en avait marre de crapahuter sur ces tuiles glissantes au risque de se rompre le cou.

— Que devons-nous faire ? demanda Édonie.

Se tenant à une cheminée, Asurbias lui prit le bras avec son autre main et la força à se baisser.

— Déjà, soyons sûrs qu'ils ne nous voient pas d'en bas, dit-il. Sa voix était hachée. La blessure dans son dos s'était réveillée après une réception hasardeuse et l'inquiétait. Et parlons moins fort. Je viens de voir un groupe passer dans la rue.

Ils étaient à cheval sur le toit dangereusement conique d'une bâtisse à plusieurs étages et avaient une vue imprenable sur le palais qui dressait ses murs à seulement deux rues. Mais l'avenue qui les séparait de la maison d'en face, et qu'Asurbias connaissait bien pour y avoir son tailleur, était une des plus larges d'Arabesque. Infranchissable d'un saut. Sur le trajet, il n'avait cessé de guetter le ciel à la recherche d'un démon mais ceux-ci continuaient à combattre sur la muraille. Les mages et les enfants de Carn tenaient bon, finalement. Mais eux étaient coincés.

— Nous allons devoir descendre dans la rue ? proposa Édonie.

En dépit de la rougeur de ses joues, elle ne semblait pas fatiguée.

— Tu entends les coups de hache et les hurlements en bas ? D'un mouvement de tête, il désigna le rebord du toit. Il y a au moins un groupe de mi-bêtes. Nous ne ferons pas le poids. Non, mais il y a une autre solution... Les cris d'un homme retentirent, et bientôt ceux d'une femme. Asurbias inspira péniblement. D'abord, les habitants d'Arabesque s'étaient calfeutrés chez eux par peur des Cornus et maintenant, ils se terraient par peur d'être dévorés. *Le peuple est toujours perdant*, songea-t-il avant de reprendre, malgré les appels à l'aide qui se multipliaient : Il y a un pont couvert qui relie le second étage de cette maison à celle de l'autre côté de la rue. Nous allons trouver l'entrée et l'emprunter. Il désigna une des fenêtres en chien-assis à mi-pente. Entrons par là.

En équilibre sur le toit pentu, il commença à se diriger vers la fenêtre. Peut-être parce qu'il était en tête alors qu'il avait l'habitude de la voir le devancer, il se retourna et la trouva toujours à la même place.

— Si tu ne viens pas, je ne t'attendrai pas, dit-il en reprenant sa progression. Il jetait des coups d'œil fréquents vers le rebord comme pour tenir le vide à distance.

— Qu'est-ce que c'est là-bas ?

— Où ? demanda-t-il agacé sans se retourner.

— Le palais. La chose rouge. Elle était effrayée.

— Ah ! C'est une partie du corps de notre archimage qui déborde ; tu comprends mieux à présent...

— Ça vient vers nous.

Il s'était tu et regardait aussi. Il ne s'agissait pas simplement, comme il l'avait d'abord pensé, des dômes dégorgeant le trop-plein de cette lèpre sanglante qui collait au corps de

Baldir, non, c'était plus monstrueux encore. Ça n'avait pas de tête, c'était rouge-rosé et ça pissait du sang dans toutes les directions, à grands jets. C'était vaguement circulaire, comme une forêt obscène d'artères et d'organes assemblés contre toute logique naturelle, et surtout, ça se déplaçait, rapidement, à la manière d'une araignée sur d'innombrables pattes. Sa masse était considérable, Asurbias pouvait entendre d'où il se tenait les toits du palais craquer, il voyait les tours renversées sur son passage. En comparaison, la silhouette ramassée de Baldir – car c'était bien lui, Asurbias reconnaissait sa corpulence même à cette distance – qui se balançait au bout de ce qui ressemblait à une trompe était ridiculement petite.

— Combien..., bredouilla-t-il, combien y en a-t-il ?

— De quoi ? demanda Édonie qui l'avait rejoint et se cramponnait à son bras.

Il ne répondit pas.

— Si nous voulons atteindre le second étage avant les mi-bêtes, nous devons y aller.

— Tu as raison, ma petite, allons-y.

Mais il ne bougeait toujours pas, comme hypnotisé par le corps du bouffon qui avait atteint les murs extérieurs du palais et enjambait de ses dizaines de « pattes » la rue qui le séparait des premières maisons.

ooOoo

Le poing en fusion frisa quelques poils de la gueule de Skalgann mais ne le blessa pas. Il se jeta de côté et frappa à son tour avec sa hache le flanc du démon d'or, mais celui-ci s'était déjà éclipsé vers le ciel et le tranchant en pierre se brisa entre deux créneaux.

— Plus vite, réclama-t-il en scrutant le bleu immaculé au-dessus de lui.

— *Tout doux, mon grand, je dois préparer ton métabolisme. Essaie de rester en dehors du combat jusqu'à mon signal.* Comme d'habitude, la pensée d'Énoïr était moqueuse mais Skalgann perçut une note de lassitude.

C'était la seconde tour qu'il attaquait et pourtant il exultait toujours et ne fatiguait pas. Il n'avait reçu aucune blessure sérieuse, avait éliminé trois mages en combat singulier et...

— *Pas tout à fait singulier, ironisa Énoïr.*

— Fais-toi discret, petit rat.

Skalgann donna une poussée à un Arann pour lui éviter d'être touché par une volée de tortilleurs, et lança sa hache sur la tête trapue d'un Gor ailé qui combattait un groupe de Logranns sur le dos rugueux de la racine adjacente à la tour. L'arme siffla brièvement en tournant sur elle-même et fendit avec un toc retentissant le crâne du démon. Sans se soucier de savoir s'il l'avait tué, Skalgann recula tout en attrapant au passage un épieu planté dans le cœur d'un inachevé et observa le déroulement du combat.

La sorcière tenait le centre de la terrasse au sommet de la tour. Juchée sur un monticule de cadavres, elle était solidement campée sur ses jambes et usait son sang à repousser vague après vague. Son visage ne déparait pas de ceux des mages de Gonoth : un masque lisse de couleur ivoire que la magie du sang avait écharpé. Les griffes avaient lacéré sa robe grise. Son bras avait été à moitié arraché par un gardien de la Racine et n'était rattaché à son épaule que par une étroite bande de peau. Contrôlant son flux sanguin, elle n'avait pas subi d'hémorragies importantes mais elle avait commencé à donner des signes de fatigue qui se traduisait par des sortilèges plus localisés et, sans

l'appui des Gors et des Zeriz, elle aurait déjà succombé. Ne demeurait à ses côtés qu'un Tantrel dément qui dévorait voracement tout ce qui tombait à ses pieds, mort ou vif. Ses multiples gueules rondes voltigeaient d'une chair à l'autre dont elles suçaient sang et graisse avant de partir dans de grands éclats de rire sonores. Son corps spongieux était hérissé de piques et de lances.

L'escalier desservant les étages de la tour était bouché par la masse musculeuse d'un Gor et empêchait les inachevés retranchés dans les différents étages de la tour de sortir.

— *Ne l'attaque pas*, lui enjoignit Énoïr qui avait lu dans ses pensées.

— Pourquoi ?

— *Je te prépare.*

Skalgann répondit d'un grognement râleur en se demandant jusqu'à quel point le petit sorcier gris pouvait lire dans son esprit.

— *J'en sais plus sur toi que ta propre mère*, lui répondit malicieusement Énoïr.

— Dépêche-toi, petit rat, celle-là n'est pas ma mère, mais j'ai hâte de faire connaissance.

De sa chevelure déployée au-dessus d'elle, la sorcière de Gonoth fouettait et tenait à distance les Logranns qui l'encerclaient. Skalgann vit une mèche enflammée claquer et décapiter trois mi-loups, une autre s'enrouler autour de la poitrine d'un vieux et le consumer. Lui-même attrapa celle qu'elle lui réservait et tira mais la mèche brûlante se rompit net et lui resta dans les pattes. Les doigts écartés de la magicienne crachèrent une autre volée de vers qui paralysèrent les plus téméraires de ses frères. Des bouches du Tantrel se collèrent immédiatement à leur chair dans d'horribles bruits de succion et commencèrent à les vider tandis que d'autres riaient. Une gueule se tendit pour mordre Skalgann. D'un bond en arrière, il se propulsa sur le bâti de la catapulte.

— Attaquez-la, mes frères, attaquez-la, gronda-t-il à l'adresse des siens qui hésitaient.

Il fouilla une fois de plus le ciel à la recherche des Zeriz. Son instinct lui disait qu'ils allaient bientôt frapper. Il décida qu'il ne devait pas se laisser distraire par la vieille pie ; elle était aux abois et il fallait laisser quelques exploits aux guerriers de son peuple. Il ignora le ricanement moqueur qui prenait forme dans sa tête.

Combien de temps avait-il combattu ? Il ne savait plus trop. À voir Camerune exhiber ainsi toute sa rondeur, peut-être une heure ? Assez en tout cas pour oublier d'où venait le danger, pensa-t-il quand il repéra les éclairs d'or une seconde plus tard.

Il évita le premier Zeriz d'un saut en arrière mais le second « Doigt de Carn » le percuta avec la force d'une avalanche. Il crut que son crâne avait explosé et lui était rentré entre les épaules. La puissance de l'impact l'avait fait verser par-dessus le parapet de pierre, et il tombait. Pour une raison qu'il ne comprenait pas, il ne ressentait aucune douleur, il était vivant, mais incapable de réagir : ses muscles refusaient de lui obéir, il était comme anesthésié.

Les Zeriz l'avaient suivi dans sa chute et leurs poings d'or lui martelaient la gueule, le ventre, tandis que son corps brisait une à une les différentes couches du branchage de la racine, précipitant dans le vide les Logranns qui grimpaient à l'assaut de la tour. Il rebondit encore une fois sur une branche plus solide puis sa vision se troubla quand sa nuque heurta un objet dur, et quand, la seconde suivante, son dos craqua comme un vieux gréement contre le granit du chemin de ronde, il se demanda s'il n'était pas mort. Mais les Zeriz, avec leurs poings-enclumes qui battaient sa vieille carcasse comme pour l'aplatir, le rassurèrent : il était assez vivant pour prendre une raclée. Un coup à la mâchoire lui tourna

la tête et il put voir qu'il était au milieu de corps calcinés par les premiers sortilèges de la magicienne. Il envoya mentalement une bordée d'insultes au petit sorcier gris.

— *Excuse-moi, vieux lard !* La pensée d'Énoïr le réconforta. *Ça a pris un peu de temps. Ne traîne pas.*

Repoussant à plus tard les injures qui lui venaient à l'esprit, Skalgann roula sur lui-même pour se libérer du déluge de coups et put apprécier les enchantements du petit sorcier gris quand il laissa sur place les deux démons. Sa vitesse s'était accrue au point de modifier sa vision qui semblait se ralentir quand il accélérail. Il sauta vers le haut, agrippa l'écorce de la racine et, prenant appui sur une branche, bondit sur un Zeriz. En réaction, les créatures d'or décollèrent pour se réfugier en altitude, mais cette fois, Skalgann réussit à en intercepter une. Comme il la ceinturait, ses bras et son torse s'enfoncèrent dans l'or en fusion sans rencontrer de résistance jusqu'à ce que le Zeriz décide de solidifier une partie de son métabolisme et de le refermer sur lui. C'est ce qu'il attendait. Alors qu'ils grimpaient toujours dans le ciel, emmêlés l'un à l'autre, Skalgann plongea sa gueule grande ouverte dans la poitrine cylindrique du démon sans penser aux conséquences. Immédiatement, le vent cessa de rugir à ses oreilles, il devint aveugle, et, à mesure que l'or en fusion coulait dans sa gorge, dans son système digestif et envahissait ses poumons, sa perception se trouva réduite à une explosion de chaleur qui effaça toute sensation de l'extérieur.

— *Aie confiance, fit Énoïr, et souviens-toi qu'il a deux cœurs.*

— Je l'ai, pensa triomphalement Skalgann en refermant ses mâchoires sur un objet aux arêtes tranchantes.

— *Avale-le et trouve l'autre !*

Skalgann obéit sans hésiter et mordit à l'aveuglette. Les cœurs-cristaux étaient couplés, avait prétendu le petit sorcier gris. Il redoutait une seule chose : que le Zeriz ait le temps de modifier complètement son état avant qu'il n'ait dévoré le second. Il allait retirer sa tête quand il crut sentir passer le second entre ses incisives.

— *Abandonne, ordonna Énoïr.*

Mais Skalgann désobéit, il était le Sh'Arann, il devait vaincre. L'or avait commencé à se solidifier autour de sa gueule, de son crâne, mais il mordit encore, et encore, et soudain, la pression se relâcha et il se retrouva dans un état de pesanteur étrange. Il tombait, à moitié immergé dans le corps du Zeriz.

— *Tu l'as vaincu, il faut que tu m'aides, crache, crache tout ce que tu peux et prépare-toi à un choc violent,* l'avertit Énoïr.

Obéissant, il essaya de cracher mais rien ne voulait sortir. Il ne respirait plus, et ses pensées devenaient floues, incertaines. Son cœur ne battait-il plus ? Puis il y eut une succession de chocs dont l'écho se propagea à l'intérieur de ses os, et tout de suite après, le monde éclata. Il se retrouva couché, à vomir de l'or liquide au milieu de tuiles brisées, de morceaux de charpente et de plancher. Il découvrit peu à peu des murs en pierre, une porte, et au-dessus de lui, l'œil bleu du ciel à travers le trou béant que sa chute avait ouvert dans le toit et les étages. Il était dans une maison d'inachevés. Il se releva, crachant et toussant. Les bruits de la bataille étaient lointains mais pas les hurlements des siens, ni les cris des humains qui fuyaient dehors. Le pillage de la ville avait débuté. La horde s'éparpillait, il faudrait qu'il la rassemble à nouveau pour l'attaque finale sur le palais.

— Quand est-ce que la Source sera prête ? articula-t-il lentement. Le son de sa voix lui fit du bien.

— *Cela ne tardera pas*, lui assura Énoïr.

Skalgann régurgita un des cristaux et le cracha sur le sol. Il se baissa pour ramasser le cœur aux multiples arêtes. Il était froid et d'un jaune terne.

— Il y en a dix autres à trouver pour compléter ta collection, fit Énoïr. Il serait peut-être temps d'y aller ?

— Je sais, dit Skalgann. Il souffla quelques paillettes d'or qui lui encombraient les narines et frotta sa fourrure. Il était en pleine forme. Allons-y, dit-il en fléchissant ses membres inférieurs pour se préparer à sauter.

La force de son bond le surprit et le fit légèrement dévier de sa trajectoire, assez pour qu'il aille donner de la tête contre le plancher de l'avant-dernier étage.

— *On dit merci qui ?* plaisanta Énoïr.

Skalgann ne répondit pas. Aussi vif qu'un serpent, il attrapa l'extrémité d'une planche et se rétablit lestement au milieu d'une chambre carrée. Il s'apprêtait à sauter à nouveau quand il découvrit la famille d'inachevés qui le regardait. Les enfants étaient collés à leur mère qui s'était réfugiée derrière un mâle courtaud armé de ce qui ressemblait à un pied de table. Skalgann ricana. Il hésitait. Il avait faim.

— *Tu t'amuseras plus tard, pervers.*

— Je rêve du jour où tu...

— *Je quitterai ta vilaine caboche de loup, je sais, mais ce n'est pas encore le moment.*

Skalgann grogna de défi en direction des inachevés, mais bondit à nouveau vers le trou dans la toiture. Cette fois-ci, il contrôla mieux son saut et atterrit en souplesse sur le versant est du toit. Il n'était qu'à quelques rues du bastion de la sorcière mais la flèche d'une tour gênait sa vue et il ne pouvait être sûr que d'une chose : ses frères continuaient de grimper à l'assaut. La femelle tenait bon et à en croire l'essaim de Gors ailés qui tournaient à la verticale, elle avait reçu des renforts. Mais ce ne serait pas suffisant pour arrêter la horde. Il chercha dans le ciel les Zeriz mais n'en trouva aucun. Il s'attarda sur les deux gros nuages blancs qui croisaient à la verticale d'Arabesque. Rien. Il courut sur les tuiles pour prendre son élan et franchit la rue qui le séparait du toit le plus proche. Alors que ses pattes battaient l'air, plus bas, un Logrann qui courait l'aperçut et hurla un avertissement à ceux qui le devançaient. D'autres lui firent écho. Skalgann atterrit en douceur sur le tapis de tuiles rouges et s'immobilisa. Il bascula la tête en arrière et hurla son mécontentement et ses ordres. La horde devait vaincre au plus vite les derniers bastions des mages pour ensuite attaquer le palais. Il était le Sh'Arann et en tant que tel, tous devaient obéir. Il y eut une réponse d'un Arann, Drann-un-seul-croc et d'un deuxième qui était gravement blessé, Solg, puis d'un troisième, Lolgann, mécontent de devoir abandonner le massacre des inachevés réfugiés chez eux, d'un quatrième, Ikrann... Skalgann s'était redressé, et, tournant sur lui-même, suivait la progression des hurlements des chefs de tribus. Il ouvrait déjà la gueule pour un nouveau message quand il entendit l'avertissement de Gazarann en amont de la ville. Selon lui, le palais avait accouché d'une créature formidable aussi large qu'un petit lac, faite de sang et de chair et dont la tête était minuscule ; les « Doigts de Carn » s'étaient regroupés autour d'elle pour la protéger. Skalgann chercha dans la direction d'où provenait le hurlement de Gazarann, mais la déclivité du plateau sur lequel avait été bâtie Arabesque et les centaines de flèches de pierre qui hérissaient ses toits l'empêchèrent de voir quoi que ce soit.

— *Baldir*, l'avertit Énoïr. *C'est lui. Je ne suis pas sûr...*

— J'y arriverai, grogna Skalgann qui courait déjà vers le palais.

— *Fais attention.*

— Oui, petit sorcier, cria-t-il en bondissant d'un toit à l'autre.

Énoir ne répondit pas vraiment mais Skalgann ressentit comme une vague de tristesse passer à travers son esprit. Il frissonna, se réceptionna, pour repartir de plus belle. La griserie de la vitesse, le vent fort dans sa fourrure, ses muscles infatigables, et ce cœur qui en voulait encore dissipèrent le pressentiment qu'Énoir avait instillé en lui. Il hurla à tous ses guerriers qui ne combattaient pas sur la muraille de traquer l'inachevé Baldir. Gazarann lui répondit qu'il le suivait déjà avec les siens.

ooOoo

— Rien de tel qu'un peu d'exercice, plaisanta Baldir sur le passage d'un Zeriz. Et cet air matinal, cette fraîcheur dans l'air, cette lumière, ce ciel d'azur, ah, ça me change de mon antre. J'aurais peut-être dû emmener Caldric. Le vieux aurait adoré.

Ballotté au bout de la colonne d'artères de plusieurs mètres comme un mousse en haut de son mât, Baldir avait l'impression d'être le capitaine d'un navire de chair aux formes aussi grotesques que gigantesques qui fendait le flot figé des rues et des toits d'Arabesque. Il se déplaçait rapidement à présent mais les débuts avaient été laborieux. Après quelques tentatives infructueuses pour s'extirper de la salle du trône – et qui avaient bien failli ensevelir Caldric, les Lorss et sa cour – Baldir avait dû se résoudre à greffer un système nerveux rudimentaire sur la centaine de longs faisceaux d'artères qu'il avait encore des difficultés à nommer ses pattes. Il avait craint un moment d'échouer mais la tâche avait été moins ardue qu'il ne l'avait imaginé. Seul effet parasite, ses deux jambes d'origine refusaient de rester en place et s'agitaient dans le vide en des mouvements désordonnés et fatigants dès qu'il utilisait ses pattes d'échassier pour se déplacer. Son « tonnage » avait été un autre de ses soucis. Le réseau de veines et d'artères qu'enrobaient grossièrement des pans de tissus tuméfiés et à travers lequel circulaient ses réserves de sang était une surcharge pondérale considérable qui avait tendance à donner de la bande et faisait du moindre « faux pas » un accident majeur. Il avait déjà dévasté toute une aile du palais-forteresse, enterré les jardins d'été sous une pluie de tuiles et de verre, et avait gaspillé des hectolitres de sang pour réparer son corps endommagé. Mais à présent qu'il maîtrisait à peu près ses déplacements, y compris les manœuvres les plus délicates comme le franchissement des larges avenues qui délimitaient les quartiers, et qu'il s'était fait aux sensations primaires que lui procuraient ses pattes d'échassier (un peu comme d'avoir cent pieds supplémentaires et engourdis) tout n'était plus qu'excitation et amusement. Il jouissait pleinement du vacarme des toits qui s'effondraient sous son poids, du brouhaha des murs qui s'écroulaient, de la vision de ce sillage de ruines, de sang et de poussière qu'il laissait derrière lui, et gloussait de plaisir en entendant les hurlements de frustration des Logranns qui essayaient vainement de l'arrêter avec des frondes, des flèches et des lances.

Il en aurait presque perdu de vue son objectif tant son pouvoir lui paraissait absolu. Il pouvait noyer Arabesque sous les flammes s'il le voulait, et, bien qu'il sache ce sentiment trompeur et dangereux, il se laissait aller à rêver de conquêtes : les Mille Couronnes, Gonoth, le Solzar, Garderanne, les tribus nördes et le royaume des Nains, les Terres Aveugles, le continent d'avant l'Exode, Ern ! Il ne lui manquait qu'un interlocuteur valable pour partager cette ivresse.

Ses pattes avant se déployèrent au-dessus de l'avenue et transpercèrent les façades des maisons opposées pour prendre appui. C'était une large diagonale dont le nom – c'était agaçant – lui échappait et qui séparait les hauts quartiers du début de la ville basse. Une erreur d'appréciation de la distance le fit basculer en avant. La partie arrière de son corps emporta les étages supérieurs d'une bâtisse mais il réussit à se rattraper avant de glisser complètement dans la rue. Ses flancs dardèrent des lances de flammes sur les mi-bêtes qui avaient débouché d'une ruelle. Il rit.

— Ah, Tantrelou, quelquefois je regrette de t'avoir tué, cria-t-il à tue-tête. J'aurais aimé que tu me voies en cet instant. Regarde-moi ! J'ai suivi ton conseil : je n'utilise plus mon sang pour lancer mes sortilèges, j'utilise celui des autres. Je vais enfin faire... Il hésita.

Il n'était plus très sûr de ce qu'il était en train de faire. Il était sorti de la salle du trône dans un but bien précis mais lequel ? Ses idées lui paraissaient pourtant limpides. Était-ce ce grotesque nuage blanc qui venait de voiler Camerune qui lui obscurcissait ainsi l'esprit ? Il se remémora alors que la Forteresse Grise s'était libérée.

— Maudits Sadouraks, vous voulez m'empêcher de... vous voulez me... Essayait-il de se persuader, mais il savait qu'il n'était pas parti attaquer l'ordre sadourak. Il n'était pas aussi stupide. Alors quoi ?

Il immobilisa son corps en équilibre précaire au-dessus d'une cour carrée et tenta de se concentrer pour retrouver le chemin de ses idées. La muraille nord qui suivait l'arête naissante des falaises n'était plus très éloignée. Il entendait la horde hurler, des racines géantes enlaçaient les fortifications donnant sur la plaine, une tour brûlait d'un feu blanc. Les racines. Les Matgens et leur magie, les Sadouraks, les géants endormis de l'autre côté de la mer de l'Exode, l'Immortel Oboss. Oboss. Comment avait-il pu oublier qui il était, qui il deviendrait ? L'espace d'une pensée, ses anciennes craintes revinrent : et s'il avait été manipulé ? S'il n'était pas Oboss ? Soudain, il se sentit vulnérable ainsi exposé comme un appât accroché au bout de son hameçon. Il chercha de l'aide autour de lui et trouva les Zeriz qui l'avaient escorté et tiraient des traits d'or entre le ciel et la ville, frappant les groupes de Logranns qui avaient la mauvaise idée de l'attaquer par les toits. Leur présence le rassura et, étrangement, contribua à remettre ses idées en place.

Un instant, Baldir fut tenté de rappeler à lui tous les enfants de Carn, mais il renonça. Non, il ne devait pas commettre d'impairs. Par prudence, il réduisit la longueur du bras qui maintenait son corps d'origine au-dessus de la masse titanesque de chair et d'organes, et déploya d'autres artères pour renforcer ses pattes. Des geysers de sang éclaboussèrent les potagers de la cour en dessous de lui tandis qu'il consolidait ses sortilèges. Ses membres postérieurs s'arc-boutèrent, le soulevèrent et le hissèrent sur le toit presque plat en face. La maison s'affaissa de quelques mètres sous le poids mais tint bon et il reprit la direction des remparts nord qui semblaient déserts. Il accéléra son allure, ses pattes s'ancrant l'une après l'autre dans les toits ou se posant au milieu de cours ou de ruelles. Il devait contenir ses sentiments quels qu'ils soient et éviter toute forme d'improvisation. Il essaya de travailler sur sa respiration pour se calmer, mais le ronflement des torrents de sang qui irriguaient son organisme mettait son esprit en ébullition.

— Tout va très bien, dit-il, j'avance rapidement et dans quelques minutes, je serai hors de la ville.

Le nuage libéra Camerune et le soleil déversa sur lui sa douce chaleur.

— Tout ira bien, répéta-t-il.

Il remettrait de l'ordre dans ses pensées plus tard. Il devait se focaliser sur les Matgens réfugiés dans la forêt royale et ne pas se déconcentrer.

Les coups à la tête le surprirent plus qu'ils ne le blessèrent. Il avait bien entraperçu une forme blanche bondir et rebondir depuis les toits, mais ça avait été si rapide qu'il l'avait prise pour un des Zeriz. Quand la gueule se referma sur son cou et que les griffes labourèrent son dos, il sut que c'était un Logrann. Sauf qu'il n'avait jamais entendu parler d'un Logrann bougeant à cette vitesse et frappant assez fort pour mettre à bas la plupart de ses protections en quelques coups.

Les Zeriz ne l'avaient pas repéré à temps, et ses deux sauts successifs avaient été parfaitement exécutés. Quand Skalgann frappa, il était en l'air, face à Baldir qui regardait le toit d'où il avait décollé. Comme il s'y attendait, ses griffes rencontrèrent un visage dur comme de la roche, et il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de sentir la peau se déchirer. Alors qu'il retombait, il enroula ses jambes autour du bassin de Baldir et, ayant planté ses griffes dans les épaules déformées, il mordit sauvagement le cou. Il était si rapide que sa proie n'avait toujours pas réagi et fixait encore l'endroit où il s'était trouvé l'instant d'avant. Le sang qui coula dans sa gorge était salé et tiède. Il le savoura avant de mordre à nouveau. Le bossu était à sa merci.

— *Tue-le vite, ne perds pas de temps*, lui conseilla Énoir d'une voix plaintive.

— Il est mort, triompha Skalgann.

Mais au lieu d'arracher la jugulaire avec ses dents, il referma ses mâchoires sur le tranchant d'une lame et fut frappé de toutes parts. Il ne comprit pas immédiatement ce qui se passait, c'était trop soudain, comme d'être attaqué par toute une armée de dagues. Il n'y avait pas un seul centimètre carré de son corps qui ne fût transpercé, tailladé, découpé. Il essaya d'échapper à l'essaim d'assaillants en attaquant, mais ses doigts furent tranchés, il tenta d'esquiver les coups et de se frayer un chemin à travers le métal, mais ses jambes refusèrent de lui obéir, ligaments et muscles ayant été découpés. Protégé par la magie du petit sorcier gris, il ne ressentait pas la douleur et c'est peut-être ça qui entraîna sa conscience vers la folie, cette impression de ne plus exister vraiment et de n'avoir comme refuge que cette moitié-là.

— À l'aide, appela-t-il une dernière fois avant que l'animal en lui ne dévore son héritage humain et qu'il se mette à hurler à la mort.

Puis ses cordes vocales furent tranchées et il n'y eut plus qu'un étrange silence qui ressemblait fort à la fin.

D'une pression de l'index, Énoir augmenta le débit de poudre et falsifia les données vitales de Skalgann pour le maintenir en vie la fraction de seconde nécessaire au rétablissement et à la modification des sortilèges dont il avait truffé le métabolisme du mi-loup. La réaction du bossu avait été d'une brutalité inouïe.

À travers les sens de Skalgann, Énoir entendait les milliers de lames siffler dans l'air et s'entrechoquer, il sentait leurs tranchants arracher sa fourrure, perforer ses yeux, griffer ses babines, ses crocs, les pointes aiguës mitraillaient son poitrail, ses membres, son sexe, son dos de plus en plus profondément. La tempête d'acier levée par Baldir avait emprisonné le Logrann et l'emportait toujours plus haut dans un ciel qui avait pris des reflets métalliques et sanglants. Mais le plus effrayant n'était pas à l'extérieur mais à l'intérieur ; la détresse de Skalgann, dont l'esprit avait commencé à régresser devant cette

violence si soudaine, menaçait de contaminer les pensées d'Énoir. Lui aussi avait peur.

— *Sh'Arann, reprends-toi, le supplia le petit sorcier. Libère-toi.*

Il pensa un instant prendre le contrôle du Logrann blanc mais renonça, son sac de poudres n'était pas sans fond et il doutait de pouvoir vaincre Baldir avec le simple corps de Skalgann. Tout au plus pouvait-il tenter d'épuiser ses improbables réserves de sang, mais il craignait également que le mage bossu ne trouve le moyen de le toucher à travers le Logrann. Il allait devoir l'abandonner. Et avertir les Matgens que leur ennemi arrivait.

S'il avait pu sursauter, il l'aurait fait quand la pensée enjouée de Baldir surgit au milieu du bouillon informe de celles de Skalgann.

— *Où es-tu, sorcier ? Qui es-tu ?*

Énoir fut tenté de répondre mais préféra couper les derniers ponts qui l'unissaient à Skalgann.

Son retour dans sa carcasse fripée aux vieux os fatigués fut le plus pénible qu'il ait connu. Là, au milieu de cette tranquille clairière de fougères, sous la lumière chaleureuse de Camerune, il se trouva sale. Par habitude, il chercha Sri dans le ciel mais la terre des morts n'était plus visible en ce début de journée. Une larme roula de son œil jauni par les ans et fit trembler ses moustaches. Une autre suivit.

— *Adieu compère, je suis désolé, murmura-t-il d'une voix étranglée.*

Il renifla puis regarda dans la direction des Matgens. Il devait les prévenir que la bataille ne se jouerait plus à Arabesque mais ici, au cœur de la forêt. Pleurant et s'appuyant sur son fidèle bâton rouillé, il s'avança vers les grandes créatures réunies en cercle entre les hautes pierres blanches. Il lui sembla que si leurs danses étaient toujours aussi pataudes, leurs chants résonnaient avec plus de force à travers la forêt. La sensation de saleté s'accrut à mesure qu'il se rapprochait de la source fumante. La sueur se mêla à ses larmes.

— *Skalgann est... mort. Il s'arrêta à l'ombre des chênes-lièges, à côté d'un des rochers nés de la terre en même temps que la source. La chaleur était épuisante. Baldir arrive, nous devons nous préparer à l'affronter.*

Il n'aurait su dire si le Matgen qui se tourna vers lui était le même avec qui il avait parlé moins d'une heure plus tôt tant ils étaient semblables. Les deux points d'or le fixèrent quelques secondes avec attention avant qu'il ne réponde.

— *La forêt l'arrêtera, affirma avec conviction l'homme-ours.*

— *Il est puissant, même plus que je ne l'imaginai. Je ne suis pas certain qu'il soit utile de l'affronter.*

— *La magie de la Source ne craint aucun homme.*

— *Celui-là s'est acharné à ne plus l'être.*

— *Si tu as peur, petite chose, trouve-toi un trou et disparais.*

— *J'ai peur, mais je suis trop vieux pour courir. Je lutterai donc avec vous.*

— *Ce ne sera pas nécessaire. Nous n'aimons pas ta sorcellerie et seul l'esprit de Grond nous a conduits à te tolérer. Le Matgen se dandina sur ses membres arrière et remua ses petites oreilles rondes au sommet de son énorme crâne. Le Sh'Arann a cru en toi et il s'est égaré. Maintenant, tu dis qu'il est mort, et tu oses m'offrir ton aide ?*

— *L'esprit de Grond...*

— *Ne blasphème pas si près de la Source.*

Énoir remarqua que les Matgens avaient cessé de danser et de chanter, et l'observaient. Instinctivement, il recula devant ces masses de près de trois mètres de haut

dont les gueules bâillaient bien trop largement à son goût. Pour eux, il avait trahi en revenant ici au lieu de mourir aux côtés de Skalgann. Peut-être avaient-ils raison, après tout.

— Je ne vous gênerai pas, affirma-t-il.

Il y eut un flottement, quelques têtes pivotèrent sur les épaules dépourvues de cou, et un conciliabule débuta entre eux. Les voix graves retentirent l'une après l'autre dans le silence des bois jusqu'à ce que le Matgen s'adresse de nouveau à Énoïr dans la langue des Mille Couronnes.

— Nous t'acceptons à nos côtés.

— Merci, dit-il surpris par cet accord aussi rapide.

Il fut encore plus surpris par la demande qui suivit.

— Nous aimerions que tu nous protèges comme tu l'as fait pour le Sh'Arann Skalgann. Le ton du Matgen était difficilement déchiffrable mais Énoïr crut y déceler un certain mécontentement.

— Je...

— L'esprit de Grond insiste pour que tu te joignes à nous.

Énoïr acquiesça de sa petite tête. Il doutait que Baldir puisse être vaincu, mais cette fois-ci, il savait que lui ne s'enfuirait pas.

ooOoo

La promenade à travers la campagne était délassante et calmait les éruptions brutales de son esprit. Ou était-ce la fatigue qui le frappait enfin et lui permettait d'accepter plus facilement la musique effrayante de son cœur au galop et l'étourdissante sensation de pouvoir ? Le vent frais qui passait comme un baume sur ses pensées, la vision apaisante de la mosaïque brune et or des champs, cette sérénité presque miraculeuse alors que la guerre braillait ses chants barbares dans son dos y étaient aussi pour beaucoup. Même les odeurs chaudes de l'été étaient ici assez fortes pour s'imposer sur celle, douceâtre et omniprésente, du sang.

D'une torsion, Baldir se retourna pour contempler au loin Arabesque, mais le terrain avait déjà masqué la cité. Il voyait clairement le sillage sanglant dans les champs de blé et les ruines du hameau sur lequel il était passé. Sur la crête de la colline qu'il avait laissée derrière lui, apparaissaient les premières silhouettes éclaboussées de soleil de ses poursuivants. Pour un peu, il aurait applaudi quand les Zeriz fondirent sur eux et virevoltèrent d'un Logrann à l'autre. Il fallut une poignée de secondes pour qu'ils viennent à bout de la petite bande qui s'était lancée à ses trousses. D'après les hurlements, il y en avait d'autres mais les mi-bêtes arriveraient trop tard.

Sans ralentir son allure, il fit à nouveau face à la lisière sombre de la forêt. Les taillis et la frondaison paraissaient aussi épais que menaçants. Les artères s'allongèrent et lui firent prendre de la hauteur. Il était à présent à plus de trente mètres du sol et capable d'embrasser d'un regard la forêt aux verts scintillants sous l'œil de Camerune. À cette altitude, le vent était plus fort. Un détail dans la façon dont l'air se troublait au-dessus d'un bouquet d'arbres, au nord, attira son regard. C'était sans doute ce qu'il cherchait. Les Zeriz partis en reconnaissance avaient mentionné une source de chaleur anormale près d'une petite clairière.

Baldir se demanda qui pouvait être ce sorcier dont il avait détecté la présence en

combattant le Logrann blanc. Il avait tant d'ennemis à présent. Il écarta les bras et s'éloigna encore du sol. Il avait envie de pleurer, de rire, de hurler sa rage, son ivresse, sa solitude, il désirait se recroqueviller dans un fossé pour échapper à ce pouvoir qui le rongerait, se suicider et tout oublier, il voulait aussi bouffer le monde à s'en péter le cerveau, massacrer un à un tous ceux qui se dresseraient entre lui et... Quoi ? Le souvenir confus de l'esprit endormi des géants lui revint. Il devait les convoquer pour qu'ils brisent la Table. Il inspira une longue goulée d'air frais et regarda en direction de la forêt. Une simple parcelle de terre le séparait encore des premiers arbres. Il ralentit au moment d'aborder le mur végétal. Ses membres avant cherchèrent à tâtons des appuis stables dans les taillis denses puis, les ayant trouvés, les suivants poussèrent et tirèrent sa masse grotesque au-dessus des chênes. L'effet de roulement et le feuillage qui chatouillait les nerfs à vif greffés sur ses pattes lui procurèrent une sensation agréable.

La progression était lente et pénible, il trébuchait souvent, ses membres s'emmêlaient dans les racines tortueuses ou butaient sur les troncs rugueux. De son poste d'observation, telle une vigie, il ne voyait que la voûte verte et impénétrable autour de lui, et sous lui, la tache sanglante de son corps informe qui pesait sur le faite des chênes-lièges. Il avança ainsi par à-coups, chutant à maintes reprises, les branches déchirant les poches et libérant des flots de veines et d'artères, arrosant de sang les sous-bois, jusqu'à ce qu'il comprenne que, subtilement, la forêt le retardait. Il éclata de rire. Les Matgens savaient qu'il arrivait – le sorcier sûrement – et essayaient de gagner du temps. D'un coup d'œil, il évalua à deux kilomètres la distance qu'il lui restait à parcourir. Lui aussi pouvait être subtil. Avec démesure.

— Vous allez rôtir, les oursons, murmura-t-il méchamment.

Obéissant à sa volonté, son sang se mit à suinter par tous les pores et défauts de sa peau et s'enflamma. La végétation était sèche et s'embrasa immédiatement au contact du feu. Alors que les premières fumées blanches montaient, il y eut comme un grondement, et un frémissement se répandit sur toute la canopée.

Toutefois, les racines, les ronces, les fougères, les branchages ne brûlaient pas assez vite et entravaient toujours sa progression. Il ne les voyait pas mais il les sentait s'enrouler autour de ses pattes avant de brûler.

— Vous résistez, les oursons ? cria-t-il en direction du nord. Mais ce n'est rien encore, mes gaillards ! J'ai de quoi faire cramer votre salope de Shadrya !

Riant et se parlant à lui-même, Baldir puisa joyeusement dans ses réserves de sang pour alimenter la peau de feu dont il s'était recouvert. Entièrement immolé, il ne voyait ni n'entendait plus rien, mais continuait à faire grimper la température. Il ne s'arrêta que lorsque ses pattes ne rencontrèrent plus aucune résistance et qu'il put avancer librement. Aveuglé par les flammes sur son visage, il se constitua un heaume de verre hermétique et découvrit la forêt tout autour de lui qui brûlait. L'incendie était spectaculaire et progressait rapidement, mais moins que ce monstrueux insecte incandescent qu'il était devenu.

Maintenant, c'était lui que la forêt craignait, c'était elle qui gémissait son mécontentement. Il aimait la manière dont son feuillage se mettait à crépiter et à rougeoyer comme la braise à son approche, il aimait voir le tapis de feuilles se gondoler et se boursouffler en émettant des centaines de petits pets bruyants et surtout, il aimait quand le tout noircissait et se volatilisait en une pluie de cendres, ne laissant que la terre nue et craquelée en dessous. Grisé par cette puissance dévastatrice, Baldir courait, porté

par une centaine de pattes difformes, il courait, heureux comme un enfant vers son premier feu d'artifice.

La pensée commune des Matgens était dense et tapageuse à présent qu'ils visualisaient l'insecte de flammes que semblait monter Baldir. Ils n'avaient pas peur et ne paniquaient pas mais le bourdonnement brouillon de leurs pensées était dû à leur incompréhension face au pouvoir du sorcier.

— *Réunissons-nous.*

— *Protège nos corps, sorcier. Nous protégerons ton esprit.*

— *Nous ne sommes pas invincibles, la Source l'est.*

— *Elle est la naissance d'Ern.*

— *Commençons.*

— *Que nos cœurs chevauchent ensemble.*

Énoir s'était tranquillement adossé à une pierre blanche tandis que son esprit flottait parmi les leurs. S'il était décidé à se battre jusqu'au bout, la mort de Skalgann l'avait tout de même affecté plus qu'il ne le pensait et maintenant, il regrettait amèrement de ne pas l'avoir suivi.

D'après ce qu'il déduisait de leurs pensées, les Matgens comptaient attaquer le bossu avant qu'il ne soit sur eux, c'est-à-dire dans moins d'une minute. Les paupières d'Énoir se soulevèrent et il contempla le cercle immobile des hommes-ours. Leurs yeux s'étaient éteints, et leurs grosses têtes reposaient sur leur poitrail à la fourrure détrempée. Ils avaient abandonné leurs bâtons et semblaient dormir. À leurs pieds, l'eau avait commencé à tourner de plus en plus vite, formant un siphon d'où s'échappaient des parfums iodés qui irritaient la gorge. Une brise océane se leva et agita les branches des vieux chênes. Énoir abandonna la forêt et se joignit de nouveau à l'esprit commun des Matgens. Leurs pensées s'étaient concentrées en une seule et semblaient vouloir s'échapper de leurs corps pour en former un nouveau. Les doigts du petit sorcier gris libérèrent l'afflux de poudre et ses lèvres s'agitèrent. Avec dextérité, il commença à protéger leurs corps et le sien de sortilèges basiques. Une sensation liquide lui fit reprendre contact avec le monde matériel. Ahuri, il découvrit qu'il était complètement immergé dans ce qui ressemblait à une colonne d'eau géante.

— *Ne t'inquiète pas.*

— *Tu seras avec nous.*

— *Veille sur nos enveloppes de chair.*

— *Il est là.*

Obéissant, Énoir battit en retraite dans son esprit et ancra ses pensées dans les corps des Matgens qui n'étaient plus que des coquilles vides flottant avec lui dans les eaux claires de la Source.

La colonne d'eau se dressa d'un coup dans le ciel, tel un fleuve pris de folie, et sa masse aqueuse resta à osciller un court laps de temps au-dessus de la forêt avant de plonger vers Baldir avec la vivacité d'une crue de printemps. Elle était plus haute que toutes les tours, aussi large qu'une muraille et sa gueule frangée d'écume était un gouffre ouvert prêt à l'avaler. Un instant, Baldir crut sa fin arrivée, puis il se ressaisit et, pillant le sang dans sa chair, s'enveloppa d'un manteau de fer en fusion et étira sa masse jusqu'à lui donner une forme serpentine. Il l'arma de toute sa haine, de toute son intelligence et

de toute sa folie, prenant le risque de germer à la surface de la croûte de magma pour voir par ses propres yeux.

Il s'élança vers son ennemi avec un temps de retard. La créature des Matgens brisa son élan d'un coup de gueule et ils roulèrent l'un sur l'autre, leurs anneaux liquides ou visqueux sifflant et s'enchevêtrant dans une lutte sans merci. Tornade d'eau et de feu enveloppée de fumée, ils noyaient et brûlaient la forêt sous eux dans un fracas d'apocalypse. Les arbres étaient déracinés par leur folle mêlée, projetés dans les airs, la terre se fissurait à chacune de leurs convulsions, la végétation s'enflammait au contact de la lave incandescente ou était balayée par les murs torrentiels d'eau, les rochers claquaient en se fendant puis explosaient, arrosant le ciel de leurs fragments. La vie, force dérisoire face aux éléments déchaînés, s'éteignait où qu'elle soit : dans un terrier ou dans un nid, il n'y avait aucune échappatoire, et nul vainqueur.

Combien de temps passa avant que Baldir ne prenne conscience de l'imbécillité de sa réaction ? Quelques secondes, quelques minutes, une heure ? Il l'ignorait mais ce qu'il comprenait à présent, c'est que son orgueil, renforcé par l'ivresse du sang, l'avait poussé à commettre une erreur en se mesurant de front à l'antique magie des Matgens, héritage de l'Immortelle Shadrya Fêl. Leur pouvoir paraissait inépuisable tandis que le sien faiblissait à vue d'œil ; il découvrit avec stupeur qu'il avait déjà consommé près de la moitié de ses réserves de sang.

Mais il refusait de mourir.

D'un mouvement gigantesque de sa volonté, il abandonna sa mue de lave et oignit la surface de ce qui subsistait de son corps d'une graisse électrique avant de s'enfoncer dans le mur liquide telle une anguille.

— *La Source triomphe du sang.*

— *Sa sagesse est grande.*

— *Remplissons ses poumons d'eau.*

— *Il est à notre merci.*

Contrairement aux Matgens dont l'esprit commun se gargarisait déjà d'avoir battu le sorcier bossu, Énoir sut immédiatement ce que complotait Baldir. Ballotté au gré des courants qui animaient l'élémentaire d'eau, il pianota frénétiquement sur les tubes à poudres tout en formulant les mots carnéens appropriés et modifia la structure des sortilèges qui les protégeaient lui et les Matgens. Était-ce ses doigts arthritiques qui ne furent pas assez rapides ou sa langue assez vive ? Ou plus simplement était-ce son adversaire qui était plus fort, il ne le sut jamais. Quand le premier esprit matgen grilla, il ne put s'empêcher d'ouvrir les yeux et découvrit les arcs électriques qui déchiraient la masse aqueuse et unissaient un à un les corps des mi-ours. Et le sien. L'électricité fouetta son organisme et arrêta son cœur.

Alors que sa chair grésillait et ses muscles se déchiraient en se tendant, il parvint à mettre à temps son esprit à l'abri de la douleur. Le répit serait bref, il le savait. Il était mort mais ses capacités mentales accélérées par sa magie travaillaient à faire durer le dernier instant de sa longue existence. Lui qui avait toujours refusé la magie du sang céda finalement et usa sa dernière goutte pour prolonger cet ultime instant. Il imagina qu'il pleurerait, et des souvenirs depuis longtemps enfouis affluèrent, tant de souvenirs, alors que la vie lui avait paru si courte. Les souvenirs d'une lumière aveuglante, d'un abri chaud au creux du ventre de sa mère qu'il tétait avec ses frères et sœurs, ceux de son autre mère qui le berçait, ses courses dans les champs, sa fugue pour Osseroth, sa patte qu'il avait dû

ronger pour se libérer, ses premiers pas dans l'école de magie, sa rencontre avec Menolphus, son amour secret, ses combats pour garder le contrôle de la meute, ses deux existences qui ne firent plus qu'une quand le vent lunaire souffla sur les Mille Couronnes, la Grande Chasse et son arrivée dans les égouts de Pragrald, sa rencontre avec Deïal.

— *Deïal*, l'interrogea une voix qui s'était faufilée dans ce dernier moment de vie. *C'est ton nom sorcier ?*

— *Non, celui de ton bourreau*, ne put s'empêcher de répondre Énoïr.

— *Lui ?*

Énoïr vit de la surprise dans les pensées de Baldir.

— *Ainsi, tu le connais*, formula-t-il alors que son esprit n'était plus qu'étincelles.

— *Nous nous sommes rencontrés*, lui fit comprendre le bossu.

— *J'étais le disciple de Menolphus et j'étais à ses côtés la nuit où Oboss a volé son corps. Il fera la même chose avec toi.* Énoïr sentit sa pensée s'effiloche. Il devait gagner du temps, de manière à ce que Deïal soit averti. Avec ses dernières forces, il projeta vers Baldir les images mourantes de son lointain passé, s'en servant comme leurre pour le distraire et se connecter à la perle donnée à son bras droit Giled. *Vois, je ne te mens pas.*

Puis, malgré tous ses efforts, il cessa complètement d'exister dans Ern.

Baldir se releva péniblement et pataugea sur quelques pas dans la mélasse de cendres. Le relief du terrain dévasté par le combat qu'il avait mené contre les Matgens l'empêchait d'apercevoir la lisière de la forêt. Le sol bourbeux était noir et chaud. Sur sa droite, la terre crachait un geyser d'eau. Il avait l'impression de s'être réveillé après un long sommeil hanté par sa propre folie. De ce monstrueux ventre de sang qu'il s'était constitué, ne demeurait qu'une traîne misérable d'artères rattachée à sa bosse et qui ne devait contenir que quelques dizaines de litres de sang. Il avait épuisé toutes ses réserves pour électrocuter les Matgens. Ça avait été un joli feu d'artifice. Il rit mais le cœur n'y était pas. Tout était à refaire. Il tomba à genoux dans la boue et soupira. Les derniers événements lui revenaient clairement à présent : la nouvelle de la libération des Sadouraks, la horde qui occupait la ville inférieure et peut-être même le palais-forteresse, les géants qu'il devait réveiller et, plus troublant encore, ce Deïal dont il avait aperçu les traits dans l'esprit mourant du sorcier au corps de rat et qui ressemblait trait pour trait à cet homme qu'il avait rencontré sur les quais de Lianss, alors qu'il était encore sous la coupe de Tantrelou. Il bâilla. Il aurait bien fait un petit somme. Pour oublier. Mais le temps pressait. Il devait reconstituer ses réserves de sang au plus tôt et accomplir son destin. Il sursauta à peine quand un premier Zeriz se planta, tel un étendard d'or, dans la boue à quelques mètres de lui. Baldir leva un bras pour se protéger des éclaboussures quand les suivants frappèrent le sol autour de lui. Ils ne parlaient pas, ne bougeaient pas mais leur seule présence le revigora.

— Mes fidèles amis, nous sommes tout proches de la victoire. Il se leva et s'éleva de quelques centimètres au-dessus du sol noir. Il est temps de regagner Arabesque et de terminer ce pourquoi je me suis battu, je vais enfin savoir si je me suis trompé.

« Oboss a volé son corps », avait-il lu dans les pensées du sorcier-rat.

— On verra bien, et de toute façon, comme disait mon père : « Il n'y a pas de mort pire qu'une autre, la mort, c'est la mort, un point c'est tout ».

Il se força à sourire quand il prit de la hauteur et vit au-delà de la forêt et des champs la cité d'Arabesque qui semblait l'attendre.

Chapitre 13 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Turdylg, terre des Nördes.

Les ombres des ancêtres voués à Sanne sont de plus en plus nombreuses à semer la discorde entre les clans. Rares sont les chefs à résister à leurs chants séduisants et à écouter les jylfgs et leurs conseils de prudence. Les rumeurs d'une guerre dans les Mille Couronnes commencent à circuler dans les ports. Il y a aussi ces hommes de Pragrauld qui, dans chaque village, posent des questions à propos d'un humain chauve aux yeux gris qui reviendrait d'un voyage chez les Nains d'Osgur Mochur.

— Non ! hurla Deïal en découvrant les premières gouttes de sang perler sous l'oreille de Gundrild.

Le guerrier nörde ruait dans tous les sens pour se débarrasser de son agresseur invisible mais rien n'y faisait, il était prisonnier des illusions de Sakrajka ; le vrai Gundrild, que Volz était vraisemblablement en train d'égorger, était tombé, comme eux tous, inconscient sur le quai au moment où le voleur avait exhibé la gemme flamboyante. Dans le rêve, Pandrol, lui, ne bougeait pas et, le corps sans vie de Sable retenu contre sa poitrine, il pleurait des larmes dures comme des petits cailloux. Son visage cramoisi s'était fermé et paraissait presque aussi éteint que le soleil réfugié derrière l'horizon des murailles fermant le port. Le ciel était balaféré de larges bandes de pourpre et de violet. Sous l'influence du songe de Sakrajka, les quais paraissaient plus déserts encore, et le clapotis de l'eau contre les pilotis semblait lointain et irréel, l'air moins salin, comme si l'Immortel n'avait pas eu le goût d'habiller cette illusion de la même magnificence dont il avait fait preuve à Godondsor, comme si le seigneur de Meleter avait laissé Volz maître du joyau.

— Tu préfères peut-être que je te tue avant cet idiot, Sadourak ? Ou le Moen ? demanda la voix du voleur.

La course de la dague invisible s'arrêta alors que le filet vermillon qui partait de l'oreille gauche de Gundrild atteignait la jugulaire. Il saignait mais la blessure n'était pas mortelle, du moins ici, dans le rêve.

— C'est ton choix et non le mien, déclara calmement Deïal.

Il était assis et fixait un point haut dans le ciel qui clignotait doucement comme une étoile, sauf que dans la réalité, celle-ci n'existait pas.

— Montre-toi lâche, le défia une fois de plus Gundrild en cherchant partout autour de lui. MONTRE-TOI !

— Je suis là, fit la voix désincarnée de Volz dans le dos du guerrier blond.

C'était inutile, mais celui-ci se retourna et cogna du poing dans le vide. Le rire fou du voleur éclata autour d'eux.

— C'est la fin, la fin de tout, dans peu de temps, la Table sera brisée et les Immortels à nouveau libres de régner sur la Création, chanta fiévreusement Volz. Nous redeviendrons

les esclaves que nous n'aurions jamais dû cesser d'être, nous ramperons avec joie ou dans la crainte, nous subirons leur volonté. Soumettez-vous, il est encore temps, nous leur appartenons !

— Modredor ne laissera pas ses frères et sœurs s'en prendre à l'humanité, le coupa Pandrol. Et tu paieras pour la mort du gamin. Les dents de pierre du Moen grinçaient et lançaient des étincelles.

Le rire de Volz, amplifié par la magie de Sakrajka, créa des ondes dans l'air qui vinrent les frapper et les jeter tous à terre, à l'exception de Pandrol dont la masse pesante ne vacilla que très légèrement. En reprenant sa position assise, Deïal se demanda si c'était le manque d'imagination ou une contrainte quelconque qui poussait Sakrajka – ou Volz – à tenir compte de ce genre de détails réalistes.

— Où est-il ton Modredor ? Je ne le vois nulle part ! se moqua le voleur.

Pandrol poussa un cri net et bref, un cri qui disait toute son impuissance et auquel répondit le rire aigu de Volz. Gundrild s'agenouilla devant Deïal et l'attrapa fermement aux épaules.

— Toi seul peux nous sauver, dit-il d'un ton suppliant. Utilise ton pouvoir.

Deïal acquiesça et ferma les yeux. Il devait faire une nouvelle tentative.

— Non, Sadourak, fit méchamment Volz, je ne te laisserai pas faire.

Mais Deïal ne l'écoutait plus. Ses battements de cœur ralentirent, s'espacèrent, sa respiration devint légère et régulière à mesure qu'il entraît plus profondément dans la méditation. Il allait essayer une dernière fois de déchirer la trame du songe de Sakrajka. Il se remémorait cette sensation alors qu'il puisait dans l'énergie des Nördes devant Turdylg, cette impression que le monde du Sakt était vide, que les corps n'étaient que des coquilles abandonnées, ce sentiment de solitude qui s'était immédiatement dissipé quand il avait réintégré son enveloppe corporelle. Si les esprits étaient absents du monde du Sakt, où étaient-ils ? Le Saktar Mojin leur avait enseigné l'existence d'un lien entre le corps et l'esprit, et son importance : s'il venait à être coupé, alors l'esprit était perdu à jamais. Renvoyé vers le vide, avait précisé le maître des mystiques avec un temps de retard. Avait-il menti sur ce dernier point et existait-il un endroit immatériel, quelque chose comme un monde spirituel invisible qui serait le pendant de cette toile d'énergie qui sous-tendait l'univers physique ? Alors jaillirent d'un coin de sa mémoire les mots prononcés par Grond à propos d'Oboss : « L'esprit ne peut normalement vivre hors de son enveloppe corporelle très longtemps. Il est condamné à se perdre. » Mais où était le sien actuellement ? Il avait l'intuition que la solution était là, tout aussi proche que le couteau de Volz sûrement déjà posé sur sa gorge.

Sans s'affoler, il s'imposa d'ordonner le cheminement de ses pensées – « penser utile », disaient ses maîtres – et de calmer la tempête de questions qui le désorientait. Il prit une longue inspiration mentale. S'il considérait que le monde du Sakt n'englobait pas tout et qu'il admettait l'existence d'un espace où résidaient ce qu'il appelait les esprits, alors il devait accepter l'idée qu'à l'image de son pouvoir, d'autres avaient la faculté d'interagir directement avec le spirituel, comme Sakrajka par exemple. Le fait même qu'il puisse maintenir son état méditatif prouvait qu'il progressait et avait réussi à dresser une barrière entre l'illusion et son esprit. Oui, c'était ça, la vérité était peut-être là. Il se concentra pour ne pas la perdre. La magie de l'Immortel était localisée à la frontière des deux mondes, et ses illusions étaient des prisons. À chacune de ses tentatives, Deïal, au lieu, comme il l'avait cru, d'essayer de remonter le fil ténu supposé le conduire à son

corps, avait suivi une fausse route qui le menait à une autre illusion. Une dérivation sensorielle en quelque sorte. Un de ses maîtres prétendait qu'il n'y avait pas plus imbécile que celui qui mord son propre doigt et lui s'était mordu toute la main. Sakrajka avait trouvé le moyen de court-circuiter le pont entre les deux réalités.

Il sentit alors comme un picotement désagréable et un hurlement de rage fit voler en éclats sa sphère de méditation. Malgré lui, il rouvrit les yeux. Hors d'haleine et trempé de sueur, le géant blond, face à lui, le tenait toujours aux épaules et fixait intensément un point un peu en dessous de la ligne de son menton. Les narines dilatées, les yeux écarquillés d'horreur et le visage convulsé, Gundrild gémissait les dents serrées comme s'il avait été sur le point d'exploser. En sentant le liquide tiède couler en abondance sous son plastron de fourrure, Deïal sut ce que le guerrier voyait. Volz l'égorgeait. Le rire hystérique du voleur planait au-dessus d'eux tel un charognard mais il ne s'était toujours pas matérialisé dans le rêve.

— Sadourak, je prends un immense pied à te découper, murmura Volz à son oreille en ponctuant sa phrase de petits cris de plaisir. Le métal froid fendit plus profondément la chair de Deïal. Mais ne t'inquiète pas, je ne suis pas chien, je veux bien que tu dises un petit mot avant de crever. Alors quelles seront tes dernières paroles ?

— Je ne suis pas encore mort, affirma Deïal. Étrangement, il n'avait pas peur. Il regarda Pandrol qui s'était laissé tomber entre deux cadavres et serrait toujours Sable dans ses bras, puis il sourit à Gundrild. Nous ne sommes pas encore morts, mes amis.

— Égorgé ! annonça soudain avec jubilation la voix de Volz tandis que Deïal était saisi de vertige.

Un flot de sang chaud mouilla à nouveau sa poitrine. Il adressa une prière à l'Innomé. Peut-être avait-il été trop confiant.

— Non, je plaisante, Sadourak, je t'ai juste tranché un bout d'épaule, ricana Volz. Mais, maintenant, je te tue. Promis.

— Pourquoi Volz ? demanda simplement Deïal.

Mais il n'obtint aucune réponse.

ooOoo

Lokar loua une fois de plus son instinct qui l'avait gardé de rentrer en contact avec son vieux compère Volz lorsque, la veille, celui-ci était arrivé à Turdylg avec son drôle d'ours mécanique et son cortège d'ombres sifflantes. C'est qu'il avait changé, le Volz, ce n'était plus la joyeuse teigne blagueuse qui vous menait jusqu'à l'aube de bière en bière en vous débitant un lot ininterrompu d'âneries.

Courbé en deux, l'athlétique Lokar se déplaça lentement jusqu'à la tête de cheval au bout du toit de chaume pour se mettre à bonne portée. Il ne savait rien de la magie de la pierre qui avait plongé les étrangers dans un sommeil catatonique et n'osait pas trop s'approcher de peur d'y succomber lui aussi. La corde de son grand arc en acier était tendue et il avait encoché une flèche. À l'exception de l'équipage nörde coincé à l'extrémité du ponton et des gardes postés sur les murailles, les habitants s'étaient calfeutrés chez eux et attendaient. Lokar ne les jugeait pas : par deux fois, leur ville avait été marquée par le feu sadourak – la première lors de l'assassinat improbable du chevalier de l'ordre Gris en poste à Turdylg et la seconde, une moitié d'heure plus tôt, quand les étrangers avaient attaqué. Par deux fois, il leur en avait coûté de perdre plus d'une

centaine des leurs et d'assister au ravage d'une partie de leur cité. Ils n'étaient pas lâches, ils ne pouvaient tout simplement pas lutter contre ces pouvoirs qui les dépassaient. Lokar en savait quelque chose, il s'était aussi trouvé à Pragraid la nuit où la ville avait été dévastée par le feu sacré des chevaliers de la Forteresse Grise, et il n'en avait réchappé que de justesse. Trois fois. Il avait vu le feu sadourak à l'œuvre, trois fois.

Il rejeta les images du cratère béant au milieu de la cité des Sources ainsi que celles des corps et bâtiments fondus à l'entrée de la ville nörde, et s'efforçant de ne pas trembler et de respirer calmement, il continua à progresser vers l'extrémité du toit tout en se demandant intérieurement pourquoi il mettait sa fidélité au-dessus de sa précieuse vie. Les mauvaises langues de la guilde prétendaient que maître Énoir ensorcelait chaque nouvelle recrue et qu'elles lui restaient loyales pour cette bonne et unique raison.

Il pourrait désormais leur affirmer le contraire, pensa-t-il en observant son ancien compagnon. Volz était assis sur ses talons au milieu des Nördes et des étrangers, morts ou endormis. À deux pas de lui, reposait le jeune garçon à qui il avait tranché la gorge quelques minutes plus tôt. Le guerrier blond qui s'était effondré comme les autres quand le voleur avait sorti le rubis flamboyant avait lui aussi été victime de la dague de Volz, mais superficiellement, et il survivrait. Le plus impressionnant des étrangers était sans conteste le non humain qui avait tout d'une montagne ambulante affublée d'une robe de cuivre et d'une coiffe farfelue en argent. Il devait bien mesurer plus de deux mètres, en hauteur comme en largeur, estima Lokar. Mais l'homme qu'il cherchait, c'était celui avec lequel jouait Volz. Le voleur avait coincé la tête de son captif entre ses cuisses et promenait le tranchant de sa dague sur le cou exposé en chuchotant à la manière des amoureux, ne s'arrêtant que pour éclater d'un rire de forcené. La description qu'on lui avait faite de Deïal – chauve et défiguré par de nombreuses cicatrices – différait de celle de cet homme au visage de nouveau né et dont les cheveux étaient noirs et drus. Pourtant il restait persuadé qu'il s'agissait de lui. Ce qui n'était pas sans poser problème, car, à voir comment Volz se poulérait les lèvres et s'agitait à chaque passage des ombres, son prisonnier n'en avait plus pour longtemps. Lokar devait agir vite avant qu'il ne perde plus qu'un bout d'épaule. Sans se précipiter, il se leva et banda le grand arc en fer. Une des ombres siffla désespérément pour alerter Volz qui venait de planter la pointe de sa dague sous le menton de Deïal, mais c'était beaucoup trop tard. Le trait fila si rapidement que Lokar le vit à peine pénétrer dans la bouche de son ancien comparse et lui ressortir par la nuque. Le poison qui enduisait la pointe de la flèche pouvait terrasser un gant d'âge adulte en moins d'une seconde, mais Volz trouva encore la force de se relever et de regarder dans sa direction. Lokar le vit articuler son nom avec étonnement.

— Cornemerde, jura-t-il en ajustant son second tir.

Il expira et expédia la flèche qui alla se fichir profondément dans la maigre poitrine de Volz. Sous l'impact, le voleur recula d'un pas mais resta debout.

— Non, protesta Lokar quand il le vit attraper l'oreille de Deïal à pleines mains.

D'un geste brusque, Volz, qui l'avait soulevé au niveau de la taille, le poignarda à la gorge en poussant une sorte de glapissement. Une fois, deux fois. Le sang bouillonna. Lokar visa la main qui tenait la dague mais sa troisième flèche manqua son but. C'était inutile, il avait échoué, personne ne pouvait survivre à de telles blessures. Après un dernier regard à Volz, hilare et fou, qui continuait sa boucherie, il battit en retraite.

Deïal n'avait pas cherché à savoir pourquoi il était encore en vie et pourquoi Volz

s'était tu. Et contrairement à ses tentatives précédentes pour se libérer, il ne s'était pas acharné à suivre le fil qui le reliait à son corps mais avait usé de toute sa volonté pour le détruire. Il n'avait même pas pris la peine de fermer les yeux.

Il ne s'était pas attendu non plus à ce que ce soit aussi facile et, quand il avait réussi à réintégrer la réalité, ce qui l'avait désorienté n'avait pas été de réinvestir cette chair qui était la sienne mais de constater qu'elle était mourante. Un voile laiteux flottait devant ses yeux et sa bouche était pleine de son sang. Il s'étouffait. Volz agrippait sa tête d'une main ferme et, riant, crachant et toussant à la fois, le frappait au cou avec sa dague. Le visage squelettique du voleur était d'une pâleur extrême et ses yeux révulsés. Une flèche était plantée juste au-dessus de son sternum et il vomissait du sang entre deux éclats de rire. Seules les ombres de Sanne le maintenaient encore en vie.

Deïal n'éprouvait aucune douleur, juste une profonde fatigue qui l'emportait. Malgré l'engourdissement séduisant qui gagnait ses sens, il trouva la force de rouler dans le monde du Sakt. Cette seconde transition fut aussi saisissante qu'un plongeon dans l'eau glacée après un bain de vapeur. La Création se recomposa sous son troisième œil en une toile plus vaste et mouvante, éclatante des couleurs vivantes qui la parcouraient et des mouvements fluides du Sakt qui l'organisait. Il éprouva un bonheur clair et simple à se retrouver là, et, revigoré, secoua sa conscience comme pour s'ébrouer. Son esprit s'affranchit des limites confuses de son corps et prit de l'ampleur. Il se souvenait de cette grisante sensation quand sa pensée s'était répandue dans la Création fragmentée lors de son combat contre le Golem et il se rappelait aussi parfaitement la peur qu'il avait éprouvée en perdant le contact avec son moi physique. Cette fois-ci, il arrima sa volonté à la trame bigarrée des formes emmêlées de son corps et de celui de Volz ; les ombres s'étaient ancrées plus profondément dans la structure éclatée du voleur et, telle une lèpre rampante, semblaient l'avoir contaminé. Deïal observa avec fascination les éclairs éblouissants de la dague déchirer l'harmonieux arrangement de sa gorge. La lame du voleur avait creusé un trou par lequel les nappes vives de son sang s'échappaient et se glissaient entre les différentes couches d'air. Un instant, il se laissa aller à la contemplation de son agonie avant de réagir quand son cœur s'écroula sur lui-même et prit des teintes plus sombres à mesure que les chaînes de Sakt se défaisaient et se refaisaient. Il devait agir. Mais, alors qu'il s'apprêtait à arracher l'énergie qui sous-tendait Volz, le marteau Agyamar se rappela à lui par une série de mouvements infimes dans la trame du Sakt. Déconcerté, Deïal s'arrêta. Comment avait-il pu l'oublier ? D'un bond rapide de sa pensée, il prit de l'envergure et localisa la relique. Le Marteau façonné par les Moens dans le fragment d'Ankerit qu'avait volé Oboss reposait au milieu des lignes épaisses du navire. Merveille vibrante de couleurs dont le Sakt était quasiment absent, l'arme paraissait tourbillonner sur elle-même et donnait l'illusion d'aspirer son environnement immédiat. « La pierre-symbole est la Création. » À nouveau, les mots appris dans la Forteresse Grise lui revinrent en mémoire, mais cette fois-ci, ils prirent tout leur sens quand il perçut fugitivement l'infinité de ramifications qui s'enroulaient autour d'Agyamar, avant de s'éparpiller et se perdre dans le paysage fragmenté du monde du Sakt. La Pierre Orpheline était un nœud auquel était connectée toute la Création. Chaque élément, de l'astre le plus lointain au brin d'herbe le plus insignifiant, était ainsi relié au Marteau. Les propriétés de l'Ankerit faisaient de la relique des Moens le centre du monde. Ou au moins l'un des deux centres du monde, se reprit-il, car ce n'était qu'un fragment de la pierre-symbole qu'il avait devant lui ; la Table des Immortels avait été

sculptée dans le morceau principal. Ce qui ne changeait rien à son problème : Deïal était trop proche pour pouvoir espérer manipuler le Sakt sans interférer avec l'ensemble tentaculaire de la Création. Il risquait même de la détruire, réalisa-t-il soudain.

L'idée le brûla.

Il s'éloigna du Marteau d'un mouvement brutal de sa volonté. Mais avait-il le choix ? Les ondes de son dernier battement de cœur s'étaient résorbées et son cerveau privé d'oxygène ressemblait à une fleur fanée ! Après une infime hésitation, il pilla l'énergie de Volz, celle des ombres et du joyau et entreprit de réparer son organisme et de diffuser la vie dans celui de Sable. Les mécanismes de son pouvoir étaient instinctifs, c'était comme de respirer, il ignorait comment il s'y prenait, mais c'était de plus en plus facile de créer. Seulement, comme il le craignait, il était trop proche de la Pierre Orpheline. Impuissant, il regarda la vibration relayée par le Marteau qui se répandait comme un feu de paille à travers le monde du Sakt. Refusant lâchement de voir les dommages qu'il avait causés, il rebascula dans la réalité de ses cinq sens.

Il était allongé sur la terre battue du port et, la bouche grande ouverte, aspirait de longues goulées d'oxygène, les yeux envahis par la vision d'un éclair blanc en suspension dans le ciel crépusculaire. Il y en avait d'autres plus petits à des altitudes diverses qui se rétractaient. Il se mit sur les coudes et regarda ses compagnons. Sur sa droite, Pandrol, qui n'avait peut-être pas encore réalisé qu'il était sorti du rêve, peinait à se redresser tout en cherchant des yeux Sable qu'il pensait tenir une seconde plus tôt entre ses bras. Assis et lui tournant le dos, Gundrild paraissait absorbé par les gesticulations dramatiques d'un des marins nördes qui, à mi-chemin sur le ponton, essayait en vain d'éteindre le feu blanc qui lui dévorait les jambes. Étonnamment, il ne criait pas vraiment, se contentant d'émettre des grognements poussifs sous le regard pétrifié du reste de l'équipage.

Et quel que soit l'endroit où les yeux de Deïal se posaient, les signes du dérèglement dont il était responsable exhibaient leur réalité douloureuse. Des images défilaient devant lui, hideuses et frémissantes comme ce cheval qui ruait en hennissant pour se débarrasser du Sakt qui lui rongeaient l'arrière-train, ou cette femme qui appelait à l'aide et tenait une tête grésillante. Où qu'il se tournât, il ne pouvait échapper au décor brisé des maisons aux flancs dégonflés et aux toits ouverts, de cette terre éructante, de ces eaux effervescentes qui rongeaient la coque d'un knarr. L'air était imprégné de l'odeur familière et électrique du Sakt, et partout, ses étincelles avides et persiflantes accompagnaient les lamentations, les cris et l'incompréhension de ses victimes.

La scène lui rappela Pragrald et le cratère dévasté qu'il avait laissé derrière lui quelques mois plus tôt, sauf que cette fois, le spectacle auquel il assistait devait se répéter jusqu'aux confins de la Création. Deïal observa la mine hagarde des habitants sortis dans la rue et qui pour la plupart fixaient dans le soir naissant les lueurs blanches qui s'étaient mêlées aux étoiles précoces. Certains tombaient à genoux, d'autres se frappaient le visage ou la poitrine en appelant leurs ancêtres, beaucoup pleuraient.

— Sable, cria Pandrol. Sable ! Réveille-toi.

Deïal se tourna vers le Moen qui avait ramassé le corps flasque du jeune garçon et le secouait violemment entre ses larges mains rouges.

— Il est mort, regretta Gundrild. Le Nörde s'était porté à côté de Pandrol et avait attrapé l'énorme bras qui lui arrivait au niveau de la tête. Relâchez-le.

— Non, il est vivant, son sang est chaud et son cœur bat. C'est son esprit... La voix rocailleuse se cassa. Son esprit, répéta-t-il en serrant la frêle silhouette contre son

immense torse. Son esprit...

S'approchant, Deïal inspecta le cou de Sable. La peau était intacte et il ne demeurait aucune trace de la lame de Volz. Il leva les yeux vers Pandrol.

— Je l'ai...

— C'est trop tard, son esprit est parti, trancha tristement le Moen en le fixant de ses yeux argentés. Gundrild a raison, il est mort. Ton pouvoir ne peut pas tout.

— Son esprit est parti ? ânonna Deïal.

— Il est sur Sri, maintenant. Ça (Pandrol brandit Sable au-dessus de lui d'une seule main, comme s'il allait le jeter) n'est rien sans (il se tapa le front) ça.

Deïal aurait voulu répondre mais que pouvait-il dire ? Ils avaient raison. Il se remit debout et arrangea machinalement l'habit en peau d'ours confectionné par Gundrild comme si son allure avait une quelconque importance.

— Posez-le, Pandrol, nous lui rendrons hommage plus tard, proposa prudemment Gundrild. Nous devons partir avant que le clan de Folkn-Longue-Bouche ne se ressaisisse et nous considère comme les responsables de... (Le guerrier nörde fit un geste large de la main) de ce chaos. Et nous devons récupérer le Marteau.

— Le Marteau ? Pandrol sembla se reprendre. Oui, il faut chercher Agyamar.

Le Moen regarda le corps de Sable qu'il tenait dans sa poigne, hésita, puis le déposa doucement en travers de son épaule. Le jeune garçon paraissait endormi, trop peut-être. Ses traits étaient relâchés et bras et jambes pendaient de chaque côté de la robe de cuivre de Pandrol.

— Vous êtes Deïal ? demanda une voix derrière lui.

Il se retourna et vit un guerrier nörde au visage coincé entre une barbe poivre et sel bien fournie, une implantation de cheveux basse sur le front et des sourcils qui lui faisaient comme une seconde moustache au-dessus des yeux. Il était grand et bien découpé, et tenait un long arc en acier dans sa main droite. Il était vêtu d'une tunique ample serrée à la taille par une ceinture large et cloutée, typique des guerriers nördes, et s'était chaussé de bottes en cuir souple. Des plumes noires ornaient le pourtour de son carquois en peau qu'il avait passé en bandoulière. Il n'avait pas le gabarit de Gundrild mais son physique supportait sans mal la comparaison. Ils devaient avoir approximativement le même âge. La lueur soucieuse qu'il avait dans le regard, la manière qu'il avait de se tenir sur ses gardes et son accent un peu forcé laissèrent penser à Deïal qu'il n'était peut-être pas si Nörde que ça. De plus, il connaissait son nom.

— Je suis envoyé par celui que vous avez rencontré dans la cité des Sources, je suis là pour vous aider, continua-t-il comme Deïal l'étudiait.

— Et ton nom ? le questionna abruptement Gundrild qui était venu se poster devant lui. Le guerrier blond avait ramassé une longue hache au tranchant courbe et la tenait fermement.

— Lokar...

— Pourquoi quelqu'un qui vient de la cité des Sources est-il vêtu comme ceux de mon pays ?

— Il est avec nous, dit Deïal. C'est une de ses flèches qui a tué Volz. Il n'existe plus, ajouta-t-il quand il vit Gundrild chercher le corps du voleur parmi les cadavres.

— Je vais prendre Agyamar, tonna Pandrol après avoir grogné quelques mots déplaisants à propos du feu des Sadouraks.

— Énoïr..., commença Deïal alors que le pas lourd du Moen faisait craquer les

planches du ponton.

— Nous devrions embarquer sur un de ces knarrs encore intacts et quitter Turdylg avant que la population ne réagisse, l’interrompit Lokar.

Gundrild et Deïal regardèrent les habitants qui, sur les quais ou dans la rue principale, sortaient lentement de leur état d’hébétude. Le Sakt n’était plus visible nulle part et la nuit toute neuve avait commencé à maquiller de ses ombres les ravages du feu sacré. Mais restaient les cris de souffrance perçant le silence qui s’était abattu sur la ville, comme cette plainte aiguë et insupportable qui semblait provenir d’une maison au bout des quais.

— Comment allons-nous le manœuvrer ? s’inquiéta Deïal.

— Je pourrais faire naviguer un knarr seul s’il le fallait, répondit Gundrild d’une voix dure. Nous n’avons pas besoin de celui-là, c’est un voleur, comme Volz !

— Je suis de ton côté, répliqua Lokar après un soupir. Moi et tous ceux de la guilde de Pragrald. Volz nous a trahis en vous trahissant. Et je t’assure qu’une fois franchie la mer de Glace, tu seras heureux de pouvoir compter sur nous. Mais, encore une fois, ne traînons pas. Il indiqua d’un mouvement du menton des hommes et des femmes rassemblés devant la taverne, au coin de la rue centrale.

Un guerrier âgé semblait avoir pris les commandes de l’attroupement et, d’une voix qui portait, distribuait ses ordres tout en lorgnant de leur côté. Ses bras nus dévoilaient le tissage de ses muscles noueux et contredisaient les nombreuses rides sur son visage et son corps un peu voûté. Malgré la lumière déclinante et la dizaine de mètres qui les séparait de lui, Deïal crut discerner de la haine dans son regard.

Il rassemble les survivants, déduisit-il.

— Je ne pense pas qu’ils vous fassent peur, mais je trouve pour ma part qu’il y a eu assez de massacres pour aujourd’hui, continua Lokar.

— Oui, allons-y, prenons le large, acquiesça Deïal. Nous reprendrons cette discussion en mer. Pour le moment, trouvons un navire.

L’exclamation sonore de Pandrol qui ressemblait fort à un juron leur fit tourner la tête. La large silhouette du Moen, comme statufié sur le bord du ponton, fixait un mât qui dépassait des eaux du bassin. Le knarr que Volz avait projeté d’utiliser avait coulé avec le Marteau. Deïal nota plus loin une seconde embarcation dont seule la proue avait été endommagée.

— Le destin est contre nous, enragea Gundrild.

— Ce n’est qu’un détail, le rassura Deïal. Agyamar est bien trop lourd pour avoir été emporté par le courant. Il suffira d’une corde et d’un plongeur. Et je crois que nous avons trouvé notre bateau, conclut-il en leur montrant le navire amarré au bout du ponton.

— Oui, mais la nuit est là, dit Lokar, et de toute façon, je crois que c’est un peu tard : le vieillard a décidé de nous créer des problèmes.

— Hé ! Vous, les étrangers, les apostropha le vieux guerrier qui s’était mis à marcher vers eux.

Un grand nombre d’habitants de tout âge, y compris des enfants, le suivait. Ils étaient armés de longues haches, ou équipés de lances, d’arcs, certains portaient des torches, des bâtons ou tenaient fermement des pierres. Et Deïal pouvait voir dans la rue principale et sur les quais d’autres Nördes accourir. Il fit un geste d’apaisement à l’intention de Gundrild qui avait brandi l’imposante hache à lame courbe. Le vieillard qui avait pris le

commandement s'arrêta prudemment à quelques pas d'eux et leva une main pour ordonner à ceux qui le suivaient de stopper à leur tour. Le masque des années avait creusé ses traits de rides profondes et excavé ses yeux cernés de noir.

— Je suis Holgröd-Crève-Panse du clan de Turdylg et père de Folkn-Longue-Bouche à qui vous avez arraché la vie, les défia-t-il en brandissant au-dessus de sa crinière argentée un harpon menaçant. Qui êtes-vous, porteurs de malheurs ?

— Je suis Gundrild-Langue-de-Femme du clan de Joskuldr, fidèle porteur de hache du jehald Mendroldir (le guerrier blond l'avait pris de court et fait un pas en avant) et je te le dis bien haut : toi et les tiens devriez avoir honte d'avoir bravé les jylfgs et d'avoir piétiné nos traditions. En cédant au chant des ombres, vous leur avez vendu votre âme. Vous irez nourrir la Dame de Glace !

— Ta langue est prompte à juger mais n'étais-tu pas avec l'étranger sans armure qui maîtrise le secret du feu sadourak et qui n'a pas hésité à l'utiliser sur femmes et enfants, et sur (il désigna le ciel avec la pointe de son harpon) Ern ? Combien sont morts aujourd'hui à cause de lui ? Et comment les honorer s'ils n'ont plus de corps ?

— Comment sais-tu que c'est lui qui commande au feu sadourak ? L'as-tu vu ?

— L'homme Volz nous a avertis de son arrivée et nous a renseignés sur ses pouvoirs contre-nature. Il causera la fin du monde.

— Cette vermine sans âme qui a volé les Moens ? le railla Gundrild. Celui qui s'est allié aux Immortels, ennemis des hommes ? Le serviteur fidèle de la Reine de la Folie ? Est-ce de cet homme à la langue de vipère que tu tiens tes informations ?

— Pourquoi aurait-il menti ?

— Non, je possède bien le pouvoir dont il vous a parlé, intervint Deïal. Mais...

— Il a tué mon fils, fit un homme derrière Holgröd avec dureté.

— Et le mien ! brailla un grand maigre sur la droite.

— Mon père ! dit une autre que Deïal ne voyait pas.

La flamme orange des torches avait pris le pas sur la lumière du jour et accentuait de sa danse le jeu des ombres sur les visages, les rendant irréels et plus menaçants encore.

— Nous prendrons le knarr au bout du quai et nous partirons, dit Deïal avec toute l'autorité dont il était capable, mais ses paroles ne firent qu'attiser leur haine.

— Holgröd, ne les laisse pas fuir ! supplia une femme qui s'était jetée aux pieds de leur nouveau chef.

— Ils doivent payer !

— Le prix du sang ! cracha une grosse matrone en agitant une torche de façon menaçante.

— Le prix du sang, reprit quelqu'un à l'arrière.

— Le prix du sang !

Les habitants de Turdylg affluaient de plus en plus nombreux et c'était maintenant une foule qui se pressait derrière le vieillard en colère. Hurlante, vociférante, avide de vengeance, elle ne tarderait pas à se mettre en mouvement. Deïal redoutait ce qui allait suivre mais que ferait-il s'ils attaquaient avec le Marteau à proximité ? Il était incapable de mesurer l'étendue du désastre qu'il avait causé en modifiant l'ordre du Sakt, mais en se basant sur ce qui s'était produit ici à Turdylg, à une toute petite échelle, ce devait être des milliers, des dizaines de milliers de morts que les perturbations de la toile avaient causées dans la Création, peut-être plus, sans compter les troupeaux, le gibier, les constructions, les cultures, et il ne prenait pas en compte le désordre que ça avait pu

engendrer dans l'éther.

— Silence ! fulmina la voix de Pandrol. Silence ! Le Moen qui était revenu écarta Lokar et Deïal de ses grandes mains et passa entre eux. Il dominait la foule devant lui de plusieurs têtes mais ce qui les avait fait reculer, ce n'était pas sa taille mais la puissance de sa voix, égale au grondement naissant du tonnerre. Vous, humains, avez hérité du meilleur et vous réclamez le pire ! Nous avons longtemps cru que votre mortalité vous mettrait à l'abri de nos séniles et immuables défauts, hélas non ! Vous n'avez eu de cesse d'imiter vos tristes aînés et d'oublier l'héritage de votre père. Réveillez-vous ! Il est temps aujourd'hui de vous affranchir des erreurs du passé et d'étendre le champ de votre compréhension, vous devez vous comporter comme les héritiers que vous êtes. Il fit une pause, ses yeux d'argent donnant l'impression de passer en revue chacun d'entre eux, comme pour graver dans sa mémoire antique leurs visages afin de pouvoir revenir un jour les juger tous. Beaucoup baissèrent les yeux. Mon peuple a cessé de commercer avec vous parce que vous refusiez de grandir, parce que vous comptiez encore sur nous et nous vouiez une admiration primitive et enfantine. Regardez-vous, silencieux et attentifs à mes paroles simplement parce que je suis l'enfant de Modredor ! Et c'est pour la même raison que vous vous êtes soumis aussi facilement au voleur et à ses ombres : parce qu'il avait pour maîtresse l'Immortelle et folle Sanne. Avez-vous oublié Sadourak qui vous a montré le chemin il y a maintenant près d'un millénaire ? Avez-vous oublié qu'il a obtenu de l'Innomé qu'il vous protège ? Et pourquoi croyez-vous que celui-ci l'ait fait ? Oseriez-vous remettre en cause le jugement du Père de la Création ? Il laissa la dernière question un instant en suspens puis reprit avec plus de hargne encore. L'Innomé vous a donné la Table pour que vous vous affranchissiez une fois pour toutes de vos aînés et que vous preniez conscience du don formidable qu'il vous avait octroyé : la mortalité. Et pourtant, vous voilà aujourd'hui prêts à aider le plus tortueux des Immortels, Oboss, à vous enchaîner à nouveau. N'avez-vous aucune mémoire ? Cet humain (il posa son index bouillant sur la tempe de Deïal) est venu à Godondsor, s'est opposé au Rêveur et a délivré mon peuple de son joug. Combien de mes frères ont été avalés par son feu blanc ? Des dizaines et des dizaines, dont chaque nom est gravé à jamais dans la pierre de mon cœur, mais est-ce que je le tiens pour responsable ? Est-ce que je veux me venger de lui ? Non ! Il n'avait pas le choix, et sachez, humains sans cervelle, que ces compagnons que j'ai perdus, je ne les considère pas comme ses victimes mais comme des combattants morts à ses côtés. Faites de même : dites-vous que ceux que le pouvoir de cet humain a dévorés aujourd'hui ont participé à sa victoire contre les Immortels qui veulent votre perte. Et si malgré tout, ce soir, vous vous dressez contre lui, alors, il vous éliminera également de la Création et on se souviendra de vous comme de traîtres. Et votre nom sera une honte pour vos descendants.

Le dernier mot avait claqué sur le port avec une telle force que Deïal douta que quelqu'un puisse briser le silence qui lui succéda. L'instant semblait frappé d'une solennité sacrée que nul dans la foule tétanisée n'osait affronter. Ils étaient comme des enfants honteux après un sermon, les armes pendaient au bout des bras, certains même les avaient lâchées tandis que Pandrol parlait encore, la fièvre était tombée et la vengeance avait cédé la place à un profond remords. On n'entendait plus sur le port enténébré que le crépitement calme des torches, et dans leur dos, le bruit des vaguelettes contre les pilotis, et les craquements des knarrs qui n'avaient pas sombré. Deïal était surpris et ému par le discours de Pandrol. Jusque-là, il n'avait pas imaginé que le Moen puisse le considérer

autrement que comme un fléau.

— Moen, tes mots sont douloureux et plus douloureuse encore est l'idée que nous ne puissions ni venger ni honorer nos morts. Holgröd avait parlé d'une voix si basse que Deïal dut tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il disait. Mais ton courroux est juste et je ne serais qu'un vieux fou si je ne t'écoutais pas. Le Nörde se racla la gorge et se redressa. Prenez un de nos navires et partez avant que l'aube ne se lève, c'est tout ce que je peux vous proposer et c'est déjà beaucoup. Il se retourna sans attendre de réponse et, les ignorant ostensiblement, s'adressa à ceux de son clan et à leurs alliés. Qu'on rassemble les blessés dans la maison des ancêtres et que l'on appelle (il hésita une demi-seconde) la jylfg.

— Jehald, implora la femme qui était tombée à ses genoux. Nous ne pouvons...

— Tais-toi et obéis ! Allez, vous tous !

Avec une certaine réticence d'abord, la foule commença à se disperser, partagée entre l'incompréhension, la frustration et la colère, puis, peu à peu, elle déserta le port. Un moment, Deïal crut qu'Holgröd allait se retourner une dernière fois, mais les épaules du vieux chef s'affaissèrent et lui aussi s'éloigna.

Récupérer le Marteau avait pris plus de temps que prévu, et c'est seulement à la minuit, qu'ils passèrent entre les murs du port de la presqu'île de Turdylg et s'engagèrent sur la mer de Glace. Le ciel était clair et, Sri absente, la voie lactée tapissait la nuit de ses constellations clignotantes. L'eau exhalait de forts relents d'algues assez désagréables. Le regard braqué vers la côte nörde dont l'ombre plus épaisse se détachait dans la nuit, Deïal se demanda intérieurement s'il retournerait jamais à Godondsor. Il en avait envie.

— Nous reviendrons, le rassura Gundrild.

— Peut-être, répondit Deïal en allant s'installer à la place du barreur, à l'arrière.

Il ajusta comme il put les fourrures qui l'habillaient pour offrir le moins possible de surface de peau nue à l'air humide et frais. Une seconde, il fut tenté d'aller se coller au fourneau qu'était le Moen mais renonça ; Pandrol avait besoin d'un peu de tranquillité. Il était assis entre deux bancs de nage et faisait face au nord et à ses montagnes qu'il quittait peut-être pour la première fois. Sable reposait sur ses genoux et semblait dormir paisiblement. Le bras le long de la barre sur laquelle il s'appuyait légèrement, Gundrild dirigeait le navire sur la mer calme en s'aidant des étoiles. Le guerrier blond avait replongé dans cette sorte de mutisme résolu dont il ne se départait plus depuis leur départ des halls. Lokar s'était juché sur la proue endommagée par le Sakt, telle une gargouille. Le Marteau était à leurs pieds, caché sous un grand pan de toile avec la nourriture que le voleur avait réussi à leur dégoter. Ses chaudes couleurs transperçaient le tissu et morcelaient l'obscurité autour d'eux de sa mosaïque apaisante. N'étant pas assez nombreux pour ramer, ils s'en étaient remis à la voile rouge frappée de la tête cornue de Turdylg qui peinait à capturer le faible vent. Le knarr paraissait vide avec eux quatre pour tout équipage.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda Deïal qui ne pouvait s'enlever de la tête qu'il était responsable de la mort de Sable. Nous ne pouvons quand même pas le tuer ?

— Il ne vit plus vraiment, répondit Pandrol en caressant maladroitement le front du jeune garçon de sa main trop grosse. Quand nous serons au large, il viendra le chercher si je lui demande.

— Qui ça ?

— Celui qu'enverra Syan.
— L'Immortel ?
— Il me fera cette faveur, affirma résolument Pandrol comme s'il voulait s'en persuader. Et le ton était sans appel, le Moen n'en discuterait pas plus.

Deïal vit à la lueur d'une des deux torches qui éclairaient le navire que Lokar s'était levé et enjambait un à un les bancs de nage pour les rejoindre à l'arrière. Il prit plus de temps pour contourner Pandrol sans le toucher et s'assit à califourchon sur le plat-bord opposé, le regard tourné vers l'obscurité. Deïal lui donnait une trentaine d'années.

— As-tu des nouvelles des Mille Couronnes ? demanda-t-il, plus pour détendre l'atmosphère lourde des pensées de chacun que par réelle curiosité.

— Quand as-tu... ?

— J'ai quitté Pragrald le second mois du printemps, le devança Deïal. Peu de temps après mon combat contre le chevalier sadourak Jahald, précisa-t-il en se forçant à fixer Lokar droit dans les yeux.

— Le combat contre... Le voleur s'éclaircit la gorge. C'est toi qui as... ?

— Non, ce sont les mystiques, répondit Deïal plus durement qu'il ne l'aurait souhaité. Il s'en voulut.

Lokar acquiesça comme s'il comprenait, tout en se grattant la barbe. Les couleurs du Marteau grimaient son visage mais son expression ne semblait pas autrement marquée par le ressentiment.

— La venue des ombres sur les terres nördes et la guerre des clans ont interrompu le commerce avec le sud et Pragrald, et les nouvelles les plus récentes, je les tiens de Lukritosya, un négociant en fourrures arrivé tout droit de la cité des Sources, qui me les a confiées au début de l'été ce qui signifie qu'à cette époque, elles dataient déjà d'au moins deux semaines, voire trois. Il se pencha en avant, les coudes sur ses cuisses, puis releva la tête. D'après lui, Arabesque était assiégée par les troupes du prince de Brann, lui-même menacé sur ses arrières par la horde qui contrôlait le nord du royaume des Mille Couronnes.

— La horde ? s'étonna sincèrement Deïal.

Lokar grimaça un drôle de sourire.

— Oui, Brangue le bâtard a rappelé tous les gardiens de la brèche de Jrid et du mur entourant la forêt Mogranne. Les Logranns ont envahi la Petite Angande.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Il aura voulu renforcer ses troupes et gêner la progression du prince Gorgass, répondit Lokar en haussant négligemment les épaules.

— Les Sadouraks n'ont pas réagi ? questionna Deïal qui pensait connaître la réponse : Mehal était connu pour ses positions interventionnistes et, Hyass ayant sacrifié sa vie au Golem, il avait dû être nommé Bachar. Désormais, il était libre d'agir comme bon lui semblait. Et il y aurait sûrement un chevalier qui l'attendrait à Pragrald, pensa Deïal.

— Je n'en sais pas plus, mais tu pourras interroger maître Énoir.

À la façon dont il éludait la question, Deïal comprit que désormais il se tairait ; il lui sembla que le voleur avait peur de trop en dire ou qu'il était gêné. Il repensa à la marque du Sakt dans Turdylg. Maintenant, il s'en souvenait, il aurait dû y avoir un Sadourak dans la ville nörde. Et il était impossible qu'il ne se fût pas montré après ce qui s'était passé.

— Qu'est devenu le Sadourak en poste à Turdylg ?

— Il est mort, répondit comme à regret Lokar qui s'était mis à étudier ses pieds.

— Mort ?

— Oui. Il se leva brusquement ; le knarr gîta un peu. Écoute, je préfère que tu discutes de tout cela avec maître Énoir une fois arrivés à Pragrald, conclut-il embarrassé.

— Je t'avais dit que nous ne pouvions pas faire confiance à un voleur, intervint Gundrild. Ce sont des menteurs et celui-là autant que les autres. Il cracha par-dessus le bastingage.

— Tu as pourtant prétendu que tu étais là pour m'aider, insista Deïal.

Lokar regarda à droite puis à gauche comme s'il cherchait du secours puis, après un long soupir, finit par se rasseoir.

— Je ne suis pas dans les secrets de la guilde, mais je dirais que ce sont des assassins du Sobsogre qui ont éliminé le Sadourak.

— Pourquoi auraient-ils pris ce risque ?

— Peut-être pour neutraliser l'ordre, ce ne sont que des déductions, se défendit le voleur.

— Ce n'est pas en se débarrassant d'un seul Sadourak qu'on peut espérer neutraliser la Forteresse Grise, à moins que tu sous-entendes – Deïal ne pouvait croire à l'idée qui lui était venue – que d'autres chevaliers ont aussi été assassinés ? Et la Forteresse ?

Lokar semblait de moins en moins à l'aise et regrettait vraisemblablement d'avoir parlé.

— Ce n'était qu'une supposition de ma part, je peux me tromper, dit-il sur un ton bourru.

— Mais en quoi cela concerne-t-il ta guilde ? Pourquoi es-tu si réticent à m'en parler ?

Conscient du dilemme qui tourmentait le voleur, Deïal éprouvait quelques remords à le torturer.

— Nous avons fait partie de la conspiration, le Sobsogre et Gonoth également, avoua Lokar.

— Le Sobsogre et Gonoth ? Comment... Deïal ne formula pas sa question, c'était inutile, il avait compris le schéma d'ensemble. Oui, dit-il, d'une façon ou d'une autre, le prince Gorgass et ses alliés ont trouvé le moyen d'éliminer l'ordre sadourak, et de laisser ainsi le champ libre aux sorciers de Gonoth. Si c'est le cas, le Lion de Brann a sûrement triomphé, à moins que la horde... Deïal s'arrêta brusquement : Mais tu as utilisé le passé ? Énoir a décidé d'abandonner la conspiration ?

— Oui.

— Alors pourquoi cet embarras ? Dans quel camp êtes-vous ?

— Le marchand est un homme qui travaille pour nous mais ce qu'il m'a dit me paraît invraisemblable. Lokar était nerveux. D'après lui, nous nous sommes rangés au côté de la horde. Contre les humains.

Incapable de parler, Deïal laissa le blanc qui suivit s'éterniser. Pourquoi Énoir avait-il rejoint les Logranns ? Ça n'avait pas de sens, sauf à prendre en compte le fait que le petit sorcier était lui aussi une mi-bête et qu'il avait voulu aider les siens. Non, Deïal n'y croyait pas. Il regarda en direction d'Agyamar. Tout était lié à la Table et par conséquent au Marteau et à l'Immortel Oboss. Se pouvait-il qu'Énoir ait trouvé qui serait la future incarnation du Maître du Mensonge ou qu'il ait localisé la Table ? À Arabesque ? Un souvenir le hantait depuis quelques minutes déjà, un détail que sa mémoire avait du mal à restituer et qui avait de l'importance. Ça lui reviendrait, voulut-il se rassurer.

— Nous ne pouvons pas faire confiance à sa guilde, déclara soudain Gundrild. Nous ne pouvons pas nous ranger aux côtés des mi-bêtes.

— Il doit y avoir une raison, protesta Lokar peu convaincu.

— C'est un piège, affirma avec dédain Gundrild.

— Je vous ai sauvé la vie !

— Pas sûr, sans le pouvoir de Deïal, c'était les Nördes qui nous tranchaient la tête. Tu as tué Volz, mais nous ignorons pourquoi. Il y a mille explications possibles. Peut-être qu'Énoir t'a demandé de ramener le Marteau. Il se tourna vers Deïal : Je n'ai pas confiance en ton Énoir ni dans cette guilde de voleurs, peut-être que lui ne ment pas, mais il n'est pas au courant de grand-chose. Il pourrait avoir été utilisé.

— Cessons de nous chamailler, il est temps de rendre un dernier hommage à la mémoire de Sable. Pandrol s'était levé et, se déplaçant précautionneusement pour ne pas tomber tandis que le knarr gîtait sous sa masse, s'approcha du bastingage. Le corps inanimé reposait à présent sur le lit de ses avant-bras juste au-dessus de l'eau. La mer était calme et le clapotis contre la coque aussi discret que l'onde sur un lac. Immobilise le navire, guerrier Gundrild, ordonna-t-il. Et placez-vous à côté de moi.

Gundrild se leva et se dirigea vers le mât pour affaler la voile, jetant au passage un regard noir à Lokar. Ce dernier resta où il était tandis que Deïal allait se mettre à droite du Moen, frissonnant au contact de sa chaleur.

— Syan, gronda Pandrol. Au nom de mon père, Modredor, je te demande de prendre ce corps. L'enfant Sable fut un ami, il a pris soin de moi alors que je mourais de faim, il m'a sauvé de la folie qui était prête à m'emporter, et il est mort en se battant courageusement à mes côtés encore une fois, alors que j'étais encerclé par des ennemis. Il s'arrêta et souleva Sable au-dessus de sa tête. Ce serait un honneur de te confier sa dépouille à toi qui es le frère de mon père. Au nom des liens qui sont les nôtres, je te demande ce service, Ô Père des Océans, des fleuves et des torrents, au nom de ce qui nous unit, je te conjure de m'accorder cette faveur. Il regardait la surface paisible de l'eau, Sable toujours tenu à bout de bras comme une offrande. Ouvrez votre cœur, il vous écoutera, commanda-t-il gravement, après je chanterai.

— Il était brave et joyeux et j'ai été fier de le connaître, commença Gundrild avec une pointe d'émotion dans la voix. Le guerrier blond regardait loin devant lui et avait croisé les bras sur sa poitrine. Je me souviendrai à jamais de toi, Sable.

— Vous savez, il me manque, dit Deïal à son tour. J'aurais voulu le sauver, j'aurais voulu qu'il vive, j'aurais voulu le voir rire encore, même pleurer. Il se tut, incapable de prononcer une parole de plus.

Il remercia silencieusement Pandrol quand celui-ci se mit à chanter. C'était un chant lourd et martelé, triste et puissant, qui semblait ne jamais vouloir cesser de grandir. Le Moen psalmodiait comme on taille une pierre, comme on sculpte un souvenir, pour ne pas oublier, laissant sa voix aux sonorités gutturales inscrire le nom de Sable dans l'éternité. Il les entraîna ainsi des heures durant, à la suite de son chant, gravissant les pentes du passé, ravivant le moindre détail des instants partagés avec Sable, ne les ménageant jamais, et ils rirent et pleurèrent ensemble, sans honte, jusqu'à ce que Camerune se lève dans leur dos et les transperce de ses premiers rayons. Alors, une créature aux contours élastiques et bleutés jaillit hors de l'eau et se maintint un instant en suspens devant eux. Son œil unique était un miroir parfait dans lequel ils se virent tous les trois, leurs visages marqués par la longue veille.

Pandrol avait toujours les bras tendus mais le corps de Sable s'était évanoui. Il y eut comme une série de tintements cristallins puis la forme oblongue glissa doucement dans l'eau et disparut. Le chant de Pandrol s'était tu. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, peut-être une heure. Sable était parti.

Chapitre 14 : Jandrin

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Royaume des Mille Couronnes, est de la Petite Angande.

Le feu blanc qui a éclaboussé le ciel et la terre quelques nuits plus tôt est encore dans toutes les mémoires. Depuis, un silence inquiétant paralyse le nord des Mille Couronnes et des voix s'élèvent ici et là pour annoncer la fin des temps.

La longue colonne de cavaliers avançait au pas sur la route, le dos écrasé par la chaleur de Camerune qui, haut dans le ciel d'un bleu délavé, les suivait de son regard d'été. La poussière couvrait la robe des chevaux et les tabards des chevaliers épuisés. Le bruit était un ensemble calme de cliquetis, de renâclements fatigués et de sabots frappant la terre sèche de la route. Tous se taisaient. Jandrin donna une tape sur l'encolure de son destrier dont l'humeur craintive se manifestait par un excès de nervosité.

Les fantassins et l'intendance tarderaient à émerger de la forêt aux ombres fraîches qu'eux venaient de traverser. La marche forcée à laquelle la troupe était soumise depuis leur départ de Gilomn avait rompu les hommes et ils n'avançaient plus que contraints par les coups de gueule des sergents dont l'entrain avait lui aussi faibli depuis cette nuit où le monde s'était mis à brûler. Les victimes avaient été peu nombreuses mais les effets pyrotechniques visibles également sur Sri et dans le ciel avaient été spectaculaires et avaient frappé les esprits. Depuis, circulaient parmi la troupe des rumeurs de fin du monde et le moral était en berne. Jandrin lui-même avait été impressionné par le phénomène destructeur.

Il se mit debout sur ses étriers et examina la campagne alentour. En cette saison, les champs étaient normalement le théâtre d'une activité incessante, mais ici, il ne voyait que des parcelles de blé non fauché, où s'invitaient déjà des hautes herbes coupantes, et des pâtures où nul vache ou mouton ne paissait. Dans les fossés le long de la route, les mûriers croulaient sous les fruits noirs. À l'ombre d'un charme noueux, il repéra une charrue et son attelage abandonné. Non loin, des corbeaux picoraient nerveusement les reliefs d'une carcasse de bœuf. Vieille habitude, il huma l'air mais son odorat n'avait pas survécu à l'incendie de la forteresse de Bogrd. Il se tourna vers la série de petites falaises qui bordaient les collines au nord, et examina la grosse grappe de maisons grises accrochée aux rebords des crêtes.

— Ils se terrent et ils ont bien raison, déclara Brangue qui chevauchait à ses côtés. Il éclata de ce rire gras qu'il semblait puiser dans la graisse de son corps et qui se terminait toujours par un gloussement de plaisir. Les idiots ne savent pas que s'ils survivent à l'été, ils ne survivront pas à l'hiver en laissant ainsi leurs terres à l'abandon. Je connais leur seigneur, un geignard qui a fini dans les geôles de mon frère Caldric après son petit coup de sang. M'est avis que pour les envoyer à l'ouvrage, nécessiterait un grand coup de trique.

Jandrin se rassit sur sa selle sans lui accorder la moindre attention, et ni son fils Yrann,

ni la petite Lorss qui trottaient côte à côte devant eux ne lui répondirent. Ces deux-là ne s'étaient plus quittés depuis leur combat victorieux contre le démon Gabessor. À les voir de dos, on aurait pu facilement les prendre pour un chevalier et son page, sourit Jandrin. Guillss avait la carrure d'un adolescent et elle était vêtue d'une simple tunique rouge serrée à la taille par une fine ceinture et de braies de coton blanc. Elle montait à cru une jument alezane au pas souple et donnait l'impression avec sa tignasse blonde coupée au bol d'une fragilité et d'une innocence qui étaient l'une comme l'autre pure illusion. Sur son destrier blanc, avec ses presque deux mètres, ses larges épaules renforcées du métal de sa cuirasse, le heaume au cimier blanc brinquebalant sur sa cuisse caparaçonnée, son épée longue au côté, son écu dans le dos et l'espadon passé dans le fourreau de la selle, Yrann semblait être né pour la bataille, et pourtant, Jandrin était persuadé que Guillss était bien plus redoutable. Il en était venu à admirer ce bout de femme qui n'avait peur de rien. Comme son fils tournait la tête pour dévorer des yeux la petite Lorss, il maudit silencieusement le sort qui s'était acharné contre lui. La magie du sorcier Qes les avait tous remis d'aplomb mais n'avait pas soigné leur apparence, comme en témoignait le profil atroce d'Yrann. Au trou béant dans sa joue gauche, s'ajoutaient à présent les cicatrices qui boursouflaient sa peau et ce nez mutilé à son extrémité. Jandrin n'accordait que peu d'intérêt à la beauté mais voir son fils ainsi défiguré lui remua le cœur. Le contraste entre sa gueule de guerre et les traits pâles et délicats de la petite Lorss écorchait la vue.

— Ils forment un beau couple, y a pas à dire, commenta ironiquement l'obèse qui avait suivi le regard de Jandrin. Tu dois être fier ?

Encore une fois, Jandrin ne répondit pas à la provocation déguisée. Il vit les muscles de la nuque de son fils se nouer, mais lui aussi sut se contrôler. Ils devaient absolument jouer le jeu jusqu'au moment où ils seraient face à Baldir et là, ils respecteraient le serment qu'ils avaient renouvelé – la créature Saessith, la Lorss, Yrann et lui – trois nuits auparavant alors que le gros Brangue cuvait son vin : ils allaient tuer le bouffon.

Jandrin suivit un instant la longue silhouette d'un Nüldrath qui fendait les blés du champ d'à côté. Les fauves démoniaques veillaient sur l'armée comme les chiens sur un troupeau. Sans ces gardiens, nombre de nobles ou de soldats auraient déserté depuis longtemps.

— Vous ne causez pas beaucoup tous les quatre, depuis que je vous ai sortis de votre cellule. Non, se corrigea Brangue après un énième gloussement, c'est vrai, vous vous en seriez libérés sans mon aide, je sais. Mais quand même, vous auriez pu attendre un peu qu'on vienne vous délivrer, vous vous seriez évité un combat fastidieux, des blessures inutiles et la mort des derniers de vos vassaux.

— Et je ne serais jamais né, siffla une voix à la gauche du bâtard.

— Ah ! Tu m'as fait peur, créature, sursauta Brangue.

Celui qui était à la fois Seianne et le serpent-ailé Silemith avait surgi de nulle part et marchait tranquillement à côté de l'énorme monture du bâtard comme s'il avait toujours été là. Il était tout aussi nu que lorsqu'il était sorti du cocon mais cette nudité naturelle, presque animale ne choquait pas. Sa peau écailleuse était lisse et verte comme l'eau d'un étang et chatoyait sous les rayons du soleil. Il se déplaçait silencieusement sur deux jambes musculeuses, sa queue glissant doucement dans son sillage, la main griffue refermée sur la garde en forme de conque de sa rapière enchantée. Sa silhouette était humanoïde mais ses mouvements avaient une fluidité toute reptilienne. Il était difficile de

retrouver les traits de Seianne dans ce visage ovoïde aux os saillants. Peut-être ce sourire qui ouvrait en deux la longue mâchoire, pensa Jandrin, ou ces lèvres charnues. Mais pas ces yeux d'un vert moussu qui appartenaient clairement au serpent-ailé. Il détailla la fine crête qui naissait à l'arrière du crâne et mourait entre deux minuscules narines après avoir dessiné deux minuscules ailes au-dessus des arcades proéminentes. En guise d'oreilles, il avait des pavillons creusés en spirale dont la paroi était une membrane translucide qui vibrait en permanence comme la peau d'un tambour. Yrann prétendait que Saessith sentait comme la vieille mare derrière l'abri de chasse du domaine de Sangue.

Jandrin écouta distraitemment les railleries de Brangue et les réponses naïves de Saessith. Dire qu'il y a moins d'une saison encore, il n'avait vu de sa vie aucun démon, aucune créature, aucun magicien, et voilà qu'à présent, il voyageait en leur compagnie. Ce qui l'avait amené à penser que ces rumeurs d'apocalypse ne trouvaient pas seulement leur origine dans cette nuit blanche durant laquelle le monde avait semblé exploser mais aussi dans l'enchaînement des événements au cours de la dernière année. Si on réfléchissait un peu, la conspiration avait une autre dimension qu'une simple tentative de prise de pouvoir. L'isolement de la Forteresse Grise n'était-il pas l'unique et véritable objectif ? Et la horde qui concentrait toute son attaque sur Arabesque où s'était réfugié le sorcier Baldir ? Coïncidence ? Il était devenu difficile de savoir qui était l'ennemi. Mais, ce qui l'attristait le plus, c'était son absence d'intérêt pour ces questions et pour le sort du royaume des Mille Couronnes ou même d'Ern. Les idées morbides qui l'obsédaient depuis son combat contre Gabessor occupaient pleinement son esprit.

— Ne pensez-vous pas ? insista une seconde fois Brangue. Dites-lui, Saessith.

— Je vais à l'avant, déclara Jandrin en remerciant intérieurement l'homme reptile de les avoir rejoints. Cela lui éviterait de devoir tuer le bâtard.

Avant que Brangue ne rétorque quoi que ce soit, il éperonna son destrier et remonta un par un les rangs des chevaliers. L'air sur son visage apaisa les irritations de sa chair et de son âme. Il ne fut pas long à atteindre la tête de la colonne mais ne s'arrêta pas. Il mit sa monture au galop et prit un peu d'avance. Il voulait être seul. Il avait besoin d'être seul pour méditer sur ce sentiment de fin, tout nouveau pour lui, qui lui dévorait l'esprit. La mort était là, qui l'attendait à Arabesque, il le savait, et il ignorait s'il devait s'y préparer ou combattre de toutes ses forces contre sa venue.

Saessith regarda le chevalier Jandrin partir au trot puis revint au visage bouffi et suant de Brangue. Contrairement à ses compagnons, il était heureux et ce n'était pas la perspective de l'affrontement avec Baldir qui pouvait assombrir son humeur. Il était curieux de tout, et même la face du bâtard et son ironie malveillante l'amusaient. C'était comme de découvrir une seconde fois le monde, un rien l'émerveillait : les ors noircissant des blés trop mûrs, les reflets métalliques sur les armures des chevaliers, l'odeur forte de transpiration des humains et celle animale de leurs montures, le rythme apaisant des sabots, la mélodie discrète d'un ruisseau, le baiser chaleureux de Camerune sur ses écailles, il n'y en avait jamais assez pour ses sens neufs. Exceptées les intrigues qui, elles, avaient le don de l'ennuyer profondément et n'apportaient comme sensation nouvelle que des maux de tête dont il se serait bien passé. La situation étant compliquée et n'en saisissant pas tous les enjeux, il préférait faire confiance au chevalier Jandrin et à son fils le prince Yrann. La bouche molle de Brangue produisit un son entre le rire nerveux et le raclement de gorge.

— Alors comme ça, Saessith, vous êtes né d'un humain et d'une créature d'Aez, dit-il en essuyant la sueur qui coulait dans son cou avec un mouchoir sale. C'est étrange, j'en ai discuté avec Qes et Taryaladird, et ils m'ont appris que la transformation était magique, bref que c'était un sorcier qui était à l'origine de votre union.

— Une statuette, lui révéla Saessith, c'est elle qui était enchantée. Il regarda vers l'arrière pour apercevoir les mages qui voyageaient en groupe, mais la route sinueuse et les cavaliers les cachaient à sa vue. Nous avons par son entremise partagé nos sangs, continua-t-il en revenant à Brangue. Ses paupières passèrent rapidement devant ses yeux tandis qu'il ajustait sa vision. Notre étreinte fut un merveilleux moment.

Les traits de Brangue se figèrent de surprise puis il s'esclaffa.

— Alors c'est comme ça que tu prends ton pied ? demanda-t-il sur un ton graveleux. Avec toi-même.

Saessith remarqua le coup d'œil de Brangue vers son entrejambe asexué.

— Je ne sais pas, je n'y ai pas encore pensé, répondit-il sincèrement étonné par la question. Et je ne suis pas certain d'avoir l'occasion d'y apporter une réponse dans l'avenir.

— Pourquoi cela ? demanda le bâtard.

— La prochaine bataille sera difficile.

— Contre les Logranns ? Brangue avait perçu son hésitation. Il demanda malicieusement : Ou contre un autre adversaire peut-être, plus dangereux ?

Le sourire de Saessith se crispa quand il crut voir la main de Brangue dessiner une bosse sur son épaule. Finalement, il regrettait de s'être approché du demi-frère du haut-roi. Contrairement à ce dernier, la simulation et la manipulation n'étaient pas le fort de Saessith. Il passa sa langue étroite entre ses deux incisives et observa le visage de l'obèse. Sa tête énorme affichait un air moins rigolard à présent, et ses petits yeux, de rieurs, étaient passés à inquisiteurs.

— La prochaine bataille, répéta-t-il. C'est tout. Pourquoi insister ?

— Oh, je n'insiste pas. Le sourire de Brangue s'élargit à nouveau le temps d'une courte pause puis il fit mine de changer de sujet. Sa langue claqua contre son palais. Mais j'entends des choses. Par exemple, en discutant hier avec Qes. Savais-tu qu'il prétend que l'arme que tu possèdes est un perce-mage et qu'elle a été forgée par les sorciers d'Orth. Il m'a aussi conté que seuls certains mages escrimeurs de cette école étaient capables de se lier à ces épées tueuses de mage. Quand il se pencha dangereusement vers Saessith, les sangles retenant sa selle gémirent sous son poids. D'ailleurs, nos amis de Gonoth ne te voient pas d'un très bon œil, si j'étais toi, je me méfierais.

Les propos de Brangue sont peut-être fondés, pensa Saessith. Il était vrai que les rares mages – ils étaient six sur la douzaine qui accompagnait l'armée de Parn – à être restés avec eux le regardaient comme une bête curieuse, mais ils n'étaient pas les seuls. Les soldats s'écartaient craintivement sur son passage, et les Nüldraths feulaient dangereusement dès qu'ils l'apercevaient.

— Oui, Qes ne se trompe pas, approuva finalement Saessith. C'est un perce-mage et elle se nomme Serss. Une aura dorée habilla un instant l'épée. Et une partie de moi a appartenu à l'école d'Orth. J'ai été formé par le maître d'armes Somir. C'est une bonne période de ma vie passée. Ses paupières passèrent rapidement devant ses yeux. Pourquoi ne pas exprimer directement votre pensée, ce serait plus simple ?

Encore une fois, le visage de Brangue se figea tandis qu'il réfléchissait puis il éclata

d'un rire gros comme lui, attirant l'attention de plusieurs chevaliers devant et derrière eux.

— Je pourrais, oui, je pourrais, mais est-ce que c'est raisonnable ? Est-ce qu'il est sage, alors que les oreilles de Gonoth (il pointa son index boudiné en direction de l'arrière de la colonne) sont si proches, de parler ouvertement de complot ou de projet d'assassinat ?

Ce fut Yrann qui vint à sa rescousse.

— Saessith – le défaut de prononciation du prince dû à la rangée de dents manquante fit siffler les « s » de son nom –, si le prince Brangue vous ennuie, faites-le-moi savoir, proposa le fils de Jandrin sans se retourner.

— Oui, fut la seule réponse que ce dernier parvint à formuler.

Le secret de leur complot devenait trop lourd à porter pour Saessith qui voyait dans la dissimulation un acte peu esthétique. Il n'était pas stupide et n'ignorait pas que la surprise était leur seule chance de victoire, mais cela lui déplaisait et allait contre sa nature. Sans parler d'assassiner quelqu'un.

— Prince Yrann ! Ainsi, vous parlez ? se moqua Brangue qui n'était pas dupe de la diversion. Je désirais tant avoir une conversation avec vous.

Comme Brangue semblait avoir trouvé une autre cible, Saessith bondit lestement par-dessus le fossé et, sans se soucier de l'impolitesse de son geste, traça à travers le pré qu'ils longeaient depuis quelques minutes. Désormais, il tâcherait de rester à l'écart de l'obèse, se promit-il.

— À propos de quoi ? s'enquit Yrann légèrement agacé. Je ne vous aime ni ne vous déteste, prince Brangue, pourquoi devrions-nous deviser ensemble ?

— C'est dommage, je devrais peut-être chercher un autre interlocuteur pour « deviser », comme vous dites. Mais ces derniers temps, vos compagnons ont le don de s'éclipser dès que je pose certaines questions (son regard dériva une seconde vers la silhouette de Saessith qui s'éloignait à travers champs) et nos chevaliers sont si épuisés et démoralisés qu'ils ne desserrent plus les dents. À moins que (il talonna son étalon et se porta à la droite d'Yrann) vous ne me conseilliez d'aller causer complot avec Qes et consorts ? Ils me méprisent, certes, mais ils n'ont pas beaucoup plus d'estime pour vous, et se méfient de ce Saessith qu'ils croient inféodé à Orth. Je crois donc qu'ils accueilleraient mes élucubrations avec intérêt.

— Qu'est-ce qui vous pousse à croire que je comploterai contre le haut-roi Caldric ? demanda Yrann sans le regarder.

Il prit la gourde d'eau que lui tendait Guillss et la renversa au-dessus de sa tête avant de s'en servir une généreuse rasade. Il cuisait à l'intérieur de son armure. La magie du sang de Qes avait fait des miracles et l'avait remis sur pied en moins de trois jours, mais il se sentait harassé. Il échangea un coup d'œil complice avec Guillss. Elle sourit furtivement et ses joues rosirent. Ils devraient patienter jusqu'au soir pour espérer obtenir des miettes d'intimité et ils savaient tous deux que ce serait leur dernière nuit ; ils arriveraient à Arabesque le lendemain, ce qui rendait le verbiage du bâtard plus insupportable encore. Les heures étaient précieuses.

— Le fait que vous acceptiez presque sans sourciller de prendre la tête de l'armée de mon frère Caldric, répondit Brangue, alors que vous connaissez – je vous l'ai moi-même révélé – l'état de votre père – je parle ici du prince Senyard – et que vous savez pertinemment que celui qui l'a tué et a asservi son corps n'est autre que l'archimage

Baldir qui siège à sa cour. Yrann s'était raidi sur sa selle à la mention de ce père qu'il avait longtemps cru sien ; l'obèse savait. Et quand je dis siéger, poursuivait toujours aussi suavement Brangue, c'est un doux euphémisme car personne n'ignore que le haut-roi n'est qu'une marionnette entre ses mains. Oui, l'honneur est comme une seconde peau dans votre famille et le mensonge, comme le parjure, une hérésie inconcevable. Pourtant, il y a moins d'un an, votre père, pour vous délivrer des mains de ce même Baldir, qui était à l'époque le bouffon de mon frère, a terni son honneur en trahissant la conspiration à Bogrd. Les temps changent, les hommes aussi. Vous aussi, jeune homme. C'est pour ça que je pense que vous n'avez accepté de mener cette armée que pour approcher Baldir. Vous voulez l'assassiner, conclut-il en glouissant.

— Un mot de plus sur mon père, bâtard, et vous m'en répondrez par les armes, menaça Yrann.

Le rire de Brangue fut pour lui comme une giflette et il agrippa la garde de son épée.

— Bâtard ? Brangue haussa le ton pour que tous l'entendent. Sa voix résonnait lourdement dans l'atmosphère surchauffée. Je ne suis pas le seul bâtard ici, ni même le moins bien placé car si je ne me trompe pas, Senyard de Sangue, ce grand cocu qui pourrait sur pied à la cour de mon frère, passe à tort pour votre père. Pour trouver votre géniteur, il faut chercher parmi les soupirants de votre mère, ce qui fait que vous n'êtes l'héritier de rien du tout : dans ce pays, le mâle l'emporte sur la femelle.

— Taisez-vous, l'avertit une nouvelle fois Yrann.

Il était à peine conscient de la main de Guillss sur son gantelet.

— Vous n'oserez rien contre moi, je sais trop de choses (Brangue éleva encore la voix) et il suffirait que je fasse part de...

Yrann avait dégainé et frappé dans le même mouvement. La lame siffla dans l'air chaud et s'enfonça en biais dans la nuque épaisse et nue. Il sentit l'infime résistance de la première vertèbre à travers son poignet quand l'acier trancha la colonne, mais la chair et les muscles lui parurent avoir la consistance du beurre. Il bloqua la course de son épée à quelques centimètres de la selle de Brangue.

— Vous ne direz rien, dit-il en essuyant sa lame sur le bリアud crasseux du bâtard.

La bouche adipeuse s'ouvrit et vomit du sang, les yeux s'étrécirent comme sous l'effort puis la tête énorme glissa rapidement sur la poitrine et cogna le pommeau de la selle. Quand elle rebondit sur le sol et alla rouler entre les pattes du cheval, l'animal se cabra en hennissant et jeta à terre la moitié restante de Brangue avant de partir au trot, s'ébrouant et caracolant nerveusement.

— Prince ! s'exclama un jeune chevalier devant eux.

— Rattrapez son cheval et jetez cette dépouille dans le fossé, aboya Yrann. Quand il criait, son chuintement prenait des sonorités torturées. Elle nourrira les chiens. Et vite, cela ne doit pas nous retarder, nous devons libérer Arabesque et le haut-roi au plus vite.

— Mais c'est le frère du haut-roi ! objecta le jeune chevalier, un roux aux boucles longues.

La colonne s'immobilisait peu à peu derrière et devant eux, des ordres, des questions fusaient, on envoyait les écuyers aux nouvelles. Yrann fit virevolter son destrier, l'air dur et résolu, l'épée toujours au clair, encore rouge du sang de Brangue. Le destin joueur l'avait placé à la tête de l'armée qu'il avait combattue et presque mis à genou, et au service de l'homme qu'il voulait tuer. Les guerriers qui l'entouraient avaient été ses ennemis et ce n'était que les ordres de Brangue et la présence de Qes et de ses sbires qui

les avaient contraints à le suivre. Un échange de regard avec la douce Guillss le réconforta. La savoir à ses côtés était devenu une bénédiction.

— Quel est ton nom ? demanda Yrann au chevalier roux avec encore plus de morgue. Il savait qu'un exemple était nécessaire et celui-là, jaugea-t-il, avec sa cotte de mailles encore rutilante, son ceinturon porté trop haut et ses paupières battant follement, serait parfait ; il en était sûrement encore à sa première bataille.

— Baro... prince Mantlar d'Omnis, se reprit le jeune homme qui, après avoir changé d'allégeance trois fois en moins d'un an, ne savait plus vraiment quel titre prévalait.

Ils avaient tous deux sensiblement le même âge mais Yrann s'en sentait à présent le double. Il jeta un regard aux deux serviteurs inquiets qui encadraient le cheval de bât de leur maître.

— Moi, Yrann Percesang, prince de Sangue (il fit cabrer son destrier) je suis le commandant de cette armée, selon la volonté du haut-roi Caldric et quiconque discute mes ordres discute les siens et connaîtra le sort du bâtard ! Est-ce clair, prince d'Omnis ?

Le blanc de la peur éclipsant jusqu'aux coups de soleil sur son visage, celui-ci bredouilla un « oui » en acquiesçant vivement de la tête.

— Bien, alors, obéis, rattrape la monture du bâtard et que tes serviteurs jettent le cadavre dans le fossé.

— Oui, dit-il avec un peu plus de force. Vous deux, obéissez au roi (il jura) au prince de Sangue. Puis il inclina respectueusement la tête, poussa un « ya » et lança son cheval à la poursuite de celui de Brangue.

Yrann le suivit une seconde des yeux puis tira sur les rênes et fit faire plusieurs fois volte-face à son destrier.

— En route ! commanda-t-il à la colonne arrêtée. Sa voix enfla et il brandit son épée. À Arabesque ! Pour le roi !

Si les cavaliers se remirent lentement en branle, aucun d'entre eux ne se joignit à son cri et tous gardèrent la tête basse. Du coin de l'œil, Yrann aperçut le groupe des mages qui venait vers eux.

— Où est Saessith ? demanda-t-il discrètement à Guillss.

— À l'ombre du bosquet au fond du champ, il nous observe, répondit-elle. Elle l'avait rejoint sur le bas-côté.

Sans cesser d'inspecter chevaliers et écuyers qui défilaient devant lui et les deux serviteurs qui, grimaçant de dégoût, avaient saisi l'un les pieds de Brangue, l'autre ses épaules, Yrann surveilla l'approche des mages, Qes en tête. Sûrs de leur supériorité, ils forçaient brutalement hommes et chevaux à s'écarter. Il les laissa venir jusqu'à ce qu'ils soient à une dizaine de mètres puis il éperonna sa monture et leur fit face.

— Qes ! Pied à terre, hurla-t-il soudainement comme on s'adresse à un chien.

De surprise, le mage tira violemment sur ses rênes pour freiner sa monture qui rechigna d'un hennissement. Les sorciers qui le suivaient de près firent de même avec plus ou moins de succès. La confusion qui s'ensuivit leur fit perdre à tous de leur superbe et amena un léger sourire sur la face ravagée d'Yrann. Adoptant une pause martiale, il mit son cheval au pas enlevé et se dirigea vers eux. Il n'avait pas peur d'afficher publiquement son mépris pour ces hommes dont le sang s'était avili au contact de la magie. Il observa avec un dédain marqué la débauche de sortilèges qui les habillaient tous. Une bulle iridescente enveloppait la sombre Taryaladird, des lignes azurées hachuraient la silhouette d'une petite femme au nez grotesque qui montait un poney guère

plus charmant qu'elle, des spectres miniatures s'efforçaient de maintenir droit un vieillard aveugle qui s'appelait peut-être Galassioth ou Galassoth, une sphère orangée enveloppait un homme fortement recroquevillé sur sa selle et un nabot au crâne flamboyant de runes qui se tenait devant à l'abri de ses bras, et l'ensemble crépitait, crachotait, du sang coulait sur les visages fardés, et les doigts corrompus par leur art ne cessaient de s'agiter. Qes était celui d'entre eux qui ressemblait le moins à un mage, et sur lui, nul sortilège ostentatoire n'était visible. Seules les cicatrices, anciennes comme récentes, témoignaient de son addiction à la magie du sang. Il avait le visage plat et une barbe brune qui descendait sur son menton à la façon d'un tablier. Des plis profonds barraient son front légèrement bombé. Malgré la chaleur, un ample manteau vert à capuche dissimulait le reste de son corps, jusqu'à ses mains tenant les rênes qui disparaissaient sous l'étoffe voyante. Ses yeux étaient des puits sombres où se mélangeaient colère, peur et humiliation.

— Agenouille-toi, vite, je suis d'humeur meurtrière aujourd'hui. Sur son ordre, le destrier d'Yrann frappa le sol de son sabot.

— Mon prince, je me permets..., commença Qes d'une voix blanche.

— T'ai-je autorisé à parler, mage ? le coupa sèchement Yrann. Obéissant à ses éperons, son cheval fit un spectaculaire bond en avant et renversa la jument du sorcier qui chuta brutalement sur le flanc. Qes roula sur le sol en poussant des cris de douleur tandis que sa monture se remettait rapidement sur ses pattes et s'éloignait. Je t'avais demandé de mettre pied à terre ! La prochaine fois que tu n'obéis pas assez promptement, je te tue ! Vous les mages, vous oubliez que vous appartenez au commun et que vous devez obéissance aux princes d'Angande. Votre sang n'est rien ici. Il fit cabrer son destrier et, d'une traction sur les rênes, le maintint sur les pattes postérieures et le fit tourner sur lui-même. Chevalier, je vous ai ordonné de poursuivre votre route et je ne tolérerai aucune désobéissance, hurla-t-il à un homme d'âge mûr au visage de vétéran qui avait ralenti pour regarder. Sans demander son reste, celui-ci fit faire un écart à sa monture pour les éviter et repartit au pas. Yrann relâcha un peu la bride et les sabots de son cheval retombèrent à quelques centimètres de Qes qui, à quatre pattes, sursauta et s'effondra. Ça vaut pour vous tous, mages, ajouta-t-il en fusillant du regard les cinq autres sorciers.

À présent, les chevaliers et leurs équipages passaient de chaque côté de la route, jetant des coups d'œil rapides à ce prince qui les commandait et qui tenait tête aux six magiciens de Gonoth. Parmi eux, seule Taryaladird avait réagi et des barbillons de glace cliquetaient maintenant au coin de sa bouche. Elle avait l'air de se réjouir de la situation mais demeurait sur ses gardes et peu encline à engager le combat. Pour les autres, il n'y avait pas de doute, analysa rapidement Yrann : le petit laideron regardait à droite et à gauche dans le but évident de s'enfuir ; le vieillard dont les yeux aveugles brillaient contemplait Qes qui se remettait maladroitement sur ses deux pieds, ses spectres dansant une farandole silencieuse autour de sa tête ; l'homme recroquevillé et le nabot, qui semblaient liés d'une façon ou d'une autre, étaient immobiles et leurs visages, s'ils exprimaient une certaine curiosité, donnaient l'impression qu'ils ne prendraient aucun risque. Qes s'était redressé mais Yrann le pressa en faisant avancer sur lui son destrier écumanant. Le sorcier, forcé de reculer, heurta du dos le poitrail de la monture de Taryaladird qui renâcla.

— Attention Qes, si je suspecte la moindre magie contre moi, ta tête volera.

— Prince Yrann, vous allez trop loin, fulmina le sorcier. Comme vivante, sa capuche

verte avait basculé sur son visage qu'il avait plongé dans l'ombre, ne laissant qu'une fente d'où sortait la voix. Je ne dois de comptes qu'à l'archimage Baldir.

Il se contrôle, pensa Yrann. Il chercha des yeux Saessith et le trouva déjà de l'autre côté du fossé, étincelant de soleil. Guillss, sa Guillss – il éprouva une pincée d'orgueil à l'avoir à ses côtés – avait glissé au bas de sa jument alezane et attendait patiemment.

— Non, vous m'obéissez comme l'archimage obéit au haut-roi Caldric, répondit-il.

— Votre orgueil vous égare, prince.

— Encore un mot de ce genre et je tranche ta langue sans hésiter, dit sérieusement Yrann. Et vous, sorciers, je vous ai ordonné de continuer, alors au pas !

Yrann avait chaud, les bouffées d'adrénaline l'empêchaient encore de réfléchir posément. Il ignorait comment se désengager mais pourtant il le fallait. Il savait qu'il ne devait pas tuer Qes à moins d'éliminer également les cinq autres et, en plein jour, alors qu'ils étaient sur leurs gardes, même avec l'aide de Saessith et de Guillss, il était fort probable qu'au moins l'un d'entre eux s'échappe et prévienne Baldir. D'un autre côté, s'il les laissait en vie, ils finiraient par alerter l'archimage. Qes avait prétendu qu'ils étaient trop éloignés d'Arabesque pour entrer en contact avec Baldir ou un de ses sorciers, ce qui sous-entendait qu'ils en seraient capables avant d'avoir atteint la capitale. Ne trouvant rien à dire, Yrann pointa le mage de son épée.

— Bien, prince, je m'incline, dit Qes en lui servant une sorte de révérence forcée.

Yrann bloqua le sourire tordu qui avait commencé à se dessiner sur son visage. Le mage avait cédé. Il gonfla ses poumons d'air tiède.

— Bien, dit-il, ne traînons pas, sorcier ; nous avons une ville à délivrer des griffes de ces horreurs de mi-bêtes.

Sans attendre de voir leurs réactions, il fit volter son destrier et partit au pas. Il espérait juste avoir mis assez de fougue dans sa phrase pour les convaincre, au moins jusqu'au soir, que l'incident était clos. Ensuite, il aviserait.

À la tombée de la nuit, Yrann avait imposé une halte de trois heures. Le temps que l'ordre ait été relayé jusqu'au bout de la colonne des quelque cinq cents cavaliers, certains en tête s'étaient déjà endormis ; sans un mot, les princes s'étaient empressés de s'allonger sur des couvertures vite étalées au beau milieu de la route tandis qu'écuyers et serviteurs avaient commencé à bouchonner les chevaux et à préparer un repas froid pour leurs maîtres.

Adossée à un muret de pierres rugueuses, Guillss regardait distraitement les hommes s'activer dans l'obscurité argentée. La lenteur de leurs gestes et l'absence de conversation alourdissaient le silence du soir, et la terre imprégnée de la chaleur de la journée ainsi que le manque d'air retardaient l'instant où la fraîcheur libératrice viendrait les soulager.

Une exclamation de surprise des écuyers d'Yrann attira son regard. Le grassouillet avait bien failli se prendre un coup de sabot du destrier blanc en essayant de le décrotter. Guillss revint à la route, long ruban sombre encombré d'hommes et de chevaux qui courait entre une succession de petits champs et de pâtures, traversait la rivière et finissait par disparaître au sommet d'une colline en pente douce. Elle n'aurait pas pu les distinguer, mais elle savait qu'aucune sentinelle ne veillait sur la colonne ; officiellement, Jandrin et Yrann avaient estimé que la présence des Nüldraths suffisait mais dans la réalité, il s'agissait juste de limiter le nombre de témoins car ce soir, elle tuerait à nouveau. L'altercation avec les mages et la mort du bâtard l'exigeaient.

— Tu les vois ? chuchota Yrann qui s'était assis sur une des racines. Elle l'avait aidé à dessangler les différentes parties de son harnois mais il avait refusé de l'ôter complètement.

Scrutant toujours l'obscurité, Guillss approuva de la tête.

— Ce serait difficile de les manquer.

Qes et les mages avaient choisi les vestiges d'un moulin près du pont pour s'installer. Le feu blanc en avait ravagé l'étage en bois et la roue à aube, et n'avait épargné que les murs de soutènement et un squelette de planches et de poutres qui, sous le regard d'argent de Sri, se détachait sur fond de ciel nu. Les ruines étaient trop éloignées pour que Guillss puisse distinguer les mages, mais leurs sortilèges se chargeaient de les situer avec précision. Les couleurs de leur feu de joie montaient depuis un coin des décombres et surlignaient les interstices entre les pierres descellées du mur encore debout.

— En effet, dit Yrann en se levant. Il soupira. Je suis stupide.

— Tu es fourbu, mon garçon, rectifia Jandrin qui écrivait consciencieusement son destrier. Il avait refusé de le confier aux deux écuyers.

Comme son fils, il avait gardé son lourd haubert de mailles qu'il portait à même sa peau brûlée. Les ombres creusaient davantage ses traits ravagés par les flammes. En le regardant, Guillss avait l'impression que pour lui désormais, la douleur serait la seule compagne qu'il ne connaîtrait jamais. Quand elle entendit quelqu'un approcher, sa main se porta par réflexe vers sa discrète ceinture de minuscules dards. Reconnaisant le pas brusque, elle interrompit son geste.

— Le prince Gondrane, indiqua-t-elle à ses compagnons qui avaient eux aussi dressé l'oreille.

L'ombre ronde se profila peu à peu à mesure qu'il se rapprochait. Une petite majorité des princes qui n'avaient pas déserté était liée à lui par ces liens de vassalité qui étaient censés avoir disparus au début du règne du haut-roi Angandir mais qui dans les faits avaient perduré. Le gros Gondrane s'arrêta à quelques pas, les mains sur les hanches, montrant par là qu'il était conscient de son importance et qu'il fallait compter avec lui. Fallait-il être imbu de sa personne pour oser venir braver l'autorité d'Yrann et de Jandrin après cet après-midi de sang et de colère, songea Guillss.

— Prince Jandrin, commandant Yrann, salua-t-il de cette voix polie qui masquait mal son mécontentement. J'ai cru comprendre que le commandement ne se réunirait pas ce soir ? continua-t-il sans attendre de réponse à son salut. Alors que si mes souvenirs sont bons, nous sommes à moins d'une journée d'Arabesque.

Yrann se leva lentement.

— À l'aube, répondit-il d'une voix lasse.

— Mais...

— Merci, prince, de vous être déplacé, mais allez prendre du repos, vous en aurez besoin demain quand nous affronterons la horde. Le ton ne tolérait aucune contradiction mais le prince Gondrane persista.

— Les princes Yltord et Debronde sont de mon avis, votre comportement (il prononça le mot avec dégoût) ce midi avec le défunt frère du haut-roi et ensuite avec Qes...

— Taisez-vous. Jandrin s'était rapproché. Il s'adressa à Yrann : En tant que votre champion, mon prince, je demande à pouvoir défendre votre honneur que ce méprisable petit bout de rien vient de bafouer. Il avait parlé calmement mais clairement pour que tous l'entendent.

Malgré l'obscurité, Guillss distingua nettement la bouche du prince Gondrane s'ouvrir et se refermer. Il tourna la tête d'un coup vers Jandrin, puis vers Yrann, comme un petit animal affolé.

— Je n'ai pas... Je ne suis pas, bredouilla-t-il en esquissant un pas en arrière. Vous devez... Il est hors de question...

— Le choix des armes vous appartient, offrit sèchement Jandrin et je propose que nous commençons de suite. Je pourrai ensuite me reposer. La journée de demain sera dure.

— Ce ne sera pas nécessaire, n'est-ce pas Gondrane ? demanda doucement Yrann.

— Non, très bien, non, je présente mes excuses, je ne veux pas, je ne voulais pas... Le prince Gondrane parlait de plus en plus vite, ses mains placées devant lui comme pour apaiser Jandrin qui s'était encore avancé. Bien évidemment que le conseil à l'aube est une très bonne idée, et j'y consens, enfin, je voulais dire que...

— Allez prendre du repos, l'interrompit presque gentiment Yrann.

— Du rep... Oui, c'est une idée, je vais le faire, s'empressa de répondre le prince. J'y vais. Il salua et fit demi-tour, la tête rentrée entre ses épaules comme s'il craignait de se faire frapper à tout moment par le géant.

— S'ils sont tous comme lui demain, ce sera difficile, dit Yrann une fois la silhouette du prince happée par la nuit.

— Nous verrons, grogna Jandrin en retournant à sa monture. Nous ne savons pas encore ce que nous trouverons. Il héla les deux écuyers qui ramenaient les montures. Vous avez terminé ?

— Oui, seigneur, dit le premier.

— Alors, attachez les chevaux, et trouvez-vous un coin pour vous reposer.

— Mais votre repas, seigneur ? s'inquiéta le second.

— Ne discutez pas.

Les deux écuyers obtempérèrent sans un mot de plus, et une fois les brides nouées à une branche, ils s'éloignèrent.

— Et toi, petite, tu es prête ? demanda Jandrin à l'adresse de Guillss dès qu'ils se furent éloignés.

Le sens réel de la question ne lui échappa pas : il vérifiait pour la énième fois si elle était capable d'assassiner les mages sans qu'aucun ne puisse s'enfuir et alerter le camp, non pas parce qu'il doutait de son efficacité mais plutôt parce qu'il n'en avait pas encore accepté l'idée. L'assassinat le rebutait et il espérait encore qu'elle lui répondrait non.

Sa position vis-à-vis d'elle avait diamétralement changé depuis ces mots très durs dans la roulotte qui l'avaient chassée de la vie d'Yrann. À présent, il donnait l'impression de la considérer comme une alliée solide malgré leurs divergences évidentes quant à la méthode à employer. Plus surprenant encore avaient été ses encouragements bourrus, la veille, quand il leur avait suggéré, à Yrann et à elle, d'aller prendre un peu de repos. Le souvenir tendre de ces quelques heures où ils avaient pu s'isoler inonda son corps d'une douce chaleur. Surprise par l'intensité de sa réaction, elle mit sa main devant la bouche pour retenir un cri. La nuit dissimulait l'expression de son visage mais elle avait l'impression que ses trois compagnons voyaient parfaitement le sang rougir ses joues.

— Ce sera facile, ils sont à l'écart, se reprit Guillss. J'irai quand tous se seront assoupis, ce qui ne devrait pas tarder.

— C'est mieux ainsi, finalement, dit Jandrin à l'intention de son fils en allant prendre dans ses fontes la maigre ration d'avoine destinée à son cheval. Je regrette la manière

dont nous nous y prenons mais nous n'avons plus le choix.

Guillss ne répondit pas et Jandrin en resta là.

Tandis que s'immisçaient dans l'atmosphère plus fraîche de la soirée le bruissement des conversations, le hennissement des montures occupées à paître, le chant triste d'un groupe de soldats et le branchage noueux du charme qui craquait au-dessus d'eux, Guillss essayait de deviner les pensées de chacun. L'imposant Jandrin qui tenait le sac d'avoine sous la bouche de sa monture devait ruminer les choix qui l'avaient amené à compter sur les compétences d'un assassin Lorss pour régler ses problèmes et négocier quelques petits arrangements avec sa conscience ; Saessith, debout et immobile de l'autre côté du muret, leur tournait le dos et gorgeait visiblement son esprit de ce que récoltaient ses sens euphoriques ; et Yrann... Ses lèvres articulèrent sans bruit son nom tandis qu'elle le contemplait. De nouveau adossé au tronc large du charme, son visage était complètement dans l'ombre mais elle espéra qu'il la regardait comme elle le regardait, que ses pensées étaient le miroir des siennes, elle espéra que les mots qu'il lui avait murmurés la nuit précédente étaient sincères, qu'il ne la trompait pas pour un peu de réconfort avant la bataille contre l'archimage Baldir. Baldir. Elle se revit soudain coulant dans cette boue de marbre en compagnie de son oncle Yabsse, sous les yeux du magicien bossu qui arrachait avec ses mains des boules de granit et les transformait en gueules vivantes, ces mêmes démons qui avaient bien failli la tuer plus tard. Elle se détourna de la silhouette d'Yrann et s'avança dans le champ, ses yeux fixés sur le moulin en ruine et le sommet de la sphère orangée qui dépassait d'un pan de mur. Ils avaient tous les quatre une raison de vouloir tuer Baldir : Jandrin et Yrann pour venger l'un son seigneur, l'autre celui qui lui avait légué son nom, Saessith ou la part de lui qui avait été Seianne désirait affronter l'assassin de Tantrelou, celui-là même qui l'avait sauvée, et elle, un temps, avait juré de faire payer le bossu pour ce qu'il avait fait à son oncle Yabsse. La coïncidence était confondante, comme si le sort s'était arrangé pour les réunir et leur fournir une raison d'affronter Baldir. Fallait-il voir l'intervention d'une puissance supérieure ? Un Immortel ? L'Innomé ? Les gardiens sur Sri ? Est-ce que ça changeait quelque chose ? Avait-elle réellement regagné sa liberté en s'affranchissant des liens avec l'arbre-ancêtre du Sobsogre ? Et si elle décidait de tout abandonner là, maintenant, et de les quitter ? Elle supposa qu'elle n'était pas la seule à se poser toutes ces questions.

— Je viens avec toi, siffla soudain Saessith depuis l'autre côté du muret. Comme je vous ai dit, je sais y faire avec les mages.

— Pourquoi ? demanda Guillss plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle se retourna et affronta le regard rond et sombre. Les écailles de la créature luisaient des feux argentés de Sri. Elle huma les effluves salés qu'il dégageait.

— Je peux être discret et je suis capable de neutraliser leur magie.

— C'est en effet plus sage qu'il vienne avec toi, opina Jandrin.

— Ce n'est pas nécessaire, aucun d'entre eux ne pourrait survivre avec ce que je vais leur inoculer, déclara-t-elle sur la défensive. Et je travaille seule. Occupe-toi des fuyards éventuels ou des Nüldraths, si tu veux.

— Justement, je suppose que ton arsenal n'est pas infini, et je préfère que tu gardes tes meilleures armes pour demain. Je crois que nous en aurons besoin.

Les arguments de Jandrin étaient plus que sensés, mais elle voulait être seule pour tuer.

— Mais, je ne le... je ne te connais pas Saessith, nous n'avons jamais... (elle hésita)

fonctionné ensemble.

— Si, rappelle-toi, c'est une partie de moi qui t'a menée au cachot.

— Une dent, tu n'étais qu'une voix dans une dent en ivoire. Là, nous allons devoir nous déplacer ensemble.

— Il est silencieux, intervint Yrann. Il ne te gênera pas, au contraire.

— Mais pas invisible, répliqua Guillss fâchée de voir qu'il se liguaît avec ses deux détracteurs. Ses écailles attirent la lumière aussi bien qu'...

Elle se tut, ses yeux fouillant l'obscurité à la recherche de Saessith.

— Je peux me camoufler.

La voix sifflante de la créature provenait de l'endroit où il s'était tenu quelques secondes plus tôt mais Guillss ne vit derrière le muret que le champ envahi par les ombres des princes et de leurs équipages. En se concentrant, elle finit par distinguer vaguement le contour de sa silhouette devenue aussi transparente que de l'eau. Il n'avait pas bougé. Elle abdiqua.

— Entendu, nous irons ensemble.

— Et ce sera une bonne répétition pour demain, souligna Jandrin. La mort de Brangue et celle des mages changent nos plans, vous ne pouvez plus apparaître en notre compagnie à la cour de Caldric. Baldir se méfierait. Il vous faudra pénétrer par vos propres moyens dans le palais-forteresse. Il flatta une dernière fois l'encolure de son destrier puis revint vers eux. Bien, nous avons dépassé Cantrol, ce qui signifie que demain, dans l'après-midi au plus tard, nous arriverons à Arabesque. Profitez tous bien de votre repos, leur conseilla-t-il.

Yrann leva les yeux vers la demi-lune Sri qui flottait dans le ciel.

— Je vais me dégourdir les jambes.

— Ne tarde pas trop, mon fils – le « mon fils » sonna maladroitement –, tu es épuisé, le sermonna le chevalier Jandrin mal à l'aise. Je sais que c'est peut-être votre dernier soir ensemble, mais...

— Je viens avec vous, prince, le coupa Guillss avant qu'il ne change d'avis. À tout à l'heure Saessith.

Elle emboîta le pas d'Yrann tandis qu'il s'éloignait déjà en direction de la haie qui les séparait du champ voisin. Il ne se retourna pas une seule fois avant d'avoir atteint la petite barrière sous les arbres. Le sol, à force d'être piétiné par les bêtes à cet endroit était chauve et défoncé pourtant, c'est là qu'il s'arrêta. Elle le rejoignit alors qu'il commençait à se défaire de sa cuirasse et de ses jambières. Elle se plaça dans son dos et l'aida à ôter la jupe de métal. Ils ne parlaient pas et, une fois les différentes parties de l'armure à leurs pieds, ils se firent face et continuèrent de se déshabiller sans bruit. Les larges mains d'Yrann délacèrent sa chemise, ses mains à elle, fines et blanches, enlevèrent le ceinturon. Les doigts s'aventurèrent sous l'étoffe et caressèrent la peau frémissante, les lèvres se trouvèrent, s'épousèrent, les derniers vêtements volèrent, ils tombèrent d'abord à genoux, s'enlacèrent maladroitement, puis basculèrent et roulèrent sur le côté. Guillss poussa un premier cri quand il la pénétra, et en étouffa un second en l'embrassant violemment. Emprisonnant sa taille de ses jambes et ses bras enroulés autour de son cou massif, elle essayait de le garder à l'intérieur d'elle, soudés à jamais dans cette chaude étreinte. Elle aimait sa force qui la plaquait à terre, elle aimait quand il la pénétrait avec cette urgence timide, elle respirait son odeur, sa sueur, griffait son dos, le mordait, lui martelait les côtes de ses poings, elle le sentait, le plaisir était là, qui venait, possédant,

envoûtant tous ses sens. Elle lui résista, le refusa, puis elle commença à l'accepter, par saccades, en pleurant, oubliant où elle était, oubliant qui elle était, qui il était pour ne retenir que la lente explosion dans son bas-ventre. Elle balança la tête en arrière quand il grogna les dents serrées, un grognement qui déferla en elle et lui fit perdre son souffle. Son cri fendit le silence et monta dans la nuit argentée tandis qu'elle s'arc-boutait sous lui, et libérait son plaisir. Elle le serra quand il enfouit sa large tête dans son cou, et sentit peu à peu son corps, le sien, se relâcher et se détendre. Puis, ils roulèrent chacun sur le côté sans un mot, les yeux plantés dans le ciel piqué de rares étoiles, leurs mains étreintes comme un refus de se séparer vraiment. Elle était en sueur et un caillou pointait douloureusement entre ses côtes, mais elle n'aurait bougé pour rien au monde.

— Je t'aime, l'entendit-elle murmurer.

Elle aurait souhaité répondre à cet aveu tremblant, mais les mots ne venant pas, elle s'agrippa plus fortement à sa main. Ils restèrent ainsi jusqu'à s'endormir. Le bossu vint gâcher sa dernière pensée et l'entraîna dans un cauchemar insupportable où l'arbre-ancêtre maintenait Yrann prisonnier entre ses branches purulentes tandis que dansait et riait Baldir. À quelques pas sous le soleil, un nourrisson rampait sur un carré d'herbes rases en gazouillant. Et après chacun de ses déplacements, l'enfant faisait rouler devant lui un cœur encore palpitant, laissant un sillage rouge vif. Elle savait qu'il s'agissait du cœur d'Yrann et pleurerait en le regardant battre de moins en moins vite.

C'était Jandrin qui avait envoyé Saessith chercher Guillss. La requête du guerrier avait été expédiée, laissant deviner une gêne par rapport à ce qu'ils avaient tous entendu – ou du moins ceux qui ne dormaient pas profondément. La question de Brangue trottait crûment dans la tête de Saessith – « c'est ainsi que tu prends ton pied ? » – tandis qu'il contemplait les deux corps simplement vêtus de la robe argentée de Sri. La femme assassin donnait l'impression d'avoir enroulé les bras puissants du prince de Sangue comme une écharpe de muscles autour d'elle. Elle était assez menue, et lui assez trapu, pour qu'elle s'y niche tout entière. Ses petites mains s'étaient fermement refermées sur le poignet droit dont elles faisaient à peine le tour et elle fronçait fortement les sourcils. Quelquefois, sa tête remuait comme pour chasser un démon qui s'y serait introduit. Un cauchemar. Un instant, il continua de les regarder comme pour fixer cette image dans son esprit. La seule chose qu'ils avaient tous les deux en commun était les multiples cicatrices qui avaient marqué pour toujours leur chair et ce sentiment – l'amour ? – qui les avait unis. Saessith se demanda s'il pourrait jamais aimer lui aussi. Il n'était pas triste, mais même s'il survivait à la confrontation avec le magicien Baldir, il avait la sensation que ce ne serait peut-être jamais le cas. Et pas de cette façon.

Il effleura l'épaule osseuse de Guillss avec la pointe de Serss.

Elle est incroyablement rapide, se dit-il quand il vit le corps se détendre pour se dégager de la douce étreinte du prince, puis rouler et se relever dans le même mouvement, à côté d'un tas de vêtements et de l'armure éparpillée, des lames minuscules au bout des doigts. Yrann bougea un peu et grommela quelques mots incompréhensibles.

— Combien de temps ai-je dormi ? murmura-t-elle tout de suite. Elle fit tourner les lames qui disparurent de ses mains.

Vraiment très rapide, pensa Saessith qui avait suivi avec peine son tour de passe-passe.

— Une heure, siffla-t-il à demi-voix.

— Allons-y, alors. Elle regarda Yrann, se rapprocha, s’agenouilla, hésita, se pencha vers lui, hésita encore puis sembla abandonner l’idée de l’embrasser. Il roula sur le dos en grognant. Elle se redressa. Je m’habille, dit-elle en attrapant ses vêtements.

— Tes armes ? demanda-t-il en enregistrant distraitemment ses gestes précis tandis qu’elle enfilait ses chausses, puis sa chemise.

— Elles ne me quittent jamais, lui répondit-elle en ébouriffant sa courte tignasse. Ne t’inquiète pas et suis-moi. Elle serra sa ceinture, et, laissant là ses courtes bottes, se dirigea vers la barrière. On fait le grand tour, précisa-t-elle comme il ne la suivait pas.

Guillss ne s’était pas préoccupée de Saessith et avait filé, rasant le mur de pierres sèches jusqu’au champ suivant, puis avait bifurqué vers le nord, à travers une parcelle toute en longueur, pour à nouveau changer de direction et s’enfoncer dans un fossé envahi par les ronces. Au début, Saessith avait cru qu’elle voulait le semer – aucun arrêt, aucun regard pour vérifier qu’il suivait – puis il avait compris qu’elle ne faisait qu’exprimer sa mauvaise humeur d’être en sa compagnie. Il s’était pris au jeu et s’était amusé à la coller d’assez près, la dépassant rarement et écopant à quelques occasions d’un retour de branches traître. Elle se déplaçait comme ces lucioles qui avaient tant fasciné sa part humaine, disparaissant et réapparaissant au gré des ombres, bondissante, surprenante, jamais là où il l’attendait et impossible à attraper.

Quand elle s’arrêta brutalement, la main levée, il l’imita. À force de jouer à suivre ses mouvements, il en avait oublié la gravité de leur mission et avait failli se laisser surprendre. Le Nüldrath était couché sur une des branches tortueuses du châtaignier au milieu du champ. Sa tête bien droite, à la manière des félins, il scrutait les hautes herbes sur leur droite. Ils étaient à proximité de la rivière, Saessith entendait distinctement le bruit cristallin et il situa le moulin à quelque cent mètres en aval. La ruine était proche de la route. Guillss fit un geste rapide de l’index au-dessus de sa tête, qu’il ne comprit pas, pour ensuite se mettre à s’enduire la peau et les vêtements d’une pâte fondante. Quand il vit d’abord le sommet de son crâne, puis son front, son visage, son cou, ses épaules s’évanouir, il sut. Presque naturellement, les écailles de Saessith et de façon plus surprenante Serss, adoptèrent par mimétisme les teintes nocturnes de son environnement et lui aussi devint invisible. Sans attendre de la perdre, il battit deux fois des paupières jusqu’à ce que sa vision se réchauffe au spectre de l’infrarouge et que la nuit s’épaississe de tons colorés. Au milieu des verts et des bleus, il localisa la chaude silhouette de Guillss qui traçait en ligne droite à travers le champ sans se soucier du Nüldrath. Quand elle passa à découvert et à moins d’une vingtaine de pas de l’arbre où se tenait le démon, celui-ci ouvrit sa gueule d’ombre et feula ce qui ressemblait à un avertissement mais elle continua. Saessith s’avança alors à son tour sous la lune Sri qu’il devinait. Il observa au passage le pelage trouble du fauve dont la couleur de nuit associée à l’odeur répugnante évoquait un liquide fangeux et saumâtre. Ce fut comme un stimulus pour sa mémoire, des souvenirs qui semblaient d’un autre âge resurgirent : le combat contre les Nüldraths dans la maison de Zakra, la mort de Somir, la fuite de Seianne.

Un instant, il fut tenté de tuer le démon, puis il se ravisa et courut rejoindre Guillss. Le Nüldrath ne bougea pas plus.

Juste avant d’arriver à la rivière, ils enjambèrent furtivement des chevaliers endormis sur un lit improvisé d’herbes sèches, puis ils dévalèrent l’à-pic de la berge et il pénétra dans l’eau miroitante. L’écume mordit ses jambes, et le bruit du courant, assourdissant,

les isola du silence de la campagne. Ses pieds à elle n'avaient pas touché la surface de l'eau. Elle suivait le chemin hasardeux des pierres affleurant, sautant de l'une à l'autre avec la grâce d'une danseuse. La rivière n'était pas assez profonde pour que Saessith nage comme son instinct l'encourageait à le faire, alors, il la suivit. Il était rapide mais elle réussit à le distancer. Tandis qu'il hésitait à escalader la berge abrupte pour retrouver la terre ferme, il aperçut le moulin au détour d'une boucle de la rivière. C'est à peine s'il eut le temps de distinguer fugitivement Guillss qui se faufilait entre les rayons du squelette de la roue à aube. Il accéléra sur les derniers mètres et s'introduisit à son tour dans le moulin. Il l'aperçut, accroupie sur une des poutres maîtresses qui divisaient la bâtisse en deux. Elle lui tournait le dos et observait le bivouac des sorciers en contrebas, de l'autre côté d'un enchevêtrement de pierres, de planches et de tuiles. Il grimpa dans la roue, s'avança sur l'arbre de la meule dont il escalada l'axe rouillé et de là, sauta sur la poutre et alla se positionner à côté d'elle.

D'un va-et-vient rapide de ses paupières, Saessith abandonna la perception thermique et observa les mages regroupés à l'abri d'un mur d'enceinte. Lentement bercée par sa bulle arc-en-ciel au sommet d'un tas de gravats, la sorcière au visage marbré de plaques noires faisait voler entre ses doigts de la poudre de glace. Comme mort, le vieillard était affalé à quelques mètres d'une petite brèche et ronflait, les spectres miniatures collés à la peau de son visage et à sa robe mouchetée de blanc. Une pellicule couleur de flamme enveloppait les formes grotesques et enlacées du nabot au crâne flamboyant et du grand maigre au squelette noueux. Leur tournant le dos, Qes, reconnaissable à l'étoffe de sa robe qui recouvrait chaque pouce de sa peau, se tenait debout près de la trouée principale et donnait l'impression d'observer la colonne d'hommes éparpillés sur la route et dans les champs voisins. Il n'y avait aucun relief de nourriture qui laissât penser qu'ils avaient mangé, pas de sacs ou de fontes, ni même de couvertures, ils s'étaient installés à même les décombres. L'inconfort de leur camp étonna Saessith ; il s'était attendu à des tours fastueux, à des plateaux chargés de mets alléchants, à des couches moelleuses, à des tentures de soie colorée mais rien de tout ça. La bouche de Guillss se colla à son oreille creuse.

— Je vais utiliser des dards très fins pour...

Mais il n'écouta pas plus longtemps le murmure de l'assassin. Mû par une impulsion sauvage ou par le désir violent de son épée Serss qui se propageait en lui comme une onde chauffée à blanc, Saessith bondit et atterrit silencieusement au milieu des sorciers. Il n'avait jamais pu expérimenter les leçons de Somir sur les vingt et un nœuds arcans, mais son perce-mage semblait guider sa main et faire chanter ses souvenirs. D'une simple extension, il piqua la sorcière à la naissance de chacune de ses oreilles.

— Nœud temporal, récita-t-il fièrement.

Puis laissant sa première victime, il effectua un pas chassé et transperça la poitrine des deux mages endormis dans les bras l'un de l'autre.

— Nœud intercostal, continua-t-il.

Là non plus, il ne chercha pas à savoir s'il avait brisé les nœuds arcans et plongea la lame en avant sur le vieillard allongé à même la pierre et la planta juste sous l'estomac tandis que s'effiloçaient les spectres criards.

— Nœud stomacal.

Poursuivant son mouvement, il tourbillonna sur lui-même et frappa Qes d'une botte au moment où celui-ci se retournait. La lame flexible de Serss se courba et sembla

s'allonger, les doigts du sorcier s'agitèrent, la peau sur son visage se déchira mais la magie se refusa à lui. Bêtement, il regarda la pointe du perce-mage qui lui transperçait la main, juste entre le pouce et l'index. Une goutte de sang perla au coin de sa bouche.

— Nœud carpien, acheva de réciter Saessith en s'immobilisant face à lui.

La magie des cinq hommes était morte en même temps que toute trace de leur sorcellerie ; la ruine du moulin était à nouveau partagée entre la lumière du clair de lune et l'obscurité. Saessith les salua en fouettant l'air par deux fois de son épée.

— Somir vous passe le bonjour, mages de Gonoth. Il souriait. Je te les laisse Guillss.

Il réalisa qu'il avait omis un détail quand il perçut un mouvement à la limite de son champ de vision.

Six ! Ils n'étaient pas cinq mais six ! Il avait oublié la naine au nez déformé, ragea-t-il en effectuant un saut désespéré pour éviter les projectiles de lumière qui lui arrivaient droit dessus. Non, se corrigea-t-il en se rétablissant maladroitement au milieu d'eux, il avait oublié un autre élément d'importance : un mage qui n'est pas mort peut encore se battre. Et ils étaient encore trois dans ce cas.

Tandis que Qes sortait une paire d'insectes en bois de sous sa robe et les entrechoquait violemment l'un contre l'autre, la sorcière touchée aux tempes était descendue de son tas de gravats et soufflait sur Saessith sa poudre de glace. En déséquilibre après son dernier saut, il ne put esquiver complètement le nuage blanc qui lui engourdit la moitié droite du corps.

— Guillss, appela-t-il en passant Serss dans sa main gauche et en portant une botte mortelle au visage de la sorcière, c'est le moment !

Il ne regarda pas la vieille harpie s'écrouler devant lui et se concentra sur les mages encore en vie.

Une rivière de fourmis coulait à présent des mains jointes de Qes et filait droit sur lui. La naine, qui s'était mise à chanter dans la langue de Carn, enflait et se déformait à vue d'œil.

Sa jambe droite quasi paralysée, Saessith s'élança maladroitement vers Qes. Le sorcier avait dégainé une dague et, ayant enjambé les vestiges du mur, battait en retraite vers la rivière. Les fourmis étaient rapides et avant que Saessith ne soit sur Qes, elles avaient escaladé ses jambes et sa queue et remontaient sur son torse. Ses écailles le protégeaient de leurs morsures mais quand elles grimpèrent sur son visage, les insectes s'en prirent à ses yeux et s'introduisirent dans sa bouche et ses narines.

Mais que fait Guillss ? Il cria.

Guillss avait entendu parler de l'école d'Orth et de son école d'escrime, mais elle n'avait jamais eu l'occasion d'assister à une telle démonstration. La créature était douée et son épée enchantée redoutable mais Saessith avait été présomptueux et la contre-attaque des sorciers l'avait pris au dépourvu. Selon les préceptes de l'arbre-ancêtre, toute erreur devait devenir une leçon et elle laissa filer quelques secondes avant d'intervenir. Quand Saessith hurla, elle se débarrassa d'une torsion du poignet des dards qu'elle avait préparés et se laissa tomber devant Qes. Les projectiles criblèrent le visage déformé de la naine, dont la tête avait tant gonflé qu'elle avait atteint le grenier du moulin, et délivrèrent leurs doses de poison.

Elle bondit en avant pour frapper Qes mais une main énorme l'attrapa aux chevilles et la tira violemment en arrière. La sorcière redressa sa masse difforme et brisa net la poutre

qui retenait encore les restes du toit et celui-ci s'effondra sur ses épaules. Sa masse dominait à présent la ruine. La quantité de poison n'avait pas été suffisante et c'est à peine s'il l'avait ralentie, nota Guillss.

— Tu veux jouer, petit assassin ? gronda la magicienne qui la souleva de terre et l'amena devant son visage difforme.

— Occupe-toi du sorcier, il ne doit pas fuir, hurla Guillss à l'adresse de Saessith qui se roulait dans les décombres afin de se débarrasser des fourmis.

Elle se tordit en deux et frappa avec sa dague entre les jointures des doigts géants qui emprisonnaient ses chevilles. La sorcière hurla et relâcha sa prise. Guillss effectua un saut périlleux afin d'atterrir sur ses deux pieds, des dagues déjà dans ses mains. Elle esquiva un poing qui s'abattait sur elle et courut entre les jambes monstrueuses qu'elle escalada à la manière d'un chat, sauf que ce n'était pas des griffes qui s'enfonçaient dans la chair de la géante mais ses lames. À hauteur de cuisses, elle sectionna l'artère fémorale de la sorcière et se laissa tomber en arrière, aspergée par un jet de sang épais.

— Oui, jouons si tu veux, triompha-t-elle en reculant.

Des filtres épais étaient tombés sur les yeux de Saessith et, ainsi protégé, il s'était précipité à la poursuite de Qes. Le mage avait déjà traversé la rivière quand il plongea dans l'eau pour se débarrasser des derniers insectes. Sa bouche et son nez saignaient, et il cracha un jet de bile noire dans l'eau. Derrière lui, il entendit la masse de la sorcière heurter lourdement le sol. Il fouilla la nuit mais ne trouva nulle part le mage.

Lorsque Jandrin vit les manifestations lumineuses des sortilèges s'éteindre coup sur coup, il se laissa tomber sur sa selle. Le guerrier n'éprouva pas de soulagement pour autant. Il ne voulait pas le montrer mais quelque chose en lui s'était brisé pendant le combat contre Gabessor. Jandrin ne se sentait plus invulnérable et les réflexions solitaires, loin d'avoir modifié son état d'esprit, avaient renforcé sa volonté d'en finir. La mort s'était présentée à lui dans le cachot et s'il n'y avait eu Guillss et cette mystérieuse créature qui avait fusionné avec le jeune Seianne, il serait reparti avec elle et hanterait Sri à cette heure. Il leva la tête vers le croissant de lune accroché à la tapisserie bleu nuit du ciel. Il attendait ce dernier combat avec impatience, il le désirait, il y jetterait ses dernières forces, triompherait et tomberait en héros. Cette vanité l'effrayait.

— Ils ont réussi, déclara Yrann d'une voix ensommeillée.

Son fils s'approchait, seulement vêtu de sa culotte de peau. Il vint s'asseoir à côté de lui. Tous deux scrutèrent le paysage plat que se partageaient la lumière diffuse de Sri et la noirceur des ombres. On entendait des ronflements, un homme qui toussait, quelquefois une silhouette se levait et allait se soulager contre un arbre ou un buisson en bordure du champ. Le moulin était à plus d'un kilomètre et sans les sortilèges des sorciers, il était difficile dans l'obscurité de localiser les ruines qui se confondaient avec les obstacles naturels dans les champs.

— Possible, fit simplement Jandrin.

Il aimait son fils mais le voir ainsi, jeune et fort à côté de lui, le fit douter. Avait-il le droit de l'entraîner dans cette bataille ? Jusqu'à présent, il l'avait toujours protégé mais l'affrontement contre Baldir rendait la chose impossible.

— Demain sera peut-être notre..., commença Yrann.

— Ne parle pas ainsi. Tu... Un hurlement perça la tranquillité de la nuit, suivi du

grondement sourd d'une voix menaçante. J'y vais, dit simplement Jandrin et il éperonna son cheval.

Hors d'haleine, Qes se retourna quand il traversa la route. Des soldats étaient réveillés et tentaient de voir ce qui avait causé ce vacarme. Il entendit trop tard la course bruyante de la monture de Jandrin. L'épée du chevalier le faucha proprement et il mourut sans un mot. Il ne vit ni n'entendit les soldats crier quand ils périrent sous les coups d'épée du géant.

Camerune tapait fort et cuisait les hommes dans le fer de leurs armures. La campagne autour d'eux était aussi sèche que leurs gorges, il n'y avait pas un souffle de vent et à part de rares boules de coton, le ciel était toujours d'un bleu implacable. La lisière de la forêt du haut-roi était visible au sommet de la colline. Cela signifiait qu'ils étaient à moins de deux heures d'Arabesque.

Yrann chevauchait en tête de colonne, en compagnie de Guillss dont l'humeur s'était légèrement améliorée. Ni Saessith qui avait éludé le sujet d'un sifflement désolé, ni elle, ni Jandrin de fort méchante humeur après avoir dû exécuter les témoins de la mort de Qes n'avaient voulu évoquer ce qui s'était réellement passé dans les ruines du moulin. Yrann n'avait pas cherché à en savoir plus. Tout ce qui comptait, c'est que les mages avaient été éliminés, n'en déplût au pauvre prince Gondrane qui suivait misérablement plusieurs rangs en arrière, en compagnie des couronnes les plus influentes de Parn, tous d'anciens fidèles du défunt prince Parnemain. Yrann les voulait près de lui, au moins jusqu'à Arabesque pour éviter qu'ils ne désertent et n'entraînent avec eux la majorité des chevaliers. Les Nüldraths qui flanquaient la colonne n'étaient plus une menace suffisante depuis la « disparition » de Qes et des siens, qui seuls parlaient le langage des démons. Yrann chercha des yeux un quelconque signe des éclaireurs ou des Logranns, mais le paysage semblait avoir été abandonné.

Par deux fois dans la journée, ils avaient vu des mi-bêtes. La première fois autour de midi, alors qu'ils avaient délogé une importante bande dans un hameau. Étonnamment, la cinquantaine de Logranns avaient évité le combat et fui vers le nord-ouest. Le terrain, quadrillé de haies, de fossés ou de barrières, leur avait été favorable et la poursuite avait cessé presque aussitôt. Mais si l'escarmouche avait eu le mérite de réveiller les hommes, elle avait soulevé quelques questions. Après avoir fouillé le hameau, il était devenu manifeste qu'il ne s'agissait pas d'un poste arrière de la horde : les mi-bêtes ne s'étaient arrêtées là que pour se reposer à l'abri de la chaleur et leur piste indiquait clairement qu'elles venaient d'Arabesque.

La seconde fois, ils avaient repéré une longue file de silhouettes se déplaçant rapidement sur la crête lointaine de la colline sur leur gauche. À en juger la façon dont elles couraient, ce ne pouvait être que des Logranns. Une patrouille ? Jandrin et lui en doutaient : ils n'avaient pas hurlé pour avertir les leurs, et ils étaient chargés de nombreux sacs. Cela ressemblait plutôt à des fuyards encombrés par leur butin. Yrann avait depuis missionné la moitié des éclaireurs vers la capitale pour avoir une idée plus claire de la situation.

— En voilà un, cria soudain Gondrane dans son dos.

Le cavalier venait de jaillir de la forêt au sommet de la colline.

— Il est seul, constata calmement Jandrin.

Yrann leva la main et tira sur ses rênes pour arrêter son destrier. Rang après rang, sans un mot, chevaliers et écuyers l'imitèrent et stoppèrent leurs montures. La colonne était maintenant silencieuse et on pouvait entendre le bruit net du cheval de l'éclaireur qui montait à mesure qu'il approchait. Quand il fut à une dizaine de mètres, il freina brutalement et mit sa monture au pas. C'était Honduls. L'homme était un des écuyers affectés au corps des vingt éclaireurs créé par Jandrin. Il était grand et maigre, et heureux de bénéficier de ce statut à part, qui lui avait valu d'éviter la plupart des corvées habituelles. Son visage étroit et mal rasé dégoulinait de sueur.

— Pourquoi es-tu seul ? s'enquit Yrann tout en guettant par-dessus l'épaule de l'homme d'éventuels poursuivants.

— Un démon aux ailes de cuivre a emporté Losmass, et (il déglutit) Agdus a persuadé les autres de s'enfuir. La horde n'est plus à Arabesque, monseigneur, ce sont les démons qui ont pris la ville. Il parlait très vite à présent, un débit aussi désordonné que les mouvements nerveux de ses yeux. Je n'ai jamais vu de tels spectacles : des racines gigantesques se sont abattues sur les remparts, on dirait une forêt. Il y a des centaines, des milliers de morts accrochés aux branches, empalés sur des épines de la taille d'un bras : bêtes, démons et hommes, mais nulle sentinelle vivante hormis les Gors tournoyant dans le ciel. Nous avons franchi le fossé et grimpé sur le chemin de ronde en nous aidant des ponts d'écorce. L'odeur est terrible, personne n'a ramassé les corps, ils pourrissent au soleil, mais le pire, monseigneur, c'était... (sa voix s'étrangla) c'était le spectacle à l'intérieur de la ville. Nous les avons vus (il désigna un Nuldrath dont la tête d'ombre dépassait des blés) capturer femmes, hommes, enfants et les rares mi-bêtes à être restées, et les entraîner ensuite vers le palais-forteresse. Ils n'ont de cesse de faire des allers et retours, plongeant dans les maisons par les toits éventrés. Monseigneur, le ciel est plein de cris, de rires déments et du sang des habitants enlevés. Sous le coup de l'émotion, il s'arrêta puis reprit presque en chuchotant. C'est à ce moment-là que le Gor a fondu sur nous et emporté Losmass entre ses griffes. J'étais terrorisé, monseigneur, et j'ai fui. Je l'entends encore hurler. Agdus n'a pas eu à parler beaucoup pour tous les décider à ne pas revenir. J'ai moi-même hésité, monseigneur.

— Quels enfants de Carn as-tu vu ? Décris-les, demanda Jandrin.

Quelques princes, dont Gondrane, s'étaient approchés à dos de cheval et faisaient cercle autour de l'éclaireur.

— Les « Doigts de Carn », les Gors et j'en ai vu d'autres arpenter les rues, des sortes de cônes de chair avec des cornes de bœuf, et des choses molles avec des tentacules, et...

— Et le palais-forteresse ? l'interrompit Jandrin. Ce sont les démons qui le tiennent ?

— Je ne sais pas, monseigneur, mais il y a cette trace...

— Une trace ? s'impatientait le prince Gondrane.

— Oui, c'est comme une saignée géante qui part du palais et qui aboutit aux remparts, comme si quelques larves énormes s'étaient traînées sur les toits en se vidant de leur sang.

Il reprit son souffle et accepta une gourde d'eau que lui tendait l'écuyer d'Yrann. Il but deux longs traits.

— La horde n'est plus une menace alors ? demanda le prince Gondrane les yeux brillants.

— Je ne sais pas mais...

— Va manger un bout, tu l'as bien mérité, le coupa Jandrin. Saessith, accompagne-le

et veille à ce qu'on ne le dérange pas. Il mérite un peu de tranquillité après ces bonnes nouvelles.

Yrann remarqua que tous les princes qui avaient entendu le rapport de l'éclaireur tiquèrent à la mention de « bonne nouvelle » et qu'ils n'étaient pas dupes de la manœuvre de Jandrin qui désirait avant tout isoler Honduls. Le message de son père était clair : il fallait continuer et rapidement, avant que les nobles ne se soulèvent et désertent en masse. La situation devenait trop confuse. Yrann se mit debout sur ses étriers et s'adressa à la colonne de sa voix la plus forte.

— Vous avez entendu, mes princes, la horde a été repoussée par le haut-roi Caldric ! Nous n'aurons pas à combattre ! Allons mes amis, ce soir, nous dînerons au palais !

Mais la rumeur l'avait pris de court et déjà l'histoire d'une ville possédée par des démons qui s'en prenaient à ses habitants avait remonté la longue file. Il vit à l'arrière un petit groupe mettre leurs chevaux au galop et rebrousser chemin. Yrann dégaina son épée. Le grincement menaçant de l'acier sur le fourreau fit reculer l'attroupement.

— Vous ne les tiendrez pas, même si vous en tuez dix, laissez-les partir. Le prince Gondrane s'était interposé avec son cheval et avait saisi l'avant-bras d'Yrann. Laissez ceux qui le veulent regagner leur terre. Ce combat n'est plus le nôtre. Le ton était suppliant.

— Et vous pensez que cette guerre n'arrivera jamais sous les murs de votre château ? demanda rageusement Yrann en poussant son cheval en avant pour écarter Gondrane.

Deux princes firent volte-face et partirent au trot, leurs écuyers les suivirent. Yrann guetta une réaction de Jandrin mais celui-ci ne fit pas un geste pour les arrêter. Guillss, comme lorsqu'il y avait du danger, avait démonté et s'était postée un peu en retrait. À quelques mètres, Saessith tenait l'éclaireur par l'épaule. D'autres cavaliers lancèrent leurs montures au galop. Peu à peu, la colonne se débandait et Gondrane continuait de supplier Yrann.

— De quelle guerre parlons-nous ? De celle que nous devons mener contre la horde ou de celle, plus personnelle, que vous menez contre l'archimage Baldir ? Non, ne répondez pas, je ne suis pas stupide. Nous savons pour votre père, nous savons ce qu'en a fait le bossu. Le bâtard, avant que vous ne lui tranchiez la tête, bavardait beaucoup. Mais cette vengeance dans laquelle vous voulez nous entraîner est la vôtre. Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme. Il n'y a que le chaos et la mort là-bas. C'est fini, cela ne concerne plus les hommes que nous sommes. Je ne...

— Assez ! cria Yrann, Assez ! Que ceux qui veulent partir, partent ! Nous n'avons que faire des lâches. Il rangea son épée dans son fourreau. Allons, en route. Nous avons des comptes à rendre au haut-roi Caldric. Il éperonna son destrier et partit au galop en direction de la forêt sans un regard en arrière. *Il faut en finir*, pensa-t-il.

Ils s'étaient séparés presque immédiatement, sans se poser de questions, sans effusion. Deux heures plus tard, Guillss avait encore sur le cœur le regard bleu d'Yrann et ses lèvres blessées qui s'étaient entrouvertes un instant comme pour ajouter un mot tendre à cet adieu si neutre qu'il lui avait servi. Mais il n'avait rien dit de plus. Il avait juste baissé les yeux, et elle et Saessith lui avaient tourné le dos, le laissant à l'entrée de la forêt avec Jandrin et les seize hommes qui avaient tenu à s'engager à leurs côtés. La dernière image qu'elle avait de lui était le sourire en forme de crevasse dans son visage défiguré. Elle était certaine qu'il lui était destiné et sa grimace rendait encore plus insupportable la

timidité de ses sentiments. Pourquoi ne l'avait-il pas serrée dans ses bras ? Pourquoi se souciait-il encore de savoir ce que penseraient ses pairs de son amour pour une Lorss alors que leur chance de survivre à cette journée était si mince ? Elle retint un mouvement d'humeur et se raccrocha aux heures passionnées qu'ils avaient connues la nuit précédente.

— Par où allons-nous rentrer dans le palais ? demanda Saessith en s'approchant du bord donnant sur la rue pavée en contrebas.

— Par les toits, je connais un passage.

Guillss et Saessith avaient escaladé l'un de ces mastodontes noirs d'écorce qui enjambaient la muraille et avaient mis le pied sur le chemin de ronde, près d'une des tours du mur ouest d'Arabesque. Ils étaient au milieu d'une forêt de branches, de fleurs et de cadavres en décomposition, mélange d'odeurs de pollens, de terre humide et de chair putréfiée, cacophonie de couleurs organiques. L'éclaireur n'avait pas exagéré sa description du charnier qui s'étendait sur des kilomètres de granit et de végétation luxuriante.

— Nous arriverons à temps ?

— Oui.

Le plan était d'une simplicité presque inquiétante : Guillss et Saessith devaient se trouver là où était Baldir au moment où Yrann et Jandrin le rencontreraient. Comme avait naïvement fait remarquer Saessith, les chevaliers ne seraient là que pour faire diversion. Ce serait à elle et à l'homme-reptile de tuer Baldir. Ils avaient convenu d'un signal. Elle regarda vers l'extérieur des remparts la vaste dépression de champs et de pommeraies que coupait en deux la route de l'ouest. Le terrain dissimulait Yrann et son groupe mais ils étaient là, quelque part, escortés par les Nüldraths qui n'avaient visiblement pas l'intention de les lâcher. Une goutte de sang ou de cette sève grasse lui éclaboussa l'épaule.

— Il faudra bien une heure pour traverser la ville.

Elle se retourna vers Saessith.

— Non, nous allons suivre le chemin de ronde. Ce sera plus rapide, dit-elle doucement en enjambant deux corps de Logranns pris dans une glace qui ne voulait pas fondre.

Une cascade de soldats morts couvrait l'escalier de bois qui menait vers la rue pavée. Elle sauta par-dessus une sorte de poche gélatineuse munie de tentacules incolores qui s'était empalée sur les épines d'une liane huileuse et dépassa Saessith. Il observait une de ces fleurs brunes qui s'épanouissaient sur les excroissances des monumentales racines. Le visage reptilien se plissait étrangement.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier le trajet, dit-il.

Il siffla comme pour signifier son écœurement.

— Tu as bien grimpé jusqu'ici.

Elle ne lui en voulait plus pour cette attaque idiote qui aurait pu lui coûter la vie, mais dorénavant, elle se méfierait de ses réactions. Il avait un raisonnement différent de celui des humains et elle ne pouvait affirmer avec certitude qu'il la suivrait jusqu'au bout, ou même qu'il ne se retournerait pas contre eux. La part reptilienne – Silemith, croyait-elle se souvenir – avait été créée par l'Immortel Aez.

— Oui, et c'était pénible. Je supporte difficilement cette puanteur. Pourquoi ne pas passer par la ville ? dit-il en désignant Arabesque qui étalait sur leur droite ses quartiers chapeautés de toits le plus souvent rouges et balisés de ces mille tours couronnées qui

avaient fait sa renommée.

— Les démons, désigna-t-elle d'un index pointé vers les silhouettes de cuivre étincelant sous le soleil.

Elle écarta une branche pour observer le fantastique ballet aérien des Gors et des Zeriz tirant des verticales d'or entre le ciel et la terre. Malgré l'absence de vent, elle entendait les cris et suppliques des victimes que les démons emportaient vers le palais. Et il y avait d'autres enfants de Carn qui œuvraient dans la ville comme ce troupeau de Cornus dans la ruelle qui longeait les murailles. Ils étaient trois à forer et défoncer le mur d'une maison, sans se soucier de l'échauguette qui menaçait de s'écrouler sur eux à chacune de leurs charges. Des cris de femmes en colère éclatèrent quand ils pénétrèrent à l'intérieur. Il y en eut d'autres auxquels répondit le bramelement veule des Cornus, puis ce fut tout. Ils ressortirent avec toute la famille embrochée sur leurs longues cornes. Guillss les suivit des yeux un instant tandis qu'ils remontaient la ruelle déserte sur leurs courtes pattes. Les démons n'étaient pas si nombreux ce qui donnait à la ville cet air abandonné. Combien d'habitants se terraient dans l'espoir insensé que les créatures les oublieraient ? Elle entendit encore une fois ce rire dément qui fit écho à ce qui ressemblait à des appels à l'aide. Des Tantrels. Elle ne les apercevait pas mais ils n'étaient pas loin.

— Ils ne nous verront pas, persista Saessith.

— Les Gors non, mais je ne veux pas prendre le risque avec les Zeriz. Allez, presse-toi. Nous devons nous dépêcher, dit Guillss presque gentiment.

— Tu crois que ça a été fait par quelque chose qui entrait ou qui sortait du palais ? demanda-t-il encore en suivant des yeux la diagonale qui balafrait une partie des toits du palais et de la ville, et qui se terminait au niveau des remparts dominant les falaises. C'est bigrement gros.

Guillss acquiesça en regardant elle aussi la trace.

— Je sais juste que les Gors et les Zeriz entrent et sortent par les dômes brisés au-dessus de la salle du trône. Je dirais donc que si cette chose est sortie par là, alors, elle est bel et bien revenue. Les captifs sont pour elle. Elle claqua des doigts. Saessith, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Oui, répondit-il d'un ton amène. Finissons-en, il faut débarrasser Ern de la créature à l'origine de ce chaos.

Surprise par l'entrain soudain de Saessith, Guillss hésita une seconde quand il la dépassa puis le suivit. Ce n'était pas un Lorss mais il se déplaçait aussi vite et aussi discrètement qu'eux, pensa-t-elle en le regardant évoluer avec grâce parmi les cadavres et les branches. Entrer avec lui dans le palais ne poserait pas de problème.

Jandrin glissa un œil vers les toits où les Nüldraths traînaient leur puanteur silencieuse. Ils avaient continué à les escorter malgré la mort des mages et la défection de la presque totalité de l'armée. Ces bêtes avaient moins de cervelle qu'un chat.

— C'est amusant de penser que ce sont nos sauf-conduits, plaisanta le prince Yltord. Des démons qui nous aident à...

— Parler ne sert à rien, le rabroua durement Jandrin.

Ils remontaient au pas une venelle ombragée. Les maisons étaient closes et semblaient n'avoir pas encore reçu la visite des démons. Au bout, Jandrin apercevait la place des anciens que traversait de part en part l'avenue d'Angandir. Ils seraient bientôt au palais-

forteresse.

Il chevauchait en compagnie de son fils à la tête de treize princes et deux écuyers qui regrettaient amèrement cet excès de bravoure et de fidélité qui les avait conduits là. Les fers des chevaux frappant la terre battue produisaient un son mat, le métal de leurs armes s'entrechoquait et quelquefois une de leurs montures soufflait bruyamment par les naseaux ou hennissait nerveusement. Il n'y avait pas un autre bruit. Jamais Jandrin n'était entré dans une ville à ce point paralysée par la terreur. Son regard allait d'un volet à l'autre, redoutant l'instant où un habitant sortirait et le supplierait de l'emmener lui et sa famille. Alerté par un battement d'ailes, il leva les yeux et vit le Gor qui arrivait sur eux. Il enveloppa de sa main le pommeau de son espadon et le jaugea tandis qu'il approchait en planant. Il avait la morphologie musculeuse d'une statue de cuivre sans aucun défaut et sa gueule n'était qu'une mâchoire surmontée d'yeux ridiculement petits et lisses. Mais comme la première fois qu'un Zeriz avait brutalement atterri au milieu d'eux, un des Nüldraths feula longuement et le Gor vira sur l'aile et alla s'écraser sur un toit proche. Les tuiles explosèrent sous sa masse et ils entendirent une poutre craquer puis céder complètement. Jandrin serra les dents. Il visualisa l'image qu'il s'était faite du bouffon pour se calmer. C'est lui qui paierait, jura-t-il quand une voix d'enfant s'éleva dans la maison.

— Mettons-nous au galop ! proposa-t-il brusquement. Saessith et Guillss auront eu assez de temps.

Son fils, le visage fermé par la douleur, hocha la tête et lança le premier son destrier. Jandrin suivit, les princes derrière lui. Quand ils débouchèrent sur la place ronde, des hurlements avaient remplacé les cris de l'enfant. Au moins deux groupes de démons étaient à l'œuvre dans les bâtisses qui faisaient cercle autour d'un des plus agréables endroits d'Arabesque. Les chênes séculaires qui donnaient leur nom à l'esplanade avaient vu défiler entre eux toute la dynastie des hauts-rois mais là, sous le soleil brûlant, l'écorce grisonnante et les feuilles pâlissantes, ils ressemblaient à des vieillards en deuil. Tandis qu'ils traversaient la place au grand galop, foulant les parterres blancs de fleur, les mâchoires soudées par l'horreur et l'impuissance, Jandrin ferma à demi les yeux et se concentra sur le souffle tiède de l'air sur son visage et sur le fracas assourdissant des sabots sur les pavés. Les cris le poursuivaient, le harcelaient. Sur l'avenue, ils dépassèrent une bande de démons aux allures d'ectoplasmes et au rire fantasque qui sortaient d'une haute maison en tirant après eux leur butin pleurnichant et hurlant. Malgré lui, il regarda les corps maltraités, il vit les visages éplorés de la mère et de sa fille, celui livide de ce jeune garçon mourant à qui les enfants de Carn avaient arraché un bras, la figure folle de la vieille gémissante qu'un des démons traînait au bout de son tentacule, et surtout le masque de souffrance de cet homme brisé qui ne comprenait pas pourquoi les princes qui passaient devant eux ne venaient pas en aide à sa famille.

Un instant, Jandrin fut tenté de tirer son épée mais il se contrôla.

C'est après avoir croisé une fois de plus une dizaine de ces démons rieurs qui redescendaient l'avenue et un groupe de moignons jaunâtres sur pattes qui arrivaient d'une ruelle transversale avec leur sinistre fardeau empalé sur leurs longues cornes que Jandrin comprit.

— Ils les amènent au palais-forteresse, dit-il pour lui-même en observant deux Logranns qui comptaient parmi leurs prisonniers et alternaient geignements et longs hurlements désespérés.

Une façade sur sa droite explosa sous l'impact d'un Zeriz qui repartit comme une flèche vers le ciel presque instantanément. Des fragments volèrent jusqu'à eux. Jandrin chercha des yeux les Nüldraths et en repéra un qui bondissait par-dessus une ruelle pour atterrir sur le balcon d'une tour. Jusqu'alors masqué par la forte inclinaison de l'avenue, le palais commençait à se dévoiler, d'abord les toits, puis le mur avec la statue d'Angandir qui veillait sur la porte centrale. Ils avalèrent les derniers cent mètres d'une traite, dispersant une poignée de ces démons à l'allure de chiens sans tête qui venaient vers eux.

Ils passèrent en trombe entre les battants grands ouverts sans qu'aucun sergent ne les interpelle, et pénétrèrent dans la cour intérieure déserte. Jandrin, suivi par Yrann et leurs alliés plus pâles que jamais, mit son cheval au trot et examina brièvement les lieux. Une lance était posée contre le rebord de la fontaine sur la gauche et une piste sanglante conduisait à l'entrée principale du palais. Après s'être assuré qu'au moins un des Nüldraths les avait suivis, Jandrin, sans démonter, se dirigea vers l'escalier qu'il gravit au trot enlevé et franchit la porte sur son destrier. Le passage de la lumière éblouissante à la semi-obscurité l'aveugla et le força à ralentir sa monture le temps qu'il s'y accoutume.

— Nous y sommes, fit Yrann à ses côtés.

— Oui.

La salle du trône était au bout de ce long hall que de nombreux escaliers découpaient. Mais s'ils ne la distinguaient pas encore, ils pouvaient discerner des cris lointains, souvent brefs, et un bourdonnement discret, comme le roulement arythmique de minuscules tambours. La plainte perçante d'une femme les décida. Ils éperonnèrent leurs destriers en même temps et s'avancèrent de front dans l'interminable couloir.

ooOoo

Saessith regarda la jeune humaine se faufiler derrière une tenture épaisse. Guillss venait de lui signifier d'une main posée sur sa poitrine de ne pas bouger. Il releva ses filtres-paupières pour soulager son mal de crâne. Cet environnement organique rendait confuse l'utilisation de ses détecteurs de chaleur. Ils étaient arrivés au bout d'un couloir de service qui se terminait en cul-de-sac. Il regarda avec dégoût la matière vivante et translucide qui tapissait murs, sols et plafonds et dans laquelle il pataugeait. Cette peau répugnante et nervurée d'artères gonflées de sang avait une consistance molle et fragile. À plusieurs reprises, les griffes de ses pattes avaient déchiré l'enveloppe et un mélange d'humeurs semi-solides et de sang avait jailli et lui avait trempé les jambes. Mais le plus sinistre était ces centaines de cœurs dont il distinguait l'ombre cramoisie. La course effrénée de ces organes qui battaient une mesure lugubre et celle du sang qui circulait à travers le réseau tentaculaire, était bien plus incommodante que la chaleur ambiante, les odeurs rances et l'ichor qui suintait de l'ensemble et lui dégoulinait sur les écailles. Il devait y avoir une porte ou un passage derrière la tenture car il entendit des hurlements qui lui rappelèrent cruellement les siens quand l'humain qu'il était avait été torturé par le démon Gabessor. Mais ces hurlements-là ne duraient pas, il s'agissait ici d'exécutions. La main de Guillss sur son épaule faillit le faire sursauter. Elle s'était maintenant habituée à son camouflage et le repérait à tous les coups, mais l'inverse n'était pas vrai. Ses filtres-paupières s'abaissèrent immédiatement et la maigre silhouette de Guillss révéla ses teintes jaunes et rouges qui se superposèrent à celles plus foncées du tégument à vif

autour d'eux. D'une pression sur son cou, elle le fit se pencher vers elle et colla ses lèvres à son oreille.

— La porte donne sur l'arrière de la salle du trône, murmura-t-elle. C'est une boucherie. Toute cette bouillie informe... (elle prit une longue inspiration) c'est lui, le bossu, c'est son corps.

— Et nous le piétons, réfléchit Saessith.

Il avait suivi le cours de la pensée de Guillss : peut-être étaient-ils déjà repérés ?

— Nous nous cachons derrière les colonnes en priant que cette merde ne soit pas innervée ou protégée par des sortilèges de détection, continua-t-elle. Mais je ne le crois pas. Il y a du mouvement dans la salle et cela ne semble pas le gêner qu'on lui « marche » dessus. Elle s'arrêta. Il sentait son souffle chaud sur son oreille. Les miens sont là. Au moins mon oncle Galok (elle prononça le nom avec dégoût), Yapatë et Sondlik. Il y a aussi un va-et-vient incessant de démons qui amènent les prisonniers. Pas besoin de te dire ce qu'ils en font, tu l'entends d'ici. Bien que je doute de leur efficacité, il faudra peut-être aussi compter avec les morts-vivants qui entourent le haut-roi Caldric. Et il y a un humain qui porte le collier de premier conseiller à la droite du trône, qui lui non plus ne devrait pas poser de problème. C'est tout. Tiens, mâche ça maintenant. Les crampes ne sont pas insupportables et elles devraient être de courte durée.

Elle mit dans sa main une bille granuleuse identique à celle qu'elle avait donnée à Yrann et Jandrin quelques heures plus tôt. Il examina l'objet aux teintes froides au creux de sa paume. Un contre-poison efficace avait-elle prétendu. Il la soupesa. Son métabolisme lui était encore étranger et il n'était pas sûr de l'effet que cette substance produirait sur lui. Si Guillss vit son hésitation, elle ne le montra pas.

— Saessith, j'ai été heureuse de te rencontrer, conclut-elle dans un dernier souffle avant de s'écarter de lui.

Elle fit tourner son index au-dessus de sa tête et montra la tenture vers laquelle elle se dirigea. Pourquoi étaient-ils tous si défaitistes ? Saessith aurait aimé les interroger sur cette manie d'imaginer le pire, mais il haussa les épaules, ouvrit sa gueule et goba la bille qu'il croqua. C'était crayeux. Et fort. Il siffla de surprise quand le venin lui brûla le palais, puis ce fut sa gorge et son estomac. Une première crampe faillit le plier en deux, et il y en eut une seconde, et une troisième comme une explosion au creux du ventre. Ses griffes s'enfoncèrent dans ses paumes et sa langue darda entre ses crochets. Sa queue fouetta furieusement l'air, il tituba d'avant en arrière puis d'arrière en avant, sa main cherchant à se raccrocher à quelque chose pour ne pas tomber. Il arracha un pan de peau de la paroi, un jet de sang l'aspergea, et la douleur disparut comme elle était venue, en quelques spasmes foudroyants, le laissant haletant et légèrement groggy. Un claquement de doigts lui fit lever la tête. Guillss avait surgi de derrière la tenture et elle lui faisait signe de se presser.

ooOoo

Leurs montures ayant refusé de fouler le lit immonde et vivant qui avait envahi le couloir menant à la salle du trône, ils avaient continué à pied. Imitant son père, Yrann avait passé le fourreau de sa grande épée en bandoulière. Seuls le prince Yltord et le plus jeune de ses écuyers avaient eu les tripes assez solides pour s'aventurer plus avant dans cet antre fétide et chaud. Des rais de lumière criblaient le tissu cauchemardesque et en

révélaient le relief monstrueux. Des larmes de frustration roulaient sur les joues d'Yrann. Les cœurs des habitants qui battaient sous cette imitation révoltante de peau, ces cœurs qui pompaient et charriaient ce sang qui leur avait appartenu et qui irriguait veines et artères, ces cœurs qu'Yrann écrasait sous ses chausses de fer à chacun de ses pas, ces cœurs dont chaque battement était comme un reproche, il aurait voulu ne plus les voir, ne plus les entendre. Il souffla rageusement le sang sur ses lèvres. La bruine rouge qui tombait depuis le plafond, imprégnait ses cheveux, se mêlait à sa sueur, ruisselait sur son visage et s'insinuait dans sa bouche. Le goût était âcre, l'odeur révoltante, et sa colère contre le créateur de ce simulacre de vie, de plus en plus vive. Il marchait, son père à ses côtés, sans savoir qui ils allaient affronter, il marchait pour ne pas se laisser distancer par les deux Nüldraths qui les avaient rattrapés et les précédaient maintenant, il marchait car c'était la seule chose à faire. Ils devraient agir vite. S'ils avaient le temps. Le prince Senyard, cet homme qu'il avait cru son père pendant toutes ces années, serait le prétexte naturel à sa colère et justifierait son attaque aux yeux de Baldir ; le bossu ne devait pas se douter de la présence de Guillss et de Saessith. Yrann pria ses ancêtres de lui donner la force et la foi, et s'attaqua à la dernière volée de marches. Ils couraient presque quand ils entrèrent dans la salle du trône. Il n'y eut aucune sentinelle pour les arrêter, ni aucun chambellan pour les annoncer. Yrann entendit vaguement derrière lui les gémissements de l'écuyer que le courage avait abandonné, mais il ne s'arrêta pas et s'avança dans le jour teinté de sang.

Privé de ses dômes de verre dont il ne subsistait plus que les armatures arachnéennes de plomb, le vaisseau central de la salle du trône baignait dans l'éclairage cru du jour. La lumière d'été éclairait chaque détail de cet épiderme sanglant qui étouffait les murs et de cette folie qu'il abritait en son sein. Jandrin marqua le pas, son esprit un instant dérouté par l'horreur ; il nota indirectement que son fils et le prince Yltord avaient eux aussi ralenti. Il avait connu de nombreuses guerres, les plus dures, qu'il aurait, fut un temps, décrites comme inhumaines, mais jamais il n'avait éprouvé un tel malaise, une telle incompréhension face à cette violence absurde et au-delà de toute raison. Ils auraient pu tout aussi bien avoir été transporté ailleurs que sur Ern. Des Gors s'élevaient pesamment vers l'azur du ciel tandis que d'autres descendaient avec entre leurs griffes des habitants hurlant et gesticulant, une dizaine de Cornus dandinaient leur corps conique et pataud dans leur direction, des Zeriz frappaient à intervalles réguliers le sol de leur masse dorée pour y déposer leurs prisonniers, et il y avait le bossu, à l'autre bout de la salle, à l'endroit même où moins d'une année auparavant Caldric siégeait encore sur ce trône aujourd'hui enseveli par un monticule frémissant de veines et de cœurs. Le corps difforme, exposé tout entier au soleil, le visage comme une plaie écarlate ouverte sur la folie la plus sanguinaire, il était suspendu en l'air par un cordon hideux d'artères entremêlées qui plongeait droit dans le cloaque organique. Encore inconscient de leur présence, il se balançait au bout de sa perche turgescente tel un pantin animé de mouvements sporadiques et contemplait avec un intérêt extatique les petites bouilles de granit vert qui s'activaient dans une mare de sang et de résidus informes. Les démons saisissaient les humains qu'on leur apportait, les taillaient, les découpaient, les éviscéraient à une vitesse hallucinante, ne s'arrêtant que lorsqu'un Zeriz atterrissait brutalement au beau milieu d'eux pour déposer une autre victime ou lorsqu'un prisonnier tentait en vain de s'échapper. Ils reprenaient aussitôt leur besogne, dévorant et mâchant ce qui était inutile

avec l'appétit d'un gouffre et, piaillant et babillant leur plaisir, ils extirpaient le cœur et les veines avec l'adresse de virtuoses, les tendant encore brûlants de vie aux longues artères qui tels d'avidés charognards dansaient autour d'eux. Ces dernières cueillaient alors le fruit sanglant de leur travail pour l'absorber aussitôt dans la masse gargantuesque qui, d'un long tremblement, semblait à chaque fois manifester son contentement. Combien d'humains avaient-ils ainsi sacrifiés, combien étaient-ils, ces cœurs, à battre asservis au sorcier Baldir ? mille, deux mille ? Quelle magie du sang pouvait-elle exiger un tel tribut ? Jandrin s'arracha difficilement à la contemplation de cette orgie sacrificielle et grogna. Il ne devait pas perdre son sang-froid.

— Ça va être à toi, mon fils, ton père, le prince Senyard, est là, gronda-t-il du bout des lèvres.

Bien que Jandrin soit à son service depuis ses treize ans, il avait mis quelques secondes à reconnaître les traits creux et la silhouette raide de son seigneur dans ce cadavre à l'allure flottante qui mâchouillait l'extrémité de ses doigts. Grimée de la tête aux pieds de sang frais ou coagulé, la cour du bossu était à l'image de sa folie : aussi funeste que ridicule. À gauche, se tenaient le vieillard aveugle que Jandrin avait affronté dans le château de Husk ainsi que deux Lorss plus jeunes. À droite, le squelettique Caldric avait enfourché une parodie de trône et les fixait. Une dizaine de morts l'entouraient (le prince Senyard était parmi eux), le corps à moitié dévoré. En retrait, un homme bien vivant portait le lourd médaillon de premier conseiller : il s'agissait du prince Asurbias qui avait obtenu cette charge après l'empoisonnement du haut-roi. C'était lui qui avait négocié la libération d'Yrann.

— Petit Furet ! s'exclama presque joyeusement le bossu en réagissant enfin à leur présence. Te voilà, approche donc.

L'écho de la voix criarde de Baldir résonna dans l'air poisseux de sang. Jandrin vit un Nüldrath se réfugier dans l'ombre du portique gauche, derrière les hautes colonnes. Encore dix mètres avant de se retrouver devant le trône. Une artère plongeait par-dessus la tête du bossu vers les petits démons bouchers et happa une loque sanglante. Un enfant cria quand un Gor le lâcha au milieu d'eux, et cria une dernière fois quand les pattes-griffes et les têtes-bouches se refermèrent sur lui.

— Ça me fait plaisir que tu sois venu, Petit Furet, continua Baldir. C'est un peu tard, je me suis chargé de repousser la horde, mais je suis tout de même heureux que tu sois là. Caldric, je te présente Petit Furet, le, le... (Baldir claqua des doigts plusieurs fois) son titre m'échappe. Il cligna des yeux comme s'il découvrait la salle pour la première fois, passant et repassant sa main dans sa crinière aux boucles ensanglantées, cherchant un instant dans le ciel immaculé une réponse, puis se retournant brusquement vers le premier conseiller : Asurbias, aide-moi ! Je ne me souviens plus de ce que je voulais dire, je ne me souviens même pas de ce que nous foutons ici ! dit-il sur un ton agacé.

— C'est le prince Yrann de Sangué, accompagné des princes Yltord et Jandrin, monseigneur, répondit celui-ci d'une voix terrorisée. Vous les avez chargés de prendre le commandement de l'armée de Parnemain.

— Ah ! se contenta de répondre Baldir sans vraiment comprendre.

Jandrin contourna par la gauche l'endroit où les petits démons accomplissaient leur macabre tâche. Il échangea un rapide coup d'œil avec Yrann pour constater que son fils, les yeux plissés par la rage qu'il laissait volontairement grandir en lui, avait bien identifié lui aussi les traits en partie dévorés du prince Senyard. Il entendit un Zeriz atterrir bruyamment

dans son dos juste avant d'être éclaboussé de sang. Il vit Yrann qui tournait légèrement la tête pour s'assurer que le Zeriz redécollait immédiatement. Jandrin essuya l'intérieur de ses mains sur sa tunique imbibée et saisit la poignée de son espadon.

— Qu'as-tu fait à mon père, monstre ? hurla alors Yrann à pleins poumons en dégainant la grande épée. Qu'as-tu fait ?

C'était le signal. Jandrin se rua sur le vieillard et les deux Lorss. Yrann chargea le tas de chair au-dessus duquel se balançait le bossu qui semblait décontenancé par l'attaque soudaine. L'espadon de son fils trancha à demi le faisceau d'artères large comme un petit chêne tandis que Jandrin esquivait deux stylets et qu'un carreau minuscule lui transperçait la joue et la langue. Il remercia la petite Lorss quand il sentit le poison enflammer sa gorge.

Au moment où elle vit Yrann frapper le cordon veineux, Guillss se jeta dans le vide depuis l'une des traverses de plomb qui enjambaient la salle du trône. Elle plongea la tête la première, les bras le long du corps, parfaitement immobile pour que la pénétration dans l'air n'éveille pas trop vite les sens affreusement aiguisés de l'aveugle. Alors qu'Yrann sectionnait d'un second coup d'épée le bouquet d'artères, elle bascula les pieds en avant et frappa Baldir. Les talons de ses bottes cognèrent le bossu à la nuque avec assez de force pour lui briser les vertèbres mais, comme elle s'y attendait, le cou épais du sorcier ne se rompit pas. L'accompagnant dans sa courte chute, Guillss emprisonna le bassin du bossu dans l'étau de ses jambes et le frappa aux flancs de ses dagues empoisonnées. Emmêlés, ils s'écrasèrent sur le monticule vivant, elle au-dessus, lui en dessous, et roulèrent ensemble sur la peau tiède et élastique pour s'immobiliser au milieu des démons de pierre. Ils baignaient dans l'auge nauséabonde de restes humains, cernés par les babilllements hystériques des petites boules de granit. Poignardant méthodiquement Baldir qui ne contre-attaquait toujours pas, Guillss le mordit à la nuque et délivra les toxines contenues dans les capsules montées sur ses dents de devant. La peau du bouffon résistait mais il lui sembla que les milliers de cœurs s'étaient mis à battre moins vite. Tout proche, en pleine crise de panique, le haut-roi braillait à tue-tête le nom du bossu et elle entendit le colosse Jandrin hurler sa devise : « Pour qui le sang, pour qui la mort ? ». Saessith tardait.

— Pour nous le sang, pour eux la mort ! répondit Yrann qui, en compagnie du prince Yltord, s'approchait d'elle et de Baldir l'épée levée.

Une explosion de sang dispersa les petits démons qui sautaient en tous sens. Un Zeriz.

Saessith, pensa-t-elle. *C'est maintenant.*

Ce ne fut pourtant pas la rapière qui toucha le bossu mais des centaines d'artères qui harponnèrent le dos, la tête, la bosse de Baldir, et une de ses jambes à elle. Guillss était toujours rivée à son dos et frappait de plus belle tandis qu'ils étaient soulevés du sol et portés par les artères vers une des ouvertures dans le toit. De rouge, le monde devint bleu. Les lances organiques qui s'étaient enfoncées dans sa cuisse commencèrent à boire son sang goulûment.

— Si je ne m'abuse, c'est la seconde fois que nous nous rencontrons, articula laborieusement Baldir d'une voix pâteuse en se dévissant la tête pour essayer de la voir. Et je crois que ce sera la dernière.

Avant que les artères obéissantes ne l'arrachent au dos du bossu et l'éloignent de lui, Guillss lui cracha à la face l'épine qu'elle gardait en réserve sous son palais. Le projectile

pénétra dans la cornée et délivra une énième dose de poison. Le plus puissant de son arsenal. Il hoqueta et jura.

Rapide et silencieux, Saessith l'était, mais le vieillard aveugle l'avait surpris en fonçant droit sur lui dès que Guillss s'était laissé tomber sur Baldir depuis son perchoir. Comment l'avait-il entendu, et comment avait-il pu deviner qu'il était la réelle menace et Guillss le second appât ? Peut-être ne l'apprendrait-il jamais et il s'en moquait. L'énergie cristalline de Serss coula en lui avec la force d'une crue de printemps et transmit à son corps toute sa magie. Il trouva aisément la ressource d'esquiver les ongles longs comme des griffes du vieillard et, tournoyant sur lui-même, il lui moucha l'œil de sa lame, le forçant à battre en retraite. Toujours en mouvement, il passa à côté de l'assassin et escalada le monticule de chair derrière lequel avaient roulé Guillss et le sorcier Baldir. À deux pas, Jandrin venait de décapiter un des Lorss mais l'autre faisait encore barrage.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? cria le géant.

Saessith parvint au sommet au moment où Yrann lui répondait.

— Pour nous le sang, pour eux la mort.

La magie de Serss décuplait ses facultés, comme si l'épée s'était accordée avec un autre pouvoir à l'intérieur de lui. Celui d'Aez ? Il bondit vers le bossu aux prises avec Guillss au moment où un Zeriz descendait vers eux. La créature d'or était rapide mais à présent Saessith était capable de le voir bouger. Au beau milieu de son saut, il faillit se faire surprendre par les artères qui fusaient autour de lui en émettant des sons très aigus. Il dévia sa trajectoire pour les éviter mais elles ne l'attaquèrent pas. S'étant nouées entre elles, elles capturèrent Baldir et la petite Guillss et les enlevèrent sous ses yeux. Saessith donna une nouvelle impulsion et sauta sur un des faisceaux d'artères pour les poursuivre.

Le Zeriz qui s'était posé tenta de l'intercepter mais Yrann fit littéralement obstacle de son corps. Saessith se mit à courir à la verticale sur les tissus glissants avec l'impression que Serss avait fait pousser des ailes dans son dos. Les ondulations violentes des artères étaient difficiles à anticiper mais il passait, aussi léger que l'air, de l'une à l'autre avec l'aisance d'un oiseau. Plus haut, il les vit se stabiliser en plein ciel au-dessus des fines poutres métalliques. Guillss n'était plus accrochée à Baldir et elle ballottait au bout d'une artère aussi épaisse qu'un bras, donnant des coups de poignard dans le vide comme si elle pensait encore être sur le dos du bossu. Ses gestes étaient lents. Baldir semblait lui aussi sonné.

Saessith jeta un dernier regard vers la mêlée confuse quelque dix mètres plus bas : Yrann avait été heurté de plein fouet par le Zeriz et se relevait péniblement au milieu des morts et du vieillard fou qui couinait et l'invectivait, le prince Yltord était devenu la cible des sales petites bestioles en forme de bouches et Jandrin affrontait l'aveugle. D'une détente prodigieuse, Saessith se projeta alors à hauteur du bossu.

— Nœuds pulmoral et fémoral, annonça-t-il triomphant quand son saut l'amena au niveau du sorcier.

Son bras se détendit et, le corps un instant suspendu entre ciel et terre, il porta deux bottes coup sur coup.

— Encore ? prononça difficilement Baldir tandis que la pointe en acier paralysait les nœuds arcans de son poumon gauche et de sa cuisse droite.

L'effet fut immédiat : privées de la magie du bossu qui les animait, les artères devinrent inertes et ils se mirent à tomber tous les trois. Baldir chutait, le corps de travers, les yeux

révulsés, pissant du sang à grands jets par sa bosse. Il était à sa portée et Saessith allait donner l'estocade finale, le nœud cendre, quand il surprit la lueur de vie dans le regard blessé de la petite Lorss qui tombait un peu plus à droite. Elle n'était plus prête à mourir, quelque chose avait changé en elle, quelque chose qu'elle ignorait encore. Serss émit une note plaintive comme pour exprimer son impatience. Le sol se rapprochait. Il pouvait peut-être tuer le bossu et également sauver la Lorss.

Sa queue claqua comme un fouet et s'enroula autour de la taille menue de l'assassin qu'il attira à lui mais le poids de Guillss, même léger, suffit pour le déporter. Serss siffla sa désapprobation. Il avait omis ce détail et Baldir était à présent hors de portée de son arme.

— Je sais, dit Saessith juste avant de toucher le sol dans un jaillissement rouge et chaud.

Le choc se répercuta jusque dans ses mâchoires mais il ne lâcha pas la petite Lorss. Il fit quelques pas en arrière pour retrouver son équilibre. Il était tombé derrière le monticule.

Sur sa gauche, Jandrin semblait avoir le dessus sur l'aveugle. Le prince de Sanguen n'était pas visible. Le corps de Baldir gisait près du haut-roi et de sa cour macabre, sur l'autre versant du tas de chair. Et face à Saessith, il y avait maintenant un second Zeriz : la créature d'or venait d'atterrir devant lui.

— Salut, toi, fanfaronna Saessith en esquivant les coups de poing du démon.

Le Zeriz stoppa net la seconde charge d'Yrann d'un simple revers de son poing. La mâchoire réduite en miettes, il s'écroula. Couché sur le dos, l'épaule brisée par son premier assaut contre la créature, le prince Yrann luttait contre la douleur qui lui brouillait les idées. Comme dans un rêve éveillé, il voyait des Gors descendre du ciel, tout près de lui, il entendait le haut-roi cracher des « Baldir », « mon bon Baldir », et il pleuvait du sang. Un gémissement bestial sortit de ce trou qui avait été sa bouche quand des tisons chauffés à blanc traversèrent ses protections de métal et s'enfoncèrent dans ses jambes. Les petites boules de granit en avaient terminé avec le prince Yltord et s'en prenaient à lui. Dans un ultime sursaut de volonté, il parvint à rouler sur le ventre. Il cilla des yeux pour se débarrasser du sang qui gênait sa vision et vit le haut-roi agenouillé près d'un corps à moitié enfoncé dans la couche organique. Le bossu. Et derrière, Saessith, tenant Guillss sous son bras, affrontait un second Zeriz.

— Baldir, mon bon Baldir, relève-toi, vite ! Tu ne peux pas mourir. Qui t'a mis dans cet état ? Dis-le-moi. Nous sommes tout proche, tu ne peux pas abandonner maintenant, relève-toi.

Le haut-roi avait soulevé la tête de Baldir et la berçait.

Derrière, les morts approchaient lentement. Le père d'Yrann était parmi eux. Et il y avait cet homme, bien vivant lui, au lourd médaillon d'or.

— Il faut tuer le bouffon, supplia Yrann en tirant difficilement son épée de chevalier hors de son fourreau. Vous, premier conseiller, vous devez nous aider. Vous êtes encore humain.

Avec ses dernières forces, il tendit la garde. L'homme s'approcha. Asurbias, c'était son nom. Avec ses cheveux et son bouc mouillés de sang, et ce visage tout en longueur, Yrann aurait pu le prendre pour un démon s'il n'y avait eu cette peur qui dansait dans ses yeux noirs.

— Prends-la, Asurbias, insista rapidement Yrann. Et achève-le.

Il ne sentait plus ses jambes et entendait les bruits des gueules de pierre bouffer le métal de son armure et se vautrer dans sa chair. La dernière chose qu'il vit, ce fut la main tremblante du premier conseiller qui se tendait vers la garde de son épée de chevalier et à l'arrière-plan, Jandrin, son père qui titubait vers eux, puis quelque chose de lourd et brûlant comprima sa nuque et lui enfonça la tête dans la couche de chair tiède. Par cette bouche qu'il ne pouvait plus refermer, il avala du sang, des morceaux indéfinissables, chercha à cracher, à se débattre, ses hurlements assourdis par la masse rouge et opaque. Quand sa joue toucha la dalle de granit en dessous, il eut un bref instant de répit, et sa dernière pensée, juste avant que son crâne soit pulvérisé, fut pour Guillss. Et il mourut.

Un serpent ou une anguille, pensa Jandrin en abattant une fois de plus son épée sur l'aveugle qui esquiva la lame, mais pas son coude. La pommette craqua mais le coup n'arrêta pas le vieillard qui, prenant appui sur le genou de son adversaire, se faufila de façon improbable entre ses bras et grimpa sur ses épaules. Mais cette fois, il anticipa son action et, retenant l'assassin en le mordant à la cheville, il frappa vivement de bas en haut. La lame épaisse siffla devant son visage, passa entre les jambes grêles de Galok et le pénétra sous le bas-ventre. Jandrin y avait mis toute sa force et l'acier de son épée embrocha le corps malingre de part en part. Il lâcha son arme quand une pointe froide fendit son esprit en deux et l'aveugla un court instant. Il avait été touché par l'aveugle. Et l'autre – il était couché à terre à présent – riait. Jandrin le regarda pendant ce qui lui sembla être de longues et interminables secondes. Un flot de sang coupa net le ricanement affreux du Lorss et il toussa. Il avait un œil blanc et un œil rouge, songea Jandrin en titubant vers lui, et une grande épée qui lui rentrait par le cul et lui ressortait par la gorge. Il voulut rire mais une violente douleur transforma sa tête en un puits d'épingles. Il avait dû prendre un coup de dague sur le crâne – il s'en souvenait vaguement – et depuis, son esprit et son corps refusaient de fonctionner correctement.

— Ce fut un beau combat, chevalier Jandrin, éructa l'assassin, un beau combat auquel nous ne survivrons pas. Mais j'ai un avantage sur toi (il cracha du sang) celui que je défendais vivra alors que les tiens succomberont.

Jandrin était face au mur de la salle du trône. Il avait froid et il ne trouvait pas la force de se retourner pour voir ce qu'il advenait de Baldir. Il voulut parler mais seul du sang sortit de sa bouche.

— Tu m'excuseras, guerrier, si je ne t'attends pas pour mourir, murmura le vieillard, mais je n'y vois plus aucun intérêt. Adieu, je rejoins mes ancêtres.

Les cœurs se sont arrêtés de battre, avait voulu dire Jandrin, *c'est toi qui as perdu*. Mais c'était trop tard, l'assassin était couché et baignait dans cette horreur sanglante. Son cou refusant de lui obéir, Jandrin pivota lentement sur ses pieds pour voir si Galok avait dit vrai. Il situa d'abord le bouffon dont le haut-roi, agenouillé auprès de lui, caressait amoureusement le visage. Il lui sembla que Baldir avait les yeux ouverts et que des artères s'agitaient autour de lui. Les morts se pressaient près d'eux. Le jeune premier conseiller tenait une épée ensanglantée et contemplait le bossu. Un Zeriz approchait en volant. Derrière eux, il y avait une forme allongée qui aurait pu être son fils. Trois Gors se posèrent au sommet du monticule, d'autres arrivaient, ainsi que les démons cornus qu'ils avaient croisés en venant. Il pivota encore d'un demi-tour pour connaître l'origine des bruits du combat qu'il entendait sur sa droite et découvrit Saessith qui luttait contre

un second Zeriz. Il tenait la petite Guillss sous son bras et se défendait plus qu'il n'attaquait. L'aveugle avait raison. Tout était perdu. Penser à l'assassin Lorss l'amena à toucher la blessure qu'il avait à la tête. Il fut étonné de trouver la garde d'une dague qui sourdait au-dessus de la tempe. Un vertige le prit quand il effleura le pommeau, et il se retrouva allongé sans avoir eu conscience d'être tombé. Il était sur une surface moelleuse et chaude. Fatigué. C'était sa première défaite. Quand il vit la gueule du Nüldrath béer à quelques centimètres de son visage, il sourit.

— Pour qui la mort, pour qui le sang ?

Mais cette fois-ci, personne ne lui répondit. Ils devaient être tous morts. Les battements de son cœur s'estompèrent, puis cessèrent tandis que recommençaient à battre les milliers de cœurs du gigantesque organisme du bossu. Ils avaient échoué.

C'était la seconde fois que quelqu'un la sauvait dans le palais-forteresse. D'abord le vieux sorcier Tantrelou, et maintenant Saessith. Encore trop faible pour courir, Guillss s'était laissé porter, se contentant de le guider dans le dédale des couloirs. Le Zeriz ne les avait pas poursuivis, ni aucun des démons.

— La porte ? demanda-t-il.

— Oui, prends la porte, elle donne sur l'allée des rois.

Il ouvrit le battant d'une poussée et ils pénétrèrent dans une galerie dont la colonnade donnait sur un jardin encombré de pommiers et couvert d'une herbe courte et jaunie par le soleil. Des statues de bronze, représentant les hauts-rois, veillaient sur la longue galerie. La fraîcheur de l'ombre revigora Guillss.

— Laisse-moi, je peux marcher, ordonna-t-elle dans un murmure.

Avec précaution, Saessith la déposa et l'aïda à se redresser. Mais elle n'avait plus de force. Elle se laissa glisser, le dos contre le mur et s'assit.

— Nous escaladons et nous filons par les toits ou tu connais un autre passage ? demanda Saessith.

Guillss contempla un instant les allées régulières que traçaient les petits arbres. Les pommes n'étaient pas encore mûres mais certaines étaient déjà tombées au sol.

— Pourquoi m'as-tu sauvée ? demanda-t-elle plaintivement. Il était à ta merci.

— C'était toi.

— Moi ? J'étais à demi-inconsciente !

— Tu ne voulais pas mourir.

— Comment peux-tu dire ça ? Ma vie ne vaut plus rien ! Tu entends ? Rien ! Yrann est mort ! Il est mort ! Je n'ai plus aucune raison de vivre, alors pourquoi ?

— Nous devons partir. Ils vont nous chercher.

Un instant, elle songea à lui arracher ses yeux si lisses dans lesquels elle ne trouvait nulle émotion, puis elle se mit à pleurer.

— Tu nous as trahis, Saessith.

— Peut-être.

D'un mouvement d'épaule, elle repoussa sa main.

— Laisse-moi, je trouverai un moyen de l'assassiner.

— Il faut y aller, insista Saessith. Nous pouvons encore fuir. Et tu n'es plus seule, ajouta-t-il trop doucement pour qu'elle l'entende. Yrann vit en toi.

Elle voulut protester mais prit soudain conscience qu'elle n'avait plus le cœur à se sacrifier. Saessith avait raison. Elle serra le garrot autour de sa cuisse. Elle ne désirait

plus combattre. Et tant pis si le bossu devait triompher et Ern disparaître. Elle accepta sa main et quand elle se releva, elle se serra contre lui et colla son visage contre la poitrine écailleuse. Elle pleura violemment tandis que la main froide lui caressait les cheveux.

— Nous irons nous réfugier sur une île que je connais. Lolipoz nous aidera, lui dit-il comme une promesse. Ce n'est plus à nous de combattre le bossu.

Elle accepta d'un hochement de tête. Une île. Oui. Pourquoi pas ?

Chapitre 15 : Baldir contre Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Ern.

Partout, des halls de Godondsor à la cité de Meleter, des terres nördes au royaume de Garderanne, de Pragrald-la-Gelée à la vallée du Sobsogre, de l'archipel de Gonoth aux côtes solzarades, du cœur végétal d'Anworden au royaume de Sangue, de la Forteresse Grise à l'île de Bracellanne ou des confins du vide à Sri, les hommes ou les enfants des Immortels retiennent leur souffle, conscients que le monde va changer. Tous ont vu dans le feu blanc destructeur un signe annonciateur, tous ont compris que l'équilibre d'Ern était rompu.

Camerune faisait feu de ses rayons sur les draps de sang tendus en travers de la salle du trône, et parait l'horreur de sa lumière immortelle. Baldir battit des cils et des mains, rit tel un enfant pris de folie, et enfin, réalisa où il était et, pour la énième fois, ce à quoi il avait échappé. Il s'était enfoui dans cette chair pulsant au rythme des milliers de cœurs que ses démons lui avaient offerts. Les tissus épousaient sa taille et laissaient seulement dépasser son torse torve. Des artères pénétraient dans son ventre, ses jambes, son cœur et sa bosse. Il avait eu peur. Il avait cru mourir. Il frissonna. Les cinq Zeriz survivants penchèrent vers lui leurs silhouettes d'or éclaboussées de lumière, les Grolshs qui s'étaient déjà remis à la tâche suspendirent leur besogne. Se déplaçant à la manière d'un crabe, le haut-roi Caldric se rapprocha, reniflant les forts effluves organiques. Les morts le regardèrent faire avec une curiosité presque enfantine.

— Mon bon bouffon, tout va bien n'est-ce pas ? demanda le monarque.

Baldir tourna la tête vers le haut-roi et un sourire idiot creusa une fissure de plus sur son visage rouge de sang. Les pensées virevoltaient dans sa tête, fugitives et capricieuses, se perdaient dans la toile frissonnante de son corps labyrinthique, lui revenaient, comme étrangères. Puis, tout aussi soudainement, son esprit s'éclaircit et il se souvint.

— Mes enfants, reprenez votre tâche sans attendre, il va me falloir bientôt réveiller vos grands frères.

De l'autre côté de la salle, près de l'entrée, des Tantrels qui arrivaient chargés de leur fardeau d'humains firent concert de leurs rires excessifs et un de leurs captifs hurla. Ce fut comme un signal pour tous les démons : le maître allait bien. Les Gors repartirent chercher des victimes dans la ville.

— Et toi, Asurbias, lâche cette épée, ou je vais finir par croire que tu veux l'utiliser contre moi, continua Baldir sans le regarder.

Sans réfléchir, le premier conseiller qui était resté prostré depuis la fin du combat laissa échapper, pointe en avant, l'épée que lui avait tendue le prince de Sangue pendant le combat ; elle s'enfonça sans bruit dans la couche organique.

Petit Furet, pensa alors Baldir à regret en contemplant à trois mètres le cadavre en bouillie du dernier des Percesang. Il avait été réellement surpris par leur attaque,

orchestrée de toute évidence par l'école d'Orth, qui visiblement n'en avait pas fini de le traquer. Cet homme-reptile s'était enfui avec la petite Lorss mais cela ne comptait plus, dorénavant. Il allait réveiller les géants dans quelques heures et il deviendrait Oboss. Alors les premiers enfants de Carn traverseraient l'océan de l'Exode et libéreraient la Table avant que les Sadouraks n'atteignent Arabesque. Restaient le Marteau et ce... cet homme. Mais quel homme ? Une vague de pouvoir submergea ses pensées et vida son esprit de toute cohérence. Pour échapper à ce brouillard tournoyant qui envahissait si souvent sa tête, il s'arracha à la gangue de chair et s'éleva au bout des tentacules veineux qui le reliaient à son gigantesque organisme. Porté par les milliers de cœurs qui battaient à l'unisson du sien, il vola vers le ciel comme pour l'épouser et devenir le maître de toute chose. Ce fut un cri qui le retint et ramena un semblant de clarté dans son esprit. Il devait lutter, se concentrer, se rappeler ce qui était important et pour l'heure il devait retrouver le nom de cet homme qui s'opposait à lui. Il regarda en bas le vieillard décharné qui levait les yeux vers lui et l'appelait d'une voix désespérée. Non, pas lui. Les Gors entre ciel et terre, les Cornus et les Grolshs marchant sur cette partie de son anatomie dans laquelle ses pensées se perdaient, les morts autour du trône, les Zeriz qui s'étaient postés sur les poutrelles métalliques du toit, tous étaient attentifs et attendaient de voir ce qu'il allait faire. Baldir devinait ce qu'ils pensaient : était-ce le moment ? Puis le nom lui revint : Deïal. C'était Sanne qui l'avait placé dans sa mémoire mais il le connaissait aussi pour l'avoir croisé sur le port de Lianss, des mois auparavant. Ce visage qui surgissait de ses souvenirs était lié au Marteau, mais pas seulement. Il haussa les épaules. Les géants. D'abord les géants. Il inspira une grande goulée d'air chaud et replongea vers la salle du trône. Pour Deïal, il aviserait quand il serait devenu Oboss, ce qui ne tarderait plus maintenant. Une fois à quelques mètres du sol, il se tourna légèrement vers Asurbias. Il devait déléguer au maximum et se concentrer sur l'essentiel.

— Premier conseiller, je te charge d'aller à la rencontre des Sadouraks qui sont en route pour Arabesque. Tu les retarderas comme tu pourras. Trouve un prétexte.

— Bien, répondit Asurbias en s'inclinant.

Baldir l'observa un instant. La peur avait quitté le visage épuisé et c'était la résignation qui l'avait remplacée. Ou du moins, c'est ce que le rusé premier conseiller affichait. Il ne suait pas, malgré la fournaise ambiante.

— Pour m'assurer de ta loyauté, je te colle un sceau de fidélité sur le front, ajouta Baldir. Et sache que je vais m'appliquer pour le coup. Il tordit deux de ses doigts et puisa une infime quantité de sang dans ses réserves. Un mot carnéen gonfla ses joues et éclata bruyamment dans l'air. Des plis de douleur barrèrent le visage d'Asurbias quand le sortilège marqua son esprit. Désormais, la moindre mauvaise pensée contre moi sera l'occasion pour toi d'expérimenter de nouveaux tourments, dit Baldir en riant. Bref, tu m'appartiens, Asurbias. Tu comprends ?

— Oui, répondit le jeune premier conseiller. Oui, je comprends... maître.

— Bien, c'est très bien. Il ferma les yeux et se pinça l'arête du nez pour essayer de rester lucide face à une nouvelle montée de puissance pure. Maintenant, je vais devoir m'absenter, mes enfants, dit-il difficilement, continuez à travailler vite et bien, je vais rendre une dernière visite à mes lointains cousins de l'autre côté de la mer et quand je reviendrai, je les réveillerai pour de bon.

Il ferma sa pensée à son corps et effaça d'un bond fulgurant de son esprit la distance

qui le séparait du continent d'avant l'Exode.

Le sommeil des géants n'était plus si profond et ils réagirent dès qu'il entra en contact avec eux. Une secousse agita l'épaisse croûte de sédiments dont les siècles les avaient vêtus, mais leurs corps manquaient encore de force.

— *Ce n'est pas le moment, guère plus que deux petites heures et je reviendrai vous nourrir de mon sang.*

Leurs esprits antédiluviens acquiescèrent avec lenteur mais Nomdalyrbodann trouva l'énergie de manifester un certain mécontentement, ou de l'impatience.

— *Que représente une poignée d'heures en comparaison de ces centaines d'années d'attente ? Gardez votre ressentiment pour la tâche que je vais vous confier et qui amènera la fin du règne des humains,* essaya de les rassurer Baldir.

Lojkylombadyë roula ses immenses épaules dans un sursaut de cette haine ancienne figée en eux. Baldir prit cela comme un acquiescement et réintégra son corps.

ooOoo

Son esprit en expansion lente mais constante, Deïal, comme la marée monte à l'assaut de la terre ferme, se répandait par à-coups sur la Création. Son corps était encore un point d'ancrage et même s'il imaginait désormais la possibilité de s'en affranchir, la peur était là elle aussi, à lever des murs hauts et durs pour s'opposer à sa progression sur les grèves de cette réalité complexe et convexe à laquelle il n'osait encore complètement s'abandonner. Il devait les briser un à un, doucement, presque sans heurt, pour prendre toujours plus d'assurance et d'ampleur, avec mille précautions, pour ne rien altérer, surtout à proximité du marteau Agyamar, épice centre nodal de cet univers. Deïal n'était ni ne devenait la Création comme il avait pu le penser à tort, mais, plus justement, un œil-esprit sphérique et fabuleux qui s'ouvrait à l'infini et à qui aucun des mystères du Sakt ne pouvait échapper. Seule volonté dans ce lieu purement physique, il était une sorte d'intrus, et le sentiment de solitude, intimement lié à la notion d'espace contracté en son seul « œil », accentuait cette sensation assourdissante de vertige qui le prenait quand il s'étendait trop vite sur la toile du Sakt et l'amenait tout proche de ce qu'il redoutait être la folie.

En ce lieu, il lui fallait constamment traduire les informations qu'il recevait. La notion de distance dans le paysage fragmenté du Sakt était difficile à appréhender, comme l'était son corollaire, sa géographie, qui pouvait paraître au premier abord tourmentée et insaisissable.

Il estima que son œil-esprit en l'état actuel de sa progression englobait les eaux profondes de la mer de Glace, les couches sédimenteuses dessous, le ciel jusqu'aux frontières de l'éther, une partie de la forêt de Mogramne, les secrets de ses sous-sols, Pragrald et la brèche de Jrid à la périphérie de sa vision. Il voyait et comprenait tous les détails de cette sphère qui devait peut-être avoisiner les cent kilomètres de rayon. Et chaque seconde qui passait voyait encore son œil-esprit grandir, prudemment. La somme invraisemblable d'informations passait à travers les mailles serrées de son esprit en un flux continu qu'il n'essayait pas de contenir. C'était là le secret : laisser couler. Il n'en retenait qu'une partie dérisoire, celle qui l'intéressait, comme le fait qu'il n'avait détecté la présence d'aucune mi-bête dans la forêt de Mogramne, ni d'aucun gardien sur la brèche. Ces informations corroboraient les dires de Lokar. Mais il avait cherché Énoir

dans la cité des Sources, en vain. Le sorcier ne s'y trouvait pas, ni là, ni dans le périmètre de son champ de perception. Il avait bien essayé de donner du sens aux paroles des habitants qui déformaient les couches blanches et éthérées de l'air, mais ce n'était que des mouvements incompréhensibles. Toujours relié à son corps, il sentit un poids peser sur lui ou le secouer. Il hésita à émerger de sa contemplation. Il était bien et pouvait encore progresser. Depuis leur départ de Turdylg, il n'avait eu de cesse de s'entraîner. Il le savait, il lui fallait apprendre à maîtriser totalement son pouvoir, jusqu'à cette omniscience terrifiante qu'il devinait et qu'il redoutait tant.

On le secoua encore. Gundrild insistait, sûrement pour lui annoncer ce qu'il savait déjà : ils étaient en vue de Pragrald. Il fut tenté d'abandonner complètement son enveloppe corporelle pour que cette perturbation cesse mais il n'osait pas encore s'en affranchir même s'il se sentait capable à présent de la recomposer comme bon lui semblait. Une troisième secousse le fit céder. Il ferma son troisième œil et s'ouvrit à ses sens humains.

— ... de Pragrald, Deïal, réveille-toi, nous sommes arrivés à Pragrald, disait Gundrild.

— D'accord, répondit-il simplement.

Le grand guerrier blond était penché au-dessus de lui. Le soleil en contre-jour, Deïal dut mettre sa main en visière pour voir les traits du Nörde. Ses joues s'étaient creusées pendant la traversée, ses yeux étaient marqués par ses insomnies et par les cauchemars qui hantaient ses rares périodes de sommeil. Deïal se demanda pour la énième fois si Sanne n'avait pas commencé à le posséder comme elle l'avait fait avec Volz et avec le marchand Maskarij, quelques mois auparavant. Le maigre sourire qui s'ouvrit dans la barbe blonde dissipa ses doutes. Deïal se redressa sur ses coudes. Le passage du monde du Sakt à celui de ses sens humains le désorientait encore légèrement. Il prit le temps de s'habituer au bruit des vagues, à sa bouche trop sèche, aux claquements secs de la voile rouge quand elle se gonflait et se dégonflait sous les bourrasques, au bois vieilli sous ses pieds nus, à l'odeur de la mer puis s'assit et découvrit au loin la carapace de pierre qui recouvrait la cité des Sources. Ils arrivaient par l'est et ne pouvaient encore apercevoir les écluses monumentales qui fermaient son port, mais ils étaient assez proches pour qu'il puisse distinguer les fentes étroites des plus hautes fenêtres qui s'ouvraient dans la muraille. Les colonnes de vapeur produites par ses sources d'eau chaude montaient en biais vers le ciel comme pour nourrir les nuages blancs et bedonnants de plus en plus nombreux. À l'arrière-plan, Deïal voyait le pont de près d'un kilomètre qui reliait la ville à la terre ferme et à la première tour de la brèche de Jrid. Aucune sentinelle n'était visible derrière les créneaux du chemin fortifié qui traçait la frontière entre la forêt Mogranne et celle d'Anworden. Il tourna son regard en direction du rivage boisé au sud et chercha la plage où il avait rencontré Volz la première fois. Une vague claqua contre les flancs du knarr et les arrosa de ses embruns. Deïal passa sa langue sur ses lèvres pour en goûter le sel.

— Énoïr n'est pas là, leur annonça-t-il.

— Comment tu..., Gundrild ne poursuivit pas et acquiesça gravement de la tête. Il se redressa, toujours appuyé sur la barre du gouvernail, et fixa la cité, son visage de nouveau marqué par la tristesse. Désolé de t'avoir réveillé. C'était inutile.

— Ce n'est rien.

— Énoïr aura laissé des instructions vous concernant, intervint Lokar.

Le voleur était assis sur le second banc de nage, et tournait son large dos à la proue. Sa barbe rasée et le régime maigre de poisson qu'ils avaient suivi durant la traversée

donnaient l'impression qu'il avait perdu la moitié inférieure de son visage. Son menton paraissait ridiculement petit, ce qu'accentuait encore la levée impressionnante de ses sourcils, et rendait son visage moins franc qu'à leur première rencontre dans la ville nörde. Gundrild haussa les épaules et maugréa une remarque incompréhensible.

— Pas la peine de vous disputer une fois de plus, vous deux, gronda Pandrol.

Depuis que le Moen s'était assis sur la fourrure recouvrant le Marteau, il n'avait pas bougé. Se nourrissant d'odrôn, cette pâte noire et grasseuse qu'il enfournait une fois par jour, et non de poisson, il avait pourtant lui aussi été éprouvé par le manque de nourriture. Il ne restait guère plus que quelques kilos d'odrôn et la portion de plus en plus restreinte qu'il enfournait chaque matin ne suffisait plus à le sustenter si l'on en jugeait par le rouge terne de sa peau et la grisaille de ses yeux. Même sa voix avait perdu de son tonnant.

— Combien de temps avant d'être amarré au port ? demanda Deïal.

— Une heure pour atteindre l'écluse, et une autre pour entrer.

— Très bien, avertissez-moi quand nous y serons, nous verrons alors ce qu'il convient de faire.

— À quoi bon te prévenir d'une chose que tu sais déjà ? grommela Gundrild.

La justesse de la remarque du guerrier nörde troubla Deïal un instant. En effet, il n'y avait rien qu'il ignorât.

Du monde du Sakt, rectifia-t-il mentalement.

— Là où je vais, il n'y a que le silence et des formes vides de cette étincelle qu'est la vie, répondit-il en s'allongeant au fond du knarr. C'est une perception... différente d'Ern qui ne m'est pas totalement familière. J'ai encore besoin de vous savoir là, Gundrild, dit-il sur le ton de la confession. Il ferma les yeux. Donc, arrête de râler et préviens-moi quand nous aurons accosté.

Il n'attendit pas la réponse du Nörde et bascula dans le monde du Sakt.

ooOoo

Les cloches d'Arabesque s'étant tues faute de bras pour les animer, Baldir se fia à la couleur du ciel au-dessus de la salle du trône pour déterminer l'heure. Les traits blancs que tirait Camerune depuis l'horizon griffaient le bleu du ciel et annonçaient la toute fin de l'après-midi. Les démons avaient bien travaillé et avaient quasiment nettoyé la ville de tous les humains et des Logranns qui s'y étaient réfugiés. À présent, son organisme avait envahi chambres et couloirs de la partie supérieure du palais-forteresse, il dégorgeait par les fenêtres, envahissait cours et jardins et soulevait par endroits les tuiles des toits. Il était comme une oie gavée de pouvoir, et soufflait, à moitié étourdi par la circulation torrentielle de son sang à travers ses innombrables artères et par les tambours de ses milliers de cœurs. Une chaleur terrible avait empoigné son être et le pressait à l'étouffer. Il suait, il avait soif. De son corps originel, il ne sentait plus que sa bouche, qui se voulait vorace. Et les mêmes mots tournaient en boucle dans son esprit bouillonnant. Réveiller les géants. Réveiller les géants.

Pourquoi ? Il n'en savait plus rien et s'en moquait. Ce qui comptait, c'est qu'il devait réveiller les géants et se libérer de ce fardeau de plus en plus pesant.

— *Maître, les Sadouraks seront là avant l'aube*, annonça un Gor ailé qui s'était stabilisé face à cette partie du corps de Baldir où naissait sa tête.

Oui, voilà : les Sadouraks. Ils arrivaient. Pour l'annihiler. Il inspira une grande goulée

d'air. La dernière peut-être. Elle était chaude et pleine de sang.

— Il est temps, lâcha-t-il d'une voix rauque qui ne lui appartenait pas vraiment. Oui, il est temps.

Il puisa allégrement dans le réseau veineux et sa pensée, de nouveau limpide, s'étira hors de son corps, monta en une longue chandelle libératrice, puis fila à l'horizontale vers l'ouest. Il traversa en deux bonds rapides l'océan de l'Exode et se retrouva au-dessus de cette terre sauvage que déformaient les corps immenses et méconnaissables des géants à moitié endormis. Camerune était ici encore haut dans le ciel mais ne brûlait pas avec autant d'ardeur. Des orages accouraient au loin comme pour empêcher que Baldir ne les éveille. Son hésitation ne dura pas une seconde. « Quand tu as décidé de sauter, saute », avait coutume de dire son père. Il ne savait pas pourquoi, dans les moments difficiles, il se référait si souvent à son voleur de géniteur, celui-là même qui avait dirigé sa vie comme on mène un navire au naufrage, mais c'était comme ça.

— Je suis là, mes gros bébés, plaisanta-t-il en entrant en contact avec les trois géants.

— Libère-nous de cette fatigue, sorcier, nous n'avons que trop attendu, répondit Nomdalyrbodann.

— Nous te suivrons, confirma Lojkylombadyë.

— Non, vous suivrez Oboss, leur répondit-il. Je suis Oboss.

Et avec une brutalité qui rassembla tout son être, il aspira la totalité de la magie contenue dans les tonnes de sang charriées par son gigantesque organisme, là-bas à Arabesque. Il la canalisa à travers sa projection insubstantielle pour la déverser dans le corps des géants. Il avait imaginé bien des scénarios, les plus sinistres comme les plus heureux, mais il ne s'était pas attendu à cette désincarnation soudaine. Et cela n'avait rien à voir avec la magie qu'il venait d'utiliser. C'était autre chose.

Il cessait d'exister.

Ou plutôt, il existait toujours mais différemment, et de façon de moins en moins cohérente. Le lien avec son corps avait été cisailé d'un seul coup et à présent, son esprit se dissipait dans un ailleurs qui lui était totalement étranger. Il perdait sa cohésion, il était pris dans une tempête d'émotions brutes, impersonnelles, dans laquelle se perdaient les siennes, amour, joie, stupeur, mélancolie, ses souvenirs s'échappaient, se mélangeaient à d'autres qu'il ne reconnaissait pas, qui n'étaient pas les siens et qui perdaient tout sens dans ce néant hystérique. Cet ailleurs où il se délitait lui donna l'impression de se noyer au milieu d'une foule de sentiments bigarrés et sans lien aucun entre eux : énervement, impatience, bonheur intense, désir morbide, soif de pouvoir. Il perdait pied et se divisait, il n'y avait plus un mais des Baldir, des fragments de Baldir. Il comprit vaguement qu'il s'était trompé, qu'Oboss l'avait dupé, mais c'était une compréhension faite de colère, d'humiliation, de tristesse. De peur aussi quand une haine interminable et barbelée de mépris le frôla comme pour s'amuser de sa fin toute proche. Le Père des Magiciens. Il avait donné son corps à Oboss et celui-ci était venu le narguer une dernière fois. Sa colère, ultime et primitive expression de ce qu'il avait été, explosa, achevant de déchiqueter les haillons de sa personnalité et, boule féroce de rage, ce qui subsistait de Baldir fondit sur la proie la plus proche pour assouvir cette faim inextinguible qui le consumait. Il n'était plus qu'une pulsion carnassière, obsédé par cet autre confus qui l'avait meurtri et condamné. Il n'était plus rien qu'un bout de haine. Juste un bout de haine. C'était tout.

Le temps existait difficilement dans cet infini spirituel où des miettes d'esprits humains – vivants ou morts – et ceux inconscients de ses frères et sœurs erraient sans but. Il y avait bien un avant, un maintenant et un après, mais c'était des sensations fugaces. Comme les distances ou le relief qui n'avaient guère de sens dans cette antichambre de la réalité physique. Il existait bien quelques perturbations plus sensées, comme les Ygalikss dont l'arrogance cruelle brillait parfois, ou les Ulls, ces phénomènes ventripotents qui enfournaient pensée après pensée, avant de se déchirer et de se répandre en de bruyantes émotions, mais Oboss ne comprenait pas totalement cet endroit insupportable. Il était là, pur esprit arrimé à son immortelle volonté, elle-même tapie au cœur de sa haine. Il était tout entier concentré sur sa vengeance, attendant que son corps soit reconstitué. Le dernier avant que la Table ne soit brisée.

Comme les fois précédentes, il n'y eut aucun signe pour l'avertir de sa prochaine réincarnation – ce n'était que lorsque la magie du sang avait infusé complètement un corps humain que celui-ci devenait le sien –, mais il ne fut pas surpris. Malgré le risque et la difficulté, il résista un infime instant quand le lien nouvellement créé l'attira vers cette enveloppe de chair qui lui était destinée, et il s'amusa à chercher l'esprit du mage qui avait été assez idiot pour abandonner le plus précieux de ses biens. Il effleura à peine la tempête d'émotions qu'était devenu le sorcier – celui-ci s'appelait Baldir – mais ce fut assez pour qu'il se fasse reconnaître. Alors, il laissa le lien se tendre et l'attirer dans la réalité.

Il se retrouva enfoncé jusqu'à la taille dans une couche spongieuse de chair et d'organes racornis. Il sentait les rayons de son frère Camerune sur sa peau et chacun d'eux disait tout son mécontentement de le voir là.

— *Tu verras que, comme tous les autres, tu me remercieras quand j'aurai brisé la Table*, promit Oboss à son frère Camerune.

Il regarda ses mains, petites et grasses, ses bras humains trop courts pour être ceux d'un adulte. Les manches pendaient, déchirées et tachées de sang, comme la tunique qu'il portait. Il était bedonnant. Il se passa les mains dans les cheveux, collés à ses tempes, sur son front couvert d'une croûte de sang. Il trouva une bosse sur son épaule d'où sourdaient des artères flasques. D'un geste, il s'extraya de la couche de tissus moribonds et prit un peu d'altitude tout en contemplant ses jambes torves. Il avait hérité du corps d'un nabot, d'un bossu. Il grinça des dents. C'était pire que lorsqu'il s'était incarné dans la sorcière décrépite, mais dès que la Table serait brisée et son sortilège neutralisé, il choisirait un autre humain.

Il regarda autour de lui et découvrit la salle au toit crevé dans laquelle il était. Il ignorait tout de cet endroit. Un palais construit après sa dernière incarnation. Mais le sorcier Baldir n'avait pas lésiné sur les moyens. Il en serait presque venu à l'admirer, pensa-t-il en observant le sol envahi par des débris d'humains et de Logranns et les murs tapissés d'une épaisse couche de chair, encore suintante de sang par endroits. La plupart des cœurs s'étaient éteints mais quelques-uns battaient encore. D'un mot, il réorganisa l'ensemble, se séparant des organes défaillants et ne gardant que la centaine qui vivait encore. L'opération dura à peine une minute.

— Vous êtes là, dit-il.

Les rejetons nés de la mort de son frère Carn s'étaient approchés et faisaient cercle autour de lui. Les massifs Gors, les Tantrels ricanant, les Cornus idiots, les Chegs prudents... Il y en avait si peu, constata Oboss. Il apposa sa main sur la peau d'or liquide

du Zeriz qui s'était penché vers lui. Une étincelle courut sur l'épiderme en fusion et le démon poussa une plainte inaudible. Deux Gors ébrouèrent leurs ailes pesantes et, renversant leur tête massive en arrière, grondèrent leur satisfaction. Les Cornus bramèrent.

— *Oui, nous y sommes, fils de mon frère, nous y sommes*, dit Oboss en carnéen. Je regrette que tant d'entre vous soient morts.

— *Le maître ?* s'inquiétèrent nerveusement les Grolshs qui s'étaient prudemment avancés.

— *Petits fourbes, ce n'est quand même pas une pointe de regret que je sens en vous ? Oui, je suis Oboss, le troisième-né, père de la magie et libérateur des miens*, clama-t-il puissamment.

— Baldir ? demanda une voix rocailleuse et humaine derrière lui.

Oboss se retourna et aperçut un vieillard ratatiné qui se faufilait entre deux Gors ailés. Non loin, près d'un trône à moitié enfoui sous un monticule de chair morte, il y avait un groupe de morts-vivants et un second humain, plus jeune, au regard perdu. Ou fou.

— Baldir est mort, se moqua Oboss.

— Mais non, tu n'es pas mort, mon bon Baldir, je te vois là devant moi. L'humain était parvenu tout près de lui et avançait sa main décharnée comme pour le toucher, lui, Oboss. Alors, es-tu parvenu à réveiller les géants ? continua le vieil homme inconscient de son geste blasphématoire. Nous allons bientôt réussir ?

— *Cela ne te regarde plus*. Oboss fit un geste négligent à l'intention des démons et, sans prêter attention aux cris du vieillard que la main griffue d'un Gor avait ôté de sa vue, accueillit en lui la pensée de sa sœur. *Ma sœur, te voilà enfin*, se réjouit-il malgré la terreur qu'il avait perçue chez la reine de Sri.

— Mon frère, il faut te dépêcher, les gardiens ont investi la glace noire et ce n'est qu'une question de jours avant qu'ils n'atteignent la salle où je réside. Ils vont me tuer. Sa pensée devint un hurlement désagréable. Demande aux géants de libérer la Table de sa prison et brise la relique avec le Marteau !

— Ne panique pas, ma sœur et apprends-moi ce que je ne sais pas. Sa pensée s'était faite douce. Ouvre-toi à moi. La victoire ne peut nous échapper à présent.

Il la sentit hésiter, puis elle se livra à lui et il comprit la raison de son hésitation. Le plan ne s'était pas déroulé comme il l'avait prévu.

— Pourquoi ? demanda-t-il simplement.

Il était furieux, contre Sakrajka d'abord, qui avait laissé échapper ce Deïal porteur de l'odeur du Père et qui, plus grave, lui avait pratiquement mis le Marteau entre les mains. Il en voulait également à sa sœur, qui n'avait pas su gérer les Sadouraks, déjà à moins d'une journée d'Arabesque alors que la Table était toujours enfermée dans cette prison de chair mort-vivante créée par l'humain Guéneros.

— Les géants sont éveillés, lui rappela Sanne. Ils libéreront la Table. Et nous savons où est Agyamar. Il te suffira de le voler.

— Nous verrons, dit-il en attrapant une artère dégoulinante de sang frais pour l'enfoncer dans sa cuisse.

La plupart des cœurs s'étaient arrêtés, et le sorcier Baldir avait utilisé presque toutes les réserves qu'il avait constituées, mais il en restait suffisamment pour ce qu'il voulait faire. Et les Grolshs semblaient désireux de se faire pardonner leurs écarts. Les petits

démons s'étaient jetés sur la dépouille du vieillard à laquelle le Gors avait arraché les jambes, et la dépeçaient en piaillant de joie.

— *Le maître nous laissera tuer le conseiller ?* supplièrent les bouches de granit alors qu'ils lui présentaient cœurs et artères de l'humain.

Baldir chercha des yeux le seul humain vivant dans la salle du trône.

— Lui ? demanda-t-il en souriant.

Quand le Gors déchira d'une simple torsion le corps malingre du haut-roi Caldric, Asurbias sursauta et se mit à geindre et à pleurer doucement. Trempé de sang et couvert d'immondes restes humains, Baldir s'était écroulé juste après avoir déclenché une brève tempête de sang. Celle-ci s'étant calmée, les démons présents dans la salle du trône s'étaient prudemment rapprochés de son corps et l'avaient entouré presque respectueusement, aurait juré Asurbias. Si l'excès de magie avait ravagé les traits autrefois si fins de Baldir et si l'horreur omniprésente dans la salle du trône lui avait donné l'aspect d'une loque suintante, ce n'était pas ce qui choquait le premier conseiller. C'était son regard, cette lueur qu'il avait surpris quand il avait tourné brièvement la tête vers lui, inhumaine et étincelante d'un pouvoir immense. Intuitivement, il sut que Baldir n'était plus Baldir et que la présence qui occupait son corps était bien plus puissante que tout ce qu'il connaissait.

— Oboss, articula-t-il malgré lui.

Ainsi Baldir avait dit vrai.

— Il m'a reconnu, lui répondit le Père des Magiciens sur un ton amusé.

Asurbias sut qu'il allait mourir, puis, il se souvint du sceau de fidélité que le vrai Baldir avait tracé sur son front. Il ne le sentait plus lui cuire la peau mais il lui donna une idée. Peut-être, après tout, pourrait-il survivre.

— Maître, dit-il. Dois-je toujours aller retarder les Sadouraks comme vous me l'avez ordonné ? dit-il d'une voix étrangement assurée.

Oboss parut étonné et ne réagit pas immédiatement. Comme les Grolshs l'entouraient et babillaient en l'effleurant de leurs pattes-griffes, il parla à nouveau.

— Je pense pouvoir m'acquitter de cette tâche, vénéré maître, dit-il en s'inclinant respectueusement.

— Tu es bien le premier humain qui me fait un tel accueil depuis que je suis tombé en disgrâce dans le cœur de ta race. Retarder les Sadouraks, dis-tu ?

— Oui, illustre Père des Magiciens, ce serait un honneur que de servir votre grandeur. Asurbias eut peur d'avoir un peu forcé sur la flatterie, mais au contraire Oboss sembla ravi.

— Tu me fais plaisir, humain.

— *Le maître ne devrait pas écouter cet homme, il faut tous les tuer !* protestèrent les Grolshs.

— *Silence.* Il n'avait pas haussé le ton mais les petites gueules de granit comprirent la menace. Tu ne manques pas d'aplomb, mais ta proposition ressemble fort à une ruse lamentable pour fuir et mettre à l'abri ta misérable vie.

À ce moment, Asurbias sut exactement ce qu'il devait dire pour survivre : promettre de servir l'Immortel sincèrement, avec toute son âme et tout son cœur comme il avait voulu servir le haut-roi à son arrivée à Arabesque.

— J'étais déjà l'esclave du sorcier Baldir, je serais très honoré d'être le vôtre, affirma-

t-il avec toute la conviction dont il était capable.

— Tu m’amuses, humain. Tu m’amuses, répéta Oboss en souriant pour la première fois. Une douleur barra à nouveau le front d’Asurbias. Voilà, j’ai ravivé le sceau de ce Baldir qui décidément était un bon élément. Tu peux te mettre en route, mais sache qu’au bout du compte, je te tuerai, comme tous ceux de ta race.

— Merci, maître, répondit-il sincèrement.

— Bien, mes démons, veillez sur moi, je dois aller guider vos frères. Il ferma les yeux.

Les trois géants ne s’étaient pas encore entièrement relevés quand il entra en contact avec eux. Presque complètement déployées, leurs silhouettes vaguement humanoïdes semblaient défier l’immense plaine de leur hauteur de petite montagne. Le fracas des éboulements de leur corps fossile emplissait le ciel orageux qui, fâché par leur réveil, leur répondait par de tonnantes invectives. Le spectacle de ces gigantesques masses ébrouant leur carapace sédimenteuse et faisant trembler la terre au plus léger de leur mouvement réjouit Oboss. Ils avaient bien quatre membres dont deux antérieurs sur lesquels ils s’appuyaient mais chacun d’entre eux se subdivisait en une dizaine de moignons informes de tailles différentes. Leur visage était une bande lisse qui faisait le tour de leur tête grumeleuse perdue dans les nuages gris. Ils n’avaient ni bouches, ni yeux, ni oreilles mais ils parlaient, voyaient et entendaient.

— *Nous te reconnaissons*, l’avertit Nomdalyrbodann. Sa voix était profonde et assez puissante pour couvrir le grondement du tonnerre. *Tu as pris le corps du sorcier humain mais tu ne nous tromperas pas.*

— *Nous ne t’avons pas pardonné de t’être allié aux humains contre notre père Carn, tu ne devrais pas être là.* La tête de Lojkylombadyë pivota telle une roue sur son axe. *Ta forme spirituelle ne te protège pas.*

Oboss élaborait un rapide sortilège pour contrer l’attaque mentale des géants.

— *Vous avez dormi bien longtemps, fils de mon frère bien-aimé*, déclara-t-il d’une pensée aiguë qui se planta tout droit dans leur crâne antédiluvien, *et vous ne savez pas que je ne vous ai jamais trahis. Pour cette raison, je vous pardonne votre mouvement d’humeur mais ne recommencez plus. Carn, et vous ensuite quand il fut vaincu, étiez submergés par la colère quand mon Père nous humilia en gravant nos noms sur la Table honnie et vous ne pouviez entendre autre chose que votre violence auto-destructrice. Mais aujourd’hui, je sais que vous êtes prêts à m’écouter : dans quelques heures, je détruirai la relique indigne et ensuite, je vous vengerai des humains. Et j’ai besoin de votre aide, j’ai besoin de votre force.*

— *Tu sembles sincère*, répondit Kaimdolondir en s’avançant vers l’évocation immatérielle d’Oboss. Son pied informe fit trembler la plaine. *Que devons-nous faire ?*

— *Il vous faut traverser l’océan de l’Exode.*

— *Comment ? Le traître Syan ne sommeille qu’à moitié, il ne nous laissera jamais franchir ses mers.*

— *Ayez confiance en ma magie. Et hâtez-vous. Certaines forces se rapprochent de la Table.*

— *Bien, nous t’obéirons, mais sache que si tu nous trahis, nous...*

— *Je vous promets qu’avant que Camerune ne se lève à nouveau, nous serons libres et qu’Ern nous appartiendra.*

Il n’attendit pas leur réponse et fila vers les côtes dentelées qui frangeaient la partie est

du continent. Quand il vit les reflets gris de l'immense étendue de la mer de l'Exode, il fondit vers sa surface. Les géants derrière lui s'étaient mis en branle et avançaient avec une grâce toute cataclysmique, provoquant sous leurs pas des secousses sismiques dévastatrices. Ils marchaient de front, sans donner l'impression de se presser, pourtant chacune de leurs enjambées couvrait une centaine de mètres.

Ils avaleraient la distance entre les deux continents en quelques heures seulement, estima Oboss. Ses frères et sœurs s'étaient déjà attelés à l'arrêter – il percevait les courants de la volonté de Syan agiter les fonds marins, il entendait avec plaisir le remue-ménage tectonique de Modredor, les jacasseries sylvestres de sa sœur Shadrya Fêl, supportait sans peine le souffle brûlant de colère de Camerune sur sa nuque et s'amusait de la fureur ventueuse d'Aez qui bouleversait le ciel – mais trop assoupis, leurs pathétiques efforts restèrent vains.

— *Vous avez fait votre choix, soyez beaux joueurs et acceptez ma victoire*, les nargua Oboss avant de plonger dans la mer.

Sa magie écarta les flots et créa un tunnel monumental dans lequel s'engouffrèrent à sa suite les géants. Il prenait du plaisir à tisser ses sortilèges, usant la moindre parcelle de pouvoir contenue dans le sang mis à sa disposition, avec la même élégance et la même virtuosité qu'à la naissance du monde. Il était le Père des Magiciens et la proximité de la victoire le galvanisait.

— *Vous décapiterez l'ordre Gris et ensuite, vous libérerez la Table.*

Les géants approuvèrent gravement.

ooOoo

— Collecte de la taxe portuaire, aboya l'officier du port avant de pousser un petit cri de chouette quand il aperçut Pandrol au fond du knarr.

Il resta figé sur le ponton, les yeux assujettis bien malgré lui au Moen.

— Détends-toi Keold, lui lança Lokar en agrippant les barreaux de l'échelle qu'il escalada rapidement.

Le voleur souriait largement, heureux de revoir sa cité. Deïal regarda tour à tour Pandrol et Gundrild. Le Nörde avait été contre l'idée de pactiser avec les voleurs et tout sur sa figure affichait qu'il n'avait pas changé d'avis. Quant au Moen, il n'aimait pas Lokar et ne s'en était pas caché – un voleur reste un voleur –, mais il lui faisait confiance. Dans une certaine limite.

Deïal monta à sa suite.

Il n'était pas assez familier du port de Pragrald pour pouvoir affirmer qu'il y avait moins de navires amarrés mais ce qui était certain, c'était que l'activité y était plus réduite. Les quais semblaient déserts en comparaison de la première fois où il avait embarqué sur le navire du marchand Maskarij.

Bien évidemment, il avait « vu » tout ça dans le monde du Sakt et il avait su avant ses compagnons qu'Énoir n'y était pas, qu'aucun Sadourak n'était en poste dans la cité des Sources, que les troupes du prince de Pragrald étaient sur la défensive, que les travaux de reconstruction de la partie de la ville détruite lors de son affrontement contre son ami Jahald étaient loin d'être achevés, mais il avait pourtant le sentiment de le découvrir.

— Je débarque ? demanda Pandrol.

— Oui, répondit Deïal.

— Mais le...

Le Moen termina sa phrase d'un regard appuyé vers la couverture que transperçaient les couleurs chatoyantes du Marteau.

— Tu le prends avec toi, répondit Deïal sans hésitation.

La peau du Moen avait pris les teintes de la lave froide et l'éclat argenté de ses yeux avait cédé la place à une lueur grisâtre. Il ne parlait plus que lentement et chacun de ses mouvements semblait lui être devenu pénible. L'explication en était le manque d'odrôn et ce rationnement draconien auquel il se soumettait – il n'avalait par jour qu'une seule boulette de pâte noire, pas plus grosse que son pouce – mais ce n'était pas la seule raison. Pandrol lui avait expliqué qu'une douleur physique s'emparait des Moens qui quittaient la terre dans laquelle s'était endormi Modredor, une forme violente du mal du pays contre laquelle il ne pouvait rien.

Sur le ponton, l'officier n'avait toujours pas refermé sa bouche et essayait de suivre ce qui se passait sous ses yeux. Lokar posa quatre de ses doigts entre ses lèvres et siffla par deux fois. Aussitôt, un jeune garçon qui paraissait au bout du ponton se redressa et tourna la tête dans leur direction. Lokar agita ses mains, croisa ses doigts, les pointa, les joignit, et deux secondes après, le gamin opinait du chef et, comme s'il venait de recevoir un ordre bien précis, filait vers une des ruelles qui partaient du port.

— Allons-y, je les ai prévenus de notre arrivée, dit-il en se retournant pour aider Pandrol à prendre pied sur le ponton.

La vapeur collait à la peau et envahissait le couloir qu'ils suivaient depuis quelques minutes. Les tuyaux de bronze qui veinaient murs et plafonds éructaient et sifflaient régulièrement de grands jets de vapeur brûlante. L'atmosphère était moite et pénible. Contrairement à cette nuit où Deïal, Volz et les autres voleurs s'étaient introduits dans le réseau souterrain par une des bouches de fer qui s'ouvraient dans le sol de la cité, cette fois-ci, Lokar leur avait fait emprunter un escalier. Deïal se demanda si c'était parce qu'il faisait jour qu'ils n'avaient pas besoin de se cacher ou parce que les voleurs avaient ouvertement pris le pouvoir à Pragrald. La façon dont Lokar avait salué la patrouille de la milice qu'ils avaient croisée au dernier embranchement n'était pas celle d'un voleur. Deïal bouscula une ombre qui arrivait en contresens. L'homme grommela quelques vagues insultes puis poussa un cri quand il heurta Pandrol. Le Moen le plaqua gentiment contre le mur et passa sans que l'autre ne se plaigne. Et il attendit d'être sûr que Gundrild soit également passé avant de bouger à nouveau. La présence de Pandrol étonnait, terrifiait, attirait l'attention, il n'y avait pas un habitant de Pragrald qui restât indifférent à la vision du Moen. Avec lui, leur accoutrement primitif de fourrures passait inaperçu.

Deïal entendait des conversations à présent, ainsi que la rumeur caractéristique d'une taverne. Il faillit buter contre Lokar qui s'était arrêté devant une entrée qu'éclairait diffusément une torche.

— C'est ici, dit-il en s'effaçant immédiatement pour les inviter à entrer. Le premier voleur vous attend dans l'arrière-salle. Au fond.

Deïal jeta un œil dans la taverne embrumée par les jets de vapeur réguliers. Il lui sembla que les mêmes ombres qui l'observèrent quand il s'avança entre les tables étaient celles qui l'avaient détaillé la première fois qu'il était venu, quand Volz l'avait empoisonné. Il avait l'impression, depuis leur départ des halls de Godondsor, de faire machine arrière, et de se précipiter vers une fin inéluctable, déjà écrite par un destin

sentencieux et obtus.

— Merci Lokar, dit Deïal.

La salle était simple, sans aucune décoration, avec seulement une bougie à la flamme chétive pour l'éclairer. Il n'y avait pas de canalisation ni de brouillard, mais la chaleur serra la gorge de Deïal. Au centre, un homme à la morphologie longiligne les regarda entrer. Il portait des bottes courtes, était vêtu d'une tunique très simple et à son ceinturon pendaient un fourreau et sa dague. Penché en avant, appuyant ses larges mains sur une simple table en bois brut, il donnait l'impression que la situation lui déplaisait. Il était seul. Il avait le cheveu ras et brun, quelques poils qui prétendaient difficilement au statut de moustache, les yeux qui se touchaient et des joues rebondies qui allaient de pair avec sa tête tout en rondeur. Son rictus semblait involontaire.

— Tu es Deïal ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, répondit celui-ci en s'arrêtant à un mètre de la table.

Derrière eux, la porte claqua et les laissa au seul éclat de la bougie et à la lueur diffuse et colorée du Marteau. Le premier voleur jeta un œil aux silhouettes de Gundrild et de Pandrol qui étaient venus se ranger à ses côtés. Il s'attarda un instant sur le sac contenant Agyamar que le Moen serrait entre ses bras puissants, puis revint à nouveau à Deïal.

— Énoir m'a dit de te remettre un objet ; il m'a aussi ordonné de m'assurer que tu ne manques de rien. Et c'est ce que je vais faire.

— Où est-il ? Est-il vivant ?

— Je n'en ai pas la preuve mais (il fit claquer sa langue de dégoût avant d'ajouter) peu après l'avoir quitté, la bille qu'il m'avait confiée pour toi (il extirpa d'une des poches de son gilet une sphère d'argile) s'est mise à rougeoyer fortement puis elle s'est comme éteinte. Alors oui, j'ai le pressentiment qu'il est mort en attaquant Arabesque avec la horde.

— J'ai vu des bandes de Logranns écumer le nord de la Petite Angande, dit Deïal qui fixait la bille. Je ne suis pas parvenu à atteindre Arabesque mais je le ferai la prochaine fois. Il lui parut étrange de parler ainsi ouvertement des informations qu'ils avaient glanées à l'aide de son pouvoir. Je n'ai pas vu Énoir.

Les mâchoires du premier voleur se crispèrent et ses yeux se fermèrent un instant.

— Tu dois me la donner, disais-tu, continua Deïal.

— Oui, dit-il d'une voix douloureuse. C'est pour toi, dit-il en la lui tendant. Sûrement un dernier message d'Énoir. Si tu veux, je sors.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Deïal tendit le bras par-dessus la table pour saisir la bille entre ses doigts. Il voulut ensuite la faire rouler au creux de sa paume, mais elle colla à sa peau et refusa de bouger. L'objet était chaud et avait la consistance d'une pierre ponce. Il ressentit comme un picotement à l'endroit où la sphère adhérerait.

— Je dois l'avalier ?

— Je crois que tu t'y prends très bien, répondit le premier voleur sur un ton moqueur.

— Elle grossit, remarqua Gundrild avec inquiétude. Elle boit ton sang. Tu dois t'en débarrasser.

— Du calme, Énoir était sorcier, le rassura Deïal.

Il reporta son attention sur la bille qui effectivement se gorgeait de son sang. Il ressentait comme un vertige, léger et sans conséquence. Elle avait déjà triplé de volume quand elle explosa en une nuée de fines gouttelettes de sang qui, en retombant,

dessinèrent la silhouette tremblotante d'Énoir.

— Par les ancêtres, jura Gundrild en reculant.

Le sortilège avait habillé le vieux sorcier d'une somptueuse robe de soie rouge ornée de roses vertes. Sa gueule de rongeur semblait reposée et son poil gris était soyeux.

— Mon garçon, commença Énoir d'un ton paternel, pardonne cet ultime effet de coquetterie, mais c'est ainsi que je voulais me présenter à toi une dernière fois. Je suis mort, Deïal. Et il ne reste plus que toi pour l'arrêter. D'un geste apprêté, il lissa la soie de sa robe. Je dois faire vite alors écoute-moi bien : Oboss va s'incarner dans le corps de Baldir mais il faut que tu saches que la Table des Immortels est sous le palais du haut-roi, enfermée dans une prison de chair humaine. Je pense que Baldir a trouvé le moyen de l'en délivrer, et vu les réserves de sang qu'il s'était constituées, cela aboutira vraisemblablement à l'éveil d'Oboss. Peut-être est-ce déjà le cas. En dernier recours, essaie de trouver la Pierre Orpheline, si ce n'est pas déjà fait, et veille à ce qu'Oboss ne puisse l'utiliser pour briser la Table. Il tourna la tête à droite et à gauche comme pour donner l'illusion qu'il cherchait quelqu'un et s'arrêta sur le premier voleur. Giled, ceci est un adieu, tu m'as été fidèle et je t'en remercie comme je remercie tous mes bons voleurs qui m'ont si bien servi. Il fit une pause. Les contours de sa silhouette commençaient à s'estomper. Aide Deïal en tout, il est peut-être le dernier espoir de ce monde. S'il n'est pas déjà trop tard. Un pauvre sourire éclaira son visage fripé. Adieu.

Les dernières particules de sang se dispersèrent et voletèrent autour d'eux.

Deïal resta quelques secondes interdit. La mort d'Énoir venait s'ajouter à une liste qui ne cessait de s'allonger depuis son départ de la Forteresse Grise. Il ressentit le besoin pressant de basculer dans le monde du Sakt pour trouver des réponses. Ici, il était impuissant.

— Que puis-je faire pour toi ? demanda Giled. Le voleur pleurait doucement.

ooOoo

Le Bachar Mehal lut avec difficulté les pancartes accrochées au haut piquet. Lettres et chiffres gravés dans le bois étaient pratiquement illisibles. Il enragea quand il découvrit qu'Arabesque était encore à quinze lieues soit une bonne demi-journée de marche. Le croisement était désert et la forêt autour d'eux silencieuse et assombrie par la nuit proche. Sans accorder le moindre regard aux trois chevaliers qui l'avaient accompagné, il repartit en pestant contre sa ridicule lenteur. Ce n'était pas le poids de leur armure qui leur interdisait d'utiliser une monture ou un quelconque transport, mais le Sakt accumulé dans le fer-prié qui faisait fuir les animaux. Il se souvenait encore des paroles du maître charpentier Brim Dostre, celui-là même dont l'invention les avait libérés du blocus solzarade : « Pourquoi ne pas avoir dressé des créatures moins nerveuses que les chevaux ? » Oui, pourquoi ? Mehal n'avait pas su répondre et s'était contenté de congédier brutalement le vieil homme, qui, fâché lui aussi, avait pris le premier navire pour Lianss. Il regrettait à présent de ne plus l'avoir à ses côtés. Peut-être aurait-il pu l'aider à se sortir de cette situation inextricable. En moins d'une heure, les mystiques lui avaient annoncé deux nouvelles inquiétantes : la réincarnation d'Oboss dans le corps du sorcier Baldir et le réveil des géants de l'autre côté de la mer de l'Exode. Le bossu ! Que ne l'avait-il pas fait éliminer quand il en avait l'occasion ? Pourquoi avait-il tant tardé ? Un autre pourquoi qui venait s'ajouter à une liste longue comme leur bêtise. Et

maintenant, lui et trois des cinq chevaliers que comptait encore l'ordre se dirigeaient au plus vite vers Arabesque sans savoir si cette course avait un sens. Les mystiques en contemplation prétendaient qu'Oboss s'était scindé en deux, une partie restée dans la capitale, et une autre – sûrement une projection magique – qui suivait les géants. Celles-ci se déplaçaient vite, trop vite.

— Bachar ? demanda respectueusement le Sadourak Liall.

— Quoi ? rugit-il. Que me veux-tu ?

— Il y a un cavalier qui arrive.

— Un cavalier ?

Mehal braqua son regard brûlant de Sakt vers l'homme qui chevauchait droit sur eux. Ses habits et sa figure étaient tachés de sombre. Il avançait au trot sur le chemin sans avoir l'air inquiet et les regardait en souriant. Une rune différente des leurs saignait sur son front. Un magicien. Mehal jeta un œil au ciel et dans les taillis épais qui noyaient le pied des arbres autour d'eux, mais il ne distingua rien.

— Qui que tu sois, magicien, n'avance plus, l'avertit le Bachar.

L'autre tira sur ses rênes et leva une main en signe de paix. Malgré la pénombre, Mehal vit que les taches étaient du sang séché et plus étrange, que l'homme portait la chaîne de premier conseiller. Son sourire et son regard étaient ceux d'un fou.

— Je suis le premier conseiller Asurbias. J'apporte des nouvelles de l'Immortel Oboss.

Le Bachar Mehal tiqua. Son instinct lui disait de carboniser l'homme et son cheval, mais il pouvait se tromper.

— Je sais où est la Table des Immortels, ajouta-t-il enfin, et je peux vous y guider.

Mehal sut à cet instant qu'il était trop tard pour tuer l'homme, il n'avait plus le choix, il devrait l'écouter. Encore une fois, il maudit ce doute qui le rongeaient et l'empêchait de faire les choses simplement depuis qu'il avait hérité de la charge écrasante de Bachar.

— Bien, dit-il, bien, explique-moi tout ça.

Mais avant que l'homme ait pu parler, la « voix » du Saktar trouva son esprit.

— *Les trois géants arrivent droit sur nous, nous ne les voyons pas encore mais une vague de dix mètres les précède. Ils sont rapides, trop rapides.*

— *Droit sur vous ? Trop rapides ? Faites un barrage de Sakt, que les chevaliers Myklal et Anss déchargent toute leur énergie dans la mer. Utilisez les machines de guerre du charpentier. Détruisez-les !*

— *Ils sont sur nous, continua calmement le Saktar. Ils ont renversé la Forteresse. Je ne sens plus mon corps. Je crois que nous en avons touché un (il eut une hésitation) et peut-être l'avons-nous détruit. Adieu Bachar, nous faisons exploser la Forteresse.*

— *Non ! hurla Mehal. Non ! Non et non !* Il tourna en tous sens cherchant quelque chose ou quelqu'un sur qui passer sa rage. Le rocher gris avait été abattu, les mystiques étaient vraisemblablement morts, et pire, Oboss savait où ils étaient. Des démons survolaient régulièrement leur groupe. Les géants avaient mis un peu plus de quatre heures pour traverser la mer, ils pouvaient être là dans moins d'une heure. Il regarda le premier conseiller. Vite, mène-nous à la Table, toi, et si tu nous as trompés, j'utiliserai mes dernières forces pour t'envoyer dans le vide.

ooOoo

L'appel vibrant de son fils depuis le grand balcon où il se reposait le tira de la douce

somnolence de sa sieste.

— Papa ! Vite !

En été, la pièce attenante et la fraîcheur de ses ombres avaient les préférences du maître charpentier. Brim se redressa et se précipita vers les grands volets à demi fermés qu'il ouvrit sans ménagement. Depuis leur retour à Lianss, la peur de perdre son fils n'avait fait que croître, alors même qu'il se rétablissait et retrouvait toutes ses forces. Leur maison avait été construite en dessous du phare, à l'aplomb d'un des deux chantiers navals et elle dominait le fleuve qui coupait en deux la cité. Ils pouvaient par temps clair, comme c'était le cas aujourd'hui, apercevoir la Forteresse Grise sur la ligne d'horizon. Sauf qu'elle n'y était plus. C'est quand il les vit qu'il réalisa que toute la maison tremblait à chacun de leur pas. Les trois géants devaient bien mesurer deux cents mètres, calcula le maître charpentier. Leur peau avait l'aspect des ténèbres par endroits et celui d'une surface rocheuse à d'autres. Leurs têtes étaient comme écrasées et difformes, sans aucune ressemblance avec celles des humains, et leurs membres étaient protéiformes, tout comme leurs troncs. L'un d'entre eux avait été plus sévèrement touché par le Sakt. L'énergie sacrée avait dévoré la moitié de sa tête et une bonne partie de ce qui pouvait être une épaule, et le feu blanc continuait de se nourrir de sa chair aussi noire que la nuit. Son fils était debout et regardait les silhouettes grandes comme des montagnes qui progressaient plus vite que la marée.

Bien plus vite, anormalement vite, réalisa Brim Dostre.

Il avait eu à peine le temps de les détailler que déjà le raz-de-marée créé par leurs masses gigantesques noyait le port sous ses yeux effarés. Derrière, les géants prenaient pied sur la terre ferme. La maison s'était alors mise à glisser sur ses fondations et le balcon s'était en partie détaché. Le monde semblait vaciller. La traversée de la ville dura moins d'une minute, le temps pour les géants de faire les quatre ou cinq enjambées qui les menèrent hors des murs d'enceinte, puis ils commencèrent à s'éloigner vers l'est. Le vacarme décrut et, peu à peu, la terre cessa de trembler. Brim revint à la ville et regarda les empreintes que les gigantesques créatures avaient laissées. Plus d'une dizaine de pâtés de maisons avaient été détruits. La mer était encore houleuse et les quartiers inondés du port se vidaient lentement.

Ça a été si rapide, pensa Brim Dostre.

Il regarda son fils qui n'avait pas bougé et se cramponnait à la balustrade du balcon pour ne pas tomber, puis le maître charpentier se tourna une dernière fois à l'endroit où s'était tenue la roche grise et où, depuis des siècles, avait résidé l'ordre sadourak. Il n'y avait plus que l'horizon. Il se sentit soudain très vide et songea que c'était peut-être la fin de ce monde, tel qu'il le connaissait.

ooOoo

La vision de cette terre qu'ils dominaient de leur fantastique masse, de ces forêts qu'ils arpentaient et déchiraient, de cette campagne marquée à jamais par leur passage, de ces villages que les géants brisaient d'un seul pas et de ce sillage de destruction qu'ils laissaient derrière eux ravissait Oboss. Il repensa à son frère Carn. Il regretta qu'il ne soit pas là pour triompher à ses côtés. Car il triomphait. Les géants étaient en vue d'Arabesque.

Il regagna son enveloppe humaine et s'arracha à l'attraction terrestre pour se propulser à plusieurs centaines de mètres au-dessus du palais. Le vent était tombé et la chaleur avait

décru. Camerune abandonnait à regret ce royaume qu'il ne retrouverait peut-être plus au matin. La ville avec ses murailles emprisonnées dans les racines démesurées et ses rues complètement désertes paraissait abandonnée depuis longtemps. Aucun cri d'animal ou d'humain : le silence était total. D'une pensée, il avertit les démons de l'arrivée de leurs frères.

— *Ne restez pas là, mes petits, vous n'y survivrez pas.*

Dans le soir tombant, il voyait au loin leurs trois ombres grandir sur l'horizon. Ils étaient les trois messagers venus lui annoncer la fin du règne des humains. D'un claquement de langue, il transforma ses vêtements miteux en une robe constellée de gemmes colorées, fit apparaître une couronne de platine sur sa tête et posa un manteau sur ses épaules difformes. Dans quelques minutes, ils seraient là. Déjà, il entendait la terre renvoyer au ciel vide le bruit prodigieux de leur pas qui imitait celui du tonnerre.

Les dix Gors ailés qui avaient survécu à la bataille contre la horde vinrent se placer en éventail au-dessus de lui. La vitesse des géants et le son de leurs pas cadencés qui frappaient la terre comme la peau d'un tambour ne cessaient de réjouir Oboss. Il fut saisi d'un hoquet de surprise quand Nomdalyrbodann s'immobilisa soudainement et vacilla dangereusement pour finir par basculer vers l'avant et s'écraser de tout son long sur une colline. Des nuages de terre gonflèrent et roulèrent, éclipsant les deux autres.

— *Que se passe-t-il ?* demanda-t-il d'une pensée inquiète.

— *Le feu honni a usé la vie de notre frère lors de l'attaque de la forteresse de pierre,* répondit Lojkylombadyë qui, comme Kaimdolondir, ne s'était pas arrêté et continuait d'approcher.

Oboss serra les dents.

— *Il sera vengé,* leur promit-il.

— *Oui,* répondit simplement Lojkylombadyë.

Sa joie gâchée par la mort de l'un des géants, Oboss se tut et se contenta de suivre leur progression. Le relief n'arrivant jamais à éclipser complètement leur taille phénoménale, il ne les perdit jamais de vue. Ils atteignirent les murs de la cité qu'ils renversèrent comme s'il s'était agi d'une maquette. En deux enjambées, ils furent sur le palais et s'arrêtèrent.

En lévitation, Oboss se plaça à hauteur de leurs têtes lisses et noires. Des traces rocheuses de leur long sommeil s'étaient profondément enracinées dans leur épiderme sans tache et accentuaient la difformité de leur silhouette.

En cela, nous nous ressemblons, pensa Oboss.

— La Table est sous le palais, dit-il enfin après quelques secondes. Il était ému et tremblant comme au premier jour de la Création. Libérez-la.

Lojkylombadyë se laissa tomber sur ses membres supérieurs à la manière des gorilles des jungles de Shup, faisant frissonner toute la ville un court instant, puis enfonça ce qui ressemblait vaguement à une main dans les entrailles du palais. Kaimdolondir fit de même. Ils dépouillèrent le palais-forteresse de ses toits, de ses murs comme on arrache les ailes et les pattes à un insecte, pour ensuite creuser et gratter ses fondations. Il y eut des ombres qui surgirent et d'autres créatures depuis longtemps enfermées dans le labyrinthe, mais ils les collèrent au sol et les écrasèrent dans les décombres. Le fracas du granit qui roulait, qu'ils soulevaient et jetaient au loin, qu'ils déchiraient et pulvérisaient entre leurs doigts torves était presque plus impressionnant que l'excavation brutale du palais. Un nuage de poussières monta vers Oboss et les démons qui avaient pris un peu

plus de hauteur. Puis enfin, Lojkylombadyë se redressa. Son frère fit de même. Lentement, celui-ci ouvrit la main et présenta un cube informe de la taille d'une chambre au creux de sa paume. Dans la lumière déclinante, il était rouge sombre et saignait. Une puissante odeur de charogne émanait des chairs putrescentes de la prison mort-vivante à l'intérieur de laquelle reposait la Table des Immortels.

— Libère la Table, commanda Oboss.

Le géant referma la main et malaxa le cube avec violence, et quand il l'ouvrit à nouveau, la Table sculptée dans l'Ankerit irradiia la nuit de faisceaux colorés.

— Préparez-vous, Zeriz, nous allons faire une petite balade, dit Oboss en souriant.

Il était si proche à présent, si proche.

ooOoo

En contrebas, les montures renâclèrent et frappèrent le pavé de leurs sabots. Un orage approchait. Du chemin de ronde, Deïal pouvait voir les premiers éclairs percer la nuit au-dessus de la forêt Mogranne et il entendait le grondement grave de sa voix. Il se retourna et son regard erra un instant sur l'ombre d'Anworden. Normalement séparées par la brèche de Jrid, les deux forêts, profitant des quelques semaines qui s'étaient écoulées depuis la défection des gardiens, avaient déjà commencé à s'en prendre à la pierre. Des branches s'allongeaient par-dessus les fortifications, les arbres échangeaient leur pollen, des lianes s'étaient enroulées autour des merlons, les mauvaises herbes fendillaient le ciment des murs et les racines s'attaquaient aux fondations.

— Deïal, nous devons partir, l'appela Gundrild.

Il regarda le petit groupe avec lequel il allait voyager. Pandrol était juché sur une charrette à laquelle étaient attelés deux chevaux puissants. Il était assis sur le coffre dans lequel ils avaient enfermé le Marteau. Gundrild avait en main la bride des deux animaux. Lokar avait tenu à être leur guide comme pour leur prouver qu'il avait toujours voulu les aider. Il montait un étalon dont la blancheur éclatait sous la lueur des torches fixées à la charrette. Deïal jeta un dernier coup d'œil à Sri qui cette nuit ne dévoilait que sa moitié la plus sombre. La tache noire représentant la prison de glace de l'Immortelle Sanne semblait avoir diminué. Était-ce un signe favorable ? D'après les dires d'Énoir, il en doutait. Il marcha jusqu'à l'escalier et le dévala rapidement pour aller s'asseoir à l'arrière de la charrette.

— Tu ne...

— Je vais méditer pendant le voyage. Je veux trouver ce Baldir ou (il prit une longue inspiration et s'allongea sur le dos) l'Immortel Oboss si celui-ci s'est déjà incarné. Il ferma les yeux. Ne me dérangez pas si vous pouvez vous en passer et veillez sur Agyamar.

— Nous devrions cacher le Marteau, protesta mollement le Moen.

— Je ne peux pas le laisser et je doute que cela soit possible. Allez, mettons-nous en route.

— Bien, fit Gundrild.

Deïal ne bascula pas immédiatement dans le Sakt. Les paroles d'Énoir lui avaient fait peur. Il savait à présent qu'il devrait affronter le Père des Magiciens, Oboss en personne. Certes, en définitive, c'était ce à quoi l'ordre sadourak l'avait préparé depuis son plus jeune âge, mais l'idée même de rencontrer un Immortel le mettait mal à l'aise. Avec

Shadrya Fêl à travers Grond, Modredor d'une certaine façon, et Sakrajka dans le rêve, il n'avait pas ressenti cette crainte car le contact n'avait pas été direct. Selon les légendes, peu d'hommes étaient capables de soutenir la présence des seigneurs de la Création.

Il gagna le monde du Sakt et laissa son œil-esprit prendre de l'ampleur. Grisé par la rapidité de son expansion, il éprouvait des difficultés à trier les innombrables informations qui saturaient son cerveau. Il allait trop vite.

Coïncidence ou non, c'est alors qu'ils lancèrent l'assaut.

Il avait vu les déchirures dorées apparaître autour de la charrette en même temps que surgissait l'humain dont le sang coulait anormalement sur la toile du Sakt, mais il ne comprit pas immédiatement : il était captivé par l'étrange complexité des grains de la statue-arbre de Shadrya Fêl à l'est d'Anworden, envahi par le mouvement lourd des plaques gigantesques et denses de Sakt qui soutenaient le continent et la mer de l'Exode, et les foudroyants courants de silicium poussés sous lui par l'oxygène hypnotisaient son esprit. Combien de secondes perdit-il ainsi avant de s'apercevoir qu'ils étaient attaqués ? Une ? Deux ? Et cet instinct si humain qui l'avait déjà trahi plus d'une fois, cette sensation liée à l'impression de n'être qu'un observateur impuissant quand il était dans le monde du Sakt, le poussa une fois de plus à regagner son enveloppe corporelle. Le calme et le silence cédèrent immédiatement place à la violence des hennissements des chevaux paniqués, du hurlement de souffrance très bref de Lokar, de Gundrild qui criait son nom. Il vit Pandrol voler au-dessus de lui et il l'entendit pousser un cri quand il heurta la surface dure du sol pavé.

— Enfin ! s'exclama triomphalement quelqu'un derrière lui.

Il ne devait pas tourner la tête mais il le fit, perdant encore de nombreuses secondes dans cette partie-là de la réalité. Le bossu avait ouvert le couvercle du coffre et les rayons arc-en-ciel du Marteau avaient fait de son corps une mosaïque colorée. Deïal reconnut sans peine le visage de cet homme rencontré sur les quais de Lianss, le jour où il avait quitté la Forteresse Grise. Quelque chose avait pourtant changé et ce n'était pas les crevasses profondes qui le défiguraient ni la bosse qui semblait plus volumineuse, non, tout était dans ce regard qui paraissait trop assuré, joueur, moins humain. Il comprit qu'il avait affaire à Oboss quand le bossu se mit à parler sur un ton méprisant.

— Ainsi, c'est toi Deïal. Il saisit et souleva Agyamar sans le moindre effort. En effet, tu partages la même odeur que notre Père, mais tu n'es pas lui, ma sœur a été sotte de croire cela. Je ne te dis pas adieu.

Mais Deïal n'écoutait plus et avait roulé dans le monde du Sakt à l'instant où une créature d'or le coupait en deux au niveau de la poitrine. Agyamar n'était plus sur la charrette, ni le bossu. Et ils n'étaient pas non plus à portée de son œil-esprit qui ne cessait pourtant de grossir. Il vola le Sakt qui agençait les silhouettes d'or vif des trois démons et, avec désinvolture, utilisa l'énergie accumulée pour restructurer son corps au plus vite et, sans se soucier du cadavre de Lokar – Pandrol et Gundrild semblaient indemnes – poussa sa perception toujours plus loin. Il devait retrouver Oboss avant qu'il ne brise la Table. Il sut que c'était trop tard quand la vibration fit onduler la géographie fragmentée du Sakt.

ooOoo

Baldir n'existait plus physiquement, il n'était plus qu'une émotion, une haine profonde

et rageuse à l'appétit insatiable qui survivait en se nourrissant des émotions inconscientes d'entités fracturées comme lui ou d'entités-puzzles protéiformes. Passion vouée à la destruction et à la vengeance, il évoluait comme par à-coups dans cet espace bouillonnant de sentiments divers. Affection, honte, jouissance, timidité, solitude, satisfaction, ils avaient tous un goût différent et certains avaient plus de consistance que d'autres. Celui qui n'était plus vraiment Baldir avait perdu toute capacité à analyser et n'était obsédé que par une idée : dévorer l'objet de sa haine dont il ignorait à peu près tout.

Pourtant, quand il perçut les effets de la longue et curieuse vibration qui parcourut le monde des esprits et qui en augmenta l'agitation, il se souvint de cette ombre qui l'avait frôlé alors qu'il perdait son corps. C'était elle qu'il cherchait, elle qu'il dévorerait et elle avait un nom : Oboss. Sa haine ravivée par cette idée, il essaya de remonter à la source de l'impulsion.

ooOoo

L'Immortel Oboss, comme tous ses frères et sœurs, eut la sensation que sa vie s'arrêtait une fraction d'éternité durant laquelle la Création dénoua et tissa de nouveaux liens avec eux. Les débris de la Table gisaient au milieu des ruines du labyrinthe près du Marteau intact. La nuit dans le cratère, complète à présent, était illuminée par la lumière de l'Ankerit brisée et de la Pierre Orpheline. Dès qu'il se sentit à nouveau libre, Oboss fila haut vers le ciel et tourna sur lui-même comme pour admirer les limites de son nouveau royaume. Les géants suivirent sa montée en grondant leur satisfaction.

— *Ma sœur bien-aimée, nous sommes de nouveau nous-mêmes*, jubila Oboss en redescendant se poser au milieu du cratère.

— *Oui, mon frère*. La pensée était émue mais pas complètement satisfaite.

— *Je sens ton inquiétude. Serait-ce ce Deïal qui t'inquiète ainsi ?*

— *Attention !* hurla Sanne dans son esprit, mais la mise en garde arrivait trop tard.

Deïal s'était recomposé devant lui. Recomposé. Même Oboss n'était pas capable d'un tel prodige.

La perspective que la Table des Immortels ait été brisée avait d'abord paralysé Deïal, jusqu'à ce qu'il puise en lui assez de force pour rejeter la défaite. Les Immortels n'étaient plus liés par leurs noms gravés sur la Table mais ça ne changeait rien : s'il pensait pouvoir détruire Oboss avant qu'Agyamar ne s'abatte sur l'Ankerit, alors il en était encore capable maintenant. Il s'étendit d'un coup sur la toile, ne laissant aucun frein ralentir la croissance de son œil-esprit, il était comme la lumière qui se répand sur la Création, révélant tous ses secrets en une seule fois, il s'emplissait d'elle, s'aveuglant de cette connaissance omnisciente. Il découvrit les peuples qui avaient refusé de fuir les géants et s'étaient retranchés dans de profondes fissures du continent originel, il perça les secrets de l'archipel de Gonoth et du Solzar, survola les Terres Aveugles où vivaient des créatures à la peau de lézard, il trouva les bêtes-mondes au cœur des fosses marines, explora les entrailles d'Ern, vit se plisser son noyau, passa sur Sri dans un souffle, se propulsa dans l'éther, accrut la vitesse de son expansion malgré sa raison vacillante.

Il sentit les serres de la déraison se saisir de son esprit mais la multitude d'informations finit par glisser sur lui, à travers lui et il fut libre à nouveau de s'étendre encore plus avant sur la toile. Puis il rencontra cette couche composée uniquement de

Sakt qui enveloppait la Création, cette frontière – le vide – le long de laquelle les mystiques se positionnaient quand ils étaient en contemplation. Il ne voulait pas s'arrêter là mais il buta contre un néant pur et dur. Il sut alors qu'il avait rencontré les vraies limites de la Création et qu'après, il n'y avait plus de matière, plus d'énergie, le Sakt était complètement absent.

Aucun Immortel ne peut exister au-delà, pensa Deïal. Rien ne peut exister.

Il se souvint alors pourquoi il avait lancé son esprit à la conquête de la Création : Oboss. Il le vit, tache aisément reconnaissable à ces glissements denses de sang imprégné de magie. Il y avait d'autres magiciens sur Ern et même sur Sri mais aucun n'atteignait en intensité cette concentration. Même le Sakt agençant le corps d'emprunt que l'Immortel avait incarné se comportait différemment. Peut-être par orgueil, Deïal se recomposa une nouvelle enveloppe corporelle à quelques mètres du Père des Magiciens et reprit conscience dans la réalité de ses cinq sens.

Se retrouver dans un corps aussi limité dans sa perception donna l'impression à Deïal d'avoir été amputé d'une grande partie de lui.

— Tu n'es pas un humain comme les autres.

Deïal décela de la crainte et de l'admiration dans la voix de l'Immortel. Il se demanda si l'esprit de ce Baldir qu'il avait rencontré le temps d'un regard était encore présent ou s'il avait été simplement annihilé. Un mugissement profond attira son attention vers les deux géants qui, telles deux tours ténébreuses, dominaient les ruines d'Arabesque. Les fragments d'Ankerit et le marteau Agyamar lançaient mille feux au fond du cratère où se tenaient Oboss et Deïal.

— Mais tu ne peux rien contre moi, Sadourak, poursuivait Oboss, je suis un Immortel, mon esprit est immortel, tu pourras, comme tes frères les Sadouraks, essayer de me détruire encore et encore mais...

— Assez ! Le cri de Deïal le surprit lui-même. Je ne t'écouterai plus, Père du Mensonge.

Il s'ouvrit aux secrets de la Création et, passé le temps infime d'adaptation au gigantisme de sa perception, désorganisa le corps d'emprunt d'Oboss et celui des géants. Curieusement, la proximité du Marteau et des morceaux d'Ankerit ne lui causa aucun problème. Son esprit englobait totalement la Création et il corrigea aisément chaque perturbation qu'il engendra. Il était si puissant désormais. Il s'amusa dans le même temps à anéantir tous les enfants de Carn. Ce serait un avertissement pour les Immortels.

Retrouver le monde des esprits soulagea Oboss de cette frayeur qui l'avait saisi quand l'humain Deïal avait fait usage de ce pouvoir qui empestait le Père. Le temps de son passage, il avait cru que le Sadourak avait les moyens de s'en prendre à la forteresse de son âme et qu'il ne survivrait pas. Mais, à présent il en était persuadé, ses pensées étaient immortelles et échappaient au don de l'humain. Il lutta contre l'habituelle perte d'identité et regroupa son esprit autour de sa haine comme il l'avait fait durant des siècles et des siècles, mais en sachant que cette fois-ci, il n'aurait pas à patienter aussi longtemps. La Table était enfin brisée et nul humain n'était à l'abri de sa vengeance. Il pouvait s'emparer de n'importe lequel d'entre eux sans attendre que leur sang soit corrompu par la magie. Il avait appris à distinguer les esprits unis à un corps, des agrégats d'émotions reconnaissables à leur quasi insubstantialité, des pensées sans attache qui étaient beaucoup plus « bruyantes ». Les premiers qu'il nommait « incarnés » étaient presque

invisibles mais Oboss, à l'instar de son frère Sakrajka, les voyait. Par jeu, il chercha le corps de Deïal. C'est à ce moment que l'entité l'attaqua.

Là ! Cette pulsation qui se révélait soudain, ombre majestueuse et turbulente, et qui venait de surgir de l'inconscience de sa propre existence. Ce qui avait été Baldir et qui n'était plus qu'une comète de haine incandescente fondit sur Oboss et l'enroula dans les anneaux de sa vengeance, cherchant à mordre, déchiqueter, émettre l'esprit soudain vulnérable qui cherchait à s'abriter derrière une malheureuse peur. Mais Baldir ne fut pas assez rapide, et quand il mordit, il mordit un substrat sans goût : il n'y avait déjà plus rien pour satisfaire son appétit.

Alors il se remit à guetter ce qui avait disparu et qui justifiait qu'il existât encore.

Il n'y eut aucune douleur, aucune perturbation dans la course des pensées de Deïal quand l'Immortel s'empara de son corps. Il nota à nouveau l'arrangement différent du Sakt qui répondait à l'afflux soudain de la magie immortelle dans ce sang qui n'était plus le sien. À présent, son esprit était totalement affranchi de son carcan de chair mais, contrairement à ce qu'il avait redouté, il continuait à exister et éprouvait même une impression très forte de liberté et de douceur. Il était comme une araignée sur la toile de Sakt, guettant chaque mouvement, chaque oscillation et rien ne lui échappait. La contemplation de l'univers le berçait et l'amenait vers une somnolence ouatée et dangereuse. Il concentra et déstructura l'enveloppe corporelle d'Oboss comme s'il s'était agi d'un détail sauf que, réalisa-t-il, c'était la seconde fois qu'il privait l'Immortel de corps. Et bien plus préoccupant, celui-ci n'avait pas dû patienter des siècles avant de se réincarner et sa cible n'avait pas été un magicien. La conclusion était simple : le sortilège de l'Innomé avait été brisé avec la Table et, désormais, le Maître du Mensonge pouvait s'en prendre à n'importe quel humain. Deïal songea à réassembler les fragments de l'Ankerit, mais il écarta l'idée : il n'était pas l'Innomé et ne pourrait restaurer sa magie. Avec une certaine tristesse, il en conclut qu'il avait atteint ses limites. Oboss volerait le corps des humains, un à un, tandis que lui les détruirait. Il était dans une impasse. Il laissa filer un peu de temps, sacrifia l'incarnation suivante d'Oboss – un enfant –, puis s'en prit au vieillard que le Père des Magiciens choisit ensuite. L'Immortel éprouva ainsi sa détermination encore une dizaine de fois.

La haine venimeuse qui avait agressé Oboss perdit sa trace quand il s'empara du corps de Deïal. L'Immortel respira l'air chaud de la nuit au-dessus d'Arabesque et eut encore le temps de penser qu'il avait vaincu son adversaire avant d'être à nouveau désintégré par cet humain porteur de l'odeur de Père. L'essence de son être fut brutalement rapatriée dans l'espace tourmenté du monde des esprits où l'attendait l'entité. Il enragea, essaya de lutter, haine contre haine, mais sa peur fut la plus forte et il céda, ses pensées broyées, ses souvenirs mis en lambeaux, humiliation, terreur, incompréhension, l'Immortel perdait tout, son esprit était une plaie à vif. Il devait fuir. Cette fois-ci, il ne prit pas le temps de choisir sa prochaine victime. Il ouvrit les yeux dans une ruelle sombre et étroite. Il faisait chaud et lourd. Il leva ses yeux de gamin vers le ciel et trouva Sri. Il appela sa sœur : « Sanne, aide-moi ! », juste avant de sentir son jeune corps lui être arraché par le pouvoir de Deïal.

Chaque bouchée d'âme alimentait la haine de celui qui n'était plus vraiment Baldir, la rendait plus précise, plus complexe, plus consciente, il se souvenait même de son nom et de celui qu'il poursuivait : Oboss. Il avait pris conscience que sa proie ne s'enfuyait pas vraiment, elle était juste plus discrète, plus effacée, moins goûteuse et lui fournissait moins de prises pour s'en repaître. En fait, il ne l'avait jamais perdue mais avait juste cessé de la percevoir. Et maintenant qu'il savait cela, il se cramponnait à Oboss, se contentant de grignoter l'âme de l'Immortel du bout des lèvres quand il n'était pas vraiment là, et le laminant de toute sa rancœur quand il revenait. Car celui qui l'avait jeté dans ce cauchemar revenait, de plus en plus souvent, de plus en plus désespéré, de plus en plus amoindri. Oboss perdait énormément de sa substance et lui, enflait.

Un enfant sur Osseroth, un cavalier de Garderanne, un vieux soldat de Sangué, une survivante de Lianss, un jeune trappeur nörde, Deïal avait beau savoir que c'était Oboss qui occupait ces corps, il n'arrivait pas à chasser la culpabilité qui grandissait à mesure qu'il éliminait les incarnations. Il devait négocier. La possession suivante arriva moins rapidement que les précédentes, mais il n'y prêta pas attention. Il reconstitua son corps originel auprès du marin qu'occupait l'esprit d'Oboss.

Il était dans une taverne enfumée, debout sur une table et regardait le visage ravagé par l'alcool de l'homme qu'avait emprunté l'Immortel. Quelques lanternes au bout de longues chaînes pendaient presque jusqu'à terre et éclairaient l'unique pièce. Personne ne parlait. Tous les yeux étaient braqués vers ce jeune homme habillé d'une simple robe grise qui était apparu au milieu d'eux. Une forte odeur de poisson grillé et de vin flottait dans la salle.

S'apercevant qu'il avait bloqué sa respiration, Deïal inspira longuement.

— Que faisons-nous ? demanda-t-il.

— Qui es-tu ? demanda à son tour un ivrogne.

— Je suis un Sadourak et j'exige le silence. J'ai à traiter avec cet homme, dit-il en désignant du bout du pied Oboss qui n'avait toujours pas bougé et l'observait avec attention.

Le teint de l'hôte de l'Immortel était rougeaud, le cheveu hirsute et les yeux noirs comme ceux des poissons. Les ongles étaient crasseux.

— Que me proposes-tu ? l'interrogea enfin Oboss d'une voix pâteuse.

— Une trêve, proposa Deïal. Tu ne peux rien contre moi, et je ne peux rien contre toi.

Oboss hocha rapidement la tête comme s'il venait de retrouver une certaine lucidité.

— J'accepte.

Deïal l'étudia davantage. Il reconnaissait à présent la malignité et l'intelligence d'Oboss dans le regard rond du pêcheur comme si celui-ci s'éveillait enfin. Que l'Immortel n'ait pas cherché à discuter alors que rien ne pressait pour lui étonna Deïal. Le Maître du Mensonge, voilà comment les Sadouraks appelaient Oboss, se souvint-il. L'Immortel parut remarquer qu'il avait été maladroit car il essaya de se rattraper.

— Ce jeu est amusant mais on s'en lasse en définitive assez... Il garda la bouche ouverte, rit. Oui, c'est vrai, ajouta-t-il confusément.

— Tu sembles troublé...

— Non ! Oboss avait crié et s'était levé. Des flammèches crépitèrent au bout de ses ongles crasseux.

Les pêcheurs les plus proches de l'entrée s'éclipsèrent, bientôt suivis par d'autres.

Seuls restèrent ceux qui n'osaient pas bouger. La nervosité était de plus en plus visible sur le visage d'Oboss. Il clignait rapidement des yeux, et semblait hagard. Deïal commençait à douter qu'il lui soit aussi aisé de revenir du monde des esprits comme il l'avait supposé. L'Immortel paraissait épuisé.

— Nous allons remettre cette négociation à plus tard, bluffa Deïal. Je m'aperçois que finalement, je t'ai affaibli. Tous ces sacrifices ne sont peut-être pas vains.

— Non, protesta une nouvelle fois Oboss. Puis il se ravisa : Oh, et puis si tu veux, cela nous fera de l'exercice.

Mais ses paroles sonnaient faux, il avait peur, peur de perdre ce corps. Deïal ne comprenait pas pourquoi mais il était persuadé que son intuition était juste : le Maître du Mensonge redoutait de devoir à nouveau s'incarner.

— Bien, dit Deïal.

Et quand il retrouva la plénitude du Sakt, il dénoua les chaînes d'énergie du pêcheur.

Rendu au monde spirituel, Oboss eut la sensation d'être plongé dans un bain de dents qui s'acharnaient sur chacune de ses pensées. Il se délitait et les haillons de son esprit flottant entre les mâchoires immatérielles de la haine de celui qui avait été Baldir, il perdait le peu de cohésion qu'il lui restait, souffrance, peur animale, soumission, il n'avait plus la volonté de préserver cette unité nommée Oboss, il était privé de force, de son ego, il cédait, abandonnait la lutte. Était-ce ce qu'avait ressenti son frère Carn avant que son esprit ne se fragmente et donne naissance aux démons ? Il n'eut pas de réponse et ce fut sa dernière pensée.

Baldir ne pouvait se rendre compte qu'il avait commencé à se dévorer, il ne pouvait comprendre que, s'étant nourri à satiété de l'esprit de l'Immortel à qui il devait de continuer à exister en tant qu'entité, il devenait à présent son propre ennemi. Mais ça n'avait aucune importance car seule comptait sa faim, cette faim inextinguible qui le définissait tout entier et qui seule subsisterait de lui. Celui qui avait été Baldir s'éteignit dans un dernier claquement de haine.

La sensation du temps dans le monde du Sakt étant diffuse, Deïal s'accorda sur l'astre Camerune pour connaître le nombre de jours, puis de semaines qui passaient tandis qu'il surveillait la Création. Cette réalité était paisible et seule le distrayait l'existence de ce néant qui enveloppait l'œuvre du Père, ce néant où il songeait parfois à s'aventurer.

Oboss ne s'était plus manifesté après sa dernière disparition et les Immortels se tenaient cois, mais Deïal se demandait à présent si le Père des Magiciens ne s'était pas joué de lui. Sa prétendue faiblesse n'avait peut-être été qu'un leurre pour faire croire à sa défaite et amener Deïal à relâcher sa surveillance. Par le passé, Oboss avait démontré qu'il pouvait être patient. Mais il pouvait l'être aussi.

Déterminé, il s'abandonna complètement à la contemplation d'Ern et ne bougea plus.

Épilogue

Printemps, An 1 EL (Ère Libre)

La Création

Chaque détail de l'œuvre du Père, si infime soit-il, fourmille dans l'esprit de Deïal. Il a pensé s'abandonner à la contemplation mais il n'est plus certain à présent d'être aussi passif qu'il ne l'avait imaginé. Ici, un enfant trébuche sur un mauvais caillou et découvre une couronne d'argent, là, un voyageur égaré trouve une source d'eau inespérée au milieu du désert, au-delà de la sixième planète, un objet minéral s'embrase et donne naissance à une étoile... Est-ce lui qui intervient sur la Création et la modifie ? Oui, il nourrit les armures des quatre chevaliers sadouraks survivants pour une raison qui lui échappe encore, oui, il veille sur Pandrol et Gundrild mais qu'en est-il de cette femme malade qui guérit soudainement ? Que devient-il ? Son attention se porte vers la frontière du Vide puis de nouveau vers la Création. Il hésite. La Table est détruite mais avec la défaite d'Oboss, l'emprisonnement de Sanne sur Sri et le repli de Sakrajka dans sa cité de Meleter, les humains n'ont plus rien à craindre des Immortels

La monture renâcla quand Asurbias éperonna ses flancs. Plus d'un an après les événements qui avaient changé le cours de l'histoire des mortels et des Immortels, les ruines d'Arabesque semblaient plus abandonnées que jamais. Vestiges de la magie matgen, les racines géantes sur les remparts bourgeonnaient et envahissaient déjà la ville haute. Bien que Camerune éclabousse la cité de sa lumière printanière, Asurbias sentait une présence autour de lui, comme une ombre qui l'observait, et il détestait cela.

— Que venons-nous faire ici, demanda Serpion qui chevauchait derrière lui.

— Nous venons nous souvenir, majesté, répondit le premier conseiller sans se retourner. Chaque année, vous, et après vous, vos descendants, viendrez accomplir votre devoir de mémoire.

— Ne vaudrait-il pas mieux oublier cette horreur ?

— Non. Le monde appartient désormais aux humains et ces ruines témoignent du prix que nous avons dû payer pour obtenir cette liberté. Maintenant, nous savons que les premiers nés ne sont pas si immortels que ça.

Le jeune homme n'était ni rusé, ni intelligent mais il était le seul descendant d'Angandir qu'Asurbias avait trouvé. Et il semblait de bonne constitution. De plus, son mariage avec une des héritières du royaume de Garderanne était arrangé, ce qui laissait penser qu'il y aurait bientôt des descendants.

— J'aimerais inviter à ma cour les chevaliers sadouraks qui ont vaincu Oboss avec votre aide.

Malgré lui, Asurbias rit, ce qui vexa le haut-roi Serpion mais il ne fit aucun commentaire. Tout haut-roi qu'il était, il ne pouvait faire de remontrances au héros qui avait participé à la dernière bataille contre Oboss.

— Ce sera difficile, majesté. Le Maître du Mensonge vaincu, ils ont décidé d'emporter

les fragments de la Table des Immortels et de disparaître. Ils ont accompli leurs tâches, nous ne les reverrons plus.

Parmi les nombreux avantages à être un des rares survivants, celui de pouvoir réécrire l'histoire avait la préférence d'Asurbias, et il ne s'en était pas privé. Des scribes s'étaient attelés à la tâche, l'hiver précédent, et le résultat était satisfaisant.

Enfin arrivés au cratère, ils démontèrent et, laissant là l'escorte royale, descendirent se recueillir.

ooOoo

Le Bachar Mehal se tenait au bord du plateau et contemplait la chaîne de montagnes qui s'étendait à perte de vue. Lui et les trois chevaliers survivants avaient trouvé refuge dans une caverne profonde au cœur du Collier de Shiriann dans laquelle ils avaient caché les morceaux de l'Ankerit.

Il avait envisagé le suicide mais l'idée lui avait paru si lâche et si misérable qu'il l'avait abandonnée. Et lui accorderait-il ce droit ?

— Je sais que tu es là, maudit, murmura-t-il. Je sens l'énergie sacrée que tu fais couler dans mon armure. Pourquoi ne me laisses-tu pas mourir ?

Il n'avait pas espéré de réponse et il n'en eut pas.

Deïal. C'était lui qui avait empêché que leurs armures ne deviennent des cercueils de fer-prié et lui encore qui les avait privés de Sakt quand le Moen avait réclamé le marteau Agyamar et qu'ils avaient voulu s'opposer à lui. Le rejeton de Modredor et son serviteur nörde avaient pu repartir en toute tranquillité avec la relique.

Mehal enrageait.

ooOoo

Gundrild regarda une dernière fois les larges silhouettes escalader l'immense pierrier qui bordait les contreforts d'Osgur Mochur – Pandrol était à leur tête – puis fit demi-tour. Les guerriers qui l'avaient accompagné lui emboîtèrent le pas et pénétrèrent à leur tour dans la grande forêt.

Gundrild avait promis de retourner à Godondsor avant les neiges d'automne mais il voulait effectuer un dernier voyage avant. Il repensa à Sable et à ce qu'il avait demandé par la bouche de la jylfg. « Retrouve mes parents et accorde-leur ce qu'ils méritent. » Le guerrier blond soupira. Il allait naviguer plein ouest et trouver la cité de l'Immortel Sakrajka.

ooOoo

Son corps fibreux bercé par le vent marin, Lolipoz contemplait l'ombre des falaises abruptes au loin. Il était enchevêtré à la proue et chantonnait à l'intention d'Yrann. Le bébé tétait sa mère goulûment en s'arrêtant pour pousser de petits cris plaintifs ou pour roter. Les cheveux de Guillss avaient poussé et la jeune femme semblait s'être épanouie depuis la première fois qu'elle avait posé le pied sur l'îlot. Elle paraissait plus sereine, plus joyeuse aussi. Et contrairement à Saessith, elle appréciait ses plaisanteries.

Comme souvent, l'étrange créature née de l'union entre le mortel Seianne et la

créature enchantée Silemith chassait dans les fonds marins.

Lolipoz regarda un moment la jeune femme puis contempla de nouveau la barrière rocheuse qui était comme posée sur l'horizon.

— D'après le livre de Gabulz le vieux voyageur, vous, les humains, n'avez pas tous fui le continent originel. Certains sont descendus se réfugier sous terre, déclara Lolipoz. Il appelle ce royaume Édess, le monde des fissures.

Derrière Guillss, la sphère d'acier qui dirigeait leur navire pivota sur elle-même en sifflant doucement et ils changèrent légèrement de cap.

— Les géants sont morts et les démons ont disparu. Nous pourrions accoster sans crainte. Ils ne vous suivront pas jusque-là, poursuivit Lolipoz.

— Si. L'abre-ancêtre Yrssal n'oublie pas. Jamais. Ils viendront me chercher, rétorqua Guillss.

Le bébé s'agita. Elle l'embrassa sur le front.

— Alors, nous les attendrons et nous les éliminerons, lui promit Lolipoz.

Elle acquiesça. Yrann lui attrapa le nez et s'endormit dans ses bras.

Le vent se leva et gonfla les voiles pourpres du petit voilier qui fit un bond en avant. Le ciel se dégagea brusquement.

— C'est un signe, commenta Lolipoz. Nous avons la faveur des Immortels.

ooOoo

Il avait pris sa décision. Avec une sorte de soulagement, Deïal abandonna sa contemplation et concentra son esprit en un seul point. S'enveloppant dans un cocon de Sakt, il s'approcha de la frontière entre la Création et le néant. Il devinait que le Père avait emprunté ce chemin quand il avait abandonné ses enfants à leurs destins. Sa première impression quand il franchit l'ultime barrière de Sakt fut la sensation d'abandon, le sentiment d'une solitude pleine et entière avec aucune possibilité de retour en arrière. S'il avait eu un corps, il aurait pleuré tant l'émotion était forte. Ensuite, il se propulsa vers cet infini sans limites et ressentit alors la peur. Le vide l'accueillait dans son immensité et il savait à présent ce à quoi il était destiné. Il allait créer à son tour.

— Fin de la trilogie —

L'illustrateur



Pierre Droal a débuté sa carrière dans le cinéma d'animation, avant de s'orienter vers la BD (« De Chair et d'écume » Dargaud, « Hanté » Soleil), le roman jeunesse et les livres d'Art (Spectrum...).

Son site Internet : <http://www.pierredroal.com/>

Sa page DeviantArt : <http://pierredroal.deviantart.com/>

L'auteur



Rôliste, fan de littérature, quand **Sébastien Thréhout** a commencé à écrire, c'est tout simplement dans son domaine de prédilection qu'il l'a fait : la fantasy.

Sa fantasy lui est très personnelle : elle est à la fois puissante, riche en évocations et il ne se prive jamais de rendre la réalité crue et violente, ce qui le classe dans la branche très prisée des auteurs de « dark fantasy ».

Il vit aujourd'hui dans la région de Nice.

Le Maître du Mensonge

en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouvez le deuxième tome de la trilogie de Sébastien Thérhout en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 408 pages – ISBN : 978-2-915653-58-8 – Moyen Format (13 x 20)

La Reine de la Folie

La Table des Immortels – Tome 1

de Sébastien Thréhout



La Table des Immortels Tome 1 – « La Reine de la Folie »

L’Immortel Oboss, père de la magie et du mensonge, œuvre en secret depuis des siècles afin de détruire la Table des Immortels, cette relique honnie sur laquelle est gravé le nom de chaque Immortel et qui les prive d’une partie de leurs pouvoirs et protège les humains.

Tandis qu’il avance ses pions, son ennemi, l’ordre Sadourak et ses chevaliers dont l’armure a fusionné avec leur chair, perd chaque année de son influence et de son pouvoir.

Mais d’autres forces s’éveillent et alors que le monde d’Ern retient son souffle, la Reine de la Folie, l’Immortelle Sanne, envoie les ancêtres corrompus hanter la terre des hommes en vue de préparer le retour de son frère Oboss.

- *La reine de la folie* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *La reine de la folie*, le premier tome de la trilogie de Sébastien Thréhout, est disponible en **livre papier**, paru en 2014 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 978-2-915653-47-2– Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Seigneur des Songes

La Table des Immortels – Tome 2

de Sébastien Thréhout



La Table des Immortels Tome 2 – « Le Seigneur des Songes »

Sanne, la Reine de la Folie, a lancé ses cohortes d'ombres malfaisantes sur le roi des Mille Couronnes et asservi son esprit. Autrefois fier représentant du royaume, le roi Caldric n'est plus aujourd'hui qu'un vieillard dément qui s'est retranché derrière les remparts de son palais-forteresse. Là, quelque part dans un labyrinthe construit sous son palais, se cache le mystérieux objet que les serviteurs de Sanne lui ont ordonné de retrouver.

De l'autre côté du monde, Sakrajka, le Seigneur des Songes, envoie sa fille dans la cité des Moens, afin de les soumettre à ses illusions et les inciter à forger le marteau qui permettra de détruire la Table des Immortels, l'artéfact honni qui empêche les seigneurs inhumains de s'en prendre aux Hommes.

Et parmi ces derniers, certains, à l'image de Deïal, le Sadourak qui a trahi les siens, continuent de s'opposer aux machinations des Immortels.

- *Le seigneur des songes* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le seigneur des songes*, le second tome de la trilogie de Sébastien Thréhout, est disponible en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 384 pages – ISBN : 978-2-915653-57-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)